

HIPPOCRATE

LA MALADIE SACRÉE



LES BELLES LETTRES

PARIS

PA3641
.C61
H5x
Vol. 2
Pt. 3

DUQUESNE UNIVERSITY
The Gumberg Library

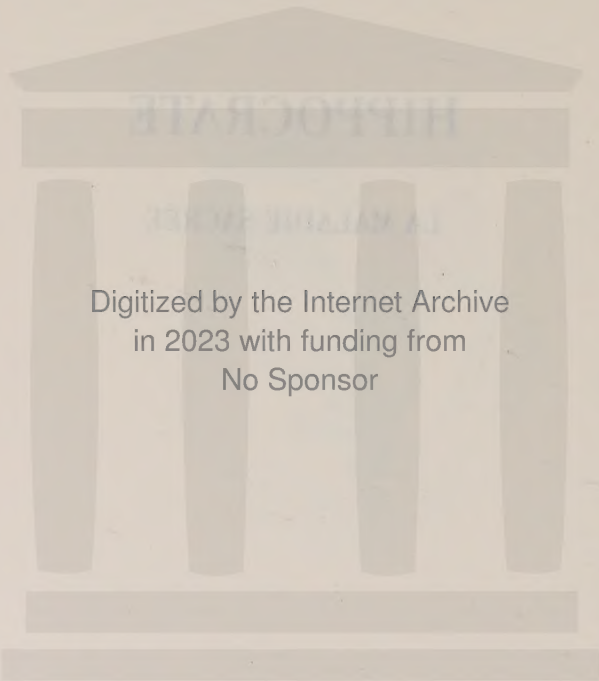


COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
publiée avec le patronage de l'UNIVERSITÉ DE PARIS

HIPPOCRATE

HIPPOCRATE

LA MALADIE SACRÉE



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
No Sponsor

COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

HIPPOCRATE

TOME II

3^e partie

LA MALADIE SACRÉE

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT

PAR

JACQUES JOUANNA

Membre de l'Institut

Professeur à l'Université de Paris-Sorbonne



PARIS
LES BELLES LETTRES
2003

PA3641

.C61

H5x

VOL 2

pt. 3

0 00688923

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique, qui a chargé M. Anargyros Anastassiou et Mme Amneris Roselli d'en faire la révision et d'en surveiller la correction en collaboration avec M. Jacques Jouanna.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© 2003. Société d'édition Les Belles Lettres
95 boulevard Raspail, 75006 Paris
www.lesbelleslettres.com

ISBN : 2-251-00511-0

ISSN : 0184-7155

NOTICE

Dès l'Antiquité, le traité de la *Maladie Sacrée* avait attiré l'attention des médecins ou des penseurs par deux de ses principaux aspects, d'une part la critique contre ceux qui croient que les maladies sont causées par les dieux et d'autre part l'affirmation que c'est le cerveau, et non le cœur ou le diaphragme, qui est le siège de la pensée. Mais les témoignages anciens sur le traité sont peu nombreux, contrairement à ce que l'on pourrait attendre. C'est surtout depuis le XX^e siècle que les études hippocratiques ont accordé à cette monographie sur la maladie sacrée, c'est-à-dire en gros sur l'épilepsie¹, une attention renouvelée : elle est apparue non seulement comme l'un des exemples les plus brillants du rationalisme du siècle de Périclès, aux côtés de Thucydide ou d'Euripide, mais aussi comme l'un des témoignages les plus riches sur les croyances populaires que combattait ce rationalisme. Aussi n'est-il pas étonnant que l'intérêt pour ce traité soit sorti du cercle restreint de la critique hippocratique ou de

1. Sur la « maladie sacrée » et l'épilepsie dans l'Antiquité, voir O. Temkin, *The Falling Sickness*, 2^e éd., Baltimore, 1971, p. 3-27 ; M. D. Grmek, *Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale*, Paris, 1983, p. 69-71 ; voir surtout M. Wöhlert, *Heilige Krankheit. Epilepsie in antiker Medizin, Astrologie und Religion*, Marburg, 1999 ; cf. aussi E. Lesky-J. H. Waszink, « Epilepsie » dans *Reallexicon für Antike und Christentum*, 5, 1962, col. 819-831 ; H. Brakmann, « Heilige Krankheit », *ibid.*, 14, 1988, col. 63-66. Il faut ajouter une monographie qui vient d'être publiée sur le traité : J. Laskaris, *The Art is long. On the Sacred Disease and the scientific Tradition*, Leiden, Brill, 2002 (172 p.).

l'histoire de la médecine : des historiens de la religion grecque ou de la mentalité grecque, tels que Martin Nilsson, E. R. Dodds² ou W. Burkert³ n'ont pas manqué d'utiliser ce témoignage sur la mentalité populaire grecque de l'époque classique. Martin Nilsson déclare notamment : « Très important est le petit traité sur le mal sacré, c'est-à-dire l'épilepsie... Quiconque désire connaître le climat religieux d'alors devrait le lire⁴. »

Le traité, en dépit de la rareté des témoignages anciens, est pourtant attesté dès l'époque hellénistique. Il faisait déjà partie de la *Collection hippocratique* au plus tard vers 200 avant J.-C., car l'un des termes rares du traité avait attiré l'attention du commentateur Bacchéios de Tanagra dans le premier livre de son *Glossaire hippocratique*⁵. Le traité est cité ensuite au temps de Néron par Érotien, glossateur d'Hippocrate : Érotien le range parmi les œuvres authentiques d'Hippocrate dans la catégorie des « traités étiologiques et physiques », aux côtés de *Vents*, *Nature de l'homme*, *Nature de l'enfant* et *Airs, eaux, lieux*⁶. Galien, au II^e siècle après J.-C., le mentionne trois fois dans son œuvre, mais il lui a accordé beaucoup moins d'attention qu'au traité des *Airs, eaux, lieux*. Il n'a pas rédigé de commentaire sur la *Maladie sacrée*, comme il l'avait fait pour *Airs, eaux, lieux*⁷. Le peu d'attention de Galien pour ce traité est assez paradoxal. Car, bien que le médecin de Pergame ne cesse de louer Hippocrate d'avoir affirmé avant Platon que la source de l'intelligence se

2. E. R. Dodds, *Les Grecs et l'irrationnel* (trad. M. Gibson), Paris, Flammarion, 1977, p. 75 et n. 20, p. 84.

3. W. Burkert, *Greek Religion*, Oxford, 1985, p. 80.

4. M. Nilsson, *La religion populaire dans la Grèce antique* (trad. F. Durif), Paris, Plon, 1954, p. 191-192 ; cf. aussi L. Moulinier, *Le pur et l'impur dans la pensée des Grecs*, Paris, 1962, p. 298 : « Aucun texte ne nous renseigne mieux sur les superstitions populaires. »

5. Voir *infra*, p. XCIX sq.

6. Voir *infra*, p. C.

7. Pour les mentions de *Maladie sacrée* chez Galien, voir *infra*, p. CXIII sq.

trouve dans le cerveau, et non dans le cœur comme le pensaient Aristote ou les Stoïciens, il ne s'appuie pas pour le dire sur le traité de la *Maladie sacrée* qui, pourtant, présente l'exposé le plus long et le plus net sur ce sujet⁸. Les autres témoignages anciens en dehors de Galien sont rares et insignifiants. On ne peut pas retenir parmi ces témoignages les auteurs qui, à l'instar de Tertullien (II^e-III^e siècle après J.-C.) ou Théodoret (V^e siècle après J.-C.), se contentent d'énoncer qu'Hippocrate situe la pensée dans le cerveau, car ils peuvent puiser leur renseignement à une source doxographique sans avoir eu une connaissance directe de la *Maladie sacrée*⁹. Il reste, en tout et pour tout, trois témoignages qui font référence à des passages du traité sans le nommer par son titre, mais en l'attribuant à Hippocrate : une mention des causes de l'épilepsie dans un traité anonyme en grec *Sur les maladies aiguës et chroniques* : une citation sur le régime chez le médecin latin Caelius Aurelianus (V^e siècle après J.-C.) : et enfin une référence à la curabilité de la maladie chez le médecin byzantin Paul de Nicée¹⁰.

Tout cela est très peu au regard de l'intérêt exceptionnel d'un ouvrage sur la mentalité et la science de l'époque classique qui est probablement du même auteur que le traité des *Airs, eaux, lieux* et qui est le premier témoignage conservé sur la naissance de la médecine rationnelle face à la médecine magico-religieuse. La différence de traitement dans la réception de *Maladie sacrée* et d'*Airs, eaux, lieux* au cours de l'Antiquité fait prendre conscience du rôle exceptionnel joué par Galien dans la sélection de l'héritage hippocratique.

8. *Maladie sacrée*, c. 14-17.

9. Tertullien, *De anima*, c. 15,5 (« neque in cerebro cubare [sc. animam] secundum Hippocratem ») et Théodoret, *Thérapeutique des maladies helléniques*, V, 22 : Ἱπποκράτης μὲν γὰρ καὶ Ἀριστοτέλης καὶ Πλάτων ἐν ἐγκυκλίῳ τοῦτο (sc. το ἡγνυστικόν) λέγουσιν εἰρηκασθαι. Ces textes sont cités dans H. Diels, *Doxographi graeci*, Berlin, 1879, p. 203 (pour Tertullien) et p. 393 (pour Théodoret).

10. Sur ces trois témoignages, voir *infra*, p. CXXV-CXXVII.

I

NATURE, STRUCTURE ET UNITÉ DU TRAITÉ
DE LA MALADIE SACRÉE**Discours
ou cours ?**

Le traité présente les caractères d'un exposé oral. Tous les termes employés pour faire référence à l'œuvre sont de l'ordre de l'oral et non de l'écrit¹¹. L'auteur n'emploie jamais le verbe γράφειν « écrire » ou un des mots de cette famille, mais les termes signifiant « dire ». Ainsi, pour s'excuser de ne pas tout exposer, il déclare au c. 1, 3 : *περὶ ἐκάστου λέγειν πολὺς ἂν εἴη λόγος*. Et quand il rappelle ce qu'il a déjà exposé, il emploie au c. 7, 1 *προείρηκα*. Enfin pour souligner ses affirmations, il emploie le verbe déclaratif à la première personne du singulier *φημί* (c. 13, 1 ; c. 17, 1). De même, quand il critique la position de ses adversaires, il ne se réfère pas à des écrits, mais ce sont encore des verbes de déclaration qui sont constamment employés. Le traité devait donc être primitivement destiné à être prononcé devant un public. Ce qui renforce cette impression, c'est la fréquence avec laquelle l'auteur affirme sa présence par l'emploi de la première personne du singulier¹², et aussi la façon dont il fait participer le public en employant la première personne du pluriel¹³. Cet emploi de la première

11. Sur la distinction entre les traités écrits et les discours dans la *Collection hippocratique*, voir J. Jouanna, « Rhétorique et médecine dans la *Collection hippocratique*. Contribution à l'histoire de la rhétorique au Ve siècle », *REG*, 97, 1984, p. 26-44.

12. Plus de vingt fois dans l'ensemble du traité. Voir J. Laskaris, *The Art is long...* (2002), p. 84 sq.

13. Voir une fois *ἡμεῖς* (c. 1, 13 = 9, 17 app. crit. **Θ**), une fois *ἡμῶν* (c. 4, 1 = 12, 11 app. crit. **M**), six fois *ἡμῖν* : c. 1, 13 (9, 15), c. 4, 1 (12, 11 **Θ**), c. 14, 1 (25, 13), c. 14, 2 (26, 4), c. 14, 3 (26, 6), c. 16, 1 (29, 6) ; et il y a des verbes à la première personne du pluriel,

personne du pluriel est une caractéristique du traité : elle apparaît notamment dans des morceaux de bravoure, tels que l'éloge de la divinité (c. 9, 13) ou l'éloge du cerveau (c. 14, 1-5). On est allé jusqu'à voir dans de tels passages un ton hymnique¹⁴.

Sans doute, le souci de la forme est-il plus discret que dans les discours épидictiques de l'*Art* et des *Vents*. L'œuvre ne possède pas de préambule et commence par une phrase courte qui annonce le sujet (« Sur la maladie dite sacrée, voici ce qu'il en est ») ; les interrogations directes sont plus rares ; les métaphores sont plus discrètes. Mais les effets de style de la prose d'art ne sont pas absents, en particulier la recherche de la parisose et de la paromoïose.

Les antithèses opposant deux membres de phrase de longueur analogue (parisose) et de sonorités comparables (paromoïose) sont recherchées. Par exemple, dès le début du traité (c. 1, 2), l'auteur entame sa critique contre ses adversaires par une antithèse parfaitement équilibrée : κατὰ μὲν τὴν ἀπορίην αὐτοῖσι τοῦ μὴ γινώσκειν τὸ θεῖον διασώζεται, κατὰ δὲ τὴν εὐπορίην τοῦ τρόπου τῆς ἰήσιος ᾧ ἰῶνται, ἀπόλλυται. Cette antithèse comporte deux membres de phrase de longueur égale (vingt-quatre syllabes chacun) et de construction analogue (chaque membre commence par un complément de huit syllabes et se termine par un verbe de quatre ou cinq syllabes). Quant aux sonorités, elles se répondent au début et à la fin des deux membres, là où justement les termes s'opposent (1. κατὰ μὲν τὴν ἀπορίην / κατὰ δὲ τὴν εὐπορίην ; 2. διασώζεται / ἀπόλλυται). À la fin du traité (c. 18, 3), une antithèse obéissant aux mêmes lois oppose, dans une maxime énonçant la thérapeutique des contraires,

parfois en série ; voir notamment c. 1, 13 (9, 16-17), c. 4, 1 (12, 11) et surtout c. 14, 2-5 avec une série de cinq verbes en 14, 2 (25, 15-17 καὶ τούτῳ φρονέομεν μάλιστα καὶ νοέομεν καὶ βλέπομεν καὶ ἀκούομεν καὶ διαγινώσκομεν).

14. Voir p. 25, n. 9 (*in fine*).

ce qui fait croître la maladie et ce qui la fait diminuer : ὑπὸ μὲν γὰρ τῆς συνηθείης θάλλει τε καὶ αὖξεται, ὑπὸ δὲ τοῦ πολεμίου φθίνει τε καὶ ἄμαυροῦται. Les deux membres de phrase formant l'antithèse sont de longueur égale (seize syllabes chacun) et sont divisés eux-mêmes en deux parties de nature et de longueur comparables (I a ὑπὸ μὲν γὰρ τῆς συνηθείης et II a ὑπὸ δὲ τοῦ πολεμίου ; I b θάλλει τε καὶ αὖξεται et II b φθίνει τε καὶ ἄμαυροῦται). Les sonorités se répondent au début et à la fin des deux membres (ὑπὸ μὲν... αὖξεται / ὑπὸ δὲ... ἄμαυροῦται), mais également à l'intérieur dans les deux premiers verbes de chacun des deux couples (θάλλει τε καὶ / φθίνει τε καὶ).

Un cas particulier de parisose et de paromoiose est l'emploi de deux termes coordonnés qui sont analogues non seulement par la longueur et par les sonorités finales, mais aussi par le sens. Voici quelques exemples parmi d'autres : c. 1, **1** θειοτέρη... οὐδὲ ἱερωτέρη ; c. 1, **3** θαυμάσια οὐδὲ τερατώδεα ; c. 1, **4** παραμπεχόμενοι καὶ προβαλλόμενοι ; c. 1, **6** ἐσθιόμενα καὶ προσφερόμενα ; c. 1, **6** τίκτει τε καὶ αὖξει ; c. 1, **9** κρατεῖται καὶ δεδούλωται ; c. 1, **12** ἀνοσιώτατόν τε καὶ ἀθεώτατον ; c. 8, **4** συντραφῆναι καὶ συναυξηθῆναι.

Ce souci de la forme se double d'un souci de la démonstration et de l'enseignement. L'auteur promet de montrer (c. 1, **3** ὥς ἐγὼ δείξω) et d'enseigner (c. 1, **8** ὥς ἐγὼ διδάξω). Plutôt qu'un discours épидictique prononcé devant une foule composée de spécialistes et de non-spécialistes comme c'était le cas pour les discours des *Vents* et de l'*Art*, on verra plutôt dans cette monographie sur la maladie sacrée le cours d'un médecin qui s'adresse à ses élèves et qui a été ensuite publié. Ainsi s'expliquerait au mieux que le médecin puisse passer un certain temps à décrire le système sanguin au c. 3, encore qu'il s'en tienne surtout à ce qui est nécessaire à sa démonstration. Ainsi s'expliquerait également que l'auteur oriente la fin

de sa conclusion vers des conseils au médecin sur ce qu'il doit savoir pour traiter correctement le malade (c. 18). De toute façon, en vue de guider le public, les articulations de l'exposé sont soulignées par des annonces et des conclusions qui se répondent selon le principe de ce que l'on a appelé la composition annulaire¹⁵.

**Structure
et contenu**

La première phrase donne le contenu de l'œuvre et correspond à un titre ancien. C'est une monographie sur la maladie dite sacrée, c'est-à-dire l'épilepsie. Toutefois, ce titre, sans être trompeur, ne donne pas toute la dimension de l'œuvre. Elle commence par un long développement polémique (c. 1 en entier) contre ceux qui ont sacralisé cette maladie (c. 1, 4 οἱ πρῶτοι τοῦτο τὸ νόσημα ἀφιερῶσαντες). Puis l'auteur expose dans une seconde partie son explication rationnelle de la maladie¹⁶.

L'idée qui sert de base à tout le traité est que la maladie dite sacrée n'est pas différente des autres maladies. Malgré sa dénomination, elle n'est pas plus sacrée que les autres, mais elle a comme toutes les autres maladies une origine naturelle. Cette affirmation se trouve reprise, avec quelques variantes, aux grandes articulations du traité. Elle est au début de la partie polémique (c. 1, 1), ainsi qu'à la transition entre la partie polémique et la partie positive (c. 2, 1). Elle réapparaît dans une première conclusion du traité au c. 13, 5, puis dans une seconde conclusion au c. 18, 1.

15. Pour l'étude détaillée de la composition annulaire dans le traité, voir O. Wenskus, *Ringkomposition, anaphorisch-rekapitulierende Verbindung und anknüpfende Wiederholung im hippokratischen Corpus*, Frankfurt (Main), 1982, p. 181-187.

16. Sur la structure du traité, voir H.-W. Nörenberg, *Das Göttliche und die Natur in der Schrift Über die Heilige Krankheit*, Bonn, 1968 (II. Gliederung und Aufbau der Schrift), p. 13-48.

L'auteur voit deux raisons qui expliquent la croyance des hommes dans le caractère divin de cette maladie : l'incompétence et l'étonnement. L'incompétence renferme en elle-même sa contradiction, car si c'est l'incapacité à connaître la maladie qui invite des thérapeutes ignorants à attribuer la maladie au divin, la facilité avec laquelle ils prétendent la soigner par des purifications et des incantations lui ôte tout caractère divin. Quant au sentiment d'étonnement que suscite la crise d'épilepsie, il vaut aussi pour bien d'autres maladies qui ne sont pas considérées comme divines (c. 1, 2-3).

Dans l'ensemble de la partie polémique qui suit, l'auteur va reprendre et développer ce qu'il a dit de l'incompétence de ses adversaires. Ceux qui ont divinisé pour la première fois la maladie sont comparés aux charlatans de son époque. Ces premiers « inventeurs » ont trouvé dans le divin un moyen de cacher leur ignorance et leur incompétence à prescrire un traitement utile. Ils prescrivent un traitement en rapport avec cette explication par le divin : purifications et incantations ainsi qu'une série d'interdits alimentaires (certains poissons, certaines viandes, certaines volailles, ou certains légumes) ou d'interdits dans le mode de vie (ne pas se baigner, ne pas porter d'habits noirs, ne pas être en contact avec une peau de chèvre, etc.). De la sorte ils se mettent à l'abri, car si le malade guérit, ils peuvent s'en attribuer le mérite, et s'il meurt, ils peuvent rejeter la responsabilité sur les dieux, d'autant plus facilement qu'ils n'ont pas donné de médication positive (c. 1, 4-5).

Mais l'examen critique de cette thérapeutique par les interdictions et par les purifications conduit l'auteur non seulement à contester le bien-fondé de l'une de leurs interdictions (exemple des Libyens de l'intérieur qui sont en bonne santé bien qu'ils soient toujours en contact avec des chèvres), mais aussi à mettre leur action en contradiction avec leur parole. S'ils pensent que les interdictions dans le régime sont efficaces, c'est que la maladie

est causée par le régime et non par la divinité, et les purifications sont inutiles (c. 1, 6). Même les purifications, qui sont apparemment prescrites à cause du caractère sacré de la maladie, se révèlent, à l'examen, n'être que des pratiques humaines ; car, suivant un raisonnement comparable à celui qui a été appliqué pour le régime, l'auteur déclare que si les purifications écartent le mal par transfert, rien n'empêche que l'on puisse inversement provoquer le mal par des techniques analogues ; la maladie, dans ces conditions, n'est plus divine, mais humaine (c. 1, 7). À partir de là, la polémique s'élargit. Ce n'est plus seulement leur conception de l'origine divine de la maladie qu'il critique, mais aussi leur conception même du divin. Leur prétendue piété recouvre une position athée. Car les pratiques magiques en général reviennent à vouloir soumettre la puissance du divin à l'intelligence humaine (c. 1, 8-9). Mais dans la réalité ils ne possèdent pas un tel pouvoir et c'est le besoin d'argent qui les pousse à de tels artifices et en particulier à attribuer les diverses formes de la crise de cette maladie à diverses divinités particulières ; des exemples concrets sont donnés (c. 1, 10-11). L'auteur termine sa polémique en revenant sur leur thérapeutique par les purifications dont il démontre à nouveau par un autre biais le caractère impie : elles sont inappropriées si la divinité est la cause de la maladie, car les purifications ont pour objet d'effacer une souillure ; or, selon l'auteur, la divinité, loin d'être cause de souillure, est ce qui purifie (c. 1, 12-13).

Après sa critique de la conception religieuse de la maladie, l'auteur en vient à la partie positive où il va exposer sa propre conception de la maladie. Il va traiter de l'origine de la maladie, de son processus interne et de ses causes déclenchantes dans un long développement qui va du c. 2 au c. 13.

C'est une maladie héréditaire, qui atteint les tempéraments phlegmatiques et non les bilieux (c. 2). Elle prend naissance dans le cerveau. L'auteur, pour expliquer le pro-

cessus physio-pathologique de la maladie, décrit le cerveau avec le système des vaisseaux qui le relie au reste du corps, notamment les deux gros vaisseaux issus respectivement du foie et de la rate, le vaisseau du foie à droite étant plus gros que celui de la rate à gauche (c. 3). C'est par les vaisseaux du corps que l'air est inspiré et se déplace dans le corps avant d'être rejeté. Il assure normalement le refroidissement et le mouvement des parties du corps (c. 4). Après l'exposé anatomique et physiologique, l'auteur en vient à la pathologie. L'origine de la maladie doit être cherchée dès l'embryon avant la naissance. Le cerveau se purge normalement de son humidité excessive avant la naissance. Mais quand la purgation ne se produit pas, le sujet est phlegmatique et il risque d'être pris de la maladie si le phlegme ne s'est pas purgé après la naissance sous forme d'ulcères ou d'écoulements (c. 5)¹⁷. Ce sont alors des flux de phlegme descendant du cerveau qui causent des troubles divers suivant le trajet qu'ils empruntent. Ils peuvent se porter sur le cœur et sur le poumon ou sur le ventre (c. 6). Mais s'ils descendent dans les deux gros vaisseaux du foie et de la rate, c'est alors que se produit la crise d'« épilepsie ». L'auteur énumère les symptômes de la crise, puis les reprend un à un pour les expliquer. La cause générale des troubles est le refroidissement du sang par le phlegme qui entraîne des perturbations du mouvement de l'air (c. 7). Après avoir décrit une attaque typique du mal, l'auteur examine les incidences de l'âge sur la manifestation et sur l'issue de la maladie dans la perspective du pronostic. Il traite d'abord des enfants (c. 8), puis des adultes (c. 9, 1), enfin des vieillards (c. 9, 2-c. 10, 1). À partir du c. 10, 2 jusqu'à la fin du c. 13, l'auteur traite dans une section importante des causes déclenchantes de la maladie dite sacrée¹⁸. Ce développement est

17. Pour le détail de la structure du développement sur la purgation, voir note à c. 5, 2 (p. 13, n. 2).

18. Le mot-clé de cette partie est πρόφασις : voir c. 10, 3 (19, 14) ή πρόφασις ; c. 10, 5 (20, 9) αἱ πρόφασις.

organisé également par catégorie d'âge, mais l'ordre n'est pas le même. On a d'abord les enfants (c. 10, 2-4), puis les vieillards (c. 10, 5), et enfin les adultes (c. 10, 6-fin du c. 13). C'est surtout à propos des adultes qui sont épileptiques dès l'enfance que l'auteur développe une cause déclenchante importante de la maladie : le changement des vents (c. 13)¹⁹.

Après une première conclusion sur la maladie sacrée (c. 13, 5), l'auteur revient dans une longue parenthèse (c. 14-c.17) sur l'importance du cerveau qui est la source de la vie affective et intellectuelle et la cause de toutes les

19. J. Laskaris-(« 'Acute' and 'Chronic' in On the Sacred Disease » dans A. Thivel et A. Zucker, *Le normal et le pathologique dans la Collection hippocratique*, t. II, Nice, 2002, p. 539-550) interprète différemment l'organisation des chapitres 8 à 12 : « Sections 8-12 are comprised of two major categories : the sacred disease as an acute condition (8-10), and as a chronic one (11-12). The first category is further subdivided into accounts of acute attacks brought about by the season or climate (10). The author focusses less attention on the chronic form of the disease, no doubt because he is convinced that it is in any case incurable (2.3) » (p. 543). Un tel découpage du texte ne tient pas compte des articulations avec annonces et conclusions qui donnent le contenu des développements suivant la technique de la composition annulaire. Le début du c. 8 n'inaugure pas un développement sur la maladie sacrée en tant que maladie aiguë mais sur l'issue de la maladie chez les enfants : à la phrase d'introduction au début du c. 8 (Καὶ ὅσα μὲν παῖδια σμικρὰ κατάληπτα γίνεται τῇ νούσῳ ταύτῃ) correspond la phrase de conclusion à la fin du c. 8 (τοῖσι μὲν νῦν παιδίοισιν οὕτω γίνεται, ἢ ὅτι τούτων ἐγγύτατα). Voir pour la structure de cet ensemble sur les enfants O. Wenskus, *Ringkomposition...*, p. 182. On notera la réduplication de μὲν au début et à la fin du développement. Ce μὲν est à mettre en relation avec le δέ introduisant la catégorie suivante en c. 9, 1, celle des adultes (τοὺς δὲ πρεσβυτέρους), puis le δέ de la troisième catégorie en c. 9, 2 (τοῖσι δὲ πρεσβυτάτοισιν). La distinction entre maladie aiguë et maladie chronique n'existe pas encore nettement à l'époque du traité et ne peut, en tout état de cause, servir de principe de composition. C'est à l'époque romaine chez Arétée de Cappadoce que l'épilepsie sera classée en fonction de ce critère, si bien que l'épilepsie apparaîtra deux fois, en tant que maladie aiguë (*Causes et signes des maladies aiguës*, I, c. 5) et en tant que maladie chronique (*Causes et signes des maladies chroniques*, I, c. 4).

maladies les plus importantes²⁰ avant de terminer par une seconde conclusion (c. 18). Cette parenthèse est d'un grand intérêt pour l'histoire des idées biologiques. C'est la première fois que la pensée est explicitement située dans le cerveau, et non dans le diaphragme ou le cœur. Mais elle a été considérée par certains érudits de la première moitié du XX^e siècle comme une adjonction au traité.

*Unité de l'œuvre :
le problème des
c. 14-17*

C'est Wilamowitz dans son article sur la *Maladie sacrée* datant de 1901²¹ qui a émis l'hypothèse que tout le développement sur le cerveau occupant les c. 11 à 17 était un ajout. Il voit une continuité entre la conclusion de la fin du c. 13 et du début du c. 18. Il reconnaît la cohérence de l'ensemble du développement sur le cerveau, mais voit dans la formule lâche d'introduction du c. 14 (εἰδέναι δὲ χρὴ τοὺς ἀνθρώπους ὅτι, « Les hommes doivent savoir que ») un indice de l'insertion d'un développement qui n'a pas la même perspective que le reste du traité : pour expliquer la pathologie de la folie, la parenthèse fait intervenir à la fois la bile et le phlegme, alors que la maladie dite sacrée ne fait intervenir que le phlegme. De telles remarques n'ont pas, selon lui, la place dans le traité, ou alors elles auraient dû se situer là où il a été déjà question du cerveau, aux c. 3-4. Toutefois, Wilamowitz considère que les c. 14-17 sur le cerveau sont du même auteur que le reste. Il s'agit, selon lui, de deux développements indépendants du même auteur qui ont été réunis, par insertion de l'un dans l'autre.

20. L'auteur avait déjà parlé du rôle du cerveau au c. 3, 1.

21. U. von Wilamowitz-Moellendorff, « Die hippokratische Schrift Περὶ ἱρῆς νόσου », *Sitzungsber. d. Preuss. Akad. der Wiss.*, 1901, p. 2-23 (p. 12-14) (= *Kleine Schriften* III, Berlin, 1969, p. 269-302).

O. Regenbogen a repris la question quelques années plus tard²², et il est allé au-delà des conclusions de Wilamowitz, en considérant que le développement sur le cerveau des c. 14-17 n'est pas du même auteur que le reste, mais qu'il est un ajout dû à un médecin plus récent. Il s'appuie pour cela sur des différences dans le contenu et dans la forme. La différence dans le contenu porte, selon lui, sur l'anatomie des vaisseaux. Dans le corps du traité, au c. 3, 3, il est dit que des vaisseaux provenant de tout le corps parviennent au cerveau, alors qu'au c. 17, 3 il est dit que des vaisseaux provenant de tout le corps parviennent au cœur. Alors que Wilamowitz supprimait la contradiction en considérant que la remarque du c. 17, 3 est une interpolation²³, Regenbogen, en s'appuyant sur les travaux de C. Fredrich sur les vaisseaux dans la *Collection hippocratique*²⁴, y voit un argument essentiel pour distinguer deux auteurs différents et pour les situer à deux époques différentes, l'un se rattachant à l'ancienne conception d'un système des vaisseaux accordant la prééminence au cerveau et remontant à Alcmeon de Croton, l'autre accordant la prééminence au cœur et dérivant d'Empédocle ou de l'école sicilienne de médecine. À cette différence dans le contenu, Regenbogen ajoute quelques différences dans la langue ou dans le vocabulaire dont la plus importante lui paraît l'emploi du verbe $\delta\rho\alpha\upsilon$ dans la section des c. 14-17, alors que ce verbe est absent du reste de l'œuvre.

Contre ces deux tentatives pour mettre en cause l'unité de l'œuvre, la majeure partie des érudits de la première moitié du XX^e siècle ont ensuite réagi²⁵. Les thèses de

22. O. Regenbogen, *Symbola Hippocratea*, Diss. Berlin, 1914, p. 36-42.

23. U. von Wilamowitz-Moellendorff, « Die hippokratische Schrift... » (1901), p. 11.

24. C. Fredrich, *Hippokratische Untersuchungen*, Berlin, 1899, p. 57-80.

25. M. Wellmann, « Die Schrift *Περὶ ἰσῆς νοῦσου* des Corpus Hippocraticum », *Sudhoffs Archiv für Geschichte der Medizin*, 22, 1929,

Wilamowitz et de Regenbogen n'ont pas été suivies, à deux exceptions près²⁶. Dans la deuxième moitié du XX^e siècle, l'unité du traité ne semble plus être mise en question, soit que les érudits prennent encore position de façon détaillée contre les arguments de Wilamowitz et de Regenbogen²⁷, soit qu'ils y fassent allusion sans les présenter en détail²⁸.

En ce qui concerne les différences de vocabulaire, Regenbogen reconnaît lui-même qu'elles ne sont pas très significatives, quand elles sont prises séparément²⁹. L'emploi unique de δρᾶν (c. 15, 1 ἄκαιρον δρῶντες), là où l'on a régulièrement ποιεῖν, n'a rien de probant. On peut tout aussi bien voir dans l'expression ἄκαιρον δρῶντες du c. 15, 1 une reprise de c. 1, 3 ἄκαιρα ποιέοντας avec un effet de *variatio*. Plus importante est l'opposition que Regenbogen a notée entre deux phrases qui, tout en étant très proches par le vocabulaire, lui paraissent contradictoires : c. 3, 3 (Καὶ φλέβες δ' ἐς αὐτὸν (sc. le cerveau) τείνουσιν ἐξ ἅπαντος τοῦ σώματος) et c. 17, 3 (ἐξ ἅπαντος τοῦ σώματος φλέβες ἐς

p. 307-310 (bonne discussion sur l'unité de l'œuvre) ; O. Temkin, « The Doctrine of Epilepsy in the Hippocratic Writings », *Bulletin of the Institute of the History of Medicine* I, 1933, p. 297-301 ; K. Deichgräber, *Die Epidemien und das Corpus Hippocraticum* (Abh. Preuss. Akad. Wiss., Phil.-hist. Klasse, Nr. 3), Berlin 1933 (réimpr. Berlin 1971), p. 122, n. 1 (accord avec Wellmann) ; H. Diller, *Wanderarzt und Aitiologe* dans *Philologus* Suppl. 26, 3, 1934, p. 111 ; M. Pohlenz, *Hippokrates*, Berlin, 1938, p. 33 et n. 2 ; H. W. Miller, « A Medical Theory of Cognition », *TAPhA*, 79, 1948, p. 168-183.

26. F. Heinimann, *Nomos und Physis. Herkunft und Bedeutung einer Antithese im griechischen Denken des 5. Jahrhunderts*, Basel, 1945, p. 180 sq. ; W. Müri, « Bemerkungen zur Hippokratischen Psychologie », *Festschrift Tièche*, 1947, p. 14, n. 80. Mais aucun de ces deux érudits n'apporte d'arguments nouveaux par rapport à ceux de Regenbogen.

27. F. Hüffmeier, « Phronesis in den Schriften des Corpus Hippocraticum », *Hermes*, 89, 1961, p. 51-84 (pour *Maladie sacrée*, p. 51-61). Cet article contient une présentation précise des positions de Wilamowitz et de Regenbogen.

28. H. Grensemann, « Die hippokratische Schrift... » (1968), p. 98 sq. ; cf. p. 25 sq.

29. O. Regenbogen, *Symbola...* (1914), p. 40.

αὐτὴν τείνουσι « en provenance du corps tout entier des vaisseaux se dirigent vers lui [sc. le cœur] »). Mais quand on les replace dans leur contexte, ces deux affirmations ont une fonction différente. La première se situe dans une description des vaisseaux qui est orientée vers l'explication de l'épilepsie par un flux de phlegme descendant du cerveau, l'autre dans un développement montrant que ce n'est pas le cœur, mais le cerveau qui est l'organe de la pensée. Les deux argumentations ne sont pas contradictoires, mais visent au contraire à un but unique, montrer l'importance primordiale du cerveau aussi bien pour la santé que pour la maladie. Par ailleurs, le fait que des vaisseaux convergent de tout le corps dans le cerveau d'un côté et dans le cœur de l'autre ne paraît contradictoire que par référence à une reconstruction simplificatrice de systèmes anatomiques des vaisseaux sanguins faite par les modernes. Le développement sur le cerveau des c. 14-17 permet à l'auteur d'approfondir et d'élargir ce qu'il avait dit de l'importance du cerveau pour l'explication de la maladie sacrée. Et l'on peut voir une annonce de cette généralisation dans le c. 3, 1 où il était déjà dit que le cerveau est « responsable de cette affection, comme il l'est des autres maladies les plus graves (μεγίστων) ». À cette annonce correspond la conclusion du c. 17, 4 : « Voilà pourquoi j'affirme que les maladies qui s'abattent sur lui [sc. le cerveau] sont les plus aiguës, les plus graves (μέγιστα), les plus mortelles et les plus difficiles à juger pour les incompetents³⁰. »

30. Cette continuité a déjà été soulignée par M. Wellmann, « Die Schrift... » (1929), p. 308. Il signale d'autres rapprochements qui lient les c. 14-17 au reste de l'œuvre. Il est dit au c. 7, 3 que l'air inspiré va d'abord dans le cerveau ; la même affirmation est reprise au c. 16, 3 et l'explication en est donnée. Il est dit au c. 5, 1, que l'épilepsie se produit chez les phlegmatiques et non chez les bilieux (τοῖσι μὲν φλεγματίησι, τοῖσι δὲ χολώδεσιν οὐ ; cf. déjà c. 2, 3) ; au c. 15, 4, il est question inversement d'une affection dont souffrent les bilieux et non les phlegmatiques (οἱ χολώδεις, οἱ δὲ φλεγματώδεις οὐ). C'est la même logique rationnelle qui s'oppose à l'explication magico-religieuse, et qui est fondée sur la même physiopathologie.

En définitive, le développement des c. 14 à 17, loin d'être ajouté à la monographie sur la maladie sacrée, lui donne ampleur et approfondissement en resituant l'explication de la maladie sacrée dans un système pathologique plus large, centré autour du cerveau, dont elle est un cas particulier.

II

LA MALADIE SACRÉE ET LE SACRÉ³¹

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la dénomination de « maladie sacrée » n'est pas au V^e siècle une dénomination populaire d'une maladie pour laquelle on posséderait par ailleurs un terme technique. Cette dénomination apparaît chez les médecins de la *Collection hippocratique*. Par exemple, l'auteur du traité gynécologique intitulé *Maladies des femmes II* au c. 151 (Littré VIII, 326, 17), décrivant les symptômes d'une affection de la femme qui perd subitement la parole, indique qu'elle éprouve « les mêmes symptômes que les gens pris de la maladie sacrée » (καὶ τᾶλλα ὅσα οἱ ὑπὸ ἱερῆς νοῦσου ἐπίληπτοι). Puisque la maladie sacrée est choisie comme référence pour décrire une autre maladie, il est clair qu'il s'agissait d'une affection bien connue des médecins, que la dénomination de « maladie sacrée » était admise des spécialistes et que ses symptômes étaient codifiés.

La même remarque pourrait être faite à partir de la première attestation de la maladie sacrée en dehors des traités techniques de la *Collection hippocratique* c'est-à-dire

31. Ce chapitre reprend des éléments contenus dans J. Jouanna, « Ippocrate e il sacro », *Koinonia*, 12, 1988, p. 91-113 (version longue) et « Hippocrate de Cos et le sacré », *Journal des Savants*, 1989, p. 3-22 (version courte).

chez Hérodote au livre III, c. 33, de ses *Histoires*. Cambyse, après avoir porté une main sacrilège contre le boeuf Apis, devient fou, tue son frère et sa femme qui était aussi sa sœur. Ses actes de folie semblent donc le résultat d'une infraction contre le sacré. Mais Hérodote, sans prendre parti sur les causes de cette folie, rapporte une autre explication possible : « On dit que Cambyse était, de naissance, atteint d'une maladie grave, celle que certains appellent la maladie sacrée ; il ne serait donc nullement invraisemblable que, son corps souffrant d'une maladie grave, il n'eût pas non plus l'esprit sain ». L'expression « maladie sacrée » était donc déjà connue au temps d'Hérodote pour désigner une maladie spécifique, particulièrement grave, qui pouvait atteindre l'individu dès la naissance et il ne semble pas que cette expression fût d'usage courant au temps de l'historien, puisqu'il précise qu'il s'agit d'une maladie « que certains appellent sacrée » (νοῦσον... τὴν ἱερὴν ὀνομάζουσί τινες). Seule une catégorie de gens devait donc l'appeler ainsi. L'indéfini τινες ne permet pas de préciser de quels gens il s'agit. Toutefois, comme cette seconde hypothèse sur la folie de Cambyse a pour rôle de substituer une explication médicale à une explication purement religieuse et comme la dénomination de maladie sacrée sert, dans le contexte, à identifier la nature de la maladie grave que Cambyse avait de naissance, il est vraisemblable que cette manière de désigner la maladie était une expression technique médicale, comme c'est le cas dans le traité des *Maladies des femmes*³².

Même après la *Collection hippocratique*, le nom technique de l'affection restera, au moins chez certains auteurs, « la maladie sacrée ». En effet, le disciple d'Aristote, Théophraste, dans son *Histoire des plantes*

32. Sur la « maladie sacrée » chez Hérodote et sa comparaison avec Hippocrate, voir dernièrement R. Thomas, *Herodotus in Context. Ethnography, Science and the Art of Persuasion*, Cambridge, 2000, p. 34 sq.

(IX, 11, 3), parle de la plante dite d'Héraclès, dont la racine est bonne contre la « maladie sacrée » (τῆς ἱερᾶς νόσου) ; étant donné que Théophraste n'ajoute rien d'autre pour spécifier la maladie, on a la preuve que cette appellation traditionnelle était restée compréhensible, sinon usuelle, au IV^e siècle. C'est la dénomination qui demeurera aussi dans la langue juridique des contrats de vente d'esclaves connus par des inscriptions ou des papyrus (M. Wöhlens, *Heilige...*, 1999, p. 123). Cependant, dans les *Problemata* d'Aristote, la dénomination « maladie sacrée » est sentie comme caractéristique des Anciens (οἱ ἀρχαῖοι)³³, le nom technique étant devenu l'épilepsie. Mais l'évolution n'a pas encore eu lieu à l'époque du traité de la *Maladie sacrée*.

Toutefois, dans le traité de la *Maladie sacrée*, ainsi que dans d'autres traités de la *Collection hippocratique*, l'expression ἱερὴ νοῦσος est accompagnée du participe καλεομένη ; la dénomination se présente donc sous la forme de « maladie dite sacrée »³⁴. Une telle formulation est d'abord une façon de souligner que l'expression est consacrée dans l'usage technique de la prose médicale. Pour désigner cette maladie, le terme d'épilepsie (ἐπιληψία) n'était pas encore employé au V^e siècle et au début du IV^e³⁵. Le substantif ἐπίληψις (*vel* ἐπιληψία)

33. Aristote, *Problemata* XXX, 1, 953 a 15 sq. : « Voilà pourquoi c'est en pensant à lui (*sc.* Héraclès) que les Anciens appelaient les affections des épileptiques 'maladie sacrée'. »

34. Voir *Airs, eaux, lieux*, c. 4, Jouanna 194, 6 sq. (= Diller 30, 17 = Littré II, 20, 14 sq.) : τὰ τε ἱερὰ νοσεύματα καλούμενα ; *Vents*, c. 14, Jouanna 121, 6 (= Littré VI, 110, 14) : τὴν ἱερὴν καλεομένην νοῦσον ; *Maladies des jeunes filles*, c. 1, Flemming-Hanson 248, 4 (= Littré VIII, 466, 4) : περὶ τῆς ἱερῆς νόσου καλεομένης ; *Prorrhétique II*, c. 5, Potter VIII, 234, 24 sq. (= Littré IX, 20, 17) : ὑπὸ τῆς ἱερῆς νόσου καλεομένης (toutefois au c. 9 on a simplement ὑπὸ τῆς ἱερῆς νόσου dans les manuscrits).

35. Chez Platon, dans les *Lois* (XI 916 a), on trouve encore, à propos de la vente des esclaves, la désignation « maladie dite sacrée » (τῇ καλουμένη ἱερᾷ νόσῳ). En revanche, le terme ἐπιληψία (*vel* ἐπίληψις) apparaît avec son sens technique d'épilepsie dans des traités récents de la *Collection hippocratique* (*Aphorismes* III, 22, Jones IV,

est certes connu du traité (c. 10, 5), mais il a le sens général d'« attaque » (d'une maladie), de même que l'adjectif correspondant ἐπίληπτος, malgré sa fréquence dans le traité (sept fois ; voir *Index verborum*), ne signifie pas « épileptique », mais « pris » par une maladie ; voir par exemple c. 5, 3 ἐπίληπτα τῇ νοῦσῳ ταύτῃ (« pris par cette maladie »)³⁶. Mais si la plupart des médecins de la *Collection hippocratique* éprouvent le besoin de préciser « la maladie dite sacrée », c'est aussi pour prendre leurs distances par rapport à une dénomination traditionnelle qui ne correspond pas à l'idée qu'ils se font de cette maladie. Car aucun de ces auteurs hippocratiques n'attribue un caractère sacré à cette maladie³⁷.

Alors que certains auteurs hippocratiques, comme celui des *Vents* ou de *Prorrhétique II*, se contentent de prendre leurs distances par rapport à une explication religieuse de la maladie par la simple expression « maladie dite sacrée », deux auteurs dénoncent plus ouvertement la conception religieuse traditionnelle. La polémique la

130, 6 (= Littré IV, 496, 7) et 29, Jones IV, 132, 15 (= Littré IV, 500, 10) ; *Aliment*, c. 26, Joly 143, 17 = Littré IX, 106, 20) et chez Aristote, *De somno* 457 a 8 sq. : « Le sommeil est semblable à l'épilepsie (ἐπιλήψει) et il est d'une certaine façon une épilepsie (ἐπίληψις). »

36. On ne rencontre pas encore dans le traité de la *Maladie Sacrée* l'adjectif en -ικός (ἐπιληπτικός) qui apparaît dans des traités plus récents de la *Collection hippocratique* pour désigner les épileptiques (voir par exemple *Aphorismes II*, 45, Jones IV, 118, 18 (= Littré IV, 482, 13) ou *Prénotions coaques* 587, Littré V, 720, 10). De même chez Aristote cet adjectif désigne les épileptiques (*De somno* 457 a 8 ; *Mirabilium auscultationes* 835 a 29) ou l'épilepsie (*Éthique à Nicomaque* 1149 a 11).

37. Signalons que l'on rencontre plus rarement dans la *Collection hippocratique* trois autres appellations de cette maladie : d'une part la « grande maladie » (ἡ μεγάλη νοῦσος *vel* τὸ μέγα νόσημα *Épidémies II*, 5, c. 11, Littré V, 130, 12 = *Crises*, c. 44, Littré IX, 290, 12 et *Épidémies II*, 6, c. 2, Littré V, 132, 22 ; *Épidémies VI*, 6, c. 5 Manetti-Roselli 128, 4 sq. = Littré V, 324, 11), d'autre part la « maladie d'Héraclès » (*Maladies des femmes I*, c. 7, Littré VIII, 32, 23) et enfin « la maladie des enfants » (*Airs, eaux, lieux*, c. 3, Jouanna 191, 3 = Diller 28, 11 app. crit. = Littré II, 18, 5).

plus célèbre est celle de l'auteur de *Maladie sacrée*. Mais avant de l'aborder, il convient de citer une polémique moins connue, mais très significative aussi. Traitant de la maladie sacrée qui atteint les jeunes filles au moment de l'âge du mariage quand elles ne se marient pas, l'auteur de l'opuscule sur les *Maladies des jeunes filles* (c.1), après avoir décrit leur délire dans la crise et donné une explication rationnelle de cette crise par un flux de sang qui se porte sur le cœur et le diaphragme au lieu d'être évacué par la matrice, ajoute :

« Quand la jeune fille retrouve sa raison, c'est à Artémis que les femmes consacrent beaucoup d'offrandes en général et en particulier les vêtements féminins les plus précieux, sur la recommandation des devins, mais elles sont complètement trompées. La délivrance de cette maladie se produit quand l'écoulement du sang n'est pas empêché. Je recommande, pour ma part, aux jeunes filles qui sont atteintes d'une telle affection de se marier au plus vite ; car, si elles deviennent enceintes, elles guérissent³⁸. »

L'opposition entre le médecin et les devins est radicale. Les devins croient en l'origine divine de la maladie chez ces jeunes filles et l'attribuent à la virginalité Artémis. Aussi, après la crise, recommandent-ils de faire des offrandes à la déesse pour la remercier et pour l'apaiser et prévenir ainsi le retour d'une autre crise. À ces recommandations des devins, l'auteur hippocratique oppose sa propre recommandation : ne s'embarrassant pas des tabous de la morale et de la religion, il engage la jeune fille à se marier au plus vite pour que disparaisse l'obstacle qui empêche l'écoulement du sang. Brève, mais virulente, l'attaque du médecin contre les devins qu'il accuse de tromper la malade et son entourage laisse pressentir dans la réalité une âpre rivalité entre médecins et devins au chevet des malades.

38. *Maladies des jeunes filles*, c. 1, Flemming-Hanson 249, 21-250, 6 (= Littré VIII, 468, 17-23).

Les devins ne sont pas les seuls personnages dont on apprend indirectement par la *Collection hippocratique* qu'ils croyaient à l'origine divine de cette maladie et qu'ils trompaient les malades. Il existait aussi une certaine catégorie de thérapeutes pratiquant une médecine magico-religieuse contre lesquels l'auteur de la *Maladie sacrée* polémique avec une vigueur et une ampleur inégales, lui qui ne croit pas à un caractère particulièrement sacré de cette maladie³⁹. L'auteur hippocratique se garde bien de donner à ses adversaires le titre de médecins. Il parle de « ceux qui les premiers ont donné un caractère sacré à cette maladie » (c.1, 4 = 3, 18 sq. : οἱ πρῶτοι τοῦτο τὸ νόσημα ἀφιέρωσαντες). On retrouve ici le thème du « premier inventeur » (πρῶτος εὗρετής), si cher à l'Aufklärung du V^e siècle, et l'on pourrait mettre en rapport ce passage tout particulièrement avec la tragédie du sophiste Critias intitulée *Sisyphé*, où il est question de l'homme qui « a inventé la croyance aux dieux »⁴⁰. Mais, alors que la mention du « premier inventeur » est d'ordinaire accompagnée d'un éloge de sa découverte — c'est le cas en particulier chez Critias qui fait l'éloge de la crainte salutaire inspirée aux hommes par la croyance aux dieux —, ici, dans le traité

39. Pour la polémique de l'auteur hippocratique contre le charlatanisme et la médecine magico-religieuse, voir W. D. Smith, « So-called Possession in Pre-Christian Greece », *TAPhA*, 96, 1965, p. 403-426 (notamment p. 405-413) ; G. Lanata, *Medicina magica e religione popolare in Grecia fino all'età di Ippocrate*, Roma, 1967, p. 13 sqq. ; J. Ducatillon, *Polémiques dans la Collection hippocratique*, Lille, 1977, p. 159-195 ; G. E. R. Lloyd, *Magic, Reason and Experience. Studies in the Origins and Development of Greek Science*, Cambridge, 1979, p. 15-29 ; F. Graf, *La magie dans l'Antiquité gréco-romaine*, Paris, 1994, p. 41-44 ; R. J. Hankinson, « Magic, Religion and Science : Divine and Human in the Hippocratic Corpus », *Apeiron*, 31, 1998, p. 1-34 ; F. Hoessly, *Katharsis : Reinigung als Heilverfahren. Studien zum Ritual der archaischen und klassischen Zeit sowie zum Corpus Hippocraticum*, dans *Hypomnemata* 135, Göttingen, 2001, p. 232-244 ; J. Laskaris, *The Art is long...* (2002), p. 97-108.

40. Diels-Kranz 88 B 25, v. 12 sq.

hippocratique, elle donne lieu à un blâme d'une rare violence. Pour reconstruire l'état d'esprit de ces hommes du passé qui ont sacralisé la maladie, l'auteur hippocratique compare ces premiers inventeurs de la maladie sacrée à ce que sont à son époque « les mages, les expiateurs, les mendiants, les charlatans » (c. 1, 4 = 3, 20-4, 1 : οἷοι καὶ νῦν εἰσι μάγοι τε καὶ καθάρται καὶ ἀγύρται καὶ ἀλαζόνες).

Afin de comprendre la violence de cette attaque, il convient de la comparer à la scène de l'*Œdipe Roi* de Sophocle où Œdipe, emporté par la colère dans son altercation avec Tirésias qui vient de révéler la vérité à laquelle il ne veut pas croire, traite le devin de « mage » (v. 387 μάγον) et de « prêtre mendiant » (v. 388 ἀγύρτην). Non seulement les termes employés « mage » et « prêtre mendiant » sont les mêmes, mais les accusations sont aussi comparables. Deux accusations sont portées par Œdipe contre ce mage et ce prêtre mendiant qu'est Tirésias. La première est qu'il n'a d'yeux que pour le gain ; la seconde est qu'il est aveugle sur son art (v. 388 sq.). Ces deux accusations se retrouvent dans le traité de la *Maladie sacrée*. C'est parce qu'ils sont « pressés par le besoin » (c. 1, 10 = 7, 18 : βίου δεόμενοι) que certains thérapeutes ont attribué la cause de chaque variété de la maladie dite sacrée à un dieu. Toutefois, dans le traité hippocratique cette accusation est secondaire. En revanche la seconde accusation, à savoir l'incompétence dans l'art, est fondamentale, car c'est cette incompétence qui, selon l'auteur hippocratique, est à l'origine de la sacralisation de la maladie. Voici, en effet, comment il démonte le mécanisme de la conduite des auteurs de la sacralisation et dénonce leur imposture (c. 1, 4 = 4, 2-6) :

« Ces gens-là, se drapant dans le divin pour voiler leur incapacité à détenir quoi que ce soit d'utile à prescrire, de peur qu'éclate au grand jour leur totale ignorance, ont accrédité la croyance que cette affection était sacrée. »

(Οὗτοι τοίνυν παραμπεχόμενοι καὶ προβαλλόμενοι τὸ θεῖον τῆς ἀμηχανίης τοῦ μὴ ἴσχειν ὃ τι προσενέγκαντες ὠφελήσουσιν, ὥς μὴ κατάδηλοι ἔωσιν οὐδὲν ἐπιστάμενοι. ἱρὸν ἐνόμισαν τοῦτο τὸ πάθος εἶναι).

La critique ne donne pas dans la nuance, pas plus que celle d'Œdipe à l'égard de Tirésias. De même que, d'après Œdipe, le devin est aveugle dans l'art de la mantique, de même, selon le médecin hippocratique, les guérisseurs qui ont sacralisé la maladie sont totalement ignorants dans l'art de la médecine. Et de même qu'Œdipe prétend dévoiler l'imposture du devin qui agit par ruse et en cachette pour le tromper, l'auteur hippocratique dénonce l'impôsture des guérisseurs qui utilisent le divin pour tromper les malades. Ce rapprochement entre le discours d'un personnage de théâtre qui parle sous l'empire de la colère, comme le laisse entendre le chœur (v. 405), et le discours d'un homme de science qui défend une conception rationnelle de la médecine éclaire d'un jour nouveau l'âpreté de la polémique passionnée que les médecins rationalistes pouvaient mener contre les partisans d'une médecine magico-religieuse.

Si l'auteur hippocratique met autant de vivacité dans sa polémique, c'est parce que ses adversaires n'étaient pas aussi insignifiants qu'il voudrait le faire entendre. À une époque où la profession médicale n'était pas garantie par des titres et où la communauté des citoyens, soucieuse du respect de la religion traditionnelle et habituée à entendre parler au théâtre de dieux guérisseurs, procédait dans une cité démocratique, comme Athènes, au recrutement des médecins publics dans l'assemblée du peuple, la concurrence entre médecins éclairés soucieux de l'intérêt du malade et charlatans exploitant la superstition et l'ignorance du peuple pouvait être aussi vive que la rivalité entre devins et médecins. Platon atteste aussi l'existence de tels charlatans dans un passage célèbre de sa *République* :

« Des mendiants et des devins (ἀγύρται καὶ μάντεις), venant à la porte des riches, les persuadent qu'ils détiennent une capacité qu'ils ont obtenue des dieux par des sacrifices et des incantations (ἐπωδαῖς) : soit, si quelque faute a été commise par eux ou leurs ancêtres, d'y remédier par des réjouissances ou des fêtes, soit s'ils désirent faire du mal à un ennemi, de pouvoir, moyennant de petites rétributions, lui nuire, qu'il soit juste ou injuste, par des évocations et des liens magiques, du fait qu'ils ont persuadé les dieux, à ce qu'ils disent, d'être à leur service⁴¹. »

On retrouve chez Platon pour désigner ces charlatans un des termes employés par l'auteur hippocratique (ἀγύρται). Ces charlatans emploient des procédés analogues : les incantations (ἐπωδαί) sont communes aux deux textes⁴². Ces charlatans recherchent non pas l'intérêt de leur client, mais le gain⁴³. Ils agissent comme si les dieux étaient à leur service⁴⁴. Sans doute la visée du philosophe et du médecin dans leur polémique contre ces charlatans n'est-elle pas la même : Platon dénonce des pratiques qui mettent en danger les valeurs sociales et morales, alors que le médecin en reste à l'intérêt du malade ; mais la présentation des adversaires est compa-

41. Platon, *République* II, 364 b-c. Voir sur ce passage A. Motte, « À propos de la magie chez Platon » dans A. Moreau et J.-C. Turpin (éd.), *La Magie du monde babylonien au monde hellénistique*, Montpellier, 2000, t. 1, p. 267-292 (p. 271 sq.). Mais il ne fait pas la comparaison avec le texte hippocratique.

42. Pour les incantations (ἐπαοιδαί) dans *Maladie sacrée*, voir c. 1, 2 (3, 1) ; c. 1, 4 (4, 8) ; c. 1, 12 (8, 13 sq.) et la note p. 8, n. 10.

43. Comparer *Maladie sacrée*, c. 1, 10 (7, 18) « des gens pressés par le besoin » (βίου δεόμενοι) et Platon « moyennant de petites rétributions » (μετὰ σμικρῶν δαπανῶν).

44. Comparer *Maladie sacrée*, c. 1, 9 (7, 16 sq.) « la puissance du divin est vaincue par l'intelligence d'un homme et lui est asservie » (τοῦ θεοῦ ἡ δύναμις ὑπ' ἀνθρώπου γνῶμης κρατεῖται καὶ δεδούλωται) et Platon « ils ont persuadé les dieux, à ce qu'ils disent, d'être à leur service » (τοὺς θεούς, ὥς φασιν, πείθοντές σφισιν ὑπηρετεῖν).

nable. Platon reprendra sa critique de tels charlatans dans les *Lois* et il les accusera d'athéisme, comme l'auteur de *Maladie sacrée*⁴⁵. Platon connaissait-il le traité de la *Maladie sacrée* ?

Le médecin hippocratique, tout en dénonçant l'ignorance totale de l'art chez ses adversaires, leur reconnaît une certaine habileté à la fois pour cacher leur ignorance et pour paraître savants. Pour cacher leur ignorance, ils rejettent la responsabilité sur les dieux en cas de décès du patient, alors qu'en cas de guérison ils s'en arrogent tout le mérite. Pour paraître posséder une science supérieure, ils recourent à des artifices nombreux et variés. L'auteur emploie tout un vocabulaire spécifique pour qualifier cette conduite artificieuse de ses adversaires ; c'est le vocabulaire qui relève de l'expédient (c. 1, 8 = 6, 16 : *μηχανώμενοι*), de la ruse (c. 1, 10 = 7, 19 : *τεχνῶνται*), de la variété spécieuse (c. 1, 10 = 7, 19 : *ποικίλλουσιν*), de la contrefaçon (c. 1, 4 = 4, 1 : *προσποιέονται*). De tels artifices se manifestent aussi bien dans le diagnostic que dans le traitement. Les artifices les plus connus concernent le traitement : jouant sur les deux tableaux à la fois, ces thérapeutes allient à des pratiques magico-religieuses, telles que les purifications et les incantations, que la médecine rationnelle condamne, des interdictions alimentaires dont la médecine rationnelle reconnaît le bien-fondé (c. 1, 4-5). Moins connues, mais peut-être plus révélatrices de leur habileté sont les distinctions subtiles qu'ils font dans l'établissement du diagnostic. Suivant les différents comportements du malade dans la crise, ils déterminent la divinité qui en est la cause : soit la Mère des Dieux, soit Poséidon, soit Pan, soit la déesse Énodie, soit Apollon Nomios, soit Arès, soit Hécate ou les héros (c. 1, 11). On doit être reconnaissant à l'auteur hippocratique de nous avoir conservé un témoignage aussi précis

45. Platon, *Lois* 909 a-b. Pour le rapprochement avec *Maladie sacrée*, c. 1, 8, voir p. 7, n. 1.

sur la façon dont ses adversaires, partisans d'une médecine divine, se fondent sur des différences raffinées dans les symptômes de la crise pour distinguer plusieurs variétés de la maladie sacrée et pour en attribuer la cause à des divinités différentes. Il est vraisemblable que cette croyance dans la possession du malade par différentes divinités remonte très haut dans le temps ; on notera, en particulier, que Poséidon apparaît ici lié au cheval, ce qui correspond à l'aspect le plus archaïque du dieu⁴⁶. Il est certain que cette croyance dans la possession du malade par une divinité correspondait par ailleurs à la mentalité populaire, même au siècle de Périclès, comme le suggère la comparaison avec la *parodos* de l'*Hippolyte* d'Euripide où le chœur des femmes de Trézène, venant d'apprendre la maladie de Phèdre, s'interroge sur les différentes divinités qui peuvent en être la cause (v. 141-148) :

« N'es-tu pas, jeune femme, possédée
soit par Pan soit par Hécate,
ou est-ce par les augustes Corybantes
que tu es égarée ou bien par la Mère qui règne sur les
monts ?

N'est-ce pas à cause de manquements envers l'ardente
chasserresse Dictynne, pour ne lui avoir pas sacrifié de vic-
times, que tu te consumes ? »

Les deux catalogues de divinités sont comparables puisque trois divinités sont communes : Pan, Hécate et la Mère des Dieux⁴⁷. Toutefois, ni cette comparaison avec ce témoignage de la mentalité populaire, ni la polémique

46. Voir R. Bloch, « Quelques remarques sur Poséidon, Neptune et Nethuns » dans *D'Héraclès à Poséidon. Mythologie et protohistoire*, Paris, 1985, p. 126-127.

47. Pour ce rapprochement entre médecine et tragédie, voir E. R. Dodds, *Les Grecs et l'irrationnel...* (1977), p. 84 ; J. Jouanna, « Médecine hippocratique et tragédie grecque » dans *Cahiers du Gita*, n° 3, 1987, p. 114-116 (avec la note 9 de la page 115 pour la bibliographie) ; A. Guardasole, *Tragedia e medicina nell' Atene del V secolo a. C.*, Napoli, 2000, p. 193.

réductrice de l'auteur hippocratique ne doivent masquer le fait que cette médecine religieuse a pu rivaliser avec la médecine rationnelle. Le principe de diagnostic de ces partisans de la médecine magico-religieuse consiste à faire des distinctions fines entre les symptômes pour y faire correspondre des variétés de maladies. Or c'est ce même principe que l'on retrouve dans les traités nosologiques de la *Collection hippocratique* où la variation subtile de quelques symptômes autorise à distinguer des variétés de maladies, ce qui était l'une des caractéristiques de la médecine cnidienne⁴⁸. Sans doute subsiste-t-il une différence fondamentale, les uns rattachant ces variétés de maladies à des puissances divines, les autres à des phénomènes naturels. Mais la médecine magico-religieuse, telle qu'elle apparaît à travers le miroir, même déformant, de l'auteur hippocratique, n'a pas le caractère miraculeux et incroyable des récits de guérison conservés sur les stèles d'Épidaure⁴⁹. Il n'est donc pas impossible que la médecine magico-religieuse ait pu atteindre un certain degré de sophistication, au moment même où la médecine rationnelle s'épanouissait. Cela explique un certain côté paradoxal de la polémique de l'auteur hippocratique qui, d'une part, assimile ses adversaires à de grossiers charlatans mais, d'autre part, leur reconnaît une

48. Sur cette subdivision des maladies (πολυσχιδίη), voir *Régime dans les maladies aiguës*, c. 1, Joly 37, 4 sqq. (= Littré II, 226, 11 sqq.), avec le *Commentaire* de Galien au traité (éd. Helmreich CMG V 9, 1, 121, 23-122, 3) selon qui les médecins de Cnide distinguaient 7 maladies de la bile, 12 maladies de la vessie, 4 maladies des reins, 4 stranguries, 3 tétanos, 4 ictères et 3 phtisies ; cf. dans *Affections internes*, la même subdivision en 3 phtisies, 4 ictères, 3 tétanos, 4 maladies des reins ; pour plus de détails, voir J. Jouanna, *Hippocrate*. X, 2^e partie, *Maladies II*, Paris, CUF, 1983, p. 34-36.

49. Pour le texte des guérisons miraculeuses à Épidaure, voir R. Herzog, *Die Wunderheilungen von Epidauros. Ein Beitrag zur Geschichte der Medizin und der Religion* dans *Philologus*, Suppl. 22, Heft 3, Leipzig, 1931, 164 p. ; voir aussi L. R. LiDonnici, *The Epidaurian Miracle Inscriptions*, Atlanta, 1995.

habileté sophistique et même une certaine connaissance positive du régime nuisible au malade.

Toutefois, même lorsque l'auteur de *Maladie sacrée* critique avec des arguments rationnels l'intervention personnelle d'une divinité dans la sphère du pathologique, il se garde bien d'opposer science et religion⁵⁰. La notion de divin, loin d'être rejetée, est conservée par le médecin hippocratique qui lui donne toutefois un contenu nouveau. Le concept de divin est vidé de toute représentation anthropomorphique traditionnelle pour se définir par une adéquation avec le naturel ; et l'auteur donne des exemples concrets de ce qu'il considère comme divin (c. 18, 1 = 31, 16-32, 5) :

« Cette maladie, dite sacrée, provient des mêmes causes déclenchantes (ἀπὸ τῶν αὐτῶν προφασίων) que celles d'où proviennent les autres maladies, de ce qui entre (dans le corps) et en sort : du froid, du soleil, des vents qui changent et ne restent jamais immobiles. Ces choses sont divines (θεῖα), en sorte qu'il ne faut point mettre cette maladie à part et la considérer comme plus divine que les autres, mais les juger toutes divines et toutes humaines (πάντα θεῖα καὶ πάντα ἀνθρώπινα) ; chacune a une origine naturelle (φύσιν) et une puissance (δύναμιν) qui lui est propre et il n'y en a aucune devant laquelle on soit sans ressources et sans moyens. »

Ainsi appartiennent à la catégorie du divin les éléments de l'univers qui ont une incidence sur la santé et la maladie : l'air que l'homme inspire ou expire, les vents dont les changements déterminent des modifications du corps, le soleil et le froid. Ce sont donc tous les phénomènes cosmologiques qui peuvent provoquer ou favoriser des processus pathologiques dans le corps de l'homme. Nous sommes très éloignés de l'explication de la maladie par une divinité particulière. Le glissement du

50. Attitude comparable dans *Airs, eaux, lieux*, c. 22. Voir J. Jouanna, *Hippocrate*. II, 2^e partie, *Airs, eaux, lieux*, Paris, CUF, 1996, p. 22-24 (avec la bibliographie, p. 22, n. 39).

substantif θεός « la divinité » (cf. par exemple c. 1, 10 = 7, 20) à l'adjectif θεῖος « divin » employé au neutre (cf. ici deux fois θεῖα), formellement peu important, permet, en fait, le passage d'une conception traditionnelle des dieux à une conception rationnelle du divin. Est divin tout ce qui est naturel, c'est-à-dire tout ce qui obéit à des lois régulières indépendantes de l'intervention de l'homme, que ce soit à l'intérieur de l'homme ou hors de l'homme. En ce sens, aussi bien la cause interne de la maladie que sa cause externe relèvent du divin et c'est de ce point de vue-là que toute maladie est divine ; mais toute maladie est aussi humaine, dans la mesure où l'homme peut intervenir par le traitement sur le cours des maladies⁵¹.

Doit-on, pour autant, en conclure que si tout ce qui est naturel est divin, rien n'est divin et que le médecin hippocratique remet en cause par de telles affirmations la religion traditionnelle ? Les choses sont plus complexes, car dans ce même traité il est question aussi de la religion⁵². De fait, en accusant ses adversaires d'impiété et

51. Sur le divin dans *Maladie sacrée* en général, voir H. W. Miller, « The Concept of the Divine in De Morbo Sacro », *TAPhA*, 84, 1953, p. 1-15 ; H.-W. Nörenberg, *Das Göttliche...* (1968), p. 61 sqq. (relations entre le divin et la nature dans *Maladie sacrée*) ; Ph. Van der Eijk, « The 'Theology' of the Hippocratic Treatise On The Sacred Disease », *Apeiron*, 23, 1990, p. 87-119 ; J. Laskaris, *The Art is long...* (2002), p. 93-97. Pour plus de détails sur des discussions récentes concernant ce que l'auteur entend par « divin » dans ce passage, voir p. 32, n. 2.

52. Dans le traité des *Airs, eaux lieux*, c. 22, Jouanna 240, 10-241, 5 (= Diller 74, 14-23 = Littré II, 80, 2-12), la religion traditionnelle, avec ses dieux qui se plaisent à recevoir offrandes et sacrifices de la part des hommes et à leur donner en échange des bienfaits, est utilisée comme base de l'argumentation pour montrer que la maladie qui atteint les Scythes ne saurait être attribuée à un dieu, puisque l'impuissance frappe de préférence ceux qui ont les moyens d'honorer les dieux par des offrandes et des sacrifices. Ainsi la croyance traditionnelle dans les dieux, loin d'être critiquée, sert à dénoncer la fausseté d'une croyance dans l'origine divine d'une maladie particulière.

d'athéisme, l'auteur se fait implicitement le défenseur de la religion (c. 1, **8** = 6, 19-7, 3) :

« Pourtant, à mon avis du moins, ce n'est pas sur la piété que portent leurs discours comme ils se l'imaginent, mais plutôt sur l'impiété et sur l'idée que les dieux n'existent pas. Leur conception du pieux et du divin est, en réalité, impie et sacrilège. »

En particulier, il met en cause le caractère impur et impie de leur thérapeutique par des purifications et des incantations. Voici ce qu'il en dit (c. 1, **12**) :

« Ils ont alors recours aux purifications et aux incantations, commettant ainsi une action très sacrilège et très impie, à mon avis du moins. Ils purifient, en effet, ceux qui sont en proie à la maladie avec le sang et d'autres choses semblables, comme s'il s'agissait de gens porteurs d'une souillure, ou poursuivis par un démon vengeur, ou victimes d'ensorcellement, ou auteurs d'un acte sacrilège. Or à ces malades, c'est le traitement contraire qu'ils devraient appliquer : sacrifier et prier, les porter dans les sanctuaires pour supplier les dieux. En réalité, ils ne font rien de cela, mais ils purifient. Quant aux objets purificateurs, tantôt ils les cachent dans la terre, tantôt ils les jettent dans la mer, tantôt ils les portent à l'écart dans les montagnes, là où personne ne pourra les toucher ni les fouler. Or ces objets, ils devraient les porter dans les sanctuaires pour les déposer en offrande à la divinité, si c'est vraiment la divinité qui est responsable. »

Une telle critique des pratiques rituelles de la purification par le sang rappelle celle du philosophe Héraclite qui disait : « Ils cherchent en vain à se purifier par un autre sang quand ils sont souillés par le sang. » Et comme chez Héraclite, cette critique des rites se fait au nom d'une conception élevée de la divinité. « Ils ne connaissent pas vraiment ce que sont les dieux », dit Héraclite⁵³. De

53. Diels-Kranz 22 B 5. Pour la position d'Héraclite sur le divin, voir D. Babut, *La religion des philosophes grecs*, Paris, 1974, p. 28.

même, le médecin hippocratique oppose sa conception épurée de la divinité à celle de ses adversaires (c. 1, 13) :

« Cependant je n'estime pas, pour ma part, que le corps de l'homme puisse être souillé par la divinité, ce qu'il y a de plus périssable par ce qu'il y a de plus saint ; mais, même s'il arrive au corps humain d'avoir été souillé ou d'avoir subi quelque dommage sous l'effet d'autre chose, j'estime qu'il sera purifié et sanctifié par la divinité plutôt que souillé par elle. De toute façon, dans le cas des fautes les plus graves et les plus impies, c'est le divin qui les purifie et les sanctifie et qui est pour nous la substance qui nettoie. Et de notre côté, nous assignons des limites aux sanctuaires des dieux et à leurs enclos sacrés, pour que nul ne les franchisse s'il n'est pas en état de pureté, et en y pénétrant nous nous aspergeons tout autour, non pas dans l'idée que nous contractons une souillure, mais dans l'intention, au cas où nous avons une souillure préalablement contractée, de l'effacer par cette sanctification. Voilà, à mon avis, ce qu'il en est des purifications. »

De cette conception épurée de la divinité, l'auteur hippocratique ne tire pas des conclusions aussi radicales qu'Héraclite : alors qu'Héraclite semble remettre en question, au nom de la raison, les rites religieux en général, non seulement les purifications, mais aussi les prières aux statues, le médecin hippocratique établit une nette distinction entre certaines pratiques cathartiques individuelles et les rites de la religion des sanctuaires. En reprochant à ses adversaires de ne pas avoir un comportement logique — une maladie causée par un dieu doit logiquement être guérie par les dieux —, l'auteur ménage habilement les sacrifices et les prières aux dieux, et même la pratique d'amener les malades dans les sanctuaires des dieux guérisseurs⁵⁴ ; il va jusqu'à justifier, au nom d'une conception très pure de la divinité, le rite des ablutions à l'entrée des sanctuaires.

Ainsi donc, chez un même médecin, peuvent coexister deux conceptions du divin qui nous paraissent fort diffé-

54. Sur la question des sanctuaires guérisseurs, voir p. 9, n. 3.

rentes, mais qui ne lui semblaient pas contradictoires : d'un côté, en tant que médecin, il croit à un ordre de causalité unique pour toutes les maladies quelles qu'elles soient, cet ordre étant à la fois divin et naturel ; d'un autre côté, en tant que citoyen, il participe au culte traditionnel des sanctuaires, même s'il peut remettre en question certaines pratiques purificatoires de la religion populaire qui ne correspondent pas à l'idée épurée qu'il se fait de la divinité.

En bref, le rationalisme de l'auteur de *Maladie sacrée* peut entrer en conflit avec certains thérapeutes qui concurrencent les médecins dans l'exercice de leur art en utilisant les croyances religieuses ; mais il n'est pas en conflit ouvert avec la religion des sanctuaires des grands dieux guérisseurs, Apollon ou Asclépios.

Bien qu'une telle polémique contre les charlatans soit exceptionnelle par son ampleur, la position rationaliste du médecin refusant la croyance dans l'intervention des dieux dans la production des maladies ne paraît pas exceptionnelle dans la médecine grecque, ni non plus dans la philosophie grecque⁵⁵. D'un autre côté, une telle polémique contre les thérapeutes n'a évidemment pas entraîné une disparition des pratiques magiques dans le traitement de l'épilepsie. Même dans la tradition médicale, les pratiques magiques ont pu être incorporées dans l'exposé sur la maladie sacrée. C'est ainsi qu'Alexandre de Tralles, au VI^e siècle après J.-C., a conservé dans la fin de son exposé sur la thérapeutique de l'épilepsie une très intéressante section sur les « moyens naturels » de diagnostiquer ou de soigner la maladie dont certains sont d'origine populaire, mais dont d'autres proviennent de la tradition médicale. On y apprend ainsi que le pharmacologue Asclépiade (1^{er} siècle après J.-C.)⁵⁶ recommandait

55. Voir L. Edelstein, « Greek Medicine in its Relation to Religion and Magic », *Bull. of the Institute of the History of Medicine*, 1937, 5 (= *Ancient Medicine*, Baltimore, 1967), p. 219 sqq.

56. Sur cet Asclépiade pharmacologue, plus jeune qu'Asclépiade de Bithynie, voir C. Fabricius, *Galens' Exzerpte aus älteren Pharmakologen*, Berlin-New York, de Gruyter, 1972, p. 192-198. Cet Asclé-

d'utiliser une amulette (περίαπτον) dans le traitement de l'épilepsie : « Attachez au bras du patient un clou qui fut enfoncé dans une croix et vous chasserez la maladie⁵⁷. »

III

MÉDECINE ET RAISON : UNE MALADIE COMME LES AUTRES

Dans son opposition à ceux qui ont divinisé la maladie, le médecin accorde une grande importance à la notion de cause. Ce qu'il faut rechercher, c'est l'origine naturelle (c. 1, 1 φύσις⁵⁸) de la maladie dite sacrée, qui n'est pas différente par nature des autres maladies. Cette origine s'inscrit dans l'histoire de la famille du malade, de l'individu dès avant sa naissance et au cours de sa vie ; mais cette histoire individuelle s'inscrit dans des processus internes qui sont les mêmes chez tous les individus ; et la maladie est provoquée par des causes externes qui la déclenchent.

Maladie et hérédité En remontant le plus haut possible dans la formation de la maladie, on trouve comme premier commencement l'hérédité (c. 2, 2 ἄρχεται δὲ ὥσπερ καὶ τᾶλλα νοσήματα κατὰ γένος, « son point de départ, comme pour les autres maladies, est dans l'hérédité »). L'argumentation pour le démontrer est identique à celle qu'on peut lire dans *Airs, eaux, lieux* c. 14 à propos de la transmission héréditaire de caractéristiques acquises chez les Macrocéphales⁵⁹. La démonstration

piade est postérieur à Andromachos et Dioscoride qu'il utilise, mais il est antérieur à Archigène (sous Trajan) qui le cite.

57. Alexandre de Tralles, I, c. 15 (éd. Puschmann I, 567, 11 sq.).

58. Sur φύσις dans le traité, voir p. 2, n. 2 ; p. 30, n. 3 et p. 32, n. 2.

59. Hippocrate, *Airs, eaux, lieux*, c. 14, Jouanna 224, 17-225, 4 (= Diller 58, 20-25 = Littré II, 60, 1-6).

repose sur la conviction que la semence provient de toutes les parties du corps, qu'elles soient saines ou malades. Dans ces conditions, les maladies sont transmissibles, et en particulier la maladie sacrée. C'est une rationalisation de ce que les Grecs connaissaient sous la forme de la faute héréditaire, à l'intérieur d'une famille ; mais la notion de culpabilité a disparu.

La nature de l'individu se forme
avant la naissance et peu de
temps après la naissance. La pré-
sence ou l'absence de la maladie dépend de cette phase critique. Comme il est dit au c. 5, 1 (12, 22 sq.), « la maladie commence à se développer chez l'embryon, alors qu'il est (encore) dans la matrice » (ἀρχεται δὲ φύεσθαι ἐπὶ τοῦ ἐμβρύου ἐν τῇ μήτρῃ ἐόντος). Ce qui est en jeu, c'est l'état du cerveau ; c'est lui qui est la cause de la maladie (c. 3, 1 = 11, 6 αἴτιος). Une purgation prénatale doit s'opérer. Et suivant une idée familière aux médecins hippocratiques, la santé se définit par un juste milieu entre le trop et le trop peu. Si la purgation est modérée, la tête sera très saine (c. 5, 2 = 13, 4 ὑγιηνοτάτην). Si la purgation est excessive, elle entraîne des troubles par un dessèchement excessif. On peut supposer que dans ce cas l'individu a un tempérament bilieux, bien que l'auteur ne le précise pas. Mais si la purgation ne se fait pas, elle entraîne un tempérament phlegmatique. Et c'est uniquement chez les phlegmatiques que la maladie se produit. Cependant la période critique se poursuit jusqu'après la naissance. Car si la purgation ne s'est pas faite avant la naissance, elle peut se produire après la naissance sous forme de pustules sur la tête ou sur le reste du corps et sous forme d'écoulements de mucosités. Ce qui entraîne une nouvelle division entre les enfants qui vont échapper à la maladie grâce à cette purgation postnatale, et ceux qui sont sujets à la maladie, parce que leur cerveau n'a

eu aucune purgation, ni prénatale ni postnatale (c. 5, 3-4)⁶⁰.

Maladie et âge

C'est donc cette dernière catégorie d'enfants dont on va suivre la destinée. S'ils sont atteints de la maladie, trois cas sont distingués suivant la gravité de l'attaque et ses conséquences. Dans les cas les plus graves, l'issue est la mort (c. 8, 1). Dans les cas moins graves, les enfants survivent, mais ont des séquelles (c. 8, 2) ; et dans les cas les moins graves, ils survivent sans séquelle (c. 8, 4). Mais le paradoxe est que chez les enfants qui ont eu des séquelles, la maladie cesse, tandis qu'elle se poursuit à l'âge adulte chez les enfants qui n'ont pas de séquelle, à moins qu'ils aient été correctement soignés. On sait que la maladie est considérée par les Anciens comme frappant tout particulièrement les enfants⁶¹.

À l'âge adulte après vingt ans, la maladie ne se déclare plus ou presque plus ; elle concerne donc ceux qui sont habitués à la maladie depuis l'enfance. À l'âge adulte, elle ne tue pas et n'entraîne pas de séquelle (c. 9, 1), alors qu'elle peut causer la mort ou l'apoplexie chez les vieillards (c. 9, 2).

60. La purgation du cerveau est aussi une notion centrale pour l'explication de la santé et de la maladie chez un médecin mentionné par l'*Anonyme de Londres* VIII, 35-44, médecin dont le nom est parfaitement incertain (Aias, Abas ou autre chose ; cf. éd. Diels VIII, 35 app. crit. : nomen incertum velut Ἀβας, Αἶας. Tertia littera potest esse ο). Sur la comparaison, voir H. Grensemann, (1968), p. 30 sq.

61. Voir en particulier *Airs, eaux, lieux*, c. 3, Jouanna 191, 3 (= Diller 28, 11 sq. = Littré II, 18, 5) avec la note *ad loc.* (p. 191, n. 1 = p. 259-260) ; *Aphorismes* III, 29, Jones IV, 132, 14 sq. (= Littré IV, 500, 9 sq.) ; voir aussi Aristote, *De somno* 457 a 8 sqq. (déjà cité *supra*, n. 35 et 36) et voir A. Debru, « L'épilepsie dans le *De somno* d'Aristote » dans G. Sabbah (éd.), *Médecins et médecine dans l'Antiquité*, Saint-Etienne, 1982, p. 25-41.

***La reconstruction
des processus
internes***

Une telle histoire de la maladie depuis le fœtus jusqu'à la vieillesse trouve sa raison d'être dans le fonctionnement de processus internes dont la reconstruction est, dans l'esprit de l'auteur, d'une clarté et d'une évidence telles qu'il n'y a pas place pour le moindre doute. On est frappé par le fait que l'auteur n'éprouve pas souvent le besoin de justifier son discours sur les processus internes par une preuve. Le vocabulaire de la preuve est employé avec parcimonie. Le seul processus interne qui soit justifié par l'apport d'une preuve est au c. 4, 2. Après avoir dit que l'air inspiré et expiré par l'homme ne reste pas immobile dans les vaisseaux, l'auteur poursuit (12, 17-19) :

« En voici la preuve (τεκμήριον δέ) : quand chez un individu assis ou couché les petits vaisseaux sont comprimés au point que le souffle ne puisse pas passer par le vaisseau, aussitôt un engourdissement le saisit. »

Toutefois, il lui arrive une fois d'avoir recours à une « expérience ». Pour prouver que le cerveau dans l'épilepsie est anormalement humide et qu'il déborde à cause du phlegme, l'auteur fait mention d'une expérience faite sur les animaux (c. 11, 3) :

« On peut s'en apercevoir au mieux de la façon suivante chez le petit bétail qui est frappé par cette maladie et surtout chez les chèvres (ce sont elles qui sont atteintes le plus fréquemment) : si vous ouvrez la tête en la fendant, vous trouverez que le cerveau est humide, qu'il est rempli d'eau tout autour et qu'il sent mauvais. Et grâce à cette observation vous reconnaîtrez manifestement que ce n'est pas la divinité qui endommage le corps, mais bien la maladie. »

Cette « expérience » est l'une des plus célèbres de la *Collection hippocratique*. Elle évoque une « expérience » analogue faite devant Périclès par Anaxagore sur un bélier ayant une corne unique, comme le rapporte

Plutarque⁶². Alors que le devin Lampon interprétait ce prodige comme un présage sur le destin politique de Périclès, le philosophe Anaxagore montra l'explication naturelle de cette anomalie en procédant de la façon suivante :

« Anaxagore, dit-on, une fois le crâne fendu, montra que le cerveau ne remplissait pas toute la surface, mais, qu'étant pointu comme un œuf, il avait glissé vers le lieu d'où la racine de la corne prenait son départ⁶³. »

***Une lutte interne
entre les humeurs***

L'épilepsie ne se développe que chez les sujets de tempérament phlegmatique, c'est-à-dire chez ceux où le phlegme, humeur humide et froide, est en trop grande abondance. L'auteur distingue deux tempéraments : les phlegmatiques et les bilieux, chaque tempérament ayant des maladies propres⁶⁴. Chez les phlegmatiques, des flux se produisent depuis le cerveau, quand il déborde de phlegme. Ces flux s'effectuent par le canal des vaisseaux.

Dans une représentation humorale de la maladie, les vaisseaux ont une grande importance. Aussi est-il compréhensible que l'auteur ait jugé nécessaire de faire un bref exposé du système des principaux vaisseaux par lesquels les flux de phlegme peuvent descendre du cerveau (c. 3, 3-5). Le médecin, comme c'est le cas dans les traités anciens de la *Collection hippocratique*, ne connaît pas encore la distinction entre les veines et les artères. Dans l'état de santé, ces vaisseaux véhiculent le sang, humeur chaude, ainsi que l'air inspiré et expiré dont l'une des propriétés est de rafraîchir (c. 4, 1). Sang et air sont toujours en mouvement. Or les flux de phlegme descendant

62. Plutarque, *Vie de Périclès*, c. 6, 155 a (= Diels-Kranz 59 A 16).

63. Pour plus de détails sur la comparaison, voir p. 22, n. 3.

64. Voir *infra*, p. LVII.

du cerveau par les vaisseaux vont causer des perturbations.

Ces perturbations varient suivant le cheminement de ces flux et diverses maladies se produisent offrant différents symptômes : affection du cœur et du poumon (c. 6, 1-3) ; affection du ventre (c. 6, 4) ; épilepsie (c. 7). Mais les processus internes sont toujours les mêmes. Le phlegme obstrue les vaisseaux et perturbe le mouvement normal du sang et de l'air. Cette perturbation provient non seulement de la présence d'un liquide supplémentaire dans les vaisseaux, mais surtout de la froideur du phlegme qui coagule le sang, ce qui entraîne, par voie de conséquence, un ralentissement ou un arrêt du mouvement de l'air. Le phlegme en vient donc à barrer la route à l'air⁶⁵. Or l'air n'a pas seulement la propriété de rafraîchir, mais il assure aussi le mouvement des parties du corps et il est source de l'intelligence. L'obstruction de l'air dans les vaisseaux entraîne donc des pertes de mouvement et de conscience. Ainsi s'explique la perte de l'intelligence dans la crise d'épilepsie et l'impotence momentanée ou définitive de parties du corps⁶⁶. Toutefois une même cause peut avoir des effets opposés. Il arrive que l'air, dont la route est barrée, soit emprisonné et qu'il s'élance de façon désordonnée pour s'enfuir, ce qui provoque dans ce cas, non pas l'impotence, mais des mouvements désordonnés des parties du corps. C'est de

65. Deux verbes sont caractéristiques de cette action obstruante : ἀποκλείειν et ἀποφράσσειν. Pour ἀποκλείειν, voir c. 7, 2 (15, 6 sq.) : ὅταν... τὸ φλέγμα... ἀποκλείσῃ τὸν ἥερα ; c. 7, 5 (20 sq.) : ἐπειδὴν ἀποκλεισθῶσιν αἱ φλέβες τοῦ ἥερος ὑπὸ τοῦ φλέγματος ; c. 7, 7 (16, 2 sq.) : τῶν φλεβίων ἀποκλειομένων τοῦ ἥερος ; c. 7, 10 (16, 11) ὅταν ὁ ἀήρ ἀποκλεισθῇ. Pour ἀποφράσσειν voir c. 7, 11 (16, 19 sq.) : ἀποφράξαν τὴν ἀναπνοήν ; c. 9, 2 (18, 17) ἀπέφραξε... τὰς ἀναπνοάς. Voir aussi ἀπολαμβάνειν c. 4, 2 (12, 17).

66. C'est l'adjectif ἀκρατής qui désigne l'impotence : c. 4, 2 (12, 16) ; c. 7, 6 (15, 23) ; c. 9, 2 (19, 3). Voir aussi παράπληκτος : c. 9, 2 (18, 14 et 19).

cette façon que l'auteur explique les ruades de l'épileptique lors de la crise (c. 7, 10).

C'est donc un combat sans merci que se livrent le froid envahisseur et le chaud défenseur. C'est tantôt le phlegme qui l'emporte, tantôt le sang. Le mécanisme, avec les deux issues possibles, est bien exposé à la fin du développement sur la crise d'épilepsie (c. 7, 11) :

« Le malade éprouve tous ces accidents quand le phlegme, qui est froid, flue dans le sang, qui est chaud. Car le phlegme refroidit et immobilise le sang. Si le flux est abondant et épais, il cause aussitôt la mort ; car il l'emporte (κρατεῖ) sur le sang par le froid et le coagule. Mais si le flux est moindre, il l'emporte (κρατεῖ) sur le moment en bloquant l'inspiration ; puis, avec le temps, quand il s'est dispersé par les vaisseaux et s'est mélangé au sang qui est abondant et chaud, s'il est dominé (κρατηθῇ) de la sorte, les vaisseaux reçoivent l'air et les malades reprennent connaissance. »

Nombreux sont les passages du traité qui font allusion à ces combats dont l'issue est variable⁶⁷. Parfois, l'attaque du phlegme est enrayée, mais elle laisse des marques⁶⁸. C'est le cas chez certains enfants (c. 8, 2) :

« Mais si le phlegme est en petite quantité et qu'il effectue son flux descendant dans les deux vaisseaux à la fois ou dans l'un des deux, ils survivent tout en conservant des marques (ἐπίσημα ἔόντα) : soit la bouche est tirée de côté, soit l'œil, soit le cou, soit la main, selon l'endroit où le petit vaisseau rempli de phlegme a été dominé et rétréci. À cause donc de ce petit vaisseau, il est nécessaire que cette partie du corps qui a été endommagée soit plus faible et plus déficiente. »

67. Voir c. 8, 2 ; c. 9, 1 ; c. 9, 2 ; c. 10, 6 ; c. 11, 4.

68. Le vocabulaire employé par l'auteur pour désigner ces marques est très cohérent et appartient à une même famille de mots : le substantif σημεῖον (c. 9, 1 = 18, 11) ; l'adjectif composé ἐπίσημος (c. 8, 2 = 17, 6) ; le verbe correspondant ἐπισημαίνω (c. 8, 3 = 17, 12 sq.) ; l'adverbe négatif ἀσήμως (c. 8, 4 = 18, 1).

La marque laissée chez l'enfant résulte de ce que le petit vaisseau s'est rétréci à cause du passage du phlegme. La partie du corps à cet endroit est affaiblie et des signes visibles du dommage demeurent ; mais le rétrécissement du vaisseau explique que le phlegme n'y pénétrera plus et que la marque protégera ainsi l'enfant contre le retour de la maladie (c. 8, 3). Chez les adultes, les attaques ne laissent pas de séquelles, alors que les vieillards, quand ils ne meurent pas, ont des marques importantes : ils sont paralysés du côté où le flux de phlegme s'est opéré, et c'est surtout du côté droit, là où le flux descend le plus facilement, car le vaisseau du foie est plus gros que celui de la rate (c. 9, 2).

*Les causes
déclenchantes*

La maladie dite sacrée a donc son origine dans le cerveau d'où s'écoule un flux de phlegme. Mais quelles sont les causes qui déclenchent ce flux ? La question devait être importante aux yeux de l'auteur, car il y consacre une longue section (c. 10, 2-c. 13), clôturant l'exposé sur la maladie proprement dite. Pour désigner la cause déclenchante, il emploie le mot *πρόφασις*, au singulier ou au pluriel⁶⁹. L'expression la plus remarquable se trouve dans la conclusion finale de son exposé sur les causes déclenchantes chez les enfants où il déclare (c. 10, 5) : « Chez les enfants, voilà donc les causes qui déclenchent l'attaque au commencement » (τοῖσι μὲν παιδίοισιν αὖται αἱ προφάσεις τῆς ἐπιλήψιός εἰσι τὴν ἀρχήν).

Bien que l'auteur organise son exposé en traitant des causes déclenchantes successivement chez les enfants, les vieillards, puis les adultes, on trouve des éléments communs. Le processus de déclenchement suppose un changement brusque. Le mot « changement » (μεταβολή)

69. Sur les divers sens et emplois de *πρόφασις* dans le traité, voir p. 2, n. 2 ; p. 5, n. 3 ; p. 19, n. 5 ; p. 27, n. 3 et p. 32, n. 2.

est caractéristique de cette section⁷⁰. Il s'agit avant tout d'un changement brusque de température, d'un chaud-et-froid provoquant la fonte puis la séparation du phlegme. Le mécanisme est bien décrit à propos des enfants (c. 10, 2) ; il est repris à propos des vieillards (c. 10, 5) ; cependant le changement inverse du froid au chaud est également mentionné dans le cas des vieillards. Or le risque de changement varie avec les saisons. La saison la plus dangereuse est l'hiver, car le contraste est grand entre la chaleur auprès d'un feu et le froid extérieur ; mais le printemps est également dangereux, si la tête a été échauffée par le soleil. La saison la moins dangereuse est l'été (c. 10, 5).

Outre les changements dus aux saisons, ce sont les changements de vents qui déclenchent les flux de phlegme. Cette cause déclenchante est déjà indiquée à propos des enfants (c. 10, 3) : le passage soudain de vents du nord à un vent du sud déclenche aussi des flux. Mais, alors que cette cause déclenchante était citée en seconde position dans le développement sur les enfants, elle devient la cause déclenchante unique chez les adultes. Tout un chapitre lui est consacré (c. 13). L'auteur y dévoile la puissance contraire du vent du nord (vent sec et froid qui resserre) et du vent du sud (vent humide et chaud qui relâche et liquéfie). C'est le passage soudain du vent du nord à un vent du sud qui est le plus dangereux (cf. c. 13, 1 *μάλιστα τοῖσι νοτίοις*), car il liquéfie le cerveau qui était ressermé (c. 13, 4 ; cf. c. 10, 3). Mais le passage inverse l'est aussi, quoique à un moindre degré (cf. c. 13, 1 *ἔπειτα τοῖσι βορείοις*) ; car si le vent du nord resserme la partie saine du cerveau, il en fait sortir la partie humide et malade, ce qui provoque aussi un flux de phlegme (c. 13, 4). Ainsi deux

70. Pour μεταβολή, voir c. 10, 5 (avec la note p. 20, n. 6) ; c. 11, 1 (avec la note p. 21, n. 7) ; c. 13, 1 (avec la note p. 23, n. 3) ; c. 13, 4 (avec la note p. 25, n. 1) ; cf. aussi μεταλλαγή c. 13, 4 (avec la note p. 25, n. 1).

vents, qui ont des propriétés opposées, peuvent avoir, en définitive, un effet pratiquement analogue.

Ce sont donc les changements brusques de saisons ou de vents qui sont les principales causes déclenchantes de l'épilepsie.

*Une maladie
curable comme
les autres*

De cet exposé sur les diverses causes de la maladie, il ressort, selon l'auteur, que la maladie n'est pas plus difficile à comprendre (c. 13, 5 γινῶναι) que les autres ; et il dit aussi qu'elle n'est pas plus difficile à soigner (c. 13, 5 ἰᾶσθαι ; cf. déjà c. 2, 1). Les indications sur la thérapeutique rationnelle, opposée à la thérapeutique magico-religieuse de ses adversaires, sont données dans la partie finale (c. 18, 2-4). Mais le développement reste bref et général. C'est une thérapeutique par le régime qui doit s'opposer à la maladie en produisant chez l'homme une modification des qualités élémentaires (sec, humide, froid, chaud), inverse de celle qui a été causée par la maladie (cf. c. 14, 4). Toutefois, l'auteur avait reconnu précédemment que la maladie devient difficile à soigner, voire incurable, quand elle s'est installée depuis trop longtemps (c. 2, 1 ; c. 11, 1). C'est dès l'enfance qu'il convient de soigner avec un traitement approprié (cf. c. 8, 4). L'optimisme du médecin sur la possibilité de soigner la maladie ne semble pas partagé par tous. La gravité de la maladie est attestée dès la *Collection hippocratique* par la dénomination de « grande maladie »⁷¹. De plus, d'après les discussions de Platon dans les *Lois* (XI 916 a) sur les cas de rescision d'esclaves, il ressort que dans l'esprit populaire la « maladie dite sacrée » fait partie des maladies cachées, longues et difficiles à soigner, au même titre que

71. *Épidémies* VI, 6, 5, Manetti-Roselli 128, 4 sq. (= Littré V, 324, 11) ; cf. aussi *Épidémies* II, 5, 11, Littré V, 130, 12 et II, 6, 2, *ibid.*, 132, 22.

la phtisie, la pierre ou la strangurie. C'est probablement le désir de montrer que la maladie sacrée ne diffère pas des autres maladies qui conduit le médecin à minimiser sa gravité.

***Une explication rationnelle
de la maladie parmi d'autres***

Le traité de la *Maladie sacrée* offre l'explication rationnelle

la plus développée que l'on puisse trouver dans la *Collection hippocratique*. Mais ce n'est pas la seule. Le traité des *Vents*, c. 14, traite aussi de la maladie qu'il désigne par la même expression de « maladie dite sacrée »⁷². Le développement est beaucoup plus court, mais il est suffisamment explicite pour qu'une comparaison soit possible⁷³. L'auteur des *Vents*, de façon analogue à celui de la *Maladie sacrée*, explique les manifestations de la crise d'épilepsie par une perturbation du mouvement du sang à l'intérieur des vaisseaux, à la suite de son refroidissement. Et la crise cesse quand le sang se réchauffe et retrouve son mouvement naturel. Le principe d'explication est donc le même dans le cadre d'une théorie humorale. Cependant la cause de la perturbation est différente. C'est un excès d'air, et non un flux de phlegme provenant du cerveau qui joue le rôle d'élément perturbateur dans le traité des *Vents*. Cette divergence repose sur une différence fondamentale concernant l'origine de la pensée : alors que l'air dans le cerveau est la source de la pensée selon l'auteur de *Maladie sacrée*, c'est le sang dans le traité des *Vents*. La perte de la connaissance dans la crise d'épilepsie s'explique directement dans le traité des *Vents* par la perturbation du mouvement du sang, et non par la perturbation du mouvement de l'air causée indirectement par la perturbation du mouvement du sang,

72. *Vents*, c. 14, Jouanna 121, 6 = Littré VI, 110, 14 (τὴν ἰρὴν καλεομένην νοῦσον) ; voir déjà *supra*, p. xxiv, n. 34.

73. Pour le détail de la comparaison, voir J. Jouanna, *Hippocrate V, 1, Des Vents, De l'Art*, Paris, CUF, 1988, p. 34-37.

comme c'est le cas dans *Maladie sacrée*. De même l'auteur du court traité des *Maladies des jeunes filles*, tout en critiquant les devins et tout en présentant une explication rationnelle de « la maladie dite sacrée » comme l'auteur de *Maladie sacrée*⁷⁴, attribue les troubles à la perturbation du mouvement du sang, comme l'auteur des *Vents* ; et, selon lui, les deux parties du corps les plus dangereuses, si le sang s'y immobilise, sont le cœur et le diaphragme, car cela a tendance à causer déraison et délire⁷⁵, alors que l'auteur de la *Maladie sacrée* récuse que les perturbations de l'intelligence puissent provenir du diaphragme ou du cœur⁷⁶.

L'explication de la maladie sacrée par Platon dans le *Timée* (85 a-b) est plus proche de celle de l'auteur de la *Maladie sacrée* que de celle de l'auteur des *Vents*. Car pour Platon, c'est également une maladie causée par un flux de phlegme dans la tête qui cause une perturbation de l'intelligence. Mais chez Platon le flux de phlegme est mêlé à de la bile noire⁷⁷ et il pénètre dans les circuits de l'âme situés dans la tête dont il perturbe les révolutions. Platon réinterprète en fonction de ses propres théories la

74. Pour la polémique contre les devins dans *Maladies des jeunes filles*, voir *supra*, p. XXVI.

75. *Maladies des jeunes filles*, c. 1, Flemming-Hanson 248, 16 sq. et 249, 9-11 (= Littré VIII, 466, 16 sq. et 468, 5-8).

76. Voir *infra*, p. LX-LXII.

77. La relation entre l'épilepsie et la bile noire se rencontre déjà dans des traités récents de la *Collection hippocratique* ; voir les rapports étroits entre l'épilepsie et la mélancolie dans *Épidémies* VI, 8, c. 31, Manetti-Roselli 192, 10-194, 4 (= Littré V, 354, 19-356, 3) ; cf. aussi *Aphorismes* III, 20, Jones IV, 128, 16 sq. (= Littré IV, 494, 16 sq.) et *Régime dans les maladies aiguës* (App.) c. 5/c. 7 Joly 71, 2-11 (= Littré II, 405, 10-406, 9). La bile noire est, à elle seule, la cause de l'épilepsie dans le fameux problème d'Aristote sur le tempérament « mélancolique » (*Problemata* XXX, 1, 953 a 16 et b 6). L'absence de toute mention de la bile noire dans *Maladie sacrée* signifie que cette variété de bile n'était pas encore connue en tant que telle à son époque. Le traité est donc vraisemblablement antérieur à celui de la *Nature de l'homme* où la bile noire est l'une des quatre humeurs constitutives de l'homme.

dénomination traditionnelle de maladie sacrée ; selon lui, la maladie s'appelle sacrée, car elle est une atteinte à ce qu'il y a de plus sacré en l'homme, les révolutions de l'âme dans la tête⁷⁸.

Il n'y a pas lieu de suivre ici dans le détail toutes les explications rationnelles qui seront données de l'épilepsie par les médecins postérieurs à la *Collection hippocratique*⁷⁹. Comme la crise se caractérise, entre autres symptômes, par une perte de la connaissance, les explications varient en fonction de ce qui est considéré comme le lieu de la pensée. Chez un médecin du IV^e siècle, Praxagoras de Cos, c'est le cœur, et non la tête, qui est le lieu où réside la pensée ; l'épilepsie chez ce médecin, au moins à en juger par une doxographie anonyme, était due à l'arrêt de l'air psychique venant du cœur par une accumulation d'humeurs phlegmatiques dans la grosse artère ; il

78. Les explications de la dénomination traditionnelle « maladie sacrée » varient en fonction des époques et des hommes. Après Platon, on a expliqué aussi le terme par référence à Héraclès qui aurait été atteint de cette maladie ; voir Aristote, *Problemata* XXX, 1, 953 a 15 sq. : « Voilà pourquoi aussi les Anciens appelaient à partir de lui (sc. Ἡρακλῆς) les affections des épileptiques 'maladie sacrée' (ἱερὰν) ». La traduction ne permet pas de rendre compte de la similitude (approximative !) entre Ἡρᾱ- et ἱερὰν. Cf. Galien, *Comm. à Épidémies* VI, éd. CMG V, 10, 2, 2, 349 (= Kühn XVII B 341, 7-10). La désignation de l'épilepsie comme maladie d'Héraclès (Ἡρακλεΐη νοῦσος) se trouve déjà dans la *Collection hippocratique* (voir *supra*, n. 37). Plus tard, un médecin du 1^{er} siècle après J.-C., Arétée de Capadoce, traitant de la sémiologie de l'épilepsie, donne plusieurs explications de l'appellation « sacrée » qui ne mentionnent pas les explications de Platon ou d'Aristote (*Causes et signes des maladies chroniques* I, 4, éd. Hude² 38, 26-31) : « La maladie passe pour atteindre ceux qui sont coupables envers la lune ; c'est pourquoi on appelle l'affection sacrée ; mais il y a aussi d'autres raisons : la grandeur de la maladie — car le grand est sacré — ; ou bien ils ont appelé cette maladie divine soit parce que la guérison n'est pas humaine, mais divine, soit par la croyance d'une attaque d'une divinité contre l'homme soit pour toutes ces raisons à la fois. » Voir aussi Caelius Aurelianus, *Maladies chroniques* I, 4, 60 et Alexandre de Tralles, *Thérapeutique* I, 15 (éd. Puschmann I, 535, 17 sqq.).

79. Pour Aristote, voir le *De Somno* déjà cité *supra*, n. 35, 36 et 61.

en était à peu près de même chez Dioclès de Caryste, selon la même doxographie⁸⁰.

Mais Galien revient dans son *Commentaire aux Épidémies* à une explication de la maladie plus proche de celle de *Maladie sacrée* et de Platon, dans la mesure où il dit que la « cause de la maladie est, dans la plupart des cas, une humeur épaisse et froide qui se rassemble dans les cavités du cerveau et qui s'empare des départs (nerveux) et surtout du premier commencement de la moelle épinière⁸¹ ». Toutefois Galien ne revient pas purement et simplement à Hippocrate. La théorie humorale hippocratique est réinterprétée à la lumière de l'importance du système nerveux dont la découverte date de l'époque hellénistique⁸².

L'importance du cerveau pour l'explication de l'épilepsie se perpétuera jusqu'à l'époque tardive. Le médecin Alexandre de Tralles (VI^e siècle après J.-C.), dans son exposé sur l'épilepsie, déclare en effet : « Elle a son siège dans la tête, là où est la source de la sensibilité et du mouvement⁸³. »

80. Anonymi Medici *De morbis acutis et chroniis* III, 1-2, éd. Garofalo, 18, 11-15 (Praxagoras) et 16-20 (Dioclès) ; voir, pour le commentaire de ces passages, Ph. van der Eijk, *Diocles of Carystus*, II, Leiden 2001, p. 197-199.

81. Éd. CMG V, 10, 2, 3, 349 (= Kühn XVII B 341, 15-342, 2). Sur l'épilepsie chez Galien, voir M. Wöhlert, *Heilige...* (1999), p. 89-91.

82. Dans le *Corpus galénique*, un traité inauthentique, l'*Introduction ou le Médecin*, consacre aussi un développement à « l'épilepsie que l'on appelle aussi maladie sacrée » (c. 13, éd. Kühn XIV, 739, 11-12). Elle prend son origine dans la racine des nerfs qui partent de la tête et transmettent sensation et mouvement au reste du corps. La cause en est le phlegme et la bile noire qui viennent boucher ces voies de la sensation et du mouvement. Ce traité mêle donc lui aussi la découverte des nerfs sensitifs et moteurs à la théorie humorale ancienne. Il fait, du reste, explicitement référence à Hippocrate et Platon, quand il mentionne le phlegme et la bile noire. Dans les *Définitions médicales* 240 (éd. Kühn XIX, 414, 9-13), il est question aussi de l'épilepsie, mais rien n'est précisé sur son étiologie.

83. Alexandre de Tralles, *Thérapeutique* I, 15 (éd. Puschmann I, 535, 11 sq.).

IV

MÉDECINE ET SCIENCE DE LA NATURE :
L'ORIGINE DE LA PENSÉE.***Recherche sur la nature
et source de la pensée***

Socrate, dans le *Phédon* de Platon, fait part de la passion qui l'habitait dans sa

jeunesse pour la recherche sur la nature (περὶ φύσεως ἱστορίαν). Il rappelle quel était le contenu de ces recherches, en mettant l'accent non pas sur la cosmologie, mais sur la biologie. L'une des grandes questions biologiques débattues était de savoir quelle était la source de la pensée :

« Est-ce le sang (τὸ αἷμα) qui est ce par quoi nous pensons (φρονοῦμεν), ou l'air ou le feu ? ou bien n'est-ce rien de cela, mais est-ce le cerveau (ὁ ἐγκέφαλος) en fournissant les sensations de l'ouïe, de la vue et de l'odorat ? De ces sensations naîtraient la mémoire et le jugement, et de la mémoire et du jugement, après acquisition de la stabilité, se formerait de cette façon le savoir⁸⁴. »

À cette question les philosophes antérieurs à Platon n'ont pas été les seuls à répondre ; les médecins ont eux aussi répondu notamment à l'occasion des maladies graves qui entraînent des troubles ou des pertes de la connaissance, comme c'est le cas pour la folie ou pour l'épilepsie. Et ce n'est pas un hasard si dans les deux grands développements de la *Collection hippocratique* consacrés à l'épilepsie, *Maladie sacrée* et *Vents*, il est question explicitement de la source de la pensée. Ces deux médecins ont apporté des réponses différentes qui viennent illustrer la problématique rappelée par Socrate. L'auteur des *Vents* illustre la première solution mention-

84. Platon, *Phédon* 96 b.

née par Socrate lorsqu'il déclare dans son exposé sur la maladie dite sacrée :

« J'estime que, chez aucun individu, aucun des composants du corps qui concourent à la pensée (ἐς φρόνησιν) n'est plus prééminent que le sang (τὸ αἷμα). Tant que ce composant demeure dans son état normal, la pensée aussi demeure. Mais quand le sang subit des modifications la pensée aussi change⁸⁵. »

En revanche, l'auteur de la *Maladie sacrée* illustre la dernière solution envisagée par Socrate lorsqu'il écrit (c. 14, 2-3) :

« Et c'est par lui (sc. τῷ ἐγκεφάλῳ) surtout que nous pensons (φρονέομεν) et que nous concevons, regardons, entendons... C'est encore à cause de lui que nous devenons fous (μαινόμεθα) et que nous délirons (παραφρονέομεν). »

Toutefois la complexité des théories, quand on a la chance de posséder les textes au complet comme c'est le cas pour les médecins hippocratiques, et non sous la forme de fragments ou de doxographies comme c'est le cas pour les philosophes présocratiques, fait découvrir ce que les problématiques peuvent avoir de simplificateur. Car le Socrate de Platon établit une distinction entre les solutions qui consistent à attribuer la pensée à des éléments tels que le sang, l'air ou le feu, et celle qui l'attribue à un organe, le cerveau. Or, d'après le témoignage de *Maladie sacrée*, il n'y a pas incompatibilité entre ces deux solutions, car le médecin hippocratique explique la pensée à la fois par le cerveau et par l'air. En revanche, on découvre aussi d'après ce témoignage d'autres solutions et d'autres incompatibilités : l'auteur, tout en affirmant le rôle du cerveau, conteste que le diaphragme ou le cœur puissent être les organes de la pensée⁸⁶.

85. *Vents*, c. 14, Jouanna 121, 9-13 (= Littré VI, 110, 16-20), avec la note *ad loc.*, p. 121, n. 3.

86. Pour la théorie de la connaissance dans *Maladie sacrée*, voir

***Éloge de la puissance
du cerveau***

« Je pense que le cerveau est la partie dans l'homme qui possède la puissance la

plus grande » déclare l'auteur de la *Maladie Sacrée* au c. 16, 1, en conclusion d'un développement aux accents hymniques où il a énuméré tout ce qui dépend du cerveau en l'homme, à savoir la vie affective, intellectuelle et morale (c. 14-15). Les énumérations de substantifs et de verbes⁸⁷ donnent au développement une allure épique pour faire sentir le rôle éminent du cerveau dans ce que l'on appellerait actuellement le fonctionnement normal de la vie psychologique. Mais le mot « psychologique » ne convient pas, à proprement parler, pour le traité, car il n'y est jamais question de l'âme (*psychè*)⁸⁸. Le médecin attribue au cerveau ce qu'Aristote attribuera à l'âme⁸⁹. Dans cette préhistoire de la vie psychologique, rien n'est encore fermement organisé et hiérarchisé. Les sentiments sont certes distingués des perceptions, mais les perceptions par les sens sont mises sur le même plan que l'intelligence, à la différence de ce que l'on peut lire dans le passage du *Phédon*. Le vocabulaire lui-même de la vie intellectuelle, dont on appréciera la richesse, conserve beaucoup de souplesse. Les verbes désignant l'acte de

H. W. Miller, « A Medical Theory... » (1948), p. 168-183 ; F. Hüffmeier, « Phronesis... » (1961), p. 51-61 ; J. M. Pigeaud, « Quelques aspects du rapport de l'âme et du corps dans le Corpus hippocratique » dans M. D. Grmek - F. Robert (éd.), *Hippocratica*, Paris, 1980, p. 417-426.

87. Voir c. 14, 1 : série de quatre substantifs pour la joie (ἡδοναί - εὐφροσύναι - γέλωτες - παιδιαί) et série de quatre substantifs pour la peine (λῦπαι - ἀνίαί - δυσφροσύναι - κλαυθμοί) ; c. 14, 2 : série de cinq verbes pour la perception par les sens ou par l'intelligence (φρονέομεν - νοέομεν - βλέπομεν - ἀκούομεν - διαγινώσκομεν) prolongée par six adjectifs substantivés groupés deux à deux (τὰ τε αἰσχροὶ καὶ τὰ καλὰ - τὰ κακὰ καὶ τὰ γαθὰ - ἡδέα καὶ ἀηδέα).

88. Voir J. M. Pigeaud, « Quelques aspects du rapport de l'âme et du corps... » (1980), p. 425.

89. Pour la comparaison avec Aristote, voir note à c. 14, 1 (p. 25, n. 8).

penser φρονεῖν et νοεῖν semblent former un couple de synonymes⁹⁰ ; les substantifs désignant la pensée sont variés : σύνεσις, φρόνησις, γνώμη, διάγνωσις, mais ils ne se distinguent pas nettement par le sens⁹¹.

Le cerveau est la cause non seulement d'une vie psychique normale, mais aussi de toutes les manifestations psychopathologiques : folie, délire, phobies, etc. C'est évidemment ce qui intéresse au premier chef le médecin. La plus grande partie de son développement sur la puissance du cerveau est effectivement consacrée à l'explication des différents troubles mentaux. L'idée directrice en est que les troubles, quels qu'ils soient, proviennent d'une modification (cf. c. 15, 2 ὑπὸ μεταστάσιος) de l'état naturel du cerveau (c. 14, 4 τῆς φύσιος, παρὰ φύσιν). La maladie est rupture de l'équilibre des qualités élémentaires (chaud, froid, sec, humide). Tel trouble est dû à un excès d'humidité du cerveau. C'est le cas de l'état de folie continue (c. 14, 5-c. 15, 1). Tel autre s'explique par un excès de chaleur, par exemple les phobies diurnes (c. 15, 2) ou les cauchemars (c. 15, 4-5). Tel autre par un excès de froid, par exemple la morosité ou les pertes de mémoire (c. 15, 3).

L'auteur établit un lien entre ce déséquilibre des qualités élémentaires du cerveau et la présence excessive des deux humeurs pathogènes que sont le phlegme et la bile. Alors que, dans son exposé sur les causes de la maladie dite sacrée, seul le phlegme était en jeu, l'auteur peut profiter de sa longue parenthèse sur le rôle du cerveau pour compléter sa conception de la pathologie. Ces deux humeurs ont des effets opposés sur le cerveau, car elles s'opposent dans leur nature même, suivant une croyance fort répandue chez les médecins hippocratiques : le phlegme est une humeur froide, la bile une humeur chaude. Par conséquent les modifications du cerveau

90. C. 14, 2 : φρονέομεν... καὶ νοέομεν ; c. 17, 2 : φρονεῖν τε καὶ νοεῖν.

91. Voir p. 29, n. 5.

dues à un excès de chaud sont causées par la bile (c. 15, 2 ὑπὸ τῆς χολῆς), alors que celles qui sont dues à un excès de froid le sont par le phlegme (c. 15, 3 ὑπὸ φλέγματος). Et alors que les flux de phlegme partent du cerveau et descendent par les vaisseaux dans le corps (c. 6 et 7), les flux de bile (venus du foie) montent par les vaisseaux dans le cerveau (c. 15, 2 et 4) pour en redescendre à la fin de la crise et se dissiper dans le reste du corps (c. 15, 2 et 5). Les effets de ces deux humeurs sur le sang sont opposés : la bile va jusqu'à faire bouillir le sang dans la tête (c. 15, 4 ἐπιζέση), alors que le phlegme ralentit le mouvement du sang et va jusqu'à le coaguler⁹². On comprend dès lors pourquoi ceux qui sont atteints d'une folie permanente sont calmes quand le phlegme en est la cause (c. 15, 1) et sont, au contraire, agités lorsque la folie est due à la bile (c. 15, 1). Les effets sont analogues si les accès sont momentanés : opposition entre les terreurs dues à un échauffement du cerveau par la bile (c. 15, 2) et les accès de chagrin ou de dégoût causés par un refroidissement du cerveau par le phlegme (c. 15, 3)⁹³. Aux deux humeurs correspondent deux tempéraments, les phlegmatiques et les bilieux. Certaines maladies, comme l'épilepsie, n'attaquent que les phlegmatiques (c. 2, 3 et c. 5, 1), alors que d'autres affections, comme les cris pendant le sommeil, n'attaquent que les bilieux (c. 15, 4).

On doit donc reconnaître une grande cohérence qui sous-tend les développements pathologiques du traité : les processus internes sont régis par une physique des

92. Pour le verbe « coaguler » (πηγνύναι), voir c. 7, 11 (16, 18) ; c. 8, 1 (17, 4) ; c. 9, 1 (18, 9) et 2 (19, 2). Pour l'effet du phlegme sur le sang, voir *supra*, p. XLIII-XLVI (« Une lutte interne entre les humeurs »).

93. Sur la structure de ce passage avec l'opposition entre folie permanente due soit au phlegme soit à la bile et troubles passagers dus soit à la bile soit au phlegme, voir V. di Benedetto, *Il medico e la malattia*, Turin, 1986, p. 42 et D. López-Morales, « Dos interpretaciones de la anormalidad psíquica : Vict. 35 et Morb. Sacr. 15 » dans A. Thivel et A. Zucker, *Le normal...* (2002), p. 509-522 (particulièrement p. 516-518).

humeurs qui trouve son modèle dans la physique des liquides observable à l'extérieur du corps. Le sang à l'intérieur du corps peut bouillir sous l'effet du phlegme comme l'eau dans une marmite bout sous l'effet de la chaleur d'un feu. Inversement, le sang peut se coaguler sous l'effet du phlegme, comme l'eau se congèle sous l'effet du froid en hiver. Cette physique des humeurs n'est évidemment pas propre au traité de la *Maladie Sacrée*. Elle est devenue, vers la fin du V^e siècle ou au début du IV^e, un langage commun qui peut unir en apparence des traités d'origine diverse. C'est ainsi que l'on trouve dans le traité d'origine cnidienne *Maladies II*, 1 (= c. 1-11), qui ajoute une étiologie humorale à son modèle les *Sentences cnidiennes*⁹⁴, des passages tout à fait comparables à ceux de *Maladie sacrée* sur l'effet opposé de la bile et du phlegme sur le sang⁹⁵. Mais par

94. Voir J. Jouanna, *Hippocrate. Pour une archéologie de l'école de Cnide*, Paris, Les Belles Lettres, 1974, p. 26 sqq.

95. Comparer surtout *Maladie sacrée*, c. 7, 11 (double issue possible de la crise d'épilepsie dans une lutte entre le phlegme froid et le sang chaud) et *Mal. II* 1, c. 8, Jouanna 139, 11-140, 6 (= Littré VII, 16, 14-22) : double issue possible de la maladie dite de celui qui est « frappé » par une lutte comparable entre le phlegme froid et le sang chaud. Sur les différentes relations qui ont été proposées par les érudits pour expliquer ces ressemblances, voir mon édition de *Maladies II*, CUF, 1983, p. 222 (= n. 5 de la p. 140). Ce rapprochement, et d'autres (cf. aussi *Mal. II* 1, c. 6 et *Mal. sacrée*, c. 9, 1 ; *Mal. II* 1, c. 5 et *Mal. sacrée*, c. 15, 4) ont déjà été faits par M. Wellmann, « Die Schrift... » (1929), p. 305-306 ; mais il en tire une conclusion plus que douteuse sur une source commune qui serait Alcméon de Croton. Voir aussi M. Pohlenz, « Hippokratesstudien », *Nachrichten von der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, Phil.-hist. Klasse I, N. F. II, 4, 1937, p. 93-95 : Pohlenz reprend les rapprochements faits par Wellmann, mais il abandonne son hypothèse de la source commune, Alcméon de Croton. Pohlenz fait la distinction entre les deux traités *Mal. II* c. 1-11 et *Mal. II* c. 12 sqq., ce que ne faisait pas Wellmann. Il considère, à juste titre me semble-t-il (voir note ci-dessus), que l'étiologie dans *Mal. II* 1 (= c. 1-11) est ajoutée par rapport au modèle, les *Sentences cnidiennes* ; mais il pense que l'étiologie ajoutée par l'auteur de *Mal. II* 1 a eu pour modèle *Maladie sacrée*, ce qui n'est pas la seule expli-

rapport aux autres traités où l'étiologie humorale bile-phlegme est comparable, l'originalité de *Maladie sacrée* vient de l'importance que son auteur accorde aux perturbations de l'air dans la pathologie, du fait qu'il attribue à l'air que l'homme inspire la source de la pensée.

*L'air source
de la pensée
pour le cerveau*

L'importance primordiale du cerveau est montrée de façon positive par le rôle qu'il a dans la pensée. Pour essayer de comprendre la façon dont l'auteur se représente les choses, il convient de partir de représentations très concrètes. La pensée n'est pas une création du cerveau. Elle existe préalablement dans l'air que l'homme inspire. C'est une qualité de l'air qui est reçue par le cerveau. L'auteur dit très clairement (c. 16, 1) : « l'air fournit la pensée au cerveau » (τὴν δὲ φρόνησιν αὐτῷ ὁ ἀὴρ παρέχεται) ; cf. c. 7, 4. Il est très important pour l'auteur d'affirmer que l'air pénètre d'abord dans le cerveau (c. 16, 3 ; cf. c. 7, 3), car c'est là que l'air dépose ce qu'il y a de meilleur en lui, c'est-à-dire ce qui, en lui, contient la pensée (c. 16, 3 : ὁ τι ἂν ἦ φρόνιμόν τε καὶ γνώμην ἔχον). Cela correspond à un air pur, sec et frais. Lorsque l'air ne peut pénétrer dans le cerveau, ce qui se produit dans la crise d'épilepsie, l'homme devient privé de conscience (c. 7, 2 et 5).

cation possible. L'hypothèse d'une influence directe d'un traité sur l'autre ne s'impose pas, étant donné d'une part la grande diffusion de cette théorie bihumorale et d'autre part le nombre considérable de traités médicaux perdus. Une autre raison est que, malgré les ressemblances très étroites, il y a une différence importante sur le déclenchement du flux de phlegme descendant de la tête : c'est du cerveau que part le flux de phlegme dans *Maladie sacrée*, alors que dans *Mal. II 1*, le flux de phlegme est attiré au cerveau par un échauffement excessif avant de redescendre. Par ailleurs *Maladies II 1* connaît la bile noire (c. 6 a) qui est encore inconnue de *Maladie sacrée* (voir *supra*, p. L, n. 77). L'étiologie de *Maladies II 1*, bien qu'elle ne dépende probablement pas de *Maladie sacrée*, semble être plus récente qu'elle.

Quel est alors le rôle du cerveau ? C'est d'abord un réceptacle. Pour qu'une partie du corps puisse avoir le statut d'organe de la pensée, selon l'auteur, il faut qu'il possède une ou des cavités pour recevoir et conserver, on pourrait presque dire pour emmagasiner la partie intelligente de l'air. Mais le cerveau n'est pas seulement un réceptacle. Il a aussi un rôle actif, sans quoi on ne pourrait pas parler de δύναμις du cerveau. Les termes employés pour désigner ce rôle sont aussi concrets et métaphoriques. C'est un messenger (cf. c. 16, 3 ὁ διαγγέλλων), un indicateur ou un interprète (c. 16, 1 ἑρμηνεύς ; cf. c. 17, 1 τὸν ἑρμηνεύοντα). Il transmet donc les messages, sert de « relais » et donne des ordres aux autres parties du corps qui obéissent comme des serviteurs (c. 16, 2).

Cette théorie montre à quel point les médecins anciens pouvaient avoir des intuitions justes, mais au prix d'idées fausses. C'est la première fois qu'est affirmé avec autant de force dans les textes grecs conservés le rôle du cerveau comme centre de la pensée ; cependant la démonstration se fait au prix d'une contre-vérité physiologique qui était loin d'être partagée par tous les médecins anciens : l'air pénètre dans le cerveau avant d'aller dans le poumon.

*Le diaphragme
et le cœur ne sont pas
des centres de la pensée*

L'intérêt du traité de la *Maladie Sacrée* est d'apporter aussi des renseignements indirects sur les dis-

cussions pour lesquelles Socrate s'est passionné dans sa jeunesse. D'autres organes du corps humain, en dehors du cerveau, ont été considérés comme des centres de la pensée : le diaphragme et le cœur.

Que le diaphragme ait pu être considéré comme un centre de la pensée paraîtra singulier à un esprit moderne. Mais pour un Grec ancien, le terme même désignant le diaphragme et sa région, φρένες, était directement en

rapport avec le verbe signifiant « penser » φρονεῖν. Ce rapport étymologique était senti par les Anciens ; même l'auteur de *Maladie sacrée* reconnaît lui-même ce rapprochement formel (cf. c. 17 2 αἱ φρένες ὥστε φρονεῖν). Dès Homère le rapport est déjà fait, et il continue à l'être dans la poésie de l'époque classique⁹⁶. Aucun médecin hippocratique ne revendique expressément les φρένες comme siège de la pensée. Mais on a peut-être des traces de la croyance archaïque selon laquelle les φρένες sont la source de la pensée dans deux maladies dont les noms sont de la famille de φρένες et se caractérisent à la fois par des troubles mentaux et une affection des φρένες : la phrontis et la phrénitis⁹⁷. La critique de l'auteur porte sur le mot et sur la réalité. Il conteste que la fonction réelle des φρένες soit conforme à celle qui correspond à sa dénomination⁹⁸ ; le diaphragme, selon lui, ne peut pas avoir la fonction de penser, parce qu'il est, en fait, dépourvu de cavité pour recevoir et conserver les impressions bonnes ou mauvaises venues de l'extérieur.

L'auteur conteste aussi que le cœur soit le centre de la pensée, bien qu'il ne puisse pas faire une objection analogue à celle qu'il a avancée pour le diaphragme, puisque le cœur possède des cavités. Il fait allusion sans les nommer aux partisans de cette théorie (c. 17, 3 τινες). Le

96. Voir note à c. 17, 2 (p. 30, n. 3).

97. Pour la phrontis, voir *Maladies II* 2, c. 72 (c. 61), Jouanna 211, 15-19 (= Littré VII, 108, 25) avec la note *ad loc.* (p. 211, n. 5) ; l'un des symptômes de cette phobie avec cauchemars est que les φρένες font saillie à l'extérieur. Pour la phrénitis, voir *Maladies III*, c. 9, Potter CMG 76, 20 sq. (= Jouanna, *Archéologie*, p. 378, 24 sq. = Littré VII, 128, 6 sq.) où il y a douleur aux φρένες et perte de la raison : τὰς φρένας ἀλγέουσιν...καὶ ἔκφρονές εἰσι. Comparer la rédaction parallèle d'*Affections*, c. 10. Cf. aussi *Affections internes*, c. 48 où le foie qui gonfle vient se déployer contre les φρένες et cause le délire. Sur cette croyance archaïque dans ces traités, ainsi que sur sa régression ou sa disparition, voir J. Jouanna, *Archéologie...* (1974), p. 356-357.

98. Pour le détail de la discussion sur le texte, voir note à c. 17, 2 (p. 30, n. 3).

plus célèbre est Empédocle qui attribue la pensée au sang dans la région du cœur : « Le sang autour du cœur est pour les hommes la pensée » (αἷμα γὰρ ἀνθρώποις περικάρδιόν ἐστι νόημα)⁹⁹. À l'occasion de sa critique (c. 17, 3), l'auteur fait une distinction importante entre « sensation » (cf. 31, 6 αἰσθάνεσθαι) et « pensée » (31, 7 φρόνησις). Le diaphragme et surtout le cœur se ressentent des tensions et des troubles provoqués dans le corps par les peines ou les fortes joies, mais c'est le cerveau qui est la partie pensante.

***Les sources de la théorie :
rapports avec
Alcméon de Crotona et
Diogène d'Apollonie***

Cet exposé sur la pensée qui est la plus ancienne discussion que nous ayons conservée intégralement sur le

sujet a été mis en rapport par les érudits modernes avec des théories de physiologues antérieurs au traité ou à peu près contemporains. Cependant ces théories ne sont connues qu'imparfaitement par des doxographies ou par des fragments¹⁰⁰.

L'importance accordée au cerveau par l'auteur de *Maladie sacrée* est déjà attestée dans une doxographie sur Alcméon de Crotona, médecin et physiologue disciple de Pythagore (VI^e-V^e siècle avant J.-C.). Cette doxographie est assez digne de confiance, car elle est de Théophraste, le disciple d'Aristote¹⁰¹. Il y est dit, entre

99. Diels-Kranz 31 B 105. Voir J. Jouanna, « Présence d'Empédocle dans la *Collection hippocratique* », *BAGB*, 20, 1961, p. 452-463. Pour les traités de la *Collection hippocratique* où le cœur est mis en relation avec la pensée, voir p. 30, n. 9.

100. Malgré son titre général « Vorsokratiker und hippokratische Medizin », l'étude de L. Orelli dans *Aporemata*, 3, Göttingen, 1998, p. 128-145, ne prend que deux exemples, *Chairs* et *Génération-Nature de l'enfant-Maladies IV*. Il n'y est donc pas question de *Maladie sacrée*.

101. Théophraste, *De sensibus* 25 sq. (= Diels *Dox.* 506 sq. et Diels-Kranz 24 A 5).

autres, qu'Alcméon fut le premier à faire la distinction entre la sensation et la compréhension¹⁰², qu'il a fait du cerveau le centre où convergent toutes les sensations¹⁰³ et que l'altération des sensations provient d'un déplacement du cerveau¹⁰⁴. On a mis depuis longtemps cette doxographie en rapport avec le traité de la *Maladie Sacrée*¹⁰⁵.

D'une part, comme on vient de le voir, la distinction entre « sentir » et « penser » est faite par l'auteur hippocratique dans sa critique des théories qui font du diaphragme ou du cœur le centre de la pensée (c. 17, 3).

D'autre part, le cerveau est le centre des sensations également selon l'auteur de *Maladie sacrée*. Certes il n'est pas dit, comme dans la doxographie d'Alcméon, que les canaux des divers sens sont rattachés au cerveau, mais le lien entre le cerveau et les divers organes des sens existe bien aussi chez le médecin hippocratique, puisque le cerveau donne ses ordres aux divers organes des sens comme à des serviteurs (c. 16, 2).

C'est surtout la perturbation des sens par le déplacement du cerveau qui fournit le rapprochement le plus précis. Selon la doxographie de Théophraste sur Alcméon, « toutes les sensations se rattachent en quelque façon au cerveau (πρὸς τὸν ἐγκέφαλον) : c'est pourquoi elles sont mutilées, quand le cerveau bouge et change de place (κινουμένου καὶ μεταλλάττοντος τὴν χώραν) ; car ce déplacement bouche les passages, par lesquels pénètrent les sensations. » Or dans *Maladie sacrée*, c. 14, 5, la folie est expliquée par un déplacement du cerveau anormalement humide qui perturbe les sensations :

102. Théophraste, *De sensibus* 25 (= Diels *Dox.* 506, 19-22 et Diels-Kranz 24 A 5).

103. Théophraste, *De sensibus* 26 (= Diels *Dox.* 507, 3 et Diels-Kranz 24 A 5).

104. Théophraste, *De sensibus* 26 (= Diels *Dox.* 507, 4 et Diels-Kranz 24 A 5).

105. La première comparaison détaillée est celle de M. Wellmann, « Die Schrift... » (1914), p. 291 sqq. Voir aussi la mise au point plus récente de H. Grensemann, *Die hippokratische Schrift...* (1968), p. 27-29.

« Nous devenons fous à cause de l'humidité du cerveau ; quand, en effet, il est plus humide que dans l'état naturel, nécessairement il bouge, et du fait qu'il bouge (κινεῖσθαι), ni la vue ni l'ouïe ne sont stables, mais l'on voit et l'on entend tantôt une chose tantôt une autre et la langue exprime ce que l'on voit et ce que l'on entend à chaque fois. En revanche, tant que le cerveau est stable, pendant tout ce temps-là l'homme conserve aussi sa raison. »

Il est clair par ces rapprochements qu'Alcméon, avant l'auteur de la *Maladie sacrée*, situait la source de la pensée dans le cerveau. Les doxographies sur Alcméon et sur Hippocrate le disent à leur manière quand elles situent l'ἡγεμονικόν dans le cerveau¹⁰⁶.

On peut même se demander si la croyance selon laquelle l'air inspiré va directement dans le cerveau n'était pas déjà présente chez Alcméon dans la mesure où la doxographie, rendant compte des explications particulières données par Alcméon des différents sens, dit à propos de l'odorat que « l'on sent avec les narines en faisant monter, en même temps que l'on inspire, de l'air vers le cerveau¹⁰⁷. »

Cela étant dit, il n'y a pas lieu d'échafauder, à partir de ces rapprochements relativement précis, d'autres ressemblances plus problématiques pour conclure, comme le fait Wellmann, que l'auteur de la *Maladie sacrée* doit le meilleur de ses théories à Alcméon de Croton¹⁰⁸. Notre connaissance de l'œuvre du Crotoniate est trop partielle pour qu'on puisse juger de l'étendue exacte des rapports. On peut certes alléguer que la conception de la santé comme un équilibre des qualités élémentaires et de la

106. Pour Alcméon, voir Plutarque, *Epit.* IV, 7 et Stobée, *Ecl.* 1, 54 (= Diels *Dox.* 407 et Diels-Kranz 24 A 8) ; pour Hippocrate, Théodoret, *Thérapeutique des maladies helléniques* 5, 22 (= Diels, *Dox.* 391 b).

107. Théophraste, *De sensibus* 25 (= Diels, *Dox.* 506 et Diels-Kranz 24 A 5).

108. M. Wellmann, « Die Schrift... » (1929), p. 302. Pour une critique de la position de Wellmann, voir H. Diller, *Wanderarzt...* (1934), p. 113, n. 176.

maladie comme un excès dans le traité (c. 14, 5) correspond à ce que l'on sait d'Alcméon par une doxographie plus récente sur sa définition de la santé et de la maladie¹⁰⁹. Mais, outre que cette conception est un bien commun répandu dans toute la médecine hippocratique, il ne semble pas, à en juger au moins par cette doxographie, qu'Alcméon faisait intervenir les humeurs phlegme et bile dans la pathologie, ce qui est essentiel dans l'explication des maladies selon l'auteur hippocratique.

Un exemple des déductions excessives faites par Wellmann pour valoriser Alcméon et pour montrer qu'il est la source principale du traité hippocratique est de considérer qu'Alcméon « était le fondateur de la doctrine du pneuma » à partir de son explication de l'odorat que l'on vient de citer¹¹⁰. Mais rien n'indique que l'air jouait un rôle particulier dans la pathologie chez Alcméon et qu'il était la source de l'intelligence. En revanche, la remise à l'honneur dans la biologie de l'ancienne théorie cosmologique d'Anaximène sur l'air eut un certain succès dans le dernier quart du V^e siècle, comme en témoignent surtout les *Nuées* d'Aristophane de 423. Le principal représentant de ce renouveau est Diogène d'Apollonie, qui considérerait lui aussi que l'air était la source de la pensée.

On a depuis longtemps souligné des rapprochements entre Diogène d'Apollonie et l'auteur de *Maladie sacrée*¹¹¹. Le rapprochement le plus important porte sur

109. Plutarque, *Epit.* V 30 et Stobée, *Ecl.* IV 36. 35 (= Diels, *Dox.* 442 et Diels-Kranz 24, B 4).

110. M. Wellmann, « Die Schrift... » (1929), p. 292, n. 5. Cette position de Wellmann a déjà été critiquée par H. Grensemann, *Die hippokratische Schrift...* (1968), p. 29.

111. Les relations entre Diogène d'Apollonie et *Maladie sacrée* ont été étudiées par F. Willerding, *Studia hippocratica*, Gottingae, 1914, p. 11-25 (notamment p. 18-25) dans un chapitre intitulé : « De Diogenis Apolloniatae vestigiis quae sunt in libris περὶ ἀέρος. et περὶ ἵπ. νοῦς. ». L'auteur de cette étude fait ressortir avec pondération les ressemblances et les différences. Mais il n'est pas le premier à avoir traité de ces rapprochements ; voir déjà Dr. Weygoldt, « Zu Diogenes von

la théorie de la pensée. Si l'on reprend les différentes réponses qui ont été mentionnées par Socrate dans le *Phédon* à la question de l'origine de la pensée, Diogène d'Apollonie fait partie de ceux qui ont répondu sans ambiguïté que l'air est ce par quoi nous pensons. Et il n'y a pas besoin de faire appel ici à une doxographie, car nous possédons d'assez longs fragments de son ouvrage *Sur la nature*, cités par Simplicius qui pouvait encore le lire (au VI^e siècle après J.-C.). Selon les mots mêmes de Diogène, l'air inspiré par les hommes (et les autres êtres vivants) « est pour eux l'âme et la pensée » (Diels-Kranz 64 B 4 : καὶ τοῦτο αὐτοῖς καὶ ψυχὴ ἐστὶ καὶ νόησις). Et peu après, Diogène poursuit : « Et il me semble que ce qui contient la pensée est ce qui est appelé par les hommes air » (Diels-Kranz 64 B 5 : καὶ μοι δοκεῖ τὸ τὴν νόησιν ἔχον εἶναι ὁ ἄνθρωπος καλούμενος). On peut rapprocher ce dernier passage d'une expression du traité hippocratique où l'auteur explique comment l'air est la source de la pensée pour le cerveau : l'air dépose dans le cerveau « ce qui en lui... contient l'intelligence » (c. 16, 3 : ὃ τι ἂν ᾗ... γνώμην ἔχον). L'air renfermant l'intelligence est, aussi bien pour Diogène que pour le médecin hippocratique, celui qui est pur et sec¹¹².

Apollonia », *Archiv für Geschichte der Philosophie*, I, 1888, p. 161-171. Le c. 16 et des extraits du c. 17 de *Maladie sacrée* sont cités dans la rubrique « C. Nachwirkung » dans Diels-Kranz sous Diogène d'Apollonie (64 C 3 a, t. II, p. 68, 11-28). Voir aussi la mise au point plus récente de H. Grensemann, *Die hippokratistische Schrift...* (1968), p. 29 sq. On comparera les relations entre Diogène d'Apollonie et le traité hippocratique des *Vents* dans J. Jouanna, *Hippocrate V 1. Des Vents, De l'Art*, Paris, CUF, 1988, p. 25-29.

112. Pour Diogène d'Apollonie, voir Théophraste, *De sensibus* 44 (Diels, *Dox.* 44 = Diels-Kranz 64 A 19) : « il y a pensée grâce à l'air pur et sec ; car l'humide entrave l'intelligence (φρονεῖν... τῷ ἀέρι καθαροῦ καὶ ξηροῦ κωλύειν γὰρ τὴν ἱκμάδα τὸν νοῦν) ». Pour *Maladie sacrée*, voir c. 16, 4 : l'air qui ne contient plus la pensée est celui qui n'est pas pur (οὐκ ἀκραιβνής) et qui est mêlé à l'humide provenant des chairs et du sang (ἐπιμεμιγμένος τῇ ἱκμάδι τῇ ἀπὸ τῶν σαρκῶν καὶ τοῦ αἵματος).

L'air inspiré se répand dans tout le corps par les vaisseaux avec le sang chez Diogène d'Apollonie, comme dans *Maladie sacrée*. Et pour montrer ce cheminement de l'air, Diogène décrit les vaisseaux dans le corps, comme le fait l'auteur hippocratique. Cette description a été conservée par Aristote¹¹³. Depuis longtemps, elle a été comparée à celle de *Maladie sacrée*. Les deux auteurs structurent leur description à partir de deux gros vaisseaux situés de part et d'autre de la colonne vertébrale, l'un à droite, l'autre à gauche ; ces vaisseaux partent du ventre vers la tête et vers chacun des pieds avec diverses ramifications dont une vers le cœur¹¹⁴.

Enfin un détail de l'argumentation du médecin hippocratique dans sa critique du diaphragme comme centre de la pensée trouve son correspondant chez Diogène d'Apollonie. On a vu que le diaphragme ne peut pas être, selon l'auteur de la *Maladie sacrée*, l'organe de la pensée parce qu'il ne possède pas de cavité qui soit un réceptacle

113. Aristote, *Histoire des animaux* 511 b 30-512 b 8.

114. Voir par exemple K. Deichgräber, *Die Epidemien...* (1933), p. 127 : « Sie (sc. die Aderlehre) erinnert ebenfalls sehr stark an Diogenes' Aderntheorie. » Voir déjà C. Fredrich, *Hippokratische Untersuchungen...* (1899), p. 59 sq. qui met les deux descriptions dans un même groupe ; voir aussi C. R. S. Harris, *The Heart and Vascular System in Ancient Greek Medicine*, Oxford, 1973, p. 41 (« This topographical description of the 'veins' would seem to be a simplified version of that given by Diogenes of Apollonia, which fails altogether to distinguish the vascular from the tracheal system ») ; H. Grensemann, *Die hippokratische Schrift...* (1968), p. 30. Dans l'étude de M.-P. Duminil, *Le sang, les vaisseaux, le cœur dans la Collection hippocratique. Anatomie et physiologie*, Paris, 1983 (p. 83-84 description de *Maladie sacrée* et p. 91-101 description de Diogène d'Apollonie), la ressemblance est moins marquée. Elle considère que le cœur a plus d'importance dans la description du système des vaisseaux chez Diogène d'Apollonie que dans *Maladie sacrée* (cf. p. 101 : « Diogène apparaît comme un novateur par l'importance nouvelle qu'il donne au cœur »). Cependant si les chapitres 14-17 de *Maladie sacrée* sont bien du même auteur que le reste, il convient de compléter la description des vaisseaux du c. 3 en ce qui concerne le cœur : des vaisseaux convergent vers lui de tout le corps (c. 17, 3).

(c. 17, 2 = 30, 10 sq. κοιλίην οὐκ ἔχουσιν ἐς ἥντινα χρὴ δέξασθαι). Or Diogène d'Apollonie emploie un argument analogue, si l'on s'en réfère à la doxographie de Théophraste : les plantes n'ont pas part à la pensée, parce qu'elles n'ont pas de cavités pour recevoir l'air (διὰ τὸ μὴ εἶναι κοῖλα μηδὲ ἀναδέχεσθαι τὸν ἀέρα)¹¹⁵.

Mais ces rapprochements, aussi précis soient-ils, ne doivent pas masquer des différences soit dans le vocabulaire soit dans les théories.

Concernant le vocabulaire, il est notable que le nom d'action désignant régulièrement la pensée chez Diogène d'Apollonie, à savoir νόησις¹¹⁶, n'est pas employé par l'auteur de *Maladie sacrée* lequel a, en revanche, φρόνησις. Par ailleurs Diogène d'Apollonie emploie ψυχή sur le même plan que νόησις¹¹⁷, alors que ce mot est absent de *Maladie sacrée*, comme on l'a vu¹¹⁸.

Plus importantes sont des différences dans les rapports entre l'air et la pensée. Une divergence, en apparence minime, mais en fait de grande portée, concerne la qualité de l'air qui contient la pensée. Pour l'auteur de *Maladie sacrée*, comme pour Diogène d'Apollonie, on a vu que c'est un air pur et sec. Mais alors que pour Diogène d'Apollonie c'est l'air interne chaud circulant dans tout le corps qui est la source de l'intelligence, pour le médecin hippocratique, c'est l'air externe frais parvenant d'abord dans le cerveau. Cette différence est double : elle tient à la qualité de l'air et au rôle du cerveau. Le médecin hippocratique considère que l'air venu de l'exté-

115. Théophraste, *De sensibus* 44 (Diels, *Dox.* 512, 1-3 = Diels-Kranz 64 A 19).

116. Pour νόησις chez Diogène d'Apollonie, voir Diels-Kranz 64 B 3, B 4 (*bis*), B 5 (*quater*).

117. Voir Diels-Kranz 64 B 4 (déjà cité) : « Et cela (*sc.* l'air) est pour eux l'âme et l'intelligence » (καὶ τοῦτο αὐτοῖς καὶ ψυχὴ ἐστὶ καὶ νόησις).

118. Voir *supra*, p. LV.

rieur, lorsqu'il est échauffé par la chaleur interne, perd son intelligence (c. 16, 4). Diogène, lui, semble établir des degrés de l'intelligence non seulement entre les hommes et les animaux, mais aussi chez les hommes en fonction du degré inné de la chaleur interne : un air inné plus chaud et plus sec donne une intelligence plus grande qu'un air inné plus froid et plus humide¹¹⁹. La seconde différence est mieux connue. Diogène d'Apollonie n'accorde pas de rôle particulier au cerveau dans la formation de la pensée. Certes, d'après la doxographie de Théophraste, les sensations parviennent au cerveau chez Diogène d'Apollonie comme chez Alcméon¹²⁰. Mais l'intellection vient de ce que l'air est répandu dans tout le corps par l'intermédiaire des vaisseaux : « Les pensées (νοήσεις), déclare Simplicius qui avait le traité de Diogène d'Apollonie sous les yeux, viennent de ce que l'air avec le sang occupe le corps tout entier en cheminant par les vaisseaux¹²¹. »

119. Voir Diels-Kranz 64 B 5. Tous les êtres vivants ont un air interne plus chaud que l'air ambiant, mais moins chaud que l'air proche du soleil. Cependant cette chaleur interne, tout en étant en gros la même chez les êtres vivants, présente des différences qui expliquent les différences d'intelligence non seulement entre les espèces d'êtres vivants, mais aussi à l'intérieur de chaque espèce. Et l'air interne ne présente pas seulement des différences de chaud et de froid, mais aussi de sec et d'humide, et aussi de plus ou moins grande rapidité de mouvement à l'intérieur du corps.

120. Pour Diogène d'Apollonie, voir Théophraste, *De sensibus* 43 (Diels, *Dox.* 510, 1 = Diels-Kranz 64 A 19). D'après la doxographie, Diogène met en rapport les sens de l'olfaction, de l'ouïe avec le cerveau. Pour Alcméon, voir *supra*, p. LXIII et n. 103.

121. Diels-Kranz 64 B 6 (t. II, 62, 12 sq.) : Simplicius fait en réalité une citation au discours indirect. Il respecte le vocabulaire de Diogène d'Apollonie, comme l'indique l'emploi de νόησις qui revient régulièrement dans les fragments conservés. Cf. aussi Théophraste, *De sensibus* 45 (Diels-Kranz 64 A 19, t. II, 56, 23-25) : explication du manque d'intelligence des enfants par les perturbations du mouvement de l'air qui, à cause de la trop grande humidité, ne se répand pas dans tout le corps. Une doxographie dit que le centre de la pensée, pour Diogène, est le cœur (Plutarque, *Epit.* IV 5, 7, Diels, *Dox.* 391, 15 sq. =

gences pour refuser l'identité d'auteur¹²⁸. Ils n'ont pas été suivis¹²⁹.

Après réexamen de l'ensemble des ressemblances et des différences entre les deux traités, Grensemann dans son édition de *Maladie sacrée* conclut avec sagesse et prudence : « L'unité d'auteur est la solution qui s'offre. Il faut concéder, il est vrai, qu'une preuve, au sens strict du terme, ne peut pas être apportée ; il semble, toutefois, que les meilleurs arguments sont du côté de ceux qui voudraient attribuer les deux écrits à un seul et même médecin¹³⁰. »

128. Voir L. Edelstein, *ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ und die Sammlung...* (1931), p. 181, n. 1 et surtout F. Heinimann, *Nomos und Physis...* (1945), p. 181 sqq. Selon Heinimann, les ressemblances principales qui se concentrent dans le c. 22 d'*Airs, eaux, lieux* sur la maladie des Scythes s'expliquent par l'adjonction de ce chapitre due à un interpolateur utilisant le traité de la *Maladie sacrée*. La solution est compliquée et hypothétique. Voir aussi L. Bourgey, *Observation et expérience chez les médecins de la Collection hippocratique*, Paris, 1953, p. 76, n. 2 : il voit une différence d'attitude religieuse entre les deux traités (l'auteur de la *Maladie sacrée* a « un sens religieux réel », alors que celui d'*Airs, eaux, lieux* a « une conception très grossière » de la divinité) ; et surtout il souligne qu'il n'est jamais question d'attribuer à l'air un rôle pour expliquer l'intelligence dans *Airs, eaux, lieux* ; L. Bourgey termine sa note en approuvant la position d'Heinimann, bien qu'il ne soit pas, en fait, d'accord avec lui, puisqu'il voit une différence dans l'attitude religieuse des deux traités. J. Ducatillon (*Polémiques...*, 1977, p. 197-226) reprend et développe la position de L. Bourgey sur la différence d'attitude religieuse entre les deux traités.

129. Pour une critique de la position de F. Heinimann, voir M. Pohlenz, « Nomos und Physis », *Hermes*, 81, 1953, p. 419-423 ; pour une critique de la position de J. Ducatillon, voir Ph. van der Eijk, « *Airs, Waters, Places and On the Sacred Disease : Two Different Religiosities ?* », *Hermes*, 119, 1991, p. 168-176.

130. *Die hippokratische Schrift ...* (1968), p. 18. Voir aussi la conclusion de H. Bruun, « De morbo sacro... » (1997), p. 147 : « The similarities between *De morbo sacro* and *De aere aquis locis* are found not only in style and content but also in their way of arguing and in the use of certain words and expressions as shown by lexicographical studies. Therefore I believe that it can be proved that the two writings are composed by the same author. »

Il reste que des divergences subsistent entre les érudits sur la chronologie relative des deux traités : selon les uns, le traité de la *Maladie sacrée* est antérieur à *Airs, eaux, lieux*, selon les autres, il est postérieur¹³¹. S'il faut exprimer une préférence, on notera qu'*Airs, eaux, lieux* offre une synthèse reposant sur une vaste expérience de médecin itinérant. Cela ressemble au couronnement d'une longue carrière. En revanche, la monographie sur la maladie sacrée embrasse une matière moins vaste. Cependant le médecin fait appel déjà à une riche expérience, même s'il ne veut pas l'étaler¹³². *Maladie sacrée* pourrait être une œuvre de la maturité, alors qu'*Airs, eaux, lieux* serait une œuvre de la vieillesse. De toute façon, *Maladie sacrée* fait partie des traités anciens de la *Collection hippocratique*. On en trouve deux indices

131. Pour l'antériorité de *Maladie sacrée* par rapport à *Airs, eaux, lieux*, voir H. Diller, *Wanderarzt ...* (1934), p. 97 ; M. Pohlenz, *Hippokrates...* (1938), p. 35 et 45 ; *Id.*, « Nomos und Physis »... (1953), p. 432 ; Ph. van der Eijk, « *Airs, Waters, Places and On the Sacred Disease...* » (1991), p. 168-176. Pour la postériorité de *Maladie sacrée* par rapport à *Airs, eaux, lieux*, voir C. Fredrich, *Hippokratische Untersuchungen...* (1899), p. 32, n. 2 (l'auteur de *Maladie sacrée* serait un disciple de l'auteur d'*Airs, eaux, lieux*) ; F. Jacoby, « Zu Hippokrates ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ ΥΔΑΤΩΝ ΤΟΠΩΝ », *Hermes*, 46, 1911, p. 518 n. 1 et 522, n. 1 ; O. Regenbogen, *Symbola...* (1914), p. 72 ; M. Gutmann, *Die Nebensätze in ausgewählten Schriften des hippokratischen Corpus und ihre Bedeutung für die Verfasserfrage*, Diss. München, 1929, p. 116 (« nur deutet die reichere und gewandtere Ausdrucksweise und die fortgeschrittene Periodisierung in π. ἱρ. νοῦσ. auf eine spätere Entstehung dieser Abhandlung hin ») ; F. Heinimann, *Nomos und Physis...* (1945), p. 170 sqq. ; J. Ducatillon, *Polémiques...* (1977), p. 225.

132. Voir en particulier c. 1, 3 : « D'autre part, je vois des gens tomber dans la folie et le délire sans aucune cause apparente et accomplir bien des actes inconvenants, et je sais que dans le sommeil bien des gens gémissent et crient, que certains aussi étouffent, que d'autres même se dressent d'un bond, fuient au dehors et délirent jusqu'à leur réveil, puis retrouvent la santé et la raison comme auparavant, sauf qu'ils restent pâles et sans force, tout cela ne se produisant pas une fois, mais bien des fois. Et il existe bien d'autres maladies de toutes sortes dont l'exposé cas par cas exigerait un long discours. »

concernant la maladie qui est l'objet du traité. L'auteur ne connaît pas encore l'adjectif ἐπιληπτικός pour désigner l'épileptique et il ne connaît pas non plus la bile noire pour expliquer l'épilepsie, comme c'est le cas dans des traités plus récents¹³³.

V

LA TRADITION DU TEXTE

A. LA TRADITION DIRECTE

Le traité de la *Maladie sacrée* fait partie de la *Collectio Marciana*, c'est-à-dire des traités transmis par le manuscrit ancien de Venise (*Marcianus gr.* 269 = M) et ses nombreux *recentiores*. Il est transmis aussi dans la petite collection du manuscrit ancien de Vienne (*Vindobonensis med. gr.* 4 = Θ). Enfin, il offre la particularité, avec le traité de la *Nature de l'homme*, d'être transmis en partie par un manuscrit récent de Rome (*Corsinianus* 1410 = Co), dont la place dans le stemma est discutée. La tradition manuscrite du traité a fait l'objet d'une ample monographie d'A. Rivier intitulée *Recherches sur la tradition manuscrite du traité hippocratique « De morbo sacro »* et datée de 1962, qui reste fondamentale pour la présentation et le classement des manuscrits, même si l'une de ses conclusions essentielles, celle qui concerne la place du *Corsinianus* dans le stemma et son importance pour l'édition du texte, ne paraît pas pouvoir être retenue. Cette tradition manuscrite a été aussi abordée par H. Grensemann dans l'introduction à son édition critique, parue six années plus tard¹³⁴.

133. Voir *supra*, p. xxv, n. 36 et p. L, n. 77.

134. H. Grensemann, *Die hippokratische Schrift...* (1968), p. 31-46.

1. Liste des manuscrits.

Le traité de la *Maladie sacrée* se lit dans 23 manuscrits. Ils sont recensés pour la plupart par H. Diels dans son *Catalogue des manuscrits médicaux*¹³⁵. En voici la liste :

A. Prototypes :

- | | | |
|---|-------|---|
| 1. <i>Marcianus</i> gr. 269 (coll. 533) | s. X | M |
| 2. <i>Vindobonensis med.</i> gr. 4 | s. XI | Θ |

B. Un manuscrit isolé :

- | | | |
|----------------------------|-------|----|
| 3. <i>Corsinianus</i> 1410 | s. XV | Co |
|----------------------------|-------|----|

C. Apographe de M :

- | | | |
|--|------------------------|-------------------|
| 4. <i>Parisinus</i> gr. 2142
(pars antiqua) | s. XII ^{ex} . | H ^a |
| 5. <i>Parisinus</i> gr. 2140 | s. XIII | I |
| 6. <i>Bodleianus Baroccianus</i> 204 | s. XIV | O |
| 7. <i>Parisinus</i> gr. 2143 | s. XIV | J |
| 8. <i>Parisinus</i> gr. 2144 | s. XIV | F |
| 9. <i>Vaticanus</i> gr. 277 | s. XIV | R |
| 10. <i>Vaticanus Urbinas</i> gr. 68 | s. XIV | U |
| 11. <i>Parisinus</i> gr. 2141 | s. XV | G |
| 12. <i>Parisinus</i> gr. 2145 | s. XV | K |
| 13. <i>Parisinus</i> gr. 2255 | s. XV | E |
| 14. <i>Laurentianus plut.</i> 74, 1 | s. XV | Laur |
| 15. <i>Monacensis</i> gr. 71 | s. XV | Mo ¹³⁶ |
| 16. <i>Ambrosianus</i> gr. 496
(L 110 sup.) | s. XV/XVI | Amb |

135. H. Diels, « Die Handschriften der antiken Ärzte, I. Teil : Hippokrates und Galenos », *Abhdl. Königl. Preuss. Akad. Wissenschaften*, Berlin, 1905, p. 24. Voir aussi « Erster Nachtrag », *ibid.*, 1907, p. 26 (ajout du *Corsinianus*).

136. Voir B. Mondrain, « Un manuscrit d'Hippocrate : Le Monacensis graecus 71 et son histoire aux XV^e et XVI^e siècles », *Revue d'histoire des textes*, 18, 1988, p. 201-214.

17. <i>Ambrosianus gr.</i> 187 (C 85 sup.)	s. XVI	S
18. <i>Cantabrigiensis (Gonville and Caius College)</i> 50 (27)	s. XVI	Ca
19. <i>Hauniensis ant. fund.</i> reg. 224	s. XVI	Haun
20. <i>Mutinensis Estensis gr.</i> 220	s. XVI	Mut ¹³⁷
21. <i>Parisinus gr.</i> 2148	s. XVI	Z
22. <i>Vaticanus gr.</i> 278	a. 1512	W
23. <i>Vossianus gr.</i> F 10 ¹	s. XVI	Q

À cette liste des apoglyphes directs ou indirects de M, il conviendrait d'ajouter quelques manuscrits ne donnant que des extraits :

24. <i>Parisinus gr.</i> 2332	s. XV	X
25. <i>Vindobonensis med. gr.</i> 24	s. XV	

2. Les manuscrits anciens (M et Θ).

a. Présentation des deux manuscrits.

Ces deux manuscrits anciens étaient datés par A. Rivier (après Ilberg) et aussi par H. Grensemann du X^e siècle pour Θ et du XI^e siècle pour M. Actuellement, après les travaux de J. Irigoin¹³⁸, la datation de ces deux manuscrits doit être inversée. M est, en fait, plus ancien que Θ.

137. Voir J. Jouanna, « L'Hippocrate de Modène : *Mut. Est. gr.* 233 (α. T. 1. 12), 220 (α. O. 4. 8) et 227 (α. O. 4. 14) », *Scriptorium*, 49, 1995, p. 273-283.

138. Voir déjà J. Irigoin, « Tradition manuscrite et histoire du texte. Quelques problèmes relatifs à la Collection hippocratique », dans L. Bourgey-J. Jouanna, *La Collection hippocratique et son rôle dans l'histoire de la médecine* (Colloque de Strasbourg, 1972), Leiden, Brill, 1973, p. 3-18 (pour M, p. 8 : « La date de la copie du *Marcianus*, pour qui fait confiance aux critères paléographiques, se situe vers le milieu du X^e siècle et non, comme on l'affirme généralement, au XI^e siècle » ; et pour Θ p. 8 sq. : « En revanche, le *Vindobonensis med. gr.* 4 (Θ) est plus récent qu'on ne le croit ; encore daté du X^e siècle dans le nouveau catalogue des manuscrits grecs de la Nationalbibliothek de Vienne, il ne semble pas antérieur à 1050 et a toutes chances d'avoir été copié dans la seconde moitié du XI^e siècle ».

Le manuscrit M¹³⁹, manuscrit de parchemin écrit sur deux colonnes dans une minuscule que l'on peut dater du X^e siècle, donne une grande collection d'une soixantaine de traités hippocratiques et offre *Maladie sacrée* aux folios 84^v-91^r, avec le numéro d'ordre $\overline{\Gamma\Delta}$ (= 14) et le titre Ἱπποκράτους περὶ ἱερῆς νόσου ; il se termine par le même titre de rappel (fol. 91^r). Le traité est précédé du traité sur les *Plaies* et il est suivi du traité sur les *Maladies I*. Le texte a subi quelques corrections, soit de la main du copiste lui-même, soit de mains postérieures. A. Rivier (p. 95-97) distingue quatre autres mains (M², M³, M⁴ et M^{rec}). Selon lui, M² est un réviseur contemporain de la copie, tandis que M^{rec} est une main récente, peut-être italienne ; cette dernière se contente de corriger la ponctuation et d'ajouter des v éphelcystiques. La chronologie des différentes corrections distinguées par A. Rivier est en partie fondée sur les traces qu'ont pu laisser ou ne pas laisser ces corrections sur les apographe. Les corrections les plus anciennes, celles de M² et de M³, sont reprises dans l'apographe le plus ancien, le *Parisinus gr.* 2142 (H^a), alors que ce manuscrit n'incorpore pas les corrections de M⁴, ni évidemment celles de M^{rec}. Dans la présente édition, toutes les corrections qui ne sont pas de première main sont regroupées sous le sigle M².

La très grande majorité des notes marginales sont de première main. La première d'entre elles (fol. 84^v dans la marge de gauche, à la hauteur du titre du traité) a un

139. Pour la présentation du manuscrit, voir, outre A. Rivier et H. Grensemann, les deux descriptions synthétiques les plus récentes : J. Irigoien, « L'Hippocrate du cardinal Bessarion (Marcianus graecus 269 [533]) » dans *Miscellanea Marciana di Studi Bessarionei (Medioevo e Umanesimo* 24), Padova, 1976, p. 161-174 ; E. Mioni, *Bibliothecae divi Marci Venetiarum Codices Graeci manuscripti*, vol. 1. *Thesaurus Antiquus, Codices 1-299*, Roma, 1981, p. 391-393 (avec la bibliographie, malheureusement lacunaire) ; voir aussi M. R. Formentin, « A margine dell'Ippocrate bessarioneo », *Medicina nei Secoli*, 11, 1999, p. 487-505, et J. Jouanna, « L'Hippocrate de Venise (Marcianus gr. 269 ; coll. 533) : nouvelles observations codicologiques et histoire du texte », *REG*, 193, 2000, p. 193-210.

intérêt particulier sur la question de l'authenticité du traité. La voici : « Ce n'est pas un traité authentique d'Hippocrate. Galien dit qu'il est l'œuvre d'un homme remarquable et par l'expression et par la pensée, mais qu'il n'y a rien d'Hippocrate en lui ni dans la tournure de l'expression ni dans l'exactitude de la pensée » (οὐ γνήσιον Ἱπποκράτους, ἀξιολόγου δὲ ἀνδρός φη(σι) ὁ Γαληνὸς καὶ κατὰ τὴν ἑρμηνείαν καὶ κατὰ τὴν διάνοιαν· Ἱπποκράτους δὲ οὐδὲν ἐν αὐτῷ, οὔτε κατὰ τὸν τρόπον τῆς ἑρμηνείας, οὔτε κατὰ τὸ τῆς διανοίας ἀκριβές). Ce jugement de Galien, s'il est bien du médecin de Pergame, ne se lit pas dans son œuvre conservée.

La seconde note marginale de première main présente aussi un intérêt particulier, car elle est une référence interne. Elle se rattache elle aussi au début du traité, car elle est située dans la marge du bas du fol. 84^v, col. de gauche, correspondant ainsi aux douze premières lignes du traité. La voici : « Vois la même chose au traité n° 21, *Sur les Vents* à la fin » (ζήτει εἰς τὸ αὐτὸ ἐν τῷ κᾶ λόγῳ εἰς τὸ περὶ φυσῶν ἐν τῷ τέλει). Effectivement, dans le traité des *Vents* vers la fin, il y a un chapitre consacré à la maladie sacrée (c. 14). Mais, comme l'a remarqué H. Grensemann (p. 38 sq.), le traité des *Vents* n'occupe pas le n° 21 dans le manuscrit, mais le n° 30. Il ne paraît donc pas que ce renvoi convienne pour le manuscrit tel qu'il est constitué maintenant. Il peut provenir d'un modèle de M où le traité des *Vents* avait une position différente. H. Grensemann appelle ce modèle un « Urmarcianus » et s'efforce de reconstituer le contenu de ce manuscrit par comparaison avec le contenu du *Vaticanus gr.* 276. Mais on manque de données objectives, si bien qu'une telle reconstitution peut difficilement échapper au domaine de l'hypothèse¹⁴⁰.

140. Cette hypothèse n'a pas été retenue par J. Irigoin, « L'Hippocrate du cardinal Bessarion... » (1976), p. 174.

La plupart des autres notes marginales de première main, outre quelques titres indiquant les sujets, sont des mots rares ou significatifs du texte qui ont été simplement répétés en marge. Ces indications n'apportent donc rien à l'établissement du texte. Seules deux variantes marginales de première main précédées de γρ(άφεται) apportent un élément nouveau par rapport au texte : au c. 10, 3 μεταβάλλει M : μεταβάληι M^{mg} ; cf. μεταλάβη θ ; c. 15, 4 ἐκνύκτωρ M : ἐκ νυκτῶν M^{mg} θ. Cette nouveauté n'est toutefois pas très grande : ce sont deux corrections syntaxiques qui ne nécessitent pas l'existence d'un modèle différent. À ces deux variantes de première main s'ajoutent quelques corrections de seconde main qui comblent de petites lacunes : c. 2, 2 καὶ ἀπὸ τῶν νοσηρῶν νοσηρός θ : om. M sed ἀπό τε τῶν νοσερῶν νοσερός add. M^{2mg} ; c. 18, 1 λοιπῶν θ M : post λοιπῶν add. νοσημάτων M^{2mg} ; c. 8, 2 καὶ ἀπισχνανθῇ θ : om. M sed add. M^{2mg}. A. Rivier (p. 97) attribue les deux premières corrections à la main qu'il appelle M² et la troisième correction à celle qu'il appelle M³. Les deux premières corrections se ressemblent dans la mesure où elles sont en petite onciale. Mais elles ne semblent pas être de la même main. La première correction est d'une écriture beaucoup plus penchée que la seconde, et la seconde est d'une encre plus brune que la première. La troisième est en minuscule d'une autre main. Il n'a pas paru utile de reprendre des distinctions dont la précision précieuse est difficile à établir.

Le manuscrit M n'était pas encore connu de Littré. Il n'a fait son entrée dans l'histoire de l'édition qu'à partir d'Ermerins (1864) qui connaissait ses leçons par les collations de Cobet et qui les cite régulièrement sous le sigle Marc. Mais ce manuscrit avait exercé indirectement son influence sur le texte imprimé dès ses débuts (1526), car l'édition *princeps*, l'Aldine, est issue d'un *recentior* dérivant de ce manuscrit¹⁴¹.

141. Voir *infra*, p. CXXIV sq.

Le second manuscrit ancien qui sert de base à l'établissement du texte de la *Maladie sacrée* est le manuscrit médical de Vienne, *Vindobonensis med. gr.* 4 dont le sigle est **Θ**. Ce manuscrit de parchemin, écrit à pleine page en minuscule archaïsante qui date du XI^e siècle, ne contient qu'une petite collection de douze traités hippocratiques¹⁴². Il est originaire de Constantinople. Le traité de la *Maladie sacrée* est transmis aux folios 72^r-88^r ; il est annoncé par le titre *περὶ ἱερῆς νόσου* (fol. 72^r) et terminé par le même titre de rappel (fol. 88^r) ; il est précédé du traité des *Affections* et suivi du traité des *Maladies I*, mais les traités dans ce manuscrit ne possèdent pas un numéro d'ordre comme dans M. Bien que l'environnement du traité dans **Θ** ne soit pas exactement le même que dans M, on remarque que dans les deux manuscrits le traité de la *Maladie sacrée* précède *Maladies I* et que, plus globalement, il se rattache à un ensemble de traités nosologiques précédant le traité sur le *Régime*¹⁴³.

À la différence de M, le manuscrit ne présente ni corrections, ni notes marginales. Pourtant, il possède d'assez

142. Le manuscrit n'a pas suscité des études récentes comparables à M. Outre A. Rivier et H. Grensemann, voir la présentation de J. Ilberg dans « Zur Überlieferung des Hippokratischen Corpus », *Rheinisches Museum*, N. F. 42, 1887, p. 437-441 et *Prolegomena* in H. Kühlewein, *Hippocratis opera*, vol. 1, Lipiae, 1894, p. v-viii ; H. Hunger-O. Kresten, *Katalog der griechischen Handschriften der österreichischen Nationalbibliothek*, Teil 2 : *Codices juridici, codices medici*, Wien, 1969, p. 46 sq., et J. Irigoin, « Tradition manuscrite... » (1975), p. 8 sq. Dans cette brève présentation, J. Irigoin ne remet pas seulement en cause la date traditionnelle du manuscrit (voir *supra*, n. 138), mais signale pour la première fois l'existence des signatures des cahiers, sans toutefois entrer dans le détail. Sur le détail des signatures (anciennes et récentes) dans les fol. 132^r-174^v donnant *Maladies II*, voir J. Jouanna, *Hippocrate, Maladies II*, 1983, p. 60, n. 1.

143. Comparer la séquence de M (14 *Maladie sacrée* ; 15 *Maladies I* ; 16 *Maladies II* ; 17 *Maladies III* ; 18 *Maladies IV* ; 19 *Affections* ; 20 *Affections internes* ; 21 *Régime I* etc.) et celle de **Θ** (*Affections internes* ; *Affections* ; *Maladie sacrée* ; *Maladies I* ; *Maladies II* (= *III*)) ; *Maladies III* (= *II*) ; *Régime I* etc.).

nombreuses fautes d'orthographe et d'accentuation. Le scribe ne paraît pas avoir été un grand lettré. Il recopie parfois sans comprendre des formes aberrantes ; mais c'est le gage d'une fidélité à son modèle. L'absence de corrections et de notes marginales semble indiquer que **Θ** a été lu moins souvent que **M**. De fait, on ne connaît pas d'apogrophes de ce manuscrit. Cela n'exclut pas que son texte ait pu être utilisé éventuellement dans des manuscrits de contamination¹⁴⁴.

Le manuscrit **Θ** a fait son entrée dans l'histoire des éditions avant le manuscrit **M**. C'est le médecin de la cour de Vienne, Mack, qui l'a utilisé le premier dans son édition de 1743. Il lui avait déjà donné le sigle **Θ**. Littré connaissait donc **Θ** alors qu'il ignorait encore l'existence de **M**. Mais, tout en étant connu avant **M**, le manuscrit **Θ** a exercé plus tardivement une influence sur l'établissement du texte, car la vulgate constituée au XVI^e siècle était issue de **M**.

b. Relations entre les deux manuscrits.

Bien que d'assez nombreuses divergences de détail séparent les deux manuscrits anciens, ils remontent à un archétype unique (**α**), comme l'indiquent plusieurs fautes communes qui supposent une même origine. Voici les deux fautes les plus incontestables déjà signalées par H. Grensemann (p. 36) :

- c. 2, 3 (11, 2) καίτοι εἰ Laur. : καὶ τοῖσι **ΘM** (<KAITOIEI). La faute commune à **ΘM** est due à une mélecture d'onziale (confusion de deux lettres circulaires **Ε/C**) et à une mécoupure.
- c. 3, 4 (11, 20) φρενῶν Dietz : φλεβῶν **ΘM**.

On peut ajouter maintenant d'autres fautes communes possibles :

- c. 7, 4 (15, 16) <ἐς> ἄλλο Jouanna : ἄλλο **ΘM**.
- c. 11, 4 (22, 10) <καὶ> ὅτι Jouanna : ὅτι **ΘM**.

144. Voir *infra*, p. LXXXVII sqq. (2. Le *Corsinianus* 1410 : un espoir déçu).

Cet archétype était un manuscrit en onciale, car à côté de la faute d'onziale commune aux deux manuscrits citée ci-dessus, on observe des fautes d'onziale qui sont dans un manuscrit et non dans l'autre. En voici la liste dans l'ordre du texte¹⁴⁵ :

- c. 1, 2 (2, 9) ῥῖ ἰῶνται Littre : ἰῶνται M ὠπῶνται θ (< ΩΠΩΝΤΑΙ).
- c. 1, 4 (4, 15) οτιδος ᾶ (lege ὀτίδος ᾶ) θ : ὠτίδος. ἔτι δ' ὅσα M (< ΟΤΙΔΟC A).
- c. 1, 6 (5, 14) εἴ τι θ : ὅτι M (< ΕΙΤΙ).
- c. 1, 6 (6, 4) καὶ τὰ βλάπτοντα M : καταβλάπτοντα θ (< ΚΑΙΤΑΒΛΑΠΤΟΝΤΑ),
- c. 1, 8 (6, 16) πλέον τι M : πλεῖον ἢ θ (< ΠΛΕΙΟΝΤΙ).
- c. 1, 9 (7, 14) ἀφανιεῖ M : ἀφανειοι (sic) θ (< ΑΦΑΝΙΕΙ)¹⁴⁶.
- c. 1, 12 (9, 1) τι ἔργον M : περγον θ (< ΤΙ ΕΡΓΟΝ).
- c. 2, 1 (10, 8) ὅτευ θ : ὅτου M (confusion Ε/O).
- c. 2, 2 (10, 17) πάντοθεν M : παντῶεν (= παντὸς εν) θ (< ΠΑΝΤΟΘΕΝ).
- c. 7, 11 (16, 15) ὁπότεν Jones : ὅποιαν θ (< ΟΠΟΤΑΝ) ὁκόταν M.
- c. 8, 2 (17, 10) τοῦτο τοῦ MCo : τοῦ τοιου θ (< ΤΟΥΤΟΤΟΥ).
- c. 8, 4 (18, 1) ξυντραφῆναι MCo : συνγραφῆναι θ (< ΣΥΝΤΡΑΦΗΝΑΙ).
- c. 11, 3 (22, 1) ὕδρωπος θCo : ἰδρῶτος M (< ΥΔΡΩΠΟC).

145. Certaines de ces fautes d'onziale ont déjà été signalées par A. Rivier, *Recherches...* (1962), p. 171-175 (Appendice I : Les fautes d'onziale dans la tradition du ΠΕΡΙ ΙΠΗΣ ΝΟΥΣΟΥ : 7 fautes en plus de la faute commune) et par H. Grensemann, *Die hippokratische Schrift...* (1968), p. 36 : 9 fautes en plus de la faute commune ; Grensemann ajoute des exemples pris à d'autres traités.

146. La faute de majuscule (Ε/O) se combine avec une faute de iotacisme (ι/ει).

- c. 11, 4 (22, 4) ὁπόταν Jones : ὁποιαν θ (<ΟΠΟ-TAN) ὁκόταν M.
- c. 15, 5 (28, 14) ἐγρηγορότι Co Epist. edd. : ἐκγρηγοροτει θ εἰ ἐγρηγόρει M (<ΕΚΓΡΗΓΟΡΟΤΙ) ἐξεγρηγορότι legi potest.
- c. 17, 3 (31, 5) τῷτὸ τοῦτο Dietz : τῷ ὑπὸ (<ΤΩΥΤΟ) τούτῳ M τὸ αὐτὸ τοῦτο θ.

La majeure partie des fautes d'onziale sont du côté de θ. Sur les quinze exemples recensés, on ne dénombre que cinq cas de fautes dans M (c. 1, 4 ; c. 1, 6 premier passage ; c. 11, 3 ; c. 15, 5 ; c. 17, 3). Ces fautes d'onziale ont pu se produire après la séparation des deux branches, alors que les copies se faisaient encore en onziale, c'est-à-dire avant le IX^e siècle, et pas nécessairement au moment de la translittération. De toute façon, chacun des deux manuscrits est le résultat de deux translittérations distinctes.

Ces deux manuscrits anciens ont été à la base de l'édition de *Maladie sacrée*, à partir du moment où l'histoire du texte s'est décantée, c'est-à-dire à partir du début du XX^e siècle. La première édition partielle qui repose sur ces deux manuscrits est celle de U. von Wilamowitz-Moellendorff dans son *Griechisches Lesebuch* (1^e éd. 1902) ; mais les leçons des manuscrits ne sont pas données. C'est dans l'édition de W. H. S. Jones dans la Collection Loeb, en 1923, que paraît pour la première fois l'ensemble du texte fondé sur ces deux manuscrits qui ont été collationnés personnellement par l'éditeur lui-même, mais l'apparat critique reste sélectif, conformément aux principes de l'édition Loeb, encore qu'il soit particulièrement développé pour ce traité¹⁴⁷. Il faudra attendre la deuxième moitié du siècle pour qu'une édition imprimée, celle de H. Grensemann en 1968, donne le texte accompagné d'un apparat critique complet, mises à part les variantes dialectales.

147. W. H. S. Jones, *Hippocrates*, vol. II, Cambridge (Mass.)-London, 1923, p. 129-183.

Sur la question importante de la valeur relative de chacun des deux manuscrits, la préférence a été donnée, depuis le début du XX^e siècle, au manuscrit **Θ**. L'initiateur de ce mouvement est ici encore Wilamowitz qui, dans son article de 1901, a reproché à Littré de n'avoir pas reconnu toute la valeur de **Θ** par rapport au texte de la vulgate¹⁴⁸. Bien que Wilamowitz ne nie pas l'existence de quelques fautes dans **Θ**, il prend ce manuscrit comme base pour éditer le texte. C'est aussi ce que fait Jones dans son édition : « The printed text follows **Θ** closely¹⁴⁹. » Toutefois, il tempère cette affirmation en reconnaissant qu'il a préféré en quelques passages la leçon de M et qu'en d'assez nombreux passages n'affectant pas le sens il est difficile de dire quelle est la meilleure leçon. Grensemann suit cette opinion générale : il trouve justifiée, dans l'ensemble, la confiance que l'on accorde au manuscrit **Θ**, et parle de « contamination » à propos du texte de M, bien qu'il n'ait aucun exemple à donner dans le traité lui-même, sinon une glose marginale qui a été insérée dans le texte. Mais dans la pratique, il revient parfois à la leçon de M avec Jones contre Wilamowitz ou même contre Jones et Wilamowitz¹⁵⁰. À en juger par le texte du seul traité, il semble qu'une position plus équilibrée doive être adoptée vis-à-vis de ces deux manuscrits. Le discrédit relatif dans lequel est tombé le texte de M peut s'expliquer historiquement par le fait qu'il est à l'origine d'une vulgate par rapport à laquelle il n'était pas difficile de montrer la supériorité de **Θ**. Le plaidoyer de Wilamowitz en 1901 en faveur de **Θ** repose sur une ambiguïté dont il faut avoir conscience : il ne fait intervenir à aucun moment les leçons propres à M dans la discussion mais montre la

148. Pour la référence de l'article, voir *supra*, n. 21.

149. W. H. S. Jones, *Hippocrates*, vol. II... (1923), p. 136.

150. Voici un exemple : c. 1, 4 (4, 9) ἀπέχεσθαι κελεύοντες M Jones Grensemann : ἀπέχοντες **Θ** Wilamowitz ; voir ma note p. 4, n. 5.

supériorité de **Θ** par rapport au texte de la vulgate. C'est une chose que de montrer la supériorité des manuscrits anciens sur les manuscrits récents dont est issue la vulgate ; mais c'en est une autre que de comparer les leçons des manuscrits anciens entre eux. Un autre élément a pu jouer un rôle dans la préférence pour **Θ** : c'est la datation plus ancienne que l'on a attribuée à ce manuscrit depuis J. Ilberg, sur la foi d'une écriture archaïsante. Une comparaison sans aucun *a priori* est la seule façon d'aborder l'examen des variantes et de décider du choix. Sans vouloir réhabiliter systématiquement le texte de M, on observera que dans un domaine aussi vérifiable que les fautes d'onziale, il y a, pour le traité de la *Maladie sacrée*, comme nous venons de le voir, deux fois plus de fautes dans **Θ** que dans M. Une observation analogue pourrait être faite dans le cas des omissions de plus d'un mot. En voici le recensement sur deux colonnes :

Omissions dans **Θ**

- 3, 4 οὐδὲ τερατώδεα
- 8, 1 sq. ἦν μὲν γὰρ αἶγα μιμῶνται
- 10, 1 sq. ἀλλ' εἴ τι καὶ πρότερον ἔχομεν μύσος, τοῦτο ἀφαγνιούμενοι
- 11, 15 sq. ἡ δὲ ἀπὸ τοῦ σπληνός. Καὶ ἡ μὲν ἀπὸ τοῦ ἥπατος
- 33, 3 sq. καὶ πάσης τῆς τοιαύτης βαναυσίης

Omissions dans M

- 10, 18 καὶ ἀπὸ τῶν νοσερῶν νοσερός
add. M^{2mg}
- 15, 15 ἔρχεται, τοῦτο μὲν τὴν κοιλίην
- 17, 9 καὶ ἀπισχνανθῇ
add. M^{2mg}

On ne relève que trois omissions de plus d'un mot dans M, et sur ces trois omissions deux ont été comblées lors de révisions. La seule omission véritable que l'on puisse déceler par comparaison avec **Θ** est donc une

omission de cinq mots due à un saut du même au même. En revanche dans **Θ**, on dénombre cinq omissions dont aucune n'est comblée et dont la plus longue, due à un saut du même au même, est de onze mots. Le comportement des éditeurs sur ces omissions est significatif. Wilamowitz suit le texte de **Θ** sur les deux premières omissions, mais ni Jones ni Grensemann. Aucun des trois éditeurs ne suit **Θ** sur la troisième omission. La quatrième omission est dans une partie du texte qui n'est pas éditée par Wilamowitz ; ni Jones ni Grensemann ne suivent **Θ**. Pour la cinquième omission, Wilamowitz et Jones suivent le texte de **Θ** ; mais non Grensemann. La confiance de Wilamowitz dans **Θ** est manifestement exagérée, dans la mesure où il suit son texte même sur des omissions qui s'expliquent mécaniquement par un saut du même au même (1^e et 2^e omissions). Il semble que cette confiance soit allée ensuite en régressant chez les éditeurs. De fait, il y a des cas où Jones et Grensemann sont revenus tous les deux au texte de M contre **Θ** Wilamowitz : on a ici l'exemple des deux premières lacunes de **Θ** ; on pourrait ajouter une autre variante pour laquelle on dispose d'un critère de choix objectif. En c. 1, 3 (3, 12) Wilamowitz a choisi le simple ἀἴσσοντας de **Θ**, face au composé ἀναἴσσοντας de Mrecc. suivi par toutes les éditions jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Jones et Grensemann sont revenus au composé. Effectivement, le témoignage du *Glossaire* d'Érotien plaide plutôt en faveur du composé¹⁵¹. Et dans des cas où Jones a suivi **Θ**, Grensemann est revenu à la leçon de M, en dépit de ses déclarations introductives sur sa confiance dans **Θ** et sur le caractère contaminé du texte de M. Ainsi, pour la dernière omission de **Θ**, il a rétabli le texte de M non seulement contre Wilamowitz, mais aussi contre Jones. De même, il est revenu à juste titre en c. 16, 2 (29, 10) à la *lectio difficilior* de Mrecc. ὑπηρετοῦσι (lue ὑπηρε-

151. Voir *Notice*, p. C et note p. 3, n. 5.

τέουσι), face au banal πρήσσουσι de **Θ** adopté par Wilamowitz et Jones, et déjà auparavant par Littré, mais non par Ermerins¹⁵².

En définitive, le témoignage de chacun des deux manuscrits doit être examiné sans préjugé : tous deux sont indispensables à égalité pour essayer de reconstituer le texte de l'archétype. La détermination du choix doit dépendre de toutes les ressources de la critique verbale ; mais cette méthode a sa limite surtout dans les cas assez nombreux où l'éditeur est face à des interversions qui ne sont pas dommageables pour le sens, mais qui témoignent de la liberté des scribes, et partant, de l'impossibilité de rétablir dans le détail l'état du texte de l'archétype.

2. Le *Corsinianus* 1410 : un espoir déçu.

De tous les manuscrits récents, le seul qui mérite un examen particulier est le *Corsinianus* 1410, daté du XV^e siècle (Co)¹⁵³, car tous les autres, de l'avis général, dérivent, directement ou indirectement, d'un manuscrit ancien conservé, le manuscrit M¹⁵⁴. C'est à André Rivier, dans son étude sur la *Tradition manuscrite du traité hippocratique « De morbo sacro »* (1962), que revient le grand mérite d'avoir attiré l'attention des érudits sur ce *recentior*. Déjà recensé par H. Diels dans son *Supplément* au Catalogue des manuscrits médicaux grecs en 1907¹⁵⁵, le *Corsinianus* conservé à Rome dans la bibliothèque de l'Académie dei Lincei, donne la partie finale de la *Maladie sacrée* et aussi la partie initiale du traité de la *Nature de l'homme*. Son profil est tout à fait exceptionnel. Car ce *recentior* présente, en ce qui concerne la *Maladie sacrée*,

152. Pour la discussion de ce passage, voir note p. 29, n. 3.

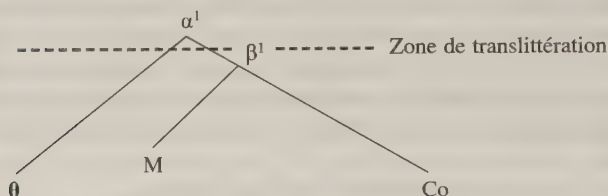
153. J'ai donné le sigle Co à ce manuscrit et non le sigle C, à la différence de mes prédécesseurs, car le sigle C est déjà pris par un manuscrit récent de Paris, le *Parisinus gr.* 2146 (copie du *Vaticanus gr.* 276).

154. Voir ci-dessous « 3. Les manuscrits récents de la *Collectio Marciana* ».

155. Voir *supra*, n. 135.

à côté de quelques leçons propres, tantôt des leçons d'un manuscrit ancien, tantôt des leçons de l'autre. André Rivier constatait un profil analogue pour la partie du manuscrit donnant la *Nature de l'homme*.

Pour rendre compte du profil tout à fait particulier du *Corsinianus*, André Rivier a présenté le stemma suivant (p. 74) :



Selon ce stemma, le *Corsinianus* ne dérive pas de M comme les autres *recentiores*, mais remonte avec lui à un modèle commun (β^1), qui lui-même remonte avec θ à l'archétype des manuscrits (α^1). Si ce stemma est juste, la conséquence pour l'édition du texte est importante. Théoriquement au moins, un accord de MCo contre θ permet de retrouver la leçon de β^1 , mais laisse le choix à l'éditeur puisque l'on se retrouve dans le cas d'un stemma bifide, chacune des deux variantes pouvant remonter à l'archétype α^1 . En revanche, un accord de θ Co contre M permet d'atteindre la leçon de l'archétype α^1 .

Cette position d'A. Rivier a fait l'objet d'une discussion dans un important compte rendu de H. Diller paru dans la revue *Gnomon* de 1964¹⁵⁶. Diller pose dans ce compte rendu la question fondamentale de savoir si les accords du *Corsinianus* tantôt avec un manuscrit ancien

156. H. Diller, C.R. de Rivier, *Recherches...*, dans *Gnomon*, 36, 1964, p. 236-244 (= *Kleine Schriften*, 1973, p. 238-246) ; voir aussi le C.R. de W. Bühler, dans *Byzantinische Zeitschrift*, 58, 1965, p. 366-369.

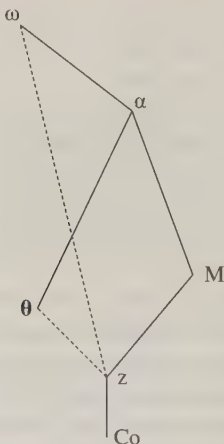
tantôt avec l'autre s'expliquent par le stemma proposé par Rivier ou par la contamination. La conclusion de son analyse, portant aussi bien sur la *Nature de l'homme* que sur la *Maladie sacrée*, est que l'hypothèse de la contamination est la plus probable. Il note, en ce qui concerne la *Maladie sacrée*, que les accords de Co avec M sont deux fois plus nombreux qu'avec Θ , que les accords de Co avec Θ se font assez souvent sur des erreurs, et que Co présente quelques accords avec M après corrections de M, sans qu'il soit possible de préciser si ces accords supposent la connaissance de M après correction ou d'un *recentior* dérivant de M après correction. Voici la conclusion de Hans Diller :

« En tout cas, on peut difficilement échapper à la conclusion qu'il faut ranger le *Corsinianus* dans la tradition byzantine dépendant du *Marcianus* et expliquer ses accords avec Θ par la contamination. Cela n'est pas inhabituel dans un manuscrit du quinzième siècle... L'hypothèse me paraît encore plus vraisemblable dans un manuscrit de contenu mélangé comme l'est le *Corsinianus* que dans un manuscrit qui reproduit une plus grosse collection de traités formant un tout¹⁵⁷. »

Toutefois H. Diller nuance cette position, pour ce qui concerne la *Maladie sacrée*, en examinant certaines leçons propres au *Corsinianus*. Alors que pour la *Nature de l'homme* il ne voit aucun matériel dans le *Corsinianus* nécessitant une source autre que la critique conjecturale, il adopte une position sensiblement différente pour la *Maladie sacrée*. À côté de fautes propres au *Corsinianus* qui n'ont aucune signification ou de leçons propres qui peuvent être raisonnablement considérées comme des conjectures, H. Diller trouve deux leçons dans le *Corsinianus* qu'il considère comme séparatives par rapport à ΘM et qu'il serait tenté de faire venir d'une source ancienne perdue : une variante qui est une *lectio rarior* et

157. *Kleine Schriften*, p. 243 sq.

une phrase qui serait omise dans l'archétype de ΘM^{158} . Dès lors, pour la *Maladie Sacrée*, le *Corsinianus* serait un manuscrit de contamination reposant sur trois sources, non seulement les deux manuscrits anciens, mais aussi une source ancienne perdue. Dans le cas de la *Maladie sacrée*, le *Corsinianus* serait donc un « codex recentior, non deterior ». Si l'on suit les conclusions de H. Diller, on présentera un stemma faisant dériver le *Corsinianus* non seulement des deux manuscrits anciens, mais aussi d'une source perdue antérieure à l'archétype des manuscrits anciens. C'est ce qu'a fait H. Grensemann dans son édition de 1968 (p. 46) :



Selon ce stemma, le *Corsinianus*, tout en étant un manuscrit de contamination dérivant de M et de Θ , hérite-

158. La variante est au c. 8, 4 (18, 2 app. crit.) μελεδανθῶσι Co : θεραπευθῶσι ΘM . Le membre de phrase qui proviendrait d'une source ancienne et serait omis par les manuscrits anciens est au c. 13, 3 (24, 17 app. crit.) : post ἐπικρατεῖ add. τῆς τε ἀνθρωπίνης φύσιος καὶ σφόδρα εἰκὸς κρατεῖν Co.

rait de quelques bonnes leçons remontant à un exemplaire (ω) antérieur à l'archétype (α) de M et de Θ. Grensemann (p. 41-43) recense pour justifier ce stemma quatre leçons de bonne qualité du *Corsinianus* dont les deux déjà signalées par Diller :

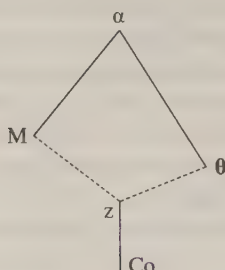
- c. 8, 2 (17, 5) καὶ μὴ ἐξ ἀμφοτέρων Co cf. iam Regenbogen (p. 5) Grensemann : καὶ ἐξ ἀμφοτέρων ΘM.
- c. 8, 4 (18, 2) μελεδανθῶσι Co Grensemann : θεραπευθῶσι ΘM.
- c. 11, 3 (22, 2) κάκοδμον ὄζοντα Co unde κάκοδμον [ὄζοντα] Grensemann : κακὸν ὄζοντα ΘM.
- c. 13, 3 (24, 17) post ἐπικρατεῖ add. τῆς τε ἀνθρωπίνης φύσιος καὶ σφόδρα εἰκὸς κρατεῖν Co Grensemann (sed expunxit ποιεῖ 25, 1) : om. ΘM.

Tout en reconnaissant que le jugement sur ces passages est difficile, Grensemann s'appuie notamment sur la phrase du c. 13, 3 donnée par le *Corsinianus* et absente de ΘM pour postuler, à la suite de H. Diller, l'existence d'une source ancienne perdue.

Dans un assez long compte rendu de l'édition de Grensemann, paru sous forme d'article dans la *Revue de Philologie* de 1969, je suis revenu sur la question de la place du *Corsinianus* dans la tradition de la *Maladie sacrée* en mettant en doute l'existence de bonnes leçons issues d'une source antérieure à l'archétype des manuscrits anciens¹⁵⁹, et en affirmant que le *Corsinianus* dans le cas de *Maladie sacrée*, comme dans celui de la *Nature de l'homme*, était un manuscrit de contamination, inutile pour l'établissement du texte en dépit de son caractère

159. J. Jouanna, « Notes sur une édition récente de la *Maladie sacrée* », *Rev. Phil.* 43, 1969, p. 258-267. En particulier, discussion de c. 8, 2 (addition de μὴ par le *Corsinianus*), p. 266 et de c. 8, 4 (μελεδανθῶσι Co), p. 264 sq.

exceptionnel, à l'exception de rares bonnes conjectures. Voici le stemma résumant cette position :



En réponse aux critiques qui lui avaient été faites sur la place qu'il attribuait au *Corsinianus*, A. Rivier a fait paraître un long article dans le *Museum Helveticum* de 1972 intitulé « Contamination primaire ou modifications secondaires dans la tradition médiévale du *De morbo sacro* ? Le cas du *Corsinianus* 1410 », où il s'efforce de défendre sa position de départ, au moins pour la *Maladie sacrée*. De cette longue réponse fort détaillée, on retiendra surtout les remarques finales sur la discrimination qui s'impose entre les problèmes relatifs à chacun des deux traités.

J'ai repris la question de la position du *Corsinianus* à l'intérieur de la tradition manuscrite de la *Maladie sacrée* dans une communication au Colloque sur l'Ecdotique de Paris (2001) intitulée « Le *Corsinianus* 1410 et l'édition de *Maladie Sacrée* »¹⁶⁰, d'une part pour compléter l'examen critique des passages où Grensemann suppose l'existence d'une source antérieure à l'archétype des manuscrits conservés, et d'autre part pour apporter une observation nouvelle sur le *Corsinianus* qui n'est pas

160. Voir A. Garzya et J. Jouanna (éd.), *Transmission et ecdotique des textes médicaux grecs*, Actes du IV^e Colloque International (Paris 17-19 mai 2001), Naples, M. d'Auria Editore, 2003, p. 255-270.

sans rapport avec la question. Avant de donner les textes de *Nature de l'homme* et de *Maladie sacrée*, le copiste de cette section du *Corsinianus* a commencé son exposé qu'il consacre à la nature de l'homme (fol. 348^v, l. 1) par ce qu'A. Rivier appelle un « préambule » (p. 27). Ce préambule est, en réalité, une reprise d'une partie du traité de la *Nature de l'homme* du moine Méléce. On constate donc que l'érudit qui a réuni les textes hippocratiques pour illustrer son exposé sur la nature de l'homme les a fait précéder d'un développement emprunté à un auteur beaucoup plus récent, pour donner des indications sur l'étymologie du mot « homme » et sur la formation de l'embryon. Il n'est pas impossible, dans ces conditions, que la phrase sur la nature de l'homme qui n'est pas dans les manuscrits anciens de *Maladie sacrée* au c. 13, 3 — et que H. Diller (suivi par Grensemann) voudrait faire remonter à un exemplaire plus ancien — soit en réalité une adjonction d'un érudit récent (postérieur, en tout cas, au moine Méléce), dont le projet global était de faire un exposé sur la nature de l'homme¹⁶¹.

Le *Corsinianus* est, en ce qui concerne la tradition hippocratique, un témoin à double face. Vu du côté de l'histoire du texte et de la culture byzantine, c'est un *recentior* au profil exceptionnel, si on le compare aux autres manuscrits récents donnant la *Maladie sacrée*. Nul autre manuscrit récent ne possède des leçons combinant de la sorte les deux branches des manuscrits anciens et n'utilise la tradition du manuscrit **Θ** resté par ailleurs sans descendance. La raison d'une telle contamination nous échappe. Mais c'est un bel exemple d'un travail savant de l'époque byzantine sur des textes qui ont été réunis et sélectionnés à des fins didactiques. Vu en revanche du côté de l'édition, le *Corsinianus* n'est pas un témoignage qui puisse servir de fondement à l'établissement du texte.

161. Pour plus de détails, on se reportera aux Actes du Colloque cités à la note précédente.

Il ne paraît pas conserver un matériel plus ancien que les manuscrits anciens. En théorie, il ne devrait donc pas figurer dans l'apparat critique. Mais, étant donné les divergences d'avis entre les savants, et étant donné que la tradition manuscrite dans le cas de *Maladie sacrée* est légère (deux manuscrits anciens seulement sans tradition indirecte), il a paru prudent de faire figurer dans l'apparat critique toutes les leçons du *Corsinianus*, même quand elles sont d'ordre dialectal, afin que le lecteur ait la possibilité de se faire une opinion personnelle à partir des faits.

3. Les manuscrits récents de la *Collectio Marciana*.

Si l'on écarte l'hypothèse improbable que les manuscrits récents de la *Collectio Marciana* sont dérivés d'un manuscrit jumeau de M¹⁶², on considérera que les manuscrits récents dérivent de lui, et qu'ils ne sont pas fondamentalement utiles pour l'établissement du texte. C'est l'une des conclusions de l'étude de la tradition manuscrite du traité par A. Rivier. Sans doute ces manuscrits récents occupent-ils dans l'histoire du texte imprimé depuis le XVI^e siècle jusqu'au XX^e siècle une place importante : l'un d'entre eux, le *Parisinus gr.* 2141 (sigle G), qui date du XV^e siècle, a servi de base, après corrections de G², au texte de l'édition *princeps*, l'Aldine de 1526, laquelle est à l'origine de la vulgate jusqu'au XIX^e siècle¹⁶³ ; d'autre part, les *recentiores* de Paris ont été utilisés par Littré, alors qu'il ne connaissait pas encore le manuscrit ancien M. Ensuite, les manuscrits récents ont disparu de l'apparat critique des éditions au XX^e siècle (Jones, Grensemann).

162. Voir J. Jouanna, « L'Hippocrate de Venise... » (2000), p. 193-210 (en particulier p. 202-209 « IV. La lacune de M et le problème de la filiation des *recentiores* : nouvelles observations codicologiques »).

163. Pour la démonstration concernant *Maladie sacrée*, voir A. Rivier, *Recherches...* (1962), p. 150-152.

On n'abordera pas ici les problèmes mineurs concernant le classement de ces *recentiores*. On renverra au classement établi par A. Rivier pour les manuscrits du bas du stemma (cf. son stemma p. 147), en indiquant les deux seuls problèmes importants qui méritent réexamen :

1. Existe-t-il un modèle perdu de tous les *recentiores* dérivant de M (= δ chez A. Rivier) — à l'exception de l'*Ambrosianus* gr. 187 qui est une copie directe de M —, ou doit-on penser que les deux manuscrits H^a et I dérivent directement et indépendamment de M ? Les innovations communes à H^a I R par rapport à M, relevées par A. Rivier pour postuler un modèle commun perdu des *recentiores* à partir de l'examen du traité, sont fort peu nombreuses (cinq). Voici la façon dont il les présente (p. 109) :

- c. 1, 2 (2, 6) ἑτέροισι M : ἑτέρησι H^a ἑτέρησι
νούσοισι RI.
- c. 1, 4 (4, 14) τερατικώτατα M : τεραστικώτατα
H^a RI.
- c. 1, 11 (8, 1) ἦν μὲν γὰρ M : κῆν μὲν γὰρ H^a RI.
- c. 5, 4 (13, 19) μήτε ἔλκος M : μήθ' ἔλκος (-εος
R) H^a RI.
- c. 18, 4 (33, 3 sq.) πάσης τῆς τοιαύτης βαναυσίης
M : πάσης ἄλλης τοιαύτης βαναυσίης H^a RI.

Même en partant de cette présentation, les accords des trois *recentiores* sur des innovations par rapport à M paraissent minimes. Par exemple, la présence ou l'absence d'une élision ne peut pas être un argument pour postuler l'existence d'un modèle commun. Or, le réexamen direct des manuscrits H^a et I change considérablement les données du problème. De fait, dans quatre des cinq cas présentés, l'accord entre H^a et IR n'est qu'apparent, car il est le résultat d'une correction de seconde main dans H^a. Ces corrections, qui sont invisibles à partir d'un microfilm, sont détectables par un examen direct attentif et réfléchi, tenant compte non seulement de la couleur de l'encre ou de l'épaisseur du trait, mais aussi et

surtout de la forme des lettres et des ligatures. Voici la nouvelle présentation des faits qui est proposée après un examen de cette nature :

- c. 1, 2 (2, 6) ἐτέροισι MH^a ante corr. : ἐτέρησι
νούσοισι IRH^a post corr. (οι in η mutatum et νού-
σοισι additum supra lineam).
- c. 1, 4 (4, 14) τερατικώτατα MH^a : τεραστικώτατα
IRH^a post corr. (ατ in αστ mutatum).
- c. 1, 11 (8, 1) ἦν μὲν γὰρ MH^a : κῆν μὲν γὰρ IRH^a
post corr. (κ additum).
- c. 5, 4 (13, 19) μήτε ἔλκος M : μήθ' ἔλκος (-εος
R) H^a IR.
- c. 18, 4 (33, 3 sq.) πάσης τῆς τοιαύτης βαναυσίης
MH^a : πάσης ἄλλης τοιαύτης βαναυσίης IRH^a
post corr. (τ erasum et ἄλλ additum).

Les correcteurs étant assez nombreux dans H^a, les corrections ne sont pas attribuables de façon certaine, d'autant plus qu'elles portent parfois sur un trait très court. Toutefois, on sait que l'un de ses correcteurs est celui qui a restauré le manuscrit au XIV^e siècle (= H^b) en prenant le texte dans I ou dans un manuscrit de la famille de I. Or, en c. 1, 2 (2, 6), l'adjonction de νούσοισι *supra lineam* (non signalée par Rivier) est de la main du restaurateur. On comprend le mécanisme qui explique, au moins dans ce cas, l'accord apparent de HI (R) noté par Rivier. Un tel accord ne s'explique pas par l'existence d'un modèle commun perdu des *recentiores*, mais par l'influence indirecte de I sur le manuscrit H^a après sa copie.

L'hypothèse de l'existence d'un modèle commun perdu des *recentiores* dans le cadre d'une tradition manuscrite qui est transmise par la partie ancienne de H ne repose donc sur aucun fait solide, du moins à partir de l'exemple de *Maladie sacrée*¹⁶⁴. H^a est une copie directe

164. Pour des conclusions analogues à partir de la tradition manuscrite de *Maladies II*, voir J. Jouanna, *Hippocrate*, tome X, 2^e partie.

et fidèle de M, présentant très peu d'innovations dans la copie de première main par rapport à son modèle. En revanche I est une copie moins conservatrice faite sur M, empruntant des voies et des choix différents de ceux de la copie de H^a. On en citera un exemple, l'utilisation différente qui est faite de la première note marginale de M (texte donné *supra*, p. LXXVIII ; voir aussi c. 1, 1, p. 2, 1 app. crit). Dans H^a, cette note marginale est reproduite fidèlement en marge sans aucun changement (fol. 97^r marge inférieure)¹⁶⁵. Dans I, elle est copiée en pleine page après le titre et avant le texte du traité ; et surtout elle présente d'assez nombreuses traces de réécriture. Voici le texte dans I : οὐ γνήσιον Ἱπποκράτους (τοῦτο ?) λέγει ὁ Γαληνός· ἀξιολόγου δέ τινος ἀνδρὸς καὶ κατὰ τὴν ἐρμηνείαν καὶ κατὰ τὴν διάνοιαν· Ἱπποκράτους γὰρ οὐδὲν δοκεῖ ἔχειν οὔτε κατὰ τὸν τρόπον τῆς ἐρμηνείας οὔτε κατὰ τὸ ἀκριβὲς τῆς διανοίας. Il n'y a pas moins de cinq modifi-

Maladies II, Paris, 1983, p. 75 avec la note 1 (où est signalée l'étude de G. Preiser, *Die hippokratischen Schriften De iudicationibus und De diebus iudicatoriis*, Diss. Kiel, 1957, p. VI*, qui fait dériver lui aussi I et H^a indépendamment de M ; rajouter pour cette même solution l'étude de P. Potter, *Hippokrates. Über die Krankheiten III*, CMG I 2,3, Berlin, 1980, p. 31). Pour deux études de synthèse sur la mise en question du modèle commun perdu des *recentiores* dans les cas où les traités sont conservés par la partie ancienne de H, voir indépendamment et par des méthodes différentes, H. Grensemann, « Bemerkungen zu den (jüngeren) Hippokrateshandschriften » dans M. Grmek et F. Robert, *Hippocratica*, Paris, 1980, p. 189-198 et J. Jouanna, « L'analyse codicologique du *Parisinus gr.* 2140 et l'histoire du texte hippocratique », *Scriptorium*, 38, 1984, p. 50-62 (avec les réactions opposées de S. Byl « Méthode philologique [ou] et analyse codicologique », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 64, 1986, p. 62-67 et de J. Irigoin, *Tradition et critique des textes grecs*, Paris, 1997, p. 209 sq. ; cours du Collège de France de 1987-1988).

165. Il en est de même de tous les autres titres secondaires en marge de M. Ils se retrouvent transcrits beaucoup plus fidèlement dans H^a que dans I. Pour la fidélité de H^a par rapport à M, voir pour la tradition de *Maladies III*, P. Potter, *Hippokrates. Über die Krankheiten III...* (1980), p. 23 sq.

cations en quelques lignes : déplacement de φησι ὁ Γαληνὸς avec remplacement de φησι par λέγει ; adjonction de τινος avant ἀνδρός ; remplacement de δέ par γάρ ; de ἐν αὐτῷ par δοκεῖ ἔχειν ; changement de τὸ τῆς διανοίας ἀκριβές en τὸ ἀκριβές τῆς διανοίας. Littré dans son apparat critique signale bien ce texte, mais il l'attribue uniquement à E (qui est une copie remontant à R par l'intermédiaire de U). La note marginale se trouve donc aussi bien dans I que dans R. Cet exemple montre bien l'écart qu'il y a entre d'un côté H^a et de l'autre I (et R) sur la solution qui a été adoptée pour la copie d'une note marginale importante.

2. Existe-t-il un modèle commun de I et de R, ou doit-on considérer que R appartient au groupe de I ?

S'il n'existe pas de modèle commun de H^a I R, comment s'expliquent les relations de I et de R ? A. Rivier (p. 110) note qu'il existe d'assez nombreux passages où R et I présentent des fautes ou conjectures communes par rapport à M et H (il cite 12 cas, p. 110), mais il note aussi qu'il y a quelques passages où R est en accord avec H contre MI (il en cite 5, p. 111). Pour expliquer ces relations, il admettait l'hypothèse du modèle commun entre I et R comme la plus vraisemblable. Mais dans une note (p. 111, n. 2), il envisage une autre hypothèse à laquelle il s'était d'abord arrêté, à savoir que R doit à I les fautes et conjectures communes à ces deux manuscrits et que les leçons qu'il a en propre avec H proviendraient de la contamination. Cependant il ajoute : « Mais rien ne prouve qu'il (*sc.* R) ait eu I sous les yeux. » Or cela semble prouvé par un fait extérieur au traité, l'existence d'une lacune importante de R qui s'explique par la perte accidentelle d'un folio de I vers la fin du manuscrit¹⁶⁶. La place de R par rapport à H^a et I peut probablement varier d'un traité à l'autre. Car certaines

166. Voir J. Jouanna, « L'analyse codicologique du *Parisinus gr.* 2140... » (1984), p. 50-62.

études postulent une filiation directe H^a (après corrections) — R¹⁶⁷. Est-ce à dire que le modèle principal de R, manuscrit de contamination, a pu varier au cours de la copie ? De toute façon, R est un manuscrit au profil particulier qui a disposé de données lexicographiques indépendantes de M portées en marge du manuscrit¹⁶⁸ ; mais en ce qui concerne le texte lui-même, il ne semble pas avoir disposé d'un matériel indépendant de celui des manuscrits conservés.

La réponse à ces deux questions sur le classement des *recentiores* n'a aucune incidence sur la valeur relative de ces manuscrits récents pour l'édition : ils ne doivent pas figurer dans l'apparat critique, sauf éventuellement dans le cas de bonnes conjectures.

B. LA TRADITION INDIRECTE

1. Les glossateurs : Bacchéios de Tanagra, Érotien et Galien.

a) Bacchéios de Tanagra.

Bacchéios de Tanagra, médecin des III^e/II^e siècles avant J.-C., disciple d'Hérophile, a été le deuxième auteur à composer un glossaire sur Hippocrate¹⁶⁹. Son œuvre en trois livres est perdue, mais elle est connue indirectement, en particulier par le *Glossaire* d'Érotien qui y fait référence. D'après la glose d'Érotien A 47 s.v. ἀλάστορες (citée *infra*, p. CIII), il est clair que ce terme

167. Voir P. Potter, *Hippokrates. Über die Krankheiten III...* (1980), p. 24 sq. ; J. Jouanna, *Maladies II...* (1983), p. 77 sq.

168. Voir *infra*, p. CVIII sqq. : « Les scholies dans la tradition hippocratique ».

169. Le premier auteur d'un *Glossaire hippocratique* a été Xénocrate de Cos (cf. Érotien, éd. Nachmanson 4, 24 sq.), au début du III^e siècle avant J.-C. Sur Bacchéios de Tanagra, voir H. von Staden, *Herophilus. The Art of Medicine in Early Alexandria*, Cambridge University Press, 1989, p. 484-500.

employé uniquement, en ce qui concerne la *Collection hippocratique*, dans *Maladie sacrée* c. 1, 12 (8, 17), a été commenté par Bacchéios dans son livre I. Ainsi le traité de la *Maladie sacrée* faisait déjà partie de la *Collection hippocratique* aux III^e/II^e siècles avant J.-C.

b) Érotien.

Dans la préface à son *Glossaire hippocratique*, Érotien donne la liste des traités authentiques d'Hippocrate en les rangeant par catégories. Le traité de la *Maladie sacrée* est mentionné dans la catégorie des « traités étiologiques et physiques ». Ces traités sont *Vents*, *Nature de l'homme*, *Maladie sacrée*, *Nature de l'enfant* et *Airs, eaux, lieux*¹⁷⁰.

Érotien a glosé certains mots du traité qu'il a lu après le traité des *Airs eaux, lieux* et celui des *Vents*. Voici les gloses provenant de *Maladie sacrée*¹⁷¹ :

— A 44 (éd. Nachmanson 17, 4 sq.) : ἀναΐσσοντας (Foes¹ : ἀναΐσσοντος codd.)· ἀνορμῶντας (Foes¹ : ἀνορμῶντος codd.)· αἴσσειν γὰρ τὸ ὀρμᾶν λέγεται = c. 1, 3 (3, 12) ἀναΐσσοντας M : αἴσσοντας Θ.

La glose convient mieux pour la forme à *Pronostic*, c. 19, Littré II, 164, 8 sq. (= Alexanderson 219, 10) qui a le génitif ἀναΐσσοντος ; mais par sa place elle est très éloignée des gloses du *Pronostic* (A1 à A 5), alors qu'elle jouxte les autres gloses de *Maladie sacrée*.

— A 45 (éd. Nachmanson 17, 6-8) ἀλαζόνες· εἴρηται παρὰ τὸ ἀπὸ ἄλης ζῆν· ἄλη δὲ ἡ πλάνη· καὶ ἀλήτην τὸν πλανήτην· λέγονται δ' οὕτω καὶ οἱ ψευῆσαι = c. 1, 4 (4, 1) ἀλαζόνες Θ M. *Hapax* dans la *Collection hippocratique*.

— A 46 (éd. Nachmanson 17, 9-13) : ἀνταῖον θεόν (Schneider : ἀντεόνθεον codd. Ἀνταῖον θεόν Wel-

170. E. Nachmanson, *Erotiani vocum Hippocraticarum collectio cum fragmentis*, Upsaliae, 1918, p. 9, 9-11.

171. Voir E. Nachmanson, *Erotianstudien*, Uppsala, 1917, p. 325-328.

cker)· τὸν βλάβης ὑπονοούμενον αἴτιον ἔσεσθαι ἀνθρώποις (Welcker : ἄνθρωπον codd.)· ἀνταῖον (Schneider : ἀντέον A ἀντίον HLMO) δ' ἐκάλουν οἱ παλαιοὶ τὸν ἰσώφρονα[†], ὥς καὶ (ὁ add. HLMO) Σοφοκλῆς ἐν Κλυταιμνήστρᾳ λέγων·

τὸν δὲ ἀνταῖον (Schneider : ἄντεον codd.) περιδινέοντα οὐχ ὄρατε (Sophocle, frag. 334 Radt)

καὶ δεῖμα ἰπροσπέοντα[†] ἀνταΐας (Hsch : ἀντέας A ἀντίας codd.) θεοῦ (Sophocle, frag. 400 Radt)¹⁷².

Le passage glosé qui n'a pas été conservé par les manuscrits hippocratiques se situe en principe entre c. 1, 4 (4, 1) ἀλαζόνες (A 45) et c. 1, 12 (8, 17) ἀλάστορας (A 47), puisque les gloses commençant par la même lettre ont été conservées dans l'ordre de la lecture d'Érotien. Mais il n'est pas possible de déterminer ce passage avec certitude. J. Ilberg¹⁷³ propose de situer la glose en c. 1, 6 (6, 1 sq.), là où nos manuscrits lisent ὁ θεὸς αἴτιος. Avec la leçon d'Érotien, on aurait le texte et le sens suivants : οὐκέτι ὁ θεὸς ἀνταῖός ἐστιν. La solution est séduisante : la corruption de ἀνταῖος en αἴτιος est très aisée et l'adjectif s'insère de façon naturelle dans une opposition nuisible/utile qui serait à la fois dans la proposition exprimée de façon négative et dans la proposition exprimée de façon positive avec un chiasme (οὐκέτι ὁ θεὸς ἀνταῖός ἐστιν, οὐδ' οἱ καθαρμοὶ ὠφελέουσιν, ἀλλὰ τὰ ἐδέσματα τὰ ἰώμενά ἐστι καὶ τὰ βλάπτοντα, « ce n'est plus la divinité qui est *hostile* et ce ne sont pas les purifications qui sont *utiles*, mais ce sont les aliments qui *procurent la guérison* et ce sont eux qui *causent du tort* »). La seule objection que l'on puisse faire est que le mot glosé est à l'accusatif chez Érotien et

172. On rapprochera la glose de ἀνταῖος par βλάβης αἴτιος dans l'*Etymologicum Magnum*, s.v. ἀνταΐα.

173. J. Ilberg, « Das Hippokrates-Glossar des Erotianos und seine ursprüngliche Gestalt », *Abhandl. der Kgl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, Philol.-hist. Classe, 34, 1893, p. 132, n. 3.

non pas au nominatif. Une autre hypothèse a été proposée par O. Regenbogen¹⁷⁴. Selon lui, en c. 1, 11 (8, 2) on aurait une lacune de < τὸν Ἀνταῖον φασιν αἴτιον εἶναι > après ἦν μὲν γὰρ αἶγα μιμῶνται, ce qui donnerait le sens suivant : « si les malades imitent (le bêlement de) la chèvre, ils disent que c'est le dieu hostile qui est la cause » ; et ce dieu hostile serait Pan, de même que la déesse dite ἀνταία est soit Rhéa (Cybèle), soit Hécate¹⁷⁵. Cette solution est approuvée par E. Nachmanson¹⁷⁶. Mais, à la différence d' ἀνταία qualifiant Rhéa ou Hécate, aucun témoignage ne dit que Pan est qualifié d'ἀνταῖος, et l'hypothèse de la lacune est assez arbitraire. D'autres explications ont été proposées : lire en c. 1, 11 (8, 6) ἀνταίης θεοῦ à la place de Ἐνοδείης οὐ de M¹⁷⁷, ou à la place de Ἐκάτης quelques lignes plus bas (8, 12) ἀνταίου θεοῦ¹⁷⁸. La diversité des solutions proposées

174. O. Regenbogen, *Symbola* ... (1914), p. 15.

175. Pour les témoignages sur les deux déesses qualifiées d'ἀνταία, voir par exemple *Etymologicum Magnum*, s.v. ἀνταία· Ἡ Ῥέα... καὶ ἡ Ἐκάτη ; cf. aussi Hésychius s.v. ἀνταία· ἐναντία, ἰκέσιος. Αἰσχύλος Σεμέλη (frag. 223 Radt). σημαίνει δὲ καὶ δαίμονα (cf. Sophocle frag. 334 et 400 Radt = Érotien A 46 cité ici). τὴν Ἐκάτην δὲ Ἀνταίαν λέγουσιν, ἀπὸ τοῦ ἐπιπέμπειν αὐτά. Pour désigner la Mère des dieux, Rhéa, l'adjectif ἀνταία devait être déjà employé par Euripide dans *Oreste*, v. 1454, là où nos manuscrits donnent αἰαί (cf. scholie au v. 1454 : καλεῖται δὲ καὶ Ἀνταία τοῖς Φρυγῖ γὰρ ὑπαντῶσι φοβερά ἐστιν ; la leçon de la scholie, généralement ignorée par les éditeurs, a été correctement introduite dans le texte par Hartung et reprise par Diggle ; voir aussi la note de l'éd. Willink *ad loc.*) ; l'expression ἀνταίη δαίμων chez Apollonios de Rhodes I, v. 1141, désigne Rhéa (avec la note de l'éd. Vian *ad loc.*) ; voir aussi *Hymnes orphiques* 41, Titre : Μητρὸς Ἀνταίας (= Déméter), v. 1 Ἀνταία βασίλεια, θεά et v. 10 εὐάντητον. L'adjectif a évolué du sens de « redoutable » quand on la rencontre au sens de « secourable » quand on vient à elle en suppliant.

176. E. Nachmanson, *Erotianstudien*, p. 326.

177. Cobet chez Ermerins, p. 56. Cobet présente toutefois sa lecture inspirée par Érotien avec un point d'interrogation.

178. H. Grensemann, « Emendationen zu Hippokrates De Morbo Sacro », *Hermes*, 93, 1965, p. 490 sq. M. L. West, *Textual Criticism and Editorial Technique*, Stuttgart, 1973, p. 125 sq. critique la solution

signifie que la glose ne peut pas être localisée avec certitude ; mais la solution de J. Ilberg reste la plus vraisemblable.

— A 47 (éd. Nachmanson 17, 14-19) ἀλάστορες· Βακχεῖος μὲν ἐν πρώτῳ φονεῖς φησιν ἐκ τῆς [ἐν] Εὐριπίδου Μελανίππης λέγοντος·

ἴσως ἀλάστορ' (Elmsley : ἀλάστορας codd.) οὐκ ἐτόλμησε κτανεῖν (= Euripide, Frag. 513 Nauck² = Jouan-Van Looy II 395)

ἐνιοι δὲ τοὺς ἀνόσιόν τι καὶ μιὰρὸν εἰργασμένους, κἂν μὴ ᾧσι φονεῖς, οἷον ἄληστὰ τινα καθ' ὁδοὺς διαπραττόμενοι παρὰ τὸ ἀλιτεῖν (Foes¹ : ἀλητεῖν codd.) καλοῦνται (Klein : καὶ αὐτοὶ codd.), ὅπερ ἐστὶν ἀμαρτεῖν = c. 1, 12 (8, 17) ἀλάστορας.

L'attribution est certaine, car le terme est un *hapax* dans la *Collection hippocratique*¹⁷⁹.

— K 55 (éd. Nachmanson 54, 12) κεκρᾶκται· φωνητικοὶ καὶ κραύγασοι (καὶ κραύγασοι om. HLMO) = c. 15, 1 (27, 9) κεκρᾶκται ΘM^{corr} (κεκραται M).

La glose ne peut appartenir qu'à ce passage, car le terme n'est pas attesté ailleurs dans la *Collection hippocratique*. Mais cette localisation suppose une forte perturbation de l'ordre des gloses commençant par K, car de nombreuses gloses (K 25 à K 54) précédant cette glose K 55 appartiennent à des traités qu'Érotien a lus après celui de *Maladie sacrée*.

— M 8 (éd. Nachmanson 60, 1) μεμιασμένον· λοιμῶδες γεγονός.

de H. Grensemann (sans connaître du reste les autres solutions), mais il en propose une qui est plus invraisemblable (à la place de c. 1, 12 = 9, 3 τοὺς θεούς), car elle ne respecte pas l'ordre des gloses et donne à ἀνταῖος le sens de « supplicated », ce qui ne correspond pas au sens donné par Érotien dans sa glose.

179. Sur cette glose, voir M. Wellmann, *Hippokratesglossare* dans *Quellen und Studien zur Gesch. der Naturwiss. und der Medizin*, II, Berlin, 1931, p. 48 sq.

Étant donné l'ordre des gloses, elle peut s'appliquer aussi bien au traité des *Vents*, c. 5, 1 qu'à *Maladie sacrée*, c. 1, 13 (9, 11). Toutefois, comme le remarque déjà Foes (*Œconomia Hippocratis...*, s.v. μεμιασμέ-vov), le contenu de la glose correspond au contexte des *Vents*, et non à celui de *Maladie sacrée*.

— O 14 (éd. Nachmanson 65, 16) ὁτίδος· ὀρνέου εἰδός ἐστιν, ὃ τινες ὠτίδα καλοῦσιν = c. 1, 4 (4, 15) οτιδος θ ὠτίδος ἔτι δ' ὄσ[α] (< OTIDOC) M.

Le terme n'est pas attesté ailleurs dans la *Collection hippocratique*. Comme Grensemann (p. 34 sq.) l'a justement remarqué, la leçon de M résulte du redoublement du mot (avec les deux orthographes) provenant de l'insertion dans le texte d'une glose marginale issue d'Érotien ou de Galien (voir *infra* les gloses de Galien p. CVII). Voir aussi la glose Ω 3.

— Π 30 (éd. Nachmanson 71, 7 sq.) πρόβατα· οὕτω καλεῖ κοινῶς πάντα τὰ τετράποδα νῦν. La glose est traditionnellement attribuée à *Airs, eaux, lieux*, c. 18 (Jouanna 232, 6 sq. = Diller 18, 12 = Littré II, 68, 17 sq.) où il y a τὰ πρόβατα... καὶ αἱ βόες καὶ οἱ ἵπποι. Si elle convient pour la forme (neutre pluriel), elle ne convient pas du tout pour l'explication, car πρόβατα ne peut pas signifier dans *Airs, eaux, lieux* les quadrupèdes en général, puisque les bœufs et les chevaux sont cités en plus des πρόβατα (voir déjà H. Diller, *Die Überlieferung der hippokratischen Schrift ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ ΥΔΑΤΩΝ ΤΟΠΩΝ*, dans *Philologus*, Suppl. 23,3 Leipzig, 1932, p. 148). En revanche, cette explication s'applique bien à *Maladie sacrée*, c. 1, 6 (5, 17) : οὐ γάρ ἐστιν ἄλλο πρόβατον οὐδὲν ἢ αἶγες καὶ βόες. Galien cite justement ce passage pour illustrer le sens large de πρόβατον dans son *Commentaire aux Articulations* d'Hippocrate (voir *infra*, p. CXIV). L'ordre des gloses ne s'oppose pas, de façon dirimante, à ce que la glose porte sur *Maladie sacrée*. En effet Érotien lisait, dans son exemplaire, *Maladie sacrée* après *Airs, eaux, lieux* et *Vents*. Or, il n'y a pas de glose Π tirée des *Vents*. Les gloses provenant d'*Airs, eaux, lieux* et de

Maladie sacrée se côtoient. Qui plus est, il y a une imbri-
cation des gloses Π tirées d'*Airs, eaux lieux* et de *Maladie sacrée*, puisque Π 32, appartenant incontestablement à *Airs, eaux, lieux*, vient actuellement après Π 31 qui appar-
tient tout aussi incontestablement à *Maladie sacrée*, alors que l'on attend l'ordre inverse. Il n'est pas impossible qu'Érotien glosant πρόβατα *vel* πρόβατον ait mis en rap-
port les deux passages d'*Airs, eaux, lieux* et de *Maladie sacrée* pour opposer le sens de « petit bétail » dans *Airs, eaux, lieux* au sens large de *Maladie sacrée*. L'emploi de νῦν « maintenant » semble bien convenir au deuxième passage qu'Érotien a rencontré dans son ordre de lecture, à savoir *Maladie sacrée*. Il convient de rappeler, pour la clarté de la discussion, que l'état actuel du *Glossaire* d'É-
rotien n'est qu'une version abrégée et remaniée : dans l'original, les gloses suivaient l'ordre de lecture d'É-
rotien ; elles ont été ensuite regroupées par ordre alphabé-
tique, mais de telle façon que l'ordre de lecture a été conservé à l'intérieur de chaque lettre.

— Π 31 (éd. Nachmanson 71, 9 sq.) παραμπεχόμενοι· παρακαλυπτόμενοι· εἴρηται δὲ παρὰ τὴν ἀμπεχόνην, ἥτις ἐστὶ παρακάλυψις = c. 1, 4 (4, 2 sq.) παραμπεχόμενοι ΘΜ.

Le verbe n'est pas attesté ailleurs dans la *Collection hippocratique*.

— Υ 8 (éd. Nachmanson 88, 14) ὑγιηρὸς γόνος· ἀντὶ τοῦ ὑγιηρὸν σπέρμα.

La glose peut s'appliquer soit à *Airs, eaux, lieux*, c. 14 (Jouanna 224, 17 sq.) ὁ... γόνος... ὑγιηρὸς soit à *Maladie sacrée*, c. 2, 2 (10, 16 et 18) ὁ γόνος... ὑγιηρὸς.

— Φ 9 (éd. Nachmanson 91, 12) φλυδᾶν (A : φλιδᾶν LMO)· διικνεῖσθαι (codd. : διαχεῖσθαι Foes¹ e Hesychio) καὶ διαπηδᾶν (codd. : διαμυδᾶν Klein e Galeno) καὶ διαπίνειν (codd. : διαπίπτειν Foes¹ e Hesychio Nachmanson).

Cette glose d'Érotien a été maltraitée dans la tradition manuscrite ; on a essayé de la restaurer à l'aide de la glose

de Galien (φλυδᾶ· ὑγραίνεται, μυδᾶ) et des gloses d'Hésychius (φλυδᾶν· διαχειῖσθαι et φλιδάνει· διαπίπτει, διαρρεῖ). Elle correspond à c. 13, 4 (25, 3) φλυδᾶν **Θ** : φλοιδᾶν M. La glose peut toutefois s'appliquer aussi à *Airs, eaux, lieux*, c. 10 (Jouanna 213, 1) où φλυδᾶν, leçon donnée par Gadaldini et les manuscrits de la citation de Galien, est probablement préférable à πλαδᾶν de V edd. (voir la note *ad loc.* 213, n. 1 = p. 285 sq.).

— **Ω** 3 (éd. Nachmanson 96, 1-3) ὠτίδος (Steph. : ὠτίδα codd.)· καὶ ὀτίδος (ὠτίδος LMO)· ἑκατέρως γὰρ γράφεται· ἔστι δὲ ὀρνέου εἶδος, ὃ πλεῖστον μάλιστα ἐν Θράκῃ καὶ Μακεδονίᾳ εὕρεται = c. 1, 4 (4, 15) οτιδος **Θ** ὠτίδος ἔτι δ' ὄσ[α] (< OTIDOC) M. Voir aussi glose **O** 14.

À ces gloses conservées dans la version du *Glossaire* d'Érotien transmise par les manuscrits, Nachmanson ajoute trois gloses marginales du manuscrit hippocratique récent R qu'il considère comme des fragments de l'œuvre d'Érotien (Frag. n° 33 à 35, éd. Nachmanson, p. 108-109). L'origine de ces gloses n'étant pas totalement certaine, il a paru plus conforme aux faits d'en traiter séparément dans un développement sur les gloses manuscrites dans la tradition hippocratique.

En résumé, les gloses conservées par Érotien confirment dans l'ensemble le texte de la tradition manuscrite (A 44 ; A 45 ; A 47 ; Π 31 ; Y 8 ; Φ 9) et même dans un cas ses variantes (**O** 14 et **Ω** 3). Elles permettent de déceler l'influence des *Glossaires* sur le texte hippocratique, ici l'insertion d'un doublet dans M (cf. **O** 14 et **Ω** 3). Enfin, elles ont conservé un mot rare (ἀνταῖον) dont la localisation précise n'est pas certaine.

c) Le glossaire de Galien.

Quatre gloses de Galien peuvent être rattachées au traité¹⁸⁰. Trois sont certaines, car, bien que l'origine des

180. H. Grensemann (p. 48) n'en cite que deux (les deux mots glo-

gloses ne soit pas indiquée, elles portent sur trois mots qui n'apparaissent pas ailleurs dans la *Collection hippocratique*. Il se trouve que deux de ces trois mots sont déjà glosés par Érotien ; mais le contenu des gloses n'est pas totalement identique, ce qui semble signifier qu'Érotien n'est pas la source du *Glossaire* de Galien, au moins en ce qui concerne ces gloses¹⁸¹. L'attribution de la quatrième glose est moins certaine.

— 1 (éd. Kühn XIX, 74, 6-8) ἀλάστορες· αὐτοί τε οἱ ἄνθρωποι οἱ τὰ ἄλῃστα ἐργασάμενοι (post ἐργασάμενοι add. παρὰ τὸ τὰ τοιαῦτα ἁμαρτάνειν ἐφ' οἷς ἐστὶν ἀλαστῆσαι καὶ στενάξαι Kühn) καὶ οἱ τιμωροὶ αὐτῶν δαίμονες (glossa deest in M) = c. 1, 12 (8, 17) ἀλάστορας. Comparer Érotien A 47.

— 2 (éd. Kühn XIX, 77, 10) ἀμβλυωπότερα (Laur : ἀμβλυωποτέρας R)· τὰ ἀμβλύτερον ὁρώμενα (Laur : ὁρώμενα R), τουτέστιν ἀμυδρότερον (glossa deest in M) = c. 13, 3 (24, 15) ἀμβλυωπότερα.

— 3 (éd. Kühn XIX, 127, 8-10) ὀτίδος· τοῦ ὀρνέου ὁ Ἀριστοτέλης ὠτίδα (M Laur : ὠτίδος R) διὰ τοῦ ω (post ω add. μεγάλου R) καλεῖ, Ξενοφῶν δὲ ἐν τῷ πρώτῳ (τῷ α' M Laur : τῇ περὶ R) Κύρου ἀναβάσεως (= *Anabasis* I, 5, 2) ὀτίδα διὰ τοῦ ο (post ο add. μικροῦ γράφει R γράφει Kühn) = c. 1, 4 (4, 15) οτιδος θ ὠτίδος ἔτι δ' ὄσ[α] (< ΟΤΙΔΟC) M. Comparer Érotien O 14 et Ω 3.

— 4 (éd. Kühn XIX, 152, 11) φλυδᾶ· ὑγραίνεται, μυδᾶ (M Laur R : φλυδᾶν· ὑγραίνεσθαι, μυδᾶν Foes¹) = c. 13, 4 (25, 3) φλυδᾶν θ : φλοιδᾶν M. Comparer Érotien Φ 9.

sés aussi par Érotien). En revanche, les quatre gloses sont citées et éditées dans A. Anastassiou / D. Irmer, *Testimonien zum Corpus Hippocraticum*, II, 1, Göttingen, 1997, p. 340 sq.

181. Sur le problème des relations entre les glossaires d'Érotien et de Galien, voir A. Nikitas, « ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΓΝΗΣΙΟΤΗΤΟΣ ΤΟΥ ΥΠΟ ΤΟ ΟΝΟΜΑ ΤΟΥ ΓΑΛΗΝΟΥ ΣΩΖΟΜΕΝΟΥ ΛΕΞΙΚΟΥ ΚΑΙ ΤΗΣ ΣΧΕΣΕΩΣ ΑΥΤΟΥ ΠΡΟΣ ΤΟ ΕΡΩΤΙΑΝΕΙΟΝ ΛΕΞΙΚΟΝ », *ΠΛΑΤΩΝ*, 22, 1970, p. 200-210 : il conclut par la négative (p. 210).

d) Le glossaire d'Hésychius.

Quelques gloses d'Hésychius peuvent provenir du traité ou avoir un certain rapport avec lui :

— ἀλαζών· ὑπερήφανος, ψεύστης, ἢ ἀπὸ ἄλης ζῶν, ὃ ἔστιν ἄλας (ὃ — ἄλας del. Schmidt Latte). Cf. c. 1, 4 (4, 1) ἀλαζόνες **Θ** M. Comparer Érotien A 45. M. Schmidt, *Hesychii Alexandrini Lexicon, ed. minor*, 2^e éd., Iena, 1867, p. 84, mettait déjà en rapport avec ce passage d'Hippocrate.

— ἀνταΐα· ἐναντία, ἰκέσιος. Αἰσχύλος Σεμέλη (frag. 223 Radt). σημαίνει δὲ καὶ δαίμονα (cf. Sophocle frag. 334 et 400 Radt = Érotien A 46)· καὶ τὴν Ἑκάτην δὲ Ἀνταΐαν λέγουσιν, ἀπὸ τοῦ ἐπιπέμπειν αὐτά. Comparer Érotien A 46.

— ἀλάστορες· παλαμναῖοι, οἱ μιάσμασι ἐνεχόμενοι, ἢ οἱ μεγάλα ἁμαρτάνοντες = c. 1, 12 (8, 17) ἀλάστορας. Comparer Érotien A 47 et Galien 1. La glose peut se référer aussi à Démosthène, *Sur la couronne* (18) 296 ἄνθρωποι μιαροὶ καὶ κόλακες καὶ ἀλάστορες.

— φλυδᾶν· διαχεῖσθαι = c. 13, 4 (25, 3) φλυδᾶν **Θ** : φλοιδᾶν M. Comparer Érotien Φ 9 et Galien 4. Cette glose a été utilisée dès le XVI^e siècle pour proposer une correction à la glose d'Érotien Φ 9.

e) Les scholies dans la tradition hippocratique.

Un manuscrit récent, descendant indirectement de M, le *Vaticanus gr.* 277 (R), possède en marge, ainsi que son apographe, l'*Urbinas gr.* 68 (U), trois scholies marginales au traité qui sont traditionnellement attribuées à Érotien depuis leur découverte par Charles Daremberg¹⁸² :

182. Ch. Daremberg, *Notice et extraits des manuscrits médicaux*, Paris, 1853 (App. II, p. 198 sq. : scholies inédites sur Hippocrate) : « Dans un rapport manuscrit adressé à M. le ministre de l'instruction publique pendant ma mission en Italie (décembre 1849), j'ai signalé des scolies très-importantes qui se trouvent à la marge de deux manuscrits d'Hippocrate appartenant à la bibliothèque du Vatican (*Vat. anc.*

— Scholie n° 1 (R^{ms} fol. 102^r = Érotien frag. 33, éd. Nachmanson 108, 10-109, 16) = c. 1, 1 (2, 2) θειοτέρη :
 θεῖόν τινές φασι τὴν ἱερὰν νόσον. ταύτην γὰρ εἶναι
 θεόπεμπτον ἱερὰν τε λέγεσθαι ὡς θείαν οὖσαν. ἕτεροι
 δὲ ὑπέλαβον τὴν δεισιδαιμονίαν. ἐξεταστέον γάρ,
 φασί, ποταπῷ χρῆται τύπῳ ὁ νοσῶν, ἵνα, εἰ μὲν
 Ἰουδαῖός τις ἦ, τὰ χοίρεια ἐπ' αὐτῷ παρατηρώμεθα, εἰ
 δ' Αἰγύπτιος, τὰ προβάτεια ἢ αἴγεια. ἄλλοι δὲ θεῖόν
 φασι τὸ ἐνθουσιαστικὸν πάθος. Βακχεῖος δὲ καὶ
 Καλλίμαχος Φιλῖνός τε καὶ (καὶ Klein : post Ταραν-
 τίνος R) ὁ Ταραντῖνος Ἡρακλείδης θεῖον ὑπέλαβον
 τὸ λοιμικὸν πάθος διὰ τὸ τοὺς λοιμοὺς ἐκ θεοῦ δοκεῖν
 εἶναι. ὁ δὲ Ξενοφῶν ὁ Πραξαγόρου γνώριμος θεῖον
 ἔφη τὸ τῶν κρισίμων ἡμερῶν γένος. καθάπερ γάρ,
 φησί, τοῖς ἐν πελάγει χειμαζομένοις οἱ Διόσκουροι
 φανέντες σωτηρίαν ἐπιφέρουσι θεοὶ ὄντες, τοῦτο καὶ
 αἱ κρίσιμοι ἡμέραι γενόμεναι πολλάκις σωτηρίαν
 ἤνεγκαν. γνωστέον οὖν, ὅτι ὁ Ξενοφῶν ἁμαρτάνει
 θεῖον φήσας τὴν κρίσιμον ἡμέραν. εἰ γὰρ κατὰ τὸν
 Ἱπποκράτην πᾶσα ἡμέρα κρίσιμός ἐστι διὰ τὸ ποτὲ
 μὲν τὰς ἀρτίας ὑπ' αὐτοῦ ὡς κρισίμους ὀρίζεσθαι,
 πλειστάκις δὲ τὰς περιττάς, δεήσει ἐπὶ τῶν καμ-
 νόντων περὶ πασῶν ἡμερῶν σκέπτεσθαι. πρὸς τούτοις
 τί δήποτε πλειστάκις περὶ κρισίμων λαλήσας εἰς ἓνα
 μόνον τόπον θεῖον ὠνόμασε τὴν κρίσιμον ἡμέραν ;
 καὶ οἱ τὴν ἐπιληψίαν θεῖον οἰόμενοι εἰρῆσθαι οὐκ
 ἀνέγνωσαν τὸν ἄνδρα. ῥητῶς γὰρ αὐτὸς ἐνθάδε μέμ-
 φεται τοὺς θεόπεμπτον ὀνομάζοντας τὸ πάθος δι' ὧν
 φησιν· 'οὐδέν τί μοι τῶν ἄλλων νούσων δοκεῖ θειο-
 τέρη εἶναι οὐδ' ἱερωτέρη, ἀλλὰ φύσιν ἔχει ἣν καὶ τὰ
 λοιπὰ νοσήματα'. οἱ τε τὴν δεισιδαιμονίαν οἰόμενοι
 εἰρῆσθαι σφόδρα εἰσὶν εὐήθεις. οὐ γὰρ ἔμελεν
 (ἔμελεν Klein : ἔμελλεν R) Ἱπποκράτει περὶ προγνώ-
 σεως γράφοντι μεμνησθαι τῶν διὰ τὰς τροφὰς νοσοῦν-

των· ἄλλ' οὐδὲ τὴν μανίαν οὐδὲ τὸ ἐνθουσιαστικὸν πάθος. τοὺς δὲ λέγοντας τὸν ἔρωτα θεῖον εἰρῆσθαι πιθανῶς λέγειν καὶ εὐλόγως τὸν Ἱπποκράτην παρεγγυᾶν, ἵνα παρατηρῶμεν, μὴ ἄρα τὰ παρεπόμενα συμπτώματα δι' ἐρωτικήν τινα συμπάθειαν γίνεται.

« Divin] Certains disent que c'est la maladie sacrée ; car cette maladie, affirment-ils, est envoyée par les dieux et est dite sacrée, en tant qu'elle est divine. D'autres ont vu (sous ce mot) la crainte superstitieuse des dieux : il faut enquêter avec soin, disent-ils, pour savoir la règle de vie que suit le malade, afin que, s'il est juif, nous nous gardions de lui donner de la viande de porc et s'il est égyptien, de la viande de mouton ou de chèvre. D'autres disent que c'est l'état de possession divine. Bacchéios, Callimaque, Philinos et Héraclide de Tarente ont vu (sous ce mot) la pestilence, du fait que les pestilences passent pour être envoyées par un dieu. Et Xénophon le disciple de Praxagoras a dit que c'est la catégorie des jours critiques. De même en effet, dit-il, qu'à ceux qui sont victimes d'une tempête, les Dioscures, en apparaissant, apportent le salut, étant des dieux, de même aussi les jours critiques, quand ils arrivent, apportent souvent le salut. Il faut donc comprendre que Xénophon commet une erreur en disant que le divin c'est le jour critique ; car si selon Hippocrate chaque jour est critique du fait que ce sont parfois les jours pairs qui sont définis par lui comme critiques, mais le plus souvent les jours impairs (cf. *Épidémies* I, 3, c. 12, Littré II, 678, 5-7), il faudra porter son examen, concernant les malades, sur tous les jours de la maladie. Outre cela, pourquoi donc lui qui a parlé si souvent des jours critiques n'a-t-il appelé divin le jour critique que dans un seul et unique passage (cf. *Prognostic*, c. 1, Littré II, 112, 5) ? Et ceux qui croient que c'est l'épilepsie qui est dite divine n'ont pas lu l'auteur. Car expressément lui-même blâme ici ceux qui qualifient ce mal d'« envoyé par les dieux », dans ce passage où il dit : 'Elle ne me paraît nullement plus divine que les

autres maladies ni plus sacrée, mais elle a la même origine naturelle que toutes les autres maladies' (*Maladie sacrée*, c. 1, 1). Et ceux qui croient que c'est la superstition qui est dite sacrée sont tout à fait naïfs. Car Hippocrate ne s'est pas occupé, quand il écrivait sur le *Pronostic*, de mentionner ceux qui sont malades à cause de leur nourriture. Mais ce n'est pas non plus la folie ou l'état de possession divine. En revanche, ceux qui disent que c'est l'amour qui est déclaré divin parlent de façon convaincante et c'est avec de bonnes raisons qu'ils prennent Hippocrate comme caution, afin que nous observions de près si, effectivement, ce ne sont pas les symptômes accompagnant quelque affection amoureuse qui se produisent ».

Contrairement à ce que l'on a pu dire, cette glose sur le divin n'est pas déplacée, sous prétexte qu'elle appartiendrait au *Pronostic*¹⁸³. Que la discussion sur le « divin » en général chez Hippocrate s'appuie sur des jugements qui ont été émis à partir du passage du *Pronostic* est exact ; mais l'appartenance de cette longue note à la *Maladie sacrée* est garantie par l'emploi de « ici » (ἐνθάδε) pour désigner le passage de *Maladie sacrée* qui est cité et sert d'argument dans la discussion sur la conception du divin en général chez Hippocrate¹⁸⁴. Ce

183. Voir H. Schöne, *Deutsche Mediz. Wochenschrift*, 36, 1910, p. 419 ; *Id.*, « Verschiedenes », *Rhein. Mus.* 73, 1920-1924, p. 137-160 (III. p. 140-144) ; la position est reprise par Grensemann, p. 47.

184. Cet argument de bon sens a déjà été avancé par E. Nachmanson, *Erotianstudien*, Uppsala, 1917, p. 326, contre H. Schöne... (1910) cité à la note précédente. H. Schöne, dans « Verschiedenes »... (1920-1924) cité à la note précédente, a voulu répondre à Nachmanson, mais il est obligé d'admettre, afin de justifier sa position, que le mot ἐνθάδε est une interpolation pour ἐν τῷ περὶ ἱερῆς νόσου (p. 143). Si l'on conserve le texte tel qu'il est, le scholiaste a profité de ce passage de *Maladie sacrée* pour rappeler les interprétations qui ont été formulées sur le divin chez Hippocrate, notamment à partir du *Pronostic*, et pour souligner la contradiction qu'il y a entre l'interprétation du divin par la maladie sacrée et ce qu'Hippocrate dit ici dans la *Maladie sacrée*. Que le glossateur ait utilisé du matériel issu d'un commentaire au *Pronos-*

passage permet de réfuter ceux qui ont compris que le divin chez Hippocrate désignait « la maladie sacrée ». Le plan de la scholie est clair. Elle expose d'abord cinq interprétations qui ont été émises sur le divin chez Hippocrate : 1. la maladie sacrée ; 2. la superstition ; 3. la possession divine ; 4. la peste ; 5. la catégorie des jours critiques. Puis elle procède à leur réfutation dans l'ordre suivant : 1. réfutation de l'interprétation n° 5 (catégorie des jours critiques) ; 2. réfutation de l'interprétation n° 1 (maladie sacrée) avec la citation d'une phrase prise ici dans le traité de la *Maladie sacrée* ; 3. réfutation de l'interprétation n° 2 (superstition) ; 4. critique sans argumentation de l'interprétation n° 3 (folie et possession divine). Le scholiaste mentionne enfin une dernière interprétation qui lui paraît convaincante (alors qu'elle est invraisemblable pour nous modernes), c'est que le divin chez Hippocrate, c'est l'amour. Sans le dire, le scholiaste s'appuie sur un élément tiré de la biographie d'Hippocrate : la maladie d'amour de Perdiccas, roi de Macédoine, qui aurait été diagnostiquée par le médecin de Cos installé en Thessalie.

La glose possède des indications précises sur les noms des commentateurs d'Hippocrate et peut remonter à Érotien¹⁸⁵. L'auteur de la glose part du principe qu'Hippocrate est l'auteur de *Maladie sacrée*, sans quoi son argumentation n'aurait aucun poids. Érotien considérerait aussi que le traité appartenait à la collection des traités authentiques¹⁸⁶. Mais la citation de la phrase extraite du traité n'apporte aucun élément nouveau intéressant pour l'établissement du texte. Le texte lu par le glossateur, étant donné le découpage de la phrase, est fondamentalement le même que celui de M.

tic est fort probable ; mais ce n'est pas une raison pour refuser l'attribution de la glose à *Maladie sacrée*.

185. E. Nachmanson, *Erotianstudien*..., p. 326 et n. 3.

186. Voir *supra*, p. c.

— Scholie n° 2 (R^{ms} fol. 103^r = Érotien frag. 34, éd. Nachmanson 109, 18 sq.)

βρυχῶνται· βαρὺ καὶ ἀσαφὲς καὶ ἀδιάρθρωτον φθέγγονται = c. 1, **11** (8, 2) βρυχονται **Θ** βρύχονται M.

— Scholie n° 3 (R^{ms} fol. 107^r = Érotien frag. 35, éd. Nachmanson 109, 21 sq.)

λαγανίζει· χρωματίζει (codd. : ἀρωματίζει Kind¹⁸⁷)
 λάγανον εἶδος πλακοῦντος = c. 13, **3** (24, 2 sq.)
 λαγανίζει M : γαληνίζει **Θ**.

Le fait que certaines gloses de R puissent provenir d'Érotien ne signifie pas que toutes en proviennent systématiquement¹⁸⁸. Dans ces conditions, l'existence de la glose n'est pas d'un grand poids pour donner la préférence à la leçon de M¹⁸⁹.

2. Les citations ou utilisations chez les auteurs anciens.

Les citations tirées du traité de la *Maladie sacrée* sont rares dans l'Antiquité.

1. Galien (II^e après J.-C.) ne mentionne que trois fois le traité dans l'ensemble de son œuvre, dans trois commentaires à Hippocrate : *Commentaire à Pronostic*, à *Épidémies VI* et aux *Articulations*¹⁹⁰. En dehors des

187. F. E. Kind, « Zu Erotian und Hippokrates », *Hermes*, 72, 1937, p. 367-368 (p. 368).

188. Voir J. Jouanna, *Maladies II...* (1983), p. 89-92 (« b. les scholies hippocratiques de *Maladies II* et Érotien »), et *Hippocrate*, V, 1, *Vents, Art*, Paris, CUF, 1988, p. 207 sq.

189. Voir *infra*, p. 24, n. 3.

190. *Comm. à Pronostic*, éd. Heeg, CMG V 9, 2, 206, 13-15 (= Kühn XVIII B 18, 7-9) : « Dans le traité *Sur la maladie sacrée* plus de choses encore sont écrites pour la réfutation de ceux qui croient que des maladies sont produites par les dieux » ; *Comm. à Épidémies VI*, éd. Wenkebach-Pfaff CMG V, 10, 2, 2, 349, 1 (= Kühn XVII B 341, 12) : « Certains ont dénommé suivant une opinion fausse la maladie sacrée, comme il est montré aussi dans le traité *Sur la maladie sacrée*. » Pour le recensement des témoignages de Galien sur le traité,

quelques gloses mentionnées dans son *Glossaire*, Galien ne fait qu'une seule citation d'un passage du traité dans son *Commentaire aux Articulations* d'Hippocrate I, c. 26 (Kühn XVIII A, 356, 6-8). C'est à propos du mot πρόβατα employé dans *Articulations* (c. 8, Littré IV, 96, 4) : πρόβατα νῦν εἶπεν ἅπαντα τὰ βοσκήματα, καθάπερ ἐν τῷ Περὶ ἱερῆς νόσου γέγραπται κατὰ λέξιν οὕτως· οὐ γάρ (L : οὐκ P) ἐστὶν ἄλλο πρόβατον οὐδὲν ἢ βόες καὶ αἰγες = c. 1, 6 (5, 17) οὐ γάρ ἐστὶν ἄλλο πρόβατον οὐδὲν ἢ αἰγες καὶ βόες ΘM. La leçon καὶ βόες considérée par les éditeurs modernes comme une glose introduite dans le texte existait déjà au temps de Galien¹⁹¹.

Ce bilan est très maigre. Il contraste avec l'importance que Galien a accordée au traité des *Airs, eaux, lieux*. C'est l'indice que Galien n'avait pas du tout le même jugement que les modernes sur la relation entre les deux traités. Alors qu'il considérait *Airs, eaux, lieux* comme une œuvre maîtresse d'Hippocrate à laquelle il a consacré un commentaire, il a négligé le traité de la *Maladie sacrée* de façon paradoxale¹⁹². Considérait-il le traité comme une œuvre inauthentique ? C'est ce que suggère la note marginale de M (citée *supra*, p. LXXVIII). Mais la manière dont il cite une phrase du traité de la *Maladie sacrée* pour illustrer la signification du mot πρόβατα dans le *Commentaire* au traité des *Articulations* ne va pas dans ce sens. Est-il vraisemblable que Galien fasse appel à l'expression d'un traité qu'il jugerait inauthentique pour justifier la signification du mot dans un traité authentique ? Mais la question reste ouverte, car Galien ne dit jamais positivement que le traité est d'Hippocrate. Peut-être avait-il abordé cette question dans son ouvrage perdu *Sur les écrits authentiques et bâtards d'Hippocrate*.

voir A. Anastassiou / D. Irmer, *Testimonien...* (1997), p. 340 sq. et (2001), p. 256.

191. Voir *infra*, p. 5, n. 8.

192. Voir déjà *supra*, p. VIII sq.

2. Caelius Aurelianus (V^e siècle après J.-C.) fait une citation de la fin du traité dans ses *Maladies chroniques* I, 131 (éd. G. Bendz 506, 27-508, 1), lorsqu'il parle de l'épilepsie :

« Hippocrates de epilepsia scribens communiter ait : 'quisquis in humano corpore agnoverit siccandi vel humectandi aut frigidandi vel calefaciendi causas, idem etiam istius passionis poterit videre rationem » = c. 18, 4 (32, 15-33, 2) "Οστις δ' ἐπίσταται ἐν ἀνθρώποισι ξηρὸν καὶ ὑγρὸν (Θ : ὑγρὸν καὶ ξηρὸν MCo) ποιεῖν καὶ ψυχρὸν καὶ θερμὸν (ΘCo : θερμὸν καὶ ψυχρὸν M) ὑπὸ διαίτης, οὗτος καὶ ταύτην τὴν νοῦσον ἰῶτο ἄν. Cette citation semble confirmer l'ordre de Θ contre celui de M, et aussi la contamination dans le *Corsinianus*.

Un autre passage de la thérapeutique de l'épilepsie chez Caelius Aurelianus (I, 117) rappelle les interdictions des thérapeutes critiqués par l'auteur de *Maladie sacrée* : « Alio vero tempore, hoc est dimissionis, uini atque carnis imperant abstinentionem, et magis porcinae uel bubulae et caprinae. Prohibent praeterea supra pellem caprinam dormire siue iacere aegrotantem, siquidem passionis faciat motum » ; cf. c. 1, 4 (4, 12 sq. et 5, 3) : κρεῶν δὲ αἰγείων καὶ ἐλαφείων καὶ χοιρείων (sc. ἀπέχεσθαι κελεύοντες)... μηδ' ἐν αἰγείῳ κατακεῖσθαι δέρματι μηδὲ φορεῖν¹⁹³.

3. L'anonyme *Sur les maladies aiguës et chroniques* (III, 3, éd. Garofalo 19 sq.). Traitant des causes de l'épilepsie (ἐπιληψία), l'auteur¹⁹⁴ donne une doxographie

193. Je dois ce rapprochement à A. Anastassiou.

194. Sur la question de l'auteur (mis en rapport par Wellmann avec le médecin Hérodote de l'époque de Trajan), voir I. Garofalo, « Prolegomena all'edizione dell'Anonymus Parisinus Darembergii sive Fuchsii » dans A. Garzya, *Tradizione e ecdotica dei Testi Medici Tardoantichi e Bizantini*, Napoli, 1992, p. 91-106, et *Anonymi Medici De morbis acutis et chroniis*, edited with Commentary by I. Garofalo, translated into English by B. Fuchs, Leiden, Brill, 1997, p. xi-xiii.

d'abord sur Praxagoras, puis sur Dioclès, enfin sur Hippocrate. Voici la doxographie sur Hippocrate :

Ἱπποκράτης δὲ ὑγροῦ φλέγματος ἐμπιμπλάσθαι [δέ] φησιν τὸν ἐγκέφαλον ὑγρὸν πᾶν, ἀποκλείεσθαι δὲ τὸ ψυχικὸν πνεῦμα καὶ οὐ πάντη πληρουμένων τῶν νεύρων ὑπ' αὐτοῦ δι' ὧν περ τὰ μέλη κινεῖται· τῇ δὲ διὰ τούτων ἐκδρομῇ τοῦ πνεύματος τὴν πρό<σ>-κοψιν γίνεσθαι ἔφη καὶ τὴν συνολκὴν καὶ τὸν σπασμόν· τὸ δὲ πάθος ὅξυ γίνεσθαι ἦτοι παρὰ τὸ πολλὴν εἶναι τὴν ἐνοχλοῦσαν ὕλην ὥς ἐγκαταπνίγειν τὸ θερμὸν ἢ παρὰ τὴν τοῦ σώματος <ἀ>τονίαν ὥς μὴ δύνασθαι τοῖς σπασμοῖς ἀντιτάξασθαι, ἀλλὰ φθάσαι ἀπαυδῆσ<αν>.

1 δὲ seclus. Garofalo || ὑγρὸν πᾶν P2 (= *Par. gr.* 2324) : ὑγρῶν πάντα Fuchs seclus. Garofalo || post πάντη lacunam statuit Roselli || κινεῖται Garofalo : κινεῖτο cod. ἐκινεῖτο Fuchs || πρόσκοψιν Usener : πρόκοψιν P2 || <ἀ>τονίαν Fuchs : τονίαν cod. || ἀπαυδῆσαν Garofalo : ἀπαυδῆς cod. ἀπαυδῆσαντα Fuchs.

« Hippocrate dit que le cerveau se remplit de phlegme humide de façon à être totalement humide et que l'air psychique est intercepté, les nerfs grâce auxquels les parties du corps sont en mouvement n'étant pas totalement remplis par lui ; c'est à cause de la sortie impétueuse de l'air à travers eux qu'il dit que se produisent l'attaque, la contraction et le spasme. L'affection devient aiguë soit du fait que la matière qui cause le trouble est abondante au point d'étouffer le chaud, soit à cause du manque de tension du corps au point qu'il est incapable de s'opposer aux spasmes et renonce le premier. »

Cette doxographie fait référence à plusieurs passages du traité. Voici les principaux :

- le cerveau est humide et rempli de phlegme : comparer Anon. ὑγροῦ φλέγματος ἐμπιμπλάσθαι [δέ] φησιν τὸν ἐγκέφαλον ὑγρὸν πᾶν et *Mal. sacrée*, c. 11, 2 (21, 10 sq.) ὁ γὰρ ἐγκέφαλος ὑγρότερος γέγονε τῆς φύσιος καὶ πλημυρεῖ ὑπὸ τοῦ φλέγματος.

- la route de l'air est barrée par le phlegme : comparer Anon. ἀποκλείεσθαι δὲ τὸ... πνεῦμα et *Mal. sacrée*, c. 7, 2 (15, 6 sq.) τὸ φλέγμα ἐπικατελθὸν ἐπὶ τὰς φλέβας ἀποκλείσῃ τὸν ἥερα. Voir aussi c. 7, 10 (16, 11) ὅταν ὁ ἀήρ ἀποκλεισθῇ.

- l'air est la source du mouvement des parties du corps : comparer Anon. ὑπ' αὐτοῦ δι' ὧν περ τὰ μέλη κινεῖται et *Mal. sacrée*, c. 7, 4 (15, 17-20) ὁ δὲ ἐς τὰς φλέβας ἀήρ... τὴν κίνησιν τοῖσι μέλεσι παρέχει.

- le spasme est produit par le mouvement désordonné de l'air : comparer Anon. τῇ δὲ διὰ τούτων ἐκδρομῇ τοῦ πνεύματος... γίνεσθαι ἔφη... τὸν σπασμόν et *Mal. sacrée*, c. 7, 10 (16, 11-14) ὅταν ὁ ἀήρ ἀποκλεισθῇ ἐν τοῖσι σκέλεσι καὶ μὴ οἷός τε ἦ διεκδῦναι ἔξω ὑπὸ τοῦ φλέγματος· αἵσσω δὲ διὰ τοῦ αἵματος ἄνω καὶ κάτω σπασμόν ἐμποιεῖ. Voir aussi c. 7, 5-6.

- gravité de la maladie quand la matière peccante est abondante : comparer Anon. τὸ δὲ πάθος ὁξὺ γίνεσθαι ἦτοι παρὰ τὸ πολλὴν εἶναι τὴν ἐνοχλοῦσαν ὕλην et *Mal. sacrée*, c. 7, 11 (16, 17 sq.) καὶ ἦν μὲν πολὺ τὸ ῥεῦμα ἢ καὶ παχύ, αὐτίκα ἀποκτείνει.

Toutefois, la doxographie n'apporte aucun élément pour l'établissement du texte de *Maladie sacrée*, car elle en rend compte avec des notions ou un vocabulaire qui lui sont souvent étrangers. Par exemple, là où le médecin hippocratique parle de vaisseaux (φλέβες), le doxographe parle de nerfs (νεῦρα), ce qui suppose une connaissance des nerfs postérieure aux médecins hippocratiques, car ils ne font pas la différence entre les nerfs et les tendons. De même l'expression « pneuma psychique » (τὸ ψυχικὸν πνεῦμα), inconnue de la *Collection hippocratique*, est en revanche très fréquente au temps de Galien (II^e siècle après J.-C.). Le verbe surcomposé ἐγκαταπνίγειν, qui est familier à l'auteur anonyme (trois fois), n'est attesté qu'une autre fois

dans la littérature grecque conservé, justement chez Galien¹⁹⁵.

4. Paul de Nicée, dans son développement sur les épileptiques (c. 19, éd. A.-M. Ieraci Bio 77, 10-12) fait une citation d'Hippocrate¹⁹⁶ : Ἐγὼ δὲ πιστεύω Ἱπποκράτει εἰπόντι 'τὸ πάθος χρόνιον μὲν, οὐ μὴν δυσίατον εἶναι', ἵνα εἴπω, καὶ ἀνίατον ἢ ἐπιληψία ἢ χρόνιον ἐμπεσοῦσα, « Pour ma part, je crois Hippocrate quand il dit que 'l'affection, tout en étant chronique, n'est cependant pas difficile à soigner', pour ainsi dire, et l'épilepsie est incurable quand elle frappe durablement ». Cf. aussi c. 18, éd. A.-M. Ieraci Bio 76, 22-24. La citation d'Hippocrate se rapporte à *Maladie sacrée*, c. 2, 1 (10, 8-11) ; cf. aussi c. 11, 4 (22, 4 sq.).

3. Les citations ou utilisations dans la *Collection hippocratique*.

1. La lettre hippocratique 19 sur la folie.

Cette lettre est d'un caractère très particulier. Elle est intitulée dans une partie de la tradition « Lettre de Démocrite à Hippocrate sur la folie ». Mais ce titre n'est pas adéquat ; car c'est Hippocrate qui est censé parler. Une autre partie de la tradition l'intitule « Discours sur la folie ». La prétendue lettre, qui provient sans doute du désir de donner un contenu au discours sur la folie annoncé à la fin de la lettre précédente¹⁹⁷ est en fait l'addition de deux citations, l'une de *Maladie sacrée*, l'autre d'*Épidémies* V¹⁹⁸. Voici le texte de la citation de *Maladie sacrée* (= c. 14, 5 et c. 15 en entier)¹⁹⁹ :

195. *Sur le marasme*, c. 3, éd. Kühn VII, 673, 4.

196. Je dois ce rapprochement à Anna Maria Ieraci Bio.

197. Voir Lettre 18 (de Démocrite à Hippocrate), Littre IX, 384, 2 qui se termine par : « Je t'envoie le discours sur la folie. Porte-toi bien. »

198. Pour les enseignements fournis par les citations d'*Épidémies* V, c. 80 et c. 81 sur l'histoire du texte de ce traité, voir J. Jouanna-M. Grmek, *Hippocrate*. T. IV, 3e partie, *Épidémies V et VII*, Paris, 2000, p. CXXVIII-CXXXII.

199. Voir l'édition critique de H. Diels (« Eine neue Fassung des

1 Μαινομένῳ δέ, ὡς ἔφην ἐν τῷ Περὶ ἱερῆς νούσου, (= MS c. 14, 5) ὑπὸ ὑγρότητος τοῦ ἐγκεφάλου ἐν ᾧ ἐστι
 τὰ τῆς ψυχῆς ἔργα, ὅταν ὑγρότερος τῆς φύσιος ᾖ,
 ἀνάγκη κινεῖσθαι· κινουμένου δὲ μήτε τὴν ὄψιν
 5 ἀτρεμίζειν μήτε τὴν ἀκοήν, ἀλλ' ἄλλοτε ἄλλ' ὀρῆν
 τε καὶ ἀκούειν, τὴν τε γλῶσσαν τοιαῦτα διαλέγεσθαι
 οἷα ἂν βλέπη τε καὶ ἀκούη ἐκάστοτε. "Ὅσον δὲ ἂν
 ἀτρεμίση ὁ ἐγκέφαλος, τοσοῦτον καὶ φρονεῖ χρόνον
 ὁ ἄνθρωπος. (= *Morb. Sacr.* c. 15, 1) Γίνεται δὲ ἡ
 10 διαφθορὰ τοῦ ἐγκεφάλου ὑπὸ φλέγματος καὶ χολῆς·
 γνώσει δὲ ἐκάτερα ὧδε· οἱ μὲν γὰρ ὑπὸ φλέγματος
 μαινόμενοι ἥσυχοί τέ εἰσι καὶ οὐ βοηταὶ οὐδὲ
 θορυβώδεις, οἱ δὲ ὑπὸ χολῆς πρῆκται καὶ κακοῦργοι
 καὶ οὐκ ἡρεμαῖοι· ἦν μὲν συνεχῶς μαίνωνται, αὐται
 15 αἱ προφάσιές εἰσιν. (= *Morb. Sacr.* c. 15, 2) "Ὦν δὲ
 δεῖματα καὶ φόβοι, ὑπὸ μεταστάσιος γίνεται τοῦ
 ἐγκεφάλου· θερμαινομένου ὑπὸ χολῆς ὁρμώσης ἐπ'
 αὐτὸν κατὰ τὰς φλέβας τὰς αἱματίτιδας· ὅταν δὲ
 ἀπέλθῃ ἡ χολὴ πάλιν ἐς τὰς φλέβας καὶ τὸ σῶμα,
 20 πέπνυται. (= *Morb. Sacr.* c. 15, 3) Ἀνιῆται δὲ καὶ
 ἀσῆται καὶ ἐπιλήθεται παρὰ καιρὸν ψυχομένου τοῦ
 ἐγκεφάλου ὑπὸ φλέγματος καὶ συνισταμένου παρὰ
 τὸ ἔθος. (= *Morb. Sacr.* c. 15, 4) "Ὅταν δὲ ἐξαπίνης ὁ
 ἐγκέφαλος διαθερμαίνεται ὑπὸ χολῆς κατὰ τὰς φλέ-
 25 βας τὰς προειρημένας ἐπιζέσαντος αἵματος, ἐνύπνια
 ὀρεῦσι φοβερά καὶ (= *Morb. Sacr.* c. 15, 5) ὡς ἐγρη-

XIX. Hippokratesbriefes », *Hermes*, 53, 1918, p. 61 sq.) et les deux éditions critiques récentes, indépendantes l'une de l'autre, de D. Sakalis (ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ ΕΠΙΣΤΟΛΑΙ, Jannina, 1989, p. 334 sq.) et de W. D. Smith (*Hippocrates, Pseudepigraphic writings*, Leiden, Brill, 1990, p. 94-96). Les manuscrits anciens qui servent de base à l'établissement de cette *Lettre* 19 sont : dans la tradition épistolographique le *Heidelbergensis Palatinus* gr. 398 du IX^e s. (sigle b) et dans la tradition hippocratique, le *Marcianus* gr. 269 du X^e s. (sigle M), le *Vaticanus* gr. 276 du XII^e s. (sigle V) et l'*Urbinas* gr. 64 du XII^e s. (sigle Vat. ; cf. mon édition des *Vents* et de l'*Art* dans cette même collection de la CUF ; dans les éditions de Diels, Sakalis et de Smith, ce dernier manuscrit a le sigle U, ce qui risque d'entraîner une confusion, car le sigle U est réservé usuellement dans la tradition hippocratique à l'*Urbinas* gr. 68).

γορότι τὸ πρόσωπον φλογιᾷ καὶ οἱ ὀφθαλμοὶ ἐρεῦ-
 θονται καὶ ἡ γνώμη ἐπινοεῖ τι κακὸν ἐργάζεσθαι,
 τοῦτο καὶ ἐν τῷ ὕπνῳ πάσχει. Ὅταν δὲ τὸ αἷμα σκε-
 30 δασθῇ πάλιν ἐς τὰς φλέβας, πέπνυται.

b M V Vat

1 μαινομένῳ — νόσου om. V || μαινομένῳ δέ codd. :
 μαινόμεθ' ὥδε Sakalis || 2 ἐστι M V : ἐστὶν b Vat || 3 ὑγρό-
 τερος b M V : ὑγροτέρας Vat || φύσιος b M V : φύσεως Vat
 || 4 τὴν om. Vat || 5 ἄλλοτε b M V : ἄλλο τι Vat || ἄλλ' ὀρῆν
 Diels cf. ἄλλα ὀρᾶν *Morb. Sacr.* (θ) : ἀλλοίην b V
 (< ΑΛΛΟΡΗΝ ?) ἀλλοίην M ἀλλοῖα M² (α sl) ἀλλοίειν
 Vat || 7 βλέπη b M V : βλέπει Vat || ἀκούη b M V : ἀκούει
 Vat || 11 γνῶσει M (sed ηι supra ει) : γνωσῇ (ηι in ras.) b
 γνώσῃ V Vat || 12 εἰσι M V Vat : εἰσιν b ||
 13 θορυβῶδεις V Vat : -βώδεες b M || 14 οὐκ ἡρεμαῖοι b M
 Vat : οὐχ ἡρεμαῖοι V || συνεχῶς b Vat : ξυνεχῶς M V ||
 16 γίνεται M V Vat : γίγνεται b || 18 pr. τὰς om. M Vat ||
 19 ἡ om. Vat || 20 πέπνυται M V Vat : πέπνυνται b || 22 post
 ἐγκεφάλου iterav. θερμαινομένου ὑπὸ χολῆς ὁρμώσης et
 punctis del. V || συνισταμένου b : ξυν- M V Vat || 25 προει-
 ρημένας b : εἰρημένας M V Vat || 26 ὀρεῦσι M V Vat :
 ὀρέουσιν b || 27 φλογιᾷ M V Vat : φλόγια b || 27 sq. ἐρεῦ-
 θονται b : ἐρυθραίνονται M V Vat || 29 ὕπνῳ b : ἐνυπνίῳ M
 V Vat || 30 ἐς M V Vat : εἰς b.

La citation est au début littérale, à part l'addition de ἐν
 ᾧ ἐστι τὰ τῆς ψυχῆς ἔργα. Puis, à partir de Ἦν δὲ
 δείματα καὶ φόβοι, le texte est simplifié et réécrit, ce
 qui rend la fin de la citation peu utilisable. La compari-
 son entre tradition indirecte et tradition directe souligne
 la qualité de la tradition directe qui a conservé deux
 leçons anciennes là où la tradition indirecte présente une
 variante inférieure :

— c. 15, 1 (27, 9) κεκράκται θ M^{corr} (κεκραται M)
 cf. Erot. : πρῆκται *Ep.* (b MV Vat) κρῆκται Regenbo-
 gen (apud Diels, 76, n. 2) κεκρῆκται scribi potest.
 — c. 15, 1 (27, 9) ἀτρεμαῖοι θ M : ἡρεμαῖοι b M Vat
 ἡρεμαῖοι V. La variante de la tradition directe est la *lec-*

tio difficilior. L'adjectif ἀτρεμαῖος est plus rare en grec que ἡρεμαῖος. Comparer l'emploi du verbe correspondant ἀτρεμίζειν au c. 7, 6 (16, 1), c. 14, 5 (26, 15 et 27, 3) et c. 18, 1 (32, 1). Cependant, on rencontre aussi le verbe ἡρέμησε au c. 10, 4 (20, 7).

En revanche, en c. 15, 5 (28, 14) ἐγρηγορότι Co Ep. edd. : ἐκγρηγοροται θ εἰ ἐγρηγόρει M (<ΕΚΓΡΗ-ΓΟΡΟΤΙ), l'archétype de la tradition directe donnait déjà une forme erronée. Cependant, plutôt qu'au simple ἐγρηγορότι donné par la tradition indirecte, cette forme erronée renvoie à un primitif ἐξεγρηγορότι.

En cas de divergence entre les manuscrits de la tradition directe, le témoignage de la tradition indirecte est un des critères de choix. Ainsi au c. 14, 5 (26, 14) κινεομένου θ : κινουμένου Ep. (b M V Vat) κινεομένου τοῦ πάθεος M. La citation confirme que τοῦ πάθεος est une addition fautive dans M vulg. De même au c. 15, 1 (27, 8) βοηταὶ θ Ep. : -τοὶ M. Dans ces deux cas, la tradition indirecte confirme la leçon de θ. Le terme βοηταί est entré assez tardivement dans les éditions. Littré et Ermerins ont encore le verbe courant βοῶσι(v) de la vulgate. La forme est très rare en dehors de ces deux passages de la *Collection hippocratique* ; voir le médecin d'Alexandrie, Adamantius (IV^e siècle après J.-C.), *Physiognomica* I c. 66 (éd. Foerster I, 310, 1) dans un emploi analogue : πρόσσεστι καὶ τὸ ὀργίλον αὐτὸν εἶναι καὶ βοητήν.

2. Le traité anonyme sur la Rage²⁰⁰.

Ce traité, préservé dans un manuscrit hippocratique récent²⁰¹ et édité par Diels²⁰², est un exposé sur l'étiologie, la sémiologie et la thérapeutique de la rage qui présente la particularité d'être composé à partir d'un tissu de

200. Pour une présentation du traité, voir J. Jouanna, *Hippocrate V*, 1, *Des Vents — De l'Art*, Paris, CUF, 1988, p. 83-86.

201. *Vaticanus Urbinas* gr. 68, fol. 429^r-430^v (= U^b).

202. H. Diels, « Eine neue Fassung... » (1918), p. 63-71 (pour l'édition).

réminiscences de différents traités hippocratiques. Un assez long développement (Diels 67, 7- 68, 6) est inspiré par les c. 14 et 15 de *Maladie sacrée*. Il décrit les effets de la rage, une fois qu'elle est installée. On citera les passages qui offrent les réminiscences les plus manifestes : ἐξαπίνης ὁ ἐγκέφαλος, ἐν ᾧ ἐστι τὰ τῆς ψυχῆς ἔργα, διαθερμαίνεται ὑπὸ χολῆς κατὰ τὰς φλέβας αὐτέου τὰς αἱματίτιδας ἐπιζέσαντος τοῦ αἵματος καὶ φάσματα ὁρᾷ φοβερά· ... καὶ τὸ πρόσωπόν οἱ φλογιᾷ καὶ οἱ ὀφθαλμοὶ ἐρυθραίνονται καὶ ἡ γνώμη ἐπινοεῖ τι κακὸν ἐργάζεσθαι· ... καὶ ἐπιλήθεται παρὰ καιρὸν καὶ παραφρονεῖ... ἀνάγκη (sc. τὸν ἐγκέφαλον) μὴ ἐλινύειν, ἀλλὰ κινεῖσθαι, κινουμένου δὲ μήτε τὴν ὄψιν ἀτρεμίζειν μήτε τὴν ἀκοήν, ἀλλ' ἄλλοτε ἄλλα λέγειν τε καὶ ἀκούειν τὴν τε γλῶσσαν τοιαῦτα διαλέγεσθαι, ὁκοῖα ἂν φαντάζεται ἐκάστοτε, καὶ πρήκτην καὶ κακοῦργον ἐόντα δοκέειν καὶ οὐκ ἡρεμαῖον... ἦν δ' ὑπὸ ὕδρωπος ὁ ἐγκέφαλος διαφθαρῇ, ἥσυχός τέ ἐστι καὶ οὐ βοηγῆς, ἀτὰρ οὐδὲ θορυβώδης, μανικὸς δὲ ἄλλως· κεῖς ἐωυτὸν τὴν κακίην μερμηρίζων καὶ ἀνιᾶται καὶ ἀσῆται· ὅσον δ' ἂν ἀτρεμίση ὁ ἐγκέφαλος, τοσοῦτον χρόνον καὶ φρονεῖ ὁ ἄνθρωπος.

Les réminiscences, tout en étant incontestables, ne sont pas faciles à présenter, car les membres de phrase utilisés sont réinsérés dans un contexte nouveau et sont parfois déplacés. Le plus important est de noter que le texte de base qui a servi de modèle à l'auteur anonyme de ce traité sur la rage n'est pas directement le traité de la *Maladie sacrée*, mais les citations qui en ont été faites dans la *Lettre 19*. C'est ce que montre la comparaison entre les trois textes (*Maladie sacrée*, *Lettre 19*, traité sur la *Rage*). L'un des indices les plus sûrs est la relative ἐν ᾧ ἐστι τὰ τῆς ψυχῆς ἔργα qui caractérise le cerveau dans le traité sur la *Rage* comme dans la *Lettre 19*. Or on sait que l'auteur de *Maladie sacrée* ne parle pas de l'âme²⁰³. Les

203. Voir *supra*, p. LV.

leçons propres à la *Lettre* 19 s'y retrouvent aussi. C'est le cas des deux variantes inférieures que l'on a mentionnées dans l'étude de la *Lettre* 19 :

- c. 15, 1 (27, 9) κεκρᾶκται ΘM^{cop} : πρῆκται *Ep.* πρήκτην *De rabie*.

- c. 15, 1 (27, 9) ἀτρεμαῖοι Θ M : ἡρεμαῖοι vel ἥρεμαῖοι *Ep* ἡρεμαῖον *De rabie*.

Plus généralement, les citations relativement libres faites dans la *Lettre* 19 se retrouvent dans le traité sur la *Rage*. Par exemple, on comparera :

- *Maladie sacrée*, c. 15, 4 (28, 8-13) : ὅταν ἐξαπίνης ὁ ἐγκέφαλος διαθερμαίνεται τοῦτο δὲ πάσχουσιν οἱ χολώδεις, οἱ δὲ φλεγματώδεις οὐ διαθερμαίνεται δὲ καὶ ἐπὶ τὸ αἷμα ἐπέλθῃ ἐπὶ τὸν ἐγκέφαλον πολὺ καὶ ἐπιζέσῃ· ἔρχεται δὲ κατὰ τὰς φλέβας πολὺ τὰς προειρημένας, ὅταν τυγχάνῃ ὠνθρωπος ἐνύπνιον ὄρων φοβερὸν.

- la réécriture dans la citation de la *Lettre* 19 : "Ὅταν δὲ ἐξαπίνης ὁ ἐγκέφαλος διαθερμαίνεται ὑπὸ χολῆς κατὰ τὰς φλέβας τὰς προειρημένας ἐπιζέσαντος αἵματος, ἐνύπνια ὀρεῦσι φοβερά.

- l'utilisation de cette réécriture dans le traité sur la *Rage* : ἐξαπίνης ὁ ἐγκέφαλος, ἐν ᾧ ἐστὶ τὰ τῆς ψυχῆς ἔργα, διαθερμαίνεται ὑπὸ χολῆς κατὰ τὰς φλέβας αὐτέου τὰς αἱματίτιδας ἐπιζέσαντος τοῦ αἵματος καὶ φάσματα ὄρᾳ φοβερά.

On retrouve dans le traité sur la *Rage* le raccourci drastique opéré par l'auteur de la *Lettre* 19 dans sa citation : διαθερμαίνεται (vel -νεται) ὑπὸ χολῆς κατὰ τὰς φλέβας ; on retrouve aussi le même génitif absolu (ἐπιζέσαντος τοῦ αἵματος) face à l'original ἐπὶ τὸ αἷμα... ἐπιζέσῃ. Toutefois, le traité sur la *Rage* présente des modifications par rapport à la citation de la *Lettre* 19 et à son modèle : alors que la *Lettre* 19 a ἐνύπνια... φοβερά correspondant à ἐνύπνιον... φοβερόν de son modèle (c. 15, 4 = 28, 13), le traité sur la *Rage* a φάσματα... φοβερά. Certaines modifications dans le traité sur la

Rage s'expliquent par une réorganisation des phrases propres à ce traité. Face à κατὰ τὰς φλέβας τὰς προειρημένους de la *Lettre 19* et de son modèle (c. 15, 4 = 28, 12), le traité sur la *Rage* a écrit κατὰ τὰς φλέβας τὰς αἱματίτιδας parce qu'il a déplacé la phrase pour la mettre en tête, avant le passage où il y avait, dans la *Lettre 19* comme dans son modèle (c. 15, 2 = 28, 1 sq.), l'expression κατὰ τὰς φλέβας τὰς αἱματίτιδας à laquelle renvoie κατὰ τὰς φλέβας τὰς προειρημένους.

Cette utilisation indirecte de *Maladie sacrée* par l'intermédiaire de la *Lettre 19* est confirmée par le fait que l'auteur du traité sur la *Rage* a utilisé aussi les citations d'*Épidémies V* données par la *Lettre 19*²⁰⁴.

Le traité sur la *Rage*, pour ce qui concerne *Maladie sacrée*, est donc issu de citations faites, parfois librement, par l'auteur de la *Lettre 19*, citations que l'auteur du traité sur la *Rage* a lui-même réutilisées et réorganisées. Son témoignage n'apporte aucun enseignement sur l'état ancien de la tradition du texte de *Maladie sacrée*. En conséquence, il n'est pas utilisable pour l'établissement du texte ; mais c'est un remarquable exemple de la façon dont les écrits hippocratiques ont été exploités pour traiter d'une maladie dont ils n'ont même pas parlé.

C. LA TRADITION IMPRIMÉE : PRINCIPALES ÉDITIONS.

a) du XVI^e s. au XVIII^e s.²⁰⁵

1. Aldine, Venise, 1526. *Editio princeps* en grec. Elle a pour modèle le manuscrit G pourvu de corrections G²,

204. C'est probablement cet état de fait qui a amené H. Diels à considérer que ce traité anonyme était une « version longue » de la *Lettre 19*. Mais cette dénomination est très inexacte, car le sujet n'est pas le même. Le traité anonyme a pour sujet la rage (λύσσα), affection qui n'est pas décrite dans la *Collection hippocratique*.

205. Pour le détail sur ces premières éditions imprimées, voir l'excellent développement d'A. Rivier, *Recherches...* (1962), p. 148-167 (chapitre VIII : « Les premières éditions imprimées »). Il a paru inutile de refaire un travail qui a été bien fait.

issues de M, en vue de l'impression. Cette édition grecque a été précédée par une traduction latine de Calvus, Rome, 1525, faite essentiellement à partir du *Vaticanus gr.* 278, exemplaire de travail de Calvus datant de 1512.

2. Cornarius, Bâle, 1538 (= Corn.¹). Seconde édition grecque. Le texte de l'Aldine a été amélioré par la suppression des erreurs typographiques, par la consultation de trois autres manuscrits grecs dont le *Monacensis gr.* 71, par la consultation de la traduction latine de Calvus, et par des conjectures propres. Certaines conjectures sont bonnes. Ainsi au c. 1, 4 (4, 14) *ταρακτικώτατα* au lieu de *τεραστικώτατα* H^a I R Ald. (*τερατικώτατα* M) est une conjecture qui rejoint la leçon du manuscrit ancien **θ** ; il en est de même au c. 2, 3 (10, 19) *θειότερον* **θ** cf. iam Corn.¹ : *θειον* M.

Cette édition a été suivie d'une traduction latine, Bâle, 1546 (= Corn. Lat.), qui a eu de nombreuses rééditions et a servi de base aux traductions latines de Mercurialis et de Van der Linden.

Le travail de Cornarius sur le texte est visible aussi par des notes manuscrites dans son exemplaire de l'Aldine, conservé à la Bibliothèque de Göttingen (Corn.²) et dans un exemplaire de son édition de Bâle, conservé à la Bibliothèque de Vienne (Corn.³). Les notes marginales de l'Aldine sont restées inconnues des éditeurs, tandis que celles de l'édition de Bâle ont été partiellement éditées par Mack (voir ci-dessous « 6. S. Mack »). A. Rivier a étudié de façon précise toutes ces notes marginales manuscrites²⁰⁶. Elles reflètent le travail de Cornarius sur d'assez longues années, depuis la préparation de son édition grecque de 1538 jusqu'à la réalisation de sa traduction latine de 1546, et peut-être au delà. Plusieurs de ces corrections, qui n'avaient pas été faites ou n'avaient pas été retenues dans son édition grecque de 1538, sont passées dans sa traduction latine. L'intérêt des notes manus-

206. A. Rivier, *Recherches...* (1962), p. 176-178.

crites est surtout de retrouver avec exactitude la forme grecque des conjectures que l'on pouvait déduire à travers les innovations de sa traduction latine par rétroversion. Ainsi au c. 1, **13** (9, 16) Cornarius conjecture ἀποδείκνυμεν (Corn.²⁻³) devant la conjecture d'Ermerins et de Reinhold ; au c. 7, **10** (16, 13) il rajoute δὲ après ἀϊσσων (Corn.²⁻³), rejoignant la leçon de **Θ**.

3. H. Mercurialis, Venise, 1588 : texte grec et traduction latine. C'est un travail qui doit beaucoup au texte grec de Cornarius de 1538 et à sa traduction latine de 1546. Les leçons attribuées en marge à un « vetus codex » n'offrent aucune variante que l'on ne connaisse pas par ailleurs.

4. A. Foes, Francofurti, 1595 (Section III, p. 84-94 et notes col. 145-148) : texte grec et traduction latine. Cette édition a été précédée de son *Œconomia Hippocratis* (1588), premier grand dictionnaire d'Hippocrate dont l'érudition admirable a été incorporée par la suite dans les rééditions du *Thesaurus* d'Henri Estienne. Le texte grec est celui de Cornarius à de très rares exceptions près ; mais la traduction latine et les notes sont originales. Foes a ajouté deux séries de collations : l'une provenant d'une Aldine ayant appartenu à Albert Févré (= Q' chez Littré), l'autre d'une édition de Bâle en possession de Louis Servin (S chez Foes = L chez Littré). La collation de Févré provient du *Parisinus gr.* 2255 (E) et celle de Louis Servin du *Vossianus gr.* F 10¹ (Q) copié par Jacob Musurus²⁰⁷. Elles ne comportent donc pas de matériel nouveau utile pour l'édition. Foes donne à la fin du second volume des corrections d'Aemilius Portus dont cinq concernent notre traité. Elles ne donnent « aucun vestige d'une tradition indépendante »²⁰⁸.

207. A. Rivier, *Recherches...* (1962), p. 178 sq. a noté qu'une collation analogue à celle de Servin se trouve dans les marges de l'édition de Bâle de Johannes Opsopoeus, conservée à la Bibliothèque de Göttingen.

208. A. Rivier, *Recherches...* (1962), p. 162 sq.

5. Van der Linden, vol. 2, *Lugduni Batavorum*, 1665 (p. 324-345). Première édition en petit format avec texte grec et traduction latine. Le texte grec est dû à Van der Linden qui laissa son édition inachevée et son fils ajouta la traduction latine de Cornarius, si bien qu'il y a des différences entre le grec et le latin²⁰⁹.

6. S. Mack, Vienne, tome I, 1743 (p. 352-368). Première utilisation du manuscrit ancien **Θ**, mais les leçons retenues sont rares. Mack a publié aussi des conjectures manuscrites de Cornarius (= K' chez Littré) qu'il a trouvées dans un exemplaire de l'édition de Bâle conservé à la Bibliothèque de Vienne (= Corn.³) et des variantes notées par J. Sambucus en marge d'une Aldine (= P' chez Littré).

b) du XIX^e s. au XX^e s.

7. F. Dietz, *ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ ΠΕΡΙ ΙΡΗΣ ΝΟΥΣΟΥ ΒΙΒΛΙΟΝ*, recensuit, novam interpretationem latinam notasque addidit Fridericus Dietz, Lipsiae, 1827. Texte grec avec apparat critique, traduction latine, notes. L'apparat critique est décevant, car les renseignements que Dietz donne sur le texte ne s'appuient que sur les éditions précédentes (Praefatio, p. XI : « tenui quoque nulloque novo apparatu critico »). Travaillant depuis cinq ans sur Hippocrate, il n'avait vraisemblablement pas encore fait les collations que Littré utilisera dans son édition²¹⁰. Les

209. Voir F. Dietz, *Praefatio*, p. IX : « Lindenus, cujus filius versionem Cornarii textui a patre ubivis audacter emendato adscribendam curavit mirabili sane versionis textusque dissensione. »

210. Les collations de quatre manuscrits faites par Dietz ont été copiées par le fils d'Ideler et sont parvenues à Littré par plusieurs intermédiaires (voir Littré VI, p. 351, n. 1). Littré les a publiées sous les sigles suivants : τ = cod. Vaticanus ; κ = cod. Mediolanensis ; λ = cod. Vindobonensis n° XXIV ; μ = cod. 4 Vaticanus, fragmentum. A. Rivier (*Recherches...* [1962], p. 180-185) a étudié l'origine de ces collations. Le codex Vindobonensis n° XXIV est le seul qui soit clairement indiqué par sa cote ; c'est notre *Vindobonensis med. gr.* 24, mais Rivier remarque que sous cette cote ont été réunies, outre des variantes

conjectures de Dietz, si on laisse de côté le dialecte, sont rares ; l'une d'entre elles a été retenue par tous les éditeurs qui ont suivi : c. 3, 4 (11, 20) φρενῶν Dietz : φλεβῶν ΘM. Le texte de l'édition a été utilisé par Littré dans son apparat critique. C'est surtout par cette voie que l'édition de Dietz a survécu. Mais elle possède aussi un très riche commentaire en latin donnant des rapprochements suggestifs avec la littérature grecque ou latine en général, et particulièrement avec la littérature médicale grecque prise dans son ensemble.

8. É. Littré, *Œuvres complètes d'Hippocrate*, t. VI, Paris, 1849 (p. 350-397) : texte grec, apparat critique, traduction française. C'est la première édition donnant un apparat critique très riche fondé sur une collation des manuscrits récents de Paris et du manuscrit ancien de Vienne²¹¹. L'utilité de l'apparat critique de Littré vient aussi de sa collation des éditions imprimées précédentes et des variantes qu'elles ont pu rassembler : ainsi ont été diffusées des variantes données dans l'édition de Foes (L : variantes dans les marges d'une édition de Bâle de Louis Servin ; Q' : variantes dans les marges d'une Aldine d'Albert Févré) ou dans l'édition de Mack (K' : notes marginales de Cornarius ; P' : notes marginales de Sambucus) et des variantes de quatre manuscrits dues à Dietz (voir ci-dessus sous la rubrique « 7. F. Dietz »). Toutefois la richesse des indications est grevée par le fait que l'origine des témoignages reste la plupart du temps inconnue et que par conséquent leur valeur relative ne peut pas être évaluée. Pour l'édition du texte, c'est la pre-

de ce manuscrit, bon nombre de variantes de Θ. Quant au codex Mediolanensis, c'est l'*Ambrosianus* gr. 187, mais là encore les collations sont mêlées avec des leçons de Θ. Rivier n'a pas pu trouver trace des deux manuscrits du Vatican (notés ι et μ dans Littré), mais il remarque là encore des confusions avec les variantes de Θ. En bref, de telles collations sont inutilisables dans une édition critique moderne.

211. Toutefois la collation de Θ n'a pas été faite par Littré lui-même ; voir Littré VI, 139, n. 1.

mière utilisation notable de **Θ**. Le manuscrit M n'était pas encore connu.

9. F. Z. Ermerins, *Hippocratis et aliorum medicorum veterum reliquiae*, II, Traiecti ad Rhenum, 1864 (p. 53-76) : texte grec, apparat critique et notes, traduction latine. C'est la première édition à avoir utilisé le manuscrit M. Cependant Ermerins ne le connaissait qu'indirectement par des collations de Cobet. Les notes critiques d'Ermerins sont toujours très stimulantes, même s'il accorde trop de poids à la vulgate.

10. C. H. Th. Reinhold, *Ἱπποκράτης. Κομιδῇ*, Athènes, 1864 (p. 89-109) : texte grec seul sans apparat critique (voir toutefois p. 108 sq. le tableau de ses conjectures) et sans traduction. Cette édition est donc difficilement exploitable. Elle a été utilisée par Jones (voir ci-dessous **12**), qui mentionne assez régulièrement les corrections de Reinhold dans son apparat critique.

11. U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Griechisches Lesebuch* I. Text, 2. Halbband, Berlin 1926⁶, p. 269-277. II. Erläuterungen 2. Halbband, Berlin, 1932, p. 168-172. Passages édités à partir des manuscrits anciens (sans apparat critique) et commentés : c. 1, c. 2, c. 3 (jusqu'à Littré VI, 366,12 = ici 11, 16) ; c. 11, c. 12, c. 13, c. 14 (jusqu'à Littré VI, 388,6 = ici 26, 13), c. 16 (jusqu'à Littré VI, 390,16 = ici 29, 12), c. 17, c. 18. Voir Id., « Die hippokratische Schrift Περὶ ἰρῆς νούσου », *Sitzunsber. d. Preuss. Akad. der Wiss.*, 1901, p. 2-23.

12. W. H. S. Jones, *Hippocrates*, vol. II, Cambridge (Mass.)-Londres, 1923 (p. 129-183) : texte grec, apparat critique, traduction anglaise. Première édition de l'ensemble du traité fondée essentiellement sur les deux manuscrits anciens ; mais l'apparat critique est sélectif.

13. H. Grensemann, *Die hippokratische Schrift* « Über die heilige Krankheit », Berlin, 1968 : introduction, texte grec, apparat critique, traduction allemande et notes. C'est la première édition critique donnant le détail des

variantes des deux manuscrits anciens et du *Corsinianus*, à l'exception des variantes dialectales²¹².

14. D. Lipourlis, Ἱπποκρατική ἱατρική (éd. du *Serment*, de la *Maladie sacrée*, d'*Airs, eaux, lieux* et du *Pro-nostic*), Thessalonique, 1983, p. 107-177 : texte grec sans appareil critique, traduction grec moderne, notes. Repris avec des notes simplifiées dans Ἱπποκράτης, vol. 1, Thessalonique, 2000, p. 321-382.

15. A. Roselli, *Ippocrate. La malattia sacra*, Venezia, 1996 : introduction, texte grec de Grensemann, traduction italienne, notes très utiles, ainsi qu'une bibliographie sur les études concernant la *Maladie sacrée*, l'épilepsie dans le monde antique, la religion et la médecine populaire²¹³.

D. PRINCIPES DE LA PRÉSENTE ÉDITION

La présente édition repose sur une collation des deux manuscrits anciens (M et Θ) auquel est ajouté un manuscrit récent, le *Corsinianus* 1410 (Co), pour des raisons qui ne tiennent pas au stemma de la présente édition, mais aux discussions qui ont eu lieu sur la place de ce

212. Entre l'édition de Jones et celle de Grensemann, il y a une édition qui n'a pas été imprimée, celle de M. Wurz, *Die hippokratische Schrift* « Über die heilige Krankheit », textkritisch und sprachlich untersucht, Diss. phil., Wien, 1953 (mschr.).

213. En plus des traductions publiées avec le texte grec, il existe de nombreuses traductions parues séparément, dans différentes langues modernes, qu'il est impossible de mentionner de façon exhaustive. En anglais : J. Chadwick-W. N. Mann, *The Medical Works of Hippocrates*, Oxford, 1950, repris dans G. E. R. Lloyd, *Hippocratic Writings*, Harmondsworth, 1978, p. 237-251 ; en allemand : H. Diller, *Hippokrates Schriften*, Reinbeck bei Hamburg (Rowohlt), 1962, p. 131-149 ; en italien : M. Vegetti, *Opere di Ippocrate*, Torino, 2^e éd., 1976, p. 291-316 ; en espagnol : C. García Gual, *Tratados hipocráticos*, I, Madrid, 1983, p. 361-421 ; en français : Ch. Daremberg, *Œuvres choisies d'Hippocrate*, 2^e éd., Paris, 1855 p. 625-632 (extraits) ; J. Jouanna et C. Magdelaine, *Hippocrate. L'Art de la médecine*, Paris (GF Flammarion), 1999, p. 145-164.

manuscrit dans le stemma. L'apparat critique incorpore pour la première fois les variantes dialectales. Il est nécessaire de donner un état exact du texte des manuscrits, pour que l'historien des dialectes dispose d'un matériel fiable, et que le lecteur puisse prendre conscience du choix des éditeurs modernes dans la reconstitution problématique de l'ionien hippocratique. Toutefois, les fautes d'accent, assez nombreuses dans le manuscrit **θ**, ne sont pas signalées.

Comme dans les éditions précédentes, on a essayé de réintégrer dans la mesure du possible l'histoire du texte et des interprétations depuis le XVI^e siècle, en évitant de considérer l'édition de Littré comme un commencement. Malgré les progrès de la science philologique dans la stématique et la critique verbale surtout à partir du XX^e siècle, l'érudition antérieure ne mérite pas l'oubli dans laquelle elle est tombée, à condition de tenir compte, pour évaluer la contribution de chaque érudit, des témoignages dont il disposait à l'époque où il écrivait. La critique du début du XX^e siècle, dont la tendance a été de débusquer des interpolations au nom de la rigueur, paraît, à certains égards, plus dépassée que la critique moins scientifique des siècles précédents, beaucoup plus accueillante à la souplesse du rationalisme.

Le choix entre les variantes n'obéit à aucune préférence pour l'un ou l'autre des deux manuscrits anciens, mais repose sur toutes les ressources de la critique verbale prise dans son acception la plus large. On trouvera la justification de la plupart des choix dans les notes, avec l'expression aussi des hésitations qui demeurent. Malgré les progrès accomplis par les éditions ou les commentaires précédents, et aussi, on l'espère, par la présente édition, des zones d'ombre subsistent dans l'établissement du texte et dans l'interprétation de certains passages. L'absence de découverte de témoignages nouveaux au XX^e siècle, si l'on excepte le *Cor-sinianus* 1410, qui a donné de fausses espérances, ne

permet pas de faire progresser la connaissance du texte, comme ce fut le cas pour le traité des *Airs, eaux, lieux*. Galien, par le peu d'intérêt qu'il a manifesté pour le traité de la *Maladie sacrée*, en est indirectement responsable.

La traduction s'efforce de suivre le texte au plus près, en essayant de respecter dans la mesure du possible l'ordre des phrases ou la syntaxe du grec et en évitant des modernismes qui risqueraient de donner une idée fausse de la conception de la science ou des représentations mentales du temps d'Hippocrate.

La distribution du texte en chapitres respecte la numérotation de Littré qui est devenue traditionnelle, et celle de Jones est également signalée. Il est regrettable que cette division ne corresponde pas toujours à la structure des développements. Les chapitres ont été divisés, dans la présente édition, en paragraphes qui respectent, dans la mesure du possible, les articulations de l'exposé.

* * *

Pour cette édition de la *Maladie Sacrée*, comme pour celle d'*Airs, eaux, lieux*, j'ai disposé d'une traduction et d'un commentaire sous forme manuscrite qui avaient été confiés par le Révérend Père Festugière à Fernand Robert (voir mon édition d'*Airs, eaux, lieux*, Paris, CUF, 1996, p. 166 et n. 321). Mais le manuscrit, tel qu'il m'a été transmis, était incomplet ; la fin des notes manque (à partir du c. 8). En terminant l'édition du dernier traité d'une trilogie que le Révérend Père Festugière admirait tout particulièrement (*Ancienne Médecine — Airs, Eaux, lieux — Maladie Sacrée*), j'espère avoir mené à bien une œuvre conforme à ses souhaits.

Cette édition, commencée depuis fort longtemps, doit beaucoup à la fidélité des auditeurs du « Séminaire du mardi » que je tiens à remercier. Ma pensée va tout particulièrement à Mirko Grmek qui avait participé réguliè-

rement à ce séminaire et dont l'absence se fait cruellement sentir²¹⁴.

Mes remerciements vont à Caroline Magdelaine qui a relu les épreuves et à Alessia Guardasole, une des nouvelles auditrices du séminaire venue de Naples, chargée de recherches au CNRS dans l'UMR Médecine grecque, qui a bien voulu participer à la relecture du manuscrit et des épreuves. C'est un premier signe d'une collaboration internationale qui se manifeste surtout dans la révision officielle de l'édition. Amneris Roselli, professeur à l'Université de Naples, qui a publié une traduction italienne très précise de la *Maladie sacrée* avec de précieuses notes, m'a apporté tout son savoir, et Anargyros Anastassiou, docteur à l'Université de Hambourg, dont les travaux sur la tradition hippocratique sont exemplaires, a bien voulu accepter une fois encore de consacrer fidèlement et généreusement son temps à une révision critique toujours précise et toujours suggestive du manuscrit et des épreuves. Je dois beaucoup à l'amitié et à la compétence de mes deux réviseurs. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma profonde gratitude pour leur contribution si précieuse.

À Paris, le 6 août 2002

214. Voir J. Jouanna, « Le séminaire du mardi », *Histoire des Sciences médicales*, 35, 2001, p. 361-366.

CONSPECTVS SIGLORVM

I. CODICES

I. *De morbo sácro.*

- M = *Marcianus gr.* 269 (coll. 533) ; s. X.
M¹ = emendatio scribae ipsius.
M² = manus posteriores.
θ = *Vindobonensis med. gr.* 4 ; s. XI.
Co = *Corsinianus* 1410 ; s. XV (ab c. 8, 1
παράδεχθαι usque ad finem).

Raro memorantur :

- H^a = *Parisinus gr.* 2142 (pars ant.) ; s. XII.
I = *Parisinus gr.* 2140 ; s. XIII.
R = *Vaticanus gr.* 277 ; s. XIV.

II. Memoria secundaria :

- Erot. = *Erotiani uocum Hippocraticarum Collectio* (ed. Nachmanson, Upsaliae, 1918).
Gal. Gloss. = *Galení Linguarum seu dictionum exoletarum Hippocratis explicatio* (ed. Kühn XIX, 62-157).
Gal. = citatio libri *De Morbo Sacro* a Galeno facta et in testimoniis designata.
Hipp. *Epistula* 19 (ed. Littré IX, 384-386 = ed. Diels, *Hermes* 53, 1918, 61 sq. = ed. Sakalis 334 sq. = ed. Smith 94-96) :

- Ep. (b)* = *Epistula* 19 in *Palatinus* gr. 398 ; s. IX.
Ep. (M) = *Epistula* 19 in *Marcianus* gr. 269 (coll. 533) ; s. X.
Ep. (V) = *Epistula* 19 in *Vaticanus* gr. 276 ; s. XII.
Ep. (Vat) = *Epistula* 19 in *Vaticanus Urbinas* gr. 64 ; s. XII²¹⁵.
 Loci in Anonymi *De rabie* (ed. H. Diels in *Hermes* 53, 1918, p. 57-87).
U^b = *Vaticanus Urbinas* 68 (ultima pars) ; s. XIV.

II. EDITIONES VEL STUDIA²¹⁶

- Ald.* = F. ASULANUS, *Omnia opera Hippocratis...* in aedibus Aldi et Andreae Asulani soceri, Venetiis, 1526.
Corn.¹ = I. CORNARIUS, *Hippocratis Coi ... opera ... omnia*, Froben, Basileae, 1538.
Corn.² = I. CORNARII coniecturae manuscriptae in margine editionis Aldi Gottingae servatae.
Corn.³ = I. CORNARII coniecturae manuscriptae in margine editionis Basileensis Vindobonae servatae.
Corn. (K') = I. CORNARII coniecturae apud Mack (1743).
Foes¹ = A. FOES, *Oeconomia Hippocratis*, Francofurti, 1588.
Foes² = A. FOES, *Magni Hippocratis... opera omnia*, Francofurti, 1595.

215. Pour le sigle Vat. voir *supra*, n. 199.

216. Les éditions et études sont rangées par ordre chronologique. Parmi les études ne sont signalées que celles qui sont relatives à l'établissement du texte. Les autres études sont mentionnées soit dans la *Notice* soit dans les notes. Pour la commodité du lecteur un Index des travaux cités dans la *Notice* et dans les notes (à l'exception de ceux qui figurent dans le *Conspectus siglorum*) est ajouté en fin de volume, p. 139 sqq.

- Portus = Æmilius Portus apud Foes².
- Lind. = J. A. VAN DER LINDEN, *Magni Hippocratis Coi opera omnia...*, vol. 2, Lugduni Batavorum, 1665.
- Dietz = F. DIETZ, *ΠΙΠΟΚΡΑΤΟΥΣ ΠΕΡΙ ΙΠΗΣ ΝΟΥΣΟΥ ΒΙΒΛΙΟΝ*, Lipsiae, 1827.
- Daremborg = CH. DAREMBERG, *Œuvres choisies d'Hippocrate*, Paris, 1^a ed. 1843, p. 477-484 ; 2^a ed. 1855, p. 625-632.
- Littré = É. LITTRÉ, *Œuvres complètes d'Hippocrate*, t. VI, Paris, 1849.
- Ermerins = F. Z. ERMERINS, *Hippocratis et aliorum medicorum veterum reliquiae*, II, Traiecti ad Rhenum, 1864.
- Reinhold = C. H. TH. REINHOLD, *Ἱπποκράτης. Κομιδῆ*, Athènes, 1864.
- Wilamowitz¹ = U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, *Euripides, Herakles*, Berlin, 2^a ed., Berlin, 1895 (1^a ed. 1889) = 1959 III, p. 249.
- Wilamowitz² = U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, « Die hippokratische Schrift Περὶ ἰρῆς νοῦσου », *Sitzungsber. d. Preuss. Akad. der Wiss.*, 1901, p. 2-23 (= *Kleine Schriften* III, Berlin, 1969, p. 269-302).
- Wilamowitz³ = U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, *Griechisches Lesebuch* I. Text, 2. Halbband, Berlin, 1926⁶ (1^a ed. 1902), p. 269-277. II. Erläuterungen 2. Halbband, Berlin, 1932⁵, p. 168-172.
- Diels = H. DIELS, « Hippokratische Forschungen V. Eine neue Fassung des XIX. Hippokratesbriefes », *Hermes*, 53, 1918, p. 57-87.
- Regenbogen = O. REGENBOGEN, *Symbola Hippocratea*, Diss. Berlin, 1914.
- Jones = W. H. S. JONES, *Hippocrates*, vol. II, Cambridge (Mass.)-London, 1923.

- Gutmann = M. GUTMANN, *Die Nebensätze in ausgewählten Schriften des hippokratischen Corpus und ihre Bedeutung für die Verfasserfrage*, Diss. München, 1929.
- Festugière = A.-J. FESTUGIÈRE, *Sur le mal sacré*, Traduction française et notes, manuscrit, s.d. (= 1940-1950 ?).
- Wurz = M. WURZ, *Die hippokratische Schrift « Über die heilige Krankheit »*, textkritisch und sprachlich untersucht, Diss. phil., Wien, 1953 (mschr.).
- Rivier = A. RIVIER, *Recherches sur la tradition manuscrite du traité hippocratique « De morbo sacro »*, Berne, 1962.
- Diller = H. DILLER, *Hippokrates, Schriften*, Reinbeck bei Hamburg (Rowohlt), 1962.
- Grensemann = H. GRENSEMANN, *Die hippokratische Schrift « Über die heilige Krankheit »*, Berlin, 1968.
- Rivier (Contamination) = A. RIVIER, « Contamination primaire ou modifications secondaires dans la tradition médiévale du *De morbo sacro* ? Le cas du Corsinianus 1410 », *Museum Helveticum*, 29, 1972, p. 12-43.
- West = M. L. WEST, *Textual Criticism and Editorial Technique*, Stuttgart, 1973, p. 119-128.
- Lipourlis = D. LIPOURLIS, *Ἱπποκρατική ἰατρική*, Thessalonique, 1983.
- Rohdich-Wittern = H. ROHDICH et R. WITTERN, « Eine Korruptel im Corpus Hippocraticum ? », *Hermes*, 105, 1977, p. 247-249.
- Index Hipp. = J.-H. KÜHN / U. FLEISCHER ..., K. ALPERS, A. ANASTASSIOU, D. IRMER, V. SCHMIDT, *Index Hippocraticus*, Gottinae, 1986-1989.
- Roselli = A. ROSELLI, *Ippocrate. La malattia sacra*, Venezia, 1996.

LA MALADIE SACRÉE

HIPPOCRATE

LA MALADIE SACRÉE

I. 1 Sur la maladie dite sacrée, voici ce qu'il en est¹. Elle ne me paraît nullement plus divine que les autres maladies ni plus sacrée, mais de même que toutes les autres maladies ont une origine naturelle à partir de laquelle elles naissent, cette maladie a une origine naturelle et une cause déclenchante². 2 Les hommes, cependant, ont accrédité la croyance qu'elle est une œuvre divine du fait de leur incompétence³ et de leur étonnement devant une maladie qui ne leur paraît nullement semblable aux autres⁴. Or, si par l'incapacité où ils sont de la connaître son caractère divin demeure, en revanche, par la facilité qu'ils ont à trouver le mode de traitement par lequel ils la soignent, ce caractère divin disparaît, du fait qu'ils soignent avec des purifications et des incanta-

Voir Notes Complémentaires p. 35 sqq.

1. La première phrase donne le titre du traité qui est une monographie sur la maladie « dite » sacrée. Le participe *καλεομένης* a ici un double rôle : d'une part, il indique que la dénomination est technique : d'autre part, il laisse entendre que l'auteur prend ses distances par rapport à une dénomination qui ne lui paraît pas correspondre à la réalité de la maladie. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'expression « maladie sacrée » n'est pas une dénomination populaire et le mot *ἐπιληψία* n'a pas encore le sens technique d'épilepsie. Voir *Notice*, p. XXIV sq.

ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ ΠΕΡΙ ΙΕΡΗΣ ΝΟΥΣΟΥ

5 I. 1 Περὶ τῆς ἱερῆς νούσου καλεομένης ὧδε ἔχει· οὐδέν τί μοι δοκεῖ τῶν ἄλλων θειότερη εἶναι νούσων οὐδὲ ἱερωτέρη, ἀλλὰ φύσιν μὲν ἔχει καὶ τὰ λοιπὰ νοσήματα ὅθεν γίνεται, φύσιν δὲ αὕτη καὶ πρόφασιν. 2 Οἱ δ' ἄνθρωποι ἐνόμισαν θεῖόν τι πρῆγμα εἶναι ὑπὸ ἀπειρίας καὶ θαυμασιότητος ὅτι οὐδὲν ἔοικεν ἑτέροις. Καὶ κατὰ μὲν τὴν ἀπορίην αὐτοῖσι τοῦ μὴ γινώσκειν τὸ θεῖον διασφύζεται, κατὰ δὲ τὴν εὐπορίην τοῦ τρόπου τῆς ἰήσιος ᾧ ἰῶνται, ἀπόλλυται, ὅτι καθαρμοῖσί τε ἰῶνται

Littre
VI 352

TEST. : 2 οὐδέν τί — 3 sq. νοσήματα] citatur in glossa R^{ms} ad loc. (= Erot. frag. 33 ed. Nachmanson 108, 10-109, 16 = supra, p. CIX).

Tit. ante Ἰπποκράτους add. $\overline{\text{I}\Delta}$ M || Ἰπποκράτους om. Θ || 1 Ante Περὶ add. οὐ γνήσιον Ἰπποκράτους· ἀξιολόγου δὲ ἀνδρός φησι ὁ Γαληνὸς καὶ κατὰ τὴν ἑρμηνείαν καὶ κατὰ τὴν διάνοιαν, Ἰπποκράτους δὲ οὐδὲν ἐν αὐτῷ οὔτε κατὰ τὸν τρόπον τῆς ἑρμηνείας οὔτε κατὰ τὸ τῆς διανοίας ἀκριβές M^{ms} || ἱερῆς νόσου] ζῆται εἰς τὸ αὐτὸ ἐν τῷ κᾶ λόγῳ εἰς τὸ περὶ φουσῶν ἐν τῷ τέλει M^{ms} || 2 δοκεῖ Wilamowitz : δοκέει Θ M R^{ms} || τῶν ἄλλων transp. post μοι R^{ms} || θειοτέρη] ὅτι οὐδὲν θειότερα ἢ ἐπίληψις τῶν λοιπῶν νούσων M^{ms} || νούσων transp. ante δοκεῖ R^{ms} || 3 μὲν om. R^{ms} || post ἔχει add. ἦν M R^{ms} || 4 δὲ M : τε Θ || αὕτη Wilamowitz : αὐτὴ Θ M || δ' om. M || 5 τι πρῆγμα om. M || εἶναι om. Θ || ἀπειρίας Θ M : ἀπορίας Grensemann || 9 ᾧ ἰῶνται Littre : ὠπῶνται Θ (< $\overline{\text{O}\Pi\text{O}\text{N}\text{-T}\text{AI}}$) ἰῶνται M || ἀπόλλυται Θ : ἀπολύονται M ἀπολλύεται scripserim ; vide infra p. 6, 15 || ὅτι Θ : γὰρ ἢ M || τε ἰῶνται om. M.

tions¹. **3** Et si c'est à cause de son aspect étonnant qu'on doit la croire divine, il y aura beaucoup de maladies qui seront sacrées à cause de cela, et non pas une seule² ; car je vais montrer que d'autres maladies ne sont nullement moins étonnantes ni moins prodigieuses, maladies que personne (pourtant) ne croit être sacrées. D'une part, les fièvres quotidiennes, les fièvres tierces et les fièvres quartes³ ne me paraissent nullement être moins sacrées ni moins provoquées par un dieu que cette maladie-là ; or devant ces fièvres les hommes n'éprouvent certes pas d'étonnement. D'autre part, je vois des gens tomber dans la folie et le délire sans aucune cause apparente et accomplir bien des actes inconvenants, et je sais que dans le sommeil bien des gens gémissent et crient, que certains aussi étouffent⁴, que d'autres même se dressent d'un bond⁵, fuient au dehors et délirent jusqu'à leur réveil⁶, puis retrouvent la santé et la raison comme auparavant, sauf qu'ils restent pâles et sans force, tout cela ne se produisant pas une fois, mais bien des fois. Et il existe bien d'autres maladies de toutes sortes dont l'exposé cas par cas exigerait un long discours⁷. **4** (c. 2 Jones) À mon avis, ceux qui les premiers ont attribué un caractère sacré⁸ à cette maladie étaient des gens comparables à ce que sont aujourd'hui encore mages, purificateurs, prêtres mendiants et charla-

2. La divergence entre M vulg. καὶ οὐχὶ ἓν et **Θ** τοῦτου εἵνεκεν est importante pour le sens. La première variante signifie « et non pas une seule » (ἓν étant opposé à πολλά), la seconde « pour cette raison-là » reprenant la proposition introduite par εἰ (« si c'est à cause de son aspect étonnant qu'on doit la croire divine »). La variante de M a été préférée par Littré, Ermerins, Reinhold, Jones, celle de **Θ** par Wilamowitz, Grensemann. En faveur de M, on comparera quelques lignes plus bas (3, 16) οὐχ ἅπαξ, ἀλλὰ πολλάκις ; en faveur de **Θ**, on soulignera que εἵνεκεν est une forme ionienne, et on comparera c. 1, **5** (5, 6) θείου εἵνεκεν. Il peut s'agir de deux variantes anciennes. D. Lipourlis (p. 156) pense que l'archétype portait τοῦτου εἵνεκεν καὶ οὐχὶ ἓν, et que, par suite de l'homéotéleutie, une partie du texte a disparu dans chacune des deux branches de la tradition. Il a peut-être raison.

καὶ ἐπαοιδῇσιν. 3 Εἰ δὲ διὰ τὸ θαυμάσιον θεῖον νομιέ-
ται, πολλὰ τὰ ἱερὰ νοσήματα ἔσται τούτου εἵνεκεν καὶ
οὐχὶ ἓν, ὥς ἐγὼ δείξω ἕτερα οὐδὲν ἦσσον ἐόντα θαυμά-
σια οὐδὲ τερατώδεα, | ἃ οὐδεὶς νομίζει ἱρὰ εἶναι· τοῦτο 354
5 μὲν οἱ πυρετοὶ οἱ ἀμφημερινοὶ καὶ οἱ τριταῖοι καὶ οἱ
τεταρταῖοι οὐδὲν ἦσσόν μοι δοκέουσιν ἱροὶ εἶναι καὶ
ὑπὸ θεοῦ γίνεσθαι ταύτης τῆς νόσου, ὧν οὐ θαυ-
μασίως γ' ἔχουσι· τοῦτο δὲ ὁρῶ μαινομένους ἀνθρώ-
πους καὶ παραφρονέοντας ἀπ' οὐδεμιῆς προφάσιος
10 ἐμφανέος καὶ πολλὰ τε καὶ ἄκαιρα ποιέοντας, ἓν τε τῷ
ὑπνῷ οἶδα πολλοὺς οἰμώζοντας καὶ βοῶντας, τοὺς δὲ
καὶ πνιγομένους, τοὺς δὲ καὶ ἀναΐσσοντάς τε καὶ φεύ-
γοντας ἔξω καὶ παραφρονέοντας μέχρι ἐπέγρωνται,
ἔπειτα δὲ ὑγίεας ἐόντας καὶ φρονέοντας ὥσπερ καὶ
15 πρότερον, ἐόντας τ' αὐτοὺς ὠχρούς τε καὶ ἀσθενέας,
καὶ ταῦτα οὐχ ἅπαξ, ἀλλὰ πολλάκις· ἄλλα τε πολλὰ
ἐστί καὶ παντοδαπά, ὧν περὶ ἐκάστου λέγειν πολὺς ἂν
εἴη λόγος. 4 (c. 2 Jones) Ἐμοὶ δὲ δοκέουσιν οἱ πρῶτοι
τοῦτο τὸ νόσημα ἀφιερῶσαντες τοιοῦτοι εἶναι ἄνθρωποι
20 οἵοι καὶ νῦν εἰσι μάγοι τε καὶ καθάρται καὶ ἀγύρται καὶ

TEST. : 12 ἀναΐσσοντάς] cf. Erot., s.v. (A 44, ed. Nachmanson
17, 4 sq. = supra, p. C).

1 καὶ θ : ἢ M || 2 ἱερὰ M : εἰρα θ || 2 sq. τούτου εἵνεκεν καὶ
οὐχὶ ἓν Lipourlis : καὶ οὐχὶ ἓν M τούτου εἵνεκεν θ || 3 δείξω (lege
δείξω) θ : ἀποδείξω M || 4 οὐδὲ τερατώδεα Ald. : οὐδέτερα τῷδε
M om. θ || νομίζει M νόζει θ || ιρα (lege ἱρὰ) θ : ἱερὰ M ||
5 post μὲν add. γὰρ M || ἀμφημερινοὶ θ : ἀμφιμερινοὶ M || τριταῖοι
θ M^{corr} : τρι- add. M^{2sl} || 6 δοκέουσιν M : δοκοῦσιν θ || ἱροὶ θ :
ἱεροὶ M || 8 γ' om. θ || ὁρῶ θ : ὁρέω M || 10 ποιέοντας M : ποιεῦν-
τας θ || 11 οἰμώζοντας θ : οἰμοζ- M || 12 pr. καὶ om. θ || δὲ καὶ
ἀναΐσσοντάς M : δαΐσσοντας (lege δ' αἰσσοντας) θ || 13 μέχρι θ :
μέχρις M || ἐπέγρωνται θ : ἐξεγρέωνται M || 15 τ' αὐτοὺς Jones :
ταυτεοὺς θ τε αὐτοὺς M αὐτοὺς Wilamowitz || 17 πολὺς M : που-
λὺς θ || 18 εἴη θ : ἦ M || δοκέουσιν θ : -σι M || 19 ἀφιερῶσαντες
M^{corr} (ἀφιερῶσαν M -τες add. M^{2sl}) : ἱρῶσαντες θ || ante τοιοῦτοι
add. αὐτοὶ M || 20 εἰσι θ : εἰσιν M || καθάρται θ M sed add. καθάρ-
ται in mg. sup. M^l.

tans¹, tous gens qui affectent d'être fort pieux et de détenir un savoir supérieur². Ces gens-là donc, se drapant dans le divin³ pour voiler leur incapacité à détenir quoi que ce soit d'utile à prescrire, de peur qu'éclate au grand jour leur totale ignorance, ont accrédité la croyance que cette affection était sacrée, et ajoutant à cela des explications appropriées, ils établirent un mode de traitement qui visait à leur propre sécurité⁴, prescrivant purifications et incantations et ordonnant de s'abstenir⁵ des bains et d'un grand nombre d'aliments qui sont (effectivement) impropres à consommer par des gens malades : pour les poissons de mer, le trigle, le mélanure, le mullet, l'anguille⁶ (ce sont, en effet, les plus dangereux)⁷ ; pour les viandes, celles de chèvre, de cerf, de porcelet et de chien (ces viandes sont, en effet, celles qui dérangent le plus le ventre)⁸ ; pour les volatiles : la poule, la tourterelle, l'outarde (c'est ce qui est réputé avoir la chair la plus forte)⁹ ; pour les légumes : la menthe, l'ail, l'oignon¹⁰ (car ce qui

2. Wilamowitz (« Die hippokratische Schrift... » [1901], p. 6) supprime *ὁκόσοι* (M : οὔτοι δὲ καὶ θ) — *εἰδέναι*. Il y voit une « explication grossière », insérée maladroitement, et inspirée par c. 1, 8 (6, 16) *προσποιέονται πλέον τι εἰδέναι*. Il n'a pas été suivi par les éditeurs modernes (Jones, Grensemann, Lipourlis). L'expression *πλέον τι εἰδέναι* doit être d'autant moins supprimée qu'elle revient en composition annulaire à la fin du développement (c. 1, 5 = 5, 6 sq.) : *ὡς πλέον τι εἰδότες*. Par ailleurs, la suppression de ce membre de phrase priverait d'un *hapax* dans la *Collection hippocratique*, l'adjectif *θεοσεβής* qui n'est pas encore très fréquent au V^e siècle avant J.-C. C'est une des attestations les plus anciennes avec Hérodote I, 86, 2 et II, 37, 1 ; voir aussi Aristophane, *Oiseaux*, v. 897 (Iyr.) et Sophocle, *Œdipe à Colone*, v. 260. La triple attestation de l'adjectif chez Hérodote et Hippocrate peut indiquer une origine ionienne du composé.

3. Dans une métaphore hardie, le « divin » est comparé à un vêtement qui enveloppe le corps (cf. *ἀμπεχόνη* cité par Érotien dans sa glose à *παραμπεχόμενοι*), à un voile protecteur destiné à dérober aux regards d'autrui leur propre incapacité et leur ignorance. Dans l'expression *τῆς ἀμνηχανίης τοῦ μὴ ἴσχειν* (*vel ἔχειν*), la négation *μὴ* est explétive comme au c. 1, 2 (*τὴν ἀπορίην... τοῦ μὴ γινώσκειν*). Il n'y a pas lieu de supprimer cet hellénisme en écrivant avec Wilamowitz (*G. L.*, I, p. 271) *τῆς ἀμνηχανίης καὶ τοῦ μὴ ἴσχειν*.

ἀλαζόνες, ὁκόσοι προσποιέονται σφόδρα θεοσεβεῖς
εἶναι καὶ πλεόν τι εἰδέναι. Οὗτοι τοίνυν παραμπεχόμε-
νοι καὶ προβαλλόμενοι τὸ θεῖον τῆς ἀμηχανίης τοῦ μὴ
ἴσχειν ὃ τι προσενέγκαντες ὠφελήσουσιν, ὥς μὴ κατά-
5 δηλοι ἔωσιν οὐδὲν ἐπιστάμενοι, ἱρὸν ἐνόμισαν τοῦτο τὸ
πάθος εἶναι καὶ λόγους ἐπιλέξαντες ἐπιτηδεῖους τὴν
ἵησιν κατεστήσαντο ἐς τὸ ἀσφαλὲς σφίσιν αὐτοῖσι,
καθαρμοὺς προσφέροντες καὶ ἐπαοιδάς, λουτρῶν τε
ἀπέχεσθαι κελεύοντες καὶ ἐδεσμάτων πολλῶν καὶ ἀνε-
10 πιτηδεῖων ἀνθρώποισι νοσέουσιν | ἐσθίειν, θαλασσίων 356
μὲν τρίγλης, μελανούρου, κεστρέος, ἐγγέλυος — οὗτοι
γὰρ ἐπικηρότατοί εἰσι —, κρεῶν δὲ αἰγείων καὶ ἐλα-
φείων καὶ χοιρείων καὶ κυνός — ταῦτα γὰρ κρεῶν
ταρακτικώτατά ἐστι τῆς κοιλίης —, ὀρνίθων δὲ ἀλεκ-
15 τορίδος καὶ τρυγόνος καὶ ὠτίδος — ἃ νομίζεται
ἰσχυρότατα εἶναι —, λαχάνων δὲ μίνθης, σκορόδου,

TEST. : 1 ἀλαζόνες] cf. Erot., s.v. (A 45, ed. Nachmansson 17, 6-8 = supra, p. c) ; Hsch. s.v. ἀλαζών.

2 sq. παραμπεχόμενοι] cf. Erot., s.v. (Π 31 ed. Nachmansson 71, 9 = supra, p. cv).

15 ὠτίδος] cf. Erot. s.v. ὀτίδος (O 14 ed. Nachmansson 65, 16 = supra, p. civ) et s.v. ὠτίδος (Ω 3 ed. Nachmansson 96, 1-3 = supra, p. cvi) ; cf. Gal. *Gloss.* s.v. ὀτίδος (ed. Kühn XIX 127 8-10 = supra, p. cvii).

1 ὁκόσοι M : οὗτοι δὲ καὶ θ || θεοσεβεῖς Jouanna : θεοσεβέες θM || 2 πλεόν θ : πλεῖον M || 4 ἴσχειν M : ἔχειν θ || ὠφελήσουσιν M : -σι θ || ante ὥς add. καὶ θ || 5 ἔωσιν θM² : ἔωσι M || ἱρὸν θ : ἱερὸν M || 7 σφίσιν θ : σφίσι M || αὐτοῖσι θ : ἑωυτοῖσι M || 9 ἀπέχεσθαι κελεύοντες M : ἀπέχοντες θ || 10 νοσέουσιν θM² : -σι M || 11 ante μελανούρου add. καὶ M || 12 ἐπικηρότατοί εἰσι θ : εἰσιν ἐπικαιρότατοι M || κρεῶν δὲ αἰγείων θ : κρέως δὲ αἰγείου M || post αἰγείων add. καὶ τύρου αἰγείου θ || 13 καὶ κυνός del. Wilamowitz || 14 ταρακτικώτατά θ (cf. iam Corn.¹⁻²) : τερατικώτατα M || 14 sq. ἀλεκτορίδος θ : ἀλεκτρυόνος M || 15 alt. καὶ om. M || ὠτίδος M : οτιδος θ || ἃ (lege ἅ) θ : ἔτι δ' ὅσα M (< OTI-ΔOC A) || 16 post σκορόδου add. καὶ M.

est âcre ne convient nullement à un malade). Et ils ordonnent de ne pas porter un manteau noir (car le noir est signe de mort), de ne pas se coucher sur une peau de chèvre ni d'en porter sur soi¹, de ne pas mettre un pied sur l'autre ni une main sur l'autre (car tout cela, disent-ils, ce sont des empêchements)². 5 Toutes ces prescriptions, ils les justifient par le caractère divin (du mal), comme s'ils avaient un savoir supérieur, et ils ajoutent au préalable d'autres causes afin que si le malade guérit, la gloire et la réputation d'habileté leur en reviennent et que si le malade meurt, leur défense soit établie en toute sécurité et qu'ils disposent du prétexte qu'ils ne sont nullement responsables personnellement, mais que ce sont les dieux³. De fait, ils n'ont donné (aux malades) aucun remède ni à manger ni à boire, ni ne les ont ébouillantés⁴ dans des bains, d'une façon qui engagerait leur responsabilité. 6 Mais je crois, pour ma part, qu'aucun des Libyens qui habitent à l'intérieur des terres ne serait en bonne santé si cela dépendait un tant soit peu des peaux ou des viandes de chèvre⁵, puisqu'en ce pays-là⁶ effectivement ils n'ont ni couverture ni vêtement ni chaussure qui ne provienne de cet animal⁷ ; car il n'existe aucun bétail autre que les chèvres et les bœufs⁸. Et si ce sont

4. Le verbe καθέψειν « faire bouillir » est très imagé. Les adversaires de l'auteur ne prennent pas le risque de faire bouillir leurs patients dans des bains très chauds, puisqu'ils ont interdit les bains. Le même emploi du verbe se retrouve chez Galien, *De sanitate tuenda* III, c. 4, éd. Koch, 82, 2 (= Kühn VI, 185, 5 sq.) : καθάπερ οἱ χωρὶς τοῦ γυμνάσασθαι κατέψοντες ἑαυτούς.

7. Sur les vêtements en peau de chèvre en Libye, comparer Hérodote IV, 189 : « Les Libyennes jettent par dessus leur vêtement des peaux de chèvre empilées, garnies de franges, enduites de garance, et c'est de ces peaux de chèvre (*aigeon*) que les Grecs ont tiré le nom d'égides » ; cf. Hésychius s. v. αἰγίς. Voir aussi *Maladies* IV, c. 56, Joly 120, 25-27 (= Littré VII, 606, 24-608, 2) : « La plupart des Libyens usent de la peau de leur bétail en guise de manteau et du ventre en guise de sac » ; mais l'auteur hippocratique ne précise pas de quel bétail il s'agit. Diodore de Sicile, III, c. 49, 3, parlant du troisième groupe des Libyens menant une vie sauvage, déclare : « Ces Libyens... recouvrent leur corps de peaux de chèvres. »

κρομμύου — δριμύ γὰρ ἀσθενέοντι οὐδὲν συμφέρει —,
 ἱμάτιόν τε μέλαν μὴ ἔχειν — θανατῶδες γὰρ τὸ μέλαν
 —, μῆδ' ἐν αἰγείῳ κατακεῖσθαι δέρματι μῆδὲ φορεῖν,
 μῆδὲ πόδα ἐπὶ ποδὶ ἔχειν, μῆδὲ χεῖρα ἐπὶ χειρί —
 5 ταῦτα γὰρ πάντα κωλύματα εἶναι —. 5 Ταῦτα δὲ
 πάντα τοῦ θεοῦ εἵνεκεν προστιθέασιν ὥς πλέον τι εἰδό-
 τες καὶ ἄλλας προφάσις προλέγοντες ὅπως, εἰ μὲν
 ὑγιῆς γένοιτο, αὐτῶν ἢ δόξα εἶη καὶ ἡ δεξιότης, εἰ δ'
 ἀποθάνοι, ἐν ἀσφαλεῖ καθίσταται αὐτῶν ἡ ἀπολογία
 10 καὶ ἔχοιεν πρόφασιν ὥς οὐδὲν αἰτιοὶ εἰσιν αὐτοί, ἀλλ' οἱ
 θεοί· οὔτε γὰρ φαγεῖν οὔτε πιεῖν ἔδοσαν φάρμακον
 οὐδέν, οὔτε λουτροῖσι καθήψησαν ὥστε δοκεῖν αἴτιοι
 εἶναι. 6 Ἐγὼ δὲ δοκέω Λιβύων ἂν τῶν τὴν μεσόγειον
 οἰκεόντων οὐδέν' ἂν ὑγιαίνειν, εἴ τι ἐπ' αἰγείοισι δέρμα-
 15 σιν ἢ κρέασιν ἦν, ὥς ἐκεῖ γε οὐκ ἔχουσιν οὔτε στρῶμα
 οὔτε ἱμάτιον οὔτε ὑπόδημα ὃ τι μὴ αἰγείον ἐστίν· οὐ
 γὰρ ἐστίν | ἄλλο πρόβατον οὐδὲν ἢ αἶγες καὶ βόες. Εἰ 358

TEST. : 16 sq. οὐ — βόες] Gal., *In Hippocratis de Articulis comm.*
 I 26 (ed. Kühn XVIII A 356, 7 sq. = supra, p. CXIV).

17 πρόβατον] cf. Erot. s.v. πρόβατα (Π 30 ed. Nachmanson 71, 7
 sq. = supra, p. CTV sq.).

1 κρομμύου M : κρομμύων θ || συμφέρει Jones (cf. συμφέρει
 Ald.) : -φέρειν θ -φέρον M || 2 τε θ : δὲ M || 3 μῆδεν (lege μῆδ' ἐν)
 θ : μῆδὲ ἐν M || κατακεῖσθαι θ : -κέεσθαι M || φορεῖν Wilamo-
 witz : -ρέειν θM || 4 pr. μῆδὲ om. θ || ante ἔχειν add. μὴ θ || 5 ταῦτα
 γὰρ πάντα M : πατα (lege πάντα) γὰρ ταῦτα θ || 6 πάντα om. θ ||
 εἵνεκεν M : εἵνεκα θ || 7 προλέγοντες M : λέγοντες θ || ὅπως θ :
 ὅκως M || 8 ὑγιῆς γένοιτο M : ὑγείεες γένοιτο θ || δ' θ : δὲ M ||
 9 ἀποθάνοι ἐν ἀσφαλεῖ M : ἀποθάνοιεν ἀσφαλὲς θ || καθίσταται
 θ : καθισταῖντο M || ἡ ἀπολογία θ : αἱ ἀπολογίαι M || 10 αὐτοί
 om. θ || 11 φαγεῖν θ : φαγέειν M || πιεῖν θ : πῖειν M || 12 δοκεῖν
 Wilamowitz : δοκέειν θM || αἴτιοι θ : αἵτιον M || 13 ἂν om. θ ||
 μεσόγειον M : μεσόγειον θ unde μεσόγειον propos. Grensemann
 ὅτι Λίβυες μεσόγειοι add. M^{mg} || 14 οὐδέν' ἂν Jones (cf. οὐδένα ἂν
 Reinhold) : οὐδὲν ἂν θ οὐδένα M || εἴ τι θ : ὅτι M (< ΕΙΤΙ) ||
 14 sq. δέρμασιν θM² : -σι M || 15 ἦν ὥς ἐκεῖ γε θ : ἔνεκά γε ὥς
 M || 16 ἐστίν θM² : ἐστί M || 17 πρόβατον θ Gal. : προβάτειον M ||
 αἶγες καὶ βόες θM : βόες καὶ αἶγες Gal. αἶγες Reinhold.

ces viandes qui font naître et croître la maladie quand on les mange et quand on les ingère, et qui procurent la guérison quand on ne les mange pas, ce n'est plus la divinité qui est responsable et ce ne sont pas les purifications qui sont utiles, mais ce sont les aliments qui procurent la guérison et ce sont eux qui causent du tort, tandis que la puissance de la divinité disparaît¹. 7 (c. 3 Jones) Dans ces conditions donc, à mon avis du moins, tous ceux qui entreprennent de soigner de cette façon ces maladies-là ne croient ni à leur caractère sacré ni à leur caractère divin. Car du moment qu'elles sont transférables par de telles purifications et par un tel traitement, qu'est-ce qui empêche qu'à l'aide d'autres artifices semblables à ceux-là, elles ne surviennent chez les hommes et ne s'abattent sur eux de telle façon que ce ne soit plus le divin qui soit responsable mais quelque chose d'humain² ? Car celui qui est capable, par des purifications circulaires³ et par des opérations magiques, d'éloigner une telle affection, celui-là pourrait aussi l'attirer par d'autres artifices, et avec un tel raisonnement le divin disparaît⁴. 8 Telles sont les paroles et les manigances par lesquelles ils feignent de détenir un savoir supérieur et ils trompent les gens⁵ en leur prescrivant des sanctifications et des purifications⁶ ; et la majeure partie de leur discours a trait au divin et à la divinité⁷. Pourtant, à mon avis du moins, ce n'est pas sur la piété que portent leurs discours, comme ils se

5. L'expression προσποιέονται πλέον τι εἰδέναι reprend en composition annulaire ce que l'auteur disait au début du développement dans la phrase de présentation (4, 1 sq. ὁκόσοι προσποιέονται... πλέον τι εἰδέναι) ; le rapprochement est d'autant plus évident que le verbe προσποιεῖσθαι n'est pas attesté ailleurs dans la *Collection hippocratique* ; cf. aussi c. 1, 5 (5, 6 sq.) ὥς πλέον τι εἰδότες. Mais l'auteur y ajoute maintenant l'accusation de tromperie volontaire (ἐξαπατῶσι). Comparer l'accusation de tromperie à l'adresse des devins en *Maladies des jeunes filles*, c. 1, Flemming-Hanson 250, 2 sq. = Littré VIII, 468, 19 sq. (κελεύοντων τῶν μάντεων, ἐξαπατεώμεναι).

δὲ ταῦτα ἐσθιόμενα καὶ προσφερόμενα τὴν νοῦσον τίκ-
 τει τε καὶ αὔξει καὶ μὴ ἐσθιόμενα ἰᾶται, οὐκέτι ὁ θεὸς
 αἰτιὸς ἐστίν, οὐδ' οἱ καθαρμοὶ ὠφελεύουσιν, ἀλλὰ τὰ
 ἐδέσματα τὰ ἰώμενά ἐστι καὶ τὰ βλάπτοντα, τοῦ δὲ θεοῦ
 5 ἀφανίζεται ἡ δύναμις. 7 (c. 3 Jones) Οὕτως οὖν ἔμοιγε
 δοκέουσιν οἵτινες τούτῳ τῷ τρόπῳ ἐγχειρεύουσιν ἰᾶσθαι
 ταῦτα τὰ νοσήματα, οὔτε ἰρὰ νομίζειν εἶναι οὔτε θεῖα.
 Ὅπου γὰρ ὑπὸ καθαρμῶν τοιούτων μετὰστατα γίνεται
 καὶ ὑπὸ θεραπείης τοιῆσδε, τί κωλύει καὶ ὑφ' ἑτέρων
 10 τεχνημάτων ὁμοίων τούτοις ἐπιγίνεσθαι τε τοῖσιν
 ἀνθρώποις καὶ προσπίπτειν, ὥστε μηκέτι τὸ θεῖον
 αἴτιον εἶναι, ἀλλὰ τι ἀνθρώπινον ; Ὅστις γὰρ οἷός τε
 περικαθαίρων καὶ μαγεύων ἀπάγειν τοιοῦτον πάθος,
 οὗτος κἂν ἐπάγοι ἕτερα τεχνησάμενος, καὶ ἐν τούτῳ τῷ
 15 λόγῳ τὸ θεῖον ἀπόλλυται. 8 Τοιαῦτα λέγοντες καὶ
 μηχανώμενοι προσποιέονται πλέον τι εἰδέναι, καὶ
 ἀνθρώπους ἐξαπατῶσι προστιθέμενοι τούτοις ἀγνείας
 τε καὶ καθαρότητας, ὃ τε πολὺς αὐτοῖσι τοῦ λόγου ἐς
 τὸ θεῖον ἀφήκει καὶ τὸ δαιμόνιον. Καίτοι ἔμοιγε οὐ περὶ
 20 εὐσεβείης δοκέουσι τοὺς λόγους ποιεῖσθαι, ὥς οἴονται,

1 ταῦτα **Θ** M : ταὐτὰ scripserim || ἐσθιόμενα καὶ προσφερόμενα **Θ** :
 προσφερόμενα καὶ ἐσθιόμενα M || 2 ἰᾶται **Θ** : ἰῆται M || οὐκέτι **Θ** :
 οὐκ ἔστι M οὐκ ἔστιν M² || 3 post αἰτιὸς om. ἐστίν M sed add.
 οὐδενός || ὠφελεύουσιν **Θ**M² : -σι M || 4 καὶ τὰ βλάπτοντα M :
 καταβλάπτοντα **Θ** (< ΚΑΙΤΑΒΛΑΠΤΟΝΤΑ) || θεοῦ **Θ** : θείου M et
 Ἱππόκρατες τὸ θεῖον ἵλεων ἔχοις add. in mg. inf. M || 6 δοκέουσιν
Θ M² : -σι M || τούτῳ τῷ τρόπῳ M : τῷ τρόπῳ τούτῳ **Θ** || ἐγχει-
 ρέουσιν **Θ** M² : -σι M || ἰᾶσθαι **Θ** : ἰῆσθαι M || 7 ἰρὰ **Θ** : ἱερὰ M ||
 10 τούτοις **Θ**M² : -σι M || ἐπιγίνεσθαι **Θ** : ἀπογίν- M || τε om. M ||
 τοῖσιν **Θ**M² : τοῖσι M || 11 μηκέτι τὸ θεῖον M : τὸ θεῖον μηκέτι
Θ || 13 post περικαθαίρων add. ἔστι **Θ** || τοιοῦτον **Θ** : τοιοῦτο M ||
 15 ἀπόλλυται I edd. : ἀπολύεται **Θ**M ἀπολλύεται scribi potest ||
 16 μηχανώμενοι **Θ** : μηχανεύμενοι M || πλέον τι M : πλείον ἢ **Θ**
 (< ΠΛΕΙΟΝΤΙ) || 17 ἐξαπατῶσι **Θ** : -τέουσι M || τούτοις **Θ**M² :
 -σι M αὐτοῖς **Θ** || 18 καθαρότητας M : καθάρσιας **Θ** || πολὺς **Θ** :
 πούλῳς M || αὐτοῖσι M : αὐτοῖς **Θ** || 19 ἀφήκει **Θ**M² : ἀφίκει M ||
 20 δοκέουσι τοὺς λόγους M : τοὺς λόγους δοκέουσι **Θ** || ποιεῖσθαι
 Jones : ποιέεσθαι **Θ**M.

l'imaginent, mais plutôt sur l'impiété et sur l'idée que les dieux n'existent pas¹. Leur conception du pieux et du divin est en réalité impie et sacrilège, comme je vais le montrer. **9** (c. 4 Jones) S'il est vrai qu'ils prétendent savoir faire descendre la lune², faire disparaître le soleil, produire orage et beau temps, pluies et sécheresses³, infécondité de la mer et de la terre⁴, et tout autre prodige du même genre, — que ce soit à la suite de cérémonies initiatiques ou de quelque autre invention ou pratique qu'ils affirment ces prodiges possibles⁵ —, ceux qui se livrent à ces occupations paraissent, à mon avis du moins, avoir une conduite impie, croire que les dieux sont inexistantes et impuissants, et ne devoir s'abstenir d'aucun acte extrême, puisque les dieux ne sont pas pour eux un objet de crainte⁶. Car si un homme, par la magie et par des sacrifices, doit faire descendre la lune, disparaître le soleil et produire orage et beau temps, je ne peux plus croire, pour ma part, qu'aucune de ces opérations soit divine mais c'est de l'ordre de l'humain⁷, si vraiment la puissance du divin est vaincue par l'intelligence d'un homme et lui est asservie⁸. **10** Cependant il se peut qu'il n'en soit pas ainsi, mais des gens pressés par le besoin⁹ multiplient les artifices et les fioritures de toutes sortes¹⁰ dans tous les domaines en général et en particulier dans cette maladie, attribuant, pour chaque forme de l'affection, la cause à un dieu. **11** Car ce n'est pas tantôt une

5. À la place de l'impersonnel οἷόν τ' Grensemann lit οἷοί τε en attribuant la correction à Ermerins, et M. L. West, *Textual Criticism...* (1973), p. 121, approuve la correction. Mais la présentation des faits n'est pas exacte. Outre qu'Ermerins (p. 55) écrit οἷοί τ', il ne prétend pas corriger le texte, mais retourner à la tradition de la vulgate contre Littré qui l'avait changée au profit de la leçon du manuscrit ancien **θ**. L'accord des deux manuscrits anciens M et **θ** sur l'impersonnel οἷόν τ(ε) indique clairement que c'est la leçon la plus ancienne que l'on puisse atteindre et que οἷοί τ(ε) est une innovation récente. Il faudrait des raisons fortes pour modifier la leçon de l'archétype, ce qui n'est pas le cas. L'innovation de la vulgate n'a pas à être mentionnée dans l'apparat critique.

ἀλλὰ περὶ δυσσεβείης μᾶλλον καὶ ὥς οἱ θεοὶ οὐκ εἰσὶ·
 τό τε εὐσεβές αὐτῶν καὶ τὸ θεῖον ἀσεβές ἐστι καὶ ἀνό-
 σιον, ὥς ἐγὼ διδάξω. 9 (c. 4 Jones) Εἰ γὰρ σελήνην τε
 5 καθαιρεῖν καὶ ἥλιον ἀφανίζειν καὶ χειμῶνά τε καὶ εὐδίην
 ποιεῖν καὶ ὄμβρους καὶ αὐχμούς καὶ θάλασσαν ἄφορον
 καὶ γῆν καὶ τᾶλλα | τὰ τοιουτότροπα πάντα ὑποδέχον- 360
 ται ἐπίστασθαι — εἴτε καὶ ἐκ τελετέων εἴτε καὶ ἐξ ἄλλης
 τινὸς γνώμης ἢ μελέτης φασὶ ταῦτα οἶόν τ' εἶναι γε-
 νέσθαι —, οἱ ταῦτ' ἐπιτηδεύοντες δυσσεβεῖν ἔμοιγε
 10 δοκέουσι καὶ θεοὺς οὐτ' εἶναι νομίζειν οὔτε ἰσχύειν
 οὐδέν, οὐτ' εἴργεσθαι ἂν οὐδενὸς τῶν ἐσχάτων ποιέον-
 τες, ὥς οὐ δεινοὶ αὐτοῖσιν εἰσιν. Εἰ γὰρ ἄνθρωπος
 μαγεύων τε καὶ θύων σελήνην τε καθαιρήσει καὶ ἥλιον
 ἀφανιεῖ καὶ χειμῶνα καὶ εὐδίην ποιήσει, οὐκ ἂν ἔγωγ'
 15 ἔτι θεῖον νομίσαιμι τούτων εἶναι οὐδέν, ἀλλ' ἀνθρώπι-
 νον, εἰ δὴ τοῦ θείου ἡ δύναμις ὑπ' ἀνθρώπου γνώμης
 κρατεῖται καὶ δεδούλωται. 10 Ἴσως δὲ οὐχ οὕτως ἔχει
 ταῦτα, ἀλλ' ἀνθρωποὶ βίου δεόμενοι πολλὰ καὶ
 παντοῖα τεχνῶνται καὶ ποικίλλουσιν ἔς τε τᾶλλα πάντα
 20 καὶ ἐς τὴν νοῦσον ταύτην, ἐκάστω εἶδει τοῦ πάθεος θεῶ
 τὴν αἰτίην προστιθέντες. 11 Οὐ γὰρ ἐναλλά<ξ, ἀλλὰ>

1 δυσσεβείης M : ἀσεβείης Θ || οἱ om. Θ || 2 τε M : δὲ Θ || pr. καὶ M :
 ἐς Θ || 3 τε om. Θ || 4 καθαιρεῖν Jones : -ρέειν M κατάγειν Θ ||
 5 ποιεῖν Wilamowitz : -έειν ΘM || 6 sq. ὑποδέχονται Θ : ἐπιδέχ-
 M || 7 τελετέων M : -τῶν Θ || 8 ἢ M : καὶ Θ || φασὶ ταῦτα Θ : φασὶ
 M φασὶν M² || τ' Θ : τε M || 8 sq. γενέσθαι om. M || 9 ταῦτ' Θ :
 ταῦτα M || δυσσεβεῖν Θ : -βέειν M || 11 οὐτ' Θ : οὔτε M || 12 ὥς Θ :
 ἔνεκά γε· πῶς M || post δεινοὶ add. ἄρ' M || αὐτοῖσιν Lind. (cf.
 αὐτοῖσιν Ald.) : -τοῖς Θ M || εἰσιν M² : εἰσι M ἔωσιν Θ || 13 pr. τε
 om. Θ || alt. τε om. Θ || 14 ἀφανιεῖ M : ἀφανιεοι (sic) Θ (< ΑΦΑ-
 ΝΙΕΙ) || 14 sq. ἔγωγ' ἔτι Wilamowitz : ἐγωγε τι (sic) Θ ἔγωγέ τι
 M || 15 οὐδέν om. M || ἀλλ' Θ : ἀλλὰ M || 15 sq. post ἀνθρώπινον
 add. εἶναι Θ || 16 δὴ om. Θ || ὑπ' Θ : ὑπὸ M || 17 κρατεῖται Wilamo-
 witz : -τέεται Θ M || 18 ἀλλ' M : ἀλλὰ Θ || 19 τεχνῶνται Θ : τεχ-
 νέονται M || ποικίλλουσιν Θ : -σι M || ἔς τε M : ἔσται Θ || τᾶλλα
 Θ : ἄλλα M || 21 ἐναλλάξ, ἀλλὰ Jouanna : ἐν ἀλλὰ M ἄλλα Θ.

chose, tantôt une autre que les malades imitent, mais ce sont assez souvent les mêmes choses¹ : s'ils imitent (le bêlement de) la chèvre, s'ils grincent des dents et s'ils ont des convulsions du côté droit, ils disent que la Mère des dieux en est la cause² ; si le malade émet des sons plus aigus et plus stridents, ils le comparent à un cheval et disent que Poséidon en est la cause³ ; mais si, en outre, il laisse aller⁴ des excréments — ce qui arrive souvent aux malades sous la violence du mal —, c'est le nom de la déesse Énodie⁵ qui s'applique à ce cas. S'il émet des sons plus fréquents et plus grêles⁶ comme les oiseaux, c'est Apollon pastoral⁷. S'il rejette de l'écume par la bouche et s'il lance des ruades, c'est Arès qui porte la responsabilité⁸. Dans les cas où, la nuit, surviennent des craintes, des frayeurs, des troubles de l'esprit, des bonds hors du lit et des fuites au dehors, ils disent que ce sont des assauts d'Hécate et des irruptions de héros⁹. 12 Ils ont alors recours aux purifications et aux incantations¹⁰, commettant ainsi une action très sacrilège et très impie, à mon avis du moins¹¹. Ils purifient, en effet, ceux qui sont en proie à la maladie avec le sang¹² et d'autres choses semblables, comme s'il s'agissait de gens porteurs d'une souillure¹³, ou poursuivis par un démon vengeur¹⁴,

3. Le lien entre le cheval et Poséidon est bien attesté. Dans le bref *Hymne homérique* à Poséidon, le dieu est dit « dompteur de chevaux » (v. 5 ἵππων τε δμητῆρ') ; dans l'Hymne ancien composé par Pamphos pour les Athéniens il est appelé ἵππων τε δωτῆρα, « celui qui donne les chevaux » (cité par Pausanias VII, 21, 9, qui rappelle aussi que Poséidon est vénéré sous le nom de Ἴππιος, « dieu des chevaux »). En tant que dieu des chevaux, il est honoré surtout dans le Péloponnèse, en Arcadie (Pausanias VIII, 10, 2-5 : Mantinée ; 14, 5 : Phénéos ; 36, 2 : Méthydrion ; 37, 10 : près d'Akakésion dans le sanctuaire de Despoina ; cf. aussi 25, 7 Thelpousa), en Élide (Pausanias V, 15, 5 : Olympie), mais aussi en Attique (Pausanias I, 30, 4 : Colone). C'est le dème de Colonos Hippios (voir Argument II d'*Œdipe à Colone*), lieu natal de Sophocle, dont le nom vient d'un sanctuaire de Poséidon Hippios ; sur Poséidon et le cheval, voir M. P. Nilsson, *Gesch. der griech. Religion*, I, München, 1955, p. 444-452 (*passim*) ; W. Burkert, *Greek Religion...* (1985), p. 138.

πλεονάκεις γε μὴν ταῦτ' ἀμείμνηται· ἦν μὲν γὰρ αἶγα
 μιμῶνται κῆν βρύχωνται κῆν τὰ δεξιὰ σπῶνται, Μητέρα
 θεῶν φασιν αἰτίνην εἶναι· ἦν δὲ ὀξύτερον καὶ ἔντονώτερον
 φθέγγεται, ἵππῳ εἰκάζουσι καὶ φασι Ποσειδέωνα αἴτιον
 5 εἶναι· ἦν δὲ καὶ τῆς κόπρου τι παριῇ, ὃ πολλάκις γίνε-
 ται ὑπὸ τῆς νούσου βιαζομένοισιν, | Ἐνοδίης θεοῦ 362
 πρόσκειται ἡ ἐπωνυμία· ἦν δὲ πυκνότερον καὶ λεπτότε-
 ρον οἶον ὄρνιθες, Ἀπόλλων νόμιος· ἦν δὲ ἀφρόν ἐκ τοῦ
 στόματος ἀφιῇ καὶ τοῖσι ποσὶ λακτίζει, Ἄρης τὴν
 10 αἰτίνην ἔχει· οἷσι δὲ νυκτὸς δείματα παρίσταται καὶ
 φόβοι καὶ παράνοιοι καὶ ἀναπηδήσεις ἐκ τῆς κλίνης
 καὶ φεύξεις ἔξω, Ἐκάτης φασὶν εἶναι ἐπιβολὰς καὶ
 ἡρώων ἐφόδους. 12 Καθαρμοῖσί τε χρέωνται καὶ ἐπαι-
 δῆσι, καὶ ἀνοσιώτατόν τε καὶ ἀθεώτατον πρῆγμα ποιέου-
 15 σιν ὡς ἔμοιγε δοκεῖ· καθαίρουσι γὰρ τοὺς ἐχομένους
 τῇ νούσῳ αἵματί τε καὶ ἄλλοισι τοιούτοισιν ὥσπερ
 μίασμά τι ἔχοντας ἢ ἀλάστορας ἢ πεφαρμαγμένους ὑπ'

TEST. : 2 βρύχωνται] cf. glossa in R s.v. (= Erot. frag. 34 ed. Nachmanson 109, 18 = supra, p. cxiii).

17 ἀλάστορας] cf. Erot. s. v. ἀλάστορες (A 47 ed. Nachmanson 17, 14-19 = supra, p. ciii) ; Gal. Gloss. s.v. ἀλάστορες (ed. Kühn XIX, 74, 6-8 = supra, p. cvii) ; Hsch. s. v. ἀλάστορες (supra, p. cviii).

1 γε om. M || μὴν θ : μὲν M || ταῦτ' Rohdich-Wittern : ταῦτα θM || 1 sq. ἦν μὲν γὰρ αἶγα μιμῶνται om. θ || 2 μιμῶνται H^{a2} Ald. : μιμῆται M || pr. κῆν M : καὶ ἦν μὲν θ || βρύχωνται M : βρυχωνται (sic) θ βρυχῶνται Foes¹ Dietz βρυχῆται Wilamowitz || alt. κῆν M : ἢ θ || σπῶνται M : σπάται θ || 3 φασιν θM² : φασι M || 4 Ποσειδέωνα Regenbogen : Ποσιδέωνα θ Ποσειδῶνα M || 5 τι om. θ || παριῇ Jouanna : παρείη θ παρίη M || ὃ M : ὅσα θ || 6 βιαζομένοισιν θM² : -σι M || Ἐνοδίης θεοῦ Grensemann : Ἐνοδείης οὐ M ἐνοδίη θ || 7 ἐπωνυμία θ : προσωνυμία M || 7 sq. πυκνότερον καὶ λεπτότερον θ : λεπτότερον καὶ πυκνότερον M || 9 ἀφιῇ Jouanna : ἀφιη θ ἀφίη M || 10 οἷσι θ : ὀκόσα M ὀκόσοισι West || νυκτὸς δείματα θ : δείματα νυκτὸς M || 12 φασὶν θ M² : -σὶ M || 13 χρέωνται Grensemann : χρῶνται θ χρέονται M || 14 πρῆγμα om. M || 15 δοκεῖ Wilamowitz : δοκέει θM || 16 αἵματί θ : αἵμασι M || τε om. M || ἄλλοισι θ : τοῖσι (-σιν M²) ἄλλοισι τοῖσι M || τοιούτοισιν M² (-σι M) : τοιούτοις θ || 17 μίασμά τι Littre : μιάσματι θ μιάσμασι M (-σιν M²) || πεφαρμαγμένους M : πεφαρμακευμένους θ || ὑπ' θ : ὑπὸ M.

ou ensorcelés par des humains¹, ou auteurs d'un acte sacrilège. Or à ces malades, c'est le traitement contraire² qu'ils devraient appliquer : sacrifier et prier, les porter dans les sanctuaires pour supplier les dieux³. En réalité, ils ne font rien de cela, mais ils purifient. Quant aux objets purificateurs, tantôt ils les cachent dans la terre, tantôt ils les jettent dans la mer, tantôt ils les portent à l'écart dans les montagnes, là où personne ne pourra les toucher ni les fouler⁴. Or ces objets⁵, ils devraient les porter dans les sanctuaires pour les déposer en offrande à la divinité, si c'est vraiment la divinité qui est responsable.

13 Cependant je n'estime pas, pour ma part, que le corps de l'homme puisse être souillé par la divinité, ce qu'il y a de plus périssable par ce qu'il y a de plus saint ; mais, même s'il arrive au corps humain d'avoir été souillé ou d'avoir subi quelque dommage sous l'effet d'autre chose, j'estime qu'il sera purifié et sanctifié par la divinité plutôt que souillé par elle. De toute façon, dans le cas des fautes les plus graves et les plus impies, c'est le divin qui les purifie et les sanctifie et qui est pour nous la substance qui nettoie⁶. Et de notre côté, nous assignons des limites aux sanctuaires des dieux et à leurs enclos sacrés, pour que nul ne les franchisse s'il n'est pas en état de pureté, et en y pénétrant nous nous aspergeons tout

2. Pour la forme simple τὰντία préférable à τὰναντία, comparer c. 13, 3 (23, 18) avec la note p. 24, n. 1.

5. Τάδ'. Tous les éditeurs écrivent τὰ δ' en deux mots. Il est vrai que τὰ δ' peut marquer une opposition (faible ou forte) ; voir Kühner-Gerth, *Ausführliche Grammatik...*, II, 1, p. 584 (c). Mais, étant donné le contexte, τὰ δ', venant après τὰ μὲν... τὰ δὲ... τὰ δ', devrait désigner aussi « d'autres » (objets purificateurs), alors que le sens exige un terme qui reprenne l'ensemble de ces objets. Il est donc préférable d'écrire Τάδ' ἐχρηῖν ou Τάδε χρηῖν. Τάδ(ε) « ces objets » est un démonstratif en tête de phrase avec asyndète.

ἀνθρώπων ἢ τι ἔργον ἀνόσιον εἰργασμένους· οὓς ἐχρῆν
 τὰντία τούτοις ποιεῖν, θύειν τε καὶ εὐχεσθαι καὶ ἐς τὰ
 ἱερὰ φέροντας ἰκετεύειν τοὺς θεοὺς. Νῦν δὲ τούτων μὲν
 ποιέουσιν οὐδέν, καθαίρουσι δὲ καὶ τὰ μὲν τῶν
 5 καθαρμῶν γῇ κρύπτουσι, τὰ δὲ ἐς θάλασσαν ἐμβάλ-
 λουσι, τὰ δ' ἐς τὰ οὖρεα ἀποφέρουσιν, ὅπη μῆδεῖς
 ᾗσεται μῆδ' ἐμβήσεται. Τὰδ' ἐχρῆν ἐς τὰ ἱερὰ φέροντας
 τῷ θεῷ ἀποδοῦναι, εἰ δὴ ὁ θεὸς γέ ἐστιν αἴτιος. 13 Οὐ
 μέντοι ἔγωγε ἀξιώ ὑπὸ θεοῦ ἀνθρώπου σῶμα μαιίνεσ-
 10 θαι, τὸ ἐπικηρότατον ὑπὸ τοῦ ἀγνοτάτου, | ἀλλὰ κῆν 364
 τυγχάνη ὑφ' ἐτέρου μεμιασμένον ἢ τι πεπονθός, ὑπὸ
 τοῦ θεοῦ καθαίρεσθαι ἂν αὐτὸ καὶ ἀγνίζεσθαι μᾶλλον ἢ
 μαιίνεσθαι. Τὰ γοῦν μέγιστα τῶν ἀμαρτημάτων καὶ
 ἀνοσιώτατα τὸ θεῖόν ἐστι τὸ καθαῖρον καὶ ἀγνίζον καὶ
 15 ρύμμα γινόμενον ἡμῖν· αὐτοὶ τε ὄρους τοῖσι θεοῖσι τῶν
 ἱρῶν καὶ τῶν τεμενέων ἀποδείκνυμεν, ὥς ἂν μῆδεῖς
 ὑπερβαίνειν ἦν μὴ ἀγνεύη, ἐσιόντες τε περιρραινόμεθα

TEST. : 11 μεμιασμένον] cf. Erot. s.v. (M 8 ed. Nachmanson 60,
 1 = supra, p. CIII).

1 ἢ — εἰργασμένους secl. Regenbogen || τι ἔργον M : περγον Θ
 (< ΤΙ ΕΡΓΟΝ) || 2 ταντία Θ : ταναντία M || τούτοις M : -των Θ ||
 ποιεῖν Wilamowitz : ποιέειν ΘM || θύειν om. Θ || ἐς Θ : εἰς M ||
 4 ποιέουσιν ΘM² : -σι M || οὐδέν Θ : οὐθέν M || 5 sq. ἐμβάλλουσι
 M : ἐνβάλ- Θ || 6 δ' Θ : δὲ M || ἀποφέρουσιν M² (-σι M) : φέρουσιν
 Θ || 7 ᾗσεται M : ᾗσεται Θ || μῆδ' ἐμβήσεται Wilamowitz : μῆδὲν
 βήσεται Θ μῆδὲ ἐπιβήσεται M || τὰδ' ἐχρῆν M^{corr} : τὰ δ' ἐχρῆν M
 τὰδε χρῆν Θ || 8 ὁ om. M || γέ om. Θ || 9 ἔγωγε M : ἐγὼ Θ || 10 ἐπικ-
 ηρότατον Θ : ὑποκ- M et add. ὑποκηρότατον M^{ms} || κῆν M : καὶ ἦν
 Θ || 11 ὑφ' Θ : ὑπὸ M || post πεπονθός add. ἐθέλοι ἂν M || 12 ἂν
 αὐτὸ om. M || 13 μαιίνεσθαι M : μαίνεσθαι Θ || 14 ἐστι Θ : ἐστιν
 M || 15 ρύμμα Θ : ἔρυμα M et add. ἔρυμα M^{ms} || 16 ἱρῶν Θ : ἱερῶν
 M || τεμενέων M : τεμεν Θ (spatio relicto post τεμεν) || ἀποδείκνυ-
 μεν ὥς Ermerins Reinhold (cf. iam Corn.²⁻³) : δεικνυνται (sic) Θ ἀπο-
 δεικνύμενοι ὥς M (< ΑΠΟΔΕΙΚΝΥΜΕΝΟΠΩC) ἀποδείκνυμεν
 ὅπως proposuerim || 17 ὑπερβαίνειν Θ : -νοι M || ἀγνεύη Θ : ἀγνεύοι
 M || ἐσιόντες Θ : εἰσιόντες M || post τε add. ἡμεῖς Θ || περιρραινό-
 μεθα M : περι-ραινόμεθα Θ.

autour, non pas dans l'idée que nous contractons une souillure, mais dans l'intention, au cas où nous avons une souillure préalablement contractée, de l'effacer par cette sanctification¹. Voilà, à mon avis, ce qu'il en est des purifications.

II. (c. 5 Jones) **1** Cette maladie, à mon avis, n'est nullement plus divine que les autres, mais de même que les autres maladies ont une origine naturelle à partir de laquelle chacune naît, celle-là a une origine naturelle et une cause ; elle est divine pour la même raison que toutes les autres ; et elle est curable, et cela non moins que d'autres, sauf si par suite d'une longue durée elle a désormais atteint pleine vigueur au point d'être désormais plus puissante que les remèdes administrés². **2** Son point de départ, comme pour les autres maladies, est dans l'hérédité³. Car si d'un phlegmatique naît un phlegmatique⁴, et d'un bilieux un bilieux, d'un phtisique un phtisique et d'un splénique un splénique⁵, qu'est-ce qui empêche que dans le cas⁶ où le père ou la mère étaient atteints de cette maladie-là, un de leurs enfants en soit aussi atteint ? Car la semence vient de toutes les parties du corps, saine des parties saines et malade des parties malades⁷. **3** Voici une autre grande preuve que la maladie n'est nullement plus divine que les autres : elle se pro-

1. C'est l'un des passages les plus remarquables de la littérature païenne sur le divin.

3. L'importance de l'hérédité dans le cas de la maladie dite sacrée est soulignée aussi par l'auteur du *Prorrhétique II*, c. 5, Potter VIII, 234, 23-236, 2 (= Littré IX, 20, 16-19) : « Au sujet des hydropisies, des phtisies, des podagres et de ceux qui sont pris par la maladie dite sacrée, voici ce que je dis : dans une certaine mesure, il en est de même dans tous ces cas ; celui pour qui l'une de ces maladies est congénitale, on doit le savoir, a du mal à s'en débarrasser ». Toutefois le point de vue des deux médecins n'est pas totalement identique. La maladie dite sacrée est héréditaire chez l'un ; elle est susceptible de l'être chez l'autre.

οὐχ ὡς μαινόμενοι, ἀλλ' εἴ τι καὶ πρότερον ἔχομεν
 μύσος, τοῦτο ἀφαγνιούμενοι. Καὶ περὶ μὲν τῶν καθαρ-
 μῶν οὕτω μοι δοκεῖ ἔχειν.

II. (c. 5 Jones) 1 Τὸ δὲ νόσημα τοῦτο οὐδέν τί μοι
 5 δοκεῖ θειότερον εἶναι τῶν λοιπῶν, ἀλλὰ φύσιν μὲν ἔχειν
 καὶ τᾶλλα νοσήματα ὅθεν ἕκαστα γίνεται, φύσιν δὲ
 τοῦτο καὶ πρόφασιν, καὶ ἀπὸ ταύτου θεῖον γίνεσθαι ἀφ'
 ὅτευ καὶ τᾶλλα πάντα, καὶ ἰητὸν εἶναι καὶ οὐδέν ἦσσον
 10 ἐτέρων ὅ τι ἂν μὴ ἤδη ὑπὸ χρόνου πολλοῦ καταβεβιασ-
 μένον ἢ ὥστε ἤδη ἰσχυρότερον εἶναι τῶν φαρμάκων τῶν
 προσφερομένων. 2 Ἄρχεται δὲ ὥσπερ καὶ τᾶλλα νοσή-
 ματα κατὰ γένος. Εἰ γὰρ ἐκ τοῦ φλεγματώδους φλεγ-
 ματώδης, καὶ ἐκ χολώδους χολώδης γίνεται καὶ ἐκ
 φθινώδους φθινώδης καὶ ἐκ σπληνώδους σπληνίης, τί
 15 κωλύει, ὅπου πατήρ ἢ μήτηρ εἶχετο τούτῳ τῷ νοσή-
 ματι, τούτῳ καὶ τῶν ἐκγόνων ἔχεσθαι τινα ; Ὡς ὁ γόνος
 ἔρχεται πάντοθεν τοῦ σώματος, ἀπὸ τε τῶν ὑγιερῶν
 ὑγιερὸς καὶ ἀπὸ τῶν νοσηρῶν νοσηρὸς. 3 Ἔτερον δὲ
 μέγα τεκμήριον, ὅτι οὐδέν θειότερόν ἐστι τῶν λοιπῶν

TEST. : 18 ὑγιερὸς] cf. Erot. s.v. (Y 8 ed. Nachmanson 88, 14 =
 supra, p. cv).

I sq. ἀλλ' — ἀφαγνιούμενοι om. **Θ** || 3 δοκεῖ Wilamowitz :
 δοκέει **ΘM** || 5 δοκεῖ Wilamowitz : δοκέει **ΘM** || ἔχειν Lind. : ἔχει
ΘM || post ἔχειν add. ἦν **M** || 6 τᾶλλα (lege τᾶλλα) **Θ** : τὰ ἄλλα **M** ||
 post νοσήματα add. καὶ πρόφασιν **M** || 7 alt. καὶ om. **M** || ταύτου
M : τοῦ αὐτοῦ **Θ** || ante θεῖον add. τὸ **M** || 8 ὅτευ **Θ** : ὅτου **M** || τᾶλλα
Θ : τὰ ἄλλα **M** || ἰητὸν] ἰατὸν add. mg. dext. **M** ὅτι ἰατὸν ἢ ἐπίλη-
 ψις add. mg. sup. **M** || 9 sq. καταβεβιασμένον **M** : βεβιασμένον **Θ** ||
 10 ἢ **Θ** : ἔη **M** || ὥστε **M** : ὡς **Θ** || ἤδη om. **Θ** || alt. τῶν om. **Θ** || 11 δὲ
M : τε **Θ** || τᾶλλα **Θ** : τὰ ἄλλα **M** || 12 τοῦ om. **Θ** || 14 σπληνίης
 Jouanna : σπληνίας **Θ** σπληνώδης **M** || 15 ὅπου Jouanna (cf. supra,
 6, 8) : ὅτου **M** ὅτῳ **Θ** || ἢ **Θ** : καὶ **M** || 16 τούτῳ om. **Θ** || 17 πάντοθεν
M : παντὶ (= παντὸς εν) **Θ** (< ΠΑΝΤΟΘΕΝ) || 18 καὶ ἀπὸ —
 νοσηρὸς om. **M** sed add. ἀπὸ τε τῶν νοσερῶν νοσερός **M**^{2mg} ||
 19 θειότερόν **Θ** (cf. iam Corn.¹⁻²) : θεϊόν **M**.

duit chez les gens qui sont phlegmatiques de nature¹, mais elle n'atteint pas les bilieux. Pourtant, si cette maladie est plus divine que les autres², elle devrait se produire chez tous de la même manière sans faire de distinction entre un bilieux et un phlegmatique.

III. (c. 6 Jones) **1** Mais en fait c'est le cerveau qui est responsable de cette affection, comme il l'est des autres maladies les plus graves³. De quelle façon il l'est et en vertu de quelle cause, je vais l'exposer clairement⁴. **2** Le cerveau, chez l'homme, est double comme c'est le cas aussi chez tous les autres êtres vivants. Une fine membrane⁵ le divise en son milieu ; c'est pourquoi⁶ ce n'est pas toujours du même côté de la tête que l'on souffre, mais de chaque côté alternativement et parfois dans la tête tout entière. **3** De plus, des vaisseaux se dirigent vers lui venus de tout le corps⁷ : nombre de vaisseaux fins et deux gros vaisseaux, l'un venant du foie, l'autre de la rate. **4** Celui qui vient du foie se présente ainsi : une partie du vaisseau se dirige vers le bas à travers le côté droit juste le long du rein et des lombes jusque dans le côté interne de la cuisse et descend jusqu'au pied. On l'appelle « veine cave »⁸. L'autre partie se dirige vers le haut à travers le diaphragme⁹ et le côté droit du poumon. Un embranchement va vers le cœur et le bras droit tandis que

3. L'importance attribuée au cerveau dans le processus des maladies les plus graves, affirmée ici au début de l'exposé sur la cause de la maladie, sera réaffirmée à la fin (c. 17, 4) : « Voilà pourquoi j'affirme que les maladies qui s'abattent sur lui (sc. le cerveau) sont les plus aiguës, les plus graves, les plus mortelles et les plus difficiles à juger pour les incompetents. »

νοσημάτων· τοῖσι γὰρ φλεγματώδεσι φύσει γίνεται, τοῖσι δὲ χολώδεσιν οὐ προσπίπτει. Καίτοι, εἰ θεϊότερόν ἐστι τῶν ἄλλων, τοῖσιν ἅπασιν ὁμοίως ἔδει γίνεσθαι τὴν νοῦσον ταύτην καὶ μὴ διακρίνειν μήτε χολώδεα μήτε φλεγματώδεα.

III. (c. 6 Jones) 1 Ἀλλὰ γὰρ αἷτιος ὁ ἐγκέφαλος τοῦ-
του τοῦ πάθεος ὥσπερ τῶν ἄλλων νοσημάτων τῶν
μεγίστων. Ὅτῳ δὲ τρόπῳ καὶ ἐξ οἷης προφάσιος γίνε-
ται, ἐγὼ φράσω σαφέως. 2 Ὁ ἐγκέφαλός ἐστι τοῦ
ἀνθρώπου διπλόος ὥσπερ καὶ τοῖσιν ἄλλοις ζώοις
ἅπασιν· τὸ δὲ μέσον αὐτοῦ διείργει μῆνιγξ λεπτή· διότι
οὐκ αἰεὶ κατὰ τὸν τοῦ κεφαλῆς ἀλγεῖ, ἀλλ' ἐν μέρει
ἐκάτερον, ὅτε δὲ ἅπασαν. 3 Καὶ φλέβες δ' ἐς αὐτὸν τεί-
νουσιν ἐξ ἅπαντος τοῦ σώματος πολλαὶ καὶ λεπταί,
δύο δὲ παχεῖαι, ἡ μὲν ἀπὸ τοῦ ἥπατος, ἡ δὲ ἀπὸ τοῦ
σπληνός. 4 Καὶ ἡ μὲν ἀπὸ τοῦ ἥπατος ὧδ' ἔχει· τὸ μὲν
τι τῆς φλεβὸς κάτω τείνει διὰ τῶν ἐπὶ δεξιὰ παρ' αὐτὸν
τὸν νεφρὸν καὶ τὴν ψόην ἐς τὸ ἐντὸς τοῦ μηροῦ καὶ
καθίκει ἐς τὸν πόδα καὶ καλεῖται κοίλη φλέψ· ἡ δ'
ἐτέρη ἄνω τείνει διὰ τῶν φρενῶν καὶ τοῦ πλεύμονος τῶν
δεξιῶν, ἀπέσχισται δὲ καὶ ἐς τὴν καρδίην καὶ ἐς τὸν
βραχίονα τὸν δεξιόν, καὶ τὸ λοιπὸν ἄνω φέρει διὰ τῆς

1 γὰρ M : δὲ λοιποῖσι Θ || 2 καίτοι εἰ Laur. : καὶ τοῖσι ΘM
(<ΚΑΙΤΟΙΕΙ) || 3 τοῖσιν M² : -σι ΘM || ἅπασιν Littré : πᾶσιν Θ
ἅπασιν M || 3 sq. τὴν νοῦσον ταύτην secl. Gutmann (p. 79) || 6 post
γὰρ add. αὐτοῖσι M (-σιν M²) || 8 ὅτῳ Θ : ὁτέῳ M || ante τρόπῳ add.
τῷ Θ || τρόπῳ] τίνα τρόπον ἢ ἐπίληψις γίνεται add. mg. sup. M ||
9 σαφέως M : σαφά (sic) Θ || 10 τοῖσιν ΘM² : -σι M || ζώοις M² :
ζώοις Θ ζώοις M || 11 διείργει Θ : διαιρέει M || διότι M : διὸ Θ ||
12 αἰεὶ Littré : εἰ Θ αἰεὶ M || τωτο (lege τωτὸ) Θ : τὸ αὐτὸ M ||
ἀλγεῖ Wilamowitz : ἀλγέει ΘM || 13 δ' Θ : τε M || ἐς Θ : εἰς M ||
15 sq. ἡ δὲ — ἥπατος om. Θ || 16 ὧδ' Θ : ὧδε M || 17 τῆς φλεβὸς
M : τοῦ σπληνός Θ || δεξιὰ M : δεξιᾶ (sic) Θ || 18 ψόην Grense-
mann : ψοαν Θ ψύην M || 19 καλεῖται Jones : καλέεταί ΘM || κοίλη
φλέψ] add. κοίλη φλέψ M^{ms} || δ' Θ : δὲ M || 20 pr. τῶν om. M ||
φρενῶν Dietz : φλεβῶν ΘM || πλεύμονος Θ : πνεύ- M || 22 καὶ τὸ
Θ : τὸ δὲ M.

le reste se porte en haut à travers la clavicule vers la partie droite du cou juste sous la peau au point d'être bien visible, et juste auprès de l'oreille elle se cache et se divise en cet endroit-là : l'embranchement le plus gros, le plus grand et le plus creux aboutit au cerveau, un autre à l'oreille droite, un autre à l'œil droit, un autre à la narine. **5** Voilà ce qu'il en est pour les vaisseaux partant du foie. Mais il y a aussi un vaisseau partant de la rate qui s'étend du côté gauche, en descendant et en montant, comme le vaisseau partant du foie ; il est toutefois plus mince et plus faible.

IV. (c. 7 Jones) **1** Or par ces vaisseaux, nous introduisons aussi en nous la plus grande partie du souffle¹ ; ils sont, en effet, pour nous les soupiraux du corps attirant l'air à eux ; et ils le véhiculent dans le reste du corps par les petits vaisseaux, redonnent du souffle frais et inversement rejettent l'air². **2** Car il n'est pas possible que le souffle s'immobilise, mais (nécessairement) il chemine en haut et en bas ; car s'il s'immobilise quelque part et est intercepté, la partie où il s'est immobilisé devient impotente³. En voici la preuve : quand chez un individu assis ou couché les petits vaisseaux sont comprimés au point que le souffle ne puisse pas passer par le vaisseau, aussitôt un engourdissement le saisit⁴. Voilà ce qu'il en est des vaisseaux.

V. (c. 8 Jones) **1** Cette maladie-là se produit chez les phlegmatiques, et non chez les bilieux⁵. Elle commence à se développer chez l'embryon, alors qu'il est (encore)

κληῖδος ἐς τὰ δεξιὰ τοῦ αὐχένος ἐς αὐτὸ τὸ δέρμα ὥστε
κατάδηλος εἶναι, παρ' αὐτὸ δὲ τὸ οὖς κρύπτεται καὶ
ἐνταῦθα σχίζεται· καὶ τὸ μὲν παχύτατον καὶ μέγιστον
καὶ κοιλότατον ἐς τὸν ἐγκέφαλον τελευτᾷ, τὸ δὲ ἐς τὸ
5 οὖς τὸ δεξιόν, τὸ δ' ἐς τὸν ὀφθαλμὸν τὸν δεξιόν, τὸ δ' ἐς
τὸν μυκτῆρα. 5 Ἀπὸ μὲν τοῦ ἥπατος οὕτως ἔχει τὰ τῶν
φλεβῶν· διατέταται δὲ καὶ ἀπὸ τοῦ σπληνὸς φλέψ ἐς τὰ
ἀριστερὰ καὶ κάτω καὶ ἄνω, ὥσπερ καὶ ἡ ἀπὸ τοῦ ἥπα-
τος, λεπτοτέρη δὲ καὶ ἀσθενεστέρα. |

368

10 IV. (c. 7 Jones) 1 Κατὰ ταύτας δὲ τὰς φλέβας καὶ
ἐσαγόμεθα τὸ πολὺ τοῦ πνεύματος· αὗται γὰρ ἡμῖν
εἰσιν ἀναπνοαὶ τοῦ σώματος τὸν ἥερα ἐς σφᾶς ἔλκου-
σαι· καὶ ἐς τὸ σῶμα τὸ λοιπὸν ὀχετεύουσι κατὰ τὰ
φλέβια, καὶ ἀναψύχουσι, καὶ πάλιν ἀφιάσιν. 2 Οὐ γὰρ
15 οἶόν τε τὸ πνεῦμα στήναι, ἀλλὰ χωρεῖν ἄνω τε καὶ
κάτω· ἦν γὰρ στή που καὶ ἀποληφθῇ, ἀκρατὲς γίνεται
ἐκεῖνο τὸ μέρος καθ' ὃ ἂν στή. Τεκμήριον δέ· ὅταν καθ-
ημένῳ ἢ κατακειμένῳ φλέβια πιεσθῇ ὥστε τὸ πνεῦμα
μὴ διεξιέναι διὰ τῆς φλεβός, εὐθὺς νάρκα ἔχει· περὶ μὲν
20 τῶν φλεβῶν οὕτως ἔχει.

V. (c. 8 Jones) 1 Ἡ δὲ νοῦσος αὕτη γίνεται τοῖσι μὲν
φλεγματίησι, τοῖσι δὲ χολώδεσιν οὐ. Ἀρχεται δὲ φύεσ-
θαι ἐπὶ τοῦ ἐμβρύου ἐν τῇ μήτρῃ ἐόντος. Καθαίρεται

1 pr. ἐς θ : εἰς M || 2 εἶναι θ : ἔστι M || παρ' αὐτὸ θ : παρὰ M ||
5 post δεξιόν add. φλέβιον λεπτὸν M || δ' M : δὲ θ || 6 τὰ om. M ||
8 ἢ om. M || 11 ἐσαγόμεθα M : ἐπ- θ || πολὺ θ : πολὺ M || ἡμῖν θ :
ἡμέων M || 12 εἰσιν θ M² : εἰσι M || τοῦ σώματος M : ἐκ τοῦ στό-
ματος καὶ θ || 12 sq. ἔλκουσαι M : ἔλκομεν θ || 13 ὀχετεύουσι θ :
ὀχετεύουσαι M || ante κατὰ add. καὶ M || 14 ἀφιάσιν Ald. : ἀφίασιν
θ ἀφιάσι M || 15 οἶόν τε M : οἰονται θ || ἀλλὰ M : ἀλλ' θ || χωρεῖν
Grensemann : ἀναχωρεῖ θ χωρέειν M || alt. τε om. M || 17 καθ' ὃ
Grensemann coll. c. 9, 2 in fine : καθότι θ καθὸ M || ὅταν θ : ὁκό-
ταν γὰρ M || 17 sq. καθημένῳ ἢ κατακειμένῳ M : κατακειμένῳ ἢ
καθημένῳ θ || 18 πνεῦμα M : αἷμα θ || 19 διὰ θ : ἀπὸ M || νάρκα θ :
νάρκη M || 20 post φλεβῶν add. καὶ τῶν λοιπῶν M || 21 μὲν om.
θ || 22 χολώδεσιν θ M² : -σι M.

dans la matrice. En effet, le cerveau se purge et a des efflorescences¹, comme les autres parties du corps, avant la naissance. 2 Lors de cette purgation², si le cerveau s'est purgé convenablement et dans une juste mesure, et si le flux n'a été ni plus ni moins abondant qu'il ne faut, dans ces conditions le sujet a la tête très saine. Mais si le flux venu de tout le cerveau est trop abondant et s'il se produit une fonte importante, le sujet aura en grandissant la tête malsaine et pleine de bourdonnements, et il ne supportera ni le soleil ni le froid ; et si c'est d'une seule partie que provient cette fonte importante, soit de l'œil soit de l'oreille, ou si un vaisseau s'est rétracté³, cette partie-là subit un dommage suivant la façon dont elle est affectée par la fonte⁴. 3 Si, inversement, la purgation ne se produit pas et que le liquide se concentre dans le cerveau, dans ces conditions il est nécessaire que le sujet soit phlegmatique. Et ceux qui, étant enfants, ont une efflorescence⁵ d'ulcères à la tête, aux oreilles et sur le reste du corps⁶, et ont des matières glaireuses et des écoulements de mucus⁷, ceux-là⁸ se portent au mieux à mesure qu'ils avancent en âge ; car à ce moment-là ils évacuent et se purgent du phlegme dont ils auraient dû se purger dans la matrice⁹ ; et les enfants qui sont ainsi purgés¹⁰ ne sont pas atteints par cette maladie-là, en règle générale. 4 En revanche, ceux qui ont le corps net¹¹, chez qui ne sort ni aucun ulcère ni mucus ni matière glaireuse,

3. Le dessèchement du vaisseau qui s'est rétracté (συνισχνανθῆ) provient de la trop grande abondance du phlegme qui a pris le dessus. Le processus est expliqué au c. 8, 2 (17, 8 sq.) : τὸ φλέβιον πληρωθὲν τοῦ φλέγματος κρατηθῆ καὶ ἀπισχνανθῆ « le petit vaisseau rempli de phlegme a été dominé et rétréci ».

5. Pour l'emploi métaphorique de ἐξανθεῖ, voir *supra*, note 1 (= p. 73 sq.).

7. Les écoulements de matières glaireuses (σιαλώδεα ; cf. plus bas 13, 20 σίελον) se font par la bouche et les écoulements de mucus (μυξόρροα ; cf. plus bas 13, 20 μύξα) se font par les narines.

γὰρ καὶ ἀνθεὶ ὥσπερ τὰ ἄλλα μέλεα πρὶν ἢ γενέσθαι καὶ
 ὁ ἐγκεφάλος. 2 Ἐν ταύτῃ δὲ τῇ καθάρσει, ἣν μὲν καλῶς
 καὶ μετρίως καθαρθῇ καὶ μήτε πλέον μήτ' ἔλασσον τοῦ
 δέοντος ἀπορρυῇ, οὕτως ὑγιηροτάτην τὴν κεφαλὴν
 5 ἔχει, ἣν δὲ πλέονα ῥυῇ ἀπὸ τοῦ παντὸς ἐγκεφάλου καὶ
 ἀπότῃσι πολλὴ γένηται, νοσώδεά τε τὴν κεφαλὴν ἔξει
 αὐξόμενος καὶ ἥχου πλέην καὶ οὔτε ἥλιον οὔτε ψῦχος
 ἀνέξεται· ἣν δὲ ἀπὸ ἐνός τινος γένηται ἢ ὀφθαλμοῦ ἢ
 ὠτὸς ἢ φλέψ τις συνισχνανθῇ, κείνο κακοῦται τὸ μέρος
 10 ὅπως ἂν καὶ | τῆς ἀποτῆσις ἔχῃ. 3 Ἦν δὲ κάθαρσις μὴ
 ἐπιγένηται, ἀλλὰ συστραφῇ τῷ ἐγκεφάλῳ, οὕτως
 ἀνάγκη φλεγματώδεα εἶναι. Καὶ οἷσι μὲν παιδίοισιν
 ἐοῦσιν ἐξανθεὶ ἔλκεα καὶ ἐς τὴν κεφαλὴν καὶ ἐς τὰ ὦτα
 καὶ ἐς τὸν ἄλλον χρώτα καὶ σιαλῶδεα γίνεται καὶ
 15 μυξόρροα, ταῦτα μὲν ῥήϊστα διάγει προϊούσης τῆς
 ἡλικίης· ἐνταῦθα γὰρ ἀφιεῖ καὶ ἐκκαθαίρεται τὸ φλέγμα
 ὁ ἐχρῆν ἐν τῇ μήτρῃ καθαρθῆναι· καὶ τὰ οὕτω καθαρ-
 θέντα οὐ γίνεται ἐπίληπτα τῇ νούσῳ ταύτῃ ὥς ἐπὶ τὸ
 πολὺ. 4 Ὅσα δὲ καθαρὰ τέ ἐστι καὶ μήτε ἔλκος μηδὲν
 20 μήτε μύξα μήτε σίελον αὐτοῖσι προέρχεται μηδὲν μήτ'

370

1 ἀνθεῖ Jones : -θέει ΘM || μέλεα θ : μέρεα M || ἢ om. M ||
 3 πλέον θ : πλεῖον M || μήτ' θ : μήτε M || 5 πλέονα θ : πλείω
 M || ῥυῇ om. M || τοῦ παντὸς θ : παντὸς τοῦ M || 5 sq. καὶ ἀπότῃσι
 πολλὴ γένηται θ : γένηται ἢ ἀπότῃσι M || 6 τε om. θ || 7 αὐξόμε-
 νος M : αὐξανόμενος θ || 8 ante ὀφθαλμοῦ add. ἀπὸ M || 9 ὠτὸς θ :
 οὔατος M || τις om. M sed add. M¹ vel 2^{sl} || κείνο θ : ἐκεῖνος
 M || τὸ μέρος om. M || 10 ante ὅπως add. οὕτως M || ὅπως θ : ὁκοίως
 M || 11 συστραφῇ θ : ξυσ- M || 12 οἷσι θ : ὁκόσοισι M || παιδίοισιν
 M² : -οις θ -οῖσι M || 13 ἐοῦσιν ΘM² : -σι M || ἐξανθεῖ Jones : -θέει
 θ M || pr. καὶ om. M || ὦτα θ : οὔατα M || 14 ἄλλον om. θ || γίνεται
 θ : γένηται M || 16 ἀφιεῖ Jouanna : ἀφίει ΘM ἀπίει Grensemann ||
 ἐκκαθαίρεται θ : καθαίρεται M || 17 ἐν τῇ μήτρῃ θ : ἐς τὴν
 μήτρην M || 17 sq. καθαρθέντα M : παιδευθέντα θ || 18 οὐ γίνεται
 ἐπίληπτα θ : οὐκ ἐπίληπτα γίνεται M || τῇ νούσῳ ταύτῃ θ : ταύτῃ
 τῇ νούσῳ M || ὥς om. θ || 19 πολὺ θ : πουλὺ M || ὅσα θ : ὁκόσα M
 || μηδὲν θ : μηθὲν M || 20 σίελον θ : σίαλον M || αὐτοῖσι Jouanna :
 αὐτοῖς θ om. M || μηδὲν Ald. : μηθὲν M om. θ || μήτ' θ : μήτε M.

et qui n'ont pas opéré la purgation dans la matrice, ceux-là courent le risque d'être pris par cette maladie.

VI. (c. 9 Jones) **1** Si c'est vers le cœur que le flux descendant (de la tête) fait route¹, des palpitations surviennent ainsi que des difficultés respiratoires² et la poitrine se détériore ; quelques malades deviennent même bossus³. **2** Car lorsque le phlegme, qui est froid, descend sur le poumon et sur le cœur, le sang se refroidit⁴ ; les vaisseaux, violemment refroidis, battent contre le poumon et le cœur, et le cœur palpite, au point que sous l'effet de cette contrainte les difficultés respiratoires et l'orthopnée surviennent (car le malade ne reçoit pas le souffle en quantité désirée)⁵, et cela jusqu'à ce que le flux de phlegme soit dominé et se disperse, une fois échauffé, dans les vaisseaux. **3** Après quoi, le sujet cesse d'avoir ses palpitations et sa difficulté à respirer. Il cesse de les avoir suivant la façon dont il est affecté par la quantité⁶ : plus lentement si la quantité de flux descendu⁷ est plus grande, plus rapidement si elle est plus petite. Et si les descentes de flux sont plus fréquentes, plus fréquentes sont les attaques⁸. **4** Voilà donc ce qu'éprouve le sujet si le flux se porte sur le poumon et sur le cœur. Si c'est sur le ventre, des diarrhées le prennent⁹.

VII. (c. 10 Jones) **1** Mais si le phlegme, coupé de ces passages, effectue son flux descendant dans les vaisseaux que j'ai mentionnés plus haut¹⁰, le sujet perd la parole et étouffe, l'écume coule de sa bouche, ses dents sont ser-

1. Avant d'exposer la cause de l'attaque de la maladie (flux de phlegme descendant de la tête dans les deux gros vaisseaux qui traversent le corps) et d'en décrire les symptômes au c. 7, l'auteur expose ici les accidents qui se produisent lorsque le flux, descendant de la tête, se porte sur le cœur et le poumon (c. 6, 1-3) ou sur le ventre (c. 6, 4).

6. Pour le génitif de relation τοῦ πλῆθους, voir p. 13, n. 4 (= p. 74).

7. Le surcomposé ἐπικαταρρέω, « couler en bas sur », très fréquent dans le traité (8 fois ; voir *Index*) n'est attesté ailleurs dans la *Collection hippocratique* qu'en *Airs, eaux, lieux* (2 fois ; voir *Index*). Il fait partie de la série de termes qui, dans la *Collection hippocratique*, sont propres à ces deux traités et témoignent, selon toute vraisemblance, de l'unité d'auteur ; voir *Notice*, p. LXXI, n. 126.

ἐν τῇσι μήτρησι πεποιήται τὴν κάθαρσιν, τούτοις δὲ ἐπικίνδυνόν ἐστιν ἀλίσκεσθαι ὑπὸ ταύτης τῆς νόσου.

VI. (c. 9 Jones) 1 Ἦν δ' ἐπὶ τὴν καρδίην ποιήσεται ὁ κατάρροος τὴν πορείην, παλμὸς ἐπιλαμβάνει καὶ ἄσθ-
 5 μα, καὶ τὰ στήθεα διαφθείρεται· ἔνιοι δὲ καὶ κυφοὶ γίνονται. 2 Ὅταν γὰρ ἐπικατέλθῃ τὸ φλέγμα ψυχρὸν ἐπὶ τὸν πλεύμονα καὶ τὴν καρδίην, ἀποψύχεται τὸ αἷμα· αἱ δὲ φλέβες πρὸς βίην ψυχόμεναι πρὸς τῷ πλεύ-
 10 μονι καὶ τῇ καρδίῃ πηδῶσι καὶ ἡ καρδίη πάλλεται, ὥστε ὑπὸ τῆς ἀνάγκης ταύτης τὸ ἄσθμα ἐπιπίπτειν καὶ τὴν ὀρθόπνοιαν — οὐ γὰρ δέχεται τὸ πνεῦμα ὅσον ἐθέλει —, ἄχρι κρατηθῇ τοῦ φλέγματος τὸ ἐπιρρυνὲν καὶ διαθερμανθὲν διαχυθῇ ἐς τὰς φλέβας. 3 Ἐπειτα παύε-
 15 ται τοῦ παλμοῦ καὶ τοῦ ἄσθματος· παύεται δὲ ὅπως ἂν καὶ τοῦ πλήθους ἔχῃ· ἦν μὲν γὰρ πλεον ἐπικαταρρυῇ, σχολαίτερον, ἦν δ' ἔλασσον, θᾶσσον. Καὶ ἦν | πυκνότε-
 372 ροι ἔωσιν οἱ κατάρροοι, πυκνότερα ἐπίληπτος γίνεται. 4 Ταῦτα μὲν οὖν πάσχει ἦν ἐπὶ τὸν πλεύμονα καὶ τὴν καρδίην ἣν· ἦν δ' ἐς τὴν κοιλίην, διάρροιαι λαμβάνου-
 20 σιν.

VII. (c. 10 Jones) 1 Ἦν δὲ τούτων μὲν τῶν ὁδῶν ἀποκλεισθῇ, ἐς δὲ τὰς φλέβας ἃς προείρηκα τὸν κατάρροον ποιήσεται, ἄφωνός τε γίνεται καὶ πνίγεται καὶ ἀφρὸς ἐκ τοῦ στόματος ρεῖ, καὶ οἱ ὀδόντες συνηρεῖ-

3 δ' θ : δὲ M || καρδίην θ : -δίαν M || ποιήσεται θ M² : -σεται M || 4 κατάρροος θ : -ρρους M || 4 sq. ἄσθμα θ : ἄσθματα M || 6 ὅταν θ : ὁκόταν M || φλέγμα M : πνεῦμα θ || 7 πλεύμονα θ : πνεύμονα M || καὶ θ : ἡ ἐπὶ M || 8 sq. πλεύμονι θ : πνεύ- M || 10 τὸ ἄσθμα θ : τὰ ἄσθματα M || 11 ὀρθόπνοιαν Ermerins : -πνοίην θ M || δέχεται θ : δέχεσθαι M || ὅσον om. M || 12 ἄχρι θ : μέχρις M || ante τοῦ add. ὑπὸ M || 14 ὅπως θ : ὅκως M || 15 πλήθος M : πλήνθος θ || 16 δ' θ : δὲ M || post alt. ἦν add. μὲν M || 17 ἔωσιν θ : -σι M || 18 οὖν om. θ || πλεύμονα θ : πνεύ- M || 19 ἣ M^{corr} (εἴη M sed ἦ add. supra εἴ M¹ vel 2) : ἡ θ || 19 sq. λαμβάνουσιν θ : -σι M || 21 τούτων θ : -τέων M || 23 τε om. θ || 24 ρεῖ θ : ἐκρέει M || 24-15,1 συνηρεῖκασι θ (cf. iam Portus) : συνήρκασι M.

rées, ses mains se rétractent, ses yeux divergent, il perd totalement connaissance ; chez certains même il y a évacuation d'excréments par le bas. Et cela se produit tantôt du côté gauche, tantôt du côté droit, tantôt des deux côtés à la fois¹. **2** Je vais expliquer comment se produit chacun de ces accidents. Le sujet perd la parole, quand subitement le phlegme descendant dans les vaisseaux bloque l'air et ne le laisse pénétrer ni dans le cerveau ni dans les vaisseaux creux ni dans les cavités², mais intercepte l'inspiration. **3** Car lorsque l'homme reçoit le souffle par la bouche et par les narines, tout d'abord ce souffle pénètre dans le cerveau, puis il va dans le ventre pour la plus grande partie, une partie allant, aussi, dans le poumon et une autre partie dans les vaisseaux. À partir de ces vaisseaux, le souffle se répand dans les autres parties du corps par les vaisseaux. **4** La partie du souffle qui parvient dans le ventre rafraîchit le ventre et ne concourt aucunement à un autre usage. Il en est de même du souffle qui va dans le poumon. En revanche, l'air qui pénètre par les vaisseaux concourt (à un autre usage) en parvenant aux cavités et au cerveau, et de la sorte il fournit l'intelligence et le mouvement aux parties du corps³. **5** Aussi lorsque les vaisseaux ont été coupés de l'air par le phlegme et sont dans l'impossibilité de le recevoir, ils font que l'homme est sans voix et sans conscience. **6** Quant aux mains, elles deviennent sans force et se cris-

2. Le membre de phrase μήτε ἐς τὰς κοιλίας n'est pas dans **Θ**. Il s'agit plus probablement d'une omission de **Θ** que d'une addition de **M**, par suite de la très grande ressemblance entre κοίλας et κοιλίας ; comparer quelques lignes plus bas l'omission de ἔρχεται — κοιλίην, cette fois dans **M**, également par saut du même au même. Si l'on conserve le texte de **M**, il faut donner au pluriel κοιλίας le sens de « cavités » du corps en général à distinguer du singulier κοιλίη (« la cavité d'en bas ») employé immédiatement après (c. 7, 3 et 4).

κασι, καὶ αἱ χεῖρες συσπῶνται καὶ τὰ ὄμματα διαστρέ-
 φονται, καὶ οὐδὲν φρονέουσιν, ἐνίοισι δὲ καὶ ὑποχωρεῖ
 ἢ κόπρος κάτω· καὶ ταῦτα γίνεται ἐνίοτε μὲν ἐς τὰ
 ἀριστερά, ὅτε δὲ ἐς τὰ δεξιὰ, ὅτε δ' ἐς ἀμφοτέρωθεν.
 5 2 Ὅπως δὲ τούτων ἕκαστον πάσχει, ἐγὼ φράσω· ἄφω-
 νος μὲν ἐστὶν ὅταν ἐξαίφνης τὸ φλέγμα ἐπικατελθὼν ἐπὶ
 τὰς φλέβας ἀποκλείσῃ τὸν ἥερα καὶ μὴ παραδέχεται
 μήτ' ἐς τὸν ἐγκέφαλον μήτ' ἐς τὰς φλέβας τὰς κοίλας
 μήτε ἐς τὰς κοιλίας, ἀλλ' ἐπιλάβῃ τὴν ἀναπνοήν.
 10 3 Ὅταν γὰρ λάβῃ ὠνθρωπος κατὰ τὸ στόμα καὶ τοὺς
 μυκτῆρας τὸ πνεῦμα, πρῶτον μὲν ἐς τὸν ἐγκέφαλον
 ἔρχεται, ἔπειτα δ' ἐς τὴν κοιλίην τὸ πλείστον μέρος, τὸ
 δ' ἐπὶ τὸν πλεύμονα, τὸ δ' ἐπὶ τὰς φλέβας· ἐκ τούτων δὲ
 σκίδναιτο ἐπὶ τὰ λοιπὰ μέρεα κατὰ τὰς φλέβας· 4 καὶ
 15 ὅσον μὲν ἐς τὴν κοιλίην ἔρχεται, τοῦτο μὲν τὴν κοιλίην
 διαψύχει καὶ <ἐς> ἄλλο οὐδὲν συμβάλλεται — τὴν
 δὲ <τὸ> ἐς τὸν πλεύμονα — ὁ δὲ ἐς τὰς φλέβας ἀήρ
 ξυμβάλλεται ἐς <... ἐς> τὰς κοιλίας ἐσιῶν καὶ ἐς τὸν
 ἐγκέφαλον, καὶ οὕτω τὴν φρόνησιν καὶ τὴν κίνησιν
 20 τοῖσι μέλεσι παρέχει· 5 ὥστ' ἐπειδὰν ἀποκλεισθῶσιν αἱ
 φλέβες τοῦ ἥερος ὑπὸ τοῦ φλέγματος | καὶ μὴ παρα-
 δέχωνται, ἄφωνον καθιστᾷσι καὶ ἄφρονα τὸν ἄνθρωπον.
 6 Αἱ δὲ χεῖρες ἀκρατεῖς γίνονται καὶ σπῶνται τοῦ αἵμα-

374

2 φρονέουσιν θ : -σι M || ὑποχωρεῖ Jones : -ρέει θM || 3 ἢ
 κόπρος om. θ || ἐνίοτε θ : ὅτε M || 4 δ' θ : δὲ M || 5 ὅπως θ : ὅκ-
 M || 6 ἐστὶν θM² : -τι M || ὅταν θ : ὅκ- M || φλέγμα θ : πνεῦμα M ||
 ἐπὶ θ : ἐς M || 8 bis μήτ' θ : μήτε M || 9 μήτε — κοιλίας om. θ ||
 10 λάβῃ θ : ἐπιλ- M || ὠνθρωπος Jouanna : ἄνθρ- θM ἄνθρ- Grense-
 mann || 12 δ' θ : δὲ M || 13 pr. δ' θ : δὲ M || πλεύμονα θ : πν- M ||
 alt. δ' θ : δὲ M || τούτων θ : -τέων M || 14 ἐπὶ θ : ἐς M || τὰς φλέβας
 θM : τὰ φλέβια Regenbogen cf. c. 4, 1 || 15 ἔρχεται — κοιλίην om.
 M || 16 ἐς add. Jouanna || οὐδὲν θ : οὐθέν M || 16 sq. τὴν δὲ τὸ
 Corn.² Corn. (K') : ὁ δ' θ τοῦτο δ' M || 17 ὁ δὲ ἐς τὰς M : τε καὶ
 στάς θ || 18 post pr. ἐς lac. indic. Jouanna || ἐσιῶν θ : εἰς- M || ἐς θ :
 εἰς M || 19 post ἐγκέφαλον add. ἔρχεται θ || 20 ὥστ' θ : -τε M || ἀπο-
 κλεισθῶσιν θM² : -σι M || 21 sq. παραδέχονται recc. edd. : -χονται
 θM || 23 ἀκρατεῖς Jones : -τέες θM || τοῦ om. θ.

pent quand le sang s'immobilise au lieu de couler comme à son habitude¹. **7** Et les yeux divergent quand les petits vaisseaux sont coupés de l'air et battent. **8** L'écume qui sort de la bouche provient du poumon ; en effet, quand le souffle n'y pénètre pas, le poumon écume et bouillonne, comme si le malade était en train de mourir². **9** Les excréments sortent sous l'effet de la violence quand le malade étouffe ; il étouffe quand le foie et l'estomac se sont précipités vers le haut³ contre le diaphragme et que l'orifice de l'estomac⁴ est obstrué. Or ils se précipitent contre lui⁵ quand le souffle ne pénètre pas dans la bouche⁶ en aussi grande quantité que d'habitude. **10** Le malade lance des ruades, quand l'air est emprisonné dans les jambes et ne peut pas se faufiler à l'extérieur à cause du phlegme. Bondissant à travers le sang vers le haut et vers le bas, l'air provoque convulsion et douleur. C'est la raison pour laquelle le malade rue⁷. **11** Le malade éprouve tous ces accidents quand le phlegme, qui est froid, flue dans le sang, qui est chaud. Car le phlegme refroidit et immobilise le sang. Si le flux est abondant et épais, il cause aussitôt la mort ; car il l'emporte sur le sang par le froid et le coagule. Mais si le flux est moindre, il l'emporte sur le moment en bloquant l'inspiration ; puis, avec le temps, quand il s'est dispersé par les vaisseaux et s'est mélangé au sang qui est abondant et chaud, s'il est dominé de la sorte, les vaisseaux reçoivent l'air et les malades reprennent connaissance⁸.

VIII. (c. 11 Jones) **1** Les petits enfants⁹ qui sont pris par cette maladie en général meurent si le flux survient

1. L'explication donnée du symptôme implique que le sang est comme l'air en perpétuel mouvement dans le corps dans l'état de santé ; voir *supra*, note à c. 4, **2** (p. 12, n. 3 = p. 72).

4. L'expression « la bouche de l'estomac » (τοῦ στομάχου τῆς γαστροῦς), conservée par M, correspond à ce que nous appelons maintenant le cardia. On a une expression comparable dans *Maladies des femmes* I, c. 50, Littré VIII, 108, 13 sq. (τῆς κοιλίης ὁ στόμαχος).

τος ἀτρεμίσαντος καὶ οὐ διαχεομένου ὥσπερ εἰώθει.
 7 Καὶ οἱ ὀφθαλμοὶ δὲ διαστρέφονται τῶν φλεβίων
 ἀποκλειομένων τοῦ ἥερος καὶ σφυζόντων. 8 Ἀφρὸς δ'
 ἐκ τοῦ στόματος προέρχεται ἐκ τοῦ πλεύμονος· ὅταν
 5 γὰρ τὸ πνεῦμα μὴ ἐσίῃ ἐς αὐτόν, ἀφρεῖ καὶ ἀναβλύει
 ὥσπερ ἀποθνήσκοντος. 9 Ἡ δὲ κόπρος ὑπέρχεται ὑπὸ
 βίης πνιγομένου· πνίγεται δὲ τοῦ ἥπατος καὶ τῆς
 κοιλίας ἄνω πρὸς τὰς φρένας προσπεπτωκότων καὶ τοῦ
 στομάχου τῆς γαστρὸς ἀπειλημμένου. Προσπίπτει δ'
 10 ὅταν τὸ πνεῦμα μὴ ἐσίῃ ἐς τὸ στόμα ὅσον ἐώθει. 10
 Λακτίζει δὲ τοῖσι ποσίν, ὅταν ὁ ἀὴρ ἀποκλεισθῇ ἐν
 τοῖσι σκέλεσι καὶ μὴ οἴός τε ἡ διεκδῦναι ἔξω ὑπὸ τοῦ
 φλέγματος· αἴσσων δὲ διὰ τοῦ αἵματος ἄνω καὶ κάτω
 σπασμὸν ἐμποιεῖ καὶ ὀδύνην· διὸ λακτίζει. 11 Ταῦτα δὲ
 15 πάσχει πάντα, ὁπότεν τὸ φλέγμα παραρρυῇ ψυχρὸν ἐς
 τὸ αἷμα θερμὸν ἐόν. Ἀποψύχει γὰρ καὶ ἴστησι τὸ αἷμα.
 Καὶ ἦν μὲν πολὺ ἡ τὸ ρεῦμα καὶ παχύ, αὐτίκα ἀποκτείν-
 νει. Κρατεῖ γὰρ τοῦ αἵματος τῷ ψυχρῷ καὶ πήγνυσιν·
 ἦν δ' ἔλασσον ἡ, τὸ μὲν παραυτίκα κρατεῖ ἀποφράξαν
 20 τὴν ἀναπνοήν, ἔπειτα τῷ χρόνῳ, ὁπότεν σκεδασθῇ
 κατὰ τὰς φλέβας καὶ μιγῇ τῷ αἵματι πολλῶ ἐόντι καὶ
 θερμῷ, ἦν κρατηθῇ οὕτως, ἐδέξαντο τὸν ἥερα αἱ φλέβες
 καὶ ἐφρόνησαν.

VIII. (c. 11 Jones) 1 Καὶ ὅσα μὲν παιδία σμικρὰ
 25 κατάληπτα γίνεται τῇ νούσῳ ταύτῃ, τὰ πολλὰ ἀποθνή-

1 διαχεομένου θ : διαδεχο- M || 2 δὲ om. M || 4 πλεύμονος θ : πν-
 M || 5 ἐσίῃ θ : εἰς- M || αὐτόν θ : ἐωυτ- M || ἀφρεῖ Jones : -ρίει θ
 -ρέει M || 6 ἀποθνήσκοντος Jouanna : -κων θM || 8 ἄνω ante κοιλίας
 transp. θ || φρένας M : φλέβ- θ || 9 ante τῆς add. καὶ θ || ἀπειλημέ-
 νου M : κατειλημμένων θ || δ' θ : δὲ M || 10 ὅταν θ : ὅκ- M || στόμα
 M : σῶ- θ || ἐώθει θ : εἰ- M || 11 ποσίν ὅταν θ : ποσὶ ὅκ- M || 12 ἡ
 θ : ἔη M || διεκδῦναι θ : -δυῆναι M || 13 δὲ θ (cf. iam Corn.²⁻³) : om.
 M || 14 ἐμποιεῖ Jones : -έει θM || 15 ὁπότεν Jones : ὁποῖαν θ ὅκ-
 M || τὸ om. θ || ψυχρὸν ante παραρρυῇ transp. M || 17 καὶ ἦν θ : κῆν
 M || πολὺ ἡ τὸ ρεῦμα θ : τὸ ρεῦμα πολὺ ἔη M || 18 κρατεῖ Jones :
 -τέει θM || ψυχρῷ θ : ψύχει M || πήγνυσιν θ : -σι M || 19 δ' θ : δὲ
 M || ἡ θ : ἔη M || κρατεῖ Jones : -τέει θM || 20 ἀναπνοήν θ : -οίην
 M || 24 ὅσα θ : ὅκ- M || σμικρὰ ante παιδία transp. θ.

nord, en très petite quantité et du côté droit, les enfants survivent sans conserver de marques¹, mais il y a danger que (le mal) se nourrisse et grandisse en même temps que les enfants, s'ils ne sont pas soignés par les remèdes appropriés². Concernant donc les enfants, il en est ainsi, ou à très peu de chose près³.

IX. (c. 12 Jones) **1** Chez les gens plus âgés (les adultes), la maladie ne tue pas, quand elle survient, et elle ne provoque pas de distorsions⁴. D'une part, en effet, les vaisseaux sont creux et remplis de sang chaud ; voilà pourquoi⁵ le phlegme ne peut pas dominer le sang ni le refroidir au point de le coaguler, mais il est lui-même dominé et se mêle rapidement au sang, et de la sorte les vaisseaux reçoivent l'air et la connaissance revient ; d'autre part, les marques dont il a été question précédemment⁶ atteignent moins les sujets de cet âge à cause de leur vigueur. **2** Chez les gens très âgés, en revanche, lorsque cette maladie survient, elle les tue⁷ ou les rend « paraplégiques » pour la raison que les vaisseaux sont vidés et que le sang y est en petite quantité, ténu et aqueux. Si donc le phlegme flue vers le bas en abondance, et cela pendant l'hiver, la maladie tue (car le phlegme bloque l'inspiration et coagule le sang), si le flux descendant se produit des deux côtés à la fois ; s'il ne se produit que d'un seul côté, la maladie rend « paraplégique » ; car le sang ne peut pas dominer le phlegme,

3. vvv *Index Hippocraticus* : vvv θ Grensemann οὖν M. Si l'on choisit la leçon de θ, qui est effectivement la *lectio difficilior*, il faut l'écrire sans accent. La conclusion est comparable à celle d'Airs, *eaux*, *lieux*, c. 9 Jouanna 211, 10 sq. περὶ μὲν οὖν τούτων ὥδε ἔχει ἢ ὅτι τούτων ἐγγύτατα. Ce rapprochement doit faire préférer ici la leçon de θ (ἐγγύτατα) à celle de M (ἐγγυτάτω).

6. Ce sont les marques dont il a été question au chapitre précédent à propos des enfants (c. 8, 2).

τὰ δεξιά, ἀσήμεως περιγίνονται· κίνδυνος δὲ συντραφῆναι καὶ συναυξηθῆναι, ἣν μὴ θεραπευθῶσι τοῖσιν ἐπιτηδείοισι. Τοῖσι μὲν νυν παιδίοισιν οὕτω γίνονται, ἢ ὅτι τούτων ἐγγύτατα.

- 5 IX. (c. 12 Jones) 1 Τοὺς δὲ πρεσβυτέρους οὐκ ἀποκτείνει ὅταν ἐπιγένηται οὐδὲ διαστρέφει. Αἶ τε γὰρ φλέβες εἰσὶ κοῖλαι καὶ αἵματος μεσταὶ θερμοῦ· διότι οὐ δύναται ἐπικρατῆσαι τὸ φλέγμα οὐδ' ἀποψῦξαι τὸ αἷμα ὥστε καὶ πῆξαι, ἀλλ' αὐτὸ κρατεῖται καὶ καταμίνγνυται
10 τῷ αἵματι ταχέως, καὶ οὕτω παραδέχονται αἱ φλέβες τὸν ἥερα καὶ τὸ φρόνημα ἐγγίνεται· τὰ τε σημεῖα τὰ προειρημένα ἤσσαν ἐπιλαμβάνει διὰ τὴν ἰσχύν. 2 Τοῖσι δὲ πρεσβυτάτοις ὅταν ἐπιγένηται τοῦτο τὸ νόσημα, διὰ τόδε ἀποκτείνει ἢ παράπληκτον ποιεῖ, ὅτι αἱ φλέβες
15 κεκένωνται καὶ τὸ αἷμα ὀλίγον τ' ἐστὶ καὶ λεπτὸν καὶ ὑδαρές. Ἦν μὲν οὖν πολὺ καταρρυῇ καὶ χειμῶνος, ἀποκτείνει — ἀπέφραξε γὰρ τὰς ἀναπνοὰς καὶ ἀπέπηξε τὸ αἷμα —, ἣν ἐπ' ἀμφότερα ὁ κατάρροος γένηται· ἣν δ' ἐπὶ θάτερα μῶνον, παράπληκτον ποιεῖ· οὐ γὰρ

378

1 δὲ **ΘM** : τε **Co** || 2 συντραφῆναι Jones : ξυντραφῆναι **MCo** συναυξηθῆναι **θ** (< **ΣΥΝΤΡΑΦΗΝΑΙ**) || συναυξηθῆναι **θM** : -ξηνηθῆναι **Co** || θεραπευθῶσι **θM** : μελεδανθῶσι **Co** Grensemann || 3 τοῖσιν **M²Co** : τοῖσι **M** τοῖς **θ** || νυν Index Hipp. (cf. νῦν **Co**) : νῦν **θ** οὖν **M** || παιδίοισιν **θM²Co** : -σι **M** || 3 sq. οὕτω γίνονται **θM** : οὕτως γίνονται **Co** || 4 τούτων **θM** : -τέων **Co** || ἐγγύτατα **θCo** : -τάτω **M** || 5 sq. ἀποκτείνει **θCo** : -κτένει **M** || 6 ὅταν **θ** : ὀκ-**MCo** || οὐδὲ **θM** : οὔτε **Co** || 7 μεσταὶ θερμοῦ **θM** : θερμαὶ **Co** || διότι **Co** (cf. iam Ald.) : ὅτι **M** ἢ **θ** διὸ Ermerins || 8 δύναται **θM** : δύνανται **Co** || οὐδ' **M** : οὐδὲ **θCo** || ἀποψῦξαι **θ** : ἀποψύξαι (sic) **M** ἀποψύξαι **Co** || 9 πῆξαι **θCo** : πίξαι **M** || κρατεῖται Jones : -τέεται **θMCo** || 11 ἐγγίνεται (lege ἐγγίνεται) **θ** : ἐγγίγνεται **Co** γίνεται **M** || σημεῖα **θCo** : σημίῃα **M** || 13 πρεσβυτάτοις **M²Co** : -τοισι **M** -τοῖς **θ** || ὅταν **θ** : ὀκόταν **MCo** || 14 τόδε **θ** : τοῦτο **MCo** || ποιεῖ Jones : -έει **θMCo** || 15 τ' **M** : τε **θ** τι **Co** || ἐστὶ **θM** : ἐτὶ **Co** || 16 ὑδαρές **MCo** : ὑδαρες **θ** ὑδαρές add. **M^{ms}** || πολὺ **θCo** : πoulὺ **M** || 17 ἀπέφραξε **θCo** : ἀπέπνιξε **M** || 18 κατάρροος **θM** : -ρους **Co** || 19 μῶνον **θM** : μόνον **Co** || ποιεῖ Jones : -έει **θMCo**.

puisque'il est ténu, froid et peu abondant, mais lui-même, étant dominé, se coagule si bien que les parties où le sang a été altéré deviennent impuissantes¹.

X. (c. 13 Jones) **1** Le flux vers le bas se produit, cependant, davantage du côté droit que du côté gauche², parce que les vaisseaux y sont plus creux³ et plus nombreux que du côté gauche ; c'est en effet à partir du foie que les vaisseaux se répandent ainsi qu'à partir de la rate⁴. **2** Le flux vers le bas et la fonte de phlegme se produisent chez les enfants surtout lorsque leur tête a été fortement échauffée soit par le soleil, soit par le feu et que soudainement le cerveau a frissonné de froid⁵ ; et c'est alors que le phlegme se sépare⁶. En effet, la fonte est due à l'échauffement et à la liquéfaction du cerveau, tandis que la séparation est causée par son refroidissement et sa contraction ; et de la sorte le flux vers le bas se produit. **3** Chez certains enfants, voilà quelle est la cause déclenchante de la maladie ; chez d'autres aussi, quand un vent du sud succédant brusquement à des vents du nord exerce son emprise⁷, il détend et relâche soudainement le cer-

2. La division traditionnelle en chapitres peut parfois occulter gravement la continuité du raisonnement. Le c. 10, **1** est en réalité la fin du développement sur la « paraplégie » chez les vieillards. Cette phrase a pour rôle de préciser que la « paraplégie » se produira plus facilement du côté droit que du côté gauche. À la fin de la description des vaisseaux au c. 3, **5**, il a été dit, en effet, que le vaisseau provenant de la rate, c'est-à-dire du côté gauche, est plus ténu (λεπτοτέρη) que du côté droit. C'est seulement à partir du c. 10, **2** que commence le nouveau développement sur les causes déclenchantes de la maladie (c. 10, **2** à c. 13). Van der Linden avait bien compris la structure du texte : il fait terminer son chapitre 10 à ἀπὸ τοῦ σπληνός et fait commencer son chapitre 11 à Ἐπικαταρρέει. C'est à partir de Littré que le texte a été mal découpé, et tous les éditeurs suivants ont été victimes du découpage de Littré, même quand ils n'ont pas conservé ses chapitres.

δύναται τὸ αἷμα ἐπικρατῆσαι τοῦ φλέγματος λεπτὸν ἔον καὶ ψυχρὸν καὶ ὀλίγον, ἀλλ' αὐτὸ κρατηθὲν ἐπάγη ὥστε ἀκρατέα εἶναι κείνα καθ' ἃ τὸ αἷμα διεφθάρη.

- X. (c. 13 Jones) 1 Ἐς δὲ τὰ δεξιὰ μᾶλλον καταρρεῖ ἢ
 5 ἔς τὰ ἄριστερά, ὅτι αἱ φλέβες ἐπικοιλότεραί εἰσι καὶ
 πλέονες ἢ ἐν τοῖσιν ἄριστεροῖσιν· ἀπὸ γὰρ τοῦ ἥπατος
 τείνουσι καὶ ἀπὸ τοῦ σπληνός. 2 Ἐπικαταρρεῖ δὲ καὶ
 ἀποτήκεται τοῖσι μὲν παιδίοισι μάλιστα, οἷσιν ἂν δια-
 θερμανθῇ ἡ κεφαλὴ ἣν τε ὑπὸ ἡλίου ἣν τε ὑπὸ πυρὸς
 10 [ἦν τε] καὶ ἐξαπίνης φρίξη ὁ ἐγκέφαλος· καὶ τότε ἀπο-
 κρίνεται τὸ φλέγμα. Ἀποτήκεται μὲν γὰρ ὑπὸ τῆς θερ-
 μασίης καὶ διαχύσιος τοῦ ἐγκεφάλου, ἀποκρίνεται δὲ
 ὑπὸ τῆς ψύξιός τε καὶ ξυστάσιος, καὶ οὕτως ἐπικα-
 15 ταρρεῖ. 3 Τοῖσι μὲν αὕτη ἡ πρόφασις γίνεται· τοῖσι δὲ
 καὶ ἐπειδὴν ἐξαπίνης μετὰ βόρεια πνεύματα νότος
 μεταλάβῃ, συνεστηκότα τὸν ἐγκέφαλον καὶ ἀσθενέα
 ἔοντα ἔλυσσε καὶ ἐχάλασεν ἐξαίφνης, ὥστε πλημυρεῖν τὸ

3 ὥστε ἀκρατέα εἶναι θM : ὡς τὸ αὐτὸ κρατέα εἶναι Co || κείνα θ (lege κείνα) : ἐκεῖνα MCo || καθ' ἃ Co : καθὰ θM || διεφθάρη θCo : διαφθαρῇ M || 4 δὲ post δεξιὰ transp. Co || καταρρεῖ θCo : -ρέει M || 5 ἐπικοιλότεραί εἰσι θ : εἰσι κοιλότεραι MCo || 6 πλέονες θ : πλείονες MCo || τοῖσιν M^2Co : τοῖσι M τοῖς θ || ἄριστεροῖσιν M^2Co : -οῖσι M -οῖς θ || 6 sq. ἀπὸ — σπληνός del. Regenbogen (apud Grensemann app. crit.) Jones || ἀπὸ γὰρ MCo : ὅτι ἀπὸ θ || 7 τείνουσι καὶ MCo : τείνουσιν ηἱ θ || ἐπικαταρρεῖ θ : -ρέει MCo || 8 οἷσιν ἂν Co : οἷς ἂν θ οἷσι δ' ἂν M || 10 ἦν τε del. Littré || καὶ τότε M : τότε γὰρ θCo || 11 ὑπὸ Jouanna : ἀπὸ θCo ἐκ M || 11 sq. θερμασίης θCo : θέρμης M || 12 καὶ om. Co || διαχύσιος $M^{(corr?)}$: διαχύσεως θ διαχύσει Co || ἀποκρίνεται M : ἐκκρίνεται θCo || 13 ὑπὸ θCo : ἀπὸ M || ψύξιός MCo : ψύξεως θ || 13 sq. ἐπικαταρρεῖ θCo : -ρέει M || 14 μὲν θMCo : μὲν οὖν Emmerins || γίνε-ται θM : γίγνεται Co || 15 καὶ post ἐπειδὴν transp. θ || μετὰ βόρεια θCo : μεταβόρεια M || 16 μεταλάβῃ θ : μεταβάλλει M γρ. μετα-βάλῃ M^{ms} μεταβάλλῃ Co || συνεστηκότα θ : ξυν- MCo || 16 sq. ἀσθενέα ὄντα (lege ἔοντα) θCo : ἀσθενέοντα M εὐσθενέοντα H^{a2} Littré || 17 ἔλυσσε θCo : -σεν M || ἐξαίφνης om. θ || πλημυρεῖν Grensemann : πλημυρην θ πλημμύρειν M πλημυρεῖν Co .

veau qui était contracté et faible si bien que le phlegme déborde¹, et de la sorte le phlegme effectue son flux vers le bas. 4 Le flux vers le bas se produit aussi à la suite d'une frayeur d'origine obscure et si l'enfant a eu peur d'un cri ou s'il n'est pas capable, au cours des pleurs, de reprendre rapidement son souffle, accidents qui arrivent souvent aux enfants². Quand l'un de ces accidents lui arrive, quel qu'il soit, le corps frissonne aussitôt de froid et l'enfant, privé de voix, n'attire plus le souffle, mais le souffle reste immobile, le cerveau se contracte, le sang s'arrête, et de la sorte, le phlegme se sépare et flue vers le bas³. 5 Chez les enfants, voilà donc les causes qui déclenchent l'attaque au commencement⁴. Chez les personnes âgées, l'hiver est le pire ennemi ; car lorsqu'une personne âgée s'est fortement échauffée la tête et le cerveau auprès d'un grand feu et qu'ensuite elle se trouve dans le froid et frissonne, ou aussi quand venant du froid elle rentre à l'abri auprès d'un grand feu, elle éprouve ces mêmes accidents, et de la sorte elle a une attaque comme il a été dit précédemment⁵. Il y a grand danger aussi au printemps que la personne âgée éprouve ces mêmes accidents si la tête a été exposée au soleil ; en été, en revanche, les risques sont les moindres, car il n'y a pas de changements brusques⁶. 6 Mais quand on dépasse l'âge de vingt ans, cette maladie n'attaque plus si elle ne s'est pas développée dès l'enfance, sinon peu de gens ou per-

1. L'emploi de *πλημυρεῖν* (19, 17) est imagé ; c'est la métaphore du flot montant de la mer ; voir aussi c. 11, 2 (*ὁ γὰρ ἐγκέφαλος... πλημυρεῖ ὑπὸ τοῦ φλέγματος*). Ce sont les deux seuls emplois du verbe dans la *Collection hippocratique* ; voir toutefois le substantif *πλημ(μ)υρίς* en *Régime dans les maladies aiguës*, c. 17, Littré II, 358, 13 = Joly c. 62, 63, 24. Selon Chantraine *DELG*, s.v. *πλημυρίς*, la graphie -μμ- résulte d'une fausse étymologie. *Πλημυρίς* est déjà homérique (*Odyssée* IX, v. 486) au sens propre de « flux de la mer ». Pour le sens figuré de *πλη(μ)υρίς*, comparer Eschyle, *Choéphores*, v. 186 (à propos d'un flux de bile).

φλέγμα, | καὶ οὕτω τὸν κατάρροον ποιεῖται. 4 Ἐπικα-
 тарреῖ δὲ καὶ ἐξ ἀδήλου φόβου γινομένου, καὶ ἦν δεῖση
 βοήσαντός τινος, ἢ μεταξύ κλαίων μὴ οἶός τε ἢ τὸ
 πνεῦμα ταχέως ἀναλαβεῖν, οἷα γίνεται παιδίοισι πολλά-
 5 κισ. Ὅ τι δ' ἂν τούτων αὐτῷ γένηται, εὐθὺς ἔφριξε τὸ
 σῶμα καὶ ἄφωνος γενόμενος τὸ πνεῦμα οὐχ εἵλκυσεν,
 ἀλλὰ τὸ πνεῦμα ἠρέμησε καὶ ὁ ἐγκέφαλος συνέστη καὶ
 τὸ αἷμα ἐστάθη, καὶ οὕτως ἀπεκρίθη καὶ ἐπικατερρῶν
 τὸ φλέγμα. 5 Τοῖσι μὲν παιδίοισιν αὐται αἱ προφάσιες
 10 τῆς ἐπιλήψιός εἰσι τὴν ἀρχήν, τοῖσι δὲ πρεσβύτησιν ὁ
 χειμῶν πολεμιώτατός ἐστιν· ὅταν γὰρ παρὰ πυρὶ
 πολλῷ διαθερμάνθῃ τὴν κεφαλὴν καὶ τὸν ἐγκέφαλον,
 ἔπειτα ἐν ψυχῇ γένηται καὶ ῥιγώση, ἢ καὶ ἐκ ψύχεος ἐς
 ἀλέην ἔλθῃ καὶ παρὰ πῦρ πολὺ, τὸ αὐτὸ τοῦτο πάσχει
 15 καὶ οὕτως ἐπίληπτος γίνεται κατὰ τὰ προειρημένα.
 Κίνδυνος δὲ πολὺς καὶ ἥρος παθεῖν τωὐτὸ τοῦτο, ἦν
 ἡλιωθῇ ἡ κεφαλὴ, τὸ δὲ θέρος ἤκιστα, οὐ γὰρ γίνονται
 μεταβολαὶ ἐξαπιναῖοι. 6 Ὅταν δὲ εἵκοσιν ἔτεα παρέλθῃ,
 οὐκέτι ἡ νοῦσος αὐτῇ ἐπιλαμβάνει, ἦν μὴ ἐκ παιδίου

1 οὕτω ΘM : οὕτως Co || κατάρροον ΘM : -ρουν Co || ποιεῖται
 Jones : -έεται ΘMCo || 1 sq. ἐπικαταρρεῖ Co : -ρέει ΘM || 2 γινο-
 μένου ΘM : γιγνομένου Co || alt. καὶ om. M || post δεῖση add. μὲν
 ἢ M ἢ Co || 3 βοήσαντός ΘM : φοβήσαντός Co || μεταξύ ΘM : καὶ
 μεταξύ Co || μὴ ΘM : μηκέτι Co || ἢ ΘCo : ἔη M || 4 ταχέως ante τὸ
 πνεῦμα transp. Co || 5 δ' om. M || τούτων ΘM : -τέων Co || αὐτῷ θ :
 αὐτέῳ Co αὐτῶν M || γένηται ΘCo : γίνεται M || ἔφριξε ΘCo : -ξεν
 M || 7 ἠρέμησε Co : ἠρέμησεν M ἠρέμασε Θ || συνέστη θ : ξυν-
 MCo || 8 ἐστάθη θ Co : ἔστη M || 9 παιδίοισιν ΘM²Co : -σι M ||
 10 ἐπιλήψιός M : ἐπιληψίης ΘCo || εἰσι ΘCo : -σιν M || τοῖσι
 ΘM : οἷσι Co || πρεσβύτησιν θ : -τησι M -τάτοις Co || ὁ om.
 M || 11 ἐστιν ΘM²Co : -τι M || ὅταν ΘM : ὁκόταν Co || 13 ψυχῇ
 ΘM : ψύξει Co || ῥιγώση ΘM : -σει Co || ἢ om. M || ψύχεος ΘM :
 ψύξιος Co || ἐς Co : εἰς ΘM || 14 ἀλέην ΘM : ἄλλην Co || πῦρ πολὺ
 ΘCo : πυρὶ M || 16 παθεῖν ΘCo : -θέειν M || τοῦτο om. θ || 17 ἡλιω-
 θῇ ΘM : ἡλλιωθῇ Co || τὸ δὲ θέρος ΘCo : τοῦ δὲ θέρεος M ||
 γίνονται ΘM : γίγνονται Co || 18 ἐξαπιναῖοι ΘM : ἐξάπιναι Co ||
 ὅταν θ : ὁκόταν M Co || εἵκοσιν ΘM²Co : -σι M.

sonne¹. Car les vaisseaux sont remplis de beaucoup de sang² et le cerveau est resserré et dense³, si bien que le phlegme ne descend pas dans les vaisseaux, et s'il descend, il ne triomphe pas du sang qui est abondant et chaud⁴.

XI. (c. 14 Jones) **1** Mais celui chez qui la maladie a grandi et s'est développée dès l'enfance⁵, celui-là a l'habitude d'en souffrir et d'avoir une attaque⁶ en règle générale lors des changements des vents, et surtout par vents du midi ; et chez lui la guérison est difficile⁷. **2** En effet, le cerveau est devenu plus humide que dans l'état normal⁸, et il déborde à cause du phlegme ; en conséquence, les flux vers le bas sont plus fréquents et le phlegme ne peut plus être évacué ni le cerveau desséché, mais il reste tout imbibé et humide. **3** On peut s'en apercevoir au mieux de la façon suivante⁹ chez le petit bétail qui est frappé par cette maladie et surtout chez les chèvres (ce sont elles qui sont atteintes le plus fréquemment¹⁰) : si

1. À partir de ὅταν δὲ εἴκοσιν ἔτεα (20, 18) commence le développement sur les causes déclenchantes de l'attaque chez les adultes (donc chez les personnes de vingt à cinquante ans ; dans le *Prorrhétique II*, c. 9, c'est de vingt-cinq à quarante-cinq ans ; et dans *Aphorismes V* 7, c'est aussi à partir de vingt-cinq ans). Une fois de plus, le découpage en chapitres de Littré occulte la structure des développements ; et une fois de plus Van der Linden avait vu juste. Il termine son c. 12 à ἐξαπινᾶσι et fait commencer son c. 13 à ὅταν κτλ. Ce développement sur les causes déclenchantes chez les adultes commence par un rappel de la façon dont la maladie attaque les adultes et reprend ce qui a déjà été dit dans la partie sur le pronostic des enfants et des adultes. La maladie n'attaque plus en général les adultes qui ont eu dans leur enfance des crises d'épilepsie avec séquelles (c. 8, **3** οὐ γὰρ ἔτι ἐπίληπτον γίνεται, ἣν ἅπαξ ἐπισημανθῇ à comparer à c. 10, **6** οὐκέτι ἡ νοῦσος αὕτη ἐπιλαμβάνει). De même la subordonnée du c. 10, **6** ἣν μὴ ἐκ παιδίου σύντροφος ἦ (« si elle ne s'est pas développée dès l'enfance ») correspond à c. 8, **4**, c'est-à-dire à ceux qui ont eu dans l'enfance des crises sans séquelle mais qui n'ont pas été soignés correctement si bien que la maladie s'est développée avec eux (συντραφῆναι à rapprocher de σύντροφος).

σύντροφος ἦ, ἀλλ' ἡ ὀλίγους ἡ οὐδένα· αἱ γὰρ φλέβες αἵματος μεσταὶ πολλοῦ εἰσι καὶ ὁ ἐγκέφαλος συν-
 5 ἐστήκε καὶ ἔστι στιφρός, ὥστ' οὐκ ἐπικαταρρεῖ ἐς τὰς φλέβας· ἦν δ' ἐπικαταρρυῇ, τοῦ αἵματος οὐ κατακρατεῖ πολλοῦ ἐόντος καὶ θερμοῦ.

XI. (c. 14 Jones) 1 Ὡς δὲ ἀπὸ παιδίου συνηύξεται καὶ συντέθραπται, ἔθος πεποιῆται ἐν τῇσι μεταβολῇσι τῶν πνευμάτων τοῦτο πάσχειν καὶ ἐπίληπτον γίνεσθαι 382
 10 ὡς τὰ πολλά, καὶ μάλιστα τοῖσι νοτίοισιν, ἡ τε ἀπάλ-
 λαξις χαλεπὴ γίνεται· 2 ὁ γὰρ ἐγκέφαλος ὑγρότερος γέγονε τῆς φύσιος καὶ πλημυρεῖ ὑπὸ τοῦ φλέγματος, ὥστε τοὺς μὲν καταρρόους πυκνότερους γίνεσθαι, ἐκκριθῆναι δὲ μηκέτι οἶόν τε τὸ φλέγμα, μηδὲ ἀνα-
 15 ξηρανθῆναι τὸν ἐγκέφαλον, ἀλλὰ διαβεβρέχθαι καὶ εἶναι ὑγρόν. 3 Γνοίῃ δ' ἂν τις τῷδε μάλιστα τοῖσι προβάτοισι τοῖσι καταλήπτοις γινομένοις ὑπὸ τῆς νόσου ταύτης καὶ μάλιστα τῇσιν αἰξίν — αὗται γὰρ πυκνότερα λαμβάνονται — ἦν διακόψης τὴν κεφαλὴν,

1 σύντροφος MCo : ξυν- θ || ἡ θCo : ἔη M || 2 αἵματος μεσταὶ πολλοῦ εἰσι θ : μεσταὶ εἰσι (εἰσιν M²) αἵματος M αἵματος πολλοῦ εἰσι μεσταὶ Co αἵματος μεσταὶ θερμοῦ εἰσι propositum coll. 9, 1 || 2 sq. συνέστηκε θ : -κεν M ξυν- Co || 3 στιφρός θ : στιφρός M στρυφνός Co || ὥστ' θ : ὥστε MCo || ἐπικαταρρεῖ Co : -ρέει θM || ἐς θ : ἐπὶ MCo || 4 post φλέβας add. ταύτας θCo || δ' θCo : δὲ M || κατακρατεῖ Jouanna : κατακρατέει M κρατέει θ κρατεῖ Co || 7 συντέθραπται θ : συντέτροφεν MCo || 8 ἐπίληπτον θMCo : ἐπίληπτος scripserim || γίνεσθαι M : γίνεται θ γίγνεται Co || 9 τοῖσι M : ἐν τοῖσι θCo || νοτίοισιν θM²Co : -σι M || 10 γίνεται θM : γίγνεται Co || 11 γέγονε θ : γίνεται M γίγνεται Co || πλημυρεῖ θ : πλημυρεῖ MCo || 12 μὲν om. Co || καταρρόους θM : κατάρρους Co || πυκνότερους θM : -ρον Co || γίνεσθαι θM : γίγνεσθαι Co || 13 δὲ θM : τε Co || οἶόν τε MCo : οἰονται θ || 14 διαβεβρέχθαι θCo : διαβρέχεσθαι M || 15 τῷδε θ : τότε MCo || 16 γινομένοις M² : -νοῖσι M -νοῖς θ γιγνομένοις Co || 17 νόσου θM : νόσου Co || τῇσιν θ : -σι M τὰς Co || αἰξίν θ : αἰξί M θηλείας Co || 18 διακόψης τὴν κεφαλὴν M : διακόψας οἰαίς τὴν κεφαλὴν θ διακόψας τὴν κεφαλὴν ὁρῆς Co.

vous ouvrez la tête en la fendant, vous trouverez que le cerveau est humide, qu'il est rempli d'eau¹ tout autour et qu'il sent mauvais². Et grâce à cette observation vous reconnaîtrez manifestement que ce n'est pas la divinité qui endommage le corps, mais bien la maladie³. 4 Il en est de même chez l'homme⁴. Quand la maladie se prolonge, elle n'est plus curable ; car le cerveau est complètement rongé par le phlegme⁵ et il se fond ; la partie fondue devient de l'eau qui entoure le cerveau à l'extérieur et le baigne tout autour⁶ ; et pour cette raison, les individus deviennent plus souvent et plus facilement sujets aux attaques. Voilà donc pourquoi la maladie est de longue durée, et aussi parce que le phlegme qui flue est tenu à cause de son abondance et est immédiatement dominé et échauffé par le sang⁷.

XII. (c. 15 Jones) 1 Ceux qui sont désormais habitués à la maladie⁸, prévoient quand ils vont être pris par elle⁹ et ils fuient à l'écart des hommes : si sa maison est proche, c'est chez lui que va le malade¹⁰ ; sinon, c'est dans l'endroit le plus solitaire, là où le moins de gens sont susceptibles de le voir tomber ; et immédiatement il se voile la face. Il agit ainsi par honte de son affection, et non par peur de la divinité¹¹, comme on le croit généralement. 2 Les petits enfants, eux, tombent d'abord à l'en-

2. κακὸν ὄζοντα ΘM Littré Jones Lipourlis : κάκοδμον ὄζοντα Co κάκοδμον [ὄζοντα] Grensemann. La leçon des manuscrits anciens est très possible. Pour l'expression κακὸν ὄζειν *vel* ὄζεσθαι, voir *Index Hippocraticus*, s.v. κακός, III, 2 (9 attestations recensées). La correction de Grensemann ne s'impose donc pas : la leçon de l'archétype conservée dans Θ et dans M a été partiellement modifiée en Co (changement de κακὸν en κάκοδμον, mais conservation de ὄζοντα) et a été éliminée par Grensemann au profit de l'innovation. Voir *Notice*, p. xci.

4. L'analogie entre l'animal et l'homme est une méthode indirecte d'investigation utilisée par les médecins hippocratiques, car ils ne pratiquaient pas encore à cette époque-là une dissection sur le corps humain.

εὐρήσεις τὸν ἐγκέφαλον ὑγρὸν ἐόντα καὶ ὕδρωπος
 περίπλεον καὶ κακὸν ὄζοντα. Καὶ ἐν τούτῳ δηλόνοτι
 γνώσῃ ὅτι οὐχ ὁ θεὸς τὸ σῶμα λυμαίνεται, ἀλλ' ἡ νοῦ-
 5 σος. 4 Οὕτω δ' ἔχει καὶ τῷ ἀνθρώπῳ· ὁπότεν γὰρ χρό-
 νος ἐγγένηται τῇ νούσῳ, οὐκέτι ἰήσιμος γίνεται· διес-
 θίεται γὰρ ὁ ἐγκέφαλος ὑπὸ τοῦ φλέγματος καὶ
 τήκεται, τὸ δ' ἀποτηκόμενον ὕδωρ γίνεται, καὶ περιέχει
 τὸν ἐγκέφαλον ἐκτὸς καὶ περικλύζει· καὶ διὰ τοῦτο
 10 πολυχρόνιος ἡ νοῦσος, <καὶ> ὅτι τὸ ἐπιρρέον λεπτὸν
 ἔστιν ὑπὸ πολυπληθείης, καὶ εὐθύς κρατεῖται ὑπὸ τοῦ
 αἵματος καὶ διαθερμαίνεται.

XII. (c. 15 Jones) 1 Ὅσοι δὲ ἤδη ἐθάδες εἰσὶ τῇ
 νούσῳ, προγινώσκουσιν ὅταν μέλλωσι ληφθήσεσθαι,
 15 καὶ φεύγουσιν ἐκ τῶν ἀνθρώπων· ἦν μὲν ἐγγὺς ἦ αὐτῷ
 τὰ οἰκία, οἴκαδε, εἰ δὲ μή, ἐς τὸ ἐρημότατον, ὅπη μέλ-
 λουσιν αὐτὸν ἐλάχιστοι ὄψεσθαι πεσόντα, εὐθύς τε
 ἐγκαλύπτεται. Τοῦτο δὲ ποιεῖ ὑπ' αἰσχύνης τοῦ
 πάθεος, καὶ οὐχ ὑπὸ φόβου, ὥς οἱ πολλοὶ νομίζουσι,
 20 τοῦ δαιμονίου. 2 Τὰ δὲ παιδάρια τὸ μὲν πρῶτον πί-

1 ὕδρωπος θCo : ἰδρῶτος M (<ΥΔΡΩΠΟΣ) || 2 περίπλεον
 MCo : περιπλέων θ || κακὸν θM : κάκοδμον Co || τούτῳ θM : του-
 τέῳ Co || 3 γνώσῃ θCo : γνώσει (sed η supra ει M^{cor}) || ὅτι θM : ὡς
 Co || 4 οὕτω δ' M : οὕτως θCo || ὁπότεν Jones : ὁποιαν θ (<ΟΠΟ-
 ΤΑΝ) ὁκόταν MCo || γὰρ om. θ || 5 ἐγγένηται MCo : ἐνγ- θ || ἰήσι-
 μος MCo : ἰάσιμος θ || γίνεται θM : γίγνεται Co || 7 δ' θ : δὲ
 MCo || γίνεται θM : γίγνεται Co || περιέχει MCo : περιχέει θ ||
 9 γίνονται θM : γίγνονται Co || 10 πολυχρόνιος θCo : πούλυ- M ||
 καὶ Jouanna : om. θMCo || ἐπιρρέον MCo : περιρρέον θ || 11 ἔστιν
 θM²Co : -τι M || πολυπληθείης θCo : πολυπληθίης M || κρατεῖται
 Co : -τέεται θM || 13 ὅσοι θ : ὁκόσοι MCo || 14 προγινώσκουσιν
 θM²Co : -σι M || ὅταν θCo : ὁκόταν M || μέλλωσι θM : μέλλουσι
 Co || ληφθήσεσθαι θCo : λήψεσθαι M || 15 φεύγουσιν θM²Co :
 -σι M || ἦ θCo : om. M || αὐτῷ θ : αὐτῶν M αὐτέων Co || 16 τὰ
 οἰκία θ : ὁ οἶκος ἔη M ὁ οἶκος Co || εἰ θM : ἦν Co || 16 sq. μέλ-
 λουσιν θM²Co : -σι M || 18 ποιεῖ Wilamowitz : ποιέει θMCo ||
 19 post νομίζουσι add καὶ θCo || 20 μὲν om. Co || 20-23,1 πίπτουσιν
 θ : -σι MCo.

droit où ils se trouvent, du fait de leur manque d'habitude¹ ; mais après qu'ils ont eu plusieurs attaques, au moment où ils en pressentent une, ils s'enfuient auprès de leur mère ou de la personne qu'ils connaissent le mieux, par crainte et par peur du mal ; car ils ne connaissent pas encore le sentiment de honte².

XIII. (c. 16 Jones) **1** Voici les raisons pour lesquelles je dis que les attaques se produisent lors des changements de vents, en premier lieu par vents du sud, puis par vents du nord, puis quand soufflent les autres vents³ : les vents du sud et du nord sont, par rapport à tous les autres, les plus puissants et les plus opposés entre eux⁴, aussi bien par leur direction que par leur pouvoir⁵. **2** Le vent du nord resserre l'air, en détache la partie trouble⁶ et la partie humide⁷ et le rend limpide et transparent ; tout le reste est affecté de la même manière, à commencer⁸ par la mer et le reste des eaux ; car il détache l'humidité et la partie sombre de toute chose, et assurément aussi des hommes eux-mêmes⁹. Voilà pourquoi il est le plus salubre¹⁰ des vents. **3** Le vent du sud agit tout à

1. La forme ionienne ἀηθία « absence d'habitude » n'est pas attestée en dehors de *Maladie sacrée* où elle se trouve deux fois (cf. c. 14, 3 = 26, 9) ; comparer en attique la forme rare ἀηθία chez Euripide, *Hélène*, v. 418. On rencontre en ionien la variante ἀηθείη dans *Maladies des femmes* I, c. 32 (Littré VIII, 76, 20) et chez Arétée de Cappadoce, *Signes et causes des maladies aiguës*, c. 6, 8 (éd. Hude, 73, 28), probablement par imitation d'Hippocrate ; voir en dehors des médecins, *Batrachomyomachie*, v. 72 et Apollonios de Rhodes II, v. 1064. La forme attendue dans ce cas, même en ionien, est ἀήθεια (dérivé de ἀήθης).

3. La phrase introduit le développement sur les vents ; comparer la première mention en c. 11, 1 (21, 7 sq.) : ἐν τῇσι μεταβολῇσι τῶν πνευμάτων... ἐπίληπτον γίνεσθαι. Ce qui est ajouté ici, c'est la hiérarchie entre les vents (μάλιστα... ἔπειτα), et ce qui est précisé, c'est la recherche des causes (διὰ τὰδε). La notion de changement est importante comme cause de la pathologie, surtout quand les changements sont importants. Dans le traité, voir déjà c. 10, 5 (20, 18, avec la note 6) et, outre les c. 11 et 13, le c. 17, 4 (31, 10). Sur les dangers du changement climatique, voir *Airs, eaux, lieux*, c. 11, mais il s'agit là du changement des saisons.

πτουσιν ὅπη ἂν τύχωσιν ὑπὸ ἀηθίης, ὅταν δὲ πλεονάκεις
κατάληπτοι γένωνται, ἐπειδὴν προαίσθωνται, φεύ-
γουσι παρὰ τὰς μητέρας ἢ παρὰ ἄλλον ὄντινα μάλιστα
γινώσκουσιν, ὑπὸ δέους καὶ φόβου τῆς πάθης· τὸ γὰρ
5 αἰσχύνεσθαι οὕτω γινώσκουσιν.

XIII. (c. 16 Jones) 1 Ἐν δὲ τῇσι μεταβολῇσι τῶν
πνευμάτων διὰ τάδε φημὶ ἐπιλήπτους γίνεσθαι, καὶ
μάλιστα τοῖσι νοτίοισιν, ἔπειτα τοῖσι βορείοισιν, ἔπειτα
τοῖσι λοιποῖσι πνεύμασι. Ταῦτα γὰρ τῶν λοιπῶν πνευ-
10 μάτων ἰσχυρότατά ἐστι καὶ ἀλλήλοισιν ἐναντιώτατα
κατὰ τὴν στάσιν καὶ κατὰ τὴν δύναμιν. 2 Ὁ μὲν γὰρ
βορέης ξυνίστῃσι τὸν ἥερα καὶ τὸ θολερὸν τε καὶ τὸ
νοτῶδες ἐκκρίνει καὶ λαμπρόν τε καὶ διαφανέα ποιεῖ·
κατὰ δὲ τὸν αὐτὸν τρόπον καὶ τᾶλλα πάντα ἐκ τῆς
15 θαλάσσης ἀρξάμενα καὶ τῶν ἄλλων ὑδάτων· ἐκκρίνει
γὰρ ἐξ ἀπάντων τὴν νοτίδα καὶ τὸ δνοφερόν· καὶ γὰρ ἐξ
αὐτῶν τῶν ἀνθρώπων. Διὸ καὶ ὑγιηρότατός ἐστι τῶν
ἀνέμων. 3 Ὁ δὲ νότος τάντια τούτῳ ἐργάζεται· πρῶτον

1 τύχωσιν Co Littre : τύχωσι M τύχη θ || ὅταν θM : ὁκόταν
Co || πλεονάκεις MCo : πολλάκις θ || 2 κατάληπτοι θMCo : -τα
Ermerins || γένωνται θ : γίνωνται M γίνονται Co sed ω supra ο ||
post ἐπειδὴν add. δὲ Co || 3 alt. παρὰ θM : παρ' Co || ὄντινα MCo :
ὄν ἂν θ || 4 γινώσκουσιν θM² : -σι M γινώσκουσιν Co || τῆς θM :
τοῦ ἐς τὰ Co || πάθης θM : πάθη Co add. πάθης M^{mg} || 5 οὕτω θM :
οὐδέπω Co || γινώσκουσιν θM : γινώσκουσιν Co || post γινώ-
σκουσιν iteravit ὑπὸ δέους - γινώσκουσιν Co || 7 γίνεσθαι θM :
γίγν- Co || 8 νοτίοισιν θM²Co : -σι M || βορείοισιν M²Co :
-σι M βορίοισιν θ || 9 post πνεύμασι add ἥσσον Co || γὰρ θCo :
δ' ἐστὶν ὅσα M || λοιπῶν om. M || 10 ἐστι θM : εἰσι Co || ἀλλή-
λοισιν Co : -λοισι M -λοις θ || 12 ξυνίστῃσι θM : συν- Co || 12 sq.
τὸ νοτῶδες θ : τὸ νεφῶδες M νεφελῶδες Co || 13 διαφανέα θM :
διαφανές Co || ποιεῖ Wilamowitz : ποιεῖ θMCo || 14 τᾶλλα (lege
τᾶλλα) θ : τὰ ἄλλα MCo || 15 θαλάσσης MCo : -άττης θ || ἀρξά-
μενα θM : -μενος Co || ἄλλων om. Co || ἐκκρίνει MCo : ἐκκρινεῖ
θ || 16 δνοφερόν θM : γνωφερόν Co || alt. γὰρ θ : om. MCo ||
17 αὐτῶν θM : -τέων Co || καὶ om. θ || ὑγιηρότατός θ : ὑγιεινό-
τατός MCo || 18 ταντια (lege τάντια) θ : τὰ ἐναντία MCo || τούτῳ
M : -τέφ θCo.

l'opposé¹. Au début, il commence par fondre² et liquéfier l'air qui est resserré, dans la mesure où il ne souffle pas d'emblée avec force ; mais il apporte le beau temps³ au début, parce qu'il ne peut pas l'emporter aussitôt sur l'air qui est préalablement dense et resserré ; c'est seulement avec le temps qu'il le dissout⁴. C'est cette même action qu'il exerce sur la terre, la mer, les fleuves, les sources, les puits, sur tout ce qui pousse et sur ce qui renferme de l'humide⁵ ; or il y a de l'humidité en toute chose, tantôt plus, tantôt moins⁶. Tout cela se ressent de ce vent : ce qui est brillant devient sombre⁷, ce qui est froid devient chaud, ce qui est sec devient humide. Et les jarres d'argile pleines de vin ou d'un autre liquide qui sont dans les celliers ou enfoncées dans la terre, se ressentent toutes du vent du sud et se transforment en prenant un autre aspect⁸. Et le soleil, et la lune et les autres astres⁹, il les rend beaucoup plus ternes qu'ils ne sont naturellement. Dès lors donc que ce vent exerce un si grand empire sur des choses qui sont si grandes et si puis-

1. ταντια (lege τάντια) **Θ** : τὰ ἐναντία MCo. La forme simple ἀντία est préférable à la forme composée ἐναντία, car elle est une caractéristique (en dehors de la poésie) de la prose ionienne. Voir Hérodote où le simple ἀντίος est employé 43 fois, face à 26 fois le composé ἐναντίος. Dans la *Collection hippocratique*, en cas de divergence entre forme simple et forme composée, c'est le manuscrit **Θ** qui a conservé la forme ionienne ; voir au c. 1, 12 (τάντια **Θ** : τάναντια M) ; cf. *Maladies des femmes* I, c. 16, Littré VIII, 54, 17 sq. (τάντια **Θ** : τάναντια MV), *ibid.*, c. 63, 128, 21 (τάντια **Θ** : τάναντια MV). En dehors de la *Collection hippocratique*, la crase τάντια ne se rencontre qu'en poésie (Parménide, DK 28 B 8, v. 55 et 59 ; Euripide, *Suppliants*, v. 466).

4. C'est avec le temps, lorsqu'il est devenu fort, que l'action du notos s'exerce véritablement. Il liquéfie l'air et forme les nuages. Comparer Aristote, *Problemata* XXVI, 20 : ἐπὶ τέλει δὲ εἴωθε γίνεσθαι μέγας « C'est à la fin que le notos a l'habitude de devenir fort ».

8. Pour l'expression διαλλάσσει τὴν μορφήν ἐς ἕτερον εἶδος, comparer *Airs, eaux, lieux*, c. 11 (Jouanna 219, 8 = Diller 54, 3 = Littré II, 52, 8) μεθίσταται ἐς ἕτερον εἶδος et c. 12 (Jouanna 219, 12 = Diller 54, 6 = Littré II, 52, 11 sq.) περὶ... τῆς μορφῆς, τί διαλλάσσει.

μέν γὰρ ἄρχεται τὸν ἥερα συνεστηκότα κατατήκειν καὶ
 διαχεῖν, καθότι καὶ οὐκ εὐθύς πνεῖ μέγας, ἀλλὰ γαληνί-
 ζει πρῶτον, ὅτι οὐ δύναται ἐπικρατῆσαι τοῦ ἥερος
 αὐτίκα, τοῦ πρόσθεν πυκνοῦ τε ἐόντος καὶ ξυνεστηκό-
 5 τος, ἀλλὰ τῷ χρόνῳ διαλύει. Τὸ δ' αὐτὸ τοῦτο καὶ τὴν
 γῆν ἐργάζεται καὶ τὴν θάλασσαν καὶ ποταμούς καὶ
 κρήνας καὶ φρέατα καὶ ὅσα φύεται καὶ ἐν οἷσι τι ὑγρὸν
 ἔνεστιν· ἔστι δ' ἐν παντί, ἐν τῷ μὲν πλέον, ἐν τῷ δ' ἔλασ-
 10 σον. Ἄπαντα δὲ ταῦτα αἰσθάνεται τοῦ πνεύματος τού-
 του, καὶ ἔκ τε λαμπρῶν δνοφώδεα γίνεται καὶ ἐκ
 ψυχρῶν θερμά, καὶ ἐκ ξηρῶν νοτώδεα· ὅσα τε ἐν | οἰκῇ- 386
 μασι κεράμια ἢ κατὰ γῆς ἐστι μεστὰ οἴνου ἢ ἄλλου
 τινὸς ὑγροῦ, πάντα ταῦτα αἰσθάνεται τοῦ νότου καὶ
 15 διαλλάσσει τὴν μορφήν ἐς ἕτερον εἶδος· τὸν τε ἥλιον
 καὶ τὴν σελήνην καὶ τᾶλλα ἄστρα πολὺ ἀμβλυωπότερα
 καθίστησι τῆς φύσιος. Ὅτε οὖν καὶ τούτων οὕτω
 μεγάλων ἐόντων καὶ ἰσχυρῶν τοσοῦτον ἐπικρατεῖ, καὶ

TEST. : 2 sq. γαληνίζει] cf. glossa in R s.v. λαγανίζει (= Erot.
 frag. 35 ed. Nachmanson 109, 21 sq. = supra, p. CXIII).

15 ἀμβλυωπότερα] cf. Gal. Gloss. s. v. (ed. Kühn XIX, 77, 10 =
 supra, p. CVII).

1 γὰρ om. θ || συνεστηκότα θ : ξυνεστεῶτα MCo || κατατήκειν
 θ : τήκειν MCo || 2 διαχεῖν θCo : -χέειν M || πνεῖ θ : πνέει
 MCo || 2 sq. γαληνίζει θ : γαληνιάζει Co λαγανίζει M λαγανίζει
 add. M^{img} λαγαρίζει Foes¹ Ermerins || 3 τοῦ ἥερος om. θ sed add.
 ἥερος post πρόσθεν (l. 4) || 4 τε ἐόντος θM : ἐόντος τε Co || 5 τῷ
 θCo : τὸ M || 6 τὴν om. M || 7 ὅσα θM : ὁκόσα Co || οἷσι MCo :
 οἷσιν M² οἷς θ || τι θ : τὸ Co om. M || 8 ἔνεστιν M² : ἔνεστι M
 ἐστιν θCo || pr. δ' θ : δὲ MCo || τῷ μὲν θCo : μὲν τῷ M || πλέον
 θM : πλεῖον Co || τῷ δ' θ : τῷ δὲ Co δὲ τῷ M || 9 sq. τούτου θM :
 -τέου Co || 10 δνοφώδεα θ : δνοφερώδεα M γνοφώδεα Co || γίνεται
 θM : γίγν- Co || 11 ὅσα θ : ὁκόσα MCo || τε MCo : δ' θ || 12 κερά-
 14 τε θCo : δὲ M || 15 τᾶλλα (lege τᾶλλα) θ : τὰ MCo || πολὺ θCo :
 16 πολὺ M || ἀμβλυωπότερα θM : ἀμβλυωπέστερα Co || 16 τούτων
 θM : -τέων Co || οὕτω θM : τῶν Co || 17 ἰσχυρῶν MCo : ἰσχυρο-
 17 τέρων θ || ἐπικρατεῖ Wilamowitz : -τέει θMCo || post ἐπικρατεῖ
 add. τῆς τε ἀνθρωπίνης φύσιος καὶ σφόδρα εἰκὸς κρατέειν Co.

santes, il fait que le corps s'en ressent et se modifie. **4** Lors des changements de ces vents¹, nécessairement, d'une part sous l'effet des vents du sud, le cerveau se relâche et se gonfle d'humeurs² et les vaisseaux sont élargis, et d'autre part sous l'effet des vents du nord, la partie la plus saine du cerveau se resserre, tandis que la partie la plus malsaine³ et la plus humide se sépare et baigne de l'extérieur tout autour⁴ ; et de la sorte, les flux vers le bas surviennent lors des changements de ces vents⁵. **5** Voilà comment cette maladie naît et s'épanouit à cause de ce qui entre et sort ; elle n'est nullement plus embarrassante que les autres ni à soigner ni à connaître, et elle n'est pas plus divine que les autres⁶.

XIV. (c. 17 Jones) **1** Les hommes doivent savoir⁷ que la source de nos plaisirs, de nos joies, de nos rires et de nos plaisanteries n'est autre que cet endroit-là (le cerveau), qui est également la source de nos chagrins, de nos contrariétés, de nos tristesses et de nos pleurs⁸. **2** Et c'est par lui surtout que nous pensons et que nous concevons⁹, regardons, entendons, distinguons le laid et le beau, le

3. Le sens est clair, mais les manuscrits présentent deux variantes synonymes : νοσερώτατον MCo : νοσηλότατον Θ. Les deux formes sont possibles. Littré a conservé le texte de la vulgate dérivant de M, tandis que Jones a choisi la leçon de Θ. Grensemann est revenu à la leçon de M. Cette variante en -ρ- peut trouver un appui dans c. 2, 2 avec l'opposition ὑγιής... νοσηρός (vel νοσερός). L'argument de la *lectio difficilior* ne joue pas nécessairement en faveur de Θ, car les formes en -λ- sont assez fréquentes dans le grec tardif. Le dictionnaire LSJ ne les mentionne pas ; voir par exemple νοσηλότερον dans Clément d'Alexandrie, *Pédagogue*, III, c. 6, 34, 2.

4. Pour περικλύζειν ἔξωθεν, comparer c. 11, 4 (22, 7 sq.) καὶ περιέχει τὸν ἐγκέφαλον ἐκτὸς καὶ περικλύζει.

5. Ce qui peut paraître paradoxal, c'est que les deux vents, tout en ayant des effets contraires, aboutissent au même résultat : des flux descendant du cerveau qui provoquent les crises d'épilepsie. Dans le cas du notos, c'est une liquéfaction générale du cerveau ; dans le cas du borée, une contraction de la partie saine et une expulsion de la partie malade et humide. Mais il reste implicitement une différence : les flux sont plus abondants dans le cas du notos. Voilà pourquoi c'est surtout lors de l'arrivée du notos que les crises se produisent.

τὸ σῶμα ποιεῖ αἰσθάνεσθαι καὶ μεταβάλλειν. 4 Ἐν τῶν
 ἀνέμων τούτων τῇσι μεταλλαγῇσιν ἀνάγκη τοῖσι μὲν
 νοτίοισι λύεσθαι τε καὶ φλυδᾶν τὸν ἐγκεφάλον καὶ τὰς
 φλέβας χαλαρωτέρας γίνεσθαι, τοῖσι δὲ βορείοισι
 5 συνίστασθαι τὸ ὑγιηρότατον τοῦ ἐγκεφάλου, τὸ δὲ
 νοσερώτατον καὶ ὑγρότατον ἐκκρίνεσθαι καὶ περικλύ-
 ζειν ἔξωθεν, καὶ οὕτω τοὺς καταρρόους ἐπιγίνεσθαι ἐν
 τῇσι μεταβολῇσι τούτων τῶν πνευμάτων. 5 Οὕτως αὕτη
 ἡ νοῦσος γίνεται τε καὶ θάλλει ἀπὸ τῶν προσιόντων τε
 10 καὶ ἀπιόντων, καὶ οὐδέν ἐστιν ἀπορωτέρη τῶν ἄλλων
 οὔτε ἰᾶσθαι οὔτε γινῶναι, οὐδὲ θειοτέρη ἢ αἱ ἄλλαι.

XIV. (c. 17 Jones) 1 Εἰδέναι δὲ χρὴ τοὺς ἀνθρώπους
 ὅτι ἐξ οὐδενὸς ἡμῖν καὶ ἡδοναὶ γίνονται καὶ εὐφροσύναι
 καὶ γέλωτες καὶ παιδιαὶ ἢ ἐντεῦθεν, ὅθεν καὶ λύπαι καὶ
 15 ἀνία καὶ δυσφροσύναι καὶ κλαυθμοί. 2 Καὶ τούτῳ φρο-
 νέομεν μάλιστα καὶ νοέομεν καὶ βλέπομεν καὶ ἀκούομεν
 καὶ διαγινώσκομεν τὰ τε αἰσχρὰ καὶ τὰ καλὰ καὶ τὰ

TEST. : 3 φλυδᾶν] cf. Erot. s.v. (Φ 9 ed. Nachmanson 91, 12 =
 supra, p. cv sq.) ; Gal. Gloss. s. v. φλυδᾶ (ed. Kühn XIX, 152, 11 =
 supra, p. cviii) ; Hsch. s.v. φλυδᾶν (supra, p. cviii).

1 ποιεῖ Jones : ποιέει ΘMCo || ante ἐν add. διὸ Grensemann || ἐν
 Θ : ἐκ MCo || 2 τούτων ΘM : -τέων Co || post τούτων add. ἐν MCo ||
 τῇσι MCo : ταῖς Θ || μεταλλαγῇσιν M²Co : -σι M -γαῖς Θ || 3 ante
 λύεσθαι add. καὶ Co || φλυδᾶν ΘCo : φλοιδᾶν M || 4 φλέβας ΘM :
 βλέφας Co || χαλαρωτέρας MCo : -ροτέρας Θ || γίνεσθαι Θ : εἶναι
 MCo || βορείοισι M : βορίοισι ΘCo || 5 συνίστασθαι Θ : ξυνίστασ-
 θαι M ξυνίσταται Co || ὑγιηρότατον M : ὑγιαρότατον Co ὑγιηρό-
 τερον Θ || 6 νοσερώτατον MCo : νοσηλότατον Θ || 6 sq. περι-
 κλύζειν ΘM : περιβλύζειν Co || 7 οὕτω MCo : οὕτως Θ || 8 τούτων
 ΘM : -τέων Co || 8 sq. αὕτη ἡ νοῦσος ΘCo : ἡ νοῦσος αὕτη M ||
 9 τε om. MCo || 10 οὐδέν ΘCo : οὐθέν M || 11 ἰᾶσθαι Θ : ἱῆσθαι
 MCo || οὐδέ ΘCo : οὔτε M || αἱ ΘM²Co : om. M || 12 τοὺς om. M ||
 13 ἡμῖν post ἡδοναὶ transp. Θ Co || καὶ Rivier : ηαί Θ (<KAI) αἱ MCo ||
 γίνονται ΘM : γίγν- Co || ante εὐφροσύναι add. αἱ M^{2sl} || 14 ὅθεν om.
 M || 15 ἀνία MCo : μανία Θ || τούτῳ ΘM : -τέφ Co || 15 sq. φρο-
 νέομεν ΘCo : -νεῦμεν M || 16 καὶ νοέομεν M : καὶ ἐννοέομεν Co
 om. Θ || 17-26,1 τὰ καλὰ καὶ τὰ κακὰ MCo : καλὰ καὶ κακὰ Θ.

mal et le bien, l'agréable et le désagréable, tantôt discernant d'après l'usage, tantôt ressentant selon l'intérêt, parfois aussi distinguant plaisirs et déplaisirs d'après l'opportunité ; et ainsi, ce ne sont pas (toujours) les mêmes choses qui nous agréent¹. **3** C'est encore à cause de lui que nous devenons fous, que nous délirons, que craintes et frayeurs nous arrivent, soit la nuit, soit même le jour, ainsi que cauchemars, divagations intempestives, anxiétés injustifiées, incapacité à reconnaître le réel, sentiment d'étrangeté devant l'habituel². **4** Et tous ces accidents nous viennent du cerveau³, quand il n'est pas sain, mais est soit plus chaud, soit plus froid, soit plus humide, soit plus sec que dans son état naturel, ou quand il est dans tout autre état contre nature qui ne lui est pas habituel⁴. **5** Nous devenons fous à cause de l'humidité du cerveau⁵ ; quand, en effet, il est plus humide que dans l'état naturel, nécessairement il bouge, et du fait qu'il bouge, ni la vue ni l'ouïe ne sont stables, mais l'on voit et l'on

3. Après avoir énuméré les troubles mentaux (c. 14, **3**), l'auteur en donne la cause générale (c. 14, **4**), puis il reviendra sur chacun des troubles énoncés pour en donner une explication particulière à partir du c. 14, **5** jusqu'au c. 15, **4**. La division traditionnelle en chapitres depuis Littré masque la structure du texte. La technique de composition est analogue à celle de la description et de l'explication de la crise d'épilepsie au c. 7. C'est un indice parmi d'autres de l'unité du traité.

4. L'explication générale donne une définition claire et synthétique de ce qu'est la maladie selon les médecins hippocratiques. Elle est écart de l'état naturel par excès ou état contre nature ; l'état naturel est l'état habituel. Selon l'auteur, les qualités élémentaires (chaud, froid, sec, humide) sont à la base de la pathologie, mais aussi de la thérapeutique ; comparer c. 18, **4** : « celui qui sait produire chez les hommes le sec et l'humide, le froid et le chaud à l'aide du régime, celui-là peut également soigner cette maladie ».

κακὰ καὶ τὰγαθὰ καὶ ἡδέα καὶ ἀηδέα, τὰ μὲν νόμῳ δια-
κρίνοντες, τὰ δὲ τῷ συμφέροντι αἰσθανόμενοι, τοτὲ δὲ
καὶ τὰς ἡδονὰς καὶ τὰς ἀηδίας τοῖσι καιροῖσι διαγινώσ-
κοντες· καὶ οὐ ταῦτ' ἀρέσκει ἡμῖν. 3 Τῷ δ' αὐτῷ τούτῳ
5 καὶ μαινόμεθα καὶ παραφρονέομεν καὶ δείματα καὶ
φόβοι παρίστανται ἡμῖν | τὰ μὲν νύκτωρ, τὰ δὲ καὶ μεθ' 388
ἡμέρην, καὶ ἐνύπνια καὶ πλάνοι ἄκαιροι καὶ φροντίδες
οὐχ ἰκνεύμεναι, καὶ ἀγνωσίαι τῶν καθεστωτέρων καὶ
ἀηθίαι. 4 Καὶ ταῦτα πάσχομεν ἀπὸ τοῦ ἐγκεφάλου
10 πάντα, ὅταν οὗτος μὴ ὑγιαίνει, ἀλλ' ἢ θερμότερος τῆς
φύσιος γένηται ἢ ψυχρότερος ἢ ὑγρότερος ἢ ξηρότε-
ρος, ἢ τι ἄλλο πεπόνθη πάθος παρὰ τὴν φύσιν ὃ μὴ
ἔωθει. 5 Καὶ μαινόμεθα μὲν ὑπὸ ὑγρότητος· ὅταν γὰρ
15 δὲ μήτε τὴν ὄψιν ἀτρεμίζειν μήτε τὴν ἀκοήν, ἀλλὰ

TEST. : 13 μαινόμεθα — 29, 3 πέπαυται] Hipp. *Epistula* 19 (ed. Littré IX, 384-386 = ed. Diels, *Hermes* 53, 1918, 61 sq. = ed. Sakalis 334 sq. = ed. Smith 94-96 = supra, p. CXIX sq.).

14 ἀνάγκη — 27, 2 ἐκάστοτε] cf. *De rabie* 43 (ed. Diels, *ibid.*, 67, 17-20).

1 καὶ τὰγαθὰ θ : καὶ ἀγαθὰ M om. Co || ἀηδέα MCo : ἀηδῆι· καὶ θ || 1 sq. νόμῳ διακρίνοντες M : νομῶδια. κρίνοντες θ νόμῳ κρίνοντες Co || 2 συμφέροντι M : ξυμ- θCo || τοτὲ δὲ Jouanna : τῷδε θ τῷ δὲ M τοῦτο δὲ Co || 3 pr. καὶ om. M || τοῖσι MCo : τοῖς θ || καιροῖσι M : καιροῖς θCo || 3 sq. διαγινώσκοντες θ M Co : διαγινώσκειν Diller || 4 καὶ om. θ || οὐ MCo : οὐ θ || ταῦτα MCo : τὰ αὐτὰ θ || δ' θ : δὲ MCo || αὐτῷ θM : αὐτέφ Co || 5 μαινόμεθα MCo : μαινομενόμεθα θ || παραφρονέομεν θM : -νεῦμεν Co || 6 καὶ om. Co || 7 ἡμέρην θCo : -ραν M || ἐνύπνια M : ἀγρυπνίαι θCo || πλάνοι θM : -ναι Co || 8 ἰκνεύμεναι θCo : ἰκνού- M || ἀγνωσίαι θ : ἀγνωσίη M ἀγνωσίη vel -σίη Co || καθεστωτέρων M : καθεστωτέρων θ καθεστηκότων Co || 9 ἀηθίαι θ : ἀηθίη καὶ ἀπειρίη M λήθη καὶ ἀπορίη Co λήθη Grensemann || 10 ὅταν θM : ὀκόταν Co || οὗτος MCo : οὕτως θ || ὑγιαίνει θM : -νει Co || ἀλλ' ἢ MCo : ἀλλὰ θ || 13 ἔωθει θ : εἰώθει MCo || ὅταν θ : ὀκόταν MCo || γὰρ om. Co || 14 κινεῖσθαι Co : -νέεσθαι θ M || κινευμένου M : -νουμένου θCo *Ep.* U^b || post κινευμένου add. τοῦ πάθεος M δὲ τοῦ ἐγκεφάλου Co || 15 ἀλλὰ θCo *Ep.* : ἀλλ' M U^b.

entend tantôt une chose tantôt une autre et la langue exprime ce que l'on voit et ce que l'on entend à chaque fois. En revanche, tant que le cerveau est stable, pendant tout ce temps-là l'homme conserve aussi sa raison.

XV. (c. 18 Jones) **1** La détérioration du cerveau est due au phlegme et à la bile. On reconnaîtra chacun des deux cas de la façon suivante : ceux qui sont fous sous l'effet du phlegme sont calmes et ne sont pas criards ni turbulents ; tandis que ceux qui sont fous sous l'effet de la bile sont braillards¹, malfaisants et ils ne restent pas en place, mais sont toujours à commettre quelque chose d'inconvenant². Si donc la folie est continue, voilà quelles en sont les causes³. **2** Mais si ce sont des craintes et des frayeurs qui arrivent, elles sont dues à une modification du cerveau. Or il se modifie en s'échauffant, et il s'échauffe

2. L'expression ἄκαιρον δρῶντες reprend c. 1, **3** (3, 10) ἄκαιρα ποιέοντας. Toutefois O. Regenbogen, *Symbola...* (1914), p. 50, voit une différence signifiante par delà la ressemblance : l'emploi de δρᾶν au lieu de ποιεῖν fait partie des arguments tirés du vocabulaire qu'il avance pour séparer les c. 14-17 du reste de l'œuvre ; voir *Notice*, p. xx.

3. Le substantif πρόφασις est employé ici au sens de « cause » et non pas de « cause déclenchante » comme au c. 10, **3** (19, 14).

ἄλλοτε ἄλλα ὁρᾶν καὶ ἀκούειν, τὴν τε γλῶσσαν τοιαῦτα διαλέγεσθαι οἷα ἂν βλέπη τε καὶ ἀκούῃ ἐκάστοτε. Ὅσον δ' ἂν ἀτρεμίση ὁ ἐγκέφαλος χρόνον, τοσοῦτον καὶ φρονεῖ ὠνθρωπος.

- 5 XV. (c. 18 Jones) 1 Γίνεται δ' ἡ διαφθορὴ τοῦ ἐγκεφάλου ὑπὸ φλέγματος καὶ χολῆς· γνώσει δὲ ἐκότερα ὧδε· οἱ μὲν ὑπὸ φλέγματος μαινόμενοι ἥσυχοί τέ εἰσι καὶ οὐ βοηταὶ οὐδὲ θορυβῶδεις, οἱ δὲ ὑπὸ χολῆς κεκράκται τε καὶ κακοῦργοι καὶ οὐκ ἀτρεμαῖοι, ἀλλ'
- 10 αἰεὶ τι ἄκαιρον δρῶντες· ἦν μὲν οὖν συνεχέως μαίνωνται, αὐταὶ αἱ προφάσιές εἰσιν. 2 Ἦν δὲ δείματα καὶ φόβοι παριστῶνται, ὑπὸ μεταστάσιος τοῦ ἐγκεφάλου· μεθίσταται δὲ θερμαινόμενος, θερμαίνεται δὲ ὑπὸ τῆς

TEST. : 3 sq. ὅσον — ὠνθρωπος] cf. *De rabie* 47 (ed. Diels, *ibid.*, 68, 5 sq.).

7 sq. ἥσυχοί — οὐ βοηταί] cf. *De rabie* 45 (ed. Diels, *ibid.*, 68, 3).

9 κεκράκται] cf. *Erot. s.v.* (K 55 éd. Nachmanson 54, 12 = *supra*, p. CIII).

9 κεκράκται — ἀτρεμαῖοι] cf. *De rabie* 43 (ed. Diels, *ibid.*, 67, 20-68, 1).

13 θερμαίνεται — 28, 2 φόβος] cf. *De rabie* 39 (ed. Diels, *ibid.*, 67, 8-10).

1 ἄλλα θ Co U^b : ἄλλο M ἀλλοίην Ep. || ὁρᾶν θMCo : om. Ep. λέγειν U^b || καὶ θM : τε καὶ Co Ep. U^b || 2 οἷα M Ep. : ὅποια θ ὁκοῖα Co U^b || 3 ὅσον θ Ep. : ὁκόσον MCo || ἀτρεμίση θM Ep. : -ζει Co || χρόνον post φρονεῖ transp. Ep. || 4 φρονεῖ Ep. : -νέει θM Co || ὠνθρωπος Wurz : ἄνθ- θ ὁ ἄνθ- M Co Ep. || 5 γίνεται θM Ep. : γίγν- Co || δ' ἡ Grensemann : δὴ θ δὲ ἡ M Ep. ἡ Co || διαφθορὴ θM : -φθορὰ Ep. -φορὴ Co || 6 post φλέγματος add. τε Co || γνώσει θM : -ση Co Ep. post corr. (-σει Ep.^{ac}) || δὲ MCo : δ' θ || 7 μὲν θCo : μὲν γὰρ M Ep. || φλέγματος θCo Ep. : τοῦ φλέγματος M || 8 βοηταὶ θM Ep. : -τοὶ Co || θορυβῶδεις Wurz : -δεες θMCo Ep. || 9 κεκράκται θM^{corr} (κεκραται M) *Erot.* : κεκράκται Co πρῆκται Ep. πρήκτην U^b κρῆκται Regenbogen (apud Diels, 76, n. 2) κεκρῆκται scribi potest || τε θCo : om. M Ep. || οὐκ om. Co || ἀτρεμαῖοι θMCo : ἡρεμαῖοι Ep. || 9 sq. ἀλλ' — δρῶντες om. Ep. || ἀλλ' αἰεὶ θ : καὶ εἴ (id est καὶ αἰεὶ) M ἀλλὰ καὶ εἴ Co || 10 ἦν θM Ep. : ἄν Co || συνεχέως Co : ξυνεχέως M ξυνεχῶς θ Ep. (vel συν-) || 10 sq. μαίνωνται θCo Ep. : -νονται M || 11 αἱ om. Co || 13 μεθίσταται M Co : μεθίσται θ || τῆς om. Co.

sous l'effet de la bile, quand elle s'élance vers le cerveau par les vaisseaux sanguins en provenance du corps¹. La frayeur s'installe jusqu'à ce que la bile retourne dans les vaisseaux et dans le corps ; après quoi elle cesse. 3 On éprouve du chagrin et du dégoût de façon intempestive², quand le cerveau se refroidit et se resserre de façon inhabituelle. Cet état est dû au phlegme. Au cours de l'affection même on a aussi des absences de mémoire. 4 La nuit, on crie et on hurle³, quand le cerveau s'échauffe subitement. Cela arrive aux bilieux, mais non aux phlegmatiques⁴. Le cerveau s'échauffe aussi quand le sang y parvient en abondance et y bouillonne ; le sang afflue en abondance par les vaisseaux mentionnés précédemment quand l'homme se trouve voir un rêve effrayant et qu'il est à la peine⁵. 5 De même donc que, dans l'état de veille, le visage s'enflamme et les yeux rougissent surtout quand on a une frayeur ou que l'esprit médite de faire quelque

2. Pour ἀνιάται, comparer au c. 14, 1 (25, 15) ἀνίαι ; et pour ἄσᾱται, comparer c. 17, 2 ἄσῃν (30, 9 app. crit.). On a rapproché ces expressions de Sappho, I, v. 3 (ἄσαισι). Dans cette phrase, la seule difficulté est la construction du complément παρὰ καιρόν. Faut-il le rattacher à ce qui précède ou à ce qui suit ? Fait-il partie de l'état psychique à expliquer ou de l'explication ? Les avis sont partagés : Littré, Ermerins, Jones, Festugière, Roselli le rattachent à ce qui précède ; Chadwick-Mann, Wurz, Diller, Grensemann à ce qui suit. L'hésitation est grande. En définitive, il semble que la première solution soit préférable, car l'auteur se propose d'expliquer dans tout ce développement à partir du c. 14, 3 des troubles du comportement ; l'objet n'est pas d'expliquer les sentiments, mais des états pathologiques du sentiment par un état pathologique du cerveau. L'expression ἀνιάται δὲ καὶ ἄσᾱται παρὰ καιρόν rappelle c. 14, 3 (26, 7 sq.) πλάνοι ἄκαιροι καὶ φροντίδες οὐχ ἰκνεύμεναι. Aux qualificatifs ἄκαιροι et οὐχ ἰκνεύμεναι correspond ici παρὰ καιρόν. Si l'on rattache παρὰ καιρόν à ce qui précède, il faut faire porter παρὰ τὸ ἔθος sur les deux participes à la fois. Étant donné l'équivalence entre habitude et nature (cf. c. 14, 4 = 26, 12 sq. παρὰ τὴν φύσιν ὃ μὴ ἐώθει), un refroidissement inhabituel est un refroidissement contre nature.

χολῆς ὅταν ὀρμήσῃ ἐπὶ τὸν ἐγκέφαλον κατὰ τὰς φλέ-
 βας τὰς αἱματίτιδας ἐκ τοῦ σώματος, καὶ ὁ φόβος
 παρέστηκε μέχρι ἀπέλθῃ πάλιν ἐς τὰς φλέβας καὶ τὸ
 σῶμα· ἔπειτα πέπνυται. 3 Ἀνιάται δὲ καὶ ἀσῶται παρὰ
 5 καιρὸν ψυχομένου τοῦ ἐγκεφάλου καὶ ξυνισταμένου
 παρὰ τὸ ἔθος· τοῦτο δὲ ὑπὸ φλέγματος πάσχει. Ἐπ’
 αὐτοῦ δὲ τοῦ πάθους καὶ ἐπιλήθεται. 4 Ἐκ νυκτῶν δὲ
 βοᾷ καὶ κέκραγεν, ὅταν ἐξαπίνης | ὁ ἐγκέφαλος διαθερ- 390
 μαίνεται· τοῦτο δὲ πάσχουσιν οἱ χολώδεις, οἱ δὲ φλεγ-
 10 ματώδεις οὐ· διαθερμαίνεται δὲ καὶ ἐπὶ τὸ αἷμα ἐπέλ-
 θῃ ἐπὶ τὸν ἐγκέφαλον πολὺ καὶ ἐπιζέσῃ· ἔρχεται δὲ
 κατὰ τὰς φλέβας πολὺ τὰς προειρημένας, ὅταν τυγ-
 χάνῃ ὠνθρωπος ἐνύπνιον ὁρῶν φοβερόν καὶ ἐν πόνῳ ἦ.
 5 Ὡσπερ οὖν καὶ ἐγρηγοροῦσι τότε μάλιστα τὸ πρόσω-
 15 πον φλογιᾷ καὶ οἱ ὀφθαλμοὶ ἐρεύθονται ὅταν φοβῇται

TEST. : 4 ἀνιάται — ἀσῶται] cf. *De rabie* 46 (ed. Diels, *ibid.*, 68, 5).

7 ἐπιλήθεται] cf. *De rabie* 42 (ed. Diels, *ibid.*, 67, 15).

13 ἐνύπνιον — φοβερόν] cf. *De rabie* 42 (ed. Diels, *ibid.*, 67, 14 ;
 cf. 67, 10).

14-29, 1 τὸ πρόσωπον — ἐργάσασθαι] cf. *De rabie* 41 (ed. Diels,
ibid., 67, 12 sq.).

1 ὅταν θ : ὁκόταν M ὁκότε Co || ὀρμήσῃ θM : ὀρμήσει Co ||
 2 τὰς αἱματίτιδας del. Wurz || ὁ om. M || 3 μέχρι θCo : -χρις M || ἐς
 θCo *Er.* : ἐπὶ M || 4 ἀνιάται θ : ἀνῆ//ται M^{corr} ἀνιῆται Co *Er.* ||
 ἀσῶται θMCo : ἀσῆται *Er.* || ξυνισταμένου θM : συν- Co || 6 ἐπ’
 θCo : ὑπ’ M || 7 αὐτοῦ θM : -τέου Co || ἐκ νυκτῶν θ : ἐκνύκτωρ M
 καὶ νύκτων Co γρ. καὶ ἐκ νυκτῶν M || 8 ὅταν θ *Er.* : ὁκόταν MCo ||
 9 sq. τοῦτο — οὐ del. Wurz || 9 χολώδεις Jouanna : -δεες θMCo ||
 9 sq. οἱ δὲ φλεγματώδεις (-δεες Jouanna : -δεες θ) οὐ θ : οἱ φλεγ-
 ματώδεις δὲ οὐ M ἀλλ’ οὐχὶ φλεγματώδεις Co || 10 διαθερμαίνε-
 ται θCo : -νεται M || δὲ καὶ ἐπὶ θ : ἐπὶ δὲ M δὲ καὶ ἐπειδὴν Co
 δὲ ἐπὶ Ermerins Wurz Grensemann || 11 ἐπὶ τ. ἐ. πολὺ θ : πολὺ
 ἐπὶ τ. ἐ. M πολὺ ἐπὶ τ. ἐ. Co || 11 et 12 πολὺ bis del. Wurz || 12 πολὺ
 θCo : πολὺ M || ὅταν θM : ὁκόταν Co || 13 ὠνθρωπος θ : ὁ ἄνθ-
 MCo || ὁρῶν θCo : ὁρέων M || πόνῳ θ : τῷ φόβῳ M φόβῳ Co || ἦ
 θCo : ἔη M || 14 ἐγρηγοροῦσι Co *Er.* edd. : ἐκγρηγοροῦσι θ εἰ ἐγρη-
 γόρει M (<ΕΚΓΡΗΓΟΡΟΤΙ) ἐξεγρηγοροῦσι legi protest || μάλιστα
 θCo : μᾶλλον M || 15 φλογιᾷ θM *Er.* (M V Vat.) : ἐρεύθονται Co ||
 ἐρεύθονται θM *Er.* (b) : ἐρυθραίνονται *Er.* (M V Vat) om. Co ||
 ὅταν θ : ὁκόταν MCo.

chose de mal¹, de même en est-il dans le sommeil. Et quand le dormeur s'éveille, qu'il retrouve sa raison et que le sang se disperse à nouveau dans les vaisseaux, cet état cesse.

XVI. (c. 19 Jones) **1** En vertu de quoi, je pense que le cerveau est la partie dans l'homme qui possède la puissance la plus grande. C'est lui, en effet, qui est pour nous l'interprète de ce qui provient de l'air, s'il se trouve être sain². Or l'air lui fournit la pensée. **2** En revanche, les yeux, les oreilles, la langue, les mains et les pieds ne font qu'exécuter ce que le cerveau conçoit³. Car il existe dans le corps tout entier de la [†]pensée^{†4} tant qu'il participe à l'air. **3** Mais, en ce qui concerne la compréhension, le cerveau est le messager⁵. Car lorsque l'homme attire à lui le souffle, le souffle parvient d'abord dans le cerveau, et de la sorte, l'air se répand dans le reste du corps après avoir déposé dans le cerveau ce qu'il a de plus actif en lui-même, c'est-à-dire ce qui est pensant et contient l'intelligence. **4** Car si l'air parvenait d'abord dans le corps, et seulement après dans le cerveau, il arriverait au cerveau après avoir déposé le discernement dans les chairs et les vaisseaux, et il y arriverait⁶ en étant chaud et sans être pur, mais en étant mêlé à l'humeur qui provient à la

1. Par cette analogie fortement soulignée entre le comportement de l'homme dans l'état de veille et dans l'état de sommeil, l'auteur hippocratique dénonce implicitement l'explication des terreurs nocturnes par les assauts d'Hécate ou les irruptions de héros (c. 1, 11). Pour la conduite qui trahit la préparation d'un mauvais coup, comparer Sophocle, *Antigone*, v. 491-494 (Créon parlant d'Ismène) : « Car je l'ai vue à l'intérieur, il y a un instant, en proie à la rage et n'étant plus en possession de son esprit. D'ordinaire le cœur est par avance convaincu d'être dissimulateur chez ceux qui méditent un mauvais coup dans l'ombre. »

καὶ ἡ γνώμη ἐπινοῇ τι κακὸν ἐργάσασθαι, οὕτω καὶ ἐν τῷ ὕπνῳ πάσχει. Ὅταν δ' ἐπέγρηται καὶ καταφρονήσῃ καὶ τὸ αἷμα πάλιν σκεδασθῇ ἐς τὰς φλέβας, πέπαυται.

- XVI. (c. 19 Jones) 1 Κατὰ ταῦτα νομίζω τὸν ἐγκέφα-
 5 λον δύναμιν ἔχειν πλείστην ἐν τῷ ἀνθρώπῳ· οὗτος γὰρ ἡμῖν ἐστὶ τῶν ἀπὸ τοῦ ἥeros γινομένων ἐρμηνεύς, ἣν ὑγιαίνων τυγχάνῃ· τὴν δὲ φρόνησιν αὐτῷ ὁ ἀὴρ παρέχεται. 2 Οἱ δ' ὀφθαλμοὶ καὶ τὰ ὦτα καὶ ἡ γλῶσσα καὶ αἱ χεῖρες καὶ οἱ πόδες οἷα ἂν ὁ ἐγκέφαλος γινώσκῃ,
 10 τοιαῦτα ὑπηρετεύουσι. Γίνεται γὰρ ἐν ᾧπαντι τῷ σώματι τῆς ἰφρονήσιος†, τέως ἂν μετέχῃ τοῦ ἥeros. 3 Ἐς δὲ τὴν σύνεσιν ὁ ἐγκέφαλός ἐστιν ὁ διαγγέλλων· ὅταν γὰρ σπάσῃ τὸ πνεῦμα ὠνθρωπος ἐς ἐωυτόν, ἐς τὸν ἐγκέφα-
 15 λον πρῶτον ἀφικνεῖται καὶ οὕτως ἐς τὸ λοιπὸν σῶμα σκίδνεται ὁ ἀὴρ καταλειπῶς ἐν τῷ ἐγκεφάλῳ ἐωυτοῦ τὴν ἀκμὴν καὶ ὅ τι ἂν ἦ φρόνιμόν τε καὶ γνώμην ἔχον. 4 Εἰ γὰρ ἐς τὸ σῶμα πρῶτον ἀφικνεῖτο καὶ ὕστερον ἐς τὸν ἐγκέφαλον, ἐν τῇσι σαρκὶ καὶ ἐν τῇσι φλεψὶ κατα-
 20 λελοιπῶς τὴν | διάγνωσιν, ἐς τὸν ἐγκέφαλον ἂν ἦι 392
 20 θερμὸς ἐὼν καὶ οὐκ ἀκραιφνής, ἀλλὰ ἐπιμεμιγμένος τῇ

3 τὸ αἷμα — φλέβας] cf. *De rabie* 48 (ed. Diels, *ibid.*, 68, 7).

1 ἐπινοῇ Jones : -νοῆθ θ -νοεῖ M -νοέει Co || 2 πάσχει MCo *Ep.* : πάσχειν θ || ὅταν θ *Ep.* : ὁκόταν MCo || δ' θ : δὲ MCo || καταφρονήσῃ θM : φρονήσῃ Co || 3 σκεδασθῇ θCo *Ep.* : ἀποσκ- M || ἐς θM *Ep.* : κατὰ Co || 4 post ταῦτα add. δὲ Co || 6 γινομένων θM : γιγν- Co || 7 αὐτῷ M : om. θCo || 8 δ' θ : δὲ MCo || ὦτα θ Co : οὐατα M || 9 οἷα M : οἷ θ ὁκοῖα Co || γινώσκῃ θM : γιγν- Co || 10 ὑπηρετεύουσι Co (cf. iam Dietz) : -τοῦσι M πρήσσουσι θ || 10 sq. γίνεται — ἥeros inter cruces inseruit Jones || 10 γίνεται θM : γίγν- Co || ἐν ᾧπαντι θCo : //παντὶ M || 11 φρονήσιος θM Co : inter cruces inseruit Jouanna κινήσιος scribi potest || τέως Co : τε ὡς θM || μετέχῃ θM : μετάσχῃ Co || 12 σύνεσιν M : ξύν- θCo || ἐστὶ θ M²Co : -τι M || διαγγέλλων θM : διαγγέλων Co || ὅταν θ : ὁκόταν MCo || 13 ὠνθρωπος θ : ὁ ἄνθ- MCo || 14 ἀφικνεῖται θ : ἀφικνέεται Co ἀπικνέεται M || 15 καταλειπῶς θM : καταλειπῶς (sic) Co || ἐωυτοῦ θ M : -τὸν Co || 16 ἦ θCo : ἔη M || 17 ἐς MCo : εἰς θ || πρῶτον iter. M || ἀφικνεῖτο θ : ἀπικνέετο M ἀφικνεῖται Co || 18 sq. pr. ἐν τῇσι — ἐγκέφαλον om. Co || 19 ἂν ἦι Ermerins : ἀνηεῖ θ ἀνήει MCo ἂν ἦοι Dietz Littré || 20 οὐκ θCo : οὐχὶ M || ἀλλὰ θM : ἀλλ' Co.

fois des chairs et du sang, en sorte qu'il ne serait plus précis¹.

XVII. (c. 20 Jones) **1** Voilà pourquoi² je dis que le cerveau est l'interprète de la compréhension. **2** Mais le diaphragme (*phrénès*) possède un nom inapproprié, dû au hasard et à l'usage, et non à la réalité ni à la nature³. Et je ne connais pas, pour ma part, quelle propriété possède le diaphragme pour penser (*phronein*) et concevoir⁴, sauf que si l'individu éprouve à l'improviste⁵ une joie intense ou une peine, le diaphragme bondit et cause un soubresaut⁶, du fait de sa minceur et à cause de sa tension extrême dans le corps. De plus, le diaphragme ne possède pas de cavité où il lui faille recevoir soit le bien soit le mal qui survient⁷, mais sous l'effet de l'un et l'autre de ces apports, il éprouve du trouble à cause de la faiblesse de sa nature. Car, à vrai dire, il ne ressent rien avant les (autres) parties du corps, mais c'est de façon absurde qu'il possède ce nom et cette attribution, de même qu'ont un nom absurde les parties adhérentes au cœur appelées « oreilles »⁸, car elles ne contribuent en aucune manière à l'audition. **3** D'aucuns disent que nous pensons par le cœur⁹ et que c'est cette partie qui éprouve la peine et le souci¹⁰. Mais il n'en est pas ainsi ; en réalité le cœur est

2. Sur l'emploi de διότι avec le sens de « c'est pourquoi », voir note à c. 3, 2 (p. 11, n. 6) ; cf. aussi note à c. 9, 1 (p. 18, n. 5).

4. L'ordre de M (φρονεῖν τε καὶ νοεῖν), suivi par Littré et Ermerins, a été préféré à celui de Θ (νοεῖν τε καὶ φρονεῖν), adopté par Jones et Grensemann, pour deux raisons : d'une part, c'est le même ordre qu'au c. 14, 2 (25, 15 sq.) donné par M seul par suite d'une omission de Θ ; d'autre part, c'est l'ordre stylistiquement le plus intéressant, avec le rapprochement de φρένες et de φρονεῖν.

5. La leçon de M recc. est supérieure à celle de Θ, dans la mesure où ce dernier manuscrit ajoute une glose (πάθους), et omet ἢ ἀνίαθῃ ; voir déjà Wilamowitz, « Die hippokratische Schrift... » (1901), p. 5, n. 2. Le seul choix à faire est entre ἐξ ἀδοκίτου de M, donné par toutes les éditions, et ἐξ ἀπροσδοκίτου de Θ, défendu avec de bonnes raisons par A. Rivier, *Recherches...*, p. 54, n. 1 ; cf. ἐξ ἀπροσδοκίτου chez Hérodote I, 191, 6 et VII, 204. La comparaison avec le reste des traités de la *Collection hippocratique* n'apporte aucun élément, car l'expression n'y est pas employée.

ἱκμάδι τῇ ἀπό τε τῶν σαρκῶν καὶ τοῦ αἵματος, ὥστε
μηκέτι εἶναι ἀκριβής.

XVII. (c. 20 Jones) 1 Διότι φημὶ τὸν ἐγκέφαλον εἶναι
τὸν ἐρμηνεύοντα τὴν ξύνεσιν. 2 Αἱ δὲ φρένες ἄλλως
5 ὄνομα ἔχουσι τῇ τύχῃ κεκτημένον καὶ τῷ νόμῳ, τῷ δ'
έόντι οὐ<κ, οὐ>δὲ τῇ φύσει· οὐδ' οἶδα ἔγωγε τίνα δύνανται
ἔχουσιν αἱ φρένες ὥστε φρονεῖν τε καὶ νοεῖν, πλὴν ἢ τι
ὠνθρωπος ὑπερχαρῇ ἐξ ἀδοκῆτου ἢ ἀνιαθῇ, πηδῶσι καὶ
ἄλλοι παρέχουσιν ὑπὸ λεπτότητος καὶ ὅτι ἀνατέτανται
10 μάλιστα ἐν τῷ σώματι· καὶ κοιλίην οὐκ ἔχουσιν ἐς
ἦντινα χρὴ δέξασθαι ἢ ἀγαθὸν ἢ κακὸν προσπίπτον,
ἀλλ' ὑπὸ ἀμφοτέρων τούτων τεθορύβηνται διὰ τὴν
ἀσθένειαν τῆς φύσιος. Ἐπεὶ αἰσθάνονται γε οὐδενὸς
πρότερον τῶν ἐν τῷ σώματι ἐόντων, ἀλλὰ μάτην τοῦτο
15 τὸ ὄνομα ἔχουσι καὶ τὴν αἰτίην, ὥσπερ τὰ πρὸς τῇ
καρδίῃ ὧτα καλεῖται, οὐδὲν ἐς τὴν ἀκοὴν συμβαλλό-
μενα. 3 Λέγουσι δέ τινες ὡς καὶ φρονέομεν τῇ καρδίῃ
καὶ τὸ ἀνιώμενον τοῦτ' ἐστὶ καὶ τὸ φροντίζον. Τὸ δὲ οὐχ
οὕτως ἔχει, ἀλλὰ σπᾶται μὲν ὥσπερ αἱ φρένες καὶ

1 τῇ om. **Θ** || 3 διότι MCo : διὸ **Θ** || 4 ξύνεσιν **Θ**M : συν- Co ||
5 ὄνομα M : οὐνομα **Θ**Co || 5 sq. τῷ δέοντι M (lege τῷ δ' ἐόντι) :
τὸ δεον **Θ** τὸ δὲ ἐὼν Co τὸ δ' ἐὼν propos. Littré || 6 οὐκ, οὐδὲ Corn.²
Foes² : οὐ **Θ** Co οὐδὲ M || τῇ φύσει secl. Wilamowitz || οὐδ' **Θ**Co :
οὐδὲ M || ἔγωγε **Θ**M : ἐγὼ Co || 7 ἔχουσιν **Θ**Co : -σι M || φρονέειν
τε καὶ νοεῖν M : νοεῖν τε καὶ φρονέειν **Θ**Co || ἦν **Θ** : εἴ MCo ||
8 ὠνθρωπος **Θ** : ὁ ἄνθ- MCo || ἀδοκῆτου M : ἀπροσδοκῆτου πά-
θους **Θ** ἀδοκῆτου πάθεος Co || ἢ ἀνιαθῇ Co : om. **Θ** ἢ ἀνιαθείη M ||
ante πηδῶσι add. αὔται Co || 9 ἄλλοι recc. edd. : ἄσσην **Θ**MCo Gren-
semann || παρέχουσιν **Θ**M²Co : -σι M || 10 ἔχουσιν **Θ**M²Co : -σι
M || ἐς **Θ** : εἰς M || 12 ἀλλ' ὑπὸ **Θ** : ἀλλὰ ὑπ' M ἀλλ' ὑπ' Co ||
τούτων **Θ**M : -τέων Co || 13 ἀσθένειαν Co Ermerins : -νίην **Θ**
-νείην M || ἐπεὶ αἰσθάνονται M : ἐπαισθάνονται **Θ** ἐπὶ αἰσθάνον-
ται Co || 14 ἐν τῷ σώματι ἐόντων **Θ**M : ἐόντων ἐν τῷ σώματι Co ||
15 τὸ ὄνομα M : τὸ οὐνομα **Θ** τοῦνομα Co || ἔχουσι **Θ**Co : ἔχου
M || καὶ τὴν αἰτίην secl. Wilamowitz || ὥσπερ τὰ MCo : ὥστε **Θ** ||
16 καλεῖται Jones : καλέεται **Θ**MCo || 16 sq. συμβαλλόμενα MCo :
συμβάλλεται **Θ** || 17 καὶ om. M || 18 τοῦτ' **Θ** : τοῦτο MCo || φροντί-
ζον MCo : φροντίζων **Θ**.

sujet à des tiraillements comme le diaphragme, et même davantage que lui, pour les raisons suivantes¹ : en provenance du corps tout entier, des vaisseaux se dirigent vers le cœur² qui les maintient liés ensemble³, en sorte qu'il perçoit toute souffrance ou tension qui vient à se produire chez l'homme. Or il est nécessaire que l'homme, quand il a de la peine, ait le corps qui frissonne et se tende tout entier, et qu'il soit dans ce même état lorsqu'il éprouve une joie intense⁴. Voilà pourquoi⁵ le cœur le perçoit au plus haut point, de même que le diaphragme. Cependant, aucune de ces deux parties n'a part à la pensée, mais de tout cela c'est le cerveau qui est la cause⁶. 4 De même donc que le cerveau perçoit la pensée issue de l'air avant les autres parties du corps⁷, de même si quelque changement puissant se produit dans l'air sous l'effet des saisons et que l'air devienne différent de ce qu'il était, le cerveau le perçoit le premier⁸. Voilà pourquoi j'affirme que les maladies qui s'abattent sur lui sont les plus aiguës, les plus graves, les plus mortelles et les plus difficiles à juger pour les incompetents⁹.

XVIII. (c. 21 Jones) 1 Cette maladie, dite sacrée, provient des mêmes causes déclenchantes que celles d'où proviennent les autres maladies, de ce qui entre (dans le corps) et en sort : du froid, du soleil, des vents qui chan-

1. διὰ ταύτας τὰς αἰτίας θ : διὰ τὰς αὐτὰς αἰτίας MCo. Les éditions à partir de Littré ont choisi la leçon de θ. C'est une annonce de l'explication donnée dans la phrase suivante. Grensemann est revenu à la leçon de M (« pour les mêmes raisons »). C'est une leçon qui ne convient pas. Car les raisons ne sont pas toutes les mêmes. En particulier l'un des arguments employés pour la critique des φρένες en tant que siège de la pensée ne convient pas pour le cœur. On ne peut pas dire que le cœur n'a pas de cavités.

4. Rien ne doit être changé à la syntaxe de la phrase. Les participes au masculin ἀνιώμενον et ὑπερχαίροντα se rapportent à un τινα sous-entendu sujet des deux verbes φρίσσειν et συντείνεσθαι. Quant à τὸ σῶμα, c'est un accusatif de relation. Il ne faut donc ni changer ὑπερχαίροντα en ὑπερχαῖρον (Louis Servin apud Foes², Van der Linden), ni vouloir supprimer τὸ σῶμα (cf. Schubring in Grensemann, app. crit.).

μᾶλλον διὰ ταύτας τὰς αἰτίας· ἐξ ἅπαντος τοῦ σώματος φλέβες ἐς αὐτὴν τείνουσι, καὶ ξυγκλείσασα ἔχει ὥστε αἰσθάνεσθαι ἢν τις πόνος ἢ τάσις γένηται τῷ ἀνθρώπῳ. Ἀνάγκη δὲ καὶ ἀνιώμενον φρίσσειν τε τὸ
 5 σῶμα καὶ συντείνεσθαι, καὶ ὑπερχαίροντα τωὐτο τοῦτο πᾶσχειν. Διότι ἡ καρδίη αἰσθάνεται τε μάλιστα καὶ αἰ 394
 φρένες· τῆς μέντοι φρονήσιος οὐδετέρῳ μέτεστιν, ἀλλ' ἀπάντων τούτων αἴτιος ὁ ἐγκέφαλός ἐστιν. 4 Ὡσπερ οὖν καὶ τῆς φρονήσιος τοῦ ἥeros πρῶτος αἰσθάνεται
 10 τῶν ἐν τῷ σώματι ἐόντων, οὕτω καὶ ἢν τις μεταβολὴ ἰσχυρὴ γένηται ἐν τῷ ἥερι ὑπὸ τῶν ὠρέων καὶ αὐτὸς ἐωυτοῦ διάφορος γένηται [ἐν τῷ ἥερι] ὁ ἐγκέφαλος πρῶτος αἰσθάνεται. Διότι καὶ τὰ νοσήματα ἐς αὐτὸν ἐμπίπτειν φημὶ ὀξύτατα καὶ μέγιστα καὶ θανατωδέσ-
 15 τατα καὶ δυσκριτώτατα τοῖσιν ἀπείροισιν.

XVIII. (c. 21 Jones) 1 Αὕτη δὲ ἡ νοῦσος ἡ ἱερὴ καλεομένη ἀπὸ τῶν αὐτῶν προφασίων γίνεται ἀφ' ὧν καὶ αἱ λοιπαί, ἀπὸ τῶν προσιόντων καὶ ἀπιόντων, καὶ ψύχεος καὶ ἡλίου καὶ πνευμάτων μεταβαλλομένων τε

1 ταύτας τὰς αἰτίας θ : τὰς αὐτὰς αἰτίας MCo || post ἅπαντος add. γὰρ MCo || 2 αὐτὴν θM : -τέην Co || τείνουσι θCo : συντείνουσι M || ξυγκλείσασα θCo : συγκλείσας M || 3 τις θM : ποτε Co || τάσις θCo : σύστασις M σύντασις legi potest || γένηται θ : γίν- M γίν- Co || 4 τε om. M || 5 ὑπερχαίροντα θM : -χαῖρον Co || τωὐτο τοῦτο Dietz : τῷ ὑπὸ (<ΤΩΥΤΟ) τούτῳ M τὸ αὐτὸ τοῦτο θCo || 6 διότι MCo : ὅτι θ || μάλιστα M : μάλιστα ἃ θCo || 7 φρονήσιος MCo : -σεως θ || 7 sq. ἀλλ' ἀπάντων θ : ἀλλὰ πάντων MCo || 8 τούτων θ : -τέων MCo || αἴτιος ὁ ἐγκέφαλός θCo : ὁ ἐγκέφαλος αἰτιός M || ἐστιν θ M²Co : -τι M || ὥσπερ MCo : ὡς θ || 9 τῆς φρονήσιος secluserim || 10 ἐόντων θCo : ἐνεόντων M || οὕτω θM : -τως Co || 11 ἰσχυρὴ Jones : ἰσχυρῇ θ ἰσχυροτέρῃ MCo || 11 ὑπὸ — 12 ἥερι om. Co || 12 γένηται θ : γίνεται M (sed i et e e corr.) || ἐν τῷ ἥερι secl. Ermerins : ἐν τῷ ἥερι θM ὁ ἄῃr Grensemann (cf. ὁ ἡῃr Littré) || γένηται ἐν τῷ ἥερι secl. Regenbogen (p. 35) || 13 ante πρῶτος add. καὶ M¹ vel 2 mg Co || διότι M : διὸ θCo || 15 δυσκριτώτατα θM : -τέτερα vel -τήτερα Co || τοῖσιν Co : τοῖς θ -σι M || ἀπείροισιν θ M²Co : -σι M || 16 alt. ἡ om. M || ἱερὴ θM : -ρὰ Co || 17 αὐτῶν θM : -τέων Co || γίνεται θM : γίν- Co || ἀφ' ὧν M : om. θ ἢ Co || 18 post λοιπαί add. αἱ ἄλλαι Co || 19 ψύχεος θCo : -ξιος M.

gent et ne restent jamais immobiles¹. Ces choses sont divines², en sorte qu'il ne faut point³ mettre cette maladie à part et la considérer comme plus divine que les autres, mais les juger toutes divines et toutes humaines ; chacune a une origine naturelle et une puissance qui lui est propre⁴ et il n'y en a aucune devant laquelle on soit sans ressources et sans moyens⁵. 2 Elles sont curables, pour la plupart, par ces mêmes choses à partir desquelles elles naissent⁶. Car telle chose est nourriture pour telle maladie, mais cause de dommage pour une autre⁷. Voilà donc ce que le médecin doit savoir pour pouvoir, en discernant l'opportunité de chaque traitement, donner de la nourriture ou l'augmenter à tel malade, la supprimer ou la diminuer à tel autre⁸. 3 Car il faut, dans cette maladie, comme dans toutes les autres, ne pas augmenter les maladies mais les épuiser en administrant à chaque maladie ce qui lui est le plus hostile et non pas ce qui lui est habituel. Car elle s'épanouit et s'accroît par ce dont elle a l'habitude, alors qu'elle dépérit et s'affaiblit par ce qui lui est hostile⁹. 4 Celui qui sait produire chez les hommes le sec et l'humide, le froid et le chaud à l'aide du régime, celui-

1. Conclusion plus ample qui reprend, après l'excursus sur le rôle du cerveau, la conclusion du c. 13, 5. Pour la comparaison entre ces deux conclusions présentant trois analogies, voir déjà p. 25, n. 6. On a vu que la première analogie était l'expression « ce qui entre et sort » et que la comparaison des deux passages indique qu'ici « ce qui entre et sort » est explicité par l'énumération suivante : « le froid, le soleil, les vents ». Toutefois l'excursus, qui n'est pas une pièce rapportée, a précisé la façon dont ces facteurs externes ont de l'influence sur l'intérieur du corps : c'est l'air entrant et sortant qui transmet les modifications externes (chaud, froid, sec, humide) au corps et d'abord au cerveau, le premier organe à s'en ressentir (c. 17, 4 = 31, 10-13).

καὶ οὐδέποτε ἀτρεμιζόντων. Ταῦτα δ' ἐστὶ θεῖα ὥστε
 μηδὲν ἀποκρίνοντα τὸ νόσημα θεϊότερον τῶν λοιπῶν
 νομίζειν, ἀλλὰ πάντα θεῖα καὶ πάντα ἀνθρώπινα· φύσιν
 δὲ ἕκαστον ἔχει καὶ δύναμιν ἐφ' ἑωυτοῦ, καὶ οὐδὲν
 5 ἄπορόν ἐστιν οὐδ' ἀμήχανον. 2 Ἀκεστά τε τὰ πλεῖστά
 ἐστὶ τοῖσιν αὐτοῖσι τούτοισιν ἀφ' ὧτων καὶ γίνεται·
 ἕτερον γὰρ ἑτέρῳ τροφή ἐστι, τῷ δὲ καὶ κάκωσις. Τοῦτο
 οὖν δεῖ τὸν ἱητρὸν ἐπίστασθαι, ὅπως τὸν καιρὸν δια-
 γινώσκων ἐκάστου τῷ μὲν ἀποδώσει τὴν τροφήν καὶ
 10 αὐξήσει, τῷ δὲ ἀφαιρήσει καὶ μειώσει. 3 Χρὴ γὰρ καὶ |
 ἐν ταύτῃ τῇ νούσῳ καὶ ἐν τῇσιν ἄλλησιν ἀπάσῃσι μὴ
 αὔξειν τὰ νοσήματα, ἀλλὰ τρύχειν προσφέροντα τῇ
 νούσῳ τὸ πολεμιώτατον ἐκάστη καὶ μὴ τὸ σύνηθες· ὑπὸ
 μὲν γὰρ τῆς συνηθείης θάλλει τε καὶ αὔξεται, ὑπὸ δὲ
 15 τοῦ πολεμίου φθίνει τε καὶ ἀμαυροῦται. 4 Ὅστις δ'
 ἐπίσταται ἐν ἀνθρώποισι ξηρὸν καὶ ὑγρὸν ποιεῖν καὶ

396

TEST. : 15-33, 2 ὅστις — ἰῶτο ἄν] Caelius Aurelianus, *Tard. pass.* I, 131 (ed. G. Bendz, 506, 27-508, 1 = supra, p. cxv).

1 ταῦτα MCo : ταύτη θ || δ' θM : δέ Co || ἐστὶ Littre : ἔστι θ
 ἐστὶν M ἐστὶ Co || 2 μηδὲν MCo : μηδένη θ μὴ δεῖν Ermerins
 μηδέν' Anastassiou || ἀποκρίνοντα θ : -κρίναντα Co διακρίνοντα
 M || post λοιπῶν add. νοσημάτων M² ^{ms} Co || 3 νομίζειν MCo :
 νομίσαι θ || πάντα ἀνθρώπινα Co : πάντ' ἀνθρώπινα θ ἀνθρώπινα
 πάντα M || 4 ἕκαστον ἔχει θ : ἔχει (ἔχειν Co) ἕκαστον MCo || ἐφ'
 θ : ἐν MCo || ἑωυτοῦ θ : -τῷ MCo || 5 ἄπορόν MCo : ἄπειρόν θ ||
 οὐδ' θ : οὐδὲ MCo || ἀκεστά θM : ἀρκεστά Co || τὰ πλεῖστά ἐστὶ
 θM : ἐστὶ τὰ πλεῖστα Co || 6 τοῖσιν Co : τοῖς θ om. M || αὐτοῖσι
 θM : -τέοισιν Co || τούτοισιν θM²Co : -σι M || ἀφ' ὧτων M : ἀφ'
 ὧν θ ὧν Co || γίνεται θM : γίγν- Co || 7 τῷ Corn.² : τότε θ τὸ MAlid.
 τοῦτο Co || καὶ θCo : om. M || τοῦτο θM : τοῦτ' Co || 8 δεῖ θM :
 χρὴ Co || ὅπως θ : ὅκως MCo || 9 τῷ θCo : τὸ M || τὴν om. M ||
 10 τῷ θCo : τὸ M || μειώσει M : κακώσει θCo || γὰρ θ : δὲ MCo ||
 11 τῇσιν ἄλλησιν θM²Co : -σι (bis) M || 12 τρύχειν θM : τρέχειν
 Co || προσφέροντα θ : -τας MCo || 13 post νούσῳ iter. καὶ ἐν τῇσι
 — νούσῳ Co || τὸ om. Co || σύνηθες θM : ξύν- Co || 14 συνηθείης
 θM : ξυν- Co || τε om. MCo || 15 τε θ : om. MCo || δ' θ : δὲ MCo ||
 16 ἀνθρώποισι θ : -σιν M²Co || ξηρὸν καὶ ὑγρὸν θ : ὑγρὸν καὶ
 ξηρὸν MCo || ποιεῖν Wilamowitz : -εῖν MCo -εῖ θ.

là peut également soigner cette maladie¹, à condition de discerner l'opportunité des traitements utiles, sans recourir aux purifications, à la magie et à toutes les pratiques du même genre².

1. La phrase est citée par Caelius Aurelianus, *Tardarum Passionum* I, 131 ; voir *Test.* 32, 15 et *Notice*, p. CXV.

ψυχρὸν καὶ θερμὸν ὑπὸ διαίτης, οὗτος καὶ ταύτην τὴν νοῦσον ἰῶτο ἄν, εἰ τοὺς καιροὺς διαγινώσκοι τῶν ξυμφερόντων, ἄνευ καθαρμῶν καὶ μαγευμάτων καὶ πάσης τῆς τοιαύτης βαναυσίης.

1 ψυχρὸν καὶ θερμὸν **Θ**Co : θερμὸν καὶ ψυχρὸν M || 2 εἰ **Θ**M : εἰ καὶ Co || διαγινώσκοι **Θ**M : -σκει Co || 3 μαγευμάτων MCo : μαγίης **Θ** || 3 sq. καὶ (alt.) — βαναυσίης om. **Θ** || 4 τοιαύτης M : τοιῆσδε Co || βαναυσίης M : βασκανίης Co || Ἰπποκράτους περὶ ἱερῆς νοῦσου add. M περὶ ἱερῆς νοῦσου **Θ** τέλος τοῦ περὶ ἱερῆς νόσου Co.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

P. 2.

2. Le médecin oppose dès le début sa conception de la maladie à l'opinion commune. L'énoncé de la conception de l'auteur sera repris dans la conclusion de la première partie polémique (c. 2, 1), puis dans la double fin du traité (c. 13, 5 et c. 18, 1). Le terme φύσις qui est développé par ὅθεν γίνεται a un sens proche de son étymologie. C'est proprement l'« action de pousser, de croître » (cf. c. 5, 1 φύεσθαι), primitivement à propos des plantes (cf. la première attestation de φύσις chez Homère, *Odyssée* X, v. 303 à propos de la plante appelée « môle »). La maladie a une origine naturelle. Quant au substantif πρόφασις, dont le sens a donné lieu à une abondante littérature critique, il signifie primitivement « l'action de se manifester devant ou avant » (cf. προφαίνεσθαι), d'où, dans la littérature technique médicale, « la manifestation préalable », « la cause occasionnelle ou déclenchante », puis « la cause ». Faut-il réunir φύσιν καὶ πρόφασιν dans un hendiadyn signifiant « la cause naturelle » (Grensemann : « eine natürliche Ursache ») ? Ou vaut-il mieux distinguer ici les sens de φύσις (« origine naturelle ») et πρόφασις (« cause déclenchante ») ? Ce premier passage ne permet pas de trancher clairement. Mais les emplois de πρόφασις dans le reste du traité, bien qu'étant souples (« prétexte », « cause » ; cf. p. 5, n. 3 et p. 27, n. 3), vont souvent dans le sens de « cause déclenchante » ou, comme le dit Festugière, de « cause extérieure occasionnelle » (cf. p. 19, n. 5 et p. 32, n. 2). L'ensemble de la phrase φύσιν μὲν ἔχει — πρόφασιν, dont la construction a été occultée dans M recc. et dans la vulgate, se rétablit facilement par comparaison avec le début du c. 2, 1 φύσιν μὲν ἔχειν — πρόφασιν. La modification de αὐτὴ « elle-même » en αὐτῇ « celle-là » faite par Wilamowitz s'appuie sur la présence de τοῦτο dans le passage parallèle du c. 2. L'existence de ces deux passages parallèles ne justifie nullement la suppression du premier d'entre eux opérée par Grensemann, p. 60. Ils se situent à deux articulations importantes du discours et encadrent en composition annulaire la critique des adversaires partisans d'une origine divine de la maladie.

3. Le terme ἀπειρίας désigne l'« incompétence » des mauvais ou faux médecins. Il est bien attesté dans la *Collection hippocratique* ; voir par exemple *Vents*, c. 1, Jouanna 103, 13, avec la note 6 (= p. 130). Il n'y a pas lieu de modifier ἀπειρίας en ἀπορίας avec Grensemann (p. 60), sous prétexte que ἀπορίην est employé dans la phrase suivante. En réalité, ὑπὸ ἀπειρίας est repris par l'ensemble de l'expression κατὰ μὲν τὴν ἀπορίην αὐτοῖσι τοῦ μὴ γινώσκειν : l'incompétence (ἀπειρία) est la difficulté (ἀπορία) qu'ils ont à comprendre la maladie (τοῦ μὴ γινώσκειν avec la négation explétive après les verbes d'empêchement). Comparer la fin du c. 17 (31, 15) où il est dit que les maladies du cerveau sont « les plus difficiles à juger pour les incompetents », δυσκριτότατα τοῖς ἀπειροῖσιν. La paronomase ἀπειρία / ἀπορία ajoute une subtilité supplémentaire dans les effets de style du début de cette polémique. Platon, dans le *Théétète* 174 c, se livre à la même paronomase : εἰς πᾶσαν ἀπορίαν ἐμπίπτων ὑπὸ ἀπειρίας. Pour la critique de la conjecture de Grensemann, voir aussi J. Laskaris, *The Art is long...* (2002), p. 87 sq.

4. La proposition introduite par ὅτι ne doit pas être traduite de façon à laisser entendre qu'il s'agit d'une réalité objective que l'auteur pourrait prendre à son compte (Litré : « en effet, elle ne ressemble en rien aux autres affections »). C'est en contradiction avec l'argumentation de l'auteur qui montre par la suite que bien des maladies ressemblent, par leur caractère étonnant, à la maladie sacrée. Comme le remarque Wilamowitz (*G. L. II*, p. 168), θαυμασιότης a le sens actif d'« action de s'étonner ». Mais il faut ajouter que ὅτι — ἐτέροισι dépend directement de ὑπὸ θαυμασιότητος, exactement comme s'il y avait θαυμάζοντες ὅτι, « s'étonnant que ». Sur l'étonnement et la crainte devant un épileptique, voir Théophraste, *Caractères*, c. 16 (« Le Superstitieux ») 15 : « À la vue d'un fou ou d'un épileptique (ἐπίληπτον), il est pris de frisson et crache dans le pli de son vêtement. »

P. 3.

1. Pour le caractère rhétorique de l'antithèse κατὰ μὲν... διασφάζεται, κατὰ δὲ... ἀπόλλυται, voir *Notice*, p. xi. Pour les variantes ἀπόλλυται θ : ἀπολύονται M ἀπολλύεται scripserim, voir *infra*, p. 6, n. 4. La suppression de ὅτι — ἐπαοιδῆσιν proposée par Ernests a été adoptée par Reinhold, Wilamowitz et Grensemann qui y voient une note marginale inspirée par c. 1, 4 (4, 8) καθαρμούς... καὶ ἐπαοιδᾶς et 12 (8, 13 sq.) καθαρμοῖσι τε ... καὶ ἐπαοιδῆσι, qui a été insérée dans le texte. De tous les éditeurs modernes, seul Jones conserve le texte. Les suppressions, faites au nom d'une logique moderne, peuvent aboutir parfois à dénaturer la souplesse de la prose médicale. Est-il exclu que l'auteur annonce incidemment ce mode de

traitement dont il reparlera plus tard ? Pour les purifications et les incantations, voir *infra*, p. 8, n. 10.

3. τοῦτο μὲν θ Wilamowitz Jones : τοῦτο μὲν γὰρ M Littré Grensemann. Avec ces mots commence le développement sur les autres maladies (ἕτερα) qui paraissent à l'auteur aussi étonnantes que la maladie sacrée. L'asyndète en tête du développement (présentée par θ) est peut-être une *lectio difficilior*. Cependant l'omission d'un mot bref dans la branche de θ est également possible. — Les anciens avaient remarqué la régularité des accès dans les fièvres intermittentes et les classaient, selon la fréquence de ces accès, en fièvres quotidiennes (tous les jours), tierces (tous les deux jours) et quarts (tous les trois jours). Comparer *Nature de l'homme*, c. 15, Jouanna 204, 1 sqq. (= Littré VI, 66, 16 sqq.) où ces trois types de fièvres sont définis. C'est la régularité même du retour des accès qui paraît étonnante à l'auteur de *Maladie sacrée* et pourrait laisser croire à l'intervention consciente d'une divinité, comme le remarque Wilamowitz (*G. L.* II, p. 168).

4. Des variantes minimales dans les manuscrits peuvent entraîner des divergences de sens assez importantes. Ainsi, dans ce passage, la présence ou l'absence de καί (τοὺς δὲ καὶ bis M : τοὺς δὲ bis θ). Si l'on suit le texte de θ, l'auteur distingue trois catégories de dormeurs dont le comportement paraît étonnant : 1) ceux qui gémissent et crient ; 2) ceux qui étouffent ; 3) ceux qui se lèvent en bondissant, fuient au dehors et délirent. Avec le texte de M vulg., les dormeurs de type 2 et 3 ne sont que des cas particuliers du type 1 : parmi les dormeurs qui gémissent et crient, il y en a certains qui, en plus, étouffent, il y en a d'autres qui vont même jusqu'à bondir hors de leur lit en délirant. Avec ce texte, la progression vers la gravité des cas et leur caractère spectaculaire est nettement marquée.

5. L'auteur fait allusion ici à des cas de somnambulisme, puisque la fuite et le délire cessent au moment où les dormeurs se réveillent. Le composé ἀναΐσσοντας de M paraît plus précis que le simple αἴσσοντας de θ. Les personnes en train de dormir se lèvent (ἀνα-) d'un bond (-αἴσσοντας) ; comparer en c. 1, II (8, 11 sq.) ἀναπηδήσεις ἐκ τῆς κλίνης καὶ φεύξεις ἔξω. Ce rapprochement fera préférer ici la leçon de M, cette leçon étant d'ailleurs confirmée par Érotien, si l'on admet que sa glose A 44 se rapporte à ce passage (voir *Notice*, p. c). Pour l'idée, comparer Euripide, *Oreste*, v. 44 sq. (« tantôt hors de sa couche il bondit en courant »).

6. Entre les deux préverbes (ἐπέγρωνται θ : ἐξεγρέωνται M), le choix est difficile. Les deux composés ἐπεγείρομαι et ἐξεγείρομαι sont attestés dans la *Collection hippocratique* au sens de « se réveiller ». Pour ἐπ-, voir par exemple *Affections internes*, c. 20, Potter VI 136, 22 (= Littré VII, 216, 9 sq.) ἐπεγερθεῖς ; pour ἐξ-, voir par exemple *Affections internes*, c. 22, Potter *ibid.*, 146, 10 (= Littré

ibid., 222, 18) ἐξεγειρέσθω. Toutefois, comme le composé en ἐπ- est employé une seconde fois dans le traité (c. 15, 5 = 29, 2 ἐπέγρηται), on préférera la leçon de Θ. Il n'est pas utile, en tout cas, de combiner la leçon des manuscrits et d'écrire ἐπεγρέωνται avec Grensemann : -έω- donné par M est un hyperionisme, car la longue du subjonctif après un radical consonantique ne résulte pas d'une contraction.

7. Pour montrer que la maladie sacrée n'a pas un caractère exceptionnel, l'auteur multiplie les termes formés sur le radical πολ- (πολλούς, πολλάκις, πολλά ; cf. aussi πολύς) pour évoquer d'autres cas qui paraissent aussi étonnants que la maladie sacrée : il existe de nuit, comme de jour, un grand nombre d'affections aussi étonnantes que la maladie sacrée qui touchent un grand nombre d'individus un grand nombre de fois.

8. Il n'y a aucun critère décisif pour choisir entre le composé ἀφι(ε)ρώσαντες et le simple ἰ(ε)ρώσαντες, les deux termes étant des *hapax* dans la *Collection hippocratique*. La croyance en l'origine divine de la maladie sacrée est rapportée à des « premiers inventeurs ». On sait que la recherche du « premier inventeur » est une caractéristique de la pensée grecque au V^e siècle ; voir A. Kleingünther, *Πρῶτος εὐρετής*, dans *Philologus*, Suppl. XXVI, 1, 1934. Cette recherche s'applique d'abord aux inventions techniques ; voir dans la *Collection hippocratique*, *Ancienne médecine*, c. 14, Jouanna 135, 16 (= Littré I, 600, 20) : « les premiers à faire les découvertes sur le régime (οἱ πρῶτοι εὐρόντες)... pensèrent même que l'art (de la médecine) méritait d'être attribué à un dieu, ce qui est effectivement la croyance usuelle ». Mais cette recherche s'applique aussi aux croyances religieuses ; voir en dehors de la *Collection hippocratique*, Critias dans son drame satyrique intitulé *Sisyphé* (DK 88 B 25, v. 5 sqq.) : le « divin » (τὸ θεῖον) est l'invention d'un homme intelligent (σοφὸς γνώμην ἀνὴρ) qui a voulu inspirer aux hommes une crainte salutaire. Cependant, alors que les inventeurs sont généralement célébrés, ils sont ici fustigés avec violence. En assimilant ceux qui dans le passé inventèrent le caractère sacré de la maladie à une série de contemporains peu recommandables, l'auteur les déconsidère d'emblée totalement.

P. 4.

1. La série de quatre termes pour désigner les charlatans est tout à fait remarquable. Aucun de ces termes n'est attesté ailleurs dans les écrits hippocratiques. Le terme μάγοι désigne au sens propre « les Mages », une des six tribus des Mèdes (Hérodote I, 101), et ensuite les prêtres primitivement issus de cette tribu (Hérodote VII, 37). Mais chez les Grecs, dès le V^e siècle, le terme μάγοι a pris un sens péjoratif, ainsi que les termes de la même famille : voir dans le traité μαγεύειν (c. 1, 7 = 6, 16 et c. 1, 9 = 7, 13), μάγευμα (c. 18, 4 = 33,

3) et *μαγία* (*ibid.* app. crit.). Les *μάγοι* sont des magiciens, des sorciers se livrant à des pratiques magiques. Le sens péjoratif est très net chez les Présocratiques : Gorgias, Diels-Kranz 82 B 11 [10] (*γοητείας δὲ καὶ μαγείας δισσαὶ τέχναι εὖρηνται αἱ εἰσι ψυχῆς ἀμαρτήματα καὶ δόξης ἀπατήματα*) ; cf. aussi Héraclite, Diels-Kranz 22 B 14 (*νυκτιπόλοις, μάγοις, βάκχοις, λήναις, μύσταις*). Même emploi péjoratif chez les auteurs tragiques : Sophocle, *Œdipe roi*, v. 387 sq. (*μάγον τοιόνδε μηχανορράφον / δόλιον ἀγύρτην*) ; Euripide, *Oreste*, v. 1497 : le Phrygien explique la disparition d'Hélène *ἦτοι φαρμάκοισιν ἦ / μάγων τέχναις ἦ θεῶν κλοπαῖς* ; voir aussi Eschine, *Contre Ctésiphon*, 137 *μάγος καὶ γόης*. Si le terme *καθαρτής* n'est pas en lui-même péjoratif (cf. Sophocle, *Électre*, v. 70 *δίκη καθαρτής*, « purificateur selon la justice »), en revanche *ἀγύρτης* l'est toujours : voir au V^e siècle Sophocle, *Œdipe roi*, v. 388 (*δόλιον ἀγύρτην* qui est joint comme ici à *μάγον*) et au IV^e siècle, Platon, *République* II 364 b (*ἀγύρται καὶ μάντεις*) ; plus tard, à l'époque romaine, Plutarque, *De la superstition* 166 a (*ἀγύρτας καὶ γόητας*). Les *ἀγύρται* sont des « mendiants » et plus particulièrement des « prêtres mendiants » dont Platon (*République* II 364 b cité ci-dessus) dit qu'ils vont à la porte des riches pour proposer, moyennant salaire, leurs procédés magiques qui sont tout à fait comparables à ceux que dénonce l'auteur de la *Maladie sacrée* (sacrifices, incantations, évocations, purifications) ; voir *Notice*, p. XXIX-XXXI. Les prêtres mendiants les plus connus sont ceux de la Grande Mère. Selon Antiphane (*Misoponéros*, frag. 157, v. 7-9 Kassel-Austin), c'est la race la plus impure (*τοὺς μητραγυρτοῦντας... γένος μιαρώτατον*). Le thème *ἀγυρτ-* est ancien, même si le substantif n'est attesté qu'à partir du V^e siècle. Il apparaît dès l'*Odyssee* XIX, v. 284 (*χρήματ' ἀγυρτάζειν πολλήν ἐπὶ γαῖαν ἰόντι*, « collecter des richesses en parcourant un vaste territoire »). Si l'on se réfère à ce contexte ancien d'emploi, l'*ἀγύρτης* est étymologiquement celui qui « collecte » (cf. *ἀγείρω*) de l'argent en menant une vie errante, particulièrement celui qui collecte de l'argent au service d'une divinité (cf. *μητραγύρτης*) ; voir déjà le féminin *ἀγύρτρια* chez Eschyle, *Agamemnon*, v. 1273 (à propos de Cassandre), avec la note de E. Fraenkel *ad loc.* (III, p. 590 sq.) ; comparer aussi l'emploi de *ἀγύρτης* dans Euripide, *Rhésos*, v. 502 à propos d'Ulysse (*ἤδη δ' ἀγύρτης πτωχικὴν ἔχων στολήν*) et v. 715 (*βίον δ' ἐπαιτῶν εἶπ' ἀγύρτης τις λάτρης*). Quant à *ἀλαζών*, également toujours péjoratif, il signifie l'« imposteur », le « charlatan » ; voir par exemple Aristophane, *Acharniens*, v. 109, 135 et 373. La fin de la définition de l'*ἀλαζών* donnée par Xénophon dans la *Cyropédie* II, 2, 12 (« ceux qui promettent de faire ce dont ils ne sont pas capables, et cela dans le dessein évident d'en tirer quelques profits ») correspond parfaitement aux critiques de l'auteur de *Maladie sacrée*. Le glossateur Érotien (cf. *Test.*) rattachait le terme à *ἄλη* « vagabon-

dage », et oriente donc vers le sens de « vagabond ». Cette interprétation, bien attestée aussi chez les lexicographes (cf. Hésychius s. v. ἀλαζών· ὑπερήφανος· ψεύστης· ἢ ὑπὸ ἄλης ζῶν, ὃ ἐστὶν ἄλας), remonte peut-être à l'époque classique, si ce sens existait bien chez le poète comique Alcée du V^e/IV^e siècle (Souda s. v. ἀλαζών· ὁ ἀλώμενος· οὕτως Ἀλκαῖος = frag. 37 Kassel-Austin). On ne peut, en définitive, écarter pour notre texte, à côté du sens de « charlatan », celui de « devin ambulante » par suite de cette fausse étymologie. On rattache aujourd'hui ἀλαζών au nom de la tribu thrace Ἀλαζώνες (Hérodote IV, 17, 52) ; voir Chantraine, *DELG*, s. v., avec la bibliographie citée (mais il est peu probable que le rapport entre ἀλαζών et ἀλώμενος soit uniquement un jeu de mots du comique Alcée, comme le dit Chantraine qui ne cite pas l'explication d'Érotien ni celle d'Hésychius). Sur ἀλαζών, voir la note très riche en témoignages de W. Burkert, « ΓΟΗΣ. Zum griechischen 'Schamanismus' », *Rheinisches Museum für Philologie*, NS 105, 1962, p. 36-55 ; voir aussi D. MacDowell, « The Meaning of ἀλαζών » dans E. M. Craik (éd.), *Owls to Athens. Essays on Classical Subjects*, presented to Sir Kenneth Dover, Oxford, 1990, p. 287-292 (étude des emplois au V^e et IV^e siècles, particulièrement chez Aristophane ; notre passage n'est pas cité ; renvoi à l'étude d'O. Ribbeck, *Alazon*, Leipzig, 1882). Le terme ἀλαζών se retrouvera chez Galien pour désigner les charlatans.

4. Malgré son attaque très vive contre l'ignorance de ceux qui ont sacralisé la maladie, l'auteur est obligé de reconnaître chez eux une certaine habileté. S'ils invoquent le divin pour avoir une excuse en cas d'échec, ils ajoutent aux procédés magiques des prescriptions négatives concernant le régime qui ne sont pas nuisibles et qui sont même appropriées (mettre en rapport λόγους... ἐπιτηδεῖους avec l'interdiction d' ἐδεσμάτων... ἀνεπιτηδεῖων). Mais cette habileté n'est pas un véritable savoir car ce savoir consisterait en des prescriptions positives et utiles (cf. ὅ τι προσενέγκαντες ὠφελήσουσιν). L'attaque contre ses adversaires ne manque pas d'une ironie mordante : la thérapeutique qu'ils ont aménagée est sûre pour eux-mêmes (ἐς τὸ ἀσφαλὲς σφίσιν αὐτοῖσι), alors qu'elle devrait l'être pour les malades !

5. ἀπέχεσθαι κελεύοντες M edd. : ἀπέχοντες Θ. Wilamowitz (« Die hippokratische Schrift... » [1901], p. 3) voit dans la leçon de M recc. une glose en face de l'expression vigoureuse de Θ. Toutefois, comme le signale Grensemann dans son apparat critique à la p. 60, l. 28, la syntaxe de la fin de la phrase avec l'infinitif μὴ ἔχειν (5, 2) se comprend par référence à κελεύοντες exprimé ici par M. La leçon de Θ peut résulter d'une haplographie de ἀπέχ<εσθαι κελεύ>οντες. Bien que l'interdiction des bains soit étonnante — car l'eau a toujours eu un pouvoir cathartique chez les Grecs —, il existe des interdictions analogues chez les Pythagoriciens, comme le remarque G. Lanata, *Medicina magica...* (1967), p. 51 sqq. Voir Jamblique, *Vie de Pytha-*

gore, 83 (= DK. 58 C 4, t. 1, 464, 24) οὐδὲ ἐν βαλανείῳ λούεσθαι, « ne pas se baigner dans un établissement de bains » ; cf. aussi Élien (II^e-III^e siècle après J.-C.), *Histoires variées* IV, 17 προσέταττε δὲ ὁ αὐτὸς Πυθαγόρας... μὴ χρῆσθαι βαλανείῳ, « ce même Pythagore ordonnait de ne pas user de l'établissement de bains ». Mais dans le cas des Pythagoriciens, il s'agit uniquement de l'interdiction de bains communs pour éviter de contracter une souillure ; comparer l'explication donnée par Jamblique, *ibid.*, ἄδηλον γὰρ... εἰ καθαρεύουσιν οἱ κοινωνοῦντες, « on ne sait pas si ceux qui prennent part au bain commun sont exempts de souillure », et celle d'Élien, *ibid.*, ἄδηλον γὰρ εἰ καθαρεύουσιν καὶ αὐτὰ ἐκεῖνα « on ne sait pas si ces endroits eux-mêmes sont exempts de souillure ». Chez les partisans de l'origine religieuse, il s'agit apparemment d'une interdiction plus large : tous les bains, publics ou privés, sont interdits. Dans certaines maladies, l'interdiction des bains (ἀλουτέω, ἀλουσία) est également prescrite par la médecine rationnelle des hippocratiques, notamment dans les traités nosologiques (*Maladies II* et traités gynécologiques). Plus tard, Galien interdira les bains à un enfant épileptique (*Pro puero epileptico*, c. 3, éd. Kühn XI, 365, 9 : ἀλουτεῖν δὲ προσήκει τὰ πολλά). Et avant lui, le médecin de l'époque hellénistique Érasistrate, pourtant grand partisan des bains, les déconseillait aux épileptiques (Galien, *De venae sectione adversus Erasistrateos Romae degentes*, c. 9, éd. Kühn XI, 17).

6. L'auteur développe avec une profusion de détails les interdits alimentaires énoncés par ses adversaires et y voit des interdictions qui se justifient partiellement dans la perspective d'une médecine rationnelle, comme il le souligne lui-même dans des parenthèses à l'indicatif. Mais à force de vouloir dénoncer avec son esprit rationaliste la mauvaise foi de ses adversaires, l'auteur n'a pas toujours bien compris la portée de ces interdits alimentaires qu'il a toutefois le mérite de détailler. De tels interdits ne s'expliquent pas seulement par une observation positive des effets néfastes sur le corps des aliments pros crits mais aussi pour des raisons religieuses : ceux qui attribuent la maladie sacrée à une divinité interdisent les aliments qui lui sont consacrés, pour éviter d'exacerber sa colère et, par conséquent, la maladie. On sait en effet, par d'autres sources, que les Pythagoriciens défendaient de toucher aux poissons sacrés ; voir Diogène Laërce VIII, 34 (= DK 58 C 3, t. 1, 463, 19 sq.) résumant Aristote sur les Pythagoriciens : τῶν ἰχθύων μὴ ἅπτεσθαι ὅσοι ἱεροί, « ne pas toucher aux poissons qui sont sacrés » ; cette interdiction vaut notamment pour le trigle (ou gron din) et le mélanure (dont le nom signifie « poisson à queue noire ») ; voir Diogène Laërce VIII, 33 a (= DK 58 B 1 a, t. I, 451, 17) : ἀπέχεσθαι... τριγλῶν καὶ μελανούρων, « s'abstenir de trigles et de mélanures ». La parenté entre le témoignage de Diogène Laërce sur les interdits alimentaires pythagoriciens concernant ces deux poissons et

notre texte permet d'expliquer, au moins en partie, par une origine ou une influence pythagoricienne les interdits alimentaires prônés par les adversaires de l'auteur de *Maladie sacrée*, ou bien par un fonds magico-religieux commun. Aucune démonstration rigoureuse n'est possible en ce domaine. Pour l'interdiction du trigle chez les Pythagoriciens, voir aussi Porphyre, *Vie de Pythagore*, 45 (= DK 58 C 6, t. 1, 466, 14). Sur le rapport entre le trigle et Hécate, voir Athénée VII 324 d - 325 f : « ce poisson passait pour être consacré à Hécate par suite de la ressemblance des noms » (« trigle » et Hécate « triglène », de τρίγληνος, « à trois prunelles »). Or Hécate est l'une des divinités alléguées comme cause de la maladie sacrée par les adversaires de l'auteur (c. 1, 11 = 8, 12 Ἐκάτης... ἐπιβολάς). Le trigle était interdit aussi aux initiés aux mystères des deux déesses (Déméter et Koré) à Éleusis et à la prêtresse d'Héra à Argos (Élien, *Histoire des animaux* IX 65 et 51). Il fallait s'abstenir du mélanure, selon les Pythagoriciens, parce qu'il était consacré aux divinités infernales (Jamblique, *Protreptique*, 21 = DK 58 c. 6, t. 1, 466, 19 sq. : μελανούρου ἀπέχου· χθονίων γάρ ἐστι θεῶν, « abstiens-toi de mélanure ; car il appartient aux divinités chthoniennes ». Ni le mulot (κεστρεύς) ni l'anguille (ἔγχελυς) ne sont cités, dans les sources pythagoriciennes que nous possédons, parmi les poissons dont la consommation est interdite. L'explication de l'interdiction de ces deux poissons n'est pas simple ; voir F. R. Dölger, *Der heilige Fisch in den antiken Religionen und im Christentum*, Münster, 1922, p. 374-377. Il y a, malgré tout, un certain accord entre les interdits de la médecine magico-religieuse et ceux de la médecine hippocratique : l'auteur de *Maladie sacrée* reconnaît que tous ces poissons sont les plus dangereux (pourtant le trigle fut très apprécié à l'époque romaine et n'est pas jugé aussi sévèrement par Galien), et l'auteur d'*Affections internes* interdit, dans le cas d'une phthisie, trois des quatre poissons désignés ici : c. 12, Potter VI 114, 9 sq. = Littré VII, 198, 16 sq. ἰχθύων δὲ τῶνδε ἀπεχέσθω, κεστρέος καὶ ἐγγέλυος καὶ μελανούρου, « en fait de poissons, qu'il s'abstienne de mulot, d'anguille et de mélanure » ; cf. aussi c. 30, Potter VI, 178, 5-7 = Littré VII, 246, 4 sq. μηδὲ κεστρέα... μήτε ἐγγέλυν. Selon ce même auteur (c. 6, Potter VI, 88, 21-23 = Littré VII, 180, 4 sq.), la graisse des anguilles est très contraire à la nature humaine. Enfin, dans le traité du *Régime*, le mulot et l'anguille sont dits avoir une chair lourde parce qu'ils se nourrissent de vase et de ce qui pousse dans la vase (c. 48, Joly CMG, 170, 10 sq. = Littré VI, 548, 18). Il n'y a pas lieu de supprimer avec Wilamowitz ἐγγέλυος qui désigne ici une « anguille de mer » ; voir F. R. Dölger, *Der heilige Fisch ...* (1922), p. 364, qui critique la suppression de Wilamowitz en rappelant que les Anciens faisaient déjà la distinction entre l'anguille de lac et l'anguille de mer, et en citant Athénée VII, 50 et VIII, 51. On ajoutera que, même dans la *Collection hippocratique*, il y a un autre passage où

l'anguille est énumérée parmi les poissons de mer : *Maladies des femmes II*, c. 115, Littré VIII, 250, sq.

7. Si l'on adopte la leçon de θ (ἐπικηρότατοι), il faut donner à l'adjectif un sens actif, « qui cause la mort » (κήρ), alors qu'il a partout ailleurs un sens passif (« sujet à la mort ») ; voir LSJ s. v. Le sens passif est, du reste, attesté dans le traité au c. 1, 13 (9, 10) τὸ ἐπικηρότατον. La leçon de θ est choisie depuis Wilamowitz par tous les éditeurs (Jones, Grensemann, Lipourlis), alors que tous les éditeurs précédents avaient choisi la leçon de M (ἐπικαιρότατοι), même quand ils connaissaient la leçon de θ (Littré, Ermerins, Reinhold). La leçon de M peut avoir le sens de « très dangereux » ; mais il n'y a aucun emploi strictement comparable dans la *Collection hippocratique*.

8. L'interdiction des viandes de chèvre (αἰγείων) chez les partisans de l'origine religieuse de la maladie est à mettre en rapport avec le fait que le malade, lors de la crise, peut imiter la chèvre, animal consacré à la Mère des dieux (c. 1, 11 = 8, 1 sq. αἶγα μιμῶνται, avec la note *ad loc.*) ; elle s'explique aussi par la croyance selon laquelle la chèvre est l'animal le plus sujet à l'épilepsie (voir c. 11, 3 = 21, 17 sq. μάλιστα τῇσιν αἰξίν — αὐται γὰρ πυκνότατα λαμβάνονται, avec la note *ad loc.*). C'est en tout cas une des hypothèses envisagées par Plutarque, *Questions romaines* 290 a-b, pour expliquer que le *flamen Dialis* doit s'abstenir de viande de chèvre : « Est-ce par crainte de la maladie ? Car la chèvre passe pour la communiquer par contagion à ceux qui mangent ou qui touchent la chèvre atteinte par cette affection ». Cette idée de contagion, tout à fait étrangère à la médecine rationnelle de la *Collection hippocratique*, pouvait être à l'origine de l'interdit. Cependant la médecine rationnelle jugeait la viande de chèvre indigeste ; voir *Régime dans les maladies aiguës* (App.), c. 18 / c. 49, Joly 90, 7-9 (= Littré II, 490, 2-492, 2) : « Les viandes de chèvre ont tous les inconvénients des viandes de bœuf et en particulier leur caractère indigeste, mais elles sont plus flatulentes, causent des renvois et produisent de la bile » ; cependant l'auteur du *Régime*, c. 46, Joly CMG, 168, 13 sq. (= Littré VI, 546, 3) est d'un avis différent : « Les viandes de chèvre sont plus légères (que les viandes de bœuf) et plus évacuantes ». Pour la viande de cerf, voir *Régime*, c. 46, Joly CMG, 168, 24 sq. (= Littré VI, 546, 17 sqq.) : elle dessèche et est moins évacuante que celle du sanglier, mais plus diurétique. Quant à la viande de porcelet (χοιρειών), selon l'auteur du *Régime*, c. 46, Joly CMG 168, 19 sqq. (= Littré VI, 546, 9 sqq.), elle est plus lourde que la viande de porc, et elle dérange le ventre (ταράσσει τὴν κοιλίην ; cf. ici ταράσσει) ; voir aussi *Régime dans les maladies aiguës* (App.), c. 18, Littré II, 492, 5-7 (= c. 50, Joly 90, 13 sq. et Potter VI, 310, 18 sq.), où il est dit que la viande de porcelet, trop crue ou trop cuite, dérange le ventre (ταρακτικά que l'on peut comparer à ταρακτικώτατα de *Maladie sacrée*) ; voir également *Affections*, c. 52, Potter V, 80, 5 sq.

(= Littré VI, 262, 14) où les viandes de porcelet sont rangées dans les viandes lourdes avec le bœuf. La série des viandes interdites se termine par le chien (κυνός). On attendrait plutôt l'adjectif κυνείων dans la série. C'est la raison pour laquelle Wilamowitz (« Die hippokratische Schrift... » [1901], p. 10) supprime ce terme comme une glose. Et comme il supprime aussi ἐγγέλυος dans la série des poissons, il obtient quatre énumérations (poissons, viandes, volailles, légumes) comprenant chacune trois termes. Mais il n'y a aucune raison de supprimer ἐγγέλυος qui s'intègre parfaitement par le contenu et par le style dans la série des poissons. Pour l'interdiction de la viande de chien chez les Pythagoriciens, voir le témoignage du poète comique Alexis dans ses *Tarentins* cité par Athénée IV, 161 b (= frag. 223, v. 1-6 Kassel-Austin). On peut comparer l'interdiction de la viande de chien chez les Romains dans le cas du *Flamen Dialis* (Plutarque, *Questions romaines* 290 a-b). L'interdiction de la viande de chien peut, comme celle du trigle, être mise en rapport avec Hécate ; car, selon Porphyre, *De l'abstinence* III 17, « on se rend Hécate plus propice en l'invoquant sous le nom... de chien ». Cependant, la viande de chien ne passe pas pour être particulièrement dérangeante dans la médecine rationnelle de la *Collection hippocratique*. Selon l'auteur du *Régime*, c. 46, Joly CMG 168, 22 sq. (= Littré VI, 546, 14 sq.), la viande de chien dessèche, chauffe et donne de la force, mais elle n'est pas évacuante ; et selon l'auteur d'*Affections*, c. 52, Potter V, 80, 4 (= Littré VI, 262, 13), elle est même rangée dans les viandes les plus légères. Sur les contradictions des usages concernant la consommation de viande de chien, voir Sextus Empiricus, *Hypotyposes Pyrrhoniennes* III, 225.

9. Troisième série d'aliments interdits : les volatiles. Ici encore, on peut mettre cet interdit en rapport avec certaines recommandations pythagoriciennes ; voir Diogène Laërce VIII, 34 (= DK 58 C 3, t. 1, 463, 17) : ἀλεκτρυόνος μὴ ἅπτεσθαι λευκοῦ, « ne pas toucher au coq blanc » ; cf. aussi Élien, *Histoires variées* IV, 17 (προσέταπτε δὲ ὁ αὐτὸς Πυθαγόρας... ἀπέχεσθαι... ἀλεκτρυόνος λευκοῦ, « ce même Pythagore ordonnait de s'abstenir du coq blanc »). Dans la médecine rationnelle, la viande du coq (ou de la poule) est desséchante au même titre que celle de la tourterelle ; voir *Régime*, c. 47, Joly CMG (= Littré VI, 548, 5 sq.) où l'on trouve côte à côte comme ici καὶ ἀλεκτρυόνος καὶ τρυγόνος. La viande de tourterelle, comme celle de poulet, est recommandée parmi d'autres dans une variété de typhus par l'auteur d'*Affections internes*, c. 41, Potter VI, 268, 15 sq. (= Littré VII, 268, 9). Les manuscrits divergent ici sur le nom de la poule (ἀλεκτορίδος Θ : ἀλεκτρυόνος M Littré). Ce n'est pas l'unique passage de la *Collection* où ces deux manuscrits présentent une telle divergence ; voir aussi *Régime*, c. 81, Joly CMG 212, 33 (= Littré VI, 628, 17) ἀλεκτορίδων Θ Littré : ἀλεκτρυόνων M. Selon Wilamowitz (*G. L.* II, p. 168), ἀλεκτορίς (ή) est la forme ionienne, face à la forme

attique ἀλεκτρούων (ὀ, ἥ). Sur le coq et la poule en général, voir d'Arcy W. Thompson, *A Glossary of Greek Birds*, Oxford², 1936, s. v. ἀλεκτρούων (p. 33-44). — Pour l'outarde, qui n'est pas attestée ailleurs dans la *Collection hippocratique*, voir d'Arcy W. Thompson, *A Glossary...* (1936), p. 338 sq. La leçon de M (ὠτίδος, ἔτι δ' ὄσα) a été expliquée de manière définitive par Grensemann, p. 34 sq. Elle renvoie à un modèle en onciale qui possédait côte à côte les deux orthographes du mot déjà connues d'Érotien et de Galien dans leur *Glossaire* ΩΤΙΑΟC OTΙΑΟC A (= ὠτίδος, ὀτίδος ᾧ). Ce texte est devenu par mélecture d'once (confusion de O/Ε) et par mécoupure des mots ΩΤΙΑΟC ΕΤΙ Δ ΟCΑ (= ὠτίδος, ἔτι δ' ὄσα). La leçon de M dérive donc d'un modèle qui avait, avant insertion de la glose, soit ὠτίδος ᾧ, soit ὀτίδος ᾧ. C'est la forme ὀτίδος que Galien (cf. *Test.*) lisait dans le texte, alors qu'Érotien (cf. *Test.*) semble avoir connu les deux variantes dans le texte hippocratique. Galien lisait ὠτίς chez Aristote, mais ὀτίς chez Xénophon dans le premier livre de l'*Anabase*. Notre tradition manuscrite n'est pas en accord avec les indications de Galien. Dans Xénophon, *Anabase* I, 5, 2 et 3, on lit ὠτίς, et chez Aristote on rencontre les deux formes (voir par exemple *Hist. Anim.* II, 17, 509 a 4 ὠτίς A^a C^a : ὀτίς PD^a). Galien signale aussi la double orthographe du mot dans son traité *Sur les propriétés des aliments* III, c. 21 (éd. Kühn VI, 703, 9-12). La forme étymologique exige un ὠ- (cf. Chantraine, *DELG*, s.v. οῤς). La chair de l'outarde n'est pas jugée mauvaise par tous. Xénophon, *loc. cit.*, en a mangé en Arabie et la trouve très agréable (Τὰ δὲ κρέα αὐτῶν ἡδίστα ἦν). Chez Longus, *Daphnis et Chloé*, II, c. 12, 4, l'outarde chassée dans l'île de Lesbos fait partie des plaisirs de la table. Mais les médecins sont plus réservés. Galien (*Sur le régime amaigrissant*, c. 57, éd. Marinone, 1973, p. 76, 13) déconseille l'outarde, de même que tous les autres volatiles des marais, pour un régime amaigrissant, car leur chair produit des résidus (σύμπαντα γὰρ τὰ τοιαῦτα περιττωματικὴν ἔχει τὴν σάρκα).

10. On n'a pas de témoignage sur l'interdiction de ces légumes, mais la médecine rationnelle ne les recommande pas particulièrement, comme le souligne l'auteur de *Maladie sacrée* lui-même. Les propriétés de ces légumes sont exposées par l'auteur du *Régime*, c. 54. Ce médecin n'est pas très enthousiaste non plus sur leurs effets. La menthe, quand on en mange souvent, affaiblit le corps (Joly CMG 176, 3 sq. = Littré VI, 560, 2 sq. : τὸ σῶμα ἀσθενὲς ποιεῖ) ; l'ail est sans doute bon pour le corps, mais mauvais pour les yeux (Joly CMG 174, 13 sq. = Littré VI, 556 16 sq.) ; quant à l'oignon, il est inversement bon pour la vue, mais mauvais pour le corps ; il n'apporte au corps ni nourriture, ni utilité (Joly CMG 174, 17 sq. = Littré VI, 556, 21-558, 1). Galien déconseille aussi l'oignon dans son régime de l'enfant épileptique (*Pro puero epileptico*, c. 3, éd. Kühn XI, 369, 4), car il fait partie des aliments qui échauffent à l'excès et remplissent la tête. On

est loin d'Homère (*Iliade*, XI, v. 630) où des oignons, servis dans une corbeille, servent de mets pour accompagner la boisson dans un repas où Patrocle est accueilli par Nestor.

P. 5.

1. Après les interdits sur le régime, voici des interdits plus généraux sur le genre de vie. Chez les Pythagoriciens, le noir était aussi considéré comme une couleur relevant du mal ; voir Diogène Laërce VIII 34 d'après Aristote (= DK 58 C 3, t. 1, 463, 18 sq.) : τὸ μὲν λευκὸν τῆς τάγαθοῦ φύσεως, τὸ δὲ μέλαν τοῦ κακοῦ, « Le blanc appartient à la nature du bien, le noir à celle du mal » ; voir aussi Jamblique, *Vie de Pythagore* 21, 100, éd. Deubner-Klein 58, 5 sq. (ἐσθῆτι δὲ χρῆσθαι λευκῇ καὶ καθαρᾷ, ὡσαύτως δὲ καὶ στρώμασι λευκοῖς τε καὶ καθαροῖς, « avoir un habit blanc et immaculé, de même que des couvertures blanches et immaculées »). Pythagore lui-même portait des habits blancs et se couchait dans des couvertures blanches ; voir Diogène Laërce VIII, 19, éd. Marcovich I, 584, 11 sq. (στολή δ' αὐτῷ λευκή, καθαρὰ, καὶ στρώματα λευκά « Son habit était blanc, immaculé, et ses couvertures blanches ») et Jamblique, *Vie de Pythagore* 28, 149 (ἐσθῆτι δὲ ἐχρήτο λευκῇ καὶ καθαρᾷ, ὡσαύτως δὲ καὶ στρώμασι λευκοῖς καὶ καθαροῖς, « Il avait un habit blanc et immaculé, de même que des couvertures blanches et immaculées »). Toutefois, l'idée que le noir était une couleur de mauvais augure dépasse largement en Grèce les cercles pythagoriciens ; voir G. Radke, *Die Bedeutung der weissen und der schwarzen Farbe im Kult und Brauch der Griechen und Römer*, Diss. Berlin, 1936. Dans la *Collection hippocratique* elle-même, les vêtements blancs vus en rêve sont un signe favorable pour la santé, tandis que les vêtements noirs sont signes de maladie et de danger (*Régime*, c. 91, Joly CMG 228, 7-10 = Littré VI, 658, 8-11). L'interdit concernant les habits en peau de chèvre rejoint l'interdit alimentaire de la viande de chèvre. On le retrouve chez Caelius Aurelianus dans le traitement de la maladie sacrée ; voir *Notice*, p. CXV. Mais plus généralement la peau de chèvre pouvait passer pour une source d'impureté, sans relation nécessaire avec la maladie sacrée ; voir un règlement sur l'accès au temple de Lindos du III^e s. après J.-C. dans F. Sokolowski, *Lois sacrées de l'Asie Mineure*, 91, l. 7-8 : « être sans chaussures ou avec des chaussures blanches qui ne soient pas en peau de chèvre et ne pas porter un habit en peau de chèvre » (ἀνυποδέτους ἢ ἐν λευκοῖς μηδὲ αἰγείοις ὑποδήμασι, μηδέ τι αἰγειον ἔχοντας). Rapprochement fait par Lanata, *Medicina magica* ... (1967), p. 60, n. 205.

2. Dans le fait de mettre le pied sur le pied ou la main sur la main, on a voulu voir une sorte de « lien magique » qui entraverait le malade livré ainsi aux forces du mal ; voir Lanata, *Medicina magica* ... (1967), p. 61 sq. qui rapproche des liens magiques trouvés sur les figurines

d'envoûtement et dont il est question dans les formules d'envoûtement. A. J. Festugière fait de son côté les remarques suivantes : « On liait de fait certaines statues divines pour les empêcher d'agir ; cf. Pausanias III 15. 7, 11, VIII 41. 6, IX 38. 5. C'est probablement à une idée de même genre que se réfèrent deux tabous, Aristophane, *Nuées*, v. 975-6 (quand un enfant s'était assis à la palestres, il devait, s'étant relevé, effacer la trace de son corps sur le sable : l'explication que donne de cet usage Aristophane n'est certainement pas le sens premier), Jamblique, *Protr.* 21, p. 108. 3 Pistelli (une fois sorti du lit, aplatis les draps pour ne pas laisser de trace de son corps) : celui qui, par un contact quelconque vint à se saisir de l'empreinte du corps, s'empare de la personne même. Je rattacherais enfin à la même idée le tabou cité par Jamblique, *l. c.* p. 108. 9 P. (effacer les traces de la marmite sur la cendre) : en agissant sur cette empreinte, on agit sur l'objet lui-même et celui-ci touche de près à celui qui le possède et l'utilise. » Toutefois le verbe δέω ou καταδέω que l'on trouve habituellement dans ces formules d'envoûtement par lien magique n'est pas employé ici. Dans quel sens faut-il entendre κωλύματα ? Wilamowitz (*G. L.* II, p. 168) entend par là « moyens magiques qui entravent » ; il est suivi par Lanata, *Medicina magica* ... (1967), p. 61 et n. 209. Daremberg (p. 626) pense qu'il s'agit d' « obstacles à la guérison » ; cf. aussi Diller, p. 135 « hemmend für das Wohlbefinden ». Dans tous les autres passages de la *Collection hippocratique*, κώλυμα a le sens d' « obstacle » ; comparer en particulier *Prorrhétique II*, c. 25, Littré IX, 58, 18 : « obstacle » qui empêche la conception chez une femme. De toute façon, l'auteur ne reprend pas ici à son compte la justification de l'interdit allégué par les auteurs de cette prescription puisqu'il emploie l'infinitif (εἶναι) et non pas l'indicatif comme dans les parenthèses précédentes ; cf. sur ce dernier point F. Hoessly, *Katharsis*... (2001), p. 233, n. 559. En traduisant κωλύματα par « empêchements », on a conservé l'ambiguïté du texte grec. De toute manière, l'expression « tout cela » (ταῦτα γὰρ πάντα) dans la parenthèse ne porte pas seulement sur les gestes de mettre un pied sur l'autre ou une main sur l'autre, mais aussi sur le fait de coucher sur une peau de chèvre ou de se vêtir d'une peau de chèvre.

3. L'auteur, après avoir détaillé les prescriptions thérapeutiques de ses adversaires, revient, dans une sorte de composition annulaire, à l'intention essentielle qui préside à ces prescriptions : se mettre à l'abri (5, 9 ἐν ἀσφαλεῖ καθίσταται reprend 4, 7 κατεστήσαντο ἐς τὸ ἀσφαλές). Mais il dénonce maintenant une plus grande subtilité chez ses adversaires ; car ils ne se contentent pas de se ménager une porte de sortie, en cas de mort du malade, en rejetant la responsabilité sur les dieux, mais ils invoquent au départ d'autres causes (ἄλλας προφάσιας προλέγοντες) pour s'attribuer tout le mérite en cas de guérison du malade. La présence des optatifs obliques (καθίσταται — ἔχοιεν) dépendant du présent προστιθέασιν invite à le considérer comme un

« présent historique ». Bien que l'auteur compare ceux qui ont sacrifié la maladie à des charlatans contemporains, il vise d'abord les premiers responsables de cette croyance. Mais l'emploi du présent se généralisera dans la suite (c. 1, 7 = 6, 6 ἐγγχειρέουσιν ; c. 1, 8 = 6, 16 προσποιέονται, etc.), si bien que l'on passe insensiblement à une polémique qui vise les charlatans contemporains autant, et sinon plus, que les anciens médecins. Quand on compare dans la même phrase ἄλλας προφάσιας προλέγοντες et ἔχοιεν πρόφασιν, on constate qu'un auteur peut employer à quelques lignes d'intervalle πρόφασις au sens de « cause » et au sens banal de « prétexte ».

5. Pour les Libyens de l'intérieur des terres opposés aux Libyens du bord de mer, voir Hérodote IV, 181 (ἐς μεσόγαιαν). La bonne santé des Libyens est attestée par Hérodote (IV, 187) : « Les Libyens sont en vérité les plus sains (ὕγιρότατοι) de tous les hommes que nous connaissons » ; cf. aussi II, 77. C'est cette vérité d'expérience qui est à la base de la réfutation par l'absurde chez l'auteur hippocratique : si l'on admet, avec les partisans de l'origine sacrée de la maladie, que les peaux de chèvre ont une influence néfaste sur la santé, aucun des Libyens ne serait en bonne santé puisqu'ils se servent uniquement de peaux de chèvre. On a cru longtemps qu'Hippocrate soutenait ici une opinion contraire à celle d'Hérodote (voir par exemple Ph. E. Legrand, *Hérodote* IV, Paris, 1945, p. 191, n. 4), parce que la vulgate, suivie encore par Littré (1849), ne comportait pas ἄν et transformait en affirmation ce qui était un irréal. Toutefois Daremberg, dès 1843 (p. 479), avait fort bien compris le texte. La particule ἄν est omise dans M après οὐδέν(α), tandis qu'elle est omise dans Θ après Λιθύων. La répétition de ἄν a été justement restaurée par W. H. S. Jones (1923). Pour la répétition de ἄν avec un infinitif dans la *Collection hippocratique*, voir aussi *Épidémies* V, c. 26, Jouanna-Grmek 16, 18 sq. (= Littré V, 226, 6). La répétition de ἄν dans la tradition manuscrite des textes a eu tendance à disparaître par suite de l'omission facile de l'un des deux monosyllabes, omission d'autant plus facile que la répétition n'est pas nécessaire au sens.

6. À la place de ὥς ἐκεῖ γε donné par Θ, M présente ἐνεκά γε, ὥς. Cette leçon n'est pas claire, mais elle intrigue, car dans un autre passage du c. 1, 9 (7, 12), face à ὥς de Θ, M présente de manière analogue ἐνεκά γε πῶς qui n'est pas plus clair. On peut toutefois se demander si l'on n'a pas affaire à un emploi rare de ἐνεκά (εἵνεκεν) = ὅτι, attesté en poésie (cf. *Hymne à Aphrodite*, 199 ; Pindare, *Isthmiques* 8, 33 (cod.) ; Callimaque, *Aetia*, frag. 1, 3 ; 6 ; 75, 6 Pfeiffer avec la note de Pfeiffer à 1, 3). Il est probable que la règle établie par les grammairiens (Ammonius, *De adfinium vocabulorum differentia*, 362, éd. Nickau, p. 94 : οὐνεκα καὶ εἵνεκα διαφέρει· οὐνεκα γὰρ σημαίνει τὸ ὅτι, εἵνεκα δὲ χάριν) a contribué à effacer dans la tradition des textes l'emploi de ἐνεκά (εἵνεκεν) = ὅτι. Il serait tentant de voir ici une survivance de cet emploi en prose et d'admettre que ὥς est une

glose marginale destinée à expliquer cet emploi de ἔνεκα qui a été insérée dans le texte. La leçon de θ ὥς ἔκεῖ γε pourrait être alors une réfection d'un primitif ὥς ἔνεκά γε. Il faut bien reconnaître que ἔκεῖ γε n'est pas nécessaire au sens. On pourrait lire ἔνεκά γε [ὥς] οὐκ ἔχουσι. Pour l'emploi possible de ἔνεκά γε = ὅτι en c. 1, 9 (7, 12 app. crit.), voir p. 7, n. 5 *in fine*.

8. Les manuscrits donnent « les chèvres et les bœufs ». La mention des bœufs semble affaiblir le raisonnement, puisque l'auteur veut justifier par cette explication que les Libyens ne pouvaient se servir que de peaux de chèvre. Aussi la mention des bœufs a-t-elle été supprimée par les éditeurs modernes depuis Reinhold (Wilamowitz, Jones, Grensemann, Lipourlis). Toutefois, la leçon καὶ βόες est ancienne puisque Galien cite ce passage dans son *Commentaire des Articulations* I, 26 (éd. Kühn XVIII A 356 sq.) pour prouver que πρόβατα dans *Articulations* désigne « tout le bétail », comme il est écrit textuellement dans la *Maladie sacrée* : « il n'y a aucun bétail autre que les bœufs et les chèvres ». C'est vraisemblablement aussi à ce passage-ci qu'Érotien fait référence dans son explication de πρόβατα désignant en général tous les quadrupèdes (glose Π 30) ; voir *Notice*, p. CIV sq. Si addition il y a, elle est donc antérieure à Galien, et vraisemblablement aussi à Érotien. Les éditeurs modernes, en supprimant la mention des bœufs, introduisent peut-être trop de logique. A. Anastassiou fait remarquer que les bœufs pouvaient être trop rares et trop chers pour que le commun des Libyens puisse utiliser des peaux de bœuf. Étant donné l'ancienneté de la leçon καὶ βόες, je préfère donc la conserver dans le texte. Pour les animaux dans les différentes parties de la Libye, voir Hérodote IV 191-192 où il est dit que « cerf et sanglier n'existent pas du tout en Libye ». L'affirmation est reprise par Aristote, *Histoire des animaux* VIII, 28 (606 a 7 : « ni sanglier, ni cerf ») ; à cela Aristote ajoute « ni chèvre sauvage », ce qui est contredit par Élien, *Histoire des animaux* XIV, 16, où il est longuement question de chèvres sauvages dans les montagnes de Libye, remarquables par leur taille (aussi grosses que des bœufs), et chassées à la fois pour leur peau (qui protège du froid en hiver les pâtres et les bûcherons) et pour leurs cornes (qui servent à puiser l'eau des fleuves ou des sources pour boire).

P. 6.

1. Les procédés de réfutation de l'auteur s'additionnent. Après avoir réfuté le bien-fondé de l'interdit concernant la viande ou la peau de chèvre, l'auteur admet l'hypothèse du bien-fondé de ces interdits concernant le régime alimentaire (dans une protase introduite par εἰ où la condition est supposée réalisée) pour en tirer dans l'apodose des conclusions qui mettent les adversaires en contradiction avec leurs actes et avec leurs paroles : si le régime est cause de la maladie ou de sa guérison, la divinité n'en est plus la cause et la thérapeutique reli-

gieuse (les purifications) devient inutile. Si l'on conserve le démonstratif ταῦτα au début de la protase, il peut renvoyer soit à la viande de chèvre (cf. quelques lignes plus haut 5, 14 sq. αἰγείοισι... κρέασιν) soit moins vraisemblablement à l'ensemble des aliments (poissons, viandes, légumes) dont il a été question dans les interdits diététiques exposés précédemment. Mais à la place du démonstratif ταῦτα « ces aliments », on peut lire ταῦτά « les mêmes aliments », ce qui donne plus de force à l'argumentation et un tour plus général.

2. L'auteur, après avoir formulé sa conclusion tirée de l'examen des prescriptions diététiques (6, 5-7 Οὕτως οὖν — θεῖα), rajoute une nouvelle argumentation (6, 8 "Οπου γάρ κτλ.) tirée de l'examen des pratiques religieuses prises en elles-mêmes. Il découvre à l'intérieur de ces pratiques la même contradiction entre les paroles et les actes et la même mise en cause de la puissance divine qui disparaît (comparer c. 1, 6 = 6, 2-5 οὐκέτι ὁ θεὸς αἰτιὸς ἐστίν... τοῦ δὲ θεοῦ ἀφανίζεται ἡ δύναμις et c. 1, 7 = 6, 11 et 14 sq. ὥστε μηκέτι τὸ θεῖον αἰτιον εἶναι... ἐν τούτῳ τῷ λόγῳ τὸ θεῖον ἀπόλλυται). L'adjectif μεταστάτα (6, 8) a le sens technique de « transféré, transférable » : le rituel magique de la purification a pour rôle non pas de supprimer la maladie, mais de la transférer du corps malade à autre chose ; c'est la raison pour laquelle les objets de la purification, une fois qu'ils sont chargés de la souillure cause de la maladie, sont éloignés le plus possible du contact des humains (sous terre, dans la mer, dans les montagnes), comme il est dit un peu plus loin (c. 1, 12). Pour ce transfert de la maladie sacrée, voir Callimaque, *Aitia*, frag. 75, 12-14 Pfeiffer : « Vint la maladie que nous détournons sur les chèvres sauvages et que nous appelons mensongèrement sacrée » (ἦλθε δὲ νοῦσος | αἰγας ἐς ἀγριάδας τὴν ἀποπεμπόμεθα | ψευδόμενοι δ' ἱερὴν φημίζομεν). L'interrogation τί κωλύει « qu'est-ce qui empêche que » introduisant de façon vive une conséquence logique tirée de prémices exprimées dans une subordonnée précédente se retrouve en c. 2, 2 (10, 14 sq.). Elle apparaît aussi dans *Airs, eaux, lieux*, c. 14, 4 Jouanna 225, 3 (= Diller 58, 24 = Littré II, 60, 5) dans un passage tout à fait comparable à c. 2, 2. Comme elle n'apparaît pas dans le reste de la *Collection*, on y verra la marque d'une même main ; voir *Notice*, p. LXXI, n. 126.

3. Dans le verbe περικαθαίρων le préverbe précise la manière dont s'effectue la purification, par un mouvement circulaire autour du malade qui se trouve ainsi à la fois purifié et protégé d'une nouvelle attaque de la maladie par un cercle magique. Il peut s'agir de sang sacrificiel versé autour du malade ; voir plus loin c. 1, 12 καθαίρουσι... αἷματι. Pour cet emploi de περικαθαίρω, comparer Platon *Critias* 120 a περικαθήραντες τὴν στήλην, « ayant purifié tout autour la colonne (avec le sang) » ; comparer aussi Théophraste, *Caractères* XVI (« Le Superstitieux »), 13 : σκύλακι κελεῦσαι αὐτὸν περικαθαῖραι ; voir F. Pfister, s. v. Katharsis, RE *Suppl.* VI,

1935, col. 149, qui cite encore d'autres exemples. La valeur locale de περι-, bien signalée par Bailly, est occultée dans LSJ et généralement négligée par les traducteurs de la *Maladie sacrée* ; cf. aussi c. 1, 13 (9, 17) περιρραϊνόμεθα.

4. ἀπόλλυται I edd. : ἀπολύεται ΘΜ ἀπολλύεται scribi potest. Malgré l'accord de ΘΜ sur ἀπολύεται, les éditeurs modernes ont conservé le texte de la vulgate, issu en dernière analyse d'une conjecture de I. Ils s'appuient sur la leçon de Θ ἀπόλλυται au c. 1, 2. Mais, en ce même passage, Μ présente une forme de ἀπολύω (ἀπολύονται). Ainsi, trois fois sur quatre, les manuscrits donnent une forme de ἀπολύω. Le verbe ἀπολύεσθαι peut avoir le sens de « se dissiper, disparaître » ; comparer *Aphorismes* III, 28, Littré IV, 500, 7 à propos de maladies qui ne disparaissent pas (μὴ ἀπολυθῇ). La confusion entre les deux verbes est d'autant plus facile que le verbe ἀπόλλυμι a pu passer en ionien à la conjugaison thématique ; voir *Index Hippocraticus*, s.v. ἀπόλλυμι. Il n'est pas impossible que ἀπολύεται de ΘΜ soit une simplification de la forme ionienne ἀπολλύεται. Difficulté analogue de choix dans *Nature des Os*, c. 13, Littré IX, 186, 8 = Duminil 151, 24 (avec la note *ad loc.* p. 233), où Μ donne ἀπολύεται.

6. Au couple de substantifs ἀγνεΐας τε καὶ καθαρότηας correspond un peu plus loin (c. 1, 13) le couple des verbes correspondants καθαίρεσθαι... καὶ ἀγνίζεσθαι (9, 12) et τὸ καθαῖρον καὶ ἀγνίζον (9, 14). La distinction théorique faite entre les ἀγνεΐαι désignant plutôt les rites de purification prophylactiques, et les καθαρότητες signifiant les rites de purification thérapeutiques (voir F. Pfister, s. v. Katharsis..., col. 154) ne paraît pas très pertinente dans *Maladie sacrée* où les couples de synonymes sont là pour donner de l'ampleur à l'expression sans que le contexte puisse permettre d'établir une différenciation du sens et où, quand le contexte est clair, le verbe ἀφαγνίζω est employé pour la purification d'une souillure préalable ; voir c. 1, 13 (10, 1 sq.) ἀλλ' εἴ τι καὶ πρότερον ἔχομεν μύσος, τοῦτο ἀφαγνιούμενοι.

7. Pour l'hellénisme ὁ τε πολὺς... τοῦ λόγου (attraction de l'adjectif au genre du partitif qui en dépend = τό τε πολὺ... τοῦ λόγου), voir Kühner-Gerth, *Ausführliche Grammatik*..., II, 1, p. 279. Le couple τὸ θεῖον... καὶ τὸ δαιμόνιον entre dans la série des couples qui accumulent deux synonymes. Il n'y a pas de différence de sens entre les deux termes au V^e siècle, comme le rappelle A. J. Festugière. Le second emploi de δαιμόνιον dans le traité (c. 12, 1 = 22, 20) confirme que τὸ δαιμόνιον désigne ce qui relève de la divinité et non des puissances inférieures, tels que les « démons » (Littré), les « génies » (Daremberg) ou les esprits (« spirits » Jones).

P. 7.

1. À partir de cette phrase, la polémique de l'auteur contre ses adversaires prend un tour nouveau. Ce n'est plus seulement leur

conception de l'origine divine de la maladie qu'il critique, c'est aussi leur conception même du divin. Il dénonce l'impiété de leur prétendue piété. Pour désigner leur impiété, les manuscrits divergent : δυσσεβείης M Littré Ermerins : ἄσεβείης Θ Wilamowitz Jones Grensemann. Le choix des éditeurs modernes en faveur de la leçon de Θ ne s'explique que par une préférence trop systématique de Wilamowitz pour le manuscrit de Vienne. En effet, c'est le manuscrit M qui présente ici la *lectio difficilior*. Alors qu'ἄσεβεια est le terme de la prose attique, δυσσεβεία est probablement le terme issu du fonds ionien, car il apparaît à l'époque classique dans la poésie tragique et réapparaît dans la *koiné* ; comparer quelques lignes plus bas le verbe δυσσεβεῖν donné par les deux manuscrits ; la leçon de Θ ἄσεβείης doit provenir d'une normalisation suggérée par l'opposition εὐσεβές / ἄσεβές dans la ligne qui suit. En dénonçant l'impiété de ses adversaires, l'auteur va élargir sa polémique, et, à la faveur de cet élargissement, critiquer dans les lignes qui suivent certaines pratiques magiques qui n'ont pas de rapport direct avec la thérapeutique de la maladie sacrée. Il va jusqu'à accuser ses adversaires d'athéisme (7, 1 ὥς οἱ θεοὶ οὐκ εἰσὶ). De même, Platon, dans *Lois* X (909 a-b), accuse d'athéisme (cf. πρὸς τῷ θεοῦς μὴ νομίζειν) ceux qui se livrent à des pratiques magiques (θεοὺς ὑπισχνούμενοι πείθειν, ὥς θυσίαις τε καὶ εὐχαῖς καὶ ἑπωδαῖς γοητεύοντες, « promettant de persuader les dieux, qu'ils ensorcelleraient par des sacrifices, des prières et des incantations ») et il prévoit pour eux l'incarcération à vie.

2. Les pratiques magiques énoncées dans cette phrase témoignent de l'élargissement de la polémique de l'auteur à la magie en général. Concernant l'action sur la lune, les deux manuscrits présentent deux variantes : καθαιρεῖν e καθαιρέειν M Littré Jones Lipourlis : κατάγειν Θ Wilamowitz Grensemann. Ici encore, la leçon de M est préférable à celle de Θ ; car la séquence σελήνην — εὐδίην ποιεῖν est fidèlement reprise quelques lignes plus bas (7, 13 sq.) σελήνην — εὐδίην ποιήσει. Or, c'est le verbe καθαιρεῖν que l'on y retrouve pour la lune et non κατάγειν. On verra dans κατάγειν une glose de καθαιρεῖν. Pour l'expression comparer Lucien, *Dialogue des dieux* 20 (12) : Aphrodite à Éros τὴν Σελήνην δὲ καθαιρεῖς ἐκ τοῦ οὐρανοῦ. La tentative de Ch. Mugler (« Sur l'origine et le sens de l'expression καθαιρεῖν τὴν σελήνην », *REA*, 61, 1959, p. 48-56, et *Dictionnaire historique de la terminologie optique des Grecs*, Paris, 1964, s. v. καθαίρειν et κάθαρσις) pour expliquer le sens de l'expression par l'homérique ὄσσε καθαιρεῖν, « baisser les paupières d'un mort, fermer les yeux », n'est pas évidente, malgré son caractère séduisant. Un sens primitif de καθαιρεῖν, « fermer l'œil de l'astre, le faire disparaître », qui aurait été remplacé par un sens erroné de « faire descendre », est une reconstruction qui n'a pas d'appui dans les textes eux-mêmes. Il est hasardeux, en particulier, de recréer un sens primitif

de καθαίρεσις, « occultation », alors que la seule attestation de καθαίρεσις que l'on ait à propos de la lune (scholie à Apollonios de Rhodes III, v. 533 a) est mise en rapport, comme le reconnaît Mugler lui-même, avec le fait de « faire descendre la lune » (κατάγειν τὴν σελήνην). Ce sont les magiciennes de Thessalie qui étaient surtout réputées faire descendre la lune ; voir surtout, parmi les témoignages les plus anciens, Aristophane, *Nuées*, 749 sq. (Strepsiade) « Si, achetant une magicienne de Thessalie, je faisais descendre de nuit la lune (καθέλοιμι νύκτωρ τὴν σελήνην) » ; et Platon, *Gorgias* 513 a « les femmes thessaliennes qui font descendre la lune » (τὰς τὴν σελήνην καθαιρούσας), avec la note de Dodds *ad loc.* ; voir aussi Sosiphanès TrGF 1 (= Schol. Ap. Rhod. 3, 533 b) : μάγοις ἐπωδαῖς πᾶσα θεσσαλις κόρη / ψευδῆς σελήνης αἰθέρος καταβᾶτις. Comparer Apollonios de Rhodes III, v. 533 ; Lucien, *Philopseudes*, 13-14 : un mage hyperboréen qui fit descendre la lune (τὴν Σελήνην κατέσπασεν) ; et dans les papyrus magiques, voir K. Preisendanz, *Pap. Graec. Magicae*, vol. 2, Stuttgart, 1974, n° XXXIV : κἂν σελήνην κελεύσω, καταβήσεται.

3. Le témoignage le plus célèbre sur la magie météorologique au V^e siècle est Empédocle s'adressant à son disciple Pausanias (Diogène Laërce VIII 59 éd. Markovich I, 609 sq. = DK 31 A 1 et B 111, v. 3-8) :

« Tu feras cesser la force des vents infatigables qui, s'élançant sur la terre, font dépérir de leurs souffles les terres labourées ; et inversement, si tu le veux, tu attireras sur elles (ἐπάξεις) les vents vengeurs.

Tu établiras à la place de la pluie (ὄμβροιο) noire une sécheresse (αὐχμόν) opportune pour les hommes ; et tu établiras aussi à la place d'une sécheresse (αὐχμοῖο) estivale des précipitations fécondantes pour les arbres. »

Ce fragment poétique est la meilleure illustration que l'on puisse donner de ce passage. Malgré la distance qu'il y a entre vocabulaire poétique et vocabulaire technique, certains termes sont communs aux deux textes. Ils sont indiqués entre parenthèses dans la citation. Le verbe ἐπάγειν, antonyme de ἀπάγειν, signifie attirer un phénomène, le provoquer ; il a été employé précédemment en ce sens par l'auteur de *Maladie sacrée* (c. 1, 7 = 6, 14). Diogène Laërce (*ibid.*) ajoute qu'Empédocle, selon Timée (= Jacoby *FGrHist* 566 F 30), arrêta des vents étiésiens destructeurs des récoltes en plaçant au sommet des collines et des montagnes des outres faites de peaux d'âne tendues et qu'il fut surnommé κωλυσανέμας « arrêteur de vents » ; cette indication sur le surnom est reprise notamment par les lexicographes (Hésychius s.v. ; *Souda* s.v.) ; cf. aussi le surnom synonyme plus rare d'ἄλεξανέμας (Porphyre, *Vie de Pythagore* 29 et Jamblique, *Vie de Pythagore*

135) ; sur d'autres sources relatives à ces exploits d'Empédocle, voir les textes rassemblés dans DK 31 A 14. Cette magie météorologique pouvait être le privilège de familles : une famille de Corinthe était connue pour savoir endormir les vents (voir Hésychius et Souda, s.v. ἀνεμοκοῖται). Sur cette magie météorologique, voir Lanata, *Medicina magica* ... (1967), p. 66-69. On a attribué aussi de semblables pouvoirs aux magiciennes de Thessalie ; voir Lucaïn, *Pharsale* VI, 465-469 : « Aujourd'hui elles remplissent tout de pluies et voilent de nuages l'ardent Phœbus, et le ciel tonne à l'insu de Jupiter ; de leurs mêmes voix elles chassent au loin les nuages humides, et les nimbus de leurs cheveux dénoués. »

4. Une correction proposée par A. Lobeck (*Aglaophamus* I, Prog. Königsberg, 1829, p. 634, n. 5) consiste à comprendre « rendre la mer infranchissable et la terre stérile » (θάλασσαν ἄπορον καὶ γῆν ἄφορον). Cette correction a eu du succès chez les modernes : Ermerins, Jones, Grensemann, Lipourlis ; cf. aussi M. L. West, *Textual Criticism*..., (1973), p. 121. Je préfère m'en tenir au texte des manuscrits avec Littré et Wilamowitz (*G.L.* I, 272), même s'il paraît sujet à caution. Les magiciens se prétendent capables de supprimer toutes les ressources nécessaires à la vie, pêche et récoltes. De telles promesses faites par le magicien pouvaient être utiles en cas de guerre pour asseoir son autorité dans sa propre cité en se faisant fort de participer ainsi à l'affaiblissement des ennemis. Toutefois Wilamowitz avait proposé de son côté (*Euripides, Herakles*, 2^e éd., Berlin, 1895 = 1959 III, p. 249) une autre correction : θάλασσαν εὐπλοὺν καὶ γῆν εὐφορον, « rendre la mer navigable et la terre fertile ». La correction n'est pas moins arbitraire que celle de Lobeck. Wilamowitz ne l'a pas reprise dans son édition de *Maladie sacrée* de 1902.

6. C'est l'un des passages du traité dont le sens est le plus discuté. Suivant Littré qui s'appuie sur le parallélisme entre οὐτ' εἶναι... οὐτε ἰσχύειν οὐδέν et οὐτ' εἴργεσθαι ἄν, le sujet d' εἴργεσθαι ἄν serait le même que celui des deux infinitifs précédents, c'est à dire les dieux : « (que ces dieux sont sans force) et dans l'impuissance d'empêcher aucune de ces merveilles suprêmes » ; cf. aussi Corn. (Lat.) *neque ullum aliquod etiam extremum malum prohibere*. Cette interprétation entraîne une correction pour justifier le participe au nominatif ποιέοντες qui ne se construit pas : soit transformation en ποιέοντας, soit adjonction d'un relatif devant ποιέοντες (ὃν Littré ; ἃ Ermerins, Jones, Lipourlis). Mais le médio-passif εἴργεσθαι + gén. ne signifie pas « écarter quelqu'un de quelque chose, empêcher », mais « s'écarter de quelque chose, s'abstenir de » (pour les exemples dans la *Collection hippocratique*, voir *Index Hippocraticus*, s.v. εἴργω II. 2.). Le sujet de εἴργεσθαι est donc non les dieux, mais les magiciens qui, dans la mesure où ils ne craignent pas les dieux, ne sauraient s'abstenir de commettre les pires des forfaits. Cette interpré-

tation est généralement adoptée par les éditeurs et traducteurs modernes : Jones, p. 147 ; Grensemann, p. 65 (qui transforme toute-fois οὐτ' en οὐδ' avec Wilamowitz *ad Eur. Her.* 1232 de 1895 (III, 249), lequel donne en réalité οὐδέ ; cf. aussi West, *Textual Criticism...*, p. 122 ; mais Wilamowitz est revenu à οὐτε dans le *G. L.* de 1902) ; Diller, p. 136 ; Lipourlis, p. 163). Une telle construction permet de rattacher directement ποιέοντες à εἶργεσθαι, sans modifier le texte. La fin de la phrase offre également des difficultés, par suite de la divergence entre les manuscrits. Si l'on suit essentiellement le texte de θ pour la fin de la phrase (ὥς οὐ δεινοὶ αὐτοῖς εἰσιν), on entendra que les dieux ne sont pas un sujet de crainte pour ces magiciens (interprétation de Grensemann, Diller, Roselli, adoptée ici). Mais la leçon de M, dont dérive l'interprétation traditionnelle, est plus complexe : ἐνεκά γε πῶς οὐ δεινοὶ ἄρ' αὐτοῖς εἰσι. Ceux qui adoptent ce texte, plus ou moins modifié, comprennent que « les magiciens » sont redoutables aux dieux eux-mêmes (par exemple Littré : « or, exécutant de pareilles merveilles, comment ne seraient-ils pas redoutables aux dieux mêmes ? » ; cf. aussi Ermerins, Jones, Lipourlis). On aboutit ainsi, en partant des variantes des deux manuscrits, à deux interprétations contradictoires. Toutefois, même à partir du texte de M, on peut arriver à un sens analogue à celui de la leçon de θ , si l'on admet que ἐνεκά γε peut être le synonyme de ὅτι (voir *supra* p. 5, n. 6). Dans ce cas, il suffit de transformer πῶς interrogatif en πως enclitique (ἐνεκά γε πως οὐ δεινοὶ ἄρ' αὐτοῖσιν εἰσιν, « puisque les dieux, d'une certaine manière, ne sont pas alors redoutables pour eux »). L'addition de θεῶν après ἐνεκά γε, proposée par Wilamowitz dès 1895, et reprise dans *G. L.* I, 2, p. 272 (approuvée par West, *Textual Criticism...*, p. 122), est arbitraire. Le passage est si controversé que Jones dans un « Postscript » (p. 331 sq.) a préféré le considérer comme une glose.

7. Dans son argumentation sur l'impiété de ses adversaires, l'auteur n'hésite pas à reprendre des formules qu'il a déjà employées. Ainsi οὐκ ἂν ἔγωγ' ἔτι θεῖον νομίσαιμι τούτων εἶναι οὐδέν, ἀλλ' ἀνθρώπινον reprend ὥστε μηκέτι τὸ θεῖον αἴτιον εἶναι, ἀλλὰ τι ἀνθρώπινον (c. 1, 7 = 6, 11 sq.). Il n'y a pas lieu de suivre Wilamowitz (« Die hippokratische Schrift... » [1901], p. 6) qui veut supprimer la seconde fois ἀλλ' ἀνθρώπινον. Le démonstratif τούτων désigne, non pas la lune, le soleil et le temps, mais les opérations magiques faites par un homme sur ces éléments. Pour la distinction divin/humain, voir aussi c. 18, 1 (32, 3).

8. Pour le divin asservi par l'humain, comparer Eschyle, *Perses*, v. 745-746 : ὅστις Ἑλλήσποντον ἱρὸν δοῦλον ὥς δεσμώμασιν / ἤλπισε σχήσιν βέοντα, Βόσπορον ῥόον θεοῦ, « (mon fils) qui a conçu l'espoir d'arrêter dans son cours, par des chaînes d'esclave, l'Hellespont sacré, le Bosphore où coule un dieu ! » (trad. Mazon).

9. Cette satire des charlatans intéressés par le gain est comparable à celle de Platon dans la *République* II, 364 b qui parle « des prêtres mendiants et des devins se rendant à la porte des riches » (ἀγύρται δὲ καὶ μάντιες ἐπὶ πλουσίων θύρας ἰόντες) et dans les *Lois* X, 909 b où les magiciens sont dits détruire les simples particuliers et les cités par amour du gain (χρημάτων χάριν). L'accusation devait être traditionnelle dès le V^e siècle, car elle apparaît aussi dans *Œdipe roi* de Sophocle où Œdipe accuse le devin Tirésias de « n'avoir d'yeux que pour le gain et d'être aveugle sur son art » (v. 388 sq. : ὅστις ἐν τοῖς κέρδεσιν / μόνον δέδορκε, τὴν τέχνην δ' ἔφυ τυφλός) ; cf. aussi *Antigone*, v. 1055 (Τὸ μαντικὸν γὰρ πᾶν φιλάργυρον γένος, « la race des devins tout entière aime l'argent »). Comparer aussi, à l'époque romaine, Plutarque, *De la superstition* 166 a : les superstitieux dépensent leur argent pour consulter les charlatans.

10. Le verbe ποικίλλω est employé ici dans un sens à la fois imagé et péjoratif. Formant un couple avec τεχνῶνται, il a le sens artisanal ou artistique usuel de : faire une œuvre d'art complexe et variée, particulièrement aux multiples couleurs. Cependant, de même que τεχνάομαι ne signifie pas seulement au sens laudatif « faire avec art » (cf. par exemple Sophocle, *Ajax*, v. 86 : θεοῦ τεχνωμένου), mais au sens péjoratif « faire avec artifice », de même ποικίλλω a aussi le sens péjoratif de « faire des fioritures » ; comparer Sophocle, *Trachiniennes*, v. 1121 (Héraclès à Hyllus : οὐδὲν ξυνίημ' ὦν σὺ ποικίλλεις πάλαι).

P. 8.

1. Cette phrase est fort douteuse. Dans le texte de la vulgate où la leçon ancienne μεμίμνηται a été remplacée par μέμνηται, on entendait : « car ils (sc. les charlatans) rappellent ces idées non pas une fois, mais cent » (Littré). La phrase a été supprimée par Wilamowitz (« Die hippokratische Schrift... » [1901], p. 10), et également par Jones suivi par Lipourlis. Si l'on veut comprendre la phrase en partant du texte des manuscrits anciens, le sujet de μεμίμνηται « ils imitent » ne peut être que « les malades » qui imitent des animaux dans la crise d'épilepsie. C'est à partir de ce point de départ que H. Rohdich et R. Wittern (« Eine Korruptel im Corpus Hippocraticum ? », *Hermes*, 105, 1977, p. 247-249) ont essayé de proposer une solution. Ils lisent οὐ γὰρ ἄλλα, πλεονάκις γε μὴν ταῦτα μεμίμνηται et entendent « car eux (les malades) ont l'habitude d'imiter non pas autre chose, mais plusieurs fois la même chose ». La phrase justifierait ainsi la possibilité de classification de la maladie en catégories (cf. ἐκάστω εἶδει) par la régularité avec laquelle les malades imitent tel ou tel animal. Toutefois, le ἄλλα est faible ; on attendrait plutôt <ἄλλοτε> ἄλλα, « ce n'est pas tantôt un animal, tantôt un autre qu'ils imitent, mais souvent le même ». À partir du texte de M (ΕΝΑΛΛΑ), on peut conjecturer

ἐναλλά<ξ>. Pour cet adverbe dans la *Collection*, comparer *Affections internes*, c. 3, Littré VII, 250, 3 : « boire alternativement (ἐναλλάξ) la tasse avec miel et la tasse sans miel ». Les malades n'imitent pas, dans les crises successives, alternativement les divers animaux (que peuvent imiter les épileptiques), mais assez souvent les mêmes, ce qui permet d'attribuer la crise à la divinité qui est particulièrement en rapport avec cet animal. Il reste que les particules γε μήν ne peuvent pas signifier « mais » après une négation et que l'on est obligé de restituer un ἀλλά, qui a pu facilement disparaître par haplographie. Les manuscrits M et Θ ont pu conserver partiellement la bonne leçon, comme en c. 1, 3 (3, 2 sq.). Dans ce cas, les particules γε μήν ont un sens affirmatif (jugé très rare par J. D. Denniston, *The Greek Particles*, p. 348).

2. Dans la mentalité des charlatans, le malade est possédé par une force divine qui le transforme en animal. Le tableau donné par le médecin hippocratique sur le diagnostic différentiel de ses adversaires constitue un développement de tout premier ordre sur le raffinement de la pensée magico-religieuse dans la Grèce classique, que l'on assimile trop facilement à une religion populaire. Pour les malades qui imitent les chèvres, comparer en particulier Plutarque, *Questions romaines* 111 (290 a-b) où il est dit que les épileptiques « poussent un cri semblable à celui de la chèvre » (μηκασμῶ παραπλησίαν φωνὴν ἀφιᾷσι). Ce rapprochement souligne combien on aurait tort de supprimer avec Wilamowitz la proposition ἦν μὲν γὰρ αἶγα μιμῶνται omise par Θ. Pour la relation de la Mère des dieux avec les chèvres, voir S.I.G.³, 1044, 39 : « à la mère des Dieux (sacrifier) une chèvre » (cité par Lanata, *Medicina magica* ... (1967), p. 58, n. 193). Le verbe βρύχωνται (vel βρυχῶνται) a été interprété dans deux sens très différents. L'interprétation ancienne rattache la forme à βρύχω, « grincer des dents » (Corn. Lat. *frendant*, Littré « s'il grince des dents »), l'interprétation moderne à βρυχάομαι « rugir » : Ermerins *rugiant*, Wilamowitz *G.L.* II, p. 169 « brüllt » (βρυχῆται), Jones « roar » (qui conserve toutefois l'accentuation non contracte βρύχωνται), Grensemann « brüllt » (qui écrit toutefois βρύχηται). On connaît en effet la relation étroite de la Mère des dieux, Cybèle (Hérodote IV, 76 τῇ Μητρὶ τῶν θεῶν), appelée aussi Mère des montagnes (Euripide, *Hippolyte*, v. 143 Μᾶτρὸς ὀρείας), avec les lions : elle était assise sur un trône avec des lions et se déplaçait sur un char tiré par des lions ; voir, parmi d'autres exemples, Sophocle, *Philoctète*, v. 400 (ἰὼ μάκαιρα ταυροκτόνων / λεόντων ἔφεδρε) et Euripide, *Hélène*, v. 1302 et 1310 sq. (Μᾶτηρ θεῶν... θηρῶν ὅτε ζυγίους / ζευξάσα θεᾷ σατίνας) ; cf. sur la Mère des dieux, M. P. Nilsson, *Gesch. der griech. Religion*, I, München, 1955, p. 725-727. En réalité, cette interprétation, qui est dominante chez les modernes, a déjà été proposée dès le XVI^e siècle ; en effet, Foes¹ (p. 129) rétablit βρυχῶνται, forme qui sera adoptée pour la première fois dans le texte par Dietz en 1827 avec la traduction par « mutiant » ;

Daremberg, dès 1843, traduit par « rugir ». Toutefois Foes¹⁻² a proposé une troisième solution, la conjecture βληχῶνται « bêler » (à partir d'une faute typographique de l'Aldine βρήχονται) qui a été adoptée par Van der Linden et par Mack, mais a ensuite totalement disparu. En faveur de l'interprétation moderne (adoptée par l'*Index Hippocraticus*, s. v. βρυχάομαι), on soulignera le fait que le verbe βρύχω, « grincer des dents » est toujours employé à l'actif dans la *Collection hippocratique*. Cf. *Index Hippocraticus*, s. v. βρύχω (6 fois). Néanmoins, si l'on admet deux cris différents, celui de la chèvre et celui du lion, on comprend mal dans la phrase suivante les comparatifs ὀξύτερον et ἐντονώτερον qui paraissent se référer au seul bêlement de la chèvre comme terme de comparaison. Et en faveur de l'interprétation par le grincement des dents, on mentionnera le rapprochement avec le symptôme des dents serrées qui est énoncé dans la description de la crise par l'auteur (c. 7, I = 14, 24 sq. οἱ ὀδόντες συνηρείκασι) ; ce symptôme était classique au même titre que l'écume à la bouche, comme on peut le voir aussi dans *Maladies des femmes I*, c. 7 (Littre VIII, 32, 22-24) où l'épilepsie est appelée « maladie d'Héraclès » : quand la matrice s'est portée vers le foie et les hypocondres, la malade « grince des dents (τοὺς ὀδόντας βρύχει), de la salive afflue dans la bouche (σίελα ἐπὶ τὸ στόμα ῥεῖ) et les malades ressemblent à ceux qui sont pris par la maladie d'Héraclès ». On choisira, en définitive, ce sens de grincement des dents, en admettant qu'il s'agit d'un emploi du moyen non attesté ailleurs (cf. LSJ s.v. βρύκω II in fine). — En plus du sens, se pose la question de la personne. Dans les manuscrits, il y a un mélange déroutant dans la même phrase entre des verbes à la troisième personne du pluriel dont le sujet sous-entendu est « les malades » (βρύχονται et σπῶνται) et un verbe à la troisième personne du singulier désignant « le malade » (μυμῆται). Les éditeurs ont normalisé en généralisant soit les pluriels (Littre) soit les singuliers (Grensemann). Si le verbe à la troisième personne du pluriel de la phrase précédente (μεμίμηνται) a pour sujet « les malades », c'est le pluriel qu'il convient de généraliser. De toute façon, on passe ensuite au singulier dans la phrase suivante (φθέγγηται).

4. Je rétablis l'accentuation contracte παριῆ au lieu de παρίη des manuscrits ; cf. aussi quelques lignes plus bas ἀφιῆ au lieu de ἀφίη ; voir H. W. Smyth, *The Sounds and Inflections of the Greek Dialects I. Ionic*, Oxford, 1894, p. 580 (n° 695).

5. Comme l'a bien vu Grensemann, p. 32 (cf. déjà *Hermes*, 93, 1965, p. 490), la négation οὐ de M provient d'une mélecture d'onciale : OY pour ΘY abréviation de ΘEOY. Il faut donc lire Ἐβοδίας θεοῦ. Comparer Sophocle, *Antigone*, v. 1199 : ἐβοδῖαν θεόν « la déesse protectrice des routes ». Autre explication possible de la leçon de M : ου est une variante supralinéaire introduite dans le texte = Ἐβοδίου, forme de la vulgate que l'on trouve encore chez Littre et

Ermerins ; comparer Pausanias III, 14, 9 : τῇ Ἐνοδίῳ. Sur Énodie, voir aussi Euripide, *Ion*, v. 1048 sq. (Εἰνοδία θυγατερ Δάματρος, ἡ τῶν / νυκτιπόλων ἐφόδων ἀνάσσεις, « Énodie, fille de Déméter, toi qui présides aux assauts nocturnes ») et Platon, *Lois* XI, 914 b (ἐνοδιαν δαίμονα) où il est clair qu'Énodie est la déesse qui protège les chemins : il ne faut pas ramasser un objet perdu, car il appartient désormais à cette déesse. On entend généralement qu'Énodie est l'épiclèse d'Hécate ; voir, par exemple, Sophocle, *Rhizotomes*, frag. 535 Radt (τῆς εἰνοδίας Ἑκάτης) et Euripide, *Hélène*, v. 569 sq. : Ἑκάτη est repris par Ἐνοδία ; cf. *Etymologicum Magnum*, s.v. Ἐνοδία. Mais il peut s'agir aussi de Perséphone (Euripide, *Ion* cité ci-dessus ; scholie à Sophocle, *Antigone*, v. 1199 : ἐνοδιαν θεὸν τὴν Ἑκάτην ἢ τὴν Περσεφόνην), d'Artémis (voir Hésychius s.v. Ἐνοδία : Ἀρτεμις) ou même de la lune (scholie à Platon, *Lois* 914 b ἐνοδιαν δαίμονα τὴν Ἀρτεμιν ἥτοι τὴν Σελήνην φησίν) ; or, d'après Artémidore II, 12, les Anciens rattachaient la « maladie dite sacrée » à la Lune. Étant donné le contexte, il ne semble pas que l'épiclèse désigne ici Hécate, car cette divinité est mentionnée un peu plus loin dans le même développement. Le lien entre les excréments et la déesse Énodie nous échappe, à moins que l'on considère, à la lumière du passage des *Lois* de Platon, que les excréments abandonnés par le patient lors de la crise d'épilepsie sur le chemin sont consacrés à la déesse Énodie. Sur Énodie, voir Pauly-Wissowa, *R. E.* V, 1905, col. 2634 sq. (Jessen) ; cependant notre passage n'est pas mentionné.

6. L'interprétation de cette phrase dépend du verbe que l'on sous-entend. La plupart des éditeurs et traducteurs sous-entendent παριῇ à tirer de la phrase précédente et comprennent : « s'il laisse aller des excréments plus fréquents et plus ténus comme les oiseaux » (Foes, Mack, Littré, Ermerins, Jones, Diller, Grensemann, Lipourlis ; cf. aussi F. Hoessly, *Katharsis...* [2001], p. 235, n. 566). Mais quelques éditeurs et traducteurs sous-entendent φθέγγεται, à tirer de l'avant-dernière phrase, et comprennent : « si le malade émet des cris plus fréquents et plus grêles comme les oiseaux » (Corn. Lat., Dietz, Daremberg, Wilamowitz ; cf. aussi Dölger). Bien que la première interprétation ait pour elle la majorité (je l'ai adoptée moi-même dans mes articles précédents), je ne pense plus qu'elle soit acceptable. On ne voit pas en quoi les comparatifs πυκνότερον καὶ λεπτότερον peuvent se comprendre par référence à τῆς κόπρου τι qui est une expression vague (« un peu d'excréments ») et ne renseigne nullement sur la qualité de ces excréments. Comment comparer des excréments « plus ténus » à d'autres dont on ne sait pas s'ils sont ténus ou épais ? En revanche, les deux comparatifs πυκνότερον καὶ λεπτότερον sont parallèles à ὀξύτερον καὶ ἔντονώτερον. Ils doivent qualifier les cris du malade. Les cris sont plus rapprochés et plus grêles, comme ceux des oiseaux. Dans ces conditions, que faut-il faire de la phrase interca-

laire (8, 5-7) ἦν δὲ καὶ — ἐπωνυμία ? Wilamowitz (« Die hippokratische Schrift... » [1901], p. 10 sq.) pense qu'il s'agit d'une addition marginale introduite dans le texte et il la supprime, malgré l'intérêt de son contenu. Toutefois le καὶ « aussi » (dans ἦν δὲ καὶ) indique que le symptôme des excréments n'est pas sur le même plan que les autres mais vient s'ajouter au symptôme précédent pour former un cas plus complexe : ceux qui imitent un cri et qui, en plus, lâchent des excréments sous la violence de la crise. Dès lors, la phrase ἦν δὲ καὶ — ἐπωνυμία peut constituer une parenthèse ; il n'est donc pas illogique de sous-entendre φθέγγηται après λεπτότερον, sans pour autant suivre Wilamowitz dans la suppression de la phrase intercalaire.

7. C'est apparemment le témoignage le plus ancien sur l'Apollon pastoral (νόμιος). L'épiclèse est attestée ensuite à l'époque hellénistique chez Callimaque (*Hymne à Apollon*, v. 47), Apollonios de Rhodes (IV, v. 1218) et Théocrite (XXV *Héraclès tueur de lions*, v. 21). D'après Callimaque, Apollon Nomios est le protecteur des troupeaux ; cf. aussi Euripide, *Alceste*, v. 572-573. Aucun autre témoignage ne met en rapport Apollon Nomios avec les oiseaux. Lanata, *Medicina magica* ... (1967), p. 40, n. 94 signale une conjecture de Roscher (apud Krischan, Pauly-Wissowa, *R. E.* XVII 1, 1936, s.v. *Nomioi theoi*, col. 830), reprise par M. Delcourt (*Stérilités mystérieuses et naissances maléfiques dans l'Antiquité classique*, Liège-Paris, 1938, p. 70), qui transforme Νόμιος en Λοίμιος. Ce serait l'Apollon « cause de peste ». Mais il n'y a pas de rapport entre la maladie sacrée et la peste. Cette conjecture a déjà été critiquée par Roselli, p. 95, n. 36. Sur Apollon Nomios, voir l'article de Pauly-Wissowa cité ci-dessus (col. 830 sq.) et M. P. Nilsson, *Gesch. der griech. Religion*... (1955), p. 536 (qui ne signale pas notre passage).

8. Le malade en crise qui a l'écume à la bouche est à l'image d'Arès en fureur qui, selon l'*Iliade* XV, v. 607, a l'écume à la bouche (ἀφλοισμός δὲ περὶ στόμα γίγνεται). Rapprochement déjà fait par Wilamowitz, *G. L.* II, p. 169.

9. Le terme ἔφοδος est employé aussi dans le théâtre grec pour désigner l'attaque de forces hostiles qui menacent l'homme. Particulièrement proche est le passage de l'*Ion* d'Euripide (v. 1048 sq. cité *supra*, p. 8, n. 5), où Énodie préside aux assauts nocturnes (νυκτιπόλων ἐφόδων). Quant au terme ἐπιβολή, il correspond à προσβολή dans Eschyle, *Choéphores*, v. 283 à propos des attaques des Érinnyes (προσβολὰς Ἑρινύων) ou dans Aristophane, *Paix*, v. 39 à propos de l'attaque des divinités (δαιμόνων ἢ προσβολή) ; cf. aussi Plutarque, *De la superstition* 257 b : προσβολαὶ δαίμονος. Hécate est la déesse des apparitions nocturnes effrayantes. Plutarque, dans un passage du traité *De la superstition* (166 a) très proche du présent passage, parle des prêtres mendiants et des charlatans (ἀγύρτας καὶ γόητας) qui expliquent les visions nocturnes effrayantes du superstitieux

par la présence de la troupe d'Hécate et recommandent des pratiques magiques. Plutarque cite deux vers d'une tragédie inconnue : Ἀλλ' εἴ σ' ἔνυπνον φάντασμα φοβεῖ / χθονίας θ' Ἑκάτης κῶμον ἐδέξω, « Mais si tu redoutes une vision dans ton sommeil et si tu as reçu la troupe de la chtonienne Hécate » (= *Adespota* frag. 375 Kannicht-Snell). Comparer aussi le superstitieux de Théophraste (XVI, 7) qui est habile à purifier souvent sa maison, « prétendant qu'il y a eu attaque d'Hécate » (Ἑκάτης φάσκων ἐπαγωγὴν γεγονέναι). Pour expliquer la maladie de Phèdre, le chœur dans l'*Hippolyte* d'Euripide se demande si elle est possédée par Hécate : v. 141 sq. ὦ κόρυα / εἴτ' ἐκ Πανὸς εἴθ' Ἑκάτας, « es-tu possédée, jeune femme, soit par Pan, soit par Hécate ? » Sur Hécate, voir M. P. Nilsson, *Gesch. der griech. Religion*, I, München, 1955, p. 722-725 (qui cite notre passage, p. 724 et fait déjà le rapprochement avec l'*Ion* d'Euripide). Les « héros » sont les morts plus ou moins divinisés dont la croyance populaire craignait le retour la nuit sous forme de « revenants » ; voir Aristophane, *Oiseaux*, v. 1490-1493 : « car le mortel qui rencontrait la nuit (νύκτωρ) le héros (ἥρω) Oreste était dénudé et frappé par lui de paralysie de tout le côté droit » avec la scholie au passage : « les héros (οἱ ἥρωες) sont irascibles et malveillants pour ceux qui les approchent... ils peuvent les rendre apoplectiques ». Pour la maladie sacrée causée par l'attaque d'un mort, voir Xénophon d'Éphèse, *Les Éphésiaques*, V, 7, 4-9 : Anthéia, qui feint d'être atteinte d'une crise du mal sacré, explique ensuite ce mal par l'attaque d'un mort la nuit au cours de sa jeunesse. Cette crainte populaire des héros qui peuvent causer des maladies avait été reprise dans la démonologie pythagoricienne ; voir Diogène Laërce VIII, 32, éd. Marcovich I 591, 1-6 (= DK 58 B 1 a, t. I, 451, 3-6) : « L'air en sa totalité est plein d'âmes ; et ces âmes sont considérées comme des démons et des héros (ἥρωες) ; par eux sont envoyés aux hommes les rêves et les signes ainsi que des maladies (νόσους), et non seulement aux hommes, mais aussi au petit bétail et à tout le bétail en général. Contre eux existent les purifications, les procédés pour les détourner, la mantique sous toutes ses formes, la divination par les bruits et tous les procédés semblables ». Les héros ont une double puissance : ils peuvent causer des maladies, mais ils peuvent aussi les écarter. Pour le pouvoir apotropaïque des héros, voir le traité hippocratique du *Régime* c. 89, Litré VI, 652, 21 (= Joly CMG 224, 27) qui recommande, dans le cas de certains rêves, des prières « aux divinités qui écartent les maux, la Terre et les héros ». Sur les morts qui reviennent et sur les héros, voir M. P. Nilsson, *Gesch. der griech. Religion...* (1955), p. 182-191 (qui cite notre passage p. 183, n. 2).

10. Pour le couple « purifications » et « incantations », voir déjà c. 1, 2 (2, 9-3, 1) et c. 1, 4 (4, 8) ; et pour le rite de la purification circulaire, voir c. 1, 7 (6, 13) περικαθαίρων avec la note p. 6, n. 3. Les

purifications (καθαρμοῖσι) sont destinées à prévenir ou à effacer les effets néfastes des puissances divines ou démoniaques qui attaquent le malade. Ainsi le superstitieux chez Théophraste (XVI, 7, cité à la note précédente) purifie (καθαῖραι) sa maison pour effacer l'effet des assauts d'Hécate. Les Pythagoriciens (Diogène Laërce VIII, 32 cité à la note précédente) s'opposent aux assauts des héros par des purifications (καθαρμοῦς). Les rites cathartiques pouvaient être accompagnés d'incantations (ἐπασιδῆσι). Sur l'utilisation des incantations en médecine, voir les témoignages les plus anciens : Homère, *Odyssée*, XIX, v. 457 sq. ; Pindare, *Pythiques* 3, v. 51 ; Sophocle, *Ajax*, v. 581-582. Pythagore et les Pythagoriciens ont utilisé les incantations, comme les purifications en médecine ; voir Porphyre, *Vie de Pythagore* 33 (« Pythagore connaissait des chants guérisseurs aussi pour les maladies corporelles, et en les chantant il remettait sur pied les malades ») et Jamblique, *Vie de Pythagore*, 164 (« Pythagore se servait aussi des incantations pour certaines maladies »). Platon fait souvent référence aux incantations : *Charmide* 156 d (incantation d'un médecin thrace disciple de Zalmoxis) ; *République* II, 364 b 7 (θυσίαις τε καὶ ἐπωδαῖς) et *Lois* X, 909 b 5 (θυσίαις τε καὶ εὐχαῖς καὶ ἐπωδαῖς), XI 933 a 2 (μαγγανείαις τέ τισιν καὶ ἐπωδαῖς καὶ καταδέσσει λεγομέναις), et 933 d 7 (καταδέσσειν ἢ ἐπαγωγᾶς ἢ τισιν ἐπωδαῖς). Sur les purifications et les incantations en médecine, voir la bonne synthèse de Lanata, *Medicina magica ...* (1967), p. 46-51. De tels moyens magiques sont totalement absents de la médecine rationnelle des hippocratiques. Le terme ἐπασιδή ne réapparaît pas dans la *Collection hippocratique* en dehors de cette polémique contre la médecine magique.

11. L'auteur de la *Maladie sacrée* ne va pas s'attarder sur les incantations qu'il ne fait que mentionner au passage. En revanche, il va montrer, dans un assez long développement qui s'étend jusqu'à la fin du c. 1, le caractère impie des pratiques cathartiques ; cf. la conclusion à la fin du chapitre (10, 2 sq.) : Καὶ περὶ μὲν τῶν καθαρμῶν οὕτω μοι δοκεῖ ἔχειν. On comparera la critique de la superstition et des pratiques magiques qu'elle entraîne chez Plutarque dans son traité *De la superstition* 164 e sqq. Pour Plutarque, comme pour l'auteur de la *Maladie sacrée*, il s'agit d'une attitude impie (comparer ici ἀνοσιώτατον et Plutarque 170 d ἀνόσιον), qui implique une idée fausse sur la divinité ; mais on ne trouve pas encore chez le médecin hippocratique la distinction nette opérée par Plutarque entre la « crainte des dieux » qui entraîne un comportement magique et la négation des dieux ou « athéisme ». Pour l'auteur hippocratique, les pratiques magiques relèvent à la fois de l'impiété et de l'athéisme (ἀνοσιώτατόν τε καὶ ἀθεώτατον).

12. La purification est inséparable d'un sacrifice, puisqu'elle s'opère non par l'eau mais par le sang. Pour la purification par le sang, voir W. Burkert, *Greek Religion...* (1985), p. 80 sq. qui ne cite pas

toutefois notre passage. La critique de la purification par le sang faite par l'auteur hippocratique rejoint celle d'Héraclite (DK 22 B 5) ; mais Héraclite critique une pratique plus habituelle, la purification du sang versé dans un meurtre par le sang : « ils purifient ceux qui sont souillés par le sang par un autre sang, comme si en marchant dans la boue on se nettoyait de la boue ». Le rapprochement entre ces deux textes est déjà fait dans DK app. crit. *ad loc.* (I, p. 151, l. 12).

13. Sur les divers emplois de μῑσμα dans la *Collection hippocratique*, voir J. Jouanna, « Air, miasme et contagion à l'époque d'Hippocrate » dans S. Bazin-Tacchella, D. Quéruelet et É. Samama, *Air, Miasmes et Contagion. Les Épidémies dans l'Antiquité et au Moyen Age*, Langres, 2001, p. 9-28. Sur la notion de μῑσμα en général dans la pensée grecque, voir R. Parker, *Miasma : Pollution and Purification in Early Greek Religion*, Oxford, 1983, *passim* et pour notre passage, p. 224, n. 92. Pour l'expression μῑσμά τι ἔχοντας, comparer Euripide, *Hippolyte*, v. 317 : φρήν δ' ἔχει μῑσμά τι.

14. L'ἀλάστωρ est primitivement le « vengeur » et particulièrement « le démon vengeur » ; cf. Eschyle, *Perses*, v. 354 ; *Agamemnon*, v. 1501 (avec la note de Fraenkel *ad loc.*) et v. 1508 ; cf. aussi Sophocle, *Œdipe à Colone*, v. 788 ; Euripide, *Phéniciennes*, v. 1557 etc. ; et dans un contexte médical, ce « démon vengeur » peut causer des maladies et particulièrement la folie (cf. Sophocle, *Trachiniennes*, v. 1235 ὅστις μὴ ᾔσαστόρων νοσοῖ). Mais il désigne aussi (par évolution de sens ?) la victime qui est la proie du démon vengeur, l'homme criminel et maudit ; cf. Eschyle, *Euménides*, v. 236 (Oreste s'adressant à Athéna et parlant de lui-même) : δέχου δὲ πρηνεμῶς ἀλάστορα ; cf. aussi Sophocle, *Ajax*, v. 374 (Ajax parlant d'Ulysse et des Atrides) : μέθηκα τοὺς ἀλάστορας, « j'ai laissé échapper les maudits » (et non « j'ai... déchaîné les génies vengeurs » trad. Mazon) ; Démosthène, *Sur la couronne*, c. 296 : ἀλάστορες. Cette distinction entre sens actif et sens passif (cf. LSJ s.v. I et II.), qui est claire pour l'esprit, n'est peut-être pas aussi nette dans les textes, car les maudits sont aussi des criminels dangereux pour leur entourage ; cf. Jebb *ad Ajax*, v. 372 sqq. Le terme est un *hapax* dans la *Collection hippocratique* qui a suscité les gloses des commentateurs depuis l'époque hellénistique (voir *Test.* et *Notice* p. CIII et CVII sq.). Quel sens lui donner ici ? Cela dépend de la construction que l'on adopte. Si l'on considère que ἡ ἀλάστορας est sur le même plan que μῑσμά τι ἔχοντας et que ἡ πεφαρμαγμένου, c'est le second sens de « homme poursuivi par un dieu vengeur », « criminel », « maudit », qui s'impose. Tous les glossateurs (Bacchéios, Érotien, Galien, Hésychius) vont dans ce sens. Mais certains modernes, à la suite de LSJ s.v. (qui cite notre passage très librement en écrivant ἀλάστορας ἔχειν ; cf. aussi DELG, s.v. qui reprend LSJ avec une coquille ἀλάστορος ἔχειν) considèrent que ἀλάστορας est complément d'objet direct de ἔχον-

τας. C'est la construction adoptée par A. J. Festugière qui établit une équivalence entre ἀλάστορας ἔχειν et ἐξ ἀλαστόρων νοσεῖν de Sophocle, *Trachiniennes*, v. 1235. Dans ce cas, le mot désigne les divinités vengeresses ; voir aussi *DGE* (1980) s.v. (avec une citation plus exacte du passage ἔχοντας... ἀλάστορας) ; F. Hoessly, *Katharsis...* (2001), p. 235, n. 567 faisant référence à M. L. West, *Classical Review* 35, 1985, p. 94 (critiquant R. Parker, *Miasma...* [1983], p. 224, n. 92) ; West dit que l'on attendrait ἀλάστορας <έόντας>, si ἀλάστορας était sur le même plan que μιάσμα τι ἔχοντας. Cette construction des modernes est-elle préférable à la précédente ? Il ne semble pas. D'une part, ce n'est pas la construction la plus naturelle (on s'attend à ce que les trois ἢ introduisent des expressions sur le même plan) ; d'autre part, il est difficile de mettre sur le même plan le neutre indéterminé μιάσμα τι et le masculin ἀλάστορας ; et surtout, dans la phraséologie grecque normale, ce n'est pas les hommes qui possèdent en eux les divinités, mais ce sont les hommes qui subissent l'emprise de la divinité ; cf. ici τοὺς ἐχομένους τῇ νούσῳ. On en restera donc à la construction et à l'interprétation traditionnelles (adoptées aussi par L. Moulinier, *Le pur et l'impur...*, 1952, p. 135), malgré LSJ et *DGE*. Au couple μιάσμα τι ἔχοντας ἢ ἀλάστορας, on comparera Démosthène, *Sur la couronne*, c. 296 ἄνθρωποι μιαιροί... καὶ ἀλάστορες. — Comme l'une des explications de ἀλάστορας conservée par Érotien (ἔνιοι δὲ τοὺς ἀνόσιόν τι καὶ μιαρὸν εἰργασμένους) est très proche de la fin de la phrase ἢ τι ἔργον ἀνόσιον εἰργασμένους, Regenbogen (p. 3 sq.) voit dans cette fin de phrase une glose de ἀλάστορας insérée dans le texte et la supprime. Il a été suivi par Grensemann et approuvé par M. L. West, *Textual Criticism...* (1973), p. 126. Toutefois A. Anastassiou observe que l'explication chez Érotien peut provenir du traité de la *Maladie sacrée* lui-même.

P. 9.

1. πεφαρμαγμένους M : πεφαρμακευμένους Θ. Les deux verbes φαρμάσσω et φαρμακεύω sont possibles pour désigner l'opération magique de l'ensorcellement par les φάρμακα. Le verbe φαρμακεύω (dérivé de φαρμακεύς ; sur ce terme, voir J.-L. Perpillou, *Les substantifs grecs en -εύς*, Paris, 1973, p. 278 sq.) est employé chez Hérodote (VII, 114) à propos des mages (οἱ μάγοι) qui ont égorgé des chevaux blancs dans le Strymon. Chez ce même Hérodote φαρμάσσω est employé au sens d'« user d'un charme magique contre quelqu'un » : en II, 181, Amasis dit à sa femme : « Femme, tu as usé contre moi d'un charme magique » (κατά με ἐφάρμαξας). On préférera ici la leçon de M issue de φαρμάσσω qui est la *lectio difficilior*, car, alors que le verbe φαρμάσσω n'est pas employé dans le reste de la *Collection*, le verbe φαρμακεύω y est très fréquent (51 fois), au sens de « donner un φάρμακον, un remède (évacuant) » dans le cadre d'une

médecine rationnelle. Sur l'envoûtement par les φάρμακα, voir Platon, *Lois* XI, 932, e sqq. qui distingue deux procédés d'envoûtement (φαρμακεῖαι), l'un qui emploie des moyens naturels (933 a κατὰ φύσιν) et qui relève du médecin (933 c ἐπιστήμων ὢν ἰητρικῆς), l'autre qui emploie des moyens magiques (933 a μαγγανεύματα) et relève des devins et observateurs de prodiges (933 a μάντις ἢ τερατοσκόπος). C'est donc dans le cadre de cette seconde φαρμακεία que les personnes peuvent être ensorcelées, « liées » par des charmes.

3. Certains traducteurs donnent au verbe φέρω dans l'expression ἐς τὰ ἱερὰ φέροντας un sens intransitif et comprennent : « se portant dans les temples » ; cf. Corn. (lat.) *ad templa progressos* ; Littré : « allant dans les temples » ; Grensemann « in die Tempel gehen ». Mais il n'y a aucune raison de donner ici à cette expression un sens intransitif pour donner ensuite à la même expression un sens transitif quelques lignes plus loin. Le complément de φέροντας est « les malades », à tirer de οὓς représentant les malades (sc. τοὺς ἐχομένους τῇ νόσῳ) qui est un relatif de liaison complément de ποιεῖν construit avec un double accusatif : « À ces malades il aurait fallu appliquer un traitement contraire, sacrifier, prier, et en les portant dans les temples supplier les dieux ». Le passage est bien compris, entre autres, par Daremberg (1^{ère} éd., p. 480 : « les exposer dans les temples »), par Jones (p. 149 : « they should have brought them to the sanctuaries »), par Diller (p. 137 « sie in die Heiligtümer tragen ») et par Roselli (p. 57 « condurli nei templi »). On y a vu à juste titre une allusion à la médecine religieuse dans les sanctuaires des divinités guérisseuses et plus particulièrement à la pratique de l'incubation dans les sanctuaires d'Asclépios ; voir R. Herzog, *Die Wunderheilungen...* (1931), p. 149 (avec la bibliographie). Il peut paraître singulier qu'un médecin hippocratique recommande de porter les malades dans les temples, quand on sait que la médecine rationnelle des Asclépiades est si différente de la médecine miraculeuse des prêtres d'Asclépios à Épidauré. Mais, outre que cette proposition de l'auteur se situe dans la logique d'une conception religieuse de la médecine qui n'est pas la sienne, il est clair que les Asclépiades, qui jouissaient de privilèges dans un sanctuaire comme Delphes, n'étaient pas en conflit avec la médecine des grands sanctuaires ; voir J. Jouanna, « Hippocrate et le sacré... » (1989), p. 18 sqq.

4. Les objets purificateurs, ayant concentré en eux toute la souillure qui a été transférée du malade, doivent être éloignés le plus loin possible pour éviter tout risque de contamination. On les cache en terre ; voir Pausanias II, 31, 8 : les objets purificateurs qui ont servi à purifier Oreste après le meurtre de sa mère ont été enterrés (κατορυχθέντων δὲ... τῶν καθαρσίων). On les jette aussi dans la mer ; voir déjà *Illiade* I, v. 314 : pour mettre fin à la peste, Agamemnon demande à ses soldats de se purifier, et « après s'être purifiés, ils lancèrent à la mer les

objets purificateurs » (εἰς ἄλλα λύματ' ἔβαλλον) ; il faut les jeter assez loin dans la mer pour que le flot ne ramène pas les souillures sur le rivage ; voir Euripide, *Hélène*, v. 1271 : le navire depuis lequel on fera le sacrifice en l'honneur de la prétendue mort de Ménélas doit être assez éloigné « pour que le flot ne rejette pas les impuretés (λύματα) sur la terre ». Pour les montagnes, comparer *Hymnes orphiques* XXXVI (à Artémis), v. 16 : πέμποις δ' εἰς ὀρέων κεφαλὰς νούσους τε καὶ ἄλγη, « puisses-tu envoyer au sommet des montagnes les maladies et les douleurs ». Voir aussi pour ce rite de purification Eschyle, *Choéphores*, v. 98 (καθάρμαθ' ὥς τις ἐκπέμψας πάλιν) et Plutarque, *De la curiosité*, 6 (518 b) : il y a des portes dans les villes réservées pour expulser les condamnés à mort et pour chasser les objets purificateurs chargés de la souillure (δι' ὧν... τὰ λύματα καὶ τοὺς καθαρμοὺς ἐκβάλλουσιν). Les objets de la purification sont appelés τὰ... τῶν καθαρμῶν chez le médecin hippocratique et καθάρματα chez Eschyle. Jones se demande dans son apparat critique s'il ne faudrait pas lire καθαρμάτων et M. L. West, *Textual Criticism...* (1973), p. 127, tout en laissant καθαρμῶν dans le texte, considère que la correction n'est pas impossible ; mais il rappelle que καθαρμοὺς est synonyme de καθάρματα chez Plutarque cité ci-dessus ; cf. aussi LSJ s.v. καθαρμός III.

6. Le manuscrit M et la vulgate avant Littré donnent ἔρυμα : la divinité est « notre protectrice » (Darembert, 1^{ère} éd., 1843, p. 481). Le manuscrit Θ donne ῥύμμα, de la famille de ῥύπτω, litt. « ce qui nettoie ». Dans l'activité quotidienne, le terme désigne « le savon, la lessive » ; cf. Aristophane, *Lysistrata*, v. 377, Platon, *République*, IV, 429 e, Nicandre, *Alexipharmaka*, v. 96, Plutarque, *Préceptes de santé*, 128 c. L'emploi métaphorique est sans parallèle. Néanmoins, la plupart des éditeurs modernes à partir de Littré (Wilamowitz, Jones, Festugière, Grensemann, Lipourlis) ont choisi la leçon de Θ qui paraît être la *lectio difficilior*.

P. 10.

2. Après sa critique de la conception religieuse de la maladie, l'auteur en vient à la partie positive où il va exposer sa propre conception de la maladie. En tête de ce développement, l'auteur reprend ce qu'il a déjà dit au début du traité. Cette reprise a paru gênante à certains éditeurs qui ont voulu la faire disparaître en supprimant l'un des deux passages : soit le premier (Grensemann) soit le second (Wilamowitz éliminant ici φύσιν μὲν — πρόφασιν et aussi θεῖον). Lipourlis supprime, quant à lui, ὅθεν ἕκαστα γίνεται. Toutes ces corrections sont arbitraires. Par rapport au début du traité, il s'ajoute ici l'idée que la maladie est curable, sauf si elle n'est pas soignée assez tôt. Ce thème sera repris en conclusion à la fin du traité ; voir c. 13, 5 (25, 10 sq.) et c. 18, 2 (32, 5 ἄκεστά). C'est probablement à ce passage que fait référence le médecin Paul de Nicée, 19 (περὶ ἐπιληπτικῶν) quand il cite Hippocrate ; voir *Notice*, p. cxviii.

4. Tout ce paragraphe 2 correspond à un développement tout à fait analogue dans le traité des *Airs, eaux, lieux*, c. 14, Jouanna 224, 17-225, 4 (= Diller 58, 20-25 = Littré II, 60, 1-6) : « La semence vient de toutes les parties du corps, saine des parties saines et malade des parties malades. Si donc de parents chauves naissent des enfants chauves, de parents aux yeux glauques des enfants aux yeux glauques et de parents qui louchent des enfants atteints de strabisme, en règle générale, et si le raisonnement est le même pour le reste de l'aspect physique, qu'est-ce qui empêche que d'un macrocéphale naisse un macrocéphale ? » ; pour le commentaire du passage, voir J. Jouanna, *Airs, eaux, lieux...* (1996), p. 225, n. 1 (= p. 306). C'est l'un des principaux rapprochements qui invitent à penser que les deux traités sont du même auteur ; voir *Notice*, p. LXX sqq.

5. La comparaison avec le passage parallèle d'*Airs, eaux, lieux*, comme le souligne Grensemann, invite à choisir à la fin de l'énumération la *variatio* ἐκ σπληνῳδὸς σπληνίας (ionien σπληνίης) ; comparer à la fin de l'énumération d'*Airs, eaux, lieux*, ἐκ διεστραμμένων στρεβλοί. Le choix de la leçon σπληνίας (-νίης) donnée par Θ (face à σπληνῳδῆς de M) s'impose d'autant plus que c'est une *lectio difficilior*. C'est un *hapax* (non attesté dans les dictionnaires LSJ et Bailly) ; mais il est de formation très claire. Il rentre dans la catégorie des noms masculins en -ιάς (ionien -ίης) qui désignent un individu sujet à une maladie ; comparer φλεγματίας au c. 5, 1 (12, 22) de la *Maladie Sacrée* et, dans le reste de la *Collection*, ῥηγματίας vel ῥωγματίας, τραυματίας, πνευματίας, φυματίας) ; pour le suffixe -ιάς (-ίης) dans les langues techniques, voir P. Chantraine, *La formation des noms en grec ancien*, Paris, 1933, p. 94-96.

6. ὅπου scripsi : ὅτου M ὅτω Θ. Depuis que la leçon de Θ a été connue, elle a été retenue par les éditeurs qui comprennent généralement que le relatif a pour antécédent νοσήματι ; cf. Littré : « où est l'obstacle que la maladie dont le père ou la mère a été atteint n'affecte aussi quelqu'un des enfants ? ». Même interprétation chez Ermerins, Reinhold, Jones, avec toutefois quelques variantes de texte (suppression de τούτω τῷ et du second τούτω chez Ermerins, suppression de τούτω τῷ chez Reinhold suivi par Jones). Mais on attend une conclusion sur la transmission non pas d'une maladie en général, mais de la maladie en discussion. Grensemann arrive à ce sens en considérant que ὅτω a pour antécédent τινα (l'un des enfants). Il traduit : « Qu'est-ce qui empêche que celui dont le père ou la mère a été atteint de cette maladie soit également atteint par elle ? ». Une telle syntaxe est-elle possible ? L'indéfini τινα peut-il être l'antécédent d'une proposition relative qui le précède ? A. Anastassiou comprend, de son côté, toujours à partir du texte de Θ, que ὅτω (sc. ἀνθρώπῳ) est repris par τούτω (sous-entendu dans Θ) : « Qu'est-ce qui empêche que celui dont le père ou la mère a été atteint de cette maladie, ait aussi un de ses

enfants qui en soit atteint ». Cette traduction, qui est syntaxiquement correcte, oblige à supposer un saut d'une génération dans la transmission héréditaire, ce qui ne convient pas au raisonnement, car les exemples pris comme point de départ envisagent une transmission directe d'une génération à l'autre. En revanche, si l'on part de la leçon de M ὅτου, on peut conjecturer ὅπου. La variante ὅτου / ὅπου *vel* ὅκου est assez fréquente dans les traditions manuscrites ; voir par exemple *Régime*, c. 71, Joly CMG 204, 7 (= Littré VI, 610, 13) ὅπου Joly : ὅκου θ ὅτου M. Avec cette légère correction on obtient une forme de raisonnement tout à fait comparable à c. 1, 7 ὅπου... γίνεται, τί κωλύει + infinitif. On peut même comprendre le second τούτω donné par M *recc.* qui reprend en tête de l'infinitive le τούτω τῷ νοσήματι appartenant à la relative.

7. La croyance selon laquelle la semence vient de toutes les parties du corps est partagée par plusieurs auteurs de la *Collection hippocratique* ; voir ma note à *Airs, eaux, lieux*, p. 225, n. 1 (= p. 306 sq.), avec la bibliographie.

P. 11.

1. Le datif φύσει est rattaché par les traducteurs tantôt à γίνεται (Littré : « elle survient naturellement chez les phlegmatiques » ; Chadwick-Mann : « the phlegmatic are constitutionally liable to it » ; Grensemann : « die Phlegmatypen befällt sie, wegen ihrer Konstitution »), tantôt à φλεγματώδεσι (Ermerins : *natura pituitosis oboritur* ; Jones : « it affects the naturally phlegmatic » ; Festugière : « elle se produit chez ceux qui par nature sont phlegmatiques », tout en signalant en note l'autre construction possible ; Diller : « sie befällt die von Konstitution Schleimigen » ; Roselli : « essa si manifesta in coloro che sono di natura flegmatica » avec la note *ad loc.*). Ce qui importe ici à l'auteur, c'est de constater que la maladie n'atteint pas au hasard les individus, mais qu'elle obéit à une loi de partage entre deux genres de constitutions opposées, ceux qui sont de nature phlegmatique et ceux qui sont de nature bilieuse. Φύσει porte sur φλεγματώδεσι ; et en bonne logique, il faut sous entendre φύσει aussi après χολώδεσιν. La même affirmation (sans φύσει) est reprise en c. 5, 1 (12, 21 sq.).

2. Καίτοι. L'archétype des manuscrits anciens a καὶ τοῖσι ; la correction d'un manuscrit récent (*Laurentianus* 74, 1) en καίτοι est heureuse, car elle rejoint une leçon fort ancienne. Le texte καὶ τοῖσι est issu, en effet, d'une mélecture avec mécoupure d'un texte en onciale KAITOIEI lu KAITOICI ; voir A. Rivier, *Recherches...*, p. 65 et n. 3 (où est critiquée à juste titre la correction de Wilamowitz qui supprime εἰ θεϊότερόν ἐστι τῶν ἄλλων). Comparer la formulation tout à fait analogue d'*Airs, eaux, lieux*, c. 22 Jouanna 240, 10-13 (= Diller 74, 14-17 = Littré II, 80, 2-5) Καίτοι ἐχρῆν, εἴ γε (Jouanna : ἐπεὶ V εἴ τι Diller) θεϊότερον τοῦτο τὸ νόσευμα τῶν λοιπῶν ἐστιν, οὐ τοῖσι

γενναιοτάτοισι τῶν Σκυθέων καὶ τοῖσι πλουσιωτάτοισι προσπίπτειν μούνοισιν ἀλλὰ τοῖσιν ἅπασιν ὁμοίως κτλ. De telles ressemblances dans l'argumentation et dans le style plaident en faveur de l'unité d'auteur (voir *Notice*, p. LXX sqq.). Il reste toutefois une irrégularité dans la syntaxe. Le sujet sous-entendu de θεϊότερόν ἐστι est νόσημα. La reprise par le féminin τὴν νοῦσον ταύτην dans la principale a paru gênante à Margit Gutmann, *Die Nebensätze...* (1929), p. 79. Elle propose de supprimer τὴν νοῦσον ταύτην.

4. Cette phrase d'annonce introduit l'ensemble d'un long développement sur l'étiologie de la maladie sacrée due à un processus interne et à des causes déclenchantes (c. 3-c. 13). On peut hésiter entre σαφέως de M et σάφα de Θ. Les deux formes sont attestées dans la *Collection hippocratique* ; voir l'*Index hippocraticus*, s.v. σάφα et σαφής (II. adv. σαφέως). Chez Hérodote, comme ici dans M, on rencontre régulièrement σαφέως. Exactement la même expression se retrouve dans *Airs, eaux, lieux* c. 3, Jouanna 189, 16 : ἐγὼ φράσω σαφέως. Comme elle n'apparaît pas ailleurs dans les traités hippocratiques, elle va dans le sens de l'unité d'auteur.

5. L'auteur commence par un exposé (anatomique et physiologique) sur le cerveau et sur les vaisseaux qui s'y rattachent (c. 3, 2-5 et c. 4) qui sert de base à son développement sur la pathologie (c. 5 sqq.). La division en chapitres occulte partiellement la structure des développements, car le développement sur les vaisseaux qui commence au c. 3, 3 (Καὶ φλέβες δ' ἐς αὐτὸν τείνουσιν) se conclut à la fin du c. 4, 2 (περὶ μὲν τῶν φλεβῶν οὕτως ἔχει). Ce qui frappe dans l'exposé anatomique et physiologique, c'est que l'intérieur du corps est décrit comme une évidence, sans que l'auteur éprouve le besoin de justifier son savoir par les moyens qui lui ont permis de l'établir. La seule justification qu'il donne à deux endroits de cet exposé est un appel à l'expérience courante. Sur la division du cerveau en deux lobes chez l'homme et tous les êtres vivants, comparer Aristote, *Histoire des animaux* I, 16, 494 b 31 : Διφυῆς δ' ἐν πᾶσιν ἐστὶν ὁ ἐγκέφαλος, « Chez tous les animaux, le cerveau est double. » La leçon de Θ (διείργει) est la *lectio difficilior* face à διαιρέει de M. C'est un hapax dans la *Collection*. C'est un terme épique et ionien ; cf. *Iliade* II, v. 424 et Hérodote I, 180 dans une expression analogue : τὸ γὰρ μέσον αὐτῆς ποταμὸς διέργει (διέργει C : διείργει cett.), « un fleuve divise Babylone en son milieu ». Le mot a été remplacé par son synonyme plus courant dans la branche de M. Depuis Littré, les éditeurs ont choisi à juste titre la leçon de Θ, sauf Wilamowitz dont le choix (διαιρεῖ) est difficilement compréhensible. Le terme technique μῆνιγξ désigne la membrane en général ; cf. *Lieux dans l'homme*, c. 2, Joly 40, 12 sq. (= Potter VIII, 22, 17 sq. = Littré VI, 280, 2) : « il y a trois membranes qui protègent les yeux » ; mais la plupart des emplois dans la *Collection hippocratique* concernent déjà les membranes du

cerveau ; voir *Index Hippocraticus*, s.v. μῆνιγξ. On peut s'étonner que l'auteur ne mentionne pas ici les deux membranes du cerveau comme *Lieux dans l'homme*, c. 2, Joly 40, 19 sq. (= Potter VIII, 22, 29 sq. = Littré, *ibid.*, 280, 7-9). Mais la description n'est pas faite pour elle-même ; elle est préparatoire à l'exposé sur la pathologie. Ce qui est passé sous silence n'est donc pas nécessairement signe d'ignorance.

6. Διότι a le sens (non attesté dans les dictionnaires usuels ; voir toutefois *Index Hippocraticus*, s.v. διότι I, 2) de « c'est pourquoi », comme διό. Comparer *Ancienne médecine*, c. 9 (Jouanna 128, 9 = Littré I, 588, 13 app. crit.). Le terme est particulièrement bien attesté en ce sens dans *Airs, eaux, lieux* (5 fois ; voir éd. Jouanna, p. 200, n. 5 = p. 270). Cet emploi de διότι donné régulièrement par M dans le traité face à διό de θ (4 fois ; outre ce c. 3, 2, voir c. 17, 1, 2 et 3) me paraît être une *lectio difficilior* négligée à tort par les éditeurs. Il est un passage du *Régime* (c. 8, Joly CMG 132, 11 = Littré VI, 482, 11) où διότι de M face à ὅτι de θ représente la leçon de l'archétype, car la branche de θ avait aussi ΔΙΟΤΙ mal lu ΑΙ ΟΤΙ (mélecture d'onziale et mécoupure). La fréquence de cet emploi de διότι dans *Airs, eaux, lieux* et *Maladie sacrée* est un argument supplémentaire en faveur de la parenté entre ces deux traités ; voir déjà J. Jouanna, compte rendu de G. Lanata, « Linguaggio... », dans *REG*, 83, 1970, p. 255. A. Rivier, « Contamination primaire... » (1972), p. 28, n. 62, affirme péremptoirement que dans trois passages au moins sur quatre (c. 3, 2, c. 17, 1 et 17, 3) de *Maladie sacrée*, « θ impose la leçon διό » ; c'est accorder une confiance trop grande au caractère conservateur du manuscrit.

7. Depuis Καὶ φλέβες jusqu'à la fin du c. 4 (12, 19 sq.) περὶ μὲν τῶν φλεβῶν οὕτως ἔχει, l'auteur expose l'anatomie et la physiologie des vaisseaux ; voir aussi c. 17, 3 (31, 1 sq.). C'est l'une des descriptions les plus importantes des vaisseaux sanguins dans la *Collection hippocratique*. Comparer la description de *Nature de l'homme*, c. 11, Jouanna 192, 15-196, 10 (= Littré VI, 58, 1-60, 14), reproduite dans *Nature des os*, c. 9 (Duminil 144, 18-146, 16 = Littré IX, 174, 13-178, 2) et dans Aristote, *Hist. anim.* III, 3, 512 b 12-513 a 7 où elle est attribuée à Polybe. Voir aussi la description d'*Épidémies II*, 4, 1, Littré V, 120-124, reproduite dans *Nature des os*, c. 10, Duminil 147, 1-149, 10 (= Littré IX, 178-180) et les autres descriptions conservées dans *Nature des os*, c. 2 à 8, Duminil 141, 3-144, 17 (= Littré IX, 168-170) et c. 11 à 19, Duminil 149, 11-158, 19 (= Littré *ibid.*, 182, 1-197, 11). Voir enfin les descriptions de *Lieux dans l'homme* c. 3, Joly 40-42 (= Potter VIII, 22-26 = Littré VI, 280-282) et de *Chairs*, c. 5, Joly 191, 13-192, 8 (= Potter 138, 22-140, 19 = Littré VIII, 590, 5-23). En dehors de la *Collection hippocratique*, comparer, pour la période contemporaine de *Maladie sacrée*, la description de Diogène d'Apolonie conservée par Aristote, *Hist. anim.* III 2, 511 b 31-512 b 11 (= DK 64 B 6) ; voir *Notice*, p. LXVII. Toutes ces descriptions sont fort

diverses et varient considérablement sur le rôle à accorder au cerveau ou au cœur. La description dans *Maladie sacrée* présente les caractéristiques suivantes : absence de distinction entre veines et artères et d'un système circulatoire, ce qui est généralement le cas dans la *Collection hippocratique* ; rôle secondaire accordé au cœur qui n'est mentionné qu'incidemment ; importance du cerveau où aboutissent les vaisseaux venus de tout le corps ; distinction entre un bas et un haut par rapport aux deux centres constitués par le foie et la rate (ces deux organes sont le point de départ du système des vaisseaux) ; distinction entre la droite et la gauche : gros vaisseau partant du foie et aboutissant au pied droit et au lobe droit du cerveau ; gros vaisseau partant de la rate et aboutissant au pied gauche et au lobe gauche du cerveau, sans croisement des vaisseaux. Entre la droite et la gauche il y a symétrie, mais avec une supériorité de la droite sur la gauche : le vaisseau de gauche est plus fin et moins fort que celui de droite. Cette différence aura de l'importance dans l'explication de la maladie dite sacrée (voir c. 10, 1). Sur les systèmes des vaisseaux dans la *Collection hippocratique*, voir M.-P. Duminil, *Le sang, les vaisseaux, le cœur dans la Collection hippocratique. Anatomie et physiologie*, Paris, 1983 (pour le système des vaisseaux dans *Maladie sacrée*, voir p. 84-86, avec la planche, p. 85).

8. La dénomination technique ἡ κοίλη φλέψ, littéralement « le vaisseau creux » (qui est à l'origine de la dénomination moderne « veine cave ») se rencontre dans deux autres descriptions de la *Collection hippocratique* : *Lieux dans l'homme*, c. 3, Joly 42, 5 (= Potter VIII, 26, 4 sq. = Littré VI, 282, 9) τὴν κοίλην φλέβα καλεομένην ; *Chairs*, c. 5, Joly 191, 20 sq. (= Potter 140, 3 = Littré VIII, 590, 11) τῇ δὲ (sc. φλεβί) κοίλῃ φλέψ. Mais comme les trois systèmes sont différents, le vaisseau ainsi dénommé ne représente pas la même réalité anatomique. Pour l'auteur des *Chairs*, la κοίλη φλέψ part du cœur et non du foie comme ici. Selon Galien, la dénomination « vaisseau creux » (κοίλη φλέψ) est synonyme de « vaisseau du foie » (ἡπατῖτις) ; voir par exemple *De placitis Hippocratis et Platonis* VIII 1, 33 (éd. de Lacy II, 488, 8-10) : οἱ μὲν πλεῖστοι τῶν ἱατρῶν κοίλην ὀνομάζουσι διὰ τὸ μέγεθος, Ἱπποκράτης δὲ καὶ ὅσοι τὰ τοῦτου πρεσβεύουσιν ἡπατῖτιν ἀπὸ τοῦ σπλάγχχνου προσονομάζουσιν, ὅθεν ἐκπέφυκεν.

9. φρενῶν Dietz : φλεβῶν ΘM. La correction de Dietz a été adoptée par tous les éditeurs qui l'ont suivi. Elle est excellente. L'expression διὰ τῶν φρενῶν est très fréquente dans les descriptions des vaisseaux de la *Collection hippocratique* ; voir par exemple *Épidémies II*, 4, 1, Littré V, 120, 14 sq. ; cf. aussi *Lieux dans l'homme*, c. 3, Joly 42, 8 (= Potter VIII, 26, 7 sq. = Littré VI, 282, 11 sq.) ; *Chairs*, c. 5, Joly 191, 25 (= Potter VIII, 140, 8 = Littré VIII, 590, 14 sq.) ; *Nature des os*, c. 2, Duminil 141, 3 (= Littré IX, 168, 16) ; c. 18, Duminil 157, 10 et 158, 3 (= Littré *ibid.*, 194, 13 et 20). La confusion dans un exem-

plaire en onciale de ΦΡΕΝΩΝ / ΦΛΕΒΩΝ est d'autant plus vraisemblable qu'elle s'est produite ailleurs dans une seule branche de la tradition (cf. c. 7, 9 = 16, 8 φρένας recte M : φλέβας Θ).

Page 12.

1. Après l'anatomie, voici la physiologie. Les vaisseaux, selon ce médecin, véhiculent non seulement le sang, mais aussi l'air, ce qui est une croyance généralement partagée par les médecins et les savants aux V^e et IV^e siècles (*Collection hippocratique*, Empédocle, Aristote, Platon). Pour la physiologie de l'air dans le traité de la *Maladie sacrée*, voir en particulier M.-P. Duminil, *Le sang...*, (1983), p. 255-258. Puisque nous insufflons par ces vaisseaux « la majeure partie du souffle », et non la totalité, cela suppose, de façon implicite, l'existence d'une respiration par l'ensemble du corps à travers la peau, même si elle est faible. Ce passage serait à verser au dossier difficile de la « perspiration » dans la médecine hippocratique ; voir A. Debru, *Le corps respirant. La pensée physiologique chez Galien*, Brill, Leiden, 1996, p. 180 sqq.

2. Au pluriel, le terme ἀναπνοαί désigne de façon concrète les passages par où le souffle (πνεῦμα) est inspiré ; même emploi en c. 9, 2 ; et dans le reste de la *Collection*, voir *Semaines*, éd. Roscher 79, 18 sq. (διὰ τῶν ἐν κεφαλῇ ἀναπνοῶν) = *Aphorismes* VIII, 12, Littré VIII, 672, 28 sq. ; voir aussi Diodore de Sicile II, 12, 2 (ταῖς ἀναπνοαῖς). Sur le sens ambigu du verbe ἀναψύχω, « redonner du souffle » et « rafraîchir », voir J. Jouanna, « Le souffle, la vie, le froid : remarques sur la famille de ΨΥΧΩ d'Homère à Hippocrate », *REG*, 100, 1987, p. 221 sq. L'air inspiré est frais et la fonction de la respiration est, au moins en partie, de rafraîchir la chaleur interne ; comparer c. 7, 4 (15, 16) διαψύχει ; voir aussi Platon, *Timée*, 70 c : le poumon recevant l'air et la boisson refroidit (ψύχουσα) le cœur.

3. L'air n'a pas uniquement pour fonction de refroidir ; il est aussi perpétuellement en mouvement dans les vaisseaux et assure le mouvement du corps. L'arrêt localisé de l'air entraîne des perturbations localisées : impotence et engourdissement. L'infinitif χωρεῖν (cf. M) est la *lectio difficilior* face à l'indicatif de la vulgate (χωρεεῖ vel χωρεῖ) et de Θ (ἀναχωρεεῖ). Il dépend d'un verbe de nécessité sous-entendu dans le membre de phrase positif (ἀλλὰ κτλ.) à tirer du membre de phrase négatif : « il n'est pas possible que (Οὐ... οἷόν τε)..., mais (il est nécessaire que)... » ; même syntaxe dans *Airs, eaux, lieux*, c. 9, Jouanna 208, 17-19 (avec la note 1 de la page 209 = p. 280) ; le rapprochement a déjà été fait par Grensemann, p. 70 (app. crit.).

4. Quelle est la cause de l'engourdissement ? l'arrêt de l'air (τὸ πνεῦμα M) ou du sang (τὸ αἷμα Θ) ? Comme le sang est en mouvement ainsi que l'air dans les vaisseaux, et que l'interruption de l'un entraîne l'interruption de l'autre, les deux leçons sont possibles. Pour

des troubles dus à l'interruption des mouvements de l'air, comparer *Régime dans les maladies aiguës* (App.), c. 4, Littré II, 404, 8 = c. 7 Joly 71, 1 et Potter VI 268, 8 (πνευμάτων ἀπολήψεις ἀνὰ τὰς φλέβας) et c. 14, *ibid.*, 468, 11 = c. 37 Joly 85, 21 et Potter VI 300, 15 (διὰ φλεβῶν πνευμάτων ἀπολήψεις), où le substantif ἀπόληψις correspond au verbe ἀποληφθῆ de *Maladie sacrée*. Pour des engourdissements dus à des perturbations du mouvement du sang, comparer *Maladies des jeunes filles* c. 1, Flemming-Hanson 249, 3-6 (= Littré VIII, 466, 19-468, 2) : « Quand on est resté longtemps assis (καθημέvou), le sang provenant des hanches et des cuisses, chassé par compression (ἀποπιεχθέν) dans les jambes et les pieds provoque l'engourdissement (νάρκη), et à la suite de l'engourdissement les pieds deviennent impotents (ἀκρατές) pour la marche. » Toutefois la cohérence du développement invite à choisir ici l'air. Pour le terme désignant l'engourdissement, la forme νάρκα de Θ (face à νάρκη M) est probablement la *lectio difficilior* ; voir J. Jouanna, *Hippocrate. Maladies II*, Paris, 1983, p. 142, n. 2.

5. Cette phrase sur la maladie qui atteint les phlegmatiques et non les bilieux est une répétition de c. 2, 3. Pour éviter la répétition et mieux insérer la phrase dans le contexte, Wilamowitz, « Die hippokratische Schrift... » (1901), p. 7 (suivi par Nörenberg, p. 34), a supprimé τοῖσι δὲ χολώδεσιν οὐ. Mais cette formulation est bien dans le style de l'auteur ; comparer c. 15, 4 (28, 9 sq.) : τοῦτο δὲ πάσχουσιν οἱ χολώδεις, οἱ δὲ φλεγματώδεις οὐ. Si l'auteur repart de sa formulation du c. 2, c'est pour en donner la raison dans le long développement qui suit. La maladie est causée par un flux de phlegme dans les deux grands vaisseaux principaux (c. 7). Le c. 5 explique comment on devient phlegmatique, s'il n'y a pas eu une purgation suffisante du cerveau avant la naissance, et comment on est sujet à la maladie sacrée si, étant phlegmatique, il n'y a pas eu de purgation après la naissance.

P. 13.

1. Pour comprendre le sens de ἀνθεῖ lors de la purgation prénatale, il faut le mettre en relation avec ἐξανθεῖ (c. 5, 3 = 13, 13) employé à propos de la purgation postnatale (qui peut servir de substitut à la précédente). Le verbe ἐξανθεῖ a pour sujet ἔλκεα : « des boutons sortent ». Le verbe signifie littéralement « fleurir, bourgeonner ». Il appartient à la série de termes issus du domaine des plantes qui sont employés métaphoriquement dans le domaine médical ; cf. pour la *Collection hippocratique* les termes ἐξάνθημα et ἐξάνθησις. Ces boutons qui sortent après la naissance permettent une purgation du phlegme. De même avant la naissance le cerveau se purge et « fait efflorescence » (ἀνθεῖ) en se couvrant de « boutons » ; comparer l'emploi du composé ἐπανθέω dans *Épidémies* V, c. 43 Jouanna-Grmek 78, 2 à propos d'une rugosité qui « faisait efflorescence »

(ἐπὶ νῦν) sur la langue ; voir l'emploi métaphorique du substantif ἄνθος dans *Prénotions coaques* 416, Littré V, 678, 2 (προσώπου ἄνθη, « boutons sur le visage »). Ce sens métaphorique du simple ἀνθέω dans la langue médicale est remarquable ; il n'a pas apparemment d'équivalent ailleurs. Il signifie d'ordinaire « fleurir » au sens de « être plein de vigueur » en parlant d'une maladie, d'une fièvre ou d'une humeur ; voir *Index Hippocraticus*, s.v. ἀνθέω I. Sur l'emploi médical de la famille ἄνθος, voir I. Dönt, *Die Terminologie von Geschwür, Geschwulst und Anschwellung im Corpus Hippocraticum*, Diss. Vienne, 1968, p. 42 et 74 ; F. Skoda, *Médecine ancienne et métaphore*, Paris, 1988, p. 191-194 (nuancer toutefois p. 192 : « le verbe dénominatif ἀνθέω 'pousser' ne donne lieu à aucune métaphore médicale » : nous en avons un exemple dans notre passage ; il paraît donc exceptionnel).

2. Le développement sur la purgation du cerveau est construit avec rigueur malgré la souplesse de l'exposé :

1. La purgation prénatale se produit (13, 2 ἐν ταύτῃ... τῇ καθάρσει)
 - a) elle se produit régulièrement (13, 2-5 ἦν μὲν — ἔχει)
 - b) elle est excessive :
 - α. flux excessif et fonte abondante provenant du cerveau tout entier (13, 5-8 ἦν δὲ πλέονα — ἀνέξεται)
 - β. fonte abondante provenant d'une seule partie de la tête (13, 8-10 ἦν δὲ ἀπὸ ἐνὸς... ἔχη)
2. La purgation prénatale ne se produit pas (13, 10 sq. ἦν δὲ κάθαρσις μὴ ἐπιγένηται)
 - a) elle est remplacée par une purgation postnatale (13, 12 καὶ οἷσι μὲν...)
 - b) il n'y a pas de purgation postnatale (13, 19 ὅσα δὲ...). C'est dans ce cas que les individus sont sujets à la maladie sacrée.

Bien que l'auteur ne précise pas au début le liquide qui flue, il s'agit du phlegme comme il le dit expressément plus loin (c. 5, 3 = 13, 16 τὸ φλέγμα). À cette purgation du cerveau avant ou après la naissance, on comparera la purgation annuelle du cerveau au printemps dans *Airs, eaux, lieux*, c. 10, Jouanna 215, 6-9 (= Diller 50, 5-7 = Littré II, 46, 13-15) : « le cerveau, au moment où il lui faudrait, avec le printemps, se relâcher et se purger (καθαίρεσθαι) par le coryza et l'enrouement ».

4. Pour la syntaxe de ὅπως ἂν καὶ τῆς ἀποτήξιος ἔχη, comparer c. 6, 3 (14, 14 sq.) ὅπως ἂν καὶ τοῦ πλήθους ἔχη. C'est un génitif de relation avec ἔχειν + adverbe ; cf. aussi c. 1, 3 (3, 7 sq.) ὧν οὐ θαυμασιῶς γ' ἔχουσι. Voir Kühner-Gerth, *Ausführliche Grammatik...*, II, 1, p. 382-384 avec les exemples de la page 383 : Platon, *Gorgias* 470 e οὐ γὰρ οἶδα παιδείας ὅπως ἔχει, *République* III 389 c ὅπως... πράξεως ἔχει ; voir aussi E. Schwyzer-A. Debrunner, *Griechische*

Grammatik II, p. 132 (génitif de relation avec verbes d'état). Pour cette construction dans la *Collection hippocratique*, voir les nombreux exemples recensés dans *Index Hippocraticus*, s. v. ἔχω A II, 1 c α (p. 354, col. 2).

6. τὸν ἄλλον χρῶτα M Littré Ermerins Reinhold : τὸν χρῶτα θ Jones Grensemann Lipourlis. Malgré les éditeurs modernes, il n'y a pas lieu de préférer la leçon de θ à celle de M qui est la *lectio difficilior*. Les petits enfants sont couverts de boutons particulièrement à la tête et aux oreilles (car c'est le cerveau qui se purge ainsi), mais aussi sur le « reste de la surface du corps », car les autres parties du corps se purgent aussi (ce qui est dit expressément pour la purgation prénatale au début du chapitre (13, 1) : ὥσπερ τὰ ἄλλα μέλεα).

8. (ταῦτα) μὲν. Bel exemple de μὲν apodotique reprenant en tête de la principale le μὲν de la relative (οἷσι μὲν) ; cf. aussi c. 7, 1 (15, 15). Dans le second membre de l'antithèse, δέ apodotique (c. 5, 4 = 14, 1 τούτοις δέ) en tête de la principale reprend également δέ de ὅσα δέ. Cet exemple d'une double reduplication de μὲν... δέ est à ajouter aux quelques exemples donnés par J. D. Denniston, *The Greek Particles*, p. 385 sq.

9. ἀφίει θM (lire plutôt ἀφιεῖ) : ἀπίει Grensemann. Grensemann (p. 106, qui s'inspire de la note de H. Diller, *Die Überlieferung der hippokratischen Schrift ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ ΥΔΑΤΩΝ ΤΟΠΩΝ...* (1932), p. 18, n. 45) critique la leçon des manuscrits en disant que l'emploi intransitif de ἀφίημι n'est pas attesté et justifie sa conjecture ἀπίει en notant que cette forme, qu'il rattache à ἀπίνεαι (voir son *Index verborum*), est reprise ensuite par προέρχεται et en citant la glose d'Hésychius ἀπίειν ἀπέρχεται. Il a été suivi par Lipourlis (p. 130 et n. 54). Il s'agirait donc d'une forme thématique de εἶμι « aller » (formée à partir des personnes à radical -ι- qui a été généralisé) dont on commencerait à trouver des exemples dans l'ionien d'Hippocrate, non seulement ici, mais aussi dans *Airs, eaux, lieux*, c. 9, Jouanna 210, 1 (= Littré 38, 17 = Diller 44, 25) διειεῖ (Cornarius : διειεῖ V δίδεισι Wilamowitz δίδει propos. Diller) καὶ ἐξουρεῖται, où Diller propose de lire δίδει troisième personne thématique de δίδειμι. Le dossier a été repris et complété par V. Schmidt, *Sprachliche Untersuchungen zu Herondas*, Berlin, 1968, p. 128-129 (référence due à A. Anastassiou). Schmidt ajoute un exemple des *Glandes*, c. 7, Littré VIII, 562, 9 : προῖει ἐς τὸ οὖς et voit une imitation dans Arétée de Cappadoce III 5, 4 (éd. Hude 40, 7) διεξίει χολή ἄνωθεν ἢ κάτωθεν. Mais les formes hippocratiques sont très ambiguës. On peut les interpréter comme des formes thématiques de ἵημι, que l'on adopte ou non une accentuation contracte ; voir déjà ma note à *Airs, eaux, lieux*, c. 9 (p. 210, n. 1 = p. 281) ; dans le cas de *Maladie sacrée*, les manuscrits orientent nettement vers cette solution, si l'on ne corrige pas. Quant à l'exemple de *Glandes*, c. 7, il est rangé dans l'*Index Hippocraticus*, non sans raison,

sous προῖημι I. act. 2. intr. Le sens intransitif de l'actif προῖημι est bien attesté dans *Prénotions coaques*, c. 136, Littré V, 610, 17 à propos de l'urine et des excréments (προιέντα AIR : προιόντα Littré) ; la correction de Littré dans *Prénotions coaques* est aussi inutile que celle de Grensemann dans notre passage. Et même si l'on corrige en ἀπιει (et plutôt ἀπιεῖ), il est possible d'y voir la forme ionienne avec psilose de la 3ème personne du singulier de ἀφίημι ; voir Hérodote VI, 62 ἀπιεῖ Legrand : ἀπίει PORSV ἀπίησι ABC. Pour un emploi intransitif d'un composé de ἵημι à propos d'un fleuve qui se jette dans la mer, voir Thucydide II, 102 (ἐς θάλασσαν διεξιείς). Cela étant dit, deux constructions sont possibles : la première est de faire de τὸ φλέγμα le sujet de ἀφιεῖ et de ἐκκαθαίρεται « le phlegme s'évacue et se purge » en admettant l'emploi intransitif de ἵημι et de ses composés. La seconde solution, adoptée ici dans la traduction, est de donner aux deux verbes le même sujet que le verbe précédent, c'est-à-dire « les petits enfants » (τὰ παιδία) : « car à ce moment-là ils évacuent et se purgent du phlegme dont ils auraient dû se purger dans la matrice ». Dans ce cas, le verbe ἀφιεῖ a un sens transitif, car τὸ φλέγμα en est le complément d'objet direct. Pour la construction de (ἐκ)καθαίρεται (passif) avec un sujet de personne et avec l'accusatif de la matière expulsée, voir *Index Hippocraticus*, s.v. καθαίρω II.2. (- c. acc. materialium expulsarum) et ἐκκαθαίρω II. 1. b (- c. acc.) ; sur cette construction, voir déjà J. Jouanna, éd. *Nat. hom.* (1975), note à 176, 13 et à 184, 8 et éd. *Maladies II* (1983), p. 146, n. 1.

10. La variante καθαρθέντα M : παιδευθέντα θ est embarrassante. Toutes les éditions avant Grensemann, même après connaissance de la leçon de θ, ont adopté la leçon καθαρθέντα de M (Littré, Ermerins, Jones). Grensemann a choisi la leçon de θ qu'il traduit par : « Kinder, die auf diese Weise aufgewachsen sind ». Lipourlis est revenu à la leçon de M. Avant Grensemann, A.-J. Festugière considérait déjà que θ a la bonne leçon et il traduit : « et les enfants qui ont été corrigés ainsi ». Il est vrai que la leçon de θ paraît théoriquement être une *lectio difficilior*, car on ne voit pas comment un scribe lisant καθαρθέντα après καθαρθῆναι dans son modèle aurait pu changer en παιδευθέντα. Du sens premier d'« être élevé », on peut passer à un sens affaibli de « passer son enfance », « grandir », sens choisi ici par Grensemann ; voir Euripide, *Ion*, v. 953 « c'est dans la maison d'Hadès qu'il passe son enfance (παιδεύεται) » et Sophocle, *Œdipe à Colone*, v. 562 « je sais moi aussi que j'ai passé mon enfance (ἐπαιδεύθην) à l'étranger comme toi ». Mais ce sens n'est vraiment pas très séduisant dans le contexte. Le sens choisi par A. J. Festugière est plus énergique. Il commente sa traduction en disant : « Ici encore θ a la bonne leçon : les éruptions purifiantes de la petite enfance sont bien la 'correction' d'un premier état defectueux. » S'il est vrai que, même à l'époque classique, παιδεύειν peut signifier « corriger » (cf. Sophocle, *Ajax*, v. 595, et

voir LSJ s.v. III), est-il possible d'employer ce verbe à propos d'une « correction » qui ne vient pas de l'éducation, mais de la nature ? En définitive, je préfère en rester à la leçon de M et de la vulgate. On peut se demander si la leçon de θ ne vient pas d'un $\pi\alpha\iota\delta\iota\alpha$ mis au-dessus de la ligne (pour expliciter l'article $\tau\acute{\alpha}$) qui aurait entraîné la variante. Cette purgation du cerveau, qui est ici naturelle, est provoquée chez les Libyens nomades par une opération, comme le rapporte Hérodote (IV, 187, 2) : « Quand leurs petits enfants ont atteint l'âge de quatre ans, ils leur brûlent avec de la laine non dégraissée les vaisseaux du sommet de la tête, et quelques-uns ceux des tempes, afin d'éviter qu'à l'avenir le phlegme s'écoulant de leur tête ne détériore leur santé ; et c'est pour cette raison, prétendent-ils, qu'ils sont tout à fait sains ».

11. L'emploi de $\kappa\alpha\theta\alpha\rho\acute{o}\varsigma$ ici n'est pas à mettre en rapport avec $\kappa\alpha\theta\alpha\rho\eta\nu\alpha\iota$ qui précède, ni plus généralement avec tous les termes de la famille de $\kappa\alpha\theta\alpha\iota\rho\omega$ employés dans l'ensemble du chapitre. Car les individus dont il est question sont justement ceux qui ne connaissent aucune purgation ni prénatale ni postnatale. $\kappa\alpha\theta\alpha\rho\acute{o}\varsigma$ se comprend ici par opposition à ceux qui ont des ulcères sur le corps ; ils ont la peau « nette », car elle est exempte d'ulcères.

P. 14.

2. Le terme $\tilde{\alpha}\sigma\theta\mu\alpha$ (vel $\tilde{\alpha}\sigma\theta\mu\alpha$) n'a pas encore le sens technique d'asthme. Il désigne des difficultés respiratoires, particulièrement la respiration précipitée, l'essoufflement. L'emploi de ce terme chez Hippocrate a été souvent commenté par Galien. Voir par exemple *Commentaire aux Aphorismes* III, 26 (éd. Kühn XVII B 633) : « Les Grecs appellent ainsi la respiration précipitée, comme il arrive aux coureurs ou à ceux qui d'une autre façon quelconque sont amenés à un mouvement violent ; chez ces gens-là cela survient à cause de l'exercice lui-même, l'être vivant ayant besoin de beaucoup de souffle ; mais chez ceux qui l'ont sans faire d'exercice, cela est dû à l'étroitesse des cavités dans le poumon ». Pour d'autres références aux explications du terme par Galien, voir Foes¹, s.v. $\tilde{\alpha}\sigma\theta\mu\alpha$. On peut hésiter entre le pluriel donné ici et quelques lignes plus bas (14, 10) par M, et le singulier donné par θ . D'un côté on peut penser que le pluriel donné par M est la *lectio difficilior* ; comparer pour le pluriel *Airs, eaux, lieux* c. 3, Jouanna 191, 2 = Diller 28, 11 = Littré II, 18, 4 ($\epsilon\pi\iota\pi\acute{\iota}\pi\tau\epsilon\iota\nu$ $\sigma\pi\alpha\sigma\mu\omicron\upsilon\varsigma$ $\kappa\alpha\iota$ $\tilde{\alpha}\sigma\theta\mu\alpha\tau\alpha$), *Aphorismes* III, 22 (Jones IV, 130, 5 sq. = Littré IV, 496, 7), 26 (Jones *ibid.*, 130, 23 = Littré *ibid.*, 498, 5), 30 (Jones, *ibid.*, 132, 18 = Littré *ibid.*, 500, 12), *Nature de la femme* c. 68, Littré VII, 202, 13, etc. Mais d'un autre côté, la comparaison avec les autres traités où l'on trouve conjointement les difficultés respiratoires et l'orthopnée (comme ici en 14, 10) invite à préférer le singulier $\tilde{\alpha}\sigma\theta\mu\alpha$ (*sic*) de θ (lege $\tilde{\alpha}\sigma\theta\mu\alpha$) dans ce couple. Comparer *Maladies II* 2, c. 58 (c. 47) Jouanna 197, 12 (= Potter V 300, 17 sq. = Littré VII, 90, 11)

ὀρθόπνοια καὶ ἄσθμα ; *Épidémies VII*, c. 6 Jouanna-Grmek 55, 11 (= Littré V, 376, 17) ὀρθόπνοια δὲ καὶ ἄσθμα. De plus, si l'on adopte le singulier de **θ** non seulement en 14, 10, mais aussi en 14, 4, la reprise en composition annulaire de παλμός... καὶ ἄσθμα (14, 4 sq.) par τοῦ παλμοῦ καὶ τοῦ ἄσθματος (14, 14) est plus nette. Je préfère, en définitive, le singulier de **θ**.

3. L'auteur explique la gibbosité infantile (ou cyphose) par la dyspnée. Même explication dans *Aphorismes VI*, 46 (Jones IV, 188, 25 sq. = Littré IV, 574, 10 sq.) : « Ceux qui deviennent bossus (ὕβοί) à la suite de dyspnée ou de toux avant la puberté meurent. » En revanche dans le traité des *Articulations*, c. 41, Kühlewein II, 164, 9 sqq. (= Littré IV, 178, 2 sqq.), la dyspnée (178, 9 δύσπνοοι) est la conséquence de la gibbosité survenue chez l'enfant à la suite de maladies, et non la cause. M. Michler a consacré un long article à cette gibbosité infantile dans *Maladie Sacrée* et dans *Articulations* (« Die Krüppelleiden in 'De Morbo sacro' und 'De articulis' », *Sudhoffs Archiv* 45, 1961, p. 303-328). Mais il considère de façon surprenante la cyphose dans le traité de la *Maladie sacrée* comme une affection innée (p. 314 : « eine angeborene Kyphosen- oder wahrscheinlicher Kyphoskoliosenbildung »). Pourtant, le contexte indique clairement que c'est une cyphose acquise pendant l'enfance ; voir déjà la critique de Roselli (1996), p. 99, n. 64. Selon M. D. Grmek, *Les maladies à l'aube...* (1983), p. 286-288, une telle gibbosité est susceptible du diagnostic rétrospectif de la tuberculose.

4. Cette phrase donne l'explication pathologique qui sera fondamentale aussi pour expliquer la maladie sacrée (cf. c. 7, 8). Les perturbations essentielles résultent de flux de phlegme qui descendent du cerveau et pénètrent dans les vaisseaux du corps. Le phlegme, étant une humeur froide, refroidit le sang qui est une humeur chaude ; ce refroidissement perturbe le mouvement normal du sang et entraîne, de ce fait, une perturbation du mouvement de l'air dans le corps, sans compter que le flux de phlegme peut obstruer les voies par lesquelles le souffle pénètre en l'homme. La différenciation des affections provient essentiellement de la direction que prennent les flux descendants de phlegme, mais aussi de leur quantité, de leur fréquence et de leur nature. C'est ainsi que l'auteur distingue trois grandes affections auxquelles il n'accorde pas la même attention. Il y a ici un déséquilibre entre la description de l'affection du cœur et du poumon à laquelle il accorde un développement assez long et l'affection du ventre qu'il expédie en une seule phrase, pour se consacrer ensuite à ce qui est central dans son propos, la crise de la maladie dite sacrée.

5. La ponctuation adoptée ici diffère de la ponctuation traditionnelle. On a fait de οὐ γὰρ — ἐθέλει une parenthèse donnant la raison des difficultés respiratoires et non le début d'une nouvelle phrase. En effet la subordonnée ἄχρι κρατηθῇ indique le moment jusqu'auquel

durent tous les symptômes (bondissement des vaisseaux, palpitations du cœur, difficultés respiratoires), et non pas seulement le symptôme relatif à la respiration. Ainsi donc ἄχρι κρατηθῆ ne dépend pas de οὐ... δέχεται, mais des verbes πηδῶσι..., πάλλεται ὥστε... ἐπιπίπτειν. Les symptômes de la crise (quand le phlegme flue sur le poumon et le cœur) sont décrits avec un vocabulaire technique qui se retrouve dans d'autres écrits hippocratiques : battement des vaisseaux (πηδᾶν), palpitations (πάλλεσθαι, παλμός), difficultés respiratoires (ἄσθμα vel ἄσθματα) et orthopnée (ὀρθόπνοια). Pour ἄσθμα et le couple ἄσθμα/ὀρθόπνοια, voir p. 14, n. 2.

8. L'emploi de ἐπίληπτος (adj. verbal de ἐπιλαμβάνω) à propos d'une affection qui n'est manifestement pas l'épilepsie indique clairement que le terme n'est pas encore spécialisé dans le sens d'« épileptique ». Au V^e siècle, le verbe peut s'employer à propos de n'importe quelle maladie ; voir Sophocle, *Antigone*, v. 732 (Créon à Hémon à propos d'Antigone) : Οὐχ ἦδε γὰρ τοιᾶδ' ἐπείληπται νόσῳ ; « N'est-elle pas, de fait, prise par une telle maladie ? » (à savoir la maladie d'avoir de la vénération pour les méchants). C'est seulement à partir du IV^e siècle que ἐπίληπτος se spécialisera dans ce sens ; cf. Théophraste, *Caractères* XVI, 14 ; voir *Notice*, p. xxiv sq.

9. Pour les diarrhées provoquées par un flux de phlegme se portant sur le ventre, comparer *Maladies IV*, c. 35 Joly 88, 10-13 (= Littré VII, 550, 3-5) : « Le mieux serait que le phlegme se portât sur le ventre (ἐς τὴν κοιλίην) ; car il sortirait avec les excréments ; étant en grande quantité, il les humecterait ; en petite quantité, il ne le ferait pas. » *Lieux dans l'homme*, c. 41 Joly 70, 21 sq. (= Littré VI, 332, 8 sq.) : « Quand le phlegme parvient dans le ventre (ἐς τὴν κοιλίην), une purgation se produit. »

10. C'est le chapitre central où sont énumérés et expliqués les différents symptômes de la crise d'épilepsie : elle est due à un flux de phlegme dans les deux gros vaisseaux décrits déjà au c. 3, 3-5. L'auteur énumère les symptômes (c. 7, 1), puis les reprend un à un pour les expliquer (c. 7, 2-10), avant d'en venir à la double issue possible de la crise (c. 7, 11). Cette explication rationnelle de la crise doit être comparée et opposée à celle que l'on a dans le traité des *Vents*, c. 14, Jouanna 121, 6-124, 10 (= Littré VI, 110, 14-114, 12) ; voir *Notice*, p. XLIX. Trois des huit symptômes donnés ici ont leur parallèle dans le traité des *Vents* : convulsions (123, 5 : τὸ σῶμα πανταχόθεν ἔλκεται), privation de sensations (123, 8 sq. : ἀναίσθητοι πάντων ; cf. 122, 15 sq. ἀπόλλυται... ἢ φρόνησις), écume à la bouche (123, 11 sq. ἀφροὶ δὲ διὰ τοῦ στόματος). Deux des huit symptômes (grincement des dents et écume à la bouche) sont mentionnés aussi comme caractéristiques de la crise d'épilepsie (appelée « maladie d'Héraclès ») dans *Maladies des femmes I*, c. 7, Littré VIII, 32, 22 sq. En dehors de la *Collection hippocratique*, les symptômes énumérés ici

trouvent leur parallèle dans des descriptions de la crise d'épilepsie faites par des médecins plus tardifs, tels qu'Arétée de Cappadoce, (I, 5, III, 4, V, 5, VII, 4), Celse (III, 23 épilepsie appelée maladie « comitialis vel maior »), Galien, (*De locis affectis* III, 11, éd. Kühn VIII, 193 sq.), Caelius Aurelianus (*Maladies chroniques* I, 4), Alexandre de Tralles (I, 15), Aétios (VI 13-21), Paul d'Égine (III, 13) ou Paul de Nicée (voir *Notice*, p. 11). Pour la perte de la parole et l'étouffement, voir Arétée, I, 5 éd. Hude 4, 25-27 (ὥς ἐν πνιγὶ ἀφωνίῃ... πνίξ ὡς ἀπαγχομένῳ). L'écume à la bouche est le symptôme le plus distinctif selon Paul d'Égine (III, 13, éd. Heiberg I, 153, 9 sq. : ἐξαιρετον δὲ μάλιστα σημεῖον ἐστὶν αὐτῶν ὁ τοῦ στόματος ἀφρισμός) ; cf. Arétée de Cappadoce I, 5 (éd. Hude 5, 9 sq.) : « Ils crachent de l'écume (ἀφρόν) comme dans les grandes tempêtes la mer crache de l'écume (ἄχνην) » ; cf. Celse III, 23 : « ex ore spumae moventur ». Pour le symptôme des dents serrées, comparer Arétée I, 5 (éd. Hude 4, 15) avec une expression analogue ξυνερείδουσι (vel ξυνερείσουσι) οἱ ὀδόντες qui est vraisemblablement une réminiscence de *Maladie sacrée* (même emploi intransitif relativement rare du verbe συνερεῖδω) ; cf. Caelius Aurelianus, *Maladies chroniques* I, 4, 65 (« illisio dentium »). Pour la rétraction des mains, voir Arétée I, 5 (éd. Hude 4, 7 sq.) : χεῖρες δὲ οἱ σπασμῷ ξυνέρχονται. Et pour le mouvement des yeux *ibid.*, 4, 16 ὀφθαλμοὶ ἐνδεδινημένοι ; cf. Caelius Aurelianus, *Maladies chroniques* I, 4, 64 « vultus contortio vel oculorum ». Plus généralement, la description d'Arétée comprend aussi les deux derniers symptômes : perte de la conscience (I, 5, éd. Hude 4, 7 sq. : ἀναισθήτως... κεῖται ὄνθρωπος ; cf. *ibid.*, 4, 21 ἀναισθησίη) et déjection d'excréments (I, 5, éd. Hude 4, 31 : κοιλίης περίλυσις). Mais Arétée, tout en s'inspirant d'Hippocrate, offre une sémiologie plus détaillée : pour le dernier symptôme, il signale aussi des déjections involontaires d'urine ou parfois de sperme ; cf. aussi Paul d'Égine III, 13 (éd. Heiberg 153, 11 sq. : τισὶ δὲ αὐτῶν καὶ οὔρον ἀκουσίως ἐκκρίνεται καὶ κόπρος, ἐστὶ δὲ οἷς καὶ γόνος). On s'est demandé si la description de l'épilepsie des médecins du V^e siècle avant J.-C. avait inspiré les auteurs tragiques, et particulièrement Euripide dans son évocation de la folie d'Héraclès. De fait, c'est chez Euripide que l'on voit mentionné pour la première fois, dans les crises de folie, le symptôme de l'écume à la bouche caractéristique de l'épilepsie (*Médée*, v. 1173 sq. ; *Héraclès*, v. 934) ; il y a aussi le symptôme des yeux qui divergent (*Héraclès*, v. 868 et 990) avec l'emploi de l'adjectif διαστρόφους (v. 868) correspondant à *Maladie sacrée* διαστρέφονται (15, 1 sq. et 16, 2). Mais la description littéraire d'Euripide rassemble des symptômes de la folie qui ne correspondent pas à la seule crise d'épilepsie, si bien que l'Héraclès euripidéen n'est pas un représentant exact de ce que les médecins appellent la maladie d'Héraclès ; voir H. von Staden, « The

Mind and Skin of Heracles : Heroic Diseases » dans D. Gourevitch (éd.), *Maladie et maladies. Histoire et conceptualisation*, Mélanges M. Grmek, Genève, 1992, p. 131-150 ; A. Guardasole, *Tragedia e medicina...* (2000), p. 196-204.

P. 15.

1. Il a déjà été question des symptômes de la crise d'épilepsie lors de la présentation des adversaires (c. 1, 11). Certains sont communs, en particulier l'écume à la bouche (c. 1, 11 ἦν δὲ ἀφρὸν ἐκ τοῦ στόματος ἀφιῆ et c. 7, 1 ἀφρὸς ἐκ τοῦ στόματος ῥεῖ et 8 Ἀφρὸς δ' ἐκ τοῦ στόματος προέρχεται) et l'émission d'excréments (c. 1, 11 ἦν δὲ καὶ τῆς κόπρου τι παριῆ et c. 7, 1 ὑποχωρεῖ ἡ κόπρος κάτω et 9 Ἡ δὲ κόπρος ὑπέρχεται). La comparaison de ces trois derniers passages indique que l'omission de ἡ κόπρος en 7, 1 par θ est accidentelle. D'autres rapprochements sont également possibles. Les dents serrées au c. 7, 1 (οἱ ὀδόντες συνηρείκασι) sont vraisemblablement à mettre en parallèle avec c. 1, 11 (βρύχωνται) ; voir *supra*, p. 8, n. 2. Les convulsions du côté droit (c. 1, 11 κῆν τὰ δεξιὰ σπῶνται) sont à mettre en rapport avec les convulsions des bras : c. 7, 1 (15, 1) συσπῶνται et c. 7, 6 (15, 23) σπῶνται. Ce rapprochement a une certaine importance pour l'établissement du texte. Car Jones veut supprimer ici la phrase καὶ ταῦτα — ἀμφοτέρα, où se trouve justement la mention de l'apparition possible des symptômes du côté droit, en déclarant (p. 58, n. 6) : « It is surely a gloss ». Bien que la suppression de cette phrase ait eu un certain succès (cf. par exemple Chadwick-Mann, Diller, Lipourlis), on conservera le texte avec Grensemann. Que le flux de phlegme ait lieu à gauche ou à droite ou des deux côtés à la fois est tout à fait conforme à la description des vaisseaux donnée au c. 3 (il y a deux gros vaisseaux qui vont, l'un à droite, le vaisseau du cœur, l'autre à gauche, le vaisseau de la rate), et ces différentes possibilités de cheminement du flux se révéleront essentielles dans les développements suivants pour expliquer les traces laissées par la crise ou l'issue de la crise (c. 8, 2 ἐς ἀμφοτέρας τὰς φλέβας τὸν κατάρροον ποιήσεται ἢ ἐς τὰ ἐπὶ θάτερα ; c. 8, 4 ἐς τὰ δεξιὰ ; c. 9, 2 ἦν ἐπ' ἀμφοτέρα ὁ κατάρροος γένηται ἦν δ' ἐπὶ θάτερα μοῦνον ; c. 10, 1 Ἐς δὲ τὰ δεξιὰ μᾶλλον καταρρεῖ ἢ ἐς τὰ ἀριστερά). Cette distinction entre la droite et la gauche est d'autant plus importante pour l'auteur que le vaisseau de droite est plus gros que celui de gauche et que, par conséquent, les flux à droite sont plus dangereux qu'à gauche.

3. Le rôle de l'ensemble du développement sur le trajet de l'air et sa fonction dans les différentes parties du corps (c. 7, 3 et 4) est évident. L'auteur veut expliquer de cette façon deux symptômes de la crise, la perte de parole et la perte de conscience (c. 7, 1 ἄφωνός τε γίνεται... καὶ οὐδὲν φρονέουσιν repris à la fin de l'explication en c. 7, 5 ἄφωνον... καὶ ἄφρονα). Et l'explication générale est également évidente.

Le flux de phlegme pénétrant dans les gros vaisseaux empêche l'arrivée d'air et sa répartition dans le corps. Or l'air apporte à la fois l'intelligence et le mouvement (c. 7, 4 = 15, 19 τὴν φρόνησιν καὶ τὴν κίνησιν). C'est ainsi que le malade est privé de voix et d'intelligence. Mais l'auteur introduit une différence entre les fonctions de l'air suivant les parties du corps où il se dirige. On comprend bien que l'air pénétrant dans le ventre n'a d'autre fonction que de refroidir, alors qu'il a, dans d'autres parties du corps, la fonction d'assurer l'intelligence et le mouvement. Cependant le détail n'est pas clair : le passage est corrompu dans les manuscrits, comme on l'a remarqué surtout depuis Wilamowitz. Une première correction me paraît s'imposer, bien qu'elle n'ait pas encore été proposée. Devant ἄλλο (15, 16) il convient d'ajouter ἐς. On comparera par exemple *Airs, eaux, lieux*, c. 2 Jouanna 189, 11 sq. (= Diller 26, 19 sq. = Littré II, 14, 16 sq.) οὐκ ἐλάχιστον μέρος συμβάλλεται ἀστρονομίῃ ἐς ἡτρικὴν où la distinction entre l'accusatif seul et l'accusatif introduit par ἐς est nette. L'accusatif introduit par ἐς désigne ce à quoi le sujet contribue, tandis que l'accusatif seul est un accusatif d'objet interne désignant la manière dont le sujet contribue. Même dans le traité de la *Maladie sacrée*, cette construction est bien attestée au c. 17, 2 (30, 16 sq.) à propos des « oreillettes » qui ne contribuent en rien à l'audition (οὐδὲν ἐς τὴν ἀκοὴν συμβαλλόμενα). On retrouve l'accusatif d'objet interne (οὐδέν) et l'accusatif introduit par ἐς. Ici donc, pour dire que l'air parvenu dans le ventre « ne contribue point à autre chose », on écrira ἐς ἄλλο οὐδὲν συμβάλλεται. Comparer aussi dans *Vents*, c. 14 Jouanna 121, 10 (= Littré VI, 110, 17 sq.) τῶν ἐν τῷ σώματι συμβαλλομένων ἐς φρόνησιν « ce qui dans le corps contribue à la pensée ». Pour la construction de συμβάλλομαι, voir l'*Index Hippocraticus*, s.v. συμβάλλω III 1 *confero* ad alqd. La suite du texte est plus altérée. On a essayé de débusquer des interpolations et donc de procéder à des suppressions. Wilamowitz, l'initiateur de ce mouvement, en est aussi le partisan le plus zélé, car il est même capable de déceler des interpolations d'interpolations. Il lit (« Die hippokratische Schrift... » [1901], p. 7) : καὶ ὅσον μὲν ἐς τὴν κοιλίην ἔρχεται, τοῦτο μὲν τὴν κοιλίην διαψύχει καὶ ἄλλο οὐδὲν συμβάλλεται, ὁ δ' ἐς τὰς φλέβας καὶ τὸν πλεῦμονα ἀῆρ [συμβάλλεται ἐς τὰς κοιλίας] ἐσίων [καὶ ἐς τὸν ἐγκέφαλον, καὶ οὕτω] τὴν φρόνησιν καὶ τὴν κίνησιν τοῖσι μέλεσι παρέχει. Cette manière d'aborder le texte conjugue la liberté par rapport aux manuscrits (aucun manuscrit ne donne l'ordre ἐς τὰς φλέβας καὶ τὸν πλεῦμονα) et la suppression de termes indispensables au raisonnement. En particulier, comment peut-on faire l'économie du cerveau dont il a été question dans les lignes précédentes, lorsqu'il est question d'expliquer la perte de la pensée, alors que l'auteur, quand il reviendra en détail sur le rôle du cerveau, dira qu'il est la première partie du corps à recevoir l'intelligence venue de

l'air (c. 16, 3) ? La suppression de καὶ ἐς τὸν ἐγκέφαλον a été conservée par d'autres érudits, même s'ils sont plus économes d'interpolations que Wilamowitz (Regenbogen, Diller, Grensemann). Wellmann, en revanche, conserve la mention du cerveau (*Sudhoffs Archiv*, 22, 1929, p. 293, n. 3 ὁ δ' ἐς τὰς φλέβας καὶ τὸν πλεῦμονα ἀήρ ξυμβάλλεται ἐσιῶν καὶ <γάρ> ἐς τὸν ἐγκέφαλον ἔρχεται καὶ οὕτω τὴν φρόνησιν κτλ.). L'examen de l'état actuel des manuscrits dont il est clair qu'ils sont entachés d'omissions par saut du même au même (voir p. 15, n. 2) laisse penser que la corruption du texte vient moins d'interpolations que de lacunes (voir déjà Roselli, p. 99, n. 68). Des lacunes ont pu se produire dans l'archétype soit par l'omission de mots brefs (ici ἐς devant ἄλλο) soit par saut du même au même. Or après le second συμβάλλεται ἐς, on attend comme complément ce à quoi l'air contribue en plus du refroidissement. Ce complément a disparu probablement à la suite d'une omission par saut du même au même (ἐς / ἐς). Il reste que l'ordre d'énoncé des trois compléments de lieu où l'air pénètre (ἐς τὰς φλέβας... < ἐς > τὰς κοιλίας... καὶ ἐς τὸν ἐγκέφαλον) est déroutant, car il ne correspond pas à celui qui vient d'être donné en c. 7, 2 (μήτ' ἐς τὸν ἐγκέφαλον μήτ' ἐς τὰς φλέβας τὰς κοιλίας μήτε ἐς τὰς κοιλίας) et qui est justifié dans la suite de l'exposé (c. 16, 3) par le fait que l'air se rend d'abord au cerveau. Aucune restitution n'est donc totalement satisfaisante. En plus de cette difficulté majeure, il reste une difficulté mineure sur le rôle de l'air dans le poumon. Dans le texte de Θ (15, 16 sq. ὁ δ' ἐς τὸν πλεῦμονα) suivi par Jones, l'air pénétrant dans le poumon a une propriété autre que celle de refroidir, comme celui qui pénètre dans les vaisseaux, dans les cavités autres que le ventre et dans le cerveau. En revanche, si l'on suit le texte de M corrigé par Cornarius (avec Dietz et Grensemann), le sens est très différent. L'air pénétrant dans le poumon n'aurait que la propriété de rafraîchir, comme celui qui pénètre dans le ventre. Pour justifier cette interprétation, Grensemann note (p. 106) que l'explication donnée de l'écume (c. 7, 8) implique que le poumon est chaud lorsque l'air n'y pénètre pas. C'est exact, mais l'auteur n'a pas dit que la propriété motrice et intellectrice de l'air était exclusive de sa propriété rafraîchissante. La seule raison qui puisse faire pencher pour l'interprétation issue de M (modifiée par Cornarius) est que son texte paraît une *lectio difficilior* par rapport à celle de Θ. Mais rien n'est assuré.

P. 16.

2. Du point de vue du raisonnement, on attend tout naturellement le poumon comme sujet de ἀφεῖ καὶ ἀναβλύει, puisque l'auteur veut expliquer que c'est le poumon qui est la cause de l'écume. Mais le participe au nominatif ne convient pas dans ce cas, car il se rapporte au patient. Tout devient clair si nous lisons ἀποθνήσκοντος au lieu de

ἀποθνήσκων. Dans ce cas, le sujet de ἀφρεῖ καὶ ἀναβλύει est le poumon, tandis que celui de ἀποθνήσκοντος est le patient. Pour ce génitif absolu avec le patient comme sujet sous-entendu, voir dans la phrase suivante πνιγομένου.

3. τῆς κοιλίης ἄνω M : τῆς ἄνω κοιλίης Θ. Les leçons de M et Θ diffèrent par la simple position des mots et ne donnent pas deux sens très différents. Si nous adoptons la leçon de M, ἄνω modifie προσπετωκότων et indique que la pression sur le diaphragme se fait de bas en haut. Si on adopte la leçon de Θ, ἄνω modifie κοιλίης. Ceux qui adoptent la leçon de Θ entendent par ἡ ἄνω κοιλίη « la partie supérieure du ventre » (Jones : « the upper bowel » ; Vegetti : « zona superiore dell'intestino » ; Grensemann : « der obere Teil des Bauches »). Mais cette traduction s'éloigne de l'usage ordinaire ; dans la langue des médecins, ἡ ἄνω κοιλίη désigne « la cavité du haut », c'est-à-dire le thorax, par opposition à ἡ κάτω κοιλίη, « la cavité du bas », l'abdomen. Chadwick-Mann (p. 244) donnent le sens attendu à ἡ κάτω κοιλίη (« choking is caused by the liver and the thoracic contents compressing the diaphragm ») et entendent donc que le diaphragme est compressé par le haut et par le bas. Toutefois, comme ἡ ἄνω κοιλίη forme une expression stéréotypée, il est probable qu'ici l'interversion vienne plutôt de Θ que de M. J'adopte en conséquence, avec Littré, Diller, Wurz, la leçon de M.

5. La répétition des mots (πνίγεται reprenant πνιγομένου et προσπίπτει reprenant προσπετωκότων) est une caractéristique de la prose technique médicale pour souligner l'enchaînement causal. Les mots répétés se succèdent généralement. Ce n'est pas une raison suffisante pour voir dans καὶ τοῦ στομάχου τῆς γαστρὸς ἀπειλημμένου une addition postérieure. Dans le traité, la rigueur n'exclut pas la souplesse.

6. στόμα M : σῶμα Θ. La variante est assez fréquente dans les manuscrits anciens de la *Collection hippocratique* et le choix dépend du contexte. Littré, Jones et Diller suivent la leçon de M ; Wurz et Grensemann celle de Θ. Aucun éditeur ne justifie son choix. Seul Jones qui a choisi στόμα remarque en note que la leçon de Θ est peut-être correcte. Probablement στόμα est ici préférable ; il semble en effet que, dans l'esprit de l'auteur, si le foie et les organes situés dans le ventre se soulèvent et exercent une pression sur le diaphragme, c'est parce que l'air, n'arrivant plus par la bouche en quantité suffisante, n'exerce plus par le haut une pression suffisante. On aurait ici un exemple de cette « mécanique interne » dont R. Joly a donné des exemples dans *Le niveau...* (1966), p. 40 sqq. On comparera dans les traités gynécologiques les cas de suffocation dus à un déplacement de la matrice vers le haut.

7. Le symptôme des ruades a déjà été mentionné au c. 1, 11 (8, 9) avec la même expression τοῖσι ποσὶ λακτίζη. Cette expression existe

déjà chez Homère à propos des ruades d'un homme qui, frappé d'une flèche dans le foie, meurt dans des convulsions (*Odyssee*, XXII, v. 87 sq. ποσὶ δὲ... ἀμφοτέροισι / λακτίζων). O. Regenbogen, *Symbola...* (1914), p. 21 sq., considère que ce développement sur les ruades est une interpolation. Il condamne ce passage parce que, selon lui, l'explication avancée ici est en contradiction avec celles qui ont été données précédemment : dans toutes les explications précédentes, il est question d'un manque d'air ; ici, en revanche, d'une trop grande quantité d'air. Il n'y a pas, en réalité, de contradiction ; car l'idée essentielle de tout le passage est que le mouvement de l'air (comme du reste celui du sang) est interrompu. Si l'inspiration de l'air n'est plus possible, l'expiration ne l'est plus également. Les symptômes précédents étaient expliqués par l'impossibilité de l'inspiration, ce dernier l'est par l'impossibilité de l'expiration. Par ailleurs, Wurz (p. 70) remarque très justement que l'auteur avait déjà mentionné au c. 4, 2 la possibilité pour l'air d'être enfermé et de ne pas pouvoir sortir (comparer ici μὴ οἶός τε ἢ διεκδῦναι et c. 4, 2 ὥστε τὸ πνεῦμα μὴ διεξίεναι). Certes la conséquence de cet emprisonnement de l'air n'est pas la même : au c. 4, 2 l'air enfermé reste immobile et il y a engourdissement du membre, alors qu'ici l'air, bien qu'emprisonné, se meut en haut et en bas pour essayer de trouver une issue, ce qui entraîne les mouvements convulsifs des jambes. Mais il n'y a pas contradiction pour autant : le même principe d'explication se différencie pour rendre compte de symptômes différents ; c'est un phénomène de polyvalence causale ; voir R. Joly, *Le niveau...* (1966), p. 31-36.

8. L'auteur envisage deux issues possibles de la crise d'épilepsie : soit la mort immédiate, soit l'apaisement et la fin des symptômes. L'auteur des *Vents* (c. 14, 7 Jouanna, 124, 1-10 = Littré 114, 5-12) n'envisage que la cessation des symptômes. Mais d'autres médecins ont observé aussi la mort après une crise violente : Arétée de Cappadoce III, c. 4 (éd. Hude 38, 13 sq.) : « un seul paroxysme parfois tue » et V, c. 5 (éd. Hude 106, 8 sq.) : « (la maladie) tue parfois même en un seul jour » ; Paul d'Égine III, 13 (éd. Heiberg 153, 12-14) : « chez certains, l'affection étant très aiguë tue rapidement à cause de la fréquence des paroxysmes et de la force de l'attaque ». Sur la lutte interne entre les humeurs, voir *Notice*, p. XLIII-XLVI ; même explication par la lutte du phlegme froid et du sang chaud de la double issue d'une maladie dite de l'homme « frappé » dans *Maladies II* 1, c. 8 ; voir *Notice*, p. LVIII, n. 95.

9. Après avoir décrit une attaque typique du mal, l'auteur examine les incidences de l'âge sur la manifestation et le pronostic de la maladie. Il traite d'abord des enfants (c. 8, 1-4), puis des adultes (c. 9, 1), enfin des vieillards (c. 9, 2). Pour les enfants, l'auteur distingue trois cas, en allant du plus grave au moins grave. D'abord, l'issue est généralement fatale quand le flux de phlegme descendant de la tête est

abondant par vent du sud (c. 8, 1). Ensuite, la crise n'est pas fatale mais laisse des séquelles quand le flux n'est pas abondant, séquelles qui se révèlent à la longue utiles, car elles préservent d'autres crises (c. 8, 2-3). Enfin, des flux très peu abondants par vent du nord du côté droit ne laissent pas de séquelles, mais à la longue risquent d'être dommageables si la maladie, mal soignée, s'installe (c. 8, 4). Sur le pronostic de la maladie dite sacrée selon les âges (enfance, adulte, vieillesse), comparer *Prorrhétique II*, c. 9 Potter VIII, 242, 18-244, 13 (= Littré IX, 28, 6-24).

P. 17.

1. C'est la première mention dans le traité de l'influence des vents. Elle est très discrète et ne se comprend bien que par les chapitres suivants (où il sera question des causes déclenchantes de la maladie) : c. 10 et surtout c. 13 consacré à l'influence des vents du nord et du sud. Le vent du sud, chaud et humide, est une circonstance aggravante ; cf. *Airs, eaux, lieux*, c. 3 Jouanna 191, 2 sq. (= Diller 28, 11 sq. = Littré II, 18, 5) où la maladie dite sacrée est une affection des enfants dans les cités tournées vers le vent du sud. Le vent du sud a pour nature de liquéfier et donc de favoriser plus que tout autre vent l'écoulement des flux de phlegme. L'abondance du flux est d'autant plus grave que les vaisseaux des enfants sont petits : ils sont facilement bouchés et le phlegme, humeur froide, refroidit le sang qui se coagule, arrête son mouvement et par là-même celui de l'air ; l'arrêt généralisé du sang et de l'air cause la mort. On opposera le c. 9, 1 consacré aux adultes qui ont de gros vaisseaux si bien que le phlegme n'arrive pas à refroidir et coaguler le sang. Le phénomène est inverse mais le vocabulaire est le même (comparer c. 8, 1 = 17, 3 sq. ἀποψύχεται καὶ πηγνυται τὸ αἷμα et c. 9, 1 = 18, 8 sq. οὐδ' ἀποψύζει τὸ αἷμα ὥστε καὶ πῆξαι). Ce rapprochement oriente le choix à faire ici entre παραδέχασθαι MCo : ὑποδέχασθαι Θ. En c. 9, 1 le verbe employé pour dire que les vaisseaux « reçoivent » est παραδέχονται (18, 10) donné par les deux manuscrits anciens.

2. Le texte adopté est celui des deux manuscrits anciens M et Θ. Avec ce texte, les enfants survivent quand le phlegme est peu abondant, mais ils ont des séquelles, que le flux ait lieu des deux côtés ou d'un seul. Ces séquelles s'observeront à droite si le flux est à droite, à gauche si le flux est à gauche, et des deux côtés si le flux a lieu des deux côtés. Ce texte a été modifié par Regenbogen, *Symbola...* (1914), p. 4 sq. Il rajoute une négation μή devant ἐς ἀμφοτέρας et supprime ἢ ἐς τὰ ἐπὶ θάτερα, ce qui donne le sens suivant : « Si le phlegme est en petite quantité et n'effectue pas son flux dans les deux vaisseaux à la fois. » La leçon de Co va dans le même sens : elle présente la négation μή devant ἐς ἀμφοτέρας et offre ἀλλ' à la place de ἢ ἐς τὰ : « Si le phlegme est en petite quantité et effectue son flux

descendant non dans les deux vaisseaux à la fois, mais dans l'un des deux. » Le texte du *Corsinianus* a été adopté par Grensemann (p. 41, n. 73) qui y voit un des principaux passages où le manuscrit Co présente une leçon supérieure à celle de ΘM. Selon lui, le flux peu abondant se partageant en deux deviendra trop peu abondant pour produire des séquelles. Pour une défense du texte des manuscrits anciens, voir J. Jouanna, « Notes sur une édition récente... » (1969), p. 266. Lipourlis (p. 134 n. 61) conserve lui aussi le texte des manuscrits anciens.

P. 18.

1. C'est le troisième cas envisagé pour l'issue de la maladie chez les enfants : le flux de phlegme est très peu abondant, se produit du côté droit et par vent du nord. C'est-à-dire que les meilleures conditions sont réunies : le flux est très peu abondant (alors que dans les deux premiers cas il était soit abondant soit peu abondant) ; il se produit par vent du nord, qui est moins dangereux que le vent du midi mentionné dans le premier cas (voir c. 13, 1) ; il se produit du côté droit qui est capable de mieux résister au flux de phlegme, car le vaisseau est plus gros et plus fort à droite qu'à gauche (voir c. 3, 4 et 5). Ces meilleures conditions étant réunies, le flux de phlegme ne laisse pas de marques (ἀσήμεως qui s'oppose à ἐπίσημα du cas précédent ; cf. aussi ἐπισημανθῆ). Cela implique qu'un flux du côté gauche, même quand le phlegme est très peu abondant, laisse des marques du côté gauche ; voir J. Jouanna, « Notes sur une édition récente... » (1969), p. 266.

2. Dans le second cas envisagé (flux peu abondant soit des deux côtés soit d'un côté seulement), d'un mal (les marques) naissait finalement un bien, car les enfants qui ont conservé des marques de leurs crises d'épilepsie ne sont plus susceptibles d'avoir des crises à l'âge adulte. En revanche, ici, dans le troisième cas, d'un bien apparent (absence de marques) il résulte un danger (κίνδυνος) : les enfants qui ont eu des crises sans séquelles, s'ils ne sont pas soignés, continuent à avoir des crises pendant l'âge adulte. Pour le couple συντραφῆναι καὶ συναυξηθῆναι, comparer c. 11, 1 συνηύζεται καὶ συντέθραπται. Reste le problème du choix entre θεραπευθῶσι ΘM et μελεδανθῶσι Co Grensemann. La variante de Co est adoptée par Grensemann, car elle a l'avantage de la rareté (p. 42 « der Vorzug der Seltenheit »). Il est vrai que μελεδαίνειν est un synonyme de θεραπεύειν, mais plus rare ; le verbe a en effet été relevé par les glossateurs : voir Galien *Gloss.* μελεδαίνοντι ἐπιμελουμένῳ, θεραπεύοντι ; cf. aussi Érotien M 27 s. v. μελεδωνέων... μελεδαίνειν γὰρ λέγεται τὸ μεριμνᾶν καὶ θεραπεύειν. Pour l'emploi de μελεδαίνειν dans la *Collection hippocratique*, voir Nadia van Brock, *Recherches sur le vocabulaire médical en grec ancien*, Paris, 1961, p. 241-243. Le mot est particulièrement employé dans les écrits gynécologiques (voir

Index Hippocraticus, s.v. μελεδαίνω). Mais dans le cas précis du *Corsinianus*, qui est un manuscrit de contamination où les interventions sur le texte sont nombreuses et parfois audacieuses (voir *Notice*, p. LXXXVII-XCIV), l'argument de la *lectio difficilior* n'a pas grand poids. Comparer en c. 1, 7 (6, 9) θεραπείης. Lipourlis a également conservé la leçon de ΘM.

4. Après l'exposé des manifestations de la maladie et de son pronostic chez les enfants vient l'exposé concernant les adultes (c. 9, 1 Τοὺς δὲ πρεσβυτέρους), puis les personnes âgées (c. 9, 2 Τοῖσι δὲ πρεσβυτάτοισιν). Le verbe διαστρέφω, « provoquer des distorsions », a été employé lors de la description de la crise d'épilepsie à propos des yeux qui divergent (c. 7, 1 τὰ ὄμματα διαστρέφονται et c. 7, 7 οἱ ὀφθαλμοὶ δὲ διαστρέφονται). Il s'applique ici aux distorsions non seulement des yeux (cf. c. 8, 2 = 17, 7 ὀφθαλμός), mais aussi de la bouche et de la main (dont il a été question à propos des enfants) et est l'équivalent de παρασπάομαι (cf. c. 8, 2 = 17, 7). Les deux verbes οὐκ ἀποκτείνει et οὐδὲ διαστρέφει (dont le sujet sous-entendu est « la maladie ») sont expliqués dans la phrase suivante. Chacun des membres introduits par τε (αὔτε γὰρ... τάτε σημεῖα) explique chacun des deux verbes : d'abord l'absence de mort, puis l'absence ou la rareté des séquelles. L'explication de l'absence de la mort chez les adultes est diamétralement opposée à celle de la mort chez les enfants (c. 8, 1), mais les termes sont remarquablement constants ; voir note à c. 8, 1 (p. 17, n. 1).

5. διότι Co (cf. iam Ald.) : ὅτι M à Θ διὸ Ermerins. La conjecture d'Ermerins adoptée par tous les éditeurs modernes (Reinhold, Jones, Grensemann, Lipourlis) convient pour le sens, mais ne se justifie pas bien à partir de la tradition manuscrite. C'est διότι qu'il faut postuler à partir de ὅτι de M (<ΔΙ>ΟΤΙ), leçon qui apparaît à la fois dans le *Corsinianus* et dans l'Aldine. Pour cet emploi de διότι, « c'est pourquoi », voir note à c. 3, 2 (p. 11, n. 6).

7. Pronostic comparable dans *Prorrhétique II*, c. 9, Potter VIII, 244, 9 sq. (= Littré IX, 28, 22 sq.) : « Tous ceux qui sont pris (par la maladie) dans la vieillesse meurent généralement ». Toutefois, la suite du pronostic diffère : alors que l'auteur de *Maladie sacrée* envisage des séquelles (paraplégies) si les vieillards survivent, celui du *Prorrhétique II* dit que les vieillards, s'ils ne meurent pas, se débarrassent très vite de la maladie, de façon spontanée sans que l'intervention du médecin soit vraiment utile.

P. 19.

1. Chez les vieillards, la maladie tue ou laisse des séquelles, comme c'est le cas chez les enfants. Mais les raisons de la mort ne sont pas les mêmes, et les séquelles ne sont pas non plus les mêmes. À partir d'une même éventualité (flux de phlegme abondant en hiver), l'auteur envisage deux possibilités :

1) flux des deux côtés, c'est-à-dire dans les deux vaisseaux principaux du foie et de la rate : la conséquence en est la mort. Entre la principale ἀποκτείνει (18, 17) et la subordonnée éventuelle exprimant l'hypothèse secondaire qui en dépend (18, 18 ἢν ἐπ' ἀμφοτέρα — γένηται) est insérée une parenthèse explicative donnant les causes de la mort. Dans cette parenthèse, on observera le couple ἀπέφραξε / ἀπέπηξε avec paromoiose et parisose. La variante de Θ ἀπέφραξε adoptée pour la première fois par Ermerins est supérieure à ἀπέπνιξε de M (conservée par Littré malgré la connaissance de la leçon de Θ), car la même expression a déjà été employée au c. 7, 11 (16, 19 sq. ἀποφράζαν τὴν ἀναπνοήν).

2) flux d'un seul côté, soit à droite, soit à gauche : la personne âgée est frappée de « paraplégie ». Le terme « paraplégie » n'a pas le sens moderne de paralysie de la moitié inférieure du corps, mais de « hémiplégie », c'est-à-dire paralysie de la moitié latérale du corps.

3. ἐπικοιλότεραί εἰσι Θ : εἰσὶ κοιλότεροι M Co Littré ἐνταῦθα ἐπικοιλότεραί εἰσι Ermerins ἐκεῖ κοιλότεραί εἰσι Schneider (*Quaestionum hippocratearum specimen*, Diss. Bonn 1885, p. 28) Grensemann. L'addition de ἐνταῦθα Ermerins ou ἐκεῖ Schneider (suivi par Grensemann) est inutile. Le style du traité, sans être énigmatique, est souvent elliptique. Dans cette même phrase, le sujet de καταρρεῖ n'est pas exprimé, ni dans la phrase suivante celui de ἐπικαταρρεῖ et ἀποτίκεται, mais le contexte indique assez clairement qu'il s'agit du phlegme. On a déjà vu (p. 18, n. 4) que la première phrase du c. 9 n'a pas de sujet exprimé (οὐκ ἀποκτείνει ὅταν ἐπιγένηται), alors qu'il faut sous-entendre la maladie (comparer c. 9, 2 = 18, 13 ὅταν ἐπιγένηται τοῦτο τὸ νόσημα). Faut-il pour autant rétablir ces sujets dans le texte ? De même ici, il est clair par le contexte que ce sont les vaisseaux du côté droit qui sont plus creux. Point n'est besoin d'un ἐκεῖ ou d'un ἐνταῦθα aussi maladroits l'un que l'autre. Pour l'adjectif ἐπικοίλος, comparer *Nature des os*, c. 17, Duminil 155, 18 (= Littré IX, 190, 10) : ἐπικοίλον... φλέβα.

4. La phrase ἀπὸ γὰρ τοῦ ἥπατος — σπληνός est embarrassante. Telle qu'elle se présente dans les manuscrits, elle paraît être un simple rappel du fait que les vaisseaux se dirigent (τείνουσι) vers le cerveau, essentiellement deux gros vaisseaux, celui qui vient du foie et celui qui vient de la rate (cf. c. 3, 3), et du fait que les crises d'épilepsie sont dues à un flux de phlegme dans ces vaisseaux-là (cf. c. 7, 1). La phrase ne semble avoir aucun rôle dans l'argumentation. Elle a été supprimée par Regenbogen (d'après Grensemann) et indépendamment par Jones (app. crit. p. 165 : « I feel that the sentence is a note which has crept into the text »). Grensemann et Lipourlis la suppriment aussi. Toutefois A. Roselli me fait remarquer que ce rappel implique que le vaisseau de la rate est plus petit et plus faible que le vaisseau du foie, ce qui a été dit au c. 3, 5 (12, 9) λεπτοτέρη δὲ καὶ ἀσθενεστέρα.

5. À partir du c. 10, 2 jusqu'à la fin du c. 13, l'auteur traite dans une section importante des causes déclenchantes de la maladie dite sacrée. Le mot-clé de cette partie est le mot *πρόφασις* ; voir c. 10, 3 (19, 14) ἡ πρόφασις ; c. 10, 5 (20, 9) αἱ προφάσεις. Ce développement sur la *πρόφασις* de la maladie suit le même plan que la partie sur le pronostic, c'est-à-dire que les trois catégories d'âge, enfants, adultes, vieillards sont envisagées aussi, mais l'ordre n'est pas le même. On a d'abord les enfants (pour le pronostic, c. 8, 1-4 ; pour les causes déclenchantes c. 10, 2-4) ; mais alors que pour le pronostic on suivait ensuite l'ordre normal des âges (adultes, vieillards), ici on a les vieillards (c. 10, 5) avant les adultes (à partir du c. 10, 6 jusqu'à la fin du c. 13). Pour les enfants, l'auteur distingue trois sortes de causes déclenchantes des flux de phlegme :

- 1) passage brusque de la chaleur au froid (c. 10, 2) ;
- 2) changement brusque de vents, du vent du nord au vent du sud (c. 10, 3) ;
- 3) crainte ou interruption de la respiration dans les pleurs (c. 10, 4).

Dans le passage brusque de la chaleur au froid, Littré a supprimé le dernier *ἦν τε*. Voici l'excellente justification de sa correction (app. crit. *ad loc.*) : « J'ai supprimé *ἦν τε*, sans ms. il est vrai ; mais le sens l'exige. Voici le raisonnement tel qu'il résulte de la phrase suivante : la chaleur fond la pituite, le froid la sépare, et alors le flux s'opère. Il faut donc supprimer cet *ἦν τε*, qui a pu si facilement s'introduire à cause des *ἦν τε* qui précèdent immédiatement. Avec cet *ἦν τε*, le raisonnement ne suit plus ; car alors c'est ou le froid ou le chaud qui cause le flux de pituite, tandis que l'auteur entend que deux circonstances sont exigées pour ce flux : le chaud qui fond, le froid qui sépare. Comparez p. 380, l. 8 (= c. 10, 5) un passage qui appuie formellement cette correction ». Littré a été suivi par la très grande majorité des éditeurs (Ermerins, Jones, Grensemann, Lipourlis). C'est une correction définitive.

6. καὶ τότε M vulg. : τότε γὰρ θ Co edd. a Littré. Malgré l'unanimité des éditeurs qui, depuis Littré, ont donné la préférence à la leçon de θ, je crois que la leçon de M est la seule qui soit satisfaisante. Dans la phrase qui va de ἐπικαταρρεῖ (19, 7) jusqu'à φλέγμα (19, 11), il y a un énoncé de ce qui sera expliqué dans la phrase suivante (ἀποτίηκεται μὲν γὰρ — ἐπικαταρρεῖ). On observera que chacun des trois verbes à un mode personnel dans la première phrase (1. ἐπικαταρρεῖ 2. ἀποτίηκεται 3. ἀποκρίνεται) est repris dans la phrase explicative (1. ἀποτίηκεται 2. ἀποκρίνεται 3. ἐπικαταρρεῖ). Ἀποκρίνεται τὸ φλέγμα n'est donc pas une explication de ce qui précède, à savoir ἐπικαταρρεῖ et ἀποτίηκεται. La relation entre les trois verbes n'est pas celle-là. La phrase explicative dit qu'il faut que le phlegme se fonde sous l'effet de la chaleur (ἀποτίηκεται), puis se sépare sous l'effet du froid (ἀποκρίνεται), pour qu'il descende sous forme de flux (ἐπικα-

ταρρεῖ) depuis la tête jusque dans les vaisseaux du foie et de la rate, et qu'ainsi se produise l'attaque de la maladie dite sacrée. Ainsi donc καὶ τότε de M est préférable à τότε γὰρ de Θ. Par ailleurs, étant donné le parallélisme entre les deux phrases avec la série des trois verbes, il vaut mieux lire la seconde fois (19, 12) ἀποκρίνεται de M, et non ἐκκρίνεται de Θ. Grensemann (p. 106) préfère choisir la leçon de Θ en notant que l'action séparative du froid est désignée dans la suite par ἐκκρίνειν (deux fois au c. 13). Mais comme il conserve ἀποκρίνεται dans la phrase précédente où il s'agit déjà de la séparation du phlegme par le froid, il est évident que ἀποκρίνεται peut aussi bien que ἐκκρίνεται désigner cette séparation. Deux considérations de style feront même préférer la leçon de M : d'une part, comme les deux verbes ἐπικαταρρεῖ et ἀποτίκειται sont repris à l'identique dans les deux phrases, il est logique que le troisième verbe ἀποκρίνεται soit repris lui aussi à l'identique ; d'autre part, le parallélisme ἀποτίκειται μέν / ἀποκρίνεται δέ, avec sonorités identiques au début et à la fin de ces deux mots de cinq syllabes, est plus satisfaisant qu'un ἀποτίκειται μέν / ἐκκρίνεται δέ (disparition de la parosse et perte de l'homophonie initiale). Ajoutons que c'est aussi ἀπεκρίθη qui est employé en c. 10, 4 = 20, 8 (avec le même sujet « le phlegme ») et qu'il forme couple avec le même verbe (ἐπικατερρή). Il reste que les manuscrits varient de façon étonnante sur les prépositions introduisant les compléments de ἀποτίκειται μέν et ἀποκρίνεται δέ : dans Θ on a ἀπό / ὑπό et dans M ἐκ / ἀπό. En revanche, la symétrie des compléments est évidente τῆς θερμασίης (vel θερμῆς) καὶ διαχύσιος / τῆς ψύξιός τε καὶ ξυστάσιος : le chaud liquéfie alors que le froid condense.

7. La deuxième cause déclenchante est analogue à la première dans la mesure où le changement est rapide (même adverbe ἐξαπίνης) ; mais le changement est inverse : du froid au chaud ; car le vent du nord est froid et resserrant, tandis que le vent du sud est chaud et liquéfiant. C'est la première mention d'une cause déclenchante importante, le changement de vents ; voir aussi c. 11, 1 et surtout c. 13 (où sont développées les propriétés contraires des vents du nord et du sud), avec la conclusion au c. 18, 1. La leçon de Θ μεταλάβη (face à μεταβάλῃ de M^{yp}) est correcte : le vent du sud prend (-λάβῃ) l'enfant après (μετα-) le vent du nord. Ermerins a tort de reprocher à Littré sa construction (« Rectissime sane Littré h. l. recepit μεταλάβη ex Θ μ. pro ceterorum, μεταβάλῃ, sed parum recte post μεταλάβῃ commate distinxit ; est enim ξυνεσθηκότα τὸν ἐγκ. obiectum transitivi μεταλάβῃ »). En réalité, le complément d'objet direct de μεταλάβῃ est sous-entendu (à savoir les enfants : comparer par exemple ἐπιλαμβάνει en c. 10, 6), et τὸν ἐγκέφαλον est complément d'objet direct de ἔλυσε καὶ ἐχάλασε (deux aoristes d'habitude). Le cerveau, qui était resserré (συνεσθηκότα) par le vent froid du nord, est brutalement relâché par le vent chaud du sud. Le cerveau des enfants est

ἀσθενής car l'enfant n'a pas encore la résistance de l'adulte. Il n'y a pas lieu de changer en εὐσθενέοντα avec H² Littré, Ermerins, Reinhold, Jones, Lipourlis ; voir déjà Roselli, p. 100, n. 72, pour la critique de εὐσθενέοντα.

P. 20.

2. Troisième cause déclenchante de l'attaque de la maladie chez les enfants. Elle regroupe trois circonstances particulières (frayeur indéterminée, peur à la suite d'un cri, interruption de la respiration au cours des pleurs). Le verbe Ἐπικαταρρεῖ (20, 1 sq.) introduisant la troisième cause déclenchante correspond à Ἐπικαταρρεῖ (19, 7) introduisant la première cause déclenchante.

3. Malgré la diversité des circonstances, l'effet sur le corps est le même. Le corps frissonne de froid (ἔφριξε ; comparer c. 10, 2 = 19, 10 φρίζη) ; le cerveau se contracte (ὁ ἐγκέφαλος συνέστη ; cf. c. 10, 2 = 19, 13 ξυστάσιος [*sc.* τοῦ ἐγκεφάλου]), le phlegme se sépare (ἀπεκρίθη ; cf. c. 10, 2 = 19, 10 sq. ἀποκρίνεται τὸ φλέγμα) et flue vers le bas (ἐπικατερρύη ; cf. c. 10, 2 = 19, 7 ἐπικαταρρεῖ). L'explication est partiellement analogue à celle de la première cause déclenchante. Mais ici, l'auteur fait intervenir, en plus, le mouvement du souffle et du sang. La perte de la voix (ἄφωνος) est mise en rapport avec l'interruption de l'inspiration de l'air (τὸ πνεῦμα οὐχ εἴλκυσεν) comme dans la description de la crise du c. 7, 2-5 ; mais alors que cette interruption de l'inspiration était provoquée au c. 7 par le flux de phlegme, cause de l'attaque, ici elle est provoquée par une cause déclenchante extérieure et la conséquence en est le flux de phlegme, cause de l'attaque. Qu'il soit à l'intérieur ou à l'extérieur du corps, le πνεῦμα est le même ; dans l'expression τὸ πνεῦμα οὐχ εἴλκυσεν, il s'agit du souffle extérieur, tandis que dans l'expression qui suit immédiatement, τὸ πνεῦμα ἠρέμησε, il s'agit du souffle qui est à l'intérieur du corps. Dans l'état normal, ce souffle est en mouvement dans les vaisseaux, comme le sang ; ici, il s'est arrêté : soit ἠρέμησε M (de ἠρεμεῖν, forme normale dans la *Collection Hippocratique* ; voir l'*Index hippocraticus*), soit ἠρέμασε Θ de ἠρεμάζω, *hapax* dans la *Collection*) ; le sang s'est également arrêté. La proposition principale, après la relative éventuelle, est formée de sept verbes à l'aoriste d'expérience.

4. Brève phrase de conclusion générale sur les causes déclenchantes (προφάσιες) de l'attaque (ἐπιλήψιος) de la maladie dite sacrée chez les enfants. Le mot ἐπίληψις (M : ἐπιληψίη Θ Co) n'a pas encore le sens d'épilepsie ; voir *Notice*, p. xxiii-xxv. La précision finale τὴν ἀρχὴν « au commencement » révèle que l'auteur avait à l'esprit essentiellement la cause déclenchante de la première attaque de la maladie chez les enfants.

5. L'auteur traite maintenant de la cause déclenchante chez les personnes âgées. Le principe d'explication est analogue à celui qui est

avancé pour les deux premières causes déclenchantes de l'attaque chez les enfants (passage brusque du chaud au froid ou du froid au chaud ; cf. c. 10, 2 et 3), mais le cadre d'explication est celui des saisons. Trois saisons sont mentionnées : l'hiver est la saison la plus dangereuse à cause des écarts de température entre l'intérieur et l'extérieur ; le printemps est également dangereux (comparer *Aphorismes* III, 20 où les affections épileptiques règnent au printemps) ; l'été est la saison la moins dangereuse ; cf. *Aphorismes* III, 18. Pourquoi n'est-il pas question de l'automne où les différences de température sont grandes dans la même journée ? Y a-t-il une lacune ? Selon les *Aphorismes* III, 22, les épilepsies règnent aussi en automne. Sur les causes déclenchantes de ces flux chez les vieillards, comparer *Airs, eaux, lieux*, c. 3, Jouanna, 192, 2-5 = Diller 28, 18-21 = Littré II, 18, 12-15 (à propos des habitants des cités orientées vers les vents du sud) : « Et quand les habitants dépassent la cinquantaine, des flux descendant du cerveau les rendent hémiplégiques, lorsqu'ils sont subitement victimes d'un coup de soleil à la tête ou d'un coup de froid. » Si les deux traités sont bien du même auteur, on a une indication sur l'âge qui nous renseigne sur ce qu'il faut entendre ici par personnes âgées : ce sont celles qui ont dépassé la cinquantaine. Pour le sens de ἀλή « abri », puis « endroit chaud », « chaleur », voir J. Jouanna, « Sens et étymologie de ἈΛΕΑ (I et II) et de ἈΛΚΗ », *REG* 95, 1982, p. 24 sq. La référence interne κατὰ τὰ προειρημένα renvoie exactement à c. 9, 2 (avec deux issues possibles : mort ou hémiplégie).

6. Pour l'expression μεταβολαὶ ἐξαπιναῖοι, comparer *Régime dans les maladies aiguës*, c. 9, Littré II, 282, 9 sq. = Joly c. 28, 48, 6 αἱ ἐξαπιναῖοι μεταβολαὶ βλάβας καὶ ἀρρωστίην παρέχουσιν « les changements brusques causent dommages et faiblesse » ; toutefois, dans ce traité, il s'agit de changement brusque de régime, et non de température comme ici.

P. 21.

2. Dans le pronostic de la maladie chez les adultes (c. 9, 1), il a déjà été dit que les vaisseaux étaient pleins de sang (18, 7 αἵματος μεσται θερμού). La comparaison des deux passages confirme plutôt la leçon de Θ αἵματος μεσται πολλοῦ que celle de Μ μεσται... αἵματος. Toutefois, on peut se demander si πολλοῦ ne fait pas redondance (car l'adjectif μεσται implique en lui-même la quantité), et si πολλοῦ n'a pas remplacé un primitif θερμού (cf. à la fin du c. 10, 6 πολλοῦ ἐόντος καὶ θερμού).

3. Le cerveau est resserré chez l'adulte, car le cerveau s'est déchargé de ses flux éventuellement encore pendant l'enfance ; voir c. 5. Les deux variantes données par Θ (σιφρός) et par Μ (στριφνός) ont le même sens. Si l'on peut hésiter sur le choix, une chose est claire : la variante στρυφνός que l'on trouve dans la vulgate (et Co !)

et qui se lit encore chez Littré et Jones est inacceptable. Ce n'est pas le sens d'« astringent » qui convient ici. Les autres éditeurs adoptent soit la leçon de M (Ermerins), soit celle de **θ** (Reinhold, Grensemann). M. Fantuzzi, « [Hippocrates] *Morb. sacr.* XIII, 39 J », *Liverpool Classical Monthly*, 8, 1983, p. 44-45, opte pour στριφνός et écarte la leçon στιφρός pour une mauvaise raison, « non attestato altrove nel Corpus » (p. 44, n. 6) : c'est une erreur. En faveur de la leçon de **θ** στιφρός, on observera que, dans la *Nature de l'homme*, le manuscrit A donne aussi deux fois στιφρός face à στριφνός de M ; voir J. Jouanna, CMG I, 1, 3 note à 218, 12 (= p. 302 sq.) où est déjà faite la comparaison entre *Nature de l'homme* et ce passage de la *Maladie sacrée*. L'*Index Hippocraticus*, s.v. στιφρός présente toutes les données de façon impeccable. La glose de Galien (éd. Kühn XIX, 140, 17) στιφραί ξηραί, προσεσταλμέναι correspond à une forme non conservée dans les manuscrits. On peut ajouter probablement un dernier passage : *Nature de la femme*, c. 1, Littré VII, 312, 4 sq. où στριφρότεροι de **θ**, face à στριφνότεροι de MV (et στρυφνότεροι de Littré), doit être une erreur pour στιφρότεροι.

4. Le manuscrit **θ** (cf. aussi Co) ajoute ταύτας après φλέβας. Aucun éditeur avant Grensemann n'a repris cette leçon. C'est une précision malheureuse, car ἐς τὰς φλέβας reprend αἷ... φλέβες du début de la phrase ; or ces φλέβες ne sont pas des vaisseaux particuliers ; à l'âge adulte, ce sont tous les vaisseaux qui sont pleins de sang. Du reste, Grensemann ne rend pas ταύτας dans sa traduction. On peut hésiter à la fin de la phrase entre le simple κρατεῖ donné par **θ** Co et le composé κατακρατέει donné par M. La vulgate a ἐπικρατέει, leçon que l'on trouve encore chez Littré, Ermerins, Reinhold. À partir de Jones, la leçon de **θ** fait son entrée dans le texte édité et c'est la leçon adoptée par Grensemann et Lipourlis. Il est paradoxal de constater que la leçon de M, occultée par la vulgate, n'a jamais été adoptée. C'est vraisemblablement la comparaison avec le passage parallèle du c. 9, 1 (18, 7-10 οὐ δύναται ἐπικρατῆσαι τὸ φλέγμα οὐδ' ἀποψῆσαι τὸ αἷμα... ἀλλ' αὐτὸ κρατεῖται καὶ καταμίννυται τῷ αἵματι ταχέως) qui explique le texte de la vulgate. Le composé κατακρατεῖν de M apparaît comme une leçon très plausible ; cf. dans le passage parallèle καταμίννυται. Le simple κρατεῖται du c. 9, 2 après ἐπικρατῆσαι est un cas de « dépréverbation ». La variante de **θ** est évidemment possible ; cf. c. 11, 4 (22, 11) καὶ εὐθὺς κρατεῖται ὑπὸ τοῦ αἵματος. Mais le composé conservé par M a le mérite de la précision (« dominer complètement », « triompher ») et de la rareté : il n'est pas attesté ailleurs dans la *Collection hippocratique*.

5. Dans le développement sur les adultes qui commence au c. 10, 6, il est dit que la maladie n'attaque pas beaucoup d'adultes, « sauf si elle s'est développée dès l'enfance ». Le développement qui suit va étudier justement les causes déclenchantes chez les adultes qui sont épilep-

tiques depuis l'enfance. Cette catégorie avait déjà été définie à la fin du développement sur l'épilepsie chez l'enfant (c. 8, 4) : ce sont les enfants qui ont eu des crises d'épilepsie sans séquelles et qui n'ont pas été soignés. Le couple *συνηύξεται καὶ συντέθραπται* reprend justement c. 8, 4 (18, 1 sq.) *συντραφῆναι καὶ συναυξήθῆναι*. Les deux expressions sont comparables avec la même recherche de l'analogie dans les sonorités. La leçon de *Θ* *συντέθραπται* est donc préférable de ce point de vue à la leçon de *M* *συντέτροφεν*. C'est seulement à partir de l'édition Jones que *συντέθραπται* a fait son entrée dans le texte des éditions. Malgré la grande ressemblance entre ces deux expressions, on observe ici l'intervention des deux verbes par rapport à c. 8, 4. Peut-on considérer que l'on a affaire ici à un *hysteron/proteron* (« a grandi et s'est formée ») ? ou s'agit-il de deux verbes presque synonymes signifiant « grandir », « se développer », et pouvant être intervertis ? De toute façon, dans les deux passages, le sujet sous-entendu des verbes est le même : c'est la maladie, qui se développe et grandit en même temps que le malade. Dans le *Prorrhétique II*, c. 9, Potter VIII, 242, 19 sq. (= Littré IX, 28, 8 sq.), cette catégorie de malades chez qui la maladie a grandi avec eux depuis l'enfance est désignée par une expression comparable : *ὁκόσοισιν ἂν ἀπὸ παιδὸς ξυμβήσεται καὶ συνανδρωθῇ τὸ νόσημα* correspond à *Ἰδι δὲ ἀπὸ παιδίου συνηύξεται καὶ συντέθραπται* (sc. *ἡ νοῦσος* ; cf. 20, 19). Le pronostic est, du reste, le même : c'est chez cette catégorie de malades que la maladie est difficile à éliminer. Arétée de Cappadoce V, 5 (éd. Hude 106, 12 sq.) reprend ce pronostic avec des verbes imagés qui rentrent dans la même série de verbes composés avec *συν-* désignant la maladie accompagnant le malade au cours des différentes étapes de son existence : *ἦν γὰρ ὑπερβάλλῃ τὴν ἀκμὴν τῆς ἡλικίης, ξυγγηρᾷ τε καὶ ξυναποθνήσκει*, « si la maladie dépasse la fleur de l'âge, elle vieillit avec le malade et elle meurt avec lui » ; cf. aussi Paul d'Égine III, 13 (éd. Heiberg 153, 14-16) : *εἰ μὴ λυθεῖν κατὰ τὴν ἡβην...*, *ὥς τὰ πολλὰ συναποθνήσκει*, « si la maladie ne se dissipe pas à l'adolescence, la plupart du temps elle meurt avec le malade ». Une maladie de longue durée, née dès l'enfance, accompagne l'individu dans tout son développement, et quand elle est incurable, jusqu'à la mort. La série des verbes composés commençant par *συν-* est caractéristique de cette cohabitation continue de la maladie et du malade : *συντρέφομαι* (cf. *σύντροφος*), *συναυξάνομαι*, *συνανδρόομαι*, *συγκαταγῆράσκομαι*, *συναποθνήσκω*. Sur l'emploi des verbes de cette série dans la *Collection hippocratique*, voir H. von Staden, « Incurability and Hopelessness : The Hippocratic Corpus » dans P. Potter, G. Maloney, J. Desautels (éd.), *La maladie et les maladies dans la Collection hippocratique*, Québec, 1990, p. 75-112 (p. 99-101).

6. *ἐπίληπτον ΘM* edd. : *ἐπίληπτος* scripserim. Si l'on choisit γίνεται avec *Θ*, la leçon *ἐπίληπτον* est syntaxiquement impossible.

Dans ce chapitre, le malade ne peut pas être un enfant, mais un adulte ; ce n'est donc pas un neutre que l'on attend, mais un masculin ; cf. plus bas dans ce même chapitre, au paragraphe 4, ἰήσιμος γίνεται (22, 5) et ἐπίληπτοι γίνονται (22, 9). On devrait donc lire καὶ ἐπίληπτος γίνεται. Mais même si l'on choisit l'infinitive avec M, on attendrait καὶ ἐπίληπτος γίνεσθαι, car le sujet de l'infinitive (le malade) est le même que celui du verbe personnel dont elle dépend : ἔθος πεποιήται a pour sujet οὗτος, l'antécédent sous-entendu de ὧ, à savoir l'adulte épileptique depuis son enfance. On ne peut pas, en effet, interpréter πεποιήται comme un passif dont ἔθος serait le sujet, malgré l'*Index Hippocraticus* qui range ce passage parmi les emplois passifs (voir s.v. ποιέω II. pass. *Morb. Sacr.* 6, 380, 20) ; une habitude n'est pas « faite », fabriquée ou préparée comme peut l'être un médicament ou un traitement ; c'est une expression périphrastique formée du moyen construit avec un accusatif. Voir l'*Index Hippocraticus*, s.v. ποιέω III, med. 1 c. acc. (saepe in constr. periphrastica...). Cet *Index* recense six passages dans notre traité : 6, 358, 17 (= ici 6, 20) ; 370, 9 et 12 (= ici 14, 1 et 3-4) ; 372, 5 (= ici 14, 23) ; 376, 3 (= ici 17, 5-6) ; 380, 1 (= ici 20, 1). Il faut y ajouter ce passage-ci. Ce qui confirme que le sujet de ἔθος πεποιήται est bien le malade, c'est que l'infinitif πάσχειν dont le sujet ne peut être que le malade n'est pas exprimé, ce qui est parfaitement normal si le sujet de l'infinitif est le même que celui du verbe à mode personnel. Toutefois je laisse, en définitive, le texte des manuscrits, car on peut rencontrer dans certains cas l'accusatif dans la proposition infinitive, bien que le sujet soit le même que celui de la proposition principale ; voir Kühner-Gerth, *Ausführliche Grammatik...*, II, 2, p. 30-32 (où les exemples ne sont pas exactement comparables).

7. Trois thèmes sont contenus dans cette première phrase concernant les adultes épileptiques depuis l'enfance :

- 1) la notion d'habitude (ἔθος πεποιήται).
- 2) les changements de vents, causes déclenchantes de l'attaque (thème principal).
- 3) la guérison de la maladie est difficile.

Ces trois thèmes sont développés dans l'ordre suivant :

- 1) La guérison devient difficile : c'est une maladie de longue durée et avec le temps elle devient incurable (c. 11, 2-4).
- 2) Le malade habitué prévoit la maladie (c. 12).
- 3) Les changements de saisons, causes déclenchantes de l'attaque (c. 13).

8. Tout ce développement (c. 11, 2-4) a pour rôle d'expliquer pourquoi la maladie est longue (cf. c. 11, 4 dans la conclusion du développement πολυχρόνιος ἢ νοῦσος) et ne peut plus être soignée quand elle est longue (c. 11, 4 ὁπόταν γὰρ χρόνος ἐγγένηται τῇ νοῦσῳ, οὐκέτι ἰήσιμος γίνεται). La cause en est l'humidité anormale du cer-

veau provoquant des flux fréquents (ὕγρότερος... τῆς φύσιος repris à la fin de la phrase par ὑγρόν). Pour πλημυρέω, voir *supra*, c. 10, 3 (p. 20, n. 1). L'expression signifie-t-elle ici « être plein de phlegme » ou « être plein d'eau du fait du phlegme » ? Dans la suite du chapitre, il est dit que le cerveau est rongé par le phlegme et se fond, c'est-à-dire que le cerveau est transformé en eau par le phlegme.

9. C'est l'une des « expériences » les plus célèbres de la *Collection hippocratique* ; voir G. Senn, « Über Herkunft und Stil der Beschreibungen von Experimenten im Corpus Hippocraticum », *Sudhoffs Archiv*, 22, 3, 1917, p. 239 sq. Elle est introduite par une formule (γνοίη δ' ἂν τις τῷδε μάλιστα) que l'on retrouve ailleurs pour introduire une preuve tirée de l'expérience : comparer *Nature de l'homme*, c. 1, Jouanna 166, 2 γνοίη δ' ἂν τῷδέ (AM : τόδε A³ [ó s.l.] V) τις μάλιστα παραγενόμενος αὐτοῖσιν ἀντιλέγουσιν et voir la note *ad loc.* (= p. 235), où la comparaison avec le passage de *Maladie sacrée* est déjà faite ; cf. aussi *Nature de l'homme*, c. 5, Jouanna 176, 10 γνοίη δ' ἂν τοῖσδε. D'après la comparaison avec ces deux passages, il est clair qu'il faut lire ici τῷδε avec Θ Grensemann, et non τόδε avec M Littré Ermerins Rheinhold Jones Lipourlis. Τῷδε, datif de moyen, annonce l'expérience ἣν διακόψης..., εὐρήσεις. La formule d'introduction γνοίη δ' ἂν τις τῷδε sera reprise en conclusion par καὶ ἐν τούτῳ... γνώση (datif régi par ἐν instrumental). Cela dit, un problème de ponctuation se pose, par suite du style asyndétique. Faut-il rattacher le complément τοῖσι προβάτοισι κτλ. à ce qui précède (construction traditionnelle), ou à ce qui suit (Grensemann met un point en haut après μάλιστα) ? Si on le rattache à ce qui précède, on a l'inconvénient de faire dépendre d'un même verbe deux datifs qui n'ont pas la même valeur. En revanche, si l'on rattache à ce qui suit, le complément antéposé paraît d'une longueur très inhabituelle et le mouvement de la phrase devient d'autant moins naturel que l'antéposition est prolongée par une explication insérée. On préférera donc, en définitive, la première construction. Le protocole de l'expérience est exprimé dans la protase ἦν + subjonctif, et les résultats dans la principale εὐρήσεις. Dans la protase, il y a une divergence entre M (διακόψης) et Θ (διακόψας ὄρᾱς). Grensemann a choisi la leçon de Θ, alors que tous les autres éditeurs (et Senn dans l'étude citée) ont choisi la leçon de M. La comparaison avec les passages analogues de la *Collection hippocratique* montre que la fonction des protases (protases introduites par ἦν + subjonctif ou εἰ + optatif ; voir J. Jouanna, *Nature de l'homme*, p. 261 sq. [note à c. 5, 176, 11-178, 1]) est d'indiquer ce que l'on doit faire pour réaliser l'expérience, alors que la principale indique le résultat de l'expérience que l'on doit observer (voir le tableau commode dans l'étude de G. Senn, p. 267). Le ὄρᾱς de Θ dans la protase n'est donc pas conforme au schéma et fait double emploi avec εὐρήσεις. Pour l'emploi du futur de εὐρίσκω dans la

principale, comparer surtout *Airs, eaux, lieux*, c. 8, Jouanna 207, 12-208, 2 : εἰ γὰρ βούλει... εὐρήσεις, où l'on a la 2^e personne comme dans *Maladie sacrée* ; comparer aussi *Cœur*, c. 2, Duminil 191, 1 = Littré IX, 80, 16 εὔροις ἄν (potentiel). On observera toutefois ici le passage de la 3^e personne (dans la formule d'introduction γνοίη δ' ἄν τις) à la 2^e personne du singulier dans l'expérience et dans la conclusion de l'expérience. Ce passage de la 3^e personne de généralité à la 2^e personne s'adressant directement au lecteur s'observe dans d'autres « expériences » de la *Collection hippocratique* ; voir G. Senn, p. 260, qui cite *Génération / Nature de l'enfant*, c. 25. Dans les autres expériences, on trouve la 3^e personne du singulier du futur εὐρήσει (*Mal. des femmes I*, c.1 ; *Nature de l'enfant*, c. 29 ; *Nature de l'enfant*, c. 17).

10. Cette croyance dans la prédisposition des chèvres à l'épilepsie est attestée par d'autres témoignages antiques ; voir Plutarque, *Questions romaines* 290 a-b (cité *supra*, p. 4, n. 8). Inversement, dans une perspective populaire et magique, les chèvres sont censées prendre par transfert la maladie dite sacrée atteignant les hommes ; voir Callimaque, *Aitia*, frag. 75, 12-14 Pfeiffer (cité *supra*, p. 6, n. 2).

P. 22.

1. L' ὕδρωψ n'est pas différent de ὕδωρ cité quelques lignes plus bas. La chair du cerveau rongée par le phlegme fond et devient de l'eau désignée sous les deux termes synonymes ὕδρωψ et ὕδωρ. La leçon de M (ιδρωτός) est une erreur qui a entaché le texte des éditions anciennes ; la bonne leçon est apparue à partir de Littré. Le terme ὕδρωψ désigne d'abord une maladie, l'hydropisie, puis l'humeur résultant de l'hydropisie, de même que φλέγμα désigne d'abord l'inflammation, puis l'humeur résultant de l'inflammation. Ensuite, ces humeurs pathologiques ont pu être considérées comme des humeurs naturelles dans le corps de l'homme. C'est assez fréquemment le cas pour le φλέγμα (par exemple *Nature de l'homme* où phlegme, sang, bile jaune et bile noire sont les quatre humeurs constitutives de l'homme), mais exceptionnellement pour l'ὕδρωψ (c'est l'une des quatre humeurs constitutives de l'homme avec le phlegme, le sang et la bile dans *Maladies IV*). Ici, l'ὕδρωψ est une humeur pathologique résultant non de l'hydropisie, mais de l'épilepsie. L'adjectif dont dépend ὕδρωπος pose deux problèmes mineurs de forme et de sens : tous les éditeurs depuis l'Aldine ont édité περίπλεων, cette forme ayant été confirmée par Θ ; mais c'est une forme attique : la forme περίπλεον donnée par M est préférable. On donne habituellement à περι- le sens intensif ; mais, étant donné le contexte, il vaut mieux donner au préfixe un sens local : le cerveau est non seulement humide, mais il est plein d'eau tout autour ; cf. un peu plus bas (22, 6 sq.) περιέχει τὸν ἐγκέφαλον ἐκτὸς καὶ περικλύζει.

3. Dans cette seconde partie du traité qui est positive, l'auteur n'a pas perdu de vue sa polémique contre les partisans de l'origine divine de la maladie. Cette « expérience » sur le cerveau d'une chèvre avec les conclusions qui en sont tirées sur l'origine naturelle de la maladie doit être rapprochée d'une expérience analogue faite dans les années 443/442 par Anaxagore, et rapportée par Plutarque, *Vie de Périclès*, c. 6, 154 f - 155 b (= DK 59 A 16) : « On dit qu'un jour on apporta à Périclès, de son domaine rural, la tête d'un bœuf qui n'avait qu'une corne ; Lampon le devin, en voyant cette corne qui avait poussé, solide et forte, au milieu du front, déclara que la puissance des deux partis qui divisaient l'Etat, celui de Thucydide et celui de Périclès, deviendrait celle d'un seul homme, de l'homme chez qui ce présage s'était produit ; mais Anaxagore, dit-on, ayant coupé le crâne en deux (τοῦ κρανίου διακοπέντος), fit voir que la cervelle (τὸν ἐγκέφαλον) n'avait pas rempli sa place et que, pointue comme un œuf, elle avait glissé de toute la boîte crânienne vers l'endroit d'où partait la racine de la corne ; cf. *Notice*, p. XLII sq. À ce moment-là, l'admiration des assistants se porta sur Anaxagore ; mais, un peu plus tard, elle se reporta sur Lampon, lorsque Thucydide fut abattu (printemps de 442) et que les affaires du peuple passèrent toutes sans exception entre les mains de Périclès ». L'« expérience » faite par Anaxagore est tout à fait comparable à celle du médecin hippocratique. Elle consiste à ouvrir la tête d'un animal (bœuf / chèvre) en la fendant (le verbe employé est le même : διακόψης / διακοπέντος) et à observer le cerveau (τὸν ἐγκέφαλον dans les deux textes). Elle a aussi la même finalité : montrer que la pathologie s'explique par des causes naturelles et non par l'intervention de la divinité. Mais Plutarque s'efforce de réconcilier les deux interprétations contradictoires, celle de l'homme de science et celle du devin.

5. Le cerveau est rongé (διεσθίεται) par le phlegme. Même emploi du verbe διεσθίειν à propos d'une humeur qui ronge une partie du corps dans *Ancienne médecine*, c. 19, Jouanna, 143, 11 (= Littré I, 616, 7) ; cf. aussi *Maladies des femmes*, c. 2, Grensemann 94, 20 (= Littré VIII, 20, 7) et *Glandes*, c. 14, Joly 120, 18 (= Littré VIII, 570, 1). Emploi métaphorique tout à fait comparable de κατεσθίω dans le même passage de l'*Ancienne médecine* (Jouanna 143, 9 = Littré I, 616, 6).

6. περιέχει M : περιχέει θ. Que faut-il choisir ? L'*Index Hippocraticus*, s.v. περιχέω considère que περιχέει est ici une *dubia lectio*. On attendrait, en effet, περιχεῖται. Comparer *Lieux dans l'homme*, c. 14, Joly 57, 8 (= Craik 58, 31 = Littré VI, 308, 6) περιχεῖται V Littré Joly Craik : περιέχει τε A (+ acc.). Περικλύζω est aussi employé au c. 13, 4 (25, 6 sq. περικλύζειν). Le cerveau est assimilé à une île baignée par les flots.

7. Le texte des manuscrits n'est pas totalement satisfaisant. Διό est toujours conclusif dans le traité (et ailleurs). Διό δὲ πολυχρόνιος ἦ

νοῦσος est donc une conclusion : « Voilà pourquoi la maladie est de longue durée ». Cette conclusion reprend en composition annulaire c. 11, 1 (21, 9 sq.) : ἥ τε ἀπάλλαξις χαλεπὴ γίνεται. On ne peut donc pas traduire διὸ δὴ comme Littré par « d'autre part ». La difficulté vient de ce que cette conclusion est suivie d'un ὅτι explicatif qui n'est pas attendu après le διὸ δὴ conclusif. En réalité, il faut lire <καὶ> ὅτι introduisant une explication secondaire. Cf. ici même c. 17, 2 (30, 9) : ὑπὸ λεπτότητος καὶ ὅτι κτλ. et voir dans *Airs, eaux, lieux* c. 22, Jouanna 241, 14 sq. (= Diller 74, 30 = Littré II, 80, 20-82, 1) διὰ τὰς <προειρημένους> προφάσις καὶ ὅτι κτλ. Cette double explication est nécessaire pour rendre compte de la durée de la maladie : il faut que les flux soient fréquents, mais il ne faut pas qu'ils soient mortels. Le substantif πολυπληθ(ε)ία n'est attesté qu'une autre fois dans la *Collection hippocratique*, en *Airs, eaux, lieux* c. 15, 1, Jouanna 226, 5 (= Diller 60, 11 = Littré II, 60, 19) ὑπὸ πολυπληθείης τοῦ ὕδατος, « à cause de la grande quantité d'eau ». C'est donc une autre correspondance à verser au dossier de l'éventuelle identité d'auteur. Pour le choix entre πολυπληθείης M edd. et πολυπληθείης Θ, il convient de préférer la finale en -είης, qui est la dérivation attendue dans la séquence πλήθος -> πολυπληθής -> πολυπλήθειᾶ, -εἰᾶς en attique et -είης en ionien.

8. Ce chapitre 12 développe l'idée d'habitude annoncée au début du chapitre précédent (21, 7 ἔθος πεποίηται). L'adjectif ἑθᾶς, ἑθάδος, dérivé du substantif τὸ ἔθος, n'est pas attesté avant Hippocrate et Thucydide. Chez Thucydide, dans l'oraison funèbre de Périclès, II, 44, 2 (ἑθᾶς γενόμενος), il a le même sens qu'ici (à propos de quelqu'un qui est « habitué »). Dans la *Collection hippocratique*, l'adjectif apparaît deux autres fois avec le même sens dans les traités gynécologiques : *Maladies des femmes* I, c. 12, Littré VIII, 50, 2, et II, c. 162, *ibid.*, 340, 3. Toutefois, dans ces deux derniers passages, le manuscrit Θ présente ἡθάδες face à ἑθάδες de MV. Il y a effectivement une concurrence entre ἑθᾶς et ἡθάς (formé sur le substantif ἡθος). L'adjectif ἡθάς est attesté aussi dans *Maladies des femmes* I, c. 1, Littré VIII, 10, 16 (« habitué »), et II, c. 134, *ibid.*, 270, 1 (« habituel »). En dehors de la *Collection*, voir Sophocle, *Électre*, v. 372 (ἡθάς εἰμι, « je suis habituée »). L'habitude permet au malade de prévoir l'attaque. Cette observation a été reprise notamment par Arétée de Cappadoce I, 5 (éd. Hude 3, 23-4, 2) : « ceux pour qui l'affection est habituelle (ξύνηθες), si la maladie vient et si elle arrive au doigt ou commence par un autre endroit habituel, appellent à l'aide ceux qui sont présents, par prévision de ce qui va arriver (προγνώσει τοῦ μέλλοντος), du fait de leur expérience ». Il n'est pas impossible qu'Arétée se souvienne ici du passage hippocratique. Certes, Arétée ne mentionne pas que les malades fuient les hommes, mais dans l'exposé de la forme chronique de la maladie (III, 4, éd. Hude 39, 2), il qualifie le malade de ἐξάνθρωπος, ce qui

correspond à notre passage *φεύγουσιν ἐκ τῶν ἀνθρώπων*. Voir aussi Caelius Aurelianus, *Maladies chroniques* I, 4, 67-68 : « D'autres, connaissant par avance ce qui va advenir (*praenoscentes futura*), avertis par des mouvements habituels, se protègent en se renfermant dans leur maison, prévenant ainsi l'accès ; quand ils sentent qu'il approche, ils choisissent des lieux où ils peuvent tomber en sécurité et sans aucune honte. »

9. *ληφθήσεσθαι* *θ* Co : *λήψεσθαι* M Littré Jones Grensemann. Le verbe *λαμβάνω* n'est pas employé à l'actif quand le malade est sujet. Le malade ne reçoit pas une maladie mais il est pris par une maladie ; cf. c. 11, 3 (21, 17 sq.) *αἴται γὰρ πυκνότατα λαμβάνονται*. C'est la maladie qui prend le malade (c. 6, 4 = 14, 19 sq. *διάρροται λαμβάνουσιν*). Or, normalement le futur moyen *λήψεσθαι* correspond à l'actif. Bien que certains futurs de forme moyenne puissent avoir un sens passif, cela paraît peu probable pour un moyen qui sert régulièrement de futur actif en l'absence d'un futur actif en -σω ; voir A. Rivier, « Contamination primaire... » (1972), p. 29, n. 65. La leçon de *θ* est donc préférable ; cf. aussi *Index Hippocraticus*, s.v. I. 6.

10. Le passage du pluriel « les malades » (cf. *εἰσί, προγινώσκουσιν, μέλλωσι, φεύγουσιν*) au singulier « le malade » dans la même phrase (cf. *αὐτῷ, αὐτόν, ἐγκαλύπτεται*) et dans la phrase suivante (cf. *ποιεῖ*) est un signe de la souplesse de l'écriture de cet auteur. C'est ce passage un peu surprenant qui explique la variante *αὐτῷ / αὐτῶν*. Concernant la variante sur le mot suivant, les éditeurs se partagent : *ὁ οἶκος* M Co Littré Grensemann : *τὰ οἰκία* *θ* Jones Lipourlis. L'emploi du pluriel *οἰκία* (avec un sens qui n'est pas différent de *οἶκος*) semble être une caractéristique ionienne. Ce neutre pluriel est déjà attesté dans la poésie épique : Homère, *Iliade* VI, v. 15 (Axylos, homme riche vivant à Arisbè, « ayant sa maison au bord de la route » *ὁδῷ ἐπὶ οἰκία ναίων*) ; cf. *Odyssée* XII, v. 4 (la maison de l'Aurore) et Hésiode, *Théogonie*, v. 744 (la demeure de la Nuit). Ce qui est surtout remarquable, c'est l'emploi de ce terme chez Hérodote pour désigner une maison ou un palais (plus d'une quarantaine de fois). Un tel usage disparaît dans la prose attique. La variante de *θ* a donc vraisemblablement conservé un usage de la prose ionienne et doit être préférée, de ce fait, à celle de M ; voir déjà Wilamowitz, *G. L.* II, p. 170.

11. L'adjectif substantivé *τὸ δαιμόνιον* a déjà été employé au c. 1, 8 (6, 18 sq. *ὁ τε πολὺς αὐτοῖσι τοῦ λόγου ἐς τὸ θεῖον ἀφήκει καὶ τὸ δαιμόνιον*). Il n'est pas attesté ailleurs dans la *Collection hippocratique*. Il se rencontre chez Hérodote dans des emplois comparables à propos de l'intervention des dieux dans les affaires humaines (II, 120, 5 ; V, 87, 2 ; VI, 84, 1). Mais, alors que l'auteur hippocratique récuse cette intervention, Hérodote y croit. En II, 120, 5, Hérodote ajoute foi à la version des Égyptiens sur la guerre de Troie, selon

laquelle Hélène n'était pas à Troie, mais en Égypte. Les Troyens n'ont donc pas pu rendre Hélène aux Achéens qui la leur réclamaient, parce qu'elle n'était pas là. Hérodote explique cela par le δαιμόνιον : « La divinité (τοῦ δαιμονίου) faisait en sorte que par leur ruine totale les Troyens montrassent clairement aux hommes que les grandes fautes entraînent de grands châtiments de la part des dieux ; je le dis comme je le pense. »

P. 23.

2. Développement très fin sur la psychologie des malades qui ressentent le mal. C'est l'habitude qui en est la cause ; mais l'auteur distingue la réaction des malades suivant l'âge. Alors que les adultes, lorsqu'ils prévoient l'imminence de la crise, s'éloignent loin des hommes, les enfants se réfugient vers une personne de connaissance. Cette réaction opposée s'explique par une évolution de la psychologie de l'enfant à l'adulte : absence, puis présence d'un sentiment social, la honte. Et même quand l'attitude de l'adulte et de l'enfant paraît identique, le vocabulaire distingue finement la perception de l'imminence du mal : les enfants le pressentent (προαίσθωνται), tandis que les adultes le prévoient (προγινώσκουσι). De l'enfance à l'âge adulte, il n'y a pas seulement l'apparition de l'αἰσχύνη, mais aussi le développement de la γνώμη. Pour le développement de l'intelligence, comparer Sophocle, *Électre*, v. 1023 : ἀλλ' ἢ φύσιν γε, τὸν δὲ νοῦν ἥσσων τότε.

4. Les superlatifs ἰσχυρότατά... ἐναντιώτατα sont employés là où l'on attendrait des comparatifs ; voir Kühner-Gerth, *Ausführliche Grammatik...*, II, 1, p. 22-24. Les exemples de ce tour syntaxique ne sont pas exceptionnels dans la *Collection hippocratique*.

5. La στάσις est la position stable dans laquelle le vent souffle, c'est-à-dire la direction. Le borée vient du nord, tandis que le notos vient du sud. Mais dans le développement qui suit, c'est l'opposition des deux vents selon leurs propriétés (κατὰ τὴν δύναμιν) qui est envisagée. L'auteur expose d'abord l'action du borée qui resserre et chasse l'humidité (c. 13, 2). Il envisage son action d'abord sur l'air, puis sur les eaux, et enfin sur l'homme.

6. L'adjectif θολερός, littéralement « trouble, bourbeux », opposé à λαμπρός « limpide », s'emploie d'abord à propos de l'eau (fleuve, mer, etc.) ; cf. *Airs, eaux, lieux*, c. 8, Jouanna 206, 2 (= Diller 40, 27 = Littré II 34, 14) ; mais il peut s'employer comme ici également à propos de l'air ; voir Platon, *Timée* 58 d (ὁ δὲ θολερώτατος, sc. ἀήρ), Plutarque, *Timoléon*, c. 27, 3 (249 a/b) : ὁ μὲν θολερός ἀήρ.

7. Que convient-il de choisir entre les trois variantes τὸ νοτῶδες θ : τὸ νεφῶδες M νεφελῶδες Co ? La leçon de Co est une *lectio faciliior* à partir de la leçon de M. Les deux variantes données par les manuscrits anciens sont possibles. L'adjectif νεφώδης « nuageux »

est employé dans Aristote, *Problemata*, XXVI, 20 à propos du vent du midi qui est νεφῶδες quand il est fort. Le substantif τὸ νέφος dont il dérive est employé dans *Airs, eaux, lieux*, c. 8, Jouanna 206, 12 et 14 (= Diller 42, 8 et 9 = Littré II 34, 22 et 24). Quant à l'adjectif νοτώδης, il revient sous la plume de l'auteur de *Maladie sacrée* dans ce même chapitre (c. 13, 3 = 24, 11), et cette fois, il est attesté par les deux manuscrits anciens. C'est, dans ce second passage, l'antonyme de ξηρός ; il doit donc avoir le sens d' « humide » (le notos est un vent chaud et humide). Or, dans le premier passage, au couple τὸ θολερόν τε καὶ τὸ νοτώδες (vel νεφῶδες) correspond, trois lignes plus bas, le couple τὴν νοτίδα καὶ τὸ δνοφερόν, alliant humidité et turbidité. Le parallélisme entre les deux couples doit donc faire préférer νοτώδες de Θ (avec Grensemann) à νεφῶδες de M (avec Littré) : de même que τὸ θολερόν est repris par τὸ δνοφερόν, τὸ νοτώδες est repris par τὴν νοτίδα. En faveur du choix de νοτώδες plaide aussi son exceptionnelle rareté : en dehors de ces deux passages de *Maladie sacrée*, il n'est attesté que dans deux autres passages d'*Airs, eaux, lieux*, c. 6 (Jouanna 198, 15 = Diller 34, 10 = Littré II, 26, 2 νοσώδης) et c. 15 (Jouanna 227, 1 = Diller 60, 17 app. crit. = Littré II, 62, 5 app. crit.). Cette rencontre va dans le sens de l'unité d'auteur ; voir *Notice*, p. LXX sqq. Sur νοτώδης, voir D. op de Hipt, *Adjective auf -ώδης im Corpus Hippocraticum*, Hamburg, 1972, p. 135 sq.

8. ἀρξάμενα ΘM : -μενος Co. Si l'on conserve le pluriel neutre, qui était déjà dans l'archétype, il faut considérer que τὰλλα πάντα est sujet d'un verbe sous-entendu tel que ἔχει (intransitif) : « tout le reste est dans le même état », c'est-à-dire « est affecté de la même manière » ; comparer en 24, 9 sq. : « tout cela se ressent (αἰσθάνεται) de ce vent ». Mais si l'on considère que le sujet est « le borée » comme dans la phrase précédente (« et il [sc. le borée] agit de la même façon sur tout le reste »), la correction du *Corsinianus* est nécessaire, car le participe ἀρξάμενος doit se rapporter au sujet sous-entendu ὁ βορέης. Ermerins (qui ne connaissait pas la leçon du *Corsinianus*) a déjà fait la correction, adoptée aussi par Lipourlis (voir sa note 68). Pour l'influence du borée et du notos sur les eaux, voir aussi *Airs, eaux, lieux*, c. 7 (Jouanna 203, 9-10 = Diller, 38, 16 sq. = Littré II, 30, 20 sq.) et c. 9 (Jouanna 209, 3 sq. = Diller 44, 13 sq. = Littré II, 38, 6 sq.).

9. Le manuscrit Θ a conservé un emploi de γάρ qui pouvait très facilement disparaître dans le processus de la copie : καὶ γάρ sans verbe. Le verbe sous-entendu ici est ἐκκρίνει. Pour cet emploi de καὶ γάρ (vel οὐδὲ γάρ) sans verbe, voir *Index Hippocraticus*, s.v. γάρ II 9, où notre passage est recensé avec sept autres exemples.

10. Pour le caractère salubre du borée, voir un peu plus loin (c. 13, 4 = 25, 4 sq.) : « et d'autre part sous l'effet des vents du nord, la partie la plus saine du cerveau se resserre » (τοῖσι δὲ βορείοισι συν-

ίστασθαι τὸ ὑγιηρότατον τοῦ ἐγκεφάλου) ; comparer dans *Airs, eaux, lieux*, c. 4 (Jouanna 193, 5 = Diller 30, 6 sq. = Littré II, 20, 3) le tableau des cités tournées vers le borée : « ils ont la tête saine » (τὰς δὲ κεφαλὰς ὑγιηρὰς ἔχουσι). Les deux adjectifs ὑγιηρότατος (Θ) et ὑγιεινότητος (MCo) sont synonymes et ont tous les deux le sens de « sain » et de « salubre ». C'est l'adjectif ὑγιηρός que l'on rencontre ailleurs dans le traité (c. 2 *bis* ; c. 5 ; c. 13, 4).

P. 24.

2. κατατήκειν Θ : τήκειν MCo. Le composé paraît être la *lectio difficilior*, car la finale -κότα vel -εῶτα devant le verbe a pu entraîner par haplographie la disparition du préverbe κατα-. Le simple est toutefois employé au c. 11, 4 (22, 6). Que l'on choisisse le composé ou le simple, le sens n'est pas très différent. Ce qui compte, c'est que l'action du notos s'oppose à celle du borée. Alors que le borée resserre l'air (23, 12 ξυνίστησι τὸν ἡέρα), le notos fait fondre et liquéfie l'air ressermé (συνεστηκότα κατατήκειν καὶ διαχεῖν). Le processus de la fonte implique la présence de la chaleur ; il est implicite que le borée est froid et le notos chaud ; cf. un peu plus loin dans le chapitre (24, 10 sq.) ἔκ ψυχρῶν θερμά.

3. Le texte n'est pas certain. La tradition manuscrite présente les variantes suivantes : γαληνίζει Θ : γαληνιάζει Co λαγανίζει M Erot. (frag. 35 = R^{ms}). La forme donnée par M (λαγανίζει) est mise en question dans les dictionnaires étymologiques, Frisk et Chantraine (s.v. λαγαίω, « leçon peut-être fautive » dit Chantraine). Toutefois le mot a été glosé en marge de R : λαγανίζει· χρωματίζει (R : ἀρωματίζει F. E. Kind, « Zu Erotian und Hippokrates », *Hermes* 72, 1937, p. 368)· λάγανον εἶδος πλακοῦντος : « colore » (« aromatise » selon Kind), « car *laganon* est une sorte de galette ». On fait remonter cette glose à Érotien, ce qui est possible sans être totalement sûr ; voir *Notice*, p. cxiii. Que la glose remonte ou non à Érotien, elle n'est guère éclairante (même avec la correction de Kind) et elle ne donne pas un sens correct. Quel rapport peut-il y avoir entre l'action du vent et une galette ? Il est hasardeux de vouloir comparer ici, avec Kind, le vent du sud à un pâtissier. Dès le XVI^e siècle, alors que l'on ne connaissait que λαγανίζει, on a proposé une correction en partant du radical λαγα- : λαγαρίζει (Foes¹), c'est-à-dire « est mou » ou encore λαγανίζει dans le sens de λαγγάζει (Schneider *Dict.* apud Littré). À partir de Littré, la leçon de Θ γαληνίζει a été connue et elle a été adoptée par Littré et Jones (leçon que Kind qualifie étrangement de conjecture). Mais alors que Littré donnait un sens transitif (« apportant la tranquillité »), Jones a choisi un sens intransitif (« but is calm at first »). Grensemann revient à λαγανίζει et lui donne le sens d'« être faible », alors que Lipourlis adopte, comme Littré et Jones, la leçon de Θ. Une comparaison avec un problème du corpus aristotélicien peut apporter

un éclairage nouveau. En XXVI, 20, la question est : « Pourquoi le notos, quand il est faible, amène-t-il le beau temps (αἶθριος), mais, quand il est fort (μέγας), apporte-t-il des nuages (νεφώδης) et dure longtemps ? » ; cf. aussi XXVI, 19. Comme dans le texte hippocratique, deux moments sont distingués. Quand le notos ne souffle pas fort, il commence par apporter le beau temps. Ne peut-on pas voir un rapport entre αἶθριος du corpus aristotélicien et γαληνίζει de Θ ? La comparaison invite donc à choisir γαληνίζει et à lui donner le sens transitif, « apporte le beau temps », comme Littré l'avait fait, plutôt que le sens intransitif « est calme », suivant l'interprétation de LSJ, de Jones et de l'*Index Hippocraticus* s.v. γαληνίζω I. Pour le sens transitif de γαληνίζειν, comparer Euripide, frag. 1079 Nauck², v. 4 (μέθη τάρασσει καὶ γαληνίζει φρένα), et voir dans la *Collection hippocratique* l'emploi médio-passif γαληνίζεται (Θ : γαληνίζει M) διαχεόμενον τὸ πνεῦμα (*Régime*, c. 71, Joly CMG 204, 1 = Littré VI, 610, 5).

5. Les deux développements opposés sur le borée et le notos sont construits de la même manière : d'abord l'action sur l'air, puis sur le reste, et en particulier sur l'eau. Mais le développement sur le notos est plus détaillé. Alors que les eaux autres que la mer étaient mentionnées de façon globale dans le développement sur le borée, elles sont détaillées dans le cas du notos (fleuves, sources, puits). Et plus généralement, les exemples où l'action du notos s'exerce sont plus nombreux : terre, plantes, vases en céramique, puis soleil, lune et astres. La plus grande longueur du développement vient de ce que l'action du notos est plus importante que celle du borée dans le déclenchement de la crise d'épilepsie.

6. Même affirmation dans *Airs, eaux, lieux*, c. 8 Jouanna 205, 2 sq. (= Diller 40, 14 sq. = Littré II, 34, 1 sq.) à propos de l'action du soleil qui attire l'eau : ἀπὸ τῆς θαλάσσης καὶ ἐξ πάντων ἐν ὁκόσοισιν ὑγρόν τι ἔνεστιν· ἔνεστι δὲ ἐν παντί χρήματι. Les deux passages sont remarquablement proches, ce qui va dans le sens de l'unité d'auteur ; voir *Notice*, p. LXX sqq.

7. δνοφώδεα Θ : δνοφερώδεα M γνοφώδεα Co. La leçon de M recc. δνοφερώδεα est encore éditée par Littré, et elle a une entrée dans l'*Index Hippocraticus*, alors que c'est manifestement une *falsa lectio* (le mot ne se retrouve nulle part ailleurs), née du croisement de deux leçons : δνοφερά (cf. 23, 16 δνοφερόν dans le développement sur le borée) et δνοφώδεα, leçon conservée par Θ. L'archétype devait donner δνοφώδεα, mais un modèle de M devait comporter au-dessus de la ligne la variante -φερά, correction par référence à l'emploi de δνοφερόν dans les lignes précédentes. D. op de Hipt, *Adjective auf -ώδης*..., p. 49, explique δνοφερώδης comme une formation analogique de δνοφώδης ; c'est peu vraisemblable. La graphie ancienne δνο- a été remplacée à époque récente par γνο-. La graphie γνοφώ-

δεα, donnée par le *Corsinianus*, ne plaide pas en faveur de son caractère conservateur. L'adjectif δνοφώδης, à la différence de δνοφερός, est rare à époque ancienne. Pour la période classique, il n'y a qu'un autre exemple : Euripide, *Troyennes*, v. 79 δνοφώδη (Dindorf : γνοφώδη PV). Le témoignage de θ est le seul à avoir conservé la graphie ancienne. Le terme réapparaît sous la forme γνοφώδης plus tard ; voir par exemple Plutarque, *De primo frigido* 949 a 9 (εἰς ἄερα γνοφώδη καὶ ζοφερόν), et surtout la littérature patristique, à la suite de la *Septante* (*Exode* 19, 16 νεφέλη γνοφώδης, etc.). Cette action du notos, répandant brouillard et obscurité, est bien connue depuis Homère, *Iliade* III, v. 10-13 : « Sur les cimes d'un mont, le Notos souvent répand un brouillard (κατέχευεν ὁμίχλην), odieux aux bergers, au voleur en revanche plus favorable que la nuit, et qui ne permet pas de voir plus loin que le jet d'une pierre (trad. Mazon). »

9. τᾶλλα (lege τᾶλλα vel τᾶλλα) ἄστρα θ Ermerins, Jones, Lipourlis : τὰ ἄστρα MCo Littré Grensemann. Même si l'on considère que le soleil et la lune ne sont pas comptés par l'auteur comme des astres, la leçon de θ doit être conservée ; c'est, dans ce cas-là, un hellénisme qui a disparu dans M ; pour cet hellénisme, voir Kühner Gerth, *Ausführliche Grammatik...*, II, 1, p. 275 Anmerk. 1. b). On traduira soit « les autres astres », si l'on considère que l'auteur englobe le soleil et la lune dans les astres, soit « les astres aussi » dans le cas contraire. Il est un traité hippocratique où le soleil et la lune sont expressément comptés parmi les astres, c'est les *Semaines*, c. 2, Roscher 6, 64-81 (= Littré IX, 433, app. crit.) où sont énumérés sept astres : le soleil, la lune, l'Ourse, Arcturus, les Pléiades, Orion, le Chien. Cette vision septénaire n'est probablement pas celle de l'auteur de *Maladie sacrée* ; l'auteur des *Semaines* (c. 3) dénombre aussi sept vents (apéliotis, borée, ourse, zéphyr, lips, notos, euros).

P. 25.

1. La différence dans la ponctuation du texte entraîne des différences d'interprétation. Dans les éditions avant Grensemann, on lit une seule et longue phrase depuis "Οτε (24, 16) jusqu'à πνευμάτων (25, 8). Elle se développe en une subordonnée temporelle causale (introduite par ὅτε) comprenant deux verbes (ἐπικρατεῖ et ποιεῖ), puis une proposition principale commençant à ἀνάγκη. Voici la traduction de Littré qui correspond à cette interprétation : « Puis donc que des choses si grandes et si puissantes en éprouvent une influence, et que le corps se ressent des changements de ces vents et en est modifié, il résulte nécessairement que les vents du midi relâchent le cerveau, le remplissent d'humidité et élargissent les veines, et que les vents du nord réunissent la partie la plus saine du cerveau et séparent la partie la plus malsaine et la plus humide, de sorte que l'humeur le baigne au dehors et que les fluxions se produisent lors des changements de ces

vents. » Toutefois cette traduction se heurte à des difficultés syntaxiques. Le sujet de ἐπικρατεῖ et de ποιεῖ ne peut être que le seul vent dont il a été question dans les phrases précédentes, à savoir le notos. Le début de ce que l'on considérerait comme une longue phrase sur l'effet des deux vents n'est, en fait, que la fin du développement sur l'action du notos. Ermerins avait déjà vu que la proposition subordonnée s'arrête à ἐπικρατεῖ et que καὶ τὸ σῶμα ποιεῖ commence la proposition principale. Comme l'a noté ensuite Grensemann (p. 42, p. 99 et p. 107) — qui ne mentionne pas Ermerins —, les deux développements sur le borée et le notos sont parallèles et se terminent de la même façon par l'action sur l'homme, après l'action sur l'air, les eaux et le reste. Grensemann, comme Ermerins, fait donc commencer la proposition principale après ἐπικρατεῖ. Mais il adopte un texte en prenant pour base la leçon du *Corsinianus* qui ajoute devant καὶ τὸ σῶμα ποιεῖ la proposition suivante : τῆς τε ἀνθρωπίνης φύσις καὶ σφόδρα εἰκὸς κρατεῖν. Il considère que cette phrase du *Corsinianus* provient d'un exemplaire antérieur à l'archétype de ΘM. Mais cette phrase vient perturber la syntaxe de l'archétype ; le verbe ποιεῖ à mode personnel dont le sujet est le notos ne se construit plus et Grensemann est obligé de supprimer ce verbe, pourtant attesté dans toute la tradition manuscrite. Cette perturbation de la syntaxe trahit l'insertion. On ajoutera que l'expression ἡ ἀνθρωπίνη φύσις ne se trouve pas ailleurs dans le traité. En revanche, cette expression peut être mise en rapport avec les préoccupations de celui qui a rassemblé les textes sur la nature de l'homme dans le modèle du *Corsinianus* : extrait de la *Nature de l'homme* du moine Méléce ; *Nature de l'homme* et *Maladie sacrée* d'Hippocrate (voir *Notice*, p. xci-xciii). En effet, l'épitomateur a fait commencer cet ensemble par une phrase de son cru : « À nous qui voulons commencer notre étude sur la nature de l'homme, il est nécessaire d'apprendre (tout d'abord ce qu'est l'homme et pourquoi il est ainsi nommé) », μέλλοντας ἡμᾶς ἄρχεσθαι περὶ φύσεως ἀνθρώπου ἀναγκαῖόν ἐστι μαθεῖν (πρῶτον τί ἐστὶν ἄνθρωπος, καὶ διατί οὕτως ἐπονομάζεται). La préoccupation de l'épitomateur sur la nature humaine explique peut-être l'adjonction de τῆς τε ἀνθρωπίνης φύσις καὶ σφόδρα εἰκὸς κρατεῖν dans le *Corsinianus*. À partir de la mention des changements des vents, commence une nouvelle phrase qui, après les deux développements sur l'action opposée du borée et du notos, va aborder le thème annoncé au début, c'est-à-dire les raisons pour lesquelles ces deux vents provoquent la crise d'épilepsie. Le début de la phrase, si l'on suit le texte de Θ (Ἐν τῶν ἀνέμων τούτων τῇσι μεταλλαγῇσιν), est repris à la fin de la phrase en composition annulaire, avec une légère variation dans les termes et dans leur place (ἐν τῇσι μεταβολῇσι τούτων τῶν πνευμάτων) ; cf. déjà Grensemann, p. 107. Il reste que la phrase Ἐν τῶν ἀνέμων τούτων κτλ. commence sans mot de liaison. L'adjonction de διό, proposée par

Grensemann, est arbitraire. Peut-on conserver l'asyndète, en partie justifiable par la présence du démonstratif ? Si on la juge trop rude, on pourrait écrire Ἐν < δὲ > τῶν ἀνέμων τούτων τῇσι μεταλλαγῇσιν, par comparaison avec c. 13, 1 (23, 6 sq.) Ἐν δὲ τῇσι μεταβολῇσι τῶν πνευμάτων.

2. φλυδᾶν **θ** Co : φλοιδᾶν M. Le mot rare φλυδᾶν est glossé à la fois par Érotien et par Galien, et aussi par Hésychius (cf. *Test.*). Le mot devait être employé aussi dans *Airs, eaux, lieux*, c. 10, Jouanna 213, 1, app. crit. ; voir la note 1 de la page 213 (= p. 285 sq.). C'est un rapprochement à verser au dossier de l'unité d'auteur ; voir *Notice*, p. LXXI, n. 126. Le radical φλυδ- est aussi présent dans deux autres formations attestées uniquement chez Hippocrate, soit par l'intermédiaire du *Glossaire* de Galien (φλυδαρήν ὕγρᾶν), soit dans les manuscrits médiévaux : le présent à infixe nasal ἐκφλυνδάνω, employé deux fois dans *Affections internes*, à propos d'une même expression ἔλκεα ἐκφλυνδάνει, « des ulcérations surgissent » : c. 13, Potter VI, 116, 7 (= Littré VII, 200, 10) et c. 46, Littré VII, 280, 5 (= Potter VI, 224, 21 app. crit.). Dans ce second passage, les deux manuscrits M et **θ** divergent : ἐκφλυνδάνει M Littré : ἐκφύει **θ** Potter. C'est évidemment M qui a conservé la leçon authentique : *lectio difficilior* et cohérence avec le premier passage où ἐκφλυνδάνει est donné par les deux manuscrits. L'unité sémantique de la famille (cf. aussi φλύω) est la turgescence due à une accumulation d'humeurs, le débordement dû à un bouillonnement. La variante φλοιδᾶν de M (non recensée dans l'*Index Hippocraticus* ni dans les dictionnaires) n'est pas totalement impossible ; cf. aussi la variante φλοιδᾶν dans la tradition indirecte d'*Airs, eaux, lieux*, c. 10 cité ci-dessus (voir éd. Jouanna 213, 1 app. crit. avec la note *ad loc.*). Bien que cette variante ne soit pas attestée en dehors de ces deux passages, elle est linguistiquement correcte. Φλοιδᾶν est à φλίω ce que χλοιδᾶν est à χλίω. Comparer aussi φλοιδιᾶν attesté par Hésychius.

6. Première conclusion à la partie positive du traité (c. 2 sqq.). Elle sera reprise par une seconde conclusion, après l'excursus sur le cerveau (c. 14-17), au début du c. 18. Ces deux conclusions présentent trois analogies :

- D'abord même emploi de ἀπὸ τῶν προσιόντων (τε) καὶ ἀπίόντων (25, 9 sq. et 31, 18). Ce qui entre dans le corps et en sort constitue pour l'auteur les προφάσεις de la maladie, c'est-à-dire les causes déclenchantes, à savoir les causes qui déclenchent le flux de phlegme descendant de la tête et provoquent l'attaque du mal. Ces causes déclenchantes (cf. c. 10, 3 = 19, 14 πρόφασις) ont été exposées aux c. 10-13 : d'abord chez les enfants (c. 10, 2-4), chez les personnes âgées (c. 10, 5), chez les adultes quand la maladie s'est installée dès l'enfance (c. 11 et c. 13). Les causes déclenchantes comprennent essentiellement la chaleur (du soleil ou du feu), le froid (de l'hiver) et

les changements de vents. C'est donc ce qu'il faut entendre par « ce qui entre et sort ». Aussi, quand l'auteur mentionne dans la seconde conclusion sur le même plan (31, 18 sq.) ἀπὸ τῶν προσιόντων καὶ ἀπιόντων, καὶ ψύχειος καὶ ἡλίου καὶ πνευμάτων μεταβαλλομένων, il faut entendre que καὶ ψύχειος—μεταβαλλομένων développe ἀπὸ τῶν προσιόντων καὶ ἀπιόντων et que καὶ devant ψύχειος est explicatif : « par ce qui entre et ce qui sort, c'est-à-dire le froid, la chaleur du soleil, et les vents qui changent ».

- Deuxième analogie entre les deux conclusions : la maladie n'est pas incurable. On a l'emploi du même terme ἄπορος ; comparer ici οὐδὲν ἔστιν ἀπορωτέρη et en c. 18, 1 (32, 4 sq.) οὐδὲν ἄπορόν ἔστιν.

- Troisième analogie : la critique de la conception divine de la maladie. La première conclusion revient, comme cela a été le cas dans les deux chapitres précédents, au thème dominant de la première partie : οὐδὲ θειοτέρη ἢ αἱ ἄλλαι rappelle c. 1, 1 οὐδὲν τί μοι δοκεῖ τῶν ἄλλων θειοτέρη εἶναι νούσων οὐδὲ ἱερωτέρη et c. 2, 1 οὐδὲν τί μοι δοκεῖ θειοτέρον εἶναι τῶν λοιπῶν. Ce thème sera repris dans la conclusion finale (c. 18, 1 μηδὲν... τὸ νόσημα θειοτέρον τῶν λοιπῶν).

7. Après une première conclusion sur la maladie sacrée, l'auteur revient longuement sur l'importance du cerveau (c. 14-17), avant de terminer par une seconde conclusion. Il avait déjà parlé du rôle du cerveau au c. 3, 1 (cause non seulement de l'épilepsie, mais aussi de toutes les maladies les plus importantes). Sur le problème de l'appartenance de cette parenthèse au traité, voir *Notice*, p. XVIII-XXII.

8. L'origine de tous les sentiments est le cerveau. L'adverbe ἐντεῦθεν renvoie de façon assez lâche au cerveau mentionné pour la dernière fois au c. 13, 4 (25, 5). Deux séries de sentiments sont énumérées dans la phrase, d'abord les joies, puis les peines. Comparer Aristote, *De anima* 408 b 1-3, où toutes les manifestations psychologiques sont rattachées comme ici à une même source ; mais chez Aristote il s'agit de l'âme (ψυχή) : « Nous disons que l'âme s'afflige et se réjouit, qu'elle s'enhardit et qu'elle craint, ou encore qu'elle se met en colère, qu'elle sent et qu'elle pense ». Quelques détails du texte hippocratique ne sont pas certains, mais cela n'affecte pas le sens. À la place de l'article αἱ (devant ἡδοναί) donné par M, Rivier lit καὶ à partir de ηαι θ. Il a été suivi par Grensemann, mais pas par Lipourlis. Voici la justification de la correction (Rivier, *Recherches...*, p. 53, n. 2) : « Le groupe ηαι θ trahit une hésitation du scribe dans la lecture des lettres K et H ; nous en avons d'autres indices dans le manuscrit de Vienne, par exemple au fol. 81^v, l. 6 (= Littré VI, 378, 12), où le scribe a noté par Η αι (*sic*) un καὶ indubitable. » La seconde séquence constituée de quatre καὶ (25, 14 sq.) plaide en faveur de καὶ ἡδοναί, ce qui donne également quatre καὶ dans la première séquence (25, 13 sq.), comme le

remarque A. Anastassiou. Le second détail porte sur ὄθεν donné par **Θ** et omis par M. Le mot est adopté pour la première fois dans une édition par Ermerins ; il disparaît à nouveau dans Jones, pour réparaître chez Grensemann et disparaître à nouveau chez Lipourlis. Une omission dans M est vraisemblable, par suite de l'identité des finales ἐντεῦθεν, ὄθεν. Mais le sens, avec ou sans ὄθεν, n'est pas très différent.

9. Le cerveau est également la source de la pensée, des sensations et des jugements. Il est désigné ici par le démonstratif τοῦτω, alors qu'il l'était dans la phrase précédente par l'invariable ἐντεῦθεν. La souplesse de l'écriture risque de désarçonner des critiques trop sourcilleux. Les énumérations, dans ce morceau de bravoure qui embrasse tout ce qui dans la vie intérieure dépend du cerveau, ne doivent pas être amputées. Ainsi καὶ νοέομεν est omis par Jones qui suit **Θ** ; Grensemann, tout en donnant καὶ νοέομεν dans le texte, se demande dans l'apparat critique si l'omission de **Θ** n'est pas correcte (*fortasse recte*). Pourtant, déjà d'un point de vue paléographique, une omission de **Θ** est vraisemblable par saut du même au même (série de verbes se terminant par -ομεν) ; de plus, l'auteur affectionne les couples de mots à peu près synonymes : le couple de ces deux verbes désignant la pensée se retrouve au c. 17, 2 (30, 7 φρονεῖν τε καὶ νοεῖν). Enfin, le couple φρονέομεν... καὶ νοέομεν a pour correspondant le couple καὶ μαινόμεθα καὶ παραφρονέομεν (c. 14, 3 = 26, 5) dans le développement parallèle et opposé sur les troubles psychiques. Sur ce point, voir H. W. Miller, « A medical theory... » (1948), p. 178, n. 26 ; F. Hüffmeier, « Phronesis... » (1961), p. 57, n. 1 ; voir aussi W. Müri, « Bemerkungen... » (1947), p. 80, n. 15. Dans tout ce développement sur l'éloge de la puissance du cerveau qui régit la vie psychique, de même que dans l'éloge de la puissance des vents (c. 13), on a relevé un ton hymnique ; voir K. Deichgräber, « Hymnische Elemente in der philosophischen Prosa der Vorsokratiker », *Philologus*, 88, 1933, p. 347-361 (p. 356 sq.), qui retrouve le ton solennel du style καί, ton originellement simple, mais déformé ici par une accumulation immodérée de prédicats.

P. 26.

1. Toute la fin de la phrase après αἰσθανόμενοι (26, 2) est rejetée par Jones comme étant une glose. Il a été suivi par les traducteurs Chadwick-Mann qui ne donnent pas ce passage. Jones est, toutefois, le seul éditeur à avoir adopté une solution aussi radicale. Il faut reconnaître que le texte des manuscrits offre des difficultés. Τῷ δὲ donné, après αἰσθανόμενοι, par M edd. est gênant. Littré voit dans ce τῷ δὲ une reprise de τῷ συμφέροντι. Il traduit : « ressentant, dans cette utilité même, le plaisir et le déplaisir, suivant les opportunités ». Mais Ermerins y voit une reprise de τοῦτω désignant le cerveau (« Hac

etiam parte »). C'est cette seconde interprétation qui est la mieux représentée dans l'interprétation moderne : ainsi W. Muri, « Bemerkungen... » (1947), p. 80, et Grensemann, p. 83. J. Pigeaud (*La maladie de l'âme*, Paris, 1981 p. 38, n. 22) se range du côté de Littré contre Grensemann. Cependant A. Roselli (p. 79, avec la note 89) défend l'interprétation de Grensemann contre celle de Littré et de Pigeaud. L'interprétation de Littré n'est guère défendable, car on a sur le même plan trois critères qui dépendent de trois participes : νόμῳ διακρίνοντες... τῷ συμφέροντι αἰσθανόμενοι... τοῖσι καιροῖσι διαγινώσκοντες. On ne voit donc pas ce que viendrait faire à nouveau la notion d'intérêt dans le troisième groupe définissant un autre critère. Mais l'interprétation par le cerveau a l'inconvénient d'interrompre une énumération des critères par lesquels nous distinguons, et de rompre la reprise claire de τούτῳ (c. 14, 2) par Τῷ δ' αὐτῷ τούτῳ (14, 3). Par ailleurs, pourquoi écrire dans ce cas τῷ δέ en deux mots et non pas τῷδε en un seul mot (comme dans Θ) ? H. Diller (dans une lettre du 10-5-1969), tout en conservant pour le reste de la phrase le texte de Grensemann, propose de remplacer le participe διαγινώσκοντες par l'infinitif διαγινώσκειν. Dans ce cas, il comprend : « et à cause du fait que nous distinguons en fonction des circonstances, nous ne sommes pas (toujours) du même avis ». Cette correction permet de rendre compte grammaticalement de τῷ δέ en deux mots, mais elle rompt, elle aussi, la symétrie de la triade. Pour conserver cette symétrie, je propose de lire τοτέ δέ à la place de τῷ δέ ; pour une variante comparable dans la tradition manuscrite elle-même, voir c. 18, 2 : τότε δέ Θ τὸ δέ Μ τοῦτο δέ Co. La séquence τὰ μὲν... τὰ δὲ... τοτέ δέ comporte une variante dans son troisième élément parce que le participe est accompagné de compléments à l'accusatif ayant un sens précis (τὰς ἡδονὰς καὶ τὰς ἀηδίας). Dans ces conditions, les trois participes se rapportent à ce qui précède. Et il faut lire ensuite avec Μ καὶ οὐ ταῦτ' ἀρέσκει ἡμῖν, en donnant à la conjonction de coordination καὶ un sens conclusif (« et donc »). Le fait que nous jugions non seulement en fonction de l'usage et de l'intérêt, mais aussi en fonction des circonstances particulières explique la part de versatilité qu'il peut y avoir dans notre vie psychologique. Je serais tenté de rétablir καὶ οὐ ταῦτ' ἀ<λει> ἀρέσκει ἡμῖν : « et de ce fait, ce ne sont pas toujours les mêmes choses qui nous plaisent ». Anastassiou propose une autre solution. Il verrait dans les mots καὶ τὰς ἡδονὰς καὶ τὰς ἀηδίας (26, 3) une glose aux précédents καὶ ἡδέα καὶ ἀηδέα (26, 1) et lirait τὰ δέ [καὶ τὰς ἡδονὰς καὶ τὰς ἀηδίας] τοῖσι καιροῖσι διαγινώσκοντες. La solution a l'avantage de présenter de façon claire la triade des critères (l'usage, l'intérêt, les circonstances).

2. Le cerveau n'est pas seulement la cause d'une vie psychique normale, mais aussi de toutes les manifestations psychopathologiques : folie, délire, phobies, etc. Voir en particulier J. Pigeaud, *Folie et cures*

de la folie chez les médecins de l'antiquité gréco-romaine. La manie, Paris, 1987, p. 56-63. Les manuscrits présentent quelques variantes entre lesquelles le choix n'est pas toujours évident. Faut-il choisir ἐνύπνια de M avec Littré et Ermerins ou ἀγρυπνίαι de Θ avec Jones, Grensemann et Lipourlis ? Les deux termes sont aussi bien attestés l'un que l'autre dans la *Collection hippocratique*. Le choix des éditeurs modernes s'explique-t-il par une préférence pour le texte de Θ, jugé en général plus conservateur que celui de M ? On peut penser que la leçon de Θ est d'un point de vue paléographique une *lectio difficilior* (cf. Wurz). Pour le sens, en revanche, il ne paraît pas que les « insomnies » soient préférables aux « rêves ». Les conduites psychopathologiques énumérées ici reçoivent dans la suite du développement une explication par les différents états du cerveau. Or il y est question de rêve effrayant, de cauchemar (c. 15, 4 = 28, 13 ἐνύπνιον ὁρῶν φοβερόν). La cohérence du développement est plutôt en faveur de la leçon de M. De même, les rêves sont considérés comme des perturbations de la pensée dans *Vents*, c. 14, Jouanna, 122, 5 sq. (= Littré VI, 112, 4 sq.) : « la pensée se modifie et d'autres représentations s'installent, que l'on nomme rêves ». Quel est le sens exact de πλάνοι ἄκαιροι ? Le substantif πλάνος ne se retrouve qu'une autre fois dans la *Collection hippocratique*, en *Régime*, c. 93, Joly CMG 230, 6 (= Littré VI, 662, 1), avec son sens concret (« errance »). Ici le mot a un sens métaphorique. Littré traduit par « erreur » ; cf. πλάνη en *Épidémies* VI, 26, Manetti-Roselli 186, 7 (= Littré V, 352, 16), avec le sens de « erreur, méprise » chez des personnes qui ont leur bon sens. Mais le mot a probablement ici un sens plus fort : « égarements » de la raison, « divagations » de la pensée ; comparer Euripide, *Hippolyte*, v. 283 πλάνον φρενῶν à propos de l'égarement de Phèdre ; voir aussi Euripide, frag. 1038 Nauck². Selon G. Lanata, « Linguaggio scientifico e linguaggio poetico. Note al lessico del *Morbo sacro* », *Quaderni Urbinati*, n. 5, 1968, p. 34, il faudrait voir dans le choix de ce mot une influence de la tragédie. La rencontre entre vocabulaire technique et vocabulaire tragique est plutôt l'indice d'une origine ionienne du terme ; voir J. Jouanna, C. R. de Lanata, « Linguaggio... », *REG*, 83, 1970, p. 256 sq. Dans la fin de l'énumération, on retrouve des divergences entre les deux manuscrits. Les pluriels ἀγνώσται et ἀηθίαι de Θ, face aux singuliers ἀγνώσις et ἀηθίη de M, peuvent être considérés comme une *lectio difficilior* (à moins que l'on ait eu une généralisation des pluriels dans Θ). Les pluriels ont été adoptés par tous les éditeurs du XX^e siècle, alors que le texte de M rec. a été conservé par les éditeurs du XIX^e siècle, même après la connaissance de Θ (Littré, Ermerins, Reinhold). Le terme ἀηθίη a déjà été employé au c. 12, 2 (23, 1) à propos des enfants qui n'ont pas l'habitude du mal (voir p. 23, n. 2). Quel sens peut-il avoir ici ? Si l'on considère que ἀγνώσται τῶν καθεστέων καὶ ἀηθίαι forment un tout, c'est-à-dire que ἀγνώσται

et ἀηθίαι sont sur le même plan et que τῶν καθεστεώτων est à sous-entendre après ἀηθίαι, on comprendra que ce sont les sentiments de ceux qui ne reconnaissent pas ce qu'ils connaissent bien ou trouvent étrange ce dont ils ont l'habitude ; cf. W. Müri, « Bemerkungen... » (1947), p. 80 : ἀηθίαι est traduit par « (Gefühl) der Ungewohnheit ». Le meilleur commentaire de cette interprétation se trouve dans l'*Héraclès* d'Euripide, lorsqu'Héraclès revient à lui après sa folie (v. 1106-1108) : « Ohé ! quel est celui de mes amis... qui pourra soigner mon manque de lucidité (δύσγνοιαν) ? Car je ne reconnais nettement aucune des choses habituelles (σαφῶς γὰρ οὐδὲν οἶδα τῶν εἰωθότων) » (rapprochement déjà fait par Lipourlis, p. 144, n. 72) ; pour le lien entre connaissance et habitude, voir aussi *Vents*, c. 14, Jouanna 122, 13 sq. (= Littré VI, 112, 11 sq.) : « connaître et reconnaître est affaire d'habitude » (τὰ γὰρ μαθήματα καὶ τὰ ἀναγνωρίσματα ἐθίσματα ἐστίν). Mais si l'on comprend ἀηθίαι seul, sans sous-entendre τῶν καθεστεώτων, on s'orientera vers le sens de « conduite inhabituelle, insolite » ; cf. Diller, p. 146 : « Handeln wider die Gewohnheit » ; pour une telle interprétation, on peut comparer le sens de ἀηθία dans Euripide, *Hélène*, v. 418 (« mode de vie inhabituel »). En tout cas, la variante du *Corsinianus* λήθη (au lieu de ἀηθίη), choisie par Grensemann, ne reflète pas la leçon de l'archétype : elle est une modification secondaire issue de ἀηθίη ; voir, sur ce point, mon C.R. de Grensemann dans *Revue de Philologie*, 1969, p. 265 et n. 1. De la leçon du *Corsinianus* on peut rapprocher toutefois, avec Grensemann (p. 107), en c. 15, 3 (28, 7) ἐπιλήθεται. Mais la perte de mémoire est comprise dans ἀγνωσίαι τῶν καθεστεώτων καὶ ἀηθίαι. Après ἀηθίη, M ajoute καὶ ἀπειρίη. Il s'agit très probablement ici d'une glose de ἀηθίη (entendu dans son sens courant d'« inexpérience »), comme l'a souligné Grensemann, p. 107. Quant au καὶ ἀπορίη de Co, c'est une conjecture faite à partir du texte de M.

5. L'explication particulière commence par la folie, ce qui est conforme à l'ordre d'énumération de c. 14, 3. Ce développement forme un tout bien cohérent, malheureusement scindé en deux dans les éditions (c. 14, 5 et 15, 1). Il commence par μαινόμεθα μὲν et se termine par ἤν μὲν οὖν συνεχέως μαινόμεθα, αὗται αἱ προφασίεις εἰσιν. L'explication donnée correspond à l'une des quatre possibilités envisagées dans l'explication générale (c. 14, 5 ὑπὸ ὑγρότητος correspond à c. 14, 4 ὑγρότερος). Cette trop grande humidité entraîne un flottement du cerveau dans la boîte crânienne, et ce flottement provoque une perturbation des sensations visuelles et auditives et aussi du discours qui est égaré par le dysfonctionnement des sens. On a rapproché ce principe d'explication de ce que l'on sait d'Alcméon de Crotone par l'intermédiaire de Théophraste ; voir *Notice*, p. LXII-LXV. Et à l'intérieur de cette explication par la trop grande humidité du cerveau, l'auteur hippocratique distingue deux formes de folie opposées causées soit par

le phlegme, soit par la bile. La folie due à l'excès de phlegme est calme, parce que le phlegme est une humeur froide ; au contraire la folie due à un flux de bile est agitée, car c'est une humeur chaude (cf. quelques lignes plus bas 27, 13-28, ἡ θερμαίνεται δὲ ὑπὸ τῆς χολῆς).

P. 27.

1. En face de κεκράκται, « criards », donné par les manuscrits de *Maladie sacrée*, la *Lettre* hippocratique (cf. *Test.* à 26, 14) donne πρήκται. LSJ donne à πρήκται le sens de « treacherous person » et renvoie à l'article de H. Diels, « Hippokratische Forschungen V », *Hermes* 53, 1918, p. 57-87 (précisément p. 76). Entre les deux variantes, Wilamowitz, « Die hippokratische Schrift... » (1901), p. 5, hésitait déjà et trouvait le choix difficile. H. Diels (*loc. cit.*) penche pour πρήκται (p. 76 : « scheint aber wohl das echte, alte Wort zu sein »). O. Regenbogen dans une partie de sa thèse partiellement inédite de 1914 (voir H. Diels, p. 76, n. 1) avait vu, lui, dans πρήκται une faute pour κρήκται en s'appuyant sur des formes parallèles du radical non redoublé. Les éditeurs, quant à eux, sont restés fidèles au texte des manuscrits anciens, et à juste titre. D'abord la leçon de l'archétype est confirmée par la glose d'Érotien (cf. *Test.* et *Notice*, p. CIII : κεκράκται· φωνητικοὶ καὶ κραύγασοι). D'autre part, comme l'a justement remarqué G. Lanata, « Linguaggio scientifico... » (1968), p. 33, n. 54, il y a parallélisme et opposition entre les termes qui décrivent la folie due à la bile et la folie due au phlegme : κακοῦργοι s'oppose à οὐδὲ θορυβώδεις et οὐκ ἀτρεμαῖοι à ἡσυχιοί. Il reste οὐ βοηταί dont le correspondant ne saurait être πρήκται. On peut ajouter que l'opposition οὐ βοηταί / κεκράκται est d'autant plus probable qu'on a quelques lignes plus bas βοᾷ καὶ κέκραγεν. Le passage le plus connu où κεκράκτης est employé est Aristophane, *Cavaliers*, v. 137 (à propos de Cléon) : ἄρπαξ, κεκράκτης, Κυκλοβόρου φωνὴν ἔχων. Ce terme réapparaît notamment chez Lucien, *Jup. trag.* 33 (καὶ τινὰς δύο ὠχροὺς κεκράκτας) et chez Clément d'Alexandrie, *Pédagogue* II, c. 7, 59, 2 : τοὺς τε ἀκαιροβόας καὶ τοὺς κεκράκτας ἐπιστομιστέον, « il faut fermer la bouche à ceux qui crient de façon inconvenante et aux brailards ». Le terme est relativement rare, mais il est bien connu des scholiastes ou des spécialistes du vocabulaire ; voir notamment Pollux, *Onomasticon* 5, 90 ἀπὸ κεκραγμοῦ κεκράκτης, et Souda, s.v. Κεκράκτης· μεγάλῳ φωνος.

P. 28.

1. Après l'explication de la folie, vient l'explication des craintes et des frayeurs. L'expression δείματα καὶ φόβοι παριστῶνται (27, 10 sq.) reprend exactement ce qui venait en second dans l'énumération des troubles psychiques (c. 14, 3 = 26, 5 sq. δείματα καὶ φόβοι).

παρίστανται). Après l'explication par un excès d'humidité du cerveau, c'est l'explication par un excès de chaleur. Cette fois, le principe d'explication correspond à θερμότερος τῆς φύσιος donné dans l'étiologie générale (c. 14, 4 = 26, 10 sq.). Alors que le phlegme, humeur froide, a son siège dans le cerveau, la bile, humeur chaude, a son siège dans la région du foie. Voilà pourquoi tous les flux de phlegme dont il a été question dans l'ensemble du traité descendent du cerveau par les vaisseaux, alors qu'ici le flux de bile monte jusqu'au cerveau par l'intermédiaire des vaisseaux. La physiopathologie est cohérente dans l'ensemble du traité. Toutefois la présence de l'adjectif αἱματίτιδας (28, 2) qualifiant les vaisseaux a été l'objet de discussions, car il n'apparaît pas ailleurs dans le traité. Alors que Regenbogen y voit un argument pour montrer la dualité d'auteurs, Wurz (1953), p. 95, préfère supprimer la contradiction en considérant que c'est une insertion plus tardive, peut-être motivée par l'indication τὰς προειρημένους employée un peu plus bas (c. 15, 4 = 28, 12). Le terme αἱματίτις est extrêmement rare pour désigner un vaisseau. Le seul autre passage connu est encore dans la *Collection hippocratique*, *Hémorrhoides*, c. 4, Joly 148, 7 et 20 (= Littré VI, 440, 3 et 13) ; mais l'expression devait être fort compréhensible, car elle apparaît là aussi sans commentaire. La formation n'est pas en elle-même singulière, car des adjectifs avec la même terminaison en -ίτις (féminin correspondant au masculin -ίτης) qualifient des vaisseaux : non seulement des vaisseaux indiquant l'organe avec lequel ils sont en relation (σπληνίτις le vaisseau de la rate ; ἥπατίτις le vaisseau du foie), mais aussi le liquide que ces vaisseaux contiennent. La formation la plus proche de αἱματίτις est σπερματίτις, le vaisseau du sperme. Ces trois adjectifs en -ίτις sont attestés dans la description des vaisseaux faite par un contemporain du traité, Diogène d'Apollonie (Aristote, *Histoire des animaux* III 2, 511 b 30 = DK 64 B 6) ; voir aussi σφαγίτις « le vaisseau où l'on égorge » mentionné dans plusieurs traités de la *Collection hippocratique* dont *Nature de l'homme*, c. 11, Jouanna 194, 5 (= Littré VI, 58, 9) et *Vents*, c. 14, Jouanna 123, 13 (avec la note p. 123, n. 8 = p. 149) = Littré VI, 114, 1. Quant à l'idée que certains vaisseaux véhiculent plus particulièrement du sang, elle est attestée aussi dans le reste de la *Collection hippocratique* notamment par l'emploi d'un autre terme αἰμόρροος ; voir *Index Hippocraticus*, s.v. αἰμόρροος (13 fois à propos des vaisseaux) ; voir aussi l'emploi de πολυαίμος dans *Vents*, c. 14, Jouanna, 122, 19 = Littré VI, 112, 16 (τὰς πολυαίμους τῶν φλεβῶν). On voit mal comment une telle dénomination aussi rare que αἱματίτις aurait pu être ajoutée postérieurement. Il faut la prendre telle qu'elle est. Le fait que l'auteur n'ait pas parlé de ces vaisseaux auparavant n'est pas nécessairement la preuve d'une divergence ; dans sa description des vaisseaux sanguins l'auteur n'a pas dit tout ce qu'il savait, mais il a donné les indications essentielles, celles qui étaient

nécessaires à l'explication de la maladie sacrée, c'est-à-dire aux flux de phlegme descendant de la tête. Si l'on admet que l'origine du flux de bile est dans la région du foie, il est possible de situer ces vaisseaux sanguins dans le trajet depuis le foie jusqu'au cerveau. Le vaisseau qui provient du foie (c. 3, 4) fait probablement partie de ces vaisseaux-là.

3. Quatrième et dernier développement consacré à l'explication d'un trouble mental : cris et délire la nuit pendant le sommeil (c. 15, 4 et 5). Pour le choix entre ἐκ νυκτῶν ou νύκτωρ, voir la discussion d'A. Rivier, *Recherches...* (1962), p. 58, n. 4. La leçon de M ἐκνύκτωρ provient sans doute d'un primitif ἐκ νυκτῶν partiellement corrigé en νύκτωρ pour harmoniser avec c. 14, 3 (26, 6 νύκτωρ). L'auteur avait déjà mentionné ce cas, au début de son traité, dans les affections qui ne lui paraissent pas moins étonnantes que la maladie sacrée (c. 1, 3 = 3, 10 sq.) : ἐν τε τῷ ὕπνῳ οἶδα πολλοὺς οἰμῶζοντας καὶ βοῶντας, « et je sais que dans le sommeil bien des gens gémissent et crient ». Dans les deux passages, on a un couple analogue de verbes comprenant le verbe βοᾶν. Le verbe κέκραγεν rappelle l'emploi de κεκραῖται en c. 15, 1 (27, 9).

4. Wurz veut supprimer cette phrase et Grensemann, tout en la conservant, reconnaît que cette suppression est possible. Sur les deux arguments avancés par Wurz pour cette suppression, l'un est erroné. Selon lui, l'auteur, après avoir parlé des affections du cerveau dues à la bile (c. 15, 2), en vient à celles qui sont dues au phlegme (c. 15, 3-5) ; il ne peut donc pas avoir attribué cette affection à la bile qui n'est pas citée dans ce dernier passage. Mais l'opposition bile/phlegme n'est pas fondamentale dans la structure de l'ensemble du développement sur la pathologie du cerveau ; elle est seulement secondaire. C'est la théorie des qualités élémentaires (chaud, froid, sec, humide) qui est à la base de l'explication générale (c. 14, 4), et les cas particuliers qui sont ensuite expliqués se rattachent à cette explication générale : le premier cas correspond à un cerveau trop humide, le second à un cerveau trop chaud, le troisième à un cerveau trop froid. Les humeurs interviennent à l'intérieur de ce cadre : le cerveau peut être trop humide soit à cause du phlegme, soit à cause de la bile (1^{er} cas). En revanche, quand il est échauffé, c'est par la bile, humeur chaude (2^e cas), et quand il est refroidi, c'est par le phlegme, humeur froide (3^e cas). On attendrait l'explication dans le dernier cas d'une affection due à un cerveau trop sec. Mais l'auteur n'a pas une pensée aussi systématique. Il revient à une explication par le chaud (c. 15, 4 : échauffement soudain du cerveau). Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que l'auteur explique cet échauffement comme dans le deuxième cas par la bile. Loin d'être superflue, la mention des tempéraments bilieux est naturelle. Cet échauffement du cerveau ne se produit que chez ceux qui ont un tempérament où la bile prédomine sur le phlegme. Il est parfaitement naturel que les cris soient mis en relation avec la bile ici (κέκραγεν... οἱ

χολώδεις), comme c'est le cas de ceux qui sont brailards dans un état de folie continue (c. 15, 1 = 27, 8 sq. : οἱ δὲ ὑπὸ χολῆς κεκρᾶκται). Le deuxième argument employé par Wurz est que l'une des caractéristiques du style de l'auteur est retrouvée si l'on supprime οἱ χολώδεις, οἱ δὲ φλεγματώδεις οὐ. C'est la reprise de διαθερμαίνεται par διαθερμαίνεται δέ, comme on a en c. 15, 2 (27, 13) la reprise de θερμαινόμενος par θερμαίνεται δέ, ou au c. 7, 9 (16, 7) la reprise de πνιγομένου par πνίγεται δέ. C'est vraisemblablement cet argument qui a retenu l'attention de Grensemann (cf. p. 107 : « Die Athetese des Satzes durch Wurz besteht vielleicht zu Recht. Jedenfalls muss gesehen werden, daß der mit διαθερμαίνεται beginnende Satz den ersten des Paragraphen weiterführt »). Cette reprise du terme pour introduire l'explication entraîne Grensemann et déjà Wurz à supprimer καὶ après διαθερμαίνεται δέ. Cette correction était déjà faite par Ermerins (p. 72 : « καὶ ante ἐπὶν ... delevi »). Or cette correction entraîne une interprétation fort différente de celle qui ressort du texte des manuscrits. En supprimant le καὶ, on en vient à considérer qu'une seule explication est donnée de ce 4^e cas, à savoir un flux soudain de sang dans le cerveau. Mais le texte des manuscrits offre une double explication : d'abord une explication (principale) de l'échauffement par la nature bilieuse des sujets, c'est-à-dire par un flux de bile au cerveau (cf. le 2^e cas) ; puis la phrase commençant par διαθερμαίνεται δέ καὶ ajoute une autre cause possible d'échauffement : un flux de sang au cerveau, ce flux étant provoqué par une cause déclenchante, un cauchemar. C'est l'interprétation par exemple de Jones, de Chadwick-Mann, de Müri et de Diller ; et c'est la seule qui soit conforme au texte de Θ (διαθερμαίνεται δέ καὶ ἐπὶν), le texte de M (διαθερμαίνεται ἐπὶν δέ) étant fautif.

5. Tous les éditeurs, même après la connaissance de la variante ἐν πόνῳ de Θ, ont conservé ἐν τῷ φόβῳ donné par M recc. L'*Index Hippocraticus* range aussi la leçon de Θ dans les leçons douteuses. Pourtant, étant donné la présence de φοβερόν juste auparavant, la variante de Θ doit être considérée comme la *lectio difficilior*. On ne voit pas pourquoi le scribe, juste après avoir copié φοβερόν, aurait transformé un primitif φόβῳ en πόνῳ, sinon peut-être parce que le scribe est à la peine ! Toujours est-il que l'expression ἐν πόνῳ est aussi satisfaisante du point de vue du grec que ἐν φόβῳ ; voir Platon, *Banquet* 197 d, qui présente justement les deux expressions côte à côte : ἐν πόνῳ, ἐν φόβῳ, ἐν πόθῳ, ἐν λόγῳ κυβερνήτης, ἐπιβάτης. Le rêveur doit faire des efforts pour échapper à la situation effrayante ; cf. c. 1, 3 (3, 12 sq.) : τοὺς δὲ καὶ ἀναΐσσοντάς τε καὶ φεύγοντας ἔξω καὶ παραφρονέοντας μέχρι ἐπέγρωνται, « d'autres même se dressent d'un bond, fuient au dehors et délirent jusqu'à leur réveil » ; cf. aussi c. 1, 11 (8, 10 sq.) οἷσι δὲ νυκτὸς δείματα παρίσταται καὶ φόβοι καὶ παράνοιαι καὶ ἀναπηδήσεις ἐκ τῆς κλίνης καὶ φεῦξιες ἔξω,

« dans les cas où, la nuit, surviennent des craintes, des frayeurs, des troubles de l'esprit, des bonds hors du lit et des fuites au dehors ».

P. 29.

2. L'importance primordiale du cerveau est montrée maintenant de façon positive par le rôle qu'il a dans la pensée. L'unité du développement (c. 16, 1-c. 17, 1) est assurée par la présence au début de ἑρμηνεύς (29, 6) repris à la fin par ἑρμηνεύοντα (30, 4). La phrase de conclusion, mise dans la division traditionnelle au début du c. 17 (Littré ; c. 20 Jones), devrait être en réalité à la fin du c. 16 (Littré ; c. 19 Jones). Ce déplacement a été opéré par Grensemann, qui suit, pour le reste, la division traditionnelle de Littré. On a conservé la présentation traditionnelle en laissant la phrase de conclusion au début du c. 17. Le terme ἑρμηνεύς est imagé. Il signifie à la fois celui qui « interprète » et celui qui « annonce » (cf. en c. 16, 3 = 29, 12 ὁ ἐγκέφαλός ἐστιν ὁ διαγγέλλων). On trouvera un emploi comparable de ἑρμηνεύω dans *Maladies IV*, c. 39, Joly 93, 20 (= Littré VII, 558, 20) : chacune des quatre sources des quatre humeurs (le cœur pour le sang, la tête pour le phlegme, la vésicule près du foie pour la bile et la rate pour l'eau) « indique au reste du corps » (ἑρμηνεύει τῷ ἄλλῳ σώματι) ce qui, dans les aliments et dans les boissons, relève de chacune de ces humeurs. Le cerveau, ici, sert de relais entre la pensée qui se trouve dans l'air et le reste du corps. L'expression vague τῶν ἀπὸ τοῦ ἡέρος γινομένων (29, 6), « ce qui provient de l'air », voit son contenu précisé d'une part par l'explicitation qui suit (τὴν δὲ φρόνησιν αὐτῷ ὁ ἄηρ παρέχεται) et d'autre part par la formule finale qui reprend τῶν ἀπὸ τοῦ ἡέρος γινομένων ἑρμηνεύς par τὸν ἑρμηνεύοντα τὴν ζύνεσιν (30, 4). Il s'agit donc de la pensée qui provient de l'air. La comparaison de ces trois passages montre, par ailleurs, que le vocabulaire désignant la pensée est assez varié (ici φρόνησις et ζύνεσις), sans que l'auteur établisse une distinction nette entre ces mots qui expriment les différents aspects d'une même réalité, la pensée.

3. Le texte de la vulgate (ὕπηρετοῦσι M recc. avec rétablissement de la forme ionienne par Dietz) a été modifié par Littré qui a choisi la leçon de θ πρήσσουσι. À partir de là, les éditeurs se partagent : Ernests revient à la leçon de M, tandis que Jones suit, comme Littré, la leçon de θ, tout en notant que la leçon de M est séduisante (cf. t. II, p. 332 : « attractive »). Grensemann revient à la leçon de M, tandis que Lipourlis adopte à nouveau la leçon de θ. Ce jeu de balancier est significatif de la difficulté du choix entre les leçons des deux manuscrits fondamentaux. Pourtant si l'on adopte, d'une part, le critère de la *lectio difficilior* et si l'on remarque, d'autre part, l'emploi du vocabulaire imagé dans le contexte (cf. le cerveau ἑρμηνεύς), la leçon πρήσσουσι de θ apparaîtra comme un pâle synonyme de ὕπηρετέουσι (avis opposé de J. M. Pigeaud dans « Quelques aspects du rapport de l'âme et du

corps... » (1980), p. 419 : « choisir la métaphore nous paraît dangereux et en quelque sorte la *lectio facillior* » ; cf. aussi *La maladie de l'âme...*, 1981, p. 34). Les parties du corps sont les serviteurs du cerveau qui est le maître donnant des indications, des instructions. Cette métaphore n'est pas exceptionnelle dans la prose technique des médecins ; cf. *Prénotions coaques*, 477, Littré V, 692, 1 : τῆς ἄνω καλῶς ὑπηρετούσης « la cavité du haut remplissant bien son office » ; voir surtout *Régime*, c. 86, Joly CMG 218, 5 (= Littré VI, 640, 3) où c'est l'âme qui est au service du corps éveillé (ἡ γὰρ ψυχὴ ἐγρηγοροῦσι μὲν τῷ σώματι ὑπηρετέουσα). À ces passages tirés de la *Collection hippocratique*, on ajoutera les excellents rapprochements faits par Grensemann (p. 107) en dehors de la prose médicale : Xénophon, *Économique* 17, 7 et Isocrate, *Échange* 180 ; comparer aussi Platon, *Timée* 70 d : « le cœur peut être davantage au service (ὑπηρετεῖν) de la raison ».

4. C'est probablement la phrase la plus difficile du traité. Une amélioration de détail, qui devrait être définitive, a été apportée dans l'édition de Grensemann qui a lu (avec le *Corsinianus*) τέως en un seul mot, là où nos manuscrits anciens lisaient τε ὥς en deux mots et là où les éditions précédentes avaient édité simplement ὥς. C'est la conjonction qui signifie « jusqu'à ce que » ; cf. *Index Hippocraticus*, s.v. τέως II. On comprend mal que Lipourlis soit revenu à la leçon de la vulgate ὥς. Mais pour le reste, la phrase est énigmatique dans les manuscrits, et Jones, après avoir discuté longuement du passage (II, p. 332 sq.), met la phrase entre des croix. La difficulté porte sur τῆς φρονήσιος. D'abord une difficulté de syntaxe. Le génitif partitif sujet est exceptionnel, mais pas impossible ; voir Schwyzer-Debrunner, *Griechische Grammatik*, II, p. 102. Il n'est donc pas nécessaire d'écrire τῆς φρονήσιός τι (Wilamowitz) ou τι τῆς φρονήσιος (Roselli, p. 83, n. 96 = p. 102), correction qui est meilleure par suite d'une haplographie possible de τι après la finale σώματι. Mais cette difficulté est secondaire. La principale difficulté porte sur le mot lui-même. L'affirmation, comme le souligne Jones, paraît en contradiction avec c. 17, 3 (31, 7 sq.) où il est dit que le cœur et le diaphragme ne participent ni l'un ni l'autre à la φρόνησις, mais que seul le cerveau est cause de tout cela. C'est également ce qui est l'objet de la présente démonstration. Car il est dit que l'air commence par pénétrer dans le cerveau — ce que l'auteur avait déjà dit au c. 7, 3 (15, 12 πρῶτον μὲν ἐς τὸν ἐγκέφαλον) — et qu'il dépose dans le cerveau ce qui dans l'air est φρόνιμον (c. 16, 3 = 29, 16 : ὃ τι ἂν ἦ φρόνιμόν τε καὶ γνῶμην ἔχον). En conséquence, s'il est vrai que l'air a déposé complètement (καταλελοιπῶς) dans le cerveau ce qui, en lui, est φρόνιμον, on peut difficilement admettre qu'il y ait aussi de la φρόνησις dans le reste du corps. Cela va à l'encontre de la démonstration qui veut montrer l'importance du cerveau. La pensée contenue dans l'air, dans la mesure où elle est déposée complètement dans le cerveau,

relève uniquement de lui. C'est bien ce qui était déjà dit dans la phrase : « L'air fournit la φρόνησις au cerveau » (si, toutefois, l'on retient αὐτῷ avec M). On a essayé de lever la contradiction. F. Solmsen (« Greek Philosophy and the Discovery of the Nerves », *Museum Helveticum* 18, 1961, p. 150-197 = *Kleine Schriften*, Hildesheim, 1968, p. 536-582), malgré les « tourments » de Jones, veut conserver le texte, en disant que les parties du corps participent dans une certaine mesure à l'intelligence, sans quoi elles ne sauraient obéir aux ordres du cerveau (p. 151 sq.). Mais l'objet du développement est justement de séparer le rôle du cerveau qui conçoit (οἷα ἂν ὁ ἐγκέφαλος γινώσκη) et donne des ordres de celui des autres parties du corps qui exécutent ces ordres comme des serviteurs. Pour lever la contradiction, on a rappelé aussi (cf. J.-M. Pigeaud, « Quelques aspects du rapport de l'âme et du corps... » [1980], p. 419, n. 5) que l'auteur a dit en c. 14, 2 τοῦτῳ φρονέομεν μάλιστα « c'est par lui surtout que nous pensons », ce qui semble laisser de la pensée pour « ailleurs ». Mais on trouverait une phraséologie comparable dans le traité des *Vents* pour dire que le sang contribue plus que tout à la pensée (c. 14, Jouanna 121, 9-11 = Littré VI, 110, 16-18) et l'auteur des *Vents* n'envisage pas pour autant une autre source de la pensée. En revanche, à quoi participe le reste du corps quand il participe à l'air dans le traité de la *Maladie sacrée* ? Autrement dit, que fournit l'air au reste du corps, quand le corps est en bonne santé, c'est-à-dire quand le mouvement normal de l'air n'est pas entravé par un flux morbifique ? La réponse est au c. 7, 4 (15, 19 sq.) où il est dit que l'air fournit au corps pensée et mouvement (οὕτω τὴν φρόνησιν καὶ τὴν κίνησιν τοῖσι μέλεσι παρέχει). Si la pensée (φρόνησις) est déposée dans le cerveau, il reste que l'air fournit le mouvement (κίνησις) au corps. Pour supprimer toute contradiction, c'est donc κινήσιος que l'on pourrait proposer de lire à la place de φρονήσιος. L'air fournit le mouvement aux bras, aux jambes, aux yeux, etc. ; ils peuvent donc exécuter les instructions du cerveau ; mais le cerveau est le seul organe à recevoir la pensée qu'il transmet sous forme de message au reste du corps. L'air est source de la pensée dont le siège est le cerveau, et source de mouvement et de vie pour toutes les autres parties du corps, si le mouvement de l'air dans les vaisseaux n'est pas perturbé par un flux d'humeur morbifique. Toutefois, pour ne pas heurter la tradition sur un point très sensible, je conserverai τῆς φρονήσιος, que je mettrai entre des croix. Autre solution possible qui éviterait le génitif partitif sujet : considérer que τῆς φρονήσιος est une glose de τοῦ ἡέρος malencontreusement insérée dans le texte (cf. 17, 4 τῆς φρονήσιος secluserim), voir ensuite dans γίνεται une corruption de κινέεται, κινεῖται (comparer la variante γίννεται θ : κινέεται M en *Régime*, c. 66, Littré VI, 586, 10 = Joly CMG 190, 15) et lire à partir de M : κινεῖται γὰρ πᾶν τι τῷ σώματι [τῆς φρονήσιος], τέως ἂν μετέχη τοῦ ἡέρος, « car toute partie dans

le corps est en mouvement, tant qu'elle a part à l'air ». Le datif τῷ σώματι est un datif locatif. Cette phrase a l'avantage de la précision. On sait en effet que telle ou telle partie du corps peut perdre le mouvement, si elle ne participe pas à l'air, c'est-à-dire à l'air se déplaçant normalement dans le corps (cf. c. 4, 2 où l'absence d'air entraîne l'engourdissement des jambes).

5. J'entends ἐς δὲ τὴν σύνεσιν comme un complément indiquant le point de vue : « en ce qui concerne la compréhension » (cf. Littré : « pour l'intelligence » ; Wurz : « Für das Denken » ; Roselli : « per l'intelligenza »), et non comme un complément de lieu ou de destination de διαγγέλλων (cf. Grensemann : « an das Denkorgan » ; cf. déjà Hüffmeier, « Phronesis... » (1961), p. 59 qui commente le passage en disant : « Die Adresse, an die das Gehirn vermittelt, ist die Synesis »). Le cerveau transmet les messages relevant de l'intelligence aux autres parties du corps, en particulier à celles qui viennent d'être nommées, et ainsi les parties informées exécutent les ordres. Hüffmeier refuse cette interprétation en disant (p. 57) : « Sollte man auch eine Fähigkeit weitermelden können ? ». Et pour rendre son interprétation cohérente avec ce qui suit, il est obligé de changer le texte dans la conclusion du développement en écrivant τὸν ἐρμηνεύοντα < πρὸς > τὴν σύνεσιν et en traduisant « (Das Gehirn) vermittelt an den Verstand ». Dans ces deux passages, la σύνεσις désigne en un sens large l'intelligence ou la pensée, exactement comme en *Maladies I*, c. 30, Potter V, 176, 23 sq. (= Littré VI, 200, 11 sq.) où il est dit que « le sang contribue pour la plus grande part dans l'homme à l'intelligence (συνέσιος) ». Mais ce qui est remarquable dans tout ce développement sur l'air source de la pensée, et difficilement acceptable par un esprit moderne, c'est le caractère très concret de la représentation de la pensée. La pensée n'est pas, à proprement parler, une faculté (« Fähigkeit »), mais une qualité de l'air qui se dépose dans le cerveau (cf. deux fois καταλελοιπῶς en 29, 15 et 18 sq.). D'après le contexte, il s'agit de la partie de l'air qui est la meilleure (cf. 29, 16 τὴν ἀκμὴν) et qui est pure (cf. 29, 20 ἀκραιφνής et 30, 2 ἀκριβής). C'est l'air froid (pas encore échauffé par la chaleur interne) et sec (pas encore mêlé à l'humidité de la chair et du sang). Ce qui est remarquable aussi dans tout ce passage, c'est que les termes employés pour désigner cette propriété pensante de l'air, tout en étant très variés et, pour la plupart, des noms d'action (on a déjà vu en 29, 7 φρόνησις, en 29, 12 σύνεσις ; il faut ajouter γνώμη en 29, 16 et διάγνωσις en 29, 19), désignent une même réalité concrète donnée à l'avance : loin d'être une activité de l'homme, la pensée est la partie la plus pure de l'air qui vient se déposer en lui. Une expression telle que καταλελοιπῶς τὴν διάγνωσιν (29, 18 sq.), à propos de l'air « déposant la faculté de juger » dans une partie du corps, est exemplaire de ce qui heurte un esprit moderne, alors que ce n'était nullement un problème pour un homme de science

du V^e siècle avant J.-C. Le rôle du cerveau est simplement analogue à celui d'un messenger qui recueille et transmet des informations : la métaphore du messenger (ou interprète) est présente non seulement dans διαγγέλλων (29, 12), *hapax* dans la *Collection hippocratique*, mais aussi dans ἐρμηνεύς (29, 6) et dans τὸν ἐρμηνεύοντα (30, 4) ; comparer *Art*, c. 12, Jouanna 241, 8-11 = Littré VI, 26, 2-5 (τὰ τ' ἐξαγγέλλοντα... οὕτω δι' ἄλλοτρίων ἐρμηνειῶν πρὸς τὴν θεραπεύουσαν σύνεσιν ἐρμηνευομένων). Le problème, pour l'auteur, est de déterminer la partie de l'homme où la partie pensante de l'air se dépose. Et pour démontrer que c'est le cerveau, il s'appuie sur une physiologie fantaisiste (l'air pénétrant directement dans le cerveau) ; au service de cette théorie imaginaire, il met toutes les ressources du raisonnement : ici une réfutation de la thèse inverse présentée dans une protase à l'irrél (29, 17 sq. εἰ γὰρ ἐς τὸ σῶμα πρῶτον ἀφικνεῖτο καὶ ὕστερον ἐς τὸν ἐγκέφαλον).

6. Il est très difficile d'attribuer à son auteur le plus ancien, à son πρῶτος εὐρετής, une correction, lorsqu'elle est relativement évidente. C'est le cas pour le verbe de cette proposition ἄν ᾗει, correction relativement aisée à faire, à partir du moment où l'on a connu la leçon des manuscrits anciens (ἀνηει Θ : ἀνήει M). Cette correction résulte, en effet, d'une simple séparation des mots et d'une modification de l'accentuation. Elle a été proposée indépendamment par W. H. S. Jones (1923, p. 178, n. 2 ; mais il édite ἄν ᾗοι après Littré) et par Margit Gutmann (1929, p. 80) qui justifie bien le choix de l'irrél. Cependant il a échappé à ces deux érudits que c'était déjà la correction adoptée dans le texte par Ermerins (1864, p. 73), lequel critiquait la conjecture de Dietz adoptée par Littré en disant : « ἄν ᾗοι est conjectura Dietzii a Littréo recepta, sed otiosa, quum ἄν ᾗει rectissime scribatur ». C'est aussi ce que l'on trouve la même année dans l'édition de Reinhold. Mais Ermerins lui-même, qui s'appuie essentiellement sur le matériel rassemblé par Littré, ne savait pas que la conjecture qu'il propose avait déjà été indiquée dans la note de l'édition de Dietz à ce passage (1827, p. 182). De fait, Dietz ne s'est pas contenté de conjecturer ἄν ᾗοι, mais il mentionne la conjecture ἄν ᾗει qu'il attribue à Gotthold, sans donner de référence. Cette correction était plus délicate à faire à partir du texte de la vulgate (ἄν εἴη Ald. Corn. Foes : ἄν ᾗη Lind. Mack) qu'à partir du texte des manuscrits anciens. Avons-nous là le πρῶτος εὐρετής ? Littré, qui a repris dans son texte la correction de Dietz, n'a pas relevé celle de Gotthold. L'apparat critique de Grensemann ne donne aucune indication sur l'origine de la correction ἄν ᾗει.

P. 30.

1. Cette théorie de la pensée contenue dans l'air a été rapprochée de celle de Diogène d'Apollonie. Sur la théorie de l'intelligence dans *Maladie sacrée*, voir les travaux cités dans la *Notice*, p. LIV, n. 86 ;

pour la discussion sur les rapports entre le médecin et le philosophe, voir *Notice*, p. LXV-LXX. Comparer en particulier deux expressions sur l'air contenant la pensée : ici γνώμην ἔχον et chez Diogène d'Apollonie τὸ τὴν νόησιν ἔχον (DK 64 B 5, t. II, 61, 4). Mais tout n'est pas comparable : certes, dans les deux cas, la pensée est fournie par l'air pur et sec, et l'humidité est un obstacle à la pensée (Théophraste, *De sens.* 44 = DK 64 A 19, t. II, 56, 13 : φρονεῖν... τῷ ἀέρι καθαρῷ καὶ ξηρῷ· κωλύειν γὰρ τὴν ἱκμάδα τὸν νοῦν) ; mais l'air qui contient la pensée est ici l'air frais ; au contraire, chez Diogène d'Apollonie, c'est l'air chaud qui recèle l'intelligence (DK 64 B 5, t. II, 61, 15 sq.). Et surtout le rôle du cerveau comme siège de la pensée n'est pas attesté chez Diogène d'Apollonie : l'intellection vient de ce que l'air est répandu dans tout le corps par l'intermédiaire des vaisseaux ; voir DK 64 B 6 (t. II, 62, 12 sq.) : « Les pensées viennent de ce que l'air avec le sang occupe le corps tout entier en cheminant par les vaisseaux » ; cf. aussi Théophraste, *De sens.* 45 = DK 64 A 19, t. II, 56, 23-25 (explication du manque d'intelligence des enfants par les perturbations du mouvement de l'air qui, à cause de la trop grande humidité, ne se répand pas dans tout le corps). Vouloir déduire le rôle du cerveau dans la pensée chez Diogène d'Apollonie, en s'appuyant sur le témoignage de *Maladie sacrée*, sous prétexte que cette théorie est influencée par Diogène d'Apollonie, est un raisonnement circulaire qu'il faut éviter. Cette théorie de la pensée issue de l'air s'oppose, en revanche, à celle qui attribue au sang la source de la pensée ; opposer en particulier *Vents*, c. 14, Jouanna 121, 9-11 = Littré VI, 110, 16-18 (précisément dans un développement sur l'explication de la maladie sacrée) : « J'estime que, chez aucun individu, aucun des composants du corps qui concourent à la pensée n'est plus prééminent que le sang. » Ici, au contraire, l'humidité du sang est un obstacle à la pensée.

3. Après avoir montré que le cerveau est le centre de la pensée, l'auteur critique deux autres localisations du centre de la pensée : d'abord le diaphragme (c. 17, 2), puis le cœur (c. 17, 3). La croyance selon laquelle la région du diaphragme (φρένες) est le siège de la pensée est, sans doute, la plus ancienne ; chez Homère, le mot φρήν au singulier ou au pluriel désigne de façon assez large la région du diaphragme comme siège des sentiments et de la pensée ; et le lien étymologique entre φρένες et φρονεῖν, « penser », y est déjà senti ; voir *Illiade* IV, v. 104 (ὦς φάτ' Ἀθηναίη, τῷ δὲ φρένας ἄφροني πεῖθεν). C'est encore la croyance la plus répandue à l'époque classique. Dans la poésie, φρένες désigne comme chez Homère la pensée, et le rapport entre le substantif φρένες et le verbe φρονεῖν est toujours senti. Deux vers de l'*Antigone* de Sophocle (v. 754 sq.), où Créon et son fils Hémon s'affrontent, présentent une accumulation significative non seulement de φρένες et de φρονεῖν, mais aussi d'un autre verbe de la même famille, dérivé du substantif, à savoir φρενῶν :

KP. Κλαίων φρενώσεις, ὧν φρενῶν αὐτὸς κενός
 AI. Εἰ μὴ πατήρ ἦσθ', εἶπον ἄν σ' οὐκ εὖ φρονεῖν.

« Créon : Tu te repentiras de vouloir me raisonner, toi qui es vide de raison.

Hémon : Si tu n'étais pas mon père, je dirais que tu n'as pas ta raison ».

Dans la médecine, on peut percevoir aussi des traces de cette croyance archaïque ; voir *Notice*, p. LX-LXII.

L'auteur hippocratique critique le lien formel entre le nom du diaphragme (φρένες) et celui de l'acte (φρονεῖν). La critique repose sur l'écart qu'il y a entre le nom et la réalité qu'il désigne. L'expression ἄλλως ὄνομα ἔχουσι (30, 4 sq.) sera reprise à la fin du développement par μάτην τοῦτο τὸ ὄνομα ἔχουσι (30, 14 sq.). La fin de la phrase a donné lieu à de nombreuses discussions sur l'établissement du texte après la connaissance de la leçon de **Θ**. Littré et Ermerins ont conservé le texte de la vulgate qui dérive indirectement de M (avec l'adjonction d'une négation οὐκ devant οὐδέ). Et Ermerins (p. 74) commente cette leçon de façon simple, mais judicieuse : « Vulgatam lect. tamen cum Littréo retineo, in qua τύχη opponitur τῷ δ' ἐόντι et τῷ νόμῳ opponitur τῇ φύσει ». C'est aussi le texte adopté par Reinhold. Mais à partir de l'article de Wilamowitz de 1901, l'ère des soupçons commença. Il vaut la peine de donner intégralement ce qu'en dit Wilamowitz (p. 9) : « Cap. 17 S. 392 (sc. Littré) αἱ δὲ φρένες ἄλλως οὖνομα ἔχουσι τῇ τύχῃ κεκτημένον καὶ τῷ νόμῳ, τὸ δ' ἐόν οὐ [τῇ φύσει]. Man kann ja allenfalls den Dativ τῇ φύσει zu ἐόν ziehen, aber die Wortstellung ist zu ungeschickt, und es lag so nahe, dem νόμος gegenüber das Schlagwort antithetisch zu ergänzen, während das ἐόν ὄνομα im Gegensatze zum τύχῃ κεκτημένον ganz verständlich ist. Die Vulgata hat stark geändert : τῷ δ' ἐόντι οὐκ, οὐδὲ τῇ φύσει. » Wilamowitz part d'un postulat, à savoir que le texte de **Θ** est le bon ; ce qui est étonnant, c'est qu'il n'envisage à aucun moment le texte de M dans cet article préparatoire à une édition, et veut simplement montrer la supériorité de **Θ** sur le reste de la tradition manuscrite prise comme un tout. C'est pourquoi il se contente ici de remarquer que la vulgate a « fortement changé » le texte. Mais par rapport à quoi ? En fait la vulgate n'a fait que corriger l'accentuation de M et ajouter une négation. Or l'ajout peut très bien se justifier paléographiquement, l'omission ayant pu facilement se produire par haplographie. Dès lors un problème se pose qui n'a pas été soulevé par Wilamowitz : quelle leçon est préférable, celle de M (corrigée par une adjonction paléographiquement justifiée) ou celle de **Θ** amputée ou non de τῇ φύσει ? L'autorité de Wilamowitz s'est ensuite exercée directement ou indirectement. Grensemann a repris le texte de Wilamowitz sans commentaire. Et Heinimann, dans une longue note de *Nomos und Physis...* (1945), p. 86, n. 71, a critiqué en partie la leçon de **Θ** pour arriver

curieusement à une sorte de compromis entre la vulgate et la solution de Wilamowitz puisqu'il écrit : τῷ δ' ἔόντι οὐ [τῇ φύσει]. La critique que Heinimann fait de la leçon de θ mérite attention : on attend un complément de κεκτημένον opposé à τῇ τύχῃ... καὶ τῷ νόμῳ, et il est difficile de voir ce que devrait être l' ἔδον ὄνομα des φρένες. Mais Heinimann approuve l'athétèse de τῇ φύσει sans la discuter et ne va pas au delà du matériel donné par Wilamowitz dans son article ou par Littré dans son édition ; c'est dire qu'il ne connaît pas et ne discute pas la leçon de M (déjà donnée pourtant par Ermerins). Or, si l'on admet avec Heinimann que l'on attend une antithèse à τῇ τύχῃ... καὶ τῷ νόμῳ, pourquoi supprimer τῇ φύσει ? Cela rend l'antithèse bancale. L'une des caractéristiques du style de l'auteur est justement cette tendance à procéder par couples de mots plus ou moins synonymes. Le commentaire stylistique d'Ermerins reste encore ce qui a été dit de plus raisonnable sur un passage que la critique de Wilamowitz a plutôt altéré qu'amendé en s'appuyant sur un examen partiel de la tradition manuscrite. Le texte de la vulgate a été conservé par Jones (qui ne donne malheureusement aucune indication dans l'apparat critique) et par Lipourlis. Ce problème de texte a, pour une fois au moins, d'assez grandes conséquences sur l'utilisation qui en a été faite pour l'histoire des idées. Car M. Pohlenz, « Nomos und Physis »... (1953), p. 423, reprenant à Heinimann la conclusion que l'opposition n'est que latente dans *Maladie Sacrée* alors qu'on sait qu'elle est présente dans *Airs, eaux, lieux*, en tire des conclusions chronologiques sur la naissance de l'antithèse qui s'est produite entre ces deux traités que Pohlenz considère (à juste titre) comme étant du même auteur : « Danach können wir mit Sicherheit (*sic* !) sagen : In der Zeit um 430 hat sich die entscheidende Entwicklung vollzogen, die zur Antithese von Nomos und Physis führte ». Cette certitude repose sur certaines hypothèses que l'on pourra juger raisonnables : à savoir que le traité de la *Maladie sacrée*, composé dans les années 435/430, est antérieur à *Airs, eaux, lieux* composé quelques années plus tard. Mais, en admettant même ces hypothèses, la reconstruction de Pohlenz n'a pas lieu d'être, si l'on ne supprime pas dans ce passage de *Maladie sacrée* τῇ φύσει, mot qui existait dans l'archétype de nos manuscrits et qui est, en tout état de cause, la leçon la plus ancienne que l'on puisse atteindre. Si l'on se fie aux manuscrits, on constate que l'opposition φύσις / νόμος se trouve dans les deux traités et que la naissance de l'antithèse leur est donc antérieure.

6. ἄλσιν recc. edd. : ἄσιν θMCo Grensemann. Toutes les éditions depuis le XVII^e siècle, à l'exception de Grensemann, ont adopté l'innovation de Ἰ ἄλσιν (« soubresaut », « tressaillement ») à la place de ἄσιν (« nausée »). Le respect de l'archétype des manuscrits anciens est la solution la meilleure du point de vue de l'histoire du texte ; mais le sens n'est pas le meilleur, même si l'on peut admettre qu'une joie

intense et soudaine puisse à la rigueur donner une nausée. La correction des *recentiores* est appuyée par la comparaison avec un passage d'Aristote, *Parties des animaux* 669 a 18 sqq. où ἄλσις est employé à propos du tressaillement du cœur et est accompagné aussi d'un mot de la famille de πηδᾶν : « Affirmer que le poumon est là pour le tressaillement (πρὸς τὴν ἄλσιν) du cœur (allusion à Platon, *Timée* 70 d) n'est pas correct. Car c'est chez l'homme seulement que survient le phénomène du bondissement (τὸ τῆς πηδήσεως) parce qu'il est le seul à être dans l'espoir et dans l'attente de l'avenir etc... ». Ici, le tressaillement dans une émotion forte est attribué au diaphragme. L'innovation des manuscrits récents peut rejoindre une leçon ancienne disparue ; car la transformation de ἄλσιν en ἄσσην peut s'expliquer dans un texte en onciale où la ressemblance de A et Λ a pu entraîner une simplification des deux lettres triangulaires (AΛCIN /ACIN corrigé ensuite en ἄσσην).

7. Le fonctionnement de la pensée est envisagé par l'auteur de façon très concrète (cf. déjà p. 29, n. 5 pour la représentation concrète de la pensée). Il faut que la partie du corps qui est le siège de la pensée soit creuse pour recevoir comme dans un réservoir les impressions qui viennent de l'extérieur et se précipitent à l'intérieur. Pour l'emploi de προσπίπτον, comparer *Régime*, c. 35, Joly CMG 152, 30 sq. (= Littré VI, 516, 10) : προσπίπτουσιν αἱ αἰσθήσεις. Alors que le diaphragme est une membrane plate sans cavité, la tête est considérée par les médecins hippocratiques comme un organe creux ; cf. *Ancienne Médecine*, c. 22, Jouanna 150, 7 (= Littré I, 628, 4) où la tête entre dans la catégorie des parties creuses et resserrées à la base, qui aspirent les humeurs comme les ventouses. Cette représentation concrète du siège de la pensée n'est pas particulière à notre auteur. Elle est implicitement attestée également chez Diogène d'Apollonie, quand il explique l'absence de l'intelligence chez les plantes par l'absence de cavités pour recevoir l'air (Théophraste, *De sens.* 45 = DK 64 A 19, t. II 56, 21 sq. : τὰ δὲ φυτὰ διὰ τὸ μὴ εἶναι κοῖλα μηδὲ ἀναδέχεσθαι τὸν ἀέρα παντελῶς ἀφηρησθαι τὸ φρονεῖν, « Les plantes, à cause du fait qu'il n'y a pas de cavités et qu'elles ne reçoivent pas l'air, sont complètement privées de pensée »).

8. Cette dénomination est restée sous le nom d' « oreillettes ». Même distinction entre le nom et la fonction dans *Cœur*, c. 8, Duminil 193, 1 sq. avec la note *ad loc.* (= Littré IX, 84, 21 sq.). La syntaxe de la comparaison est difficile à déterminer avec certitude. On comprend, en partant du texte de M, que le verbe de la subordonnée comparative est à tirer de celui de la principale, à savoir μάτην τοῦτο τὸ ὄνομα ἔχουσι (vel ἔχει) καὶ τὴν αἰτίην, que son sujet est l'antécédent sous-entendu de la relative introduite par le relatif ionien τά et que le participe συμβαλλόμενα est causal. La correction de Grensemann, qui consiste à transformer καλέεται donné par l'ensemble de la tradition

manuscrite en participe καλεόμενα, vient de ce qu'il a interprété τὰ comme un article, alors que ce mot peut s'interpréter comme un relatif ionien. Sa correction n'est donc pas nécessaire. La variante de θ (ξυμβάλλεται) paraît être une *lectio facillior*.

9. C'est, en particulier, l'explication donnée par Empédocle ; voir *Notice*, p. LX-LXII. Cette théorie sera reprise par Aristote et par les Stoïciens. Galien critiquera à nouveau cette théorie dans son *De placitis* en revenant à Hippocrate et Platon qui situent la pensée dans la tête. Mais, ce faisant, Galien ne citera pas le traité de la *Maladie sacrée* dont on n'est pas certain qu'il le considérait comme authentique ; sur la position réservée de Galien vis-à-vis du traité, voir *Notice*, p. CXIII sq. Dans la *Collection hippocratique*, un traité situe l'intelligence dans le ventricule gauche du cœur : *Cœur*, c. 10, Duminil 194, 8 sq. (= Littré IX, 88, 7-9) : « L'intelligence (γνώμη) de l'homme est naturellement située dans le ventricule gauche, et elle commande au reste de l'âme (τῆς ἄλλης ψυχῆς) » ; c'est là que se trouve le feu inné (cf. c. 6). Mais ce traité est nettement postérieur à *Maladie sacrée*. Voir aussi *Maladies des jeunes filles*, c. 1 (Flemming-Hanson 248, 16 q. et 249, 9-11 = Littré VIII, 466, 16 sq. et 468, 5-8), où le cœur et le diaphragme sont les endroits du corps les plus sujets à causer la perturbation de l'intelligence, quand le sang s'y accumule ; voir *Notice*, p. xxvi.

10. Les deux participes τὸ ἀνιώμενον ... καὶ τὸ φροντίζον forment, comme c'est usuel dans le traité, un couple de termes à peu près synonymes. Pour ἀνιώμενον, comparer c. 14, 1 (25, 15) ἀνίαι, et pour φροντίζον, c. 14, 3 (26, 7) φροντίδες ; et pour un couple de verbes synonymes formé avec l'un des deux verbes présents ici, voir c. 15, 3 (28, 4) ἀνιᾶται δὲ καὶ ἀσᾶται. L'emploi de φροντίζον ici s'explique par le jeu étymologique sur φρονέομεν et φροντίζον.

P. 31.

2. L'expression ἐξ ἅπαντος τοῦ σώματος φλέβες ἐς αὐτὴν τείνουσι rappelle c. 3, 3 (11, 13 sq.) φλέβες δ' ἐς αὐτὸν τείνουσιν ἐξ ἅπαντος τοῦ σώματος. Mais la grande différence est qu'au c. 3, les vaisseaux se dirigeaient vers le cerveau, alors qu'ici ils se dirigent vers le cœur. Wilamowitz, « Die hippokratische Schrift... » (1901), p. 11, supprime tout le passage depuis διὰ ταύτας τὰς αἰτίας (31, 1) jusqu'à καὶ αἱ φρένες (31, 7). Il considère que cette description des vaisseaux se dirigeant vers le cœur ne convient pas dans un écrit où le centre de la pensée est localisé dans le cerveau. Il n'a été suivi par aucun éditeur. On a fait plusieurs objections : d'une part, l'auteur n'avait pas décrit tout le système des vaisseaux sanguins au c. 3, mais seulement ce qui était nécessaire à l'explication de la maladie dite sacrée ; d'autre part, il a déjà ajouté auparavant une indication sur les vaisseaux sanguins absente de la description du c. 3 (c. 15, 2 = 28, 2 κατὰ τὰς φλέβας τὰς αἱματίτιδας) ; enfin, il donne ici les seules

indications nécessaires à sa démonstration. Déjà O. Regenbogen, *Symbola...* (1914), p. 34 sq., ne suivait pas Wilamowitz sur l'interpolation (cependant il considérait que le développement des c. 14-17 n'était pas du même auteur que le reste ; voir *Notice*, p. XIX-XXI) ; cf. aussi M. Wurz (1953), p. 83-84.

3. *συγκλείσασα ἔχει*. Pour la périphrase *ἔχω* + participe aoriste, voir Kühner-Gerth, *Ausführliche Grammatik...*, II, 2, p. 61 sq. ; cf. *Index Hippocraticus*, s. v. *ἔχω* AI 4l. C'est l'équivalent d'un parfait, mais le verbe *ἔχω* conserve parfois, comme c'est le cas ici, son sens prégnant de « tenir, maintenir ». Le verbe *συγκλείω* n'a pas ici le sens de « fermer » (Littré : « et il les ferme »), mais de « maintenir étroitement ensemble » ; voir LSJ, s. v. IV, 2 (cf. Grensemann : « und es faßt diese zusammen »). C'est la solidarité étroite entre le cœur et les vaisseaux qui explique que le cœur se ressente, par l'intermédiaire des vaisseaux, de toute tension ou tout ébranlement survenu dans le reste du corps. Chez Platon, *Timée* 70 b, le cœur est dit, avec une image comparable, « nœud des vaisseaux » (ἄμμα τῶν φλεβῶν).

5. Pour l'emploi de *διότι*, voir note à c. 3, 2 (p. 11, n. 6) ; cf. aussi note à c. 9, 1 (p. 18, n. 5) et à c. 17, 1 (p. 30, n. 2).

6. Pour la distinction établie par l'auteur entre sensation et pensée, voir *Notice*, p. LXII.

7. Si l'on conserve le texte des manuscrits, le début de la phrase se traduira ainsi : « De même donc que le cerveau perçoit la pensée issue de l'air (τῆς φρονήσιος τοῦ ἡέρος) avant les autres parties du corps. » On retrouve dans l'emploi de τῆς φρονήσιος une difficulté qui est comparable à c. 16, 2 (29, 11) τῆς φρονήσιος. L'auteur vient d'affirmer avec la plus grande netteté que le cœur et le diaphragme, tout en étant affectés par les sentiments, ne participent pas à la pensée (τῆς μέντοι φρονήσιος οὐδετέρῳ μέτεστιν). Or si l'on fait dire immédiatement après à l'auteur que le cerveau est le premier organe à percevoir la pensée issue de l'air, cela implique que le cœur et le diaphragme, comme d'autres parties du corps, peuvent éventuellement percevoir ensuite la pensée. Or cela paraît exclu par ce qui vient d'être dit. Cette contradiction a été ressentie par Reinhold qui a écrit *ἐφορμήσιος* à la place de *φρονήσιος*, ce qui donne le sens suivant : « comme donc le cerveau est le premier à percevoir l'air qui s'élance à l'intérieur ». Mais le substantif *ἐφόρμησις* est inconnu de la *Collection hippocratique*. On a essayé d'échapper à cette contradiction en voyant deux sens possibles de *φρόνησις* (Hüffmeier, p. 60 ; cf. aussi Nörenberg, p. 44) : une *φρόνησις* désignant au sens étroit du terme toutes les manifestations de la vie psychologique localisées dans le cerveau et une *φρόνησις* dans un sens plus large désignant ce qui est répandu aussi dans le reste du corps et englobant le mouvement ; ce sens plus large se trouverait justement dans les deux passages discutés (c. 16, 2 et ici c. 17, 4). Mais comment est-il possible d'avoir dans

deux phrases qui se suivent le même mot φρόνησις avec deux sens différents, d'abord un sens étroit, puis un sens large, alors que le débat porte sur la question de savoir si tel endroit du corps a part ou n'a pas part à la φρόνησις ? L'auteur établit une relation étroite entre la localisation de la pensée et la question du trajet de l'air. La partie pensante est celle qui reçoit l'air en premier, car c'est en elle que se dépose l'air le plus pur. Dire que le cerveau reçoit en premier l'air, c'est dire par là-même qu'il reçoit la pensée, qu'il est le siège de la pensée. Inversement, quand l'auteur dit que le diaphragme ne reçoit rien en premier (c. 17, 2 = 30, 13 sq. : αἰσθάνονται γε οὐδενὸς πρότερον τῶν ἐν τῷ σώματι ὄντων), c'est un argument pour dire qu'il ne peut pas être le siège de la pensée. Le cerveau, dans la mesure où il reçoit l'air en premier, est le siège de la φρόνησις, et il n'y a pas d'autre partie du corps qui puisse prétendre, dans l'esprit de l'auteur, avoir part à la φρόνησις, puisqu'il dit précisément que le cerveau est « la cause de tout cela », à savoir de tout ce qui est relatif à la φρόνησις. La seule façon de rendre le texte clair et cohérent en levant la contradiction serait de supprimer le second τῆς φρονήσιος, en y voyant une notation marginale insérée dans le texte. Toutefois, il a paru préférable de conserver ici, comme en c. 16, 2 (29, 11), le texte traditionnel, sans en masquer les difficultés. Il n'est pas à exclure que la pensée de l'auteur soit elle-même légèrement fluctuante suivant les différents points de vue adoptés.

8. Cette comparaison permet à l'auteur de fonder en raison l'affirmation qu'il avait avancée au début de son explication de la maladie sacrée (c. 3, 1), à savoir que « c'est le cerveau qui est cause de cette affection, comme il l'est des autres maladies les plus graves ». Le long développement sur le cerveau (c. 14-c. 17), loin d'être extérieur au traité, a permis d'opérer un approfondissement. On comprend maintenant pourquoi le cerveau est la cause réelle des maladies les plus graves. La comparaison permet aussi de revenir à la notion de cause déclenchante, développée surtout au c. 13 avant l'excursus. Ce sont les modifications de l'air qui sont les causes déclenchantes des maladies du cerveau. Mais alors qu'au c. 13 il s'agissait des changements de l'air dus aux changements de vents, il est fait allusion ici aux changements de l'air dus aux changements des saisons. Ce type d'explication, qui n'est pas développé ici, correspond à *Airs, eaux, lieux*, c. 10-11. Dans la seconde partie de la comparaison, des modifications importantes du texte ont été proposées dont certaines obscurcissent l'argumentation : Wilamowitz (« Die hippokratische Schrift... » [1901], p. 9), suivi par Jones (qui ne fait pas référence à Wilamowitz) et par Wurz, lit en 31, 12 l'indicatif γίνεται avec M (cf. aussi Rivier, p. 163, n. 1) et supprime toute la fin (31, 12 sq.) ἐν τῷ ἡέρι — αἰσθάνεται. C'est priver la comparaison d'une idée essentielle : le fait que le cerveau reçoive en premier l'air explique à la fois qu'il soit le

centre de la pensée et qu'il soit atteint des maladies les plus graves. Le seul complément qui ne se construit pas est le second ἐν τῷ ἡέρι. Deux solutions ont été proposées : soit rétablir le nominatif avec Littré ou Grensemann, soit supprimer ce complément avec Ermerins et J. Ilberg (*Studia pseudippocratea*, Lipsiae, 1883, p. 36). La seconde solution est paléographiquement la plus économique. On y verra simplement une dittographie de ἐν τῷ ἡέρι après le même mot (γέννηται). Et elle correspond mieux au style de l'auteur qui change de sujet sans exprimer le second sujet quand le contexte est clair.

9. L'accumulation de quatre adjectifs au superlatif pour qualifier les maladies est tout à fait remarquable. Elle donne de l'ampleur au finale ; opposer à l'introduction du c. 3, 1 (11, 6-8) où l'auteur se contentait d'un seul adjectif au superlatif (τῶν μεγίστων) pour qualifier les maladies. Cette accumulation se termine aussi par une chute inattendue où l'auteur revient à la charge contre ses adversaires qualifiés d'incompétents. Δύσκριτος, étant donné la présence du complément τοῖς ἀπείροισιν, signifie « difficile à connaître » et non « de la crise la plus difficile » (Littré). Les gens incompetents de ce c. 17 correspondent à l'accusation d'ἀπειρίη du c. 1, 2 (2, 5). C'est l'incompétence qui empêche de connaître la nature exacte de toutes ces maladies, et en particulier de la maladie sacrée, laquelle, malgré les apparences, n'est pas d'une nature différente des autres. La fin de la partie positive se termine par un rappel discret de la partie polémique. Cette chute prépare la chute finale où le rappel de la polémique contre la médecine magique est plus net.

P. 32.

2. ταῦτα M edd : ταύτη θ Van der Eijk Roselli. Toutes les éditions depuis le XVI^e siècle jusqu'à Grensemann (1968) ont suivi le texte de M et entendent que les éléments cités dans la phrase précédente (« ce qui entre et sort, le froid, le soleil, les vents ») sont divins. Mais Ph. Van der Eijk, « The 'Theology'... » (1990), p. 87-119, a proposé de choisir la leçon de θ et de comprendre « de cette façon (les maladies) sont divines ». Car, selon lui, l'affirmation que le froid, le soleil et les vents sont divins ne cadre pas avec le reste du traité où les maladies sont divines parce qu'elles ont une φύσις, c'est-à-dire « a regular pattern of origin (cause) and growth » (p. 93). La position de Van der Eijk a été approuvée par A. Roselli (p. 103, n. 105), mais critiquée par J. Laskaris, *The Art is long...* (2002), p. 122, n. 77. La solution de Van der Eijk est difficile du point de vue de la syntaxe, comme le reconnaît l'auteur de l'article lui-même. Les maladies étant exprimées dans la phrase précédente par le féminin νοῦσος / νοῦσοι, on attendrait le pluriel εἰσί. Mais surtout, il n'y a pas de contradiction si l'on admet que l'auteur n'entend pas exactement la même chose par πρόφασις (cause déclenchante due aux facteurs extérieurs) et φύσις (cause natu-

relle et lois de développement de la maladie). La fin du traité, à partir du c. 13, a fourni à l'auteur l'occasion de préciser le contenu de la πρόφασις qui était citée simplement au début du traité avec φύσις (c. 1, 1 et c. 2, 1). Ce sont les facteurs ambiants qui provoquent la naissance de la maladie, sa φύσις. L'approfondissement de la notion de πρόφασις fait que ce terme est disjoint dans la conclusion définitive de celui de φύσις avec lequel il faisait couple auparavant (c. 1, 1 φύσιν δὲ αὕτη καὶ πρόφασιν et c. 2, 1 φύσιν δὲ τοῦτο καὶ πρόφασιν) et que φύσις y forme un nouveau couple avec δύναμις (32, 3 sq. φύσιν δὲ ἕκαστον ἔχει καὶ δύναμιν ἐφ' ἑωυτοῦ). Il n'y a aucune contradiction selon l'auteur entre une maladie divine à cause de sa φύσις ou à cause de sa πρόφασις. Tout cela est de l'ordre du divin dans la mesure où tous ces phénomènes obéissent à des lois naturelles qui sont les mêmes aussi bien à l'extérieur de l'homme qu'en l'homme, lois qui sont indépendantes de l'intervention humaine. Toutefois les maladies sont également humaines, dans la mesure où l'homme peut intervenir par le traitement sur le cours des maladies ; voir aussi *Notice*, p. XXXIV sq.

3. μηδὲν edd. usque ad Littré : μὴ δεῖν Ermerins Wilamowitz Grensemanн μηδὲν δεῖ Reinhold Jones Lipourlis. La conjecture d'Ermerins a été déterminante dans l'histoire du texte imprimé puisqu'elle a été adoptée par tous ses successeurs sous sa forme originelle ou sous une forme modifiée. Toutefois elle ressemble à une *lectio facilior*. La syntaxe dans M (μηδὲν) est acceptable si on considère νομίζειν comme un infinitif d'ordre. S'il est vrai que l'on peut avoir un impératif dépendant de ὥστε (voir Kühner-Gerth, *Ausführliche Grammatik...*, II, p. 239 A2, e), pourquoi ne pourrait-on avoir un infinitif impératif ? Littéralement : « Aussi (ὥστε) que l'on n'aille point séparer la maladie et croire qu'elle est plus divine que les autres ». Anastassiou propose, dans ce cas, de lire μηδὲν', élision de μηδένα : « Aussi (ὥστε) que personne n'aille séparer la maladie et croire qu'elle est plus divine que les autres ».

4. ἐφ' ἑωυτοῦ : littéralement « à part soi » ; sur cette expression, voir mon commentaire à *Nature de l'homme*, c. 2, CMG I 1, 3, p. 170, 1 (= p. 247 sq.). Le couple φύσις / δύναμις est assez fréquemment employé dans la *Collection hippocratique*, soit pour désigner la nature humaine ou les éléments qui la composent, soit pour désigner des éléments de la nature en général, aliments, vents. C'est le seul passage où le couple est appliqué à une maladie. La formulation la plus proche de notre passage se trouve dans *Nature de l'homme*, c. 5 Jouanna 176, 10 sq. = Littré VI, 42, 9 sq. : ἕκαστον ἔχει δύναμιν τε καὶ φύσιν τὴν ἑωυτοῦ. Il y est question de chacune des quatre humeurs constitutives de l'homme.

5. On retrouve dans cette seconde conclusion deux autres idées qui étaient déjà dans la première au c. 13, 5 : la maladie dite sacrée n'est

pas plus divine que les autres et elle n'est pas plus difficile à soigner (voir p. 25, n. 6). Ces deux idées étaient déjà formulées dans la conclusion de la première partie en des termes comparables (c. 2, 1 *Τὸ δὲ νόσημα τοῦτο οὐδέν τί μοι δοκεῖ θεϊότερον εἶναι τῶν λοιπῶν, ἀλλὰ φύσιν μὲν ἔχειν καὶ τᾶλλα νοσήματα ὅθεν ἕκαστα γίνεται, φύσιν δὲ τοῦτο καὶ πρόφασιν, καὶ ἀπὸ ταυτοῦ θεῖον γίνεσθαι ἀφ' ὅτευ καὶ τᾶλλα πάντα, καὶ ἰητὸν εἶναι*). Certaines formules de la conclusion définitive du c. 18 s'y rattachent plus directement (comparer c. 2, 1 *φύσιν μὲν ἔχειν καὶ τᾶλλα νοσήματα* et c. 18, 1 *φύσιν δὲ ἕκαστον ἔχει*). Et comme la conclusion de la première partie est partiellement une reprise de ce qui était annoncé au début du traité c. 1, 1 (*οὐδέν τί μοι δοκεῖ τῶν ἄλλων θεϊοτέρη εἶναι νούσων οὐδὲ ἱερωτέρη, ἀλλὰ φύσιν μὲν ἔχει καὶ τὰ λοιπὰ νοσήματα ὅθεν γίνεται, φύσιν δὲ αὕτη καὶ πρόφασιν*), il apparaît que quatre passages introductifs ou conclusifs du traité reprennent des formules analogues. Enfin, cette conclusion finale est proche d'*Airs, eaux, lieux*, c. 22 Jouanna 238, 12-239, 1 (= Diller 72, 14-17 = Littré II, 76, 17-78, 2) : *ταῦτα τὰ πάθεα θεῖα εἶναι καὶ τᾶλλα πάντα καὶ οὐδὲν ἕτερον ἐτέρου θεϊότερον οὐδὲ ἀνθρωπινώτερον, ἀλλὰ πάντα ὁμοῖα καὶ πάντα θεῖα· ἕκαστον δὲ ἔχει φύσιν τῶν τοιούτων καὶ οὐδὲν ἄνευ φύσιος γίνεται*. De façon assez paradoxale, la formulation de la conclusion définitive est plus proche d'*Airs, eaux, lieux* que des autres passages parallèles du traité par deux détails : 1. Comparer *Maladie sacrée*, c. 18, 1 *πάντα θεῖα καὶ πάντα ἀνθρώπινα* et *Airs, eaux, lieux* c. 22, Jouanna 238, 13 sq. (= Diller 72, 15 sq. = Littré II, 76, 18-78, 1) *οὐδὲν ἕτερον ἐτέρου θεϊότερον οὐδὲ ἀνθρωπινώτερον, ἀλλὰ πάντα ὁμοῖα καὶ πάντα θεῖα* ; 2. Comparer *Maladie sacrée*, c. 18, 1 *φύσιν δὲ ἕκαστον ἔχει* et *Airs, eaux, lieux*, c. 22, Jouanna 238, 15 (= Diller 72, 16 sq. = Littré II, 78, 1) *ἕκαστον δὲ ἔχει φύσιν*. Ces rapprochements entre les deux traités sont importants pour la question de l'identité d'auteur ; voir *Notice*, p. LXX sqq.

6. Toute la fin de la conclusion est consacrée au traitement rationnel de la maladie qui s'oppose au traitement magique de ses adversaires. Par deux fois (c. 2, 1 = 10, 8 sq. et c. 13, 5 = 25, 10 sq.), l'auteur avait déjà dit que la maladie était curable et que son traitement n'était pas de nature différente de celui des autres maladies, mais il n'avait pas développé cette idée qu'il aborde maintenant un peu plus longuement à la fin de son traité. Le développement sur la thérapeutique rationnelle reste, néanmoins, très bref et très général ; il contraste avec la longueur des développements sur les moyens thérapeutiques employés par ses adversaires. Caelius Aurelianus (*Maladies chroniques* I, 131), après avoir cité un passage de ce chapitre sur le traitement (voir *Notice*, p. CXV) reproche à Hippocrate de n'avoir pas donné de détails sur le traitement : « Et il n'a pas pris soin d'indiquer ni comment, ni à partir de quoi, ni quand, ni jusqu'où cela doit être fait (à

savoir que le sec, l'humide, le froid et le chaud soit produit dans le corps par le régime) ». L'optimisme de l'auteur sur la possibilité de guérir la maladie est tempéré par τὰ πλεῖστα (« pour la plupart »), ce qui indique que certains cas sont incurables. Comparer c. 2, 1 (10, 8-11) où, tout en affirmant que la maladie est curable (ιητόν) au même titre que les autres, l'auteur reconnaissait qu'elle ne l'est plus si elle a été fortifiée par le temps au point d'être plus forte que les remèdes administrés (ὥστε ... ἰσχυρότερον εἶναι τῶν φαρμάκων τῶν προσφερομένων). Que signifie « les maladies sont curables... par ces mêmes choses à partir desquelles elles naissent » ? On a pensé à rapprocher du passage des *Lieux dans l'homme* où est énoncé le principe du traitement homéopathique (c. 42, Joly 72, 4-9 = Littré VI, 334, 11 sqq.) : « La maladie est produite par les semblables, et par les semblables, administrés en traitement, les gens, de malades qu'ils étaient, guérissent ; par exemple, la même chose produit la strangurie quand elle n'existe pas, et cette même chose la fait cesser quand elle existe ; et la toux, de la même façon que la strangurie, est produite et cesse par les mêmes choses (ὕπὸ τῶν αὐτῶν γίνεται καὶ παύεται) ». Mais il ne peut pas s'agir ici d'un traitement homéopathique, car la suite du développement indique que le traitement de la maladie s'opère justement par les contraires (cf. 32, 13 τῇ νόσῳ τὸ πολεμιώτατον « ce qui est le plus hostile à la maladie »). La problématique de l'auteur est autre. Il s'oppose à toute thérapeutique magique et ne voit pas de différence de nature entre ce qui produit les maladies et ce qui les soigne. D'après la suite du développement, ce sont en dernière analyse les qualités élémentaires (sec, humide, chaud, froid) qui produisent et soignent les maladies. Un excès d'humide causant une maladie sera soigné par un régime desséchant, un excès de froid par un régime échauffant, etc. Sur ce passage, voir C. W. Müller, « Die Heilung 'durch das Gleiche' in den hippokratischen Schriften *De morbo sacro* und *De locis in homine* », *Sudhoffs Archiv* 49, 1965, p. 225-249 (surtout p. 228-231) : malgré le titre (trompeur) de l'article, C. W. Müller critique (à juste titre) ceux qui ont voulu voir dans le passage une allusion à une théorie homéopathique ; cf. p. 230 : « Bei einer 'homöopathischen' Deutung von ἀκεστά τε τὰ πλεῖστα κτλ. ergibt sich keinerlei Beziehung zum übrigen Inhalt der Schrift ».

7. La généralité de la formulation dans ce passage thérapeutique fait que la pensée de l'auteur est parfois difficile à serrer de près. Mais peut-on se contenter de traduire : « Telle chose est nourriture pour telle autre » en laissant au lecteur le soin de déterminer le sens ? Le datif ἐτέρῳ représente-t-il un neutre désignant une maladie ou un masculin désignant un malade ? Il y a ambiguïté, car le médecin, en prescrivant un (mauvais) régime au malade, peut nourrir la maladie, alors qu'il peut la faire dépérir en prescrivant un bon régime au malade. L'essentiel est d'abord de connaître ce qui nourrit ou ce qui fait dépé-

rir la maladie. On interprétera ἐτέρῳ comme un neutre désignant une maladie : « telle chose est nourriture pour telle maladie ». De fait, dans la phrase qui précède, il est question de maladie et, d'après la suite du développement, la nourriture d'une maladie est ce qui lui est habituel et la fait croître (cf. 32, 13 sq. ὑπὸ μὲν γὰρ τῆς συνηθείης θάλλει τε καὶ αὖξεται, « Car elle s'épanouit et s'accroît par ce dont elle a l'habitude »). Peut-être faudrait-il donner à συνηθείη un sens plus prégnant : « ce qui est en accord avec l'ἦθος de la maladie » ; car si l'on donne du chaud à une maladie dont l'ἦθος est d'être chaude, c'est un aliment pour elle, etc. Pour la nourriture de la maladie, comparer *Ancienne médecine*, c. 6, Jouanna 125, 8 sq. (= Littré I, 582, 13) : τοῦτο τὸ προσενηχθὲν τῇ μὲν νούσῳ τροφή. Il reste à comprendre la fin de la phrase pour laquelle les manuscrits offrent deux variantes (τὸ δὲ κάκωσις M Ald. τότε [lege τοτὲ] δὲ καὶ κάκωσις Θ edd. a Jones), et les éditions, jusqu'au XIX^e siècle compris, une correction (τῷ δὲ καὶ κάκωσις). Si l'on adopte avec les éditions modernes la variante de Θ, on aboutit au sens suivant : « Car telle chose est pour telle autre un aliment, et parfois aussi elle lui nuit » (trad. Festugière). Voir aussi Grensemann : « Denn einmal ist eines einem anderen Nahrung, dann wiederum bedeutet es ihm auch Schädigung » ; cf. aussi Chadwick-Mann : « One thing nourishes one thing, another another and sometimes destroys it too. » Cette interprétation revient à dire qu'une même chose peut avoir sur une autre un effet et son contraire, être nourriture et parfois aussi source de dommage. Appliqué au contexte précis de la maladie, cela signifierait qu'une même chose peut être pour une même maladie aliment et parfois source de dommage. C'est la position très originale adoptée par l'auteur des *Lieux dans l'homme* qui mêle allopathie et homéopathie (c. 42 Joly 72, 10-12 = Littré VI, 334, 14-16). Mais dans la *Maladie sacrée* ce sens n'est pas du tout en accord avec la suite du texte où il est clair qu'une chose est, pour une maladie, soit aliment soit source de dommage, suivant qu'elle est conforme ou opposée à la nature de la maladie. Dès lors, la variante de Θ ne paraît pas acceptable. Celle de M (τὸ δὲ) ne l'est pas non plus. Cependant la correction (τῷ δὲ), faite depuis le XVI^e siècle jusqu'au XIX^e siècle compris, donne un sens satisfaisant : « telle chose est pour telle maladie un aliment, mais pour telle autre, cause de dommage ». Comparer la traduction latine de Cornarius (1543) : *Alterum enim alterius nutrimentum est, alterius vero perniciēs ac afflictio*. Si l'on applique cette maxime à la thérapeutique d'une maladie, on dira qu'un traitement humide appliqué à une maladie humide est un aliment pour elle, tandis que ce même traitement est une cause de dommage pour une maladie sèche, etc.

8. Cette phrase offre deux difficultés :

a) ὅπως + futur peut être interprété, soit comme une proposition finale et dans ce cas τοῦτο rappelle ce qui précède (« Voilà ce que le

médecin doit savoir, afin que... »), soit comme une interrogation indirecte portant sur l'avenir, et dans ce cas τοῦτο annonce l'interrogation indirecte (« Voici donc ce que le médecin doit savoir, comment... »). Les traducteurs se partagent. En français, on opposera la traduction de Littré et celle de Festugière (Littré : « Donc c'est une connaissance que le médecin doit avoir, afin que, discernant l'opportunité de chaque cas, il donne l'aliment à ceci qui en sera augmenté et le retranche à cela qui, par ce retranchement, en sera diminué » ; Festugière : « Le médecin doit donc savoir comment, discernant le moment favorable pour chaque chose, il assignera à l'une de la nourriture et la fera croître, il enlèvera à l'autre de la nourriture et la fera dépérir »). En anglais, on opposera la traduction de Chadwick-Mann à celle de Jones (Chadwick-Mann : « The physician must know of these things in order to be able to recognize the opportune moment to nourish and increase one thing while robbing another of its sustenance and so destroying it » ; Jones : « So the physician must know how, by distinguishing the seasons for individual things, he may assign to one thing nutriment and growth, and to another diminution and harm »). L'*Index Hippocraticus* a opté pour une finale (s.v. ὅπως II 1 α). Aucun signe dans la syntaxe ne permet de trancher. Si l'on adopte la construction avec la proposition finale, le texte indique que le médecin doit avoir une connaissance générale des différents effets du régime pour l'appliquer ensuite aux cas particuliers. La mise en pratique fait intervenir une dimension nouvelle, celle du καιρός, c'est-à-dire des modalités d'application du traitement en fonction de chaque cas particulier (c. 18, 2 τὸν καιρὸν διαγινώσκων ἑκάστου). On choisira en définitive cette interprétation de la phrase, car elle trouve son correspondant dans la dernière phrase du traité, où la connaissance générale de la production dans le corps des qualités élémentaires par le régime (c. 18, 4 Ὅστις δ' ἐπίσταται — διαίτης) permet de soigner à condition que l'on y ajoute la détermination des modalités d'application du traitement utile (c. 18, 4 τοὺς καιροὺς διαγινώσκοι τῶν συμφερόντων). L'auteur ne précise pas ce qu'il entend par καιρὸν ou καιροῦς. C'est avant tout le moment opportun ou les moments opportuns pour appliquer le traitement utile, une fois qu'il a été déterminé préalablement en fonction de la maladie et du malade.

b) À partir du moment où la leçon de θ τῷ μὲν... τῷ δὲ a été connue (éd. Mack), tous les éditeurs l'ont adoptée à la place de τὸ μὲν... τὸ δὲ de M recc. Mais que représente τῷ μὲν... τῷ δὲ ? À qui le médecin doit-il donner ou enlever la nourriture (τὴν τροφήν) ? Bien qu'il ait été question dans la phrase précédente de nourriture pour une maladie, les datifs τῷ μὲν... τῷ δὲ ne peuvent pas représenter la maladie, car il serait absurde que l'auteur recommande de donner de la nourriture à une maladie. Il dit le contraire dans la phrase suivante. Τὴν τροφήν ne représente donc pas la même chose que τροφή dans la phrase précé-

dente. Si ce n'est pas à la maladie que le médecin donne de la nourriture, à qui doit-il en donner sinon au malade ? Τῷ μὲν... τῷ δὲ est donc ici un masculin. Le couple de verbes antithétiques ἀποδώσει (1) / αὐξήσει (2) // ἀφαιρήσει (3) / μειώσει (4) s'oppose deux à deux : 1 s'oppose à 3, comme 2 s'oppose à 4. Aussi la leçon κακώσει de **θ** Co (à la place de μειώσει de M) que Grensemann dit « fortasse recte » paraît-elle tout à fait fautive. Elle est toutefois adoptée par Lipourlis qui compare avec *Airs, eaux, lieux*, c. 14, Jouanna 224, 13 (= Diller 58, 17 = Littré II, 58, 20 sq.) : τὸ μὲν σφαιροειδὲς τῆς κεφαλῆς κακοῦται ; mais le contexte est très différent ; il est probable que κακώσει vient de κάκωσις employé dans la phrase précédente. Le médecin, dans ses prescriptions au malade, soit donne (un régime nouveau) ou augmente (un régime existant), soit supprime totalement ou diminue (un régime existant). On peut toutefois se demander si le texte de M (τὸ μὲν... τὸ δὲ) n'est pas possible et s'il ne donne pas un sens meilleur, à condition de considérer τὸ μὲν... τὸ δὲ comme des accusatifs de relation à valeur adverbiale : « d'un côté... de l'autre », « en partie... en partie ». Avec ce texte et cette interprétation, le médecin doit, dans chaque cas, modifier le régime que le malade avait lorsqu'il était en bonne santé en donnant ou en augmentant telle partie du régime, et en supprimant ou en diminuant telle autre partie de ce régime. Dans ce cas, le malade (au datif) est sous-entendu. Cette modification du régime par augmentation et diminution conjointes se rencontre dans d'autres traités de la *Collection hippocratique* ; voir par exemple *Nature de l'homme*, c. 16 (= *Régime salubre*, c. 1), Jouanna 206 5 sq. (= Littré VI, 72, 8) τῶν ἄρτων ἀφαιρέοντα μάζαν προστιθέναι et Jouanna 208, 1 sq. (= Littré VI, 74, 5) τῶν μὲν σιτίων ἀφαιρέοντα, τῷ δὲ ποτῷ προστιθέντα etc. ; voir aussi *Vents*, c. 1, Jouanna 104, 11-105, 2 (= Littré VI, 92, 11-13) : ἡτρικὴ γάρ ἐστιν ἀφαίρεσις καὶ πρόσθεσις, ἀφαίρεσις μὲν τῶν πλεοναζόντων, πρόσθεσις δὲ τῶν ἐλλειπόντων. Il n'est pas impossible que la leçon de M soit en définitive la *lectio difficilior* : τὸ μὲν ἀποδώσει τὴν τροφήν comportant deux accusatifs a dû gêner et entraîner une double modification : soit τὸ μὲν ἀποδώσει τροφήν dans les manuscrits récents et les éditions anciennes, soit τῷ μὲν ἀποδώσει τὴν τροφήν dans la branche de **θ** et dans les éditions récentes.

9. Dans son traitement, le médecin doit veiller à donner un régime qui soit hostile à la maladie (cf. προσφέροντα τῇ νόσῳ τὸ πολεμιώτατον) et utile au malade (cf. plus loin 33, 2 sq. τῶν συμφερόντων). Ce double aspect de la thérapeutique qui met en scène trois acteurs (médecin, malade et maladie) est hippocratique au sens large du terme. Pour ce double aspect, comparer *Ancienne Médecine* c. 6 (Jouanna 125, 8-10 = Littré I, 582, 13 sq.) : τοῦτο τὸ προσενεχθὲν τῇ μὲν νόσῳ τροφή τε καὶ αὔξησις γινόμενον, τῷ δὲ σώματι φθίσις τε καὶ ἄρρωστίη (rapprochement déjà fait par Grensemann, p. 102). La thérapeutique chez les médecins hippocratiques est un

combat du médecin contre la maladie ; voir les définitions célèbres dans *Vents*, c. 1 (Jouanna 104, 1 sqq. = Littré VI, 92, 3 sqq.), *Nature de l'homme*, c. 9 (Jouanna 188, 7 sqq. = Littré VI, 52, 8 sqq.), *Épidémies I*, 2, c. 5 (Jones I, 164, 8-11 = Littré II, 636, 1-4), *Aphorismes II* 22 (Jones IV, 112, 21-23 = Littré IV, 476, 6) et la définition un peu moins connue d'*Épidémies VI*, 5, 4 (Manetti-Roselli 108, 3-4 = Littré V, 316, 3) : "Ἱησις ἀντίουν, μὴ ὁμονοεῖν τῷ πάθει, « traitement : avoir l'esprit hostile ; ne pas pactiser avec la maladie ». Ce qui est remarquable ici, c'est l'emploi d'un vocabulaire franchement guerrier (τὸ πολεμιώτατον ; τοῦ πολεμίου). Le vocabulaire désignant l'évolution de la maladie est très imagée ; c'est celui de la croissance ou du dépérissement d'une plante (cf. surtout θάλλει déjà employé dans la première conclusion au c. 13, 5 = 25, 9), mais c'est aussi celui d'un être vivant : le verbe τρύχειν est employé régulièrement ailleurs dans la *Collection hippocratique* à propos du malade ou du corps du malade qui dépérit ; voir par exemple *Épidémies V*, c. 51 (= *VII*, c. 70) Jouanna-Grmek 24, 4 (= 92, 10) ἀπόσιτος... ἐτρύχετο « ayant perdu l'appétit... (le malade) dépérissait ». On notera la qualité de l'écriture dans cette fin du traité avec la recherche évidente de la pariosité et de la paromoiosité dans la phrase ὑπὸ μὲν — ἀμαυροῦται (32, 13-15). Voir *Notice*, p. xi sq. On ajoutera que les deux couples de verbes opposés sont constitués de deux verbes synonymes mais dont l'un est imagé. Les deux verbes attendus pour dire que les maladies croissent ou disparaissent sont αὔξεται et φθίνει (cf. *Nature de l'homme*, c. 8, Jouanna 186, 14 = Littré VI, 50, 15 αὔξεται / φθίνει), alors que les verbes θάλλει et ἀμαυροῦται sont imagés.

P. 33.

2. Le traité se termine par une dernière attaque contre les partisans de la maladie sacrée. Les éditions hésitent entre μαγευμάτων M recc. Co et μαγίης Θ. Jones et Grensemann ont choisi la leçon de Θ, alors que Littré avait conservé la leçon de (M) recc. La leçon de M paraît être la *lectio difficilior*. Le substantif μάγευμα, dérivé de μαγεύω (cf. c. 1, 7 = 6, 13 περικαθαίρων καὶ μαγεύων et c. 1, 9 = 7, 13 μαγεύων τε καὶ θύων) est, en effet, beaucoup plus rare que μαγ(ε)ίη. La seule attestation pour la période classique, en dehors de ce passage, est Euripide, *Supplantes*, v. 1110 μαγεύμασι. Le mot apparaît deux autres fois par la suite, chez Plutarque (*Eroticos* 752 c φάρμακα καὶ μαγεύματα) et chez Dion Cassius (*Histoire romaine* 62, 26 μαγεύματι). Par ailleurs, le couple de substantifs καθαρῶν καὶ μαγευμάτων correspond au couple de participes du c. 1, 7 (6-13) περικαθαίρων καὶ μαγεύων. La leçon de M est donc satisfaisante pour ces deux raisons. En revanche, la leçon de Θ paraît inférieure, au moins à cause de l'omission de καὶ βανασίης. Le substantif ionien βανασίη est attesté une fois chez Hérodote en II, 165 et deux fois dans le traité

hippocratique récent *Bienséance*, c. 2, Jones II, 280, 6 = Littré IX, 228, 3 (à propos de charlatans comparables à ceux de *Maladie sacrée* : μετὰ βαναυσίης ἀπατέοντες) et c. 5, Jones II, 286, 14 = Littré IX, 234, 2. Chez Hérodote, βαναυσίη désigne une « activité artisanale » opposée à l'activité de la guerre (καὶ τούτων βαναυσίης οὐδεὶς δεδάηκε οὐδέν, ἀλλ' ἀνέωνται ἐς τὸ μάχιμον) ; c'est un synonyme de τέχνη (cf. la reprise de βαναυσίη par τέχνη au c. 166). Mais comme l'activité artisanale a été jugée moins honorable que l'activité guerrière, le mot a pris un sens plus ou moins péjoratif (cf. Platon, *République* 590 c βαναυσία δὲ καὶ χειροτεχνία διὰ τί οἶει ὄνειδος φέρει ;). Ici, le mot a un sens fortement péjoratif. La leçon de Co βασκανίη appartient au vocabulaire de la magie. L'homme βάσκανος semble être d'abord celui qui regarde d'un mauvais œil ou jette un mauvais sort. Voir Aristote, *Problemata* XX, 34 (Διὰ τί τὸ πῆγανον βασκανίας φασὶ φάρμακον εἶναι ; « Pourquoi dit-on que la rue est un remède contre les mauvais sorts ? ») ; voir aussi la longue discussion « sur ceux qui jettent un mauvais sort » (περὶ τῶν καταβασκαίνειν λεγομένων) dans Plutarque, *Propos de table* V, 7 (680 c - 683 a). Le mot est employé avec γόης chez Strabon 14, 2, 7. On peut donc traduire ici βασκανίη par « sorcellerie ». La variante du *Corsinianus* n'est pas impossible. S'agit-il d'une leçon ancienne ou d'une correction ? Une correction est vraisemblable, car le mot βασκανία est très fréquent dans la littérature tardive. Il est employé deux fois dans la *Lettre 17* d'Hippocrate (Smith 84, 29 et 90, 23 = Sakalis 326, 12 et 331, 8 = Littré IX, 368, 12 et 378, 8).

TRAVAUX CITÉS DANS LA NOTICE ET DANS LES NOTES

(à l'exception de ceux qui figurent dans le *Conspectus Siglorum*,
p. CXXXVI-CXXXVIII)

- A. ANASTASSIOU / D. IRMER, *Testimonien zum Corpus Hippocraticum*, II, 1, Göttingen, 1997 ; II, 2, 2001.
- d'ARCY W. THOMPSON, *A Glossary of Greek Birds*, Oxford², 1936.
- D. BABUT, *La religion des philosophes grecs*, Paris, 1974.
- V. di BENEDETTO, *Il medico e la malattia*, Turin, 1986.
- R. BLOCH, « Quelques remarques sur Poséidon, Neptune et Nethuns » dans R. Bloch (éd.), *D'Héraclès à Poséidon. Mythologie et protohistoire*, Paris, 1985.
- L. BOURGEY, *Observation et expérience chez les médecins de la Collection hippocratique*, Paris, 1953.
- H. BRACKMANN, « Heilige Krankheit », *Reallexicon für Antike und Christentum*, 14, 1988, col. 63-66.
- H. BRUUN, « De morbo sacro and De aere aquis locis », *Classica et Mediaevalia*, 48, 1997, p. 115-148.
- W. BÜHLER, C.R. de A. Rivier, *Recherches...*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, 58, 1965, p. 366-369.
- W. BURKERT, « ΓΟΗΣ. Zum griechischen 'Schamanismus' », *Rheinisches Museum für Philologie*, NS 105, 1962, p. 36-55.
- W. BURKERT, *Greek Religion*, Oxford, 1985.
- S. BYL, « Méthode philologique [ou] et analyse codicologique », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 64, 1986, p. 62-67.
- J. CHADWICK - W.N. MANN, *The Medical Works of Hippocrates*, Oxford, 1950 repris dans G.E.R. LLOYD, *Hippocratic Writings*, Harmondsworth, 1978, p. 237-251.

- P. CHANTRAINE, *La formation des noms en grec ancien*, Paris, 1933.
- Ch. DAREMBERG, *Notice et extraits des manuscrits médicaux*, Paris, 1853.
- A. DEBRU, « L'épilepsie dans le *De somno* d'Aristote » dans G. Sabbah (éd.), *Médecins et médecine dans l'Antiquité*, Saint-Étienne, 1982, p. 25-41.
- A. DEBRU, *Le corps respirant. La pensée physiologique chez Galien*, Brill, Leiden, 1996.
- K. DEICHGRÄBER, *Die Epidemien und das Corpus Hippocraticum* (Abh. Preuss. Akad. Wiss., Phil.-Hist. Klasse, Nr. 3), Berlin 1933 (réimpr. Berlin 1971).
- K. DEICHGRÄBER, « Hymnische Elemente in der philosophischen Prosa der Vorsokratiker », *Philologus*, 88, 1933, p. 347-361.
- M. DELCOURT, *Stérilités mystérieuses et naissances maléfiques dans l'Antiquité classique*, Liège-Paris, 1938.
- M. W. DICKIE, *Magic and Magicians in the Greco-Roman World*, London and New York, 2001.
- H. DIELS, *Doxographi graeci*, Berlin, 1879.
- H. DIELS, « Die Handschriften der antiken Ärzte, I. Teil : Hippokrates und Galenos », *Abhdl. Königl. Preuss. Akad. Wissenschaften*, Berlin, 1905 ; « Erster Nachtrag », *ibid.*, 1907.
- H. DILLER, *Die Überlieferung der hippokratischen Schrift ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ ΥΔΑΤΩΝ ΤΟΠΩΝ* dans *Philologus Suppl.* 23, 3, Leipzig, 1932.
- H. DILLER, *Wanderarzt und Aitiologe* dans *Philologus Suppl.* 26, 3, 1934.
- H. DILLER, C.R. de Rivier, *Recherches...*, dans *Gnomon*, 36, 1964, p. 236-244 (= *Kleine Schriften*, 1973, p. 238-246).
- E. R. DODDS, *Les Grecs et l'irrationnel* (trad. M. Gibson), Paris, Flammarion, 1977.
- F. R. DÖLGER, *Der heilige Fisch in den antiken Religionen und im Christentum*, Münster, 1922.
- J. DUCATILLON, *Polémiques dans la Collection hippocratique*, Paris, 1977.
- M.-P. DUMINIL, *Le sang, les vaisseaux, le cœur dans la Collection hippocratique. Anatomie et physiologie*, Paris, 1983.
- L. EDELSTEIN, « Greek Medicine in its Relation to Religion and Magic », *Bull. of the Institute of the History of Medi-*

- cine, 1937, 5, p. 201-246 = *Ancient Medicine*, Baltimore, 1967, p. 205-246.
- C. FABRICIUS, *Galens' Exzerpte aus älteren Pharmakologen*, Berlin-New York, de Gruyter, 1972.
- M. FANTUZZI, « [Hippocrates] *Morb. sacr.* XIII, 39 J », *Liverpool Classical Monthly*, 8, 1983, p. 44-45.
- R. FLEMMING-A. E. HANSON, « Hippocrates' *Peri Partheniôn* ('Diseases of Young Girls') : Text and translation », *Early Science and Medicine*, 3, 1998, p. 241-252.
- M. R. FORMENTIN, « A margine dell' Ippocrate bessarioneo », *Medicina nei Secoli*, 11, 1999, p. 487-505.
- C. GARCÍA GUAL, *Tratados Hipocráticos*, I, Madrid, 1983.
- I. GAROFALO, « Prolegomena all'edizione dell'Anonymus Parisinus Darembergii sive Fuchsii » dans A. Garzya (éd.), *Tradizione e ecdotica dei Testi Medici Tardoantichi e Bizantini*, Napoli, 1992, p. 91-106.
- I. GAROFALO, *Anonymi Medici De morbis acutis et chroniis*, edited with Commentary, Leiden, Brill, 1997.
- F. GRAF, *La magie dans l'Antiquité gréco-romaine*, Paris, 1994.
- H. GRENSEMANN, « Emendationen zu Hippokrates De morbo sacro », *Hermes*, 93, 1965.
- H. GRENSEMANN, « Bemerkungen zu den (jüngeren) Hippokrateshandschriften » dans M. Grmek et F. Robert, *Hippocratica*, Paris, 1980, p. 189-198.
- M. D. GRMEK, *Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale*, Paris, 1983.
- A. GUARDASOLE, *Tragedia e medicina nell' Atene del V secolo a. C.*, Napoli, 2000.
- R. J. HANKINSON, « Magic, Religion and Science : Divine and Human in the Hippocratic Corpus », *Apeiron*, 31, 1998, p. 1-34.
- C. R. S. HARRIS, *The Heart and Vascular System in Ancient Greek Medicine. From Alcmeon to Galen*, Oxford, 1973.
- F. HEINIMANN, *Nomos und Physis. Herkunft und Bedeutung einer Antithese im griechischen Denken des 5. Jahrhunderts*, Basel, 1945.
- R. HERZOG, *Die Wunderheilungen von Epidauros. Ein Beitrag zur Geschichte der Medizin und der Religion* dans *Philologus*, Suppl. 22, Heft 3, Leipzig, 1931.
- D. op de HIPT, *Adjective auf -ώδης im Corpus Hippocraticum*, Hamburg, 1972.

- F. HOESSLY, *Katharsis : Reinigung als Heilverfahren. Studien zum Ritual der archaischen und klassischen Zeit sowie zum Corpus Hippocraticum*, dans *Hypomnemata* 135, Göttingen, 2001.
- F. HÜFFMEIER, « Phronesis in den Schriften des Corpus Hippocraticum », *Hermes*, 89, 1961, p. 51-84.
- H. HUNGER-O. KRESTEN, *Katalog der griechischen Handschriften der österreichischen Nationalbibliothek*, Teil 2 : *Codices juridici, codices medici*, Wien, 1969.
- J. ILBERG, « Zur Überlieferung des Hippokratischen Corpus », *Rheinisches Museum*, N. F. 42, 1887, p. 437-441.
- J. ILBERG, « Das Hippokrates-Glossar des Erotianos und seine ursprüngliche Gestalt », *Abhandl. der Kgl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, Philol.-hist. Classe, XXXIV, 1893.
- J. IRIGOIN, « Tradition manuscrite et histoire du texte. Quelques problèmes relatifs à la Collection hippocratique », dans L. Bourgey-J. Jouanna, *La Collection hippocratique et son rôle dans l'histoire de la médecine* (Colloque de Strasbourg, 1972), Leiden, Brill, 1973, p. 3-18.
- J. IRIGOIN, « L'Hippocrate du cardinal Bessarion (Marcianus graecus 269 [533]) » dans *Miscellanea Marciana di Studi Bessarionei* (*Medioevo e Umanesimo* 24), Padova, 1976, p. 161-174.
- J. IRIGOIN, *Tradition et critique des textes grecs*, Paris, 1997.
- F. JACOBY, « Zu Hippokrates ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ ΥΔΑΤΩΝ ΤΟΠΩΝ », *Hermes*, 46, 1911, p. 518-567.
- R. JOLY, *Le niveau de la science hippocratique*, Paris, 1966.
- J. JOUANNA, « Présence d'Empédocle dans la *Collection hippocratique* », *BAGB*, 20, 1961, p. 452-463.
- J. JOUANNA, « Notes sur une édition récente de la *Maladie sacrée* », *Rev. Phil.* 43, 1969, p. 258-267.
- J. JOUANNA, C. R. de G. Lanata, « Linguaggio... », dans *REG*, 83, 1970, p. 254-257.
- J. JOUANNA, *Hippocrate. Pour une archéologie de l'école de Cnide*, Paris, Les Belles Lettres, 1974.
- J. JOUANNA, « Sens et étymologie de ἌΛΕΑ (I et II) et de ἈΛΚΗ », *REG*, 95, 1982, p. 15-36.
- J. JOUANNA, « Rhétorique et médecine dans la *Collection hippocratique*. Contribution à l'histoire de la rhétorique au V^e siècle », *REG*, 97, 1984, p. 26-44.

- J. JOUANNA, « L'analyse codicologique du *Parisinus gr.* 2140 et l'histoire du texte hippocratique », *Scriptorium*, 38, 1984, p. 50-62.
- J. JOUANNA, « Médecine hippocratique et tragédie grecque », *Cahiers du Gita*, n° 3, 1987, p. 114-116.
- J. JOUANNA, « Le souffle, la vie, le froid : remarques sur la famille de ΨΥΧΩ d'Homère à Hippocrate », *REG*, 100, 1987, p. 203-224.
- J. JOUANNA, « Hippocrate e il sacro », *Koinonia*, 12, 1988, p. 91-113 (version longue) ; « Hippocrate de Cos et le sacré », *Journal des Savants*, 1989, p. 3-22 (version courte).
- J. JOUANNA, « L'Hippocrate de Modène : *Mut. Est. gr.* 233 (α. T. 1. 12), 220 (α. O. 4. 8) et 227 (α. O. 4. 14) », *Scriptorium*, 49, 1995, p. 273-283.
- J. JOUANNA, « L'Hippocrate de Venise (*Marcianus gr.* 269 ; coll. 533) : nouvelles observations codicologiques et histoire du texte », *REG*, 193, 2000, p. 193-210.
- J. JOUANNA, « Le *Corsinianus* 1410 et l'édition de *Maladie Sacrée* » dans A. Garzya et J. Jouanna (éd.), *Transmission et ecdotique des textes médicaux grecs*, Actes du IV^e Colloque International (Paris 17-19 mai 2001), Naples, M. d'Auria Editore, 2003, p. 255-270.
- J. JOUANNA et C. MAGDELAINE, *Hippocrate. L'Art de la médecine*, Paris (GF Flammarion), 1999.
- F. E. KIND, « Zu Erotian und Hippokrates », *Hermes*, 72, 1937, p. 367 sq.
- A. KLEINGÜNTHER, *Πρῶτος εὑρετής*, dans *Philologus*, Suppl. XXVI, 1, 1934.
- G. LANATA, *Medicina magica e religione popolare in Grecia fino all'età di Ippocrate*, Roma, 1967.
- G. LANATA, « Linguaggio scientifico e linguaggio poetico. Note al lessico del *Morbo sacro* », *Quaderni Urbinati*, 5, 1968, p. 22-36.
- J. LASKARIS, « 'Acute' and 'Chronic' in On the Sacred Disease » dans A. Thivel et A. Zucker (éd.), *Le normal et le pathologique dans la Collection hippocratique*, t. II, Nice, 2002, p. 539-550.
- J. LASKARIS, *The Art is long. On the Sacred Disease and the scientific Tradition*, Leiden, Brill, 2002.
- E. LESKY-J. H. WASZINK, « Epilepsie » dans *Reallexicon für Antike und Christentum*, 5, 1962, col. 819-831.

- L. R. LIDONNICI, *The Epidaurian Miracle Inscriptions : Text, Translation and Commentary*, Atlanta, 1995.
- G. E. R. LLOYD, *Magic, Reason and Experience. Studies in the Origins and Development of Greek Science*, Cambridge, 1979.
- G. E. R. LLOYD, *Demystifying Mentalities*, Cambridge, 1990.
- A. LOBECK, *Aglaophamus I*, Prog. Königsberg, 1829.
- J. LONGRIGG, *Greek Medicine from the Heroic to the Hellenistic Age*, London, 1998.
- D. LÓPEZ-MORALES, « Dos interpretaciones de la anormalidad psíquica : Vict. 35 et Morb. Sacr. 15 » dans A. Thivel et A. Zucker (éd.), *Le normal et le pathologique dans la Collection hippocratique*, t. II, Nice, 2002, p. 509-522.
- D. MACDOWELL, « The Meaning of ἀλαζών » dans E. M. Craik (éd.), *Owls to Athens. Essays on Classical Subjects*, presented to Sir Kenneth Dover, Oxford, 1990, p. 287-292.
- M. MICHLER, « Die Krüppelleiden in 'De morbo sacro' und 'De articulis' », *Sudhoffs Archiv*, 45, 1961, p. 303-328.
- H. W. MILLER, « A Medical Theory of Cognition », *TAPhA*, 79, 1948, p. 168-183.
- H. W. MILLER, « The Concept of the Divine in De morbo sacro », *TAPhA*, 84, 1953, p. 1-15.
- E. MIONI, *Bibliothecae divi Marci Venetiarum Codices Graeci manuscripti*, vol. 1. *Thesaurus Antiquus, Codices 1-299*, Roma, 1981.
- B. MONDRAIN, « Un manuscrit d'Hippocrate : Le Monacensis graecus 71 et son histoire aux XV^e et XVI^e siècles », *Revue d'histoire des textes*, 18, 1988, p. 201-214.
- A. MOTTE, « À propos de la magie chez Platon » dans A. Moreau et J.-C. Turpin (éd.), *La Magie du monde babylonien au monde hellénistique*, Montpellier, 2000, t. 1, p. 267-292.
- L. MOULINIER, *Le pur et l'impur dans la pensée des Grecs*, Paris, 1962.
- Ch. MUGLER, « Sur l'origine et le sens de l'expression καθαιρεῖν τὴν σελήνην », *REA*, 61, 1959, p. 48-56.
- Ch. MUGLER, *Dictionnaire historique de la terminologie optique des Grecs*, Paris, 1964.
- C. W. MÜLLER, « Die Heilung 'durch das Gleiche' in den hippokratischen Schriften *De morbo sacro* und *De locis in homine* », *Sudhoffs Archiv*, 49, 1965, p. 225-249.

- W. MÜRI, « Bemerkungen zur Hippokratischen Psychologie », *Festschrift Tièche*, Bern, 1947, p. 71-85.
- E. NACHMANSON, *Erotianstudien*, Uppsala, 1917.
- A. NIKITAS, « ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΓΝΗΣΙΟΤΗΤΟΣ ΤΟΥ ΥΠΟ ΤΟ ΟΝΟΜΑ ΤΟΥ ΓΑΛΗΝΟΥ ΣΩΖΟΜΕΝΟΥ ΛΕΞΙΚΟΥ ΚΑΙ ΤΗΣ ΣΧΕΣΕΩΣ ΑΥΤΟΥ ΠΡΟΣ ΤΟ ΕΡΩΤΙΑΝΕΙΟΝ ΛΕΞΙΚΟΝ », *ΠΛΑΤΩΝ*, 22, 1970, p. 200-210.
- M. NILSSON, *La religion populaire dans la Grèce antique* (trad. F. Durif), Paris, Plon, 1954.
- M. P. NILSSON, *Geschichte der griechischen Religion*, I, München, 1955.
- H.-W. NÖRENBERG, *Das Göttliche und die Natur in der Schrift Über die Heilige Krankheit*, Bonn, 1968.
- R. PARKER, *Miasma. Pollution and Purification in Early Greek Religion*, Oxford, 1983.
- J.-L. PERPILLOU, *Les substantifs grecs en -εύς*, Paris, 1973.
- F. PFISTER s. v. Katharsis, *RE Suppl.* VI, 1935, col. 149.
- J. M. PIGEAUD, « Quelques aspects du rapport de l'âme et du corps dans le Corpus hippocratique » dans M. D. Grmek - F. Robert (éd.), *Hippocratica*, Paris, 1980, p. 417-426.
- J. PIGEAUD, *La maladie de l'âme*, Paris, 1981.
- J. PIGEAUD, *Folie et cures de la folie chez les médecins de l'antiquité gréco-romaine. La manie*, Paris, 1987.
- M. POHLENZ, « Hippokratesstudien », *Nachrichten von der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, Phil.-hist. Klasse I, N. F. II, 4, 1937, p. 93-95.
- M. POHLENZ, *Hippokrates*, Berlin, 1938.
- M. POHLENZ, « Nomos und Physis », *Hermes*, 81, 1953, p. 419-423.
- P. POTTER, *Hippokrates. Über die Krankheiten III*, CMG I 2,3, Berlin, 1980.
- K. PREISENDANZ, *Papyri Graecae Magicae*, vol. 2, Stuttgart, 1974.
- G. PREISER, *Die hippokratischen Schriften De iudicationibus und De diebus iudicatoriis*, Diss. Kiel, 1957.
- G. RADKE, *Die Bedeutung der weissen und der schwarzen Farbe im Kult und Brauch der Griechen und Römer*, Diss. Berlin, 1936.
- E. SCHNEIDER, *Quaestionum Hippocratearum specimen*, Diss. Bonn, 1885.
- H. SCHÖNE, « Echte Hippokratesschriften im Corpus der ionischen Ärzte », *Deutsche Mediz. Wochenschrift*, 36, 1910, p. 418-466.

- H. SCHÖNE, « Verschiedenes », *Rhein. Mus.* 73, 1920-1924, p. 137-160.
- V. SCHMIDT, *Sprachliche Untersuchungen zu Herondas*, Berlin, 1968.
- G. SENN, « Über Herkunft und Stil der Beschreibungen von Experimenten im Corpus Hippocraticum », *Sudhoffs Archiv*, 22, 3, 1917, p. 217-289.
- H. W. SMITH, *The Sounds and Inflections of the Greek Dialects I. Ionic*, Oxford, 1894.
- W. D. SMITH « So-called Possession in Pre-Christian Greece », *TAPhA*, 96, 1965, p. 403-426.
- F. SOKOLOWSKI, *Lois sacrées de l'Asie Mineure*, Paris, de Boccard, 1955.
- F. SOLMSEN, « Greek Philosophy and the Discovery of the Nerves », *Museum Helveticum*, 18, 1961, p. 150-197 (= *Kleine Schriften*, Hildesheim, 1968, p. 536-582).
- H. VON STADEN, *Herophilus. The Art of Medicine in Early Alexandria*, Cambridge University Press, 1989.
- H. VON STADEN, « Incurability and Hopelessness : The Hippocratic Corpus » dans P. Potter, G. Maloney, J. Desautels (éd.), *La maladie et les maladies dans la Collection hippocratique*, Québec, 1990, p. 75-112.
- H. VON STADEN, « The Mind and Skin of Heracles : Heroic Diseases » dans D. Gourevitch (éd.), *Maladie et maladies. Histoire et conceptualisation*, Mélanges M. Grmek, Genève, 1992, p. 131-150.
- O. TEMKIN, « The Doctrine of Epilepsy in the Hippocratic Writings », *Bulletin of the Institute of the History of Medicine I*, 1933, p. 277-322.
- O. TEMKIN, *The Falling Sickness*, 2^e éd., Baltimore, 1971.
- R. THOMAS, *Herodotus in Context. Ethnography, Science and the Art of Persuasion*, Cambridge, 2000.
- Ph. VAN der EIJK, « The 'Theology' of the Hippocratic Treatise On The Sacred Disease », *Apeiron*, 23, 1990, p. 87-119.
- Ph. VAN der EIJK, « Airs, Waters, Places, and On the Sacred Disease : Two Different Religiosities ? », *Hermes*, 119, 1991, p. 168-176.
- Ph. VAN der EIJK, *Diocles of Carystus*, II, Leiden, 2001.
- M. VEGETTI, *Opere di Ippocrate*, Torino, 2^e ed., 1976.
- M. WELLMANN, « Die Schrift *Περὶ ἰρῆς νόσου* des Corpus Hippocraticum », *Sudhoffs Archiv für Geschichte der Medizin*, 22, 1929, p. 307-310.

- M. WELLMANN, *Hippokratesglossare*, dans *Quellen und Studien zur Gesch. der Naturwiss. und der Medizin*, II, Berlin, 1931, p. 1-88.
- O. WENSKUS, *Ringkomposition, anaphorisch-rekapitulierende Verbindung und anknüpfende Wiederholung im hippokratischen Corpus*, Frankfurt (Main), 1982 (p. 181-187 pour *Maladie sacrée*).
- Dr. WEYGOLDT, « Zu Diogenes von Apollonia », *Archiv für Geschichte der Philosophie*, I, 1888, p. 161-171.
- F. WILLERDING, *Studia Hippocratica*, Gottingae, 1914.
- M. WÖHLERS, *Heilige Krankheit. Epilepsie in antiker Medizin, Astrologie und Religion*, Marburg, 1999.

INDEX VERBORVM¹

A

ἀγαθός 14, 2 ; 17, 2

ἀγνεΐη 1, 8

ἀγνεύω 1, 13

ἀγνίζω 1, 13 (*bis*)

ἀγνός 1, 13

ἀγνωσίη 14, 3

ἀγρυπνίη 14, 3 (*v. l.*)

ἀγύρτης 1, 4

ἄδελος 10, 4

ἁδόκτητος 17, 2

ἁηδής 14, 2

ἁηδίη 14, 2

ἁηθίη 12, 2 ; 14, 3

ἁήρ *vel* ἡήρ 4, 1 ; 7, 2, 4, 5, 7,
10, 11 ; 8, 3 ; 9, 1 ; 13, 2, 3
(*bis*) ; 16, 1 (*bis*), 2, 3 ; 17, 4
(*bis*)

ἄθεος 1, 12

ἀγγειος 1, 4 (*bis*), 6 (*bis*)

αἰεΐ 3, 2 ; 15, 1

αἶμα 1, 12 ; 6, 2 ; 7, 6, 10, 11
(*quater*) ; 8, 1 ; 9, 1 (*ter*), 2
(*quater*) ; 10, 4 ; 11, 4 ; 15,
4, 5 ; 16, 4

αἱματίτης, -ῖτις 15, 2

αἶξ 1, 6, 11 ; 11, 3

αἰσθάνομαι 13, 3 (*ter*) ; 14, 2 ;
17, 2, 3 (*bis*), 4 (*bis*)

ἀΐσσω 1, 3 (*v. l.*) ; 7, 10

αἰσχρός 14, 2

αἰσχύνη 12, 1

αἰσχύνομαι 12, 2

αἰτίη 1, 10, 11 ; 17, 2, 3

αἴτιος 1, 5 (*bis*), 6, 7, 11 (*bis*),
12 ; 3, 1 ; 17, 3

ἄκαιρος 1, 3 ; 14, 3 ; 15, 1

ἄκεστός 18, 2

ἄκμή 16, 3

ἄκοή 14, 5 ; 17, 2 ;

ἀκούω 14, 2, 5 (*bis*)

ἀκραιφνής 16, 4

ἀκρατής 4, 2 ; 7, 6 ; 9, 2

ἀκριβής 16, 4

ἀλαζών 1, 4

ἀλάστωρ 1, 12

ἀλγέω 3, 2

ἄλέη 10, 5

ἄλεκτορίς 1, 4

ἀλίσκομαι 5, 4

ἀλλά *passim*

ἀλλήλους 13, 1

ἄλλος 1, 1, 3, 5, 6, 9 (*bis*), 10,
12 ; 2, 1 (*bis*), 2, 3 ; 3, 1, 2 ;
5, 3 ; 7, 4 ; 12, 2 ; 13, 2 (*bis*),
3 (*bis*), 5 (*bis*) ; 14, 4, 5 ; 18,
3

ἄλλως 17, 2

ἄλλοτε 14, 5

ἄλσις 17, 2

ἁμάρτημα 1, 13

1. Cet index a été réalisé par Danielle Jouanna. Je lui témoigne toute ma reconnaissance.

- ἁμαυρόω 18, 3
 ἁμβλυωπός 13, 3
 ἁμηχανίη 1, 4
 ἁμήχανος 18, 1
 ἁμφημερινός 1, 3
 ἁμφότεροι 7, 1 ; 8, 2 ; 9, 2 ; 17, 2
 ἅν *passim*
 ἀναβλύω 7, 8
 ἀνάγκη 5, 3 ; 6, 2 ; 8, 2, 3 ; 13, 4 ; 14, 5 ; 17, 3
 ἀναΐσσω 1, 3
 ἀναλαμβάνω 10, 4
 ἀναξηραίνω 11, 2
 ἀναπήδησις 1, 11
 ἀναπνοή 4, 1 ; 7, 2, 11 ; 9, 2
 ἀνατείνω 17, 2
 ἀναψύχω 4, 1
 ἄνεμος 13, 2, 4
 ἀνεπιτήδειος 1, 4
 ἄνευ 18, 4
 ἀνέχω 5, 2
 ἀνθέω 5, 1
 ἀνθρώπινος 1, 7, 9 ; 13, 3 (app. crit.) ; 18, 1
 ἄνθρωπος 1, 2, 3, 4 (*bis*), 7, 8, 9 (*bis*), 10, 12, 13 ; 7, 3, 5 ; 11, 4 ; 12, 1 ; 13, 2 ; 14, 1, 5 ; 15, 4 ; 16, 1, 3 ; 17, 2, 3 ; 18, 4
 ἀνιάω 15, 3 ; 17, 2, 3 (*bis*)
 ἀνίη 14, 1
 ἀνόσιος 1, 8, 12 (*bis*), 13
 ἀντίος 1, 12 ; 13, 3
 ἄνω 3, 4 (*bis*), 5 ; 4, 2 ; 7, 9, 10
 ἀξιόω 1, 13
 ἀπάγω 1, 7
 ἀπάλλαξις 11, 1
 ἅπαξ 1, 3 ; 8, 3
 ἅπας 2, 3 ; 3, 2 (*bis*), 3 ; 13, 2, 3 ; 16, 2 ; 17, 3 ; 18, 3
 ἅπειμι (ἀπιέναι) 13, 5 ; 18, 1
 ἀπειρίη 1, 2
 ἅπειρος 17, 4 ; 18, 1 (*v.l.*)
 ἀπέρχομαι 15, 2
 ἀπέχομαι 1, 4
 ἀπισχναίνω 8, 2
 ἀπό *passim*
 ἀποδείκνυμι 1, 13
 ἀποδίδωμι 1, 12 ; 18, 2
 ἀποθνήσκω 1, 5 ; 7, 8 ; 8, 1 (*bis*)
 ἀποκλείω 7, 1, 2, 5, 7, 10
 ἀποκρίνω 10, 2 (*bis*), 4 ; 18, 1
 ἀποκτείνω 7, 11 ; 9, 1, 2 (*bis*)
 ἀπολαμβάνω 4, 2 ; 7, 9
 ἀπόλλυμαι 1, 2, 7
 ἀπολογία 1, 5
 ἀποπήγνυμι 9, 2
 ἀπορίη 1, 2
 ἄπορος 13, 5 ; 18, 1
 ἀπορρέω 5, 2
 ἀποσχίζω 3, 4
 ἀποτήκω 10, 2 (*bis*) ; 11, 4
 ἀπότηξις 5, 2 (*bis*)
 ἀποφέρω 1, 12
 ἀποφράσσω 7, 11 ; 9, 2
 ἀποψύχω 6, 2 ; 7, 11 ; 8, 1 ; 9, 1
 ἀπροσδόκητος 17, 2 (*v.l.*)
 ἄπτομαι 1, 12
 ἀρέσκω 14, 2
 ἀριστερός 3, 5 ; 7, 1 ; 10, 1 (*bis*)
 ἀρχή 10, 5
 ἄρχω 2, 2 ; 5, 1 ; 13, 2, 3
 ἀσάω 15, 3
 ἀσεβείη 1, 8 (*v.l.*)
 ἀσεβής 1, 8
 ἄση 17, 2 (*v.l.*)
 ἀσήμως 8, 4
 ἀσθένεια 17, 2
 ἀσθενέω 1, 4
 ἀσθένεια 1, 3 ; 3, 5 ; 8, 2, 3 ; 10, 3
 ἄσθμα 6, 1, 2, 3
 ἄστρον 13, 3
 ἀσφαλής 1, 4, 5
 ἀτρεμαῖος 15, 1
 ἀτρεμίζω 7, 6 ; 14, 5 (*bis*) ; 18, 1

αὖξω 1, 6 ; 5, 2 ; 18, 2, 3 (*bis*)

αὐτικά 7, 11 ; 13, 3

αὐτός *passim*

αὐχὴν 3, 4 ; 8, 2

αὐχμός 1, 9

ἀφαγνίζω 1, 13

ἀφαιρέω 18, 2

ἀφανίζω 1, 6, 9 (*bis*)

ἀφήκω 1, 8

ἀφιερὼ 1, 4

ἀφήμι 1, 11 ; 4, 1 ; 5, 3

ἀφικνέομαι 16, 3, 4

ἄφορος 1, 9

ἀφρέω 7, 8

ἀφρός 1, 11 ; 7, 1, 8

ἄφρων 7, 5

ἄφωνος 7, 1, 2, 5 ; 10, 4

ἄχρι 6, 2

B

βανανυσίη 18, 4

βιάζω 1, 11 ; 2, 1 (*v.l.*)

βίη 6, 2 ; 7, 9

βίος 1, 10

βλάπτω 1, 6 ; 8, 2

βλέπω 14, 2, 5

βοάω 1, 3 ; 10, 4 ; 15, 4

βοητής 15, 1

βορέης 13, 2

βόρειος 8, 4 ; 10, 3 ; 13, 1, 4

βοῦς 1, 6

βραχίων 3, 4

βρύχομαι 1, 11

Γ

γαληνίζω 13, 3

γάρ *passim*

γαστήρ 7, 9

γε *passim*

γέλως 14, 1

γένος 2, 2

γῆ 1, 9, 12 ; 13, 3 (*bis*)

γίνομαι *passim*

γινώσκω 1, 2 ; 11, 3 (*bis*) ; 12, 2 (*bis*) ; 13, 5 ; 15, 1 ; 16, 2

γλῶσσα 14, 5 ; 16, 2

γνώμη 1, 9 (*bis*) ; 15, 5 ; 16, 3

γόνος 2, 2

γοῦν 1, 13

Δ

δαιμόνιος 1, 8 ; 12, 1

δέ *passim*

δεῖδω 10, 4

δείκνυμι 1, 3, 13 (*v.l.*)

δεῖμα 1, 11 ; 14, 3 ; 15, 2

δεινός 1, 9

δεξιός 1, 11 ; 3, 4 (*sexties*) ; 7, 1 ; 8, 4 ; 10, 1

δεξιότης 1, 5

δέος 12, 2

δέρμα 1, 4, 6 ; 3, 4

δέχομαι 6, 2 ; 7, 11 ; 8, 3 ; 17, 2

δέω 1, 10 ; 2, 3 ; 5, 2 ; 18, 2

δή 1, 9, 12 ; 11, 4

δηλονότι 11, 3

διά *passim*

διαβρέχω 11, 2

διαγγέλλω 16, 3

διαγινώσκω 14, 2 (*bis*) ; 18, 2, 4

διάγνωσις 16, 4

διάγω 5, 3

διαθερμαίνω 6, 2 ; 10, 2, 5 ; 11, 4 ; 15, 4 (*bis*)

δίαιτα 18, 4

διακόπτω 11, 3

διακρίνω 2, 3 ; 14, 2

διαλέγομαι 14, 5

διαλλάσσω 13, 3

διαλύω 13, 3

διάρροια 6, 4

διαστρέφω 7, 1, 7 ; 9, 1

διασφῶζω 1, 2
 διατείνω 3, 5
 διαφανής 13, 2
 διαφθείρω 6, 1 ; 9, 2
 διαφθορή 15, 1
 διάφορος 17, 4
 διαχέω 6, 2 ; 7, 6 ; 13, 3
 διάχυσις 10, 2
 διαψύχω 7, 4
 διδάσκω 1, 8
 δίδωμι 1, 5
 διείργω 3, 2
 διεκδύομαι 7, 10
 διέξειμι 4, 2
 διεσθίω 11, 4
 διό 3, 2 (v.l.) ; 7, 10 ; 11, 4 ; 13, 2 ; 17, 1 (v.l.) ; 17, 4 (v.l.)
 διότι 3, 2 ; 9, 1 ; 17, 1, 4
 διπλός 3, 2
 δνοφερός 13, 2
 δνοφώδης 13, 3
 δοκέω 1, 1, 3, 4, 5, 6 7, 8, 9, 12, 13 ; 2, 1
 δόξα 1, 5
 δουλώω 1, 9
 δράω 15, 1
 δριμύς 1, 4
 δύναμαι 8, 1 ; 9, 1, 2 ; 13, 3
 δύναμις 1, 6, 9 ; 13, 1 ; 16, 1 ; 17, 2 ; 18, 1
 δύο 3, 3
 δύσκριτος 17, 4
 δυσσεβείη 1, 8
 δυσσεβέω 1, 9
 δυσφροσύνη 14, 1

E

ἐγγίνομαι 9, 1 ; 11, 4
 ἐγγύς 8, 4 ; 12, 1
 ἐγείρω 15, 5
 ἐγκαλύπτω 12, 1
 ἐγκέφαλος 3, 1, 2, 4 ; 5, 1, 2, 3 ; 7, 2, 3, 4 ; 10, 2 (bis), 3, 4,

5, 6 ; 11, 2 (bis), 3, 4, (bis) ; 13, 4 (bis) ; 14, 4, 5 ; 15, 1, 2 (bis), 3, 4 (bis) ; 16, 1, 2 , 3 (ter), 4 (bis) ; 17, 1, 3, 4
 ἐγγχειρέω 4, 7
 ἐγγχελυσ 1, 4
 ἐγώ 1, 1, 3 (bis), 4, 6, 8, 13 ; 2, 1 ; 3, 1 ; 7, 2
 ἔγωγε 1, 7, 8, 9 (bis), 12, 13 ; 17, 2
 ἔδεσμα 1, 4, 6
 ἐθάς 12, 1
 ἐθέλω 6, 2
 ἔθος 11, 1 ; 15, 3
 εἰ *passim*
 εἶδος 1, 10 ; 13, 3
 εἰκάζω 1, 11
 εἵκοσιν 10, 6
 εἰμί *passim*
 εἶμι (λέναι) 6, 4 ; 16, 4
 εἵνεκεν 1, 3, 5
 εἵργω 1, 9
 εἶς 1, 3, 11 (v.l.) ; 5, 2
 εἵτε 1, 9 (bis)
 ἐκ, ἐξ *passim*
 ἔκαστος 1, 3, 10 ; 2, 1 ; 7, 2 ; 18, 1, 2, 3
 ἐκάστοτε 14, 5
 ἐκάτερος 3, 2 ; 15, 1
 ἔκγονος 2, 2
 ἐκεῖ 1, 6
 (ἐ)κεῖνος 4, 2 ; 5, 2 ; 9, 2
 ἐκκαθαίρω 5, 3
 ἐκκρίνω 10, 2 (v.l.) ; 11, 2 ; 13, 2 (bis), 4
 ἐκτός 11, 4
 ἐλάσσων 5, 2 ; 6, 3 ; 7, 11 ; 13, 3
 ἐλάχιστος 12, 1
 ἐλάφειος 1, 4
 ἔλκος 5, 3, 4
 ἔλκω 4, 1 ; 10, 4
 ἐμβαίνω 1, 12
 ἐμβάλλω 1, 12
 ἐμβρυον 5, 1

- ἐμπίπτω 17, 4
 ἐμποιέω 7, 10
 ἐμφανής 1, 3
 ἐν *passim*
 ἐναλλάξ 1, 11 (*conj.*)
 ἐναντίον 13, 1, 3 (*v.l.*)
 ἐνδέης 8, 2
 ἔνιοι 6, 1 ; 7, 1
 ἐνίστε 7, 1
 ἐνταῦθα 3, 4 ; 5, 3
 ἐντεῦθεν 14, 1
 ἔντονος 1, 11
 ἐντός 3, 4
 ἐνύπνιον 14, 3 ; 15, 4
 ἐξαίφνης 7, 2 ; 10, 3
 ἐξανθέω 5, 3
 ἐξαπατάω 1, 8
 ἐξαπιναῖος 10, 5
 ἐξαπίνης 10, 2, 3 ; 15, 4
 ἔξω 1, 3, 11 ; 7, 10
 ἔξωθεν 13, 4
 ἔοικα 1, 2 ; 8, 3
 ἐπάγω 1, 7 ; 4, 1 (*v.l.*)
 ἐπαιοῖδη (*vel* ἐπώδη) 1, 2, 4, 12
 ἐπεγείρω 1, 3 ; 15, 5
 ἐπεὶ 17, 2
 ἐπειδὴν 7, 5 ; 10, 3 ; 12, 2
 ἔπειτα 1, 3 ; 6, 3 ; 7, 3, 11 ; 10, 5 ; 13, 1 (*bis*) ; 15, 2
 ἐπέρχομαι 15, 4
 ἐπήν 15, 4
 ἐπὶ *passim*
 ἐπιβολή 1, 11
 ἐπιγίνομαι 1, 7 ; 5, 3 ; 8, 1 ; 9, 1, 2 ; 13, 4
 ἐπικαταρρέω 6, 3 ; 8, 3 ; 10, 2 (*bis*), 4 (*bis*), 6 (*bis*)
 ἐπικατέρχομαι 6, 2 ; 7, 2
 ἐπίκηρος 1, 4, 13
 ἐπικίνδυνος 5, 4
 ἐπίκοιλος 10, 1
 ἐπικρατέω 9, 1, 2 ; 13, 3 (*bis*)
 ἐπιλαμβάνω 6, 1 ; 7, 2 ; 9, 1 ; 10, 6
 ἐπιλέγω 1, 4
 ἐπιλήθομαι 15, 3
 ἐπίληπτος 5, 3 ; 6, 3 ; 8, 3 ; 10, 5 ; 11, 1, 4 ; 13, 1
 ἐπιληψία 10, 5 (*v.l.*)
 ἐπίληψις 10, 5
 ἐπιμ(ε)ίγνυμι 16, 4
 ἐπινοέω 15, 5
 ἐπιπίπτω 6, 2
 ἐπιρρέω 6, 2 ; 11, 4
 ἐπισημαίνω 8, 3
 ἐπίσημος 8, 2
 ἐπίσταμαι 1, 4, 9 ; 18, 2, 4
 ἐπιτήδειος 1, 4 ; 8, 4
 ἐπιτηδεύω 1, 9
 ἐπωνυμία 1, 11
 ἐργάζομαι 1, 12 ; 13, 3 (*bis*)
 ἔργον 1, 12
 ἐρεύθω 15, 5
 ἔρημος 12, 1
 ἐρμηνεύς 16, 1
 ἐρμηνεύω 17, 1
 ἔρυμα 1, 13 (*v.l.*)
 ἐς *passim*
 ἐσάγω 4, 1
 ἐσέρχομαι 1, 13 ; 7, 4, 8, 9
 ἐσθίω 1, 4, 5, 6 (*bis*)
 ἔσχατος 1, 9
 ἕτερος 1, 2, 3, 7 (*bis*), 13 ; 2, 1, 3 ; 3, 4 ; 8, 2 ; 9, 2 ; 13, 3 ; 18, 2 (*bis*)
 ἔτι 1, 9 ; 8, 3
 ἔτος 10, 6
 εὐδία 1, 9 (*bis*)
 εὐθύς 4, 2 ; 10, 4 ; 11, 4 ; 12, 1 ; 13, 3
 εὐπορία 1, 2
 εὐρίσκω 11, 3
 εὐσεβείη 1, 8
 εὐσεβής 1, 8
 εὐφροσύνη 14, 1
 εὖχομαι 1, 12
 ἔφοδος 1, 11
 ἔχω *passim*
 ἔωθα 7, 6, 9 ; 14, 4
 ἐωντόν 16, 3 (*bis*) ; 17, 4 ; 18, 1

Z

ζῶον 3, 2

H

ἡ *passim*ἡδη 2, 1 (*bis*) ; 12, 1

ἡδονή 14, 1, 2

ἡδύς 14, 2

ἡκιστα 10, 5

ἡλικία 5, 3

ἡλιος 1, 9 (*bis*) ; 5, 2 ; 10, 3 ;
13, 2 ; 18, 1

ἡλιόω 10, 5

ἡμεῖς 1, 13 ; 4, 1 ; 14, 1, 2, 3 ;
16, 1

ἡμέρη 14, 3

ἦν *passim*ἦπαρ 3, 3, 4, 5 (*bis*) ; 7, 9 ; 10, 1

ἦρ 10, 5

ἡρεμάζω 10, 4 (*v.l.*)

ἡρεμέω 10, 4

ἦρως 1, 11

ἦσσαν 1, 3 (*bis*) ; 2, 1 ; 9, 1

ἦσυχος 15, 1

ἦχος 5, 2

Θ

θάλασσα 1, 9, 12 ; 13, 2, 3

θαλάσσιος 1, 4

θάλλω 13, 5 ; 18, 3

θανατώδης 1, 4 ; 17, 4

θαυμάσιος 1, 3 (*bis*)

θαυμασιότης 1, 2

θαυμασίως 1, 3

θεῖος 1, 1, 2 (*bis*), 3, 4, 5, 7 (*ter*),
8 (*bis*), 9 (*bis*), 13 ; 2, 1 (*bis*),
3 (*bis*) ; 13, 5 ; 18, 1 (*ter*)θεός 1, 3, 5, 6 (*bis*), 8, 9, 10, 11
(*bis*), 12 (*ter*), 13 (*ter*) ; 11, 3

θεοσεβής 1, 4

θεραπείη 1, 7

θεραπεύω 8, 4

θερμαίνω 15, 2 (*bis*)

θερμασίη 10, 2

θερμός 7, 11 (*bis*) ; 9, 1 ; 10, 6 ;
13, 3 ; 14, 4 ; 16, 4 ; 18, 4

θέρος 10, 5

θολερός 13, 2

θορυβέω 17, 2

θορυβώδης 15, 1

θύω 1, 9, 12

I

ιάομαι 1, 2 (*bis*), 6 (*bis*), 7 ; 13,
5 ; 18, 4ιερός (*vel* ἱρός) *tit.*, 1, 1 (*bis*), 3
(*ter*), 4, 7, 12 (*bis*), 13 ; 18, 1ιερόω (*vel* ἱρώω) 1, 4 (*v.l.*)

ιήσιμος 11, 4

ἱησις 1, 2, 4

ιητός 2, 1

ιητρός 18, 2

ίκετεύω 1, 12

ικμάς 16, 4

ικνέομαι 14, 3

ιμάτιον 1, 4, 6

ἱππος 1, 11

ἴστημι 4, 2 (*ter*) ; 7, 11 ; 10, 4ισχυρός 1, 4 ; 2, 1 ; 13, 1, 3 ;
17, 4

ισχύς 9, 1

ισχύω 1, 9

ἴσχω 1, 4

ἴσως 1, 10

K

καθαίρεω 1, 9 (*bis*)καθαίρω 1, 12 (*bis*), 13 (*bis*) ; 5,
1, 2, 3 (*bis*)καθαρμός 1, 2, 4, 6, 7, 12 (*bis*) ;
13 ; 18, 4

καθαρός 5, 4
καθαρότης 1, 8
κάθαρσις 1, 8 (*v.l.*) ; 5, 2, 3
καθαρτής 1, 4
καθέψω 1, 5
καθήκω 3, 4
κάθημαι 4, 2
καθίστημι 1, 4, 5 ; 7, 5 ; 13, 3 ;
14, 3
καθότι 4, 2 (*v.l.*) ; 13, 3
καί *passim*
καιρός 14, 2 ; 15, 3 ; 18, 2, 4
καίτοι 1, 8 ; 2, 3
κάκοδος 11, 3 (*v.l.*)
κακός 11, 3 ; 14, 2 ; 15, 5 ; 17,
2
κακοῦργος 15, 1
κακόω 5, 2 ; 8, 3 (*bis*) ; 18, 2
(*v.l.*)
κάκωσις 18, 2
καλέω 1, 1 ; 3, 4 ; 17, 2 ; 18, 1
καλός 14, 2
καλῶς 5, 2
καρδίη 3, 4 ; 6, 1, 2 (*ter*), 4 ; 17,
2, 3
κατά *passim*
καταβιάζω 2, 1
καταβλάπτω 1, 6 (*v.l.*)
κατάγω 1, 9 (*v.l.*)
κατάδηλος 1, 4 ; 3, 4
κατάκειμαι 1, 4 ; 4, 2
κατακρατέω 10, 6
καταλείπω 16, 3, 4
κατάληπτος 8, 1 ; 11, 3 ; 12, 2
καταμίγνυμι 9, 1
καταρρέω 9, 2 ; 10, 1
κατάρροος 6, 1, 3 ; 7, 1 ; 8, 2,
3 ; 9, 2 ; 10, 3 ; 11, 2 ; 13, 4
κατατήκω 13, 3
καταφρονέω 15, 5
κάτω 3, 4, 5 ; 4, 2 ; 7, 1, 10
κεκράκτης 15, 1
κελεύω 1, 4
κενόω 9, 2
κεράμεον 13, 3

κεστρεύς 1, 4
κεφαλή 3, 2 ; 5, 2 (*bis*), 3 ; 10,
2, 5 (*bis*) ; 11, 3
κίνδυνος 8, 4 ; 10, 5
κινέω 14, 5 (*bis*)
κίνησις 7, 4
κλαίω 10, 4
κλαυθμός 14, 1
κληῖς 3, 4
κλίνη 1, 11
κοιλίη 1, 4 ; 6, 4 ; 7, 2, 3, 4
(*ter*), 9 ; 17, 2
κοῖλος 3, 4 (*bis*) ; 7, 2 ; 9, 1 ;
10, 1 (*v.l.*)
κόπρος 1, 11 ; 7, 1, 9
κράζω 15, 4
κρατέω 1, 9 ; 6, 2 ; 7, 11 (*ter*) ;
8, 2 ; 9, 1, 2 ; 10, 6 (*v.l.*) ; 11,
4
κρέας 1, 4 (*bis*), 6
κρήνη 13, 3
κρίνω 14, 2 (*v.l.*)
κρόμμυον 1, 4
κρύπτω 1, 12 ; 3, 4
κτάομαι 17, 2
κυφός 6, 1
κύων 1, 4
κώλυμα 1, 4
κωλύω 1, 7 ; 2, 1

Λ

λαγανίζω 13, 3 (*v.l.*)
λακτίζω 1, 11 ; 7, 10 (*bis*)
λαμβάνω 6, 4 ; 7, 3 ; 11, 3 ; 12,
1
λαμπρός 13, 2, 3
λάχανον 1, 4
λέγω 1, 3, 5 (*v.l.*), 8 ; 17, 3
λεπτός 1, 11 ; 3, 2, 3 ; 8, 1 ; 9,
2 (*bis*) ; 11, 4
λεπτότης 17, 2
λόγος 1, 3, 4, 7, 8 (*bis*)

λοιπός 1, 1 ; 2, 1, 3 ; 3, 4 ; 4,
1 ; 7, 3 ; 8, 3 ; 13, 1 (*bis*) ;
16, 3 ; 18, 1 (*bis*)
λουτρόν 1, 4, 5
λυμαίνομαι 11, 3
λύπη 14, 1
λύω 10, 3 ; 13, 4

M

μάγευμα 18, 4
μαγεύω 1, 7, 9
μαγίη 18, 4 (*v.l.*)
μάγος 1, 4
μαίνομαι 1, 3 ; 14, 3, 5 ; 15, 1
(*bis*)
μάλιστα 10, 2 ; 11, 1, 3 (*bis*) ;
12, 2 ; 13, 1 ; 14, 2 ; 15, 5 ;
17, 2, 3
μᾶλλον 1, 8, 13 ; 10, 1 ; 17, 3
μάτην 17, 2
μέγας 1, 13 ; 2, 3 ; 3, 1, 4 ; 13,
3 (*bis*) ; 17, 4
μεθίστημι 15, 2
μειόω 18, 2
μελάνουρος 1, 4
μέλας 1, 4 (*bis*)
μελέτη 1, 9
μέλλω 12, 1 (*bis*)
μέλος 5, 1 ; 7, 4 ; 8, 3
μέν *passim*
μέντοι 1, 13 ; 8, 3 ; 17, 3
μέρος 3, 2 ; 4, 2 ; 5, 2 ; 7, 3
(*bis*) ; 8, 3
μεσόγειος 1, 6
μέσος 3, 2
μεστός 9, 1 ; 10, 6 ; 13, 3
μετά 10, 3 ; 14, 3
μεταβάλλω 13, 3 ; 18, 1
μεταβολή 10, 5 ; 11, 1 ; 13, 1,
4 ; 17, 4
μεταλαμβάνω 10, 3
μεταλλαγή 13, 4
μεταξύ 10, 4

μετάστασις 15, 2
μετάστατος 1, 7
μέτειμι 17, 3
μετέχω 16, 2
μετρίως 5, 2
μέχρι(ς) 1, 3 ; 6, 2 (*v.l.*) ; 15, 2
μή *passim*
μηδέ 1, 4 (*quater*), 12 ; 11, 2
μηδεῖς 1, 12, 13 ; 5, 4 ; 18, 1,
μηκέτι 1, 7 ; 8, 3 ; 11, 2 ; 16, 4
μήν 1, 11
μῆνιγξ 3, 2
μηρός 3, 4
μήτε 2, 3 (*bis*) ; 5, 2 (*bis*), 4
(*quater*) ; 7, 2 (*ter*) ; 14, 5
(*bis*)
μήτηρ 1, 11 ; 2, 2 ; 12, 2
μήτρη 5, 1, 3, 4
μηχανάομαι 1, 8
μιαίνω 1, 13 (*quater*)
μῖασμα 1, 12
μίγνυμι 7, 11
μιμέομαι 1, 11 (*bis*)
μίνθη 1, 4
μορφή 13, 3
μοῦνον 9, 2
μυκτήρ 3, 4 ; 7, 3
μύξα 5, 4
μυξόρροος 5, 3
μύσος 1, 13

N

νάρκη 4, 2
νεφρός 3, 4
νεφώδης 13, 2 (*v.l.*)
νοέω 14, 2 ; 17, 2
νομίζω 1, 2, 3 (*bis*), 4 (*bis*), 7, 9
(*bis*) ; 12, 1 ; 16, 1 ; 18, 1
νόμιος 1, 11
νόμος 14, 2 ; 17, 2
νοσέω 1, 4
νοσερός (*vel* νοσηρός) 2, 2
(*bis*) ; 13, 4

νόσημα 1, **1**, **3**, **4**, **7** ; 2, **1** (*bis*),
2 (*bis*) ; 3, **1** ; 9, **2** ; 17, **4** ;
 18, **1**, **3**
 νοσώδης 5, **2**
 νότιος 8, **1** ; 11, **1** ; 13, **1**, **4**
 νοτίς 13, **2**
 νότος 10, **3** ; 13, **3** (*bis*)
 νοτώδης 13, **2**, **3**
 νοῦσος *tit.* 1, **1** (*bis*), **3**, **6**, **10**,
11, **12** ; 2, **3** ; 5, **1**, **3**, **4** ; 8, **1** ;
 10, **6** ; 11, **3** (*bis*), **4** (*bis*) ; 12,
1 ; 13, **5** ; 18, **1**, **3** (*bis*), **4**
 νύκτωρ 14, **3**
 νῦν 1, **4**, **12**
 νυν 8, **4**
 νύξ 1, **11** ; 15, **4**

Ξ

ξηρός 13, **3** ; 14, **4** ; 18, **4**
 ξυν- *vide* συν-

Ο

ὁ *passim*
 ὅδε 8, **3** ; 9, **2** ; 11, **3** ; 13, **1**
 ὁδός 7, **1**
 ὁδούς 7, **1**
 ὁδύνη 7, **10**
 ὅζω 11, **3**
 ὅθεν 1, **1** ; 2, **1** ; 14, **1**
 οἶδα 1, **3**, **4**, **5**, **8** ; 14, **1** ; 17, **2**
 οἶκαδε 12, **1**
 οἰκέω 1, **6**
 οἶκημα 13, **3**
 οἰκίον 12, **1**
 οἶκος 12, **1** (*v.l.*)
 οἰμώζω 1, **3**
 οἶνος 13, **3**
 οἶομαι 1, **8**
 οἶος 1, **4**, **7**, **9**, **11** ; 3, **1** ; 4, **2** ;
 7, **10** ; 10, **4** (*bis*) ; 11, **2** ; 14,
5 ; 16, **2**

ὀλίγος 8, **2**, **4** ; 9, **2** (*bis*) ; 10, **6**
 ὀμβρος 1, **9**
 ὄμμα 7, **1**
 ὅμοιος 1, **7**
 ὁμοίως 2, **3** ; 8, **3**
 ὄνομα 17, **2** (*bis*)
 ὀξύς 1, **11** ; 17, **4**
 ὄπη 1, **12** ; 12, **1**, **2**
 ὀπόθεν 8, **2**
 ὅπου 1, **7** ; 2, **2** (*conj.*)
 ὅπως 1, **5** ; 5, **2** ; 6, **3** ; 7, **2** ; 18, **2**
 ὀράω 1, **3** ; 11, **3** (*v.l.*) 12, **1** ;
 14, **5** ; 15, **4**
 ὀρθόπνοια 6, **2**
 ὀρμάω 15, **2**
 ὄρνις 1, **4**, **11**
 ὄρος 1, **13**
 ὅς *passim*
 ὅσος *vel* ὁκόσος 1, **4** ; 5, **4** ; 6,
2 ; 7, **4**, **9** ; 8, **1** ; 12, **1** ; 13, **3**
 (*bis*) ; 14, **5**
 ὅστις *passim*
 ὅταν *vel* ὀπόταν *vel* ὁκόταν
passim
 ὅτε 13, **3**
 ὅτέ 3, **2** ; 7, **1** (*bis*)
 ὅτι *passim*
 οὐ *passim*
 οὐδέ 1, **1**, **3**, **6** ; 9, **1** (*bis*) ; 13,
5 ; 15, **1** ; 17, **2** (*bis*) ; 18, **1**
 οὐδεῖς 1, **1**, **2**, **3** (*ter*), **4** (*bis*), **5**
 (*bis*) ; 6 (*bis*), **9** (*ter*), **12** ; 2, **1**
 (*bis*), **3** ; 7, **1**, **4** ; 10, **6** ; 13,
5 ; 14, **1** ; 17, **2** (*bis*) ; 18, **1**
 οὐδέποτε 18, **1**
 οὐδέτερος 17, **3**
 οὐκέτι 1, **6** ; 10, **6** ; 11, **4**
 οὖν 1, **7** ; 6, **4** ; 8, **2** ; 9, **2** ; 13,
3 ; 15, **1**, **5** ; 17, **4** ; 18, **2**
 οὕπω 12, **2**
 οὔρος 1, **12**
 οὗς 3, **4** (*bis*) ; 5, **2**, **3** ; 16, **2** ;
 17, **2**
 οὔτε 1, **5** (*bis*), **7** (*bis*), **9** (*ter*) ;
 5, **2** (*bis*) ; 13, **5** (*bis*)

οὔτος *passim*

οὔτω(ς) 1, 7, 10, 13 ; 3, 5 ; 4, 2 ;
5, 2, 3 (*bis*) ; 7, 4, 11 ; 8, 1, 4 ;
9, 1 ; 10, 2, 3, 4, 5 ; 11, 4 ; 13,
3, 4, 5 ; 15, 5 ; 16, 3 ; 17, 3, 4
ὀφθαλμός 3, 4 ; 5, 2 ; 7, 7 ; 8,
2 ; 15, 5 ; 16, 2
ὀχετεύω 4, 1
ὄψις 14, 5

Π

πάθη 12, 2
πάθος 1, 4, 7, 10 ; 3, 1 ; 12, 1 ;
14, 4 ; 15, 3
παιδάριον 12, 2
παιδεύω 5, 3 (*v.l.*)
παιδιά 14, 1
παιδίον 5, 3 ; 8, 1, 4 ; 10, 2, 4,
5, 6 ; 11, 1
πάλιν 4, 1 ; 15, 2, 5
πάλλω 6, 2
παλμός 6, 1, 3
παντοδαπός 1, 3
πάντοθεν 2, 2
παντοῖος 1, 10
πάνυ 8, 4
παρά 3, 4 (*bis*) ; 10, 5 (*bis*) ; 12,
2 (*bis*) ; 14, 4 ; 15, 3 (*bis*)
παραδέχομαι 7, 2, 5 ; 8, 1 ; 9, 1
παραμπέχω 1, 4
παράνοια 1, 11
παράπληκτος 9, 2 (*bis*)
παραρρέω 7, 11 ; 8, 4
παρασπάω 8, 2
παραυτίκα 7, 11
παραφρονέω 1, 3 (*bis*) ; 14, 3
πάρειμι (παριέναι) 1, 11
παρέρχομαι 10, 6
παρέχω 7, 4 ; 16, 1 ; 17, 2
παρίστημι 1, 11 ; 14, 3 ; 15, 2
(*bis*)
πᾶς 1, 4, 5, 9, 10 ; 2, 1 ; 5, 2 ; 7,
11 ; 13, 2, 3 (*bis*) ; 14, 4 ; 18,
1 (*bis*), 4

πάσχω 1, 13 ; 6, 4 ; 7, 2, 11 ;
10, 5 (*bis*) ; 11, 1 ; 14, 4 ; 15,
3, 4, 5 ; 17, 3
πατήρ 2, 2
παύω 6, 3 (*bis*) ; 15, 2, 5
πάχος 8, 1
παχύς 3, 3, 4 ; 7, 11
περί *tit.* ; 1, 1, 3, 8 (*bis*), 13 ; 4, 2
περιγίνομαι 8, 2, 4
περιέχω 11, 4
περικαθαίρω 1, 7
περικλύζω 11, 4 ; 13, 4
περίπλεος 11, 3
περιρραίνω 1, 13
περιρρέω 11, 4 (*v.l.*)
περιχέω 11, 4 (*v.l.*)
πήγνυμι 7, 11 ; 8, 1 ; 9, 1, 2
πηδῶ 6, 2 ; 17, 2
πιέζω 4, 2
πίνω 1, 5
πίπτω 12, 1, 2
πλάνος 14, 3
πλεῖστος 7, 3 ; 16, 1 ; 18, 2
πλεονάκης 1, 11 ; 12, 2
πλέος 5, 2
πλεύμων 3, 4 ; 6, 2 (*bis*), 4 ; 7,
3, 4, 8
πλέων 1, 4, 5, 8 ; 5, 2 (*bis*) ; 6,
3 ; 8, 3 ; 10, 1 ; 13, 3
πλήθος 6, 3 ; 8, 1
πλημυρέω 10, 3 ; 11, 2
πλήν 17, 2
πληρώω 8, 2
πνέω 13, 3
πνεῦμα 4, 1, 2 (*bis*) ; 6, 2 ; 7, 3,
8, 9 ; 10, 3, 4 (*ter*) ; 11, 1 ;
13, 1 (*ter*), 3, 4 ; 16, 3 ; 18, 1
πνίγω 1, 3 ; 7, 1, 9 (*bis*)
ποιέω 1, 3, 8, 9 (*ter*), 12 (*ter*) ;
5, 4 ; 6, 1 ; 7, 1 ; 8, 2 ; 9, 2
(*bis*) ; 10, 3 ; 12, 1 ; 13, 2, 3 ;
18, 4
ποικίλλω 1, 10
πολέμιος 10, 5 ; 18, 3 (*bis*)
πολλάκις 1, 3, 11 ; 10, 4
πολυπληθής 11, 4

πολύς 1, 3 (*quinq̄ues*), 4, 8, 10 ;
2, 1 ; 3, 3 ; 4, 1 ; 5, 2, 3 ; 7,
11 (*bis*) ; 8, 1 (*bis*), 3 ; 9, 2 ;
10, 5 (*ter*), 6 (*bis*) ; 11, 1 ; 12,
1 ; 13, 3 ; 15, 4

πολυχρόνιος 11, 4

πόνος 15, 4 ; 17, 3

πορείη 6, 1

Ποσειδών 1, 11

ποταμός 13, 3

που 4, 2

πούς 1, 4 (*bis*), 11 ; 3, 4 ; 7, 10 ;
16, 2

πρέσβυς 9, 1, 2

πρεσβύτης 10, 5

πρῆγμα 1, 2, 12

πρίν 5, 1

προαισθάνομαι 12, 2

προβάλλω 1, 4

πρόβατον 1, 6 ; 11, 3

προγίνωσκω 12, 1

πρόειμι (προιέναι) 5, 3

προέρχομαι 5, 4 ; 7, 7

προλέγω 1, 5 ; 7, 1 ; 9, 1 ; 10,
5 ; 15, 4

πρός 6, 2 (*bis*) ; 7, 9 ; 17, 2

πρόσειμι (προσιέναι) 13, 5 ;
18, 1

πρόσθεν 13, 3

πρόσκειμαι 1, 11

προσπίπτω 1, 7 ; 2, 3 ; 7, 9
(*bis*) ; 17, 2

προσποιέω 1, 4, 8

προστίθημι 1, 5, 8, 10

προσφέρω 1, 4 (*bis*), 6 ; 2, 1 ;
18, 3

πρόσωπον 15, 5

πρότερον 1, 3, 13 ; 17, 2

πρόφασις 1, 1, 3, 5 (*bis*) ; 2,
1 ; 3, 1 ; 10, 3, 5 ; 15, 1 ; 18,
1

πρῶτος 1, 4 ; 7, 3 ; 12, 2 ; 13, 3
(*bis*) ; 16, 3, 4 ; 17, 4 (*bis*)

πυκνός 6, 3 (*bis*) ; 11, 2, 3, 4 ;
13, 3

πῦρ 10, 2, 5 (*bis*)

πυρετός 1, 3

P

ῥάδιος (*vel* ῥηϊδιος) 5, 3 ; 11, 4

ῥέω 5, 2 ; 7, 1

ῥεῦμα 7, 11 ; 8, 1

ῥιγόω 10, 5

ῥύμμα 1, 13

Σ

σάρξ 16, 4 (*bis*)

σαφέως (*vel* σάφα) 3, 1

σελήνη 1, 9 (*bis*) ; 13, 3

σημεῖον 9, 1

σίαλον 5, 4

σιαλώδης 5, 3

σκεδάννυμι 7, 11 ; 15, 5

σκεῖλος 7, 10

σκίδνημι 7, 3 ; 16, 3

σκορόδον 1, 4

σμικρός 8, 1

σπασμός 7, 10

σπάω 1, 11 ; 7, 6 ; 16, 3 ; 17, 3

σπλήν 3, 3, 5 ; 10, 1

σπληνίης 2, 2

σπληνώδης 2, 2

στάσις 13, 1

στῆθος 6, 1

στιφρός 10, 6

στόμα 1, 11 ; 7, 1, 3, 8, 9 ; 8, 2

στόμαχος 7, 9

στριφνός 10, 6 (*v.l.*)

στρῶμα 1, 6

συγκλείω 17, 3

συμβάλλω 7, 4 (*bis*) ; 17, 2

συμφέρω 1, 4 ; 14, 2 ; 18, 4

συναύξω 8, 4 ; 11, 1

συνερείδω 7, 1

σύνεσις 16, 3 ; 17, 1

συνεχέως 15, 1

συνηθείη 18, 3
 συνήθης 18, 3
 συνίστημι (*vel* ξυν-) 10, 3, 4, 6 ;
 13, 2, 3, (*bis*), 4 ; 15, 3
 συνισχναίνω 5, 2 ; 8, 3
 συντείνω 17, 3
 συντρέφω 8, 4 ; 11, 1
 σύντροφος 10, 6
 συσπάω 7, 1
 σύστασις (*vel* ξυν-) 10, 2
 συστρέφω 5, 3
 σφείς 1, 4 ; 4, 1
 σφόδρα 1, 4
 σφύζω 7, 7
 σχίζω 3, 4
 σχολαῖος 6, 3
 σῶμα 1, 13 ; 3, 3 ; 4, 1 (*bis*) ; 7,
 9 (*v.l.*) ; 8, 2 ; 10, 4 ; 11, 3 ;
 13, 3 ; 15, 2 (*bis*) ; 16, 2, 3,
 4 ; 17, 2 (*bis*), 3 (*bis*), 4

T

ταρακτικός 1, 4
 τάσις 17, 3
 ταχέως 6, 3 ; 9, 1 ; 10, 4
 τε *passim*
 τείνω 3, 3, 4 (*bis*) ; 10, 1 ; 17, 3
 τεκμήριον 2, 3 ; 4, 2
 τελετή 1, 9
 τελευτάω 3, 4
 τέμενος 1, 13
 τερατώδης 1, 3
 τεταρταῖος 1, 3
 τεχνάομαι 1, 7, 10
 τέχνημα 1, 7
 τέως 16, 2
 τήκω 11, 4 ; 13, 3 (*v.l.*)
 τίκτω 1, 6
 τίς 1, 7 ; 2, 1, 2 ; 17, 2
 τις *passim*
 τοίνυν 1, 4
 τοιόσδε 1, 7
 τοιοῦτος 1, 4, 7 (*bis*), 8, 12 ; 14,
 5 ; 16, 2 ; 18, 4

τοιουτότροπος 1, 9
 τοσοῦτος 13, 3 ; 14, 5
 τότε 10, 2 ; 15, 5
 τοτέ 18, 2 (*v.l.*)
 τρίγλη 1, 4
 τριταῖος 1, 3
 τρόπος 1, 2, 7 ; 3, 1 ; 13, 2
 τροφή 18, 2 (*bis*)
 τρυγών 1, 4
 τρύχω 18, 3
 τυγχάνω 1, 13 ; 12, 2 ; 15, 4 ;
 16, 1
 τύχη 17, 2

Y

ὑγιαίνω 1, 6 ; 16, 1
 ὑγιηρός 2, 2 (*bis*) ; 5, 2 ; 13, 2, 4
 ὑγιής 1, 3, 5
 ὑγρός 11, 2 (*bis*), 3 ; 13, 3 (*bis*),
 4 ; 14, 4, 5 ; 18, 4
 ὑγρότης 14, 5
 ὑδαρής 9, 2
 ὕδρωψ 11, 3
 ὕδωρ 11, 4 ; 13, 2
 ὑπερβαίνω 1, 13
 ὑπερχαίρω 17, 2, 3
 ὑπέρχομαι 7, 9
 ὑπηρετέω 16, 2
 ὕπνος 1, 3 ; 15, 5
 ὑπό *passim*
 ὑποδέχομαι 1, 9 ; 8, 1 (*v.l.*)
 ὑπόδημα 1, 6
 ὑποχωρέω 7, 1
 ὕστερος 16, 4

Φ

φαρμακεύω 1, 12 (*v.l.*)
 φάρμακον 1, 5 ; 2, 1
 φαρμάσσω 1, 12
 φέρω 1, 12 (*bis*) ; 3, 4
 φεύγω 1, 3 ; 12, 1, 2
 φευξίς 1, 11
 φημί 1, 9, 11 (*ter*) ; 13, 1 ; 17, 1, 4

φθέγγομαι 1, 11
 φθίνω 18, 3
 φθινώδης 2, 2 (*bis*)
 φλέβιον 4, 1, 2 ; 7, 7 ; 8, 1, 2 (*bis*)
 φλέγμα 5, 3 ; 6, 2 (*bis*) ; 7, 2, 5,
 10, 11 ; 8, 1, 2, 3 ; 9, 1, 2 ;
 10, 2, 3, 4 ; 11, 2 (*bis*), 4 ; 15,
 1 (*bis*), 3
 φλεγματίης 5, 1
 φλεγματώδης 2, 2 (*bis*), 3 (*bis*) ;
 5, 3 ; 15, 4
 φλέψ 3, 3, 4 (*bis*), 5 (*bis*) ; 4, 1,
 2 (*bis*) ; 5, 2 ; 6, 2 (*bis*) ; 7, 1,
 2, 3 (*bis*), 4, 5, 11 (*bis*) ; 8, 2,
 3 (*bis*) ; 9, 1 (*bis*), 2 ; 10, 1, 6
 (*bis*) ; 13, 4 ; 15, 2 (*bis*), 4, 5 ;
 16, 4 ; 17, 3
 φλογιάω 15, 5
 φλοιδάω 13, 4 (*v.l.*)
 φλυδάω 13, 4
 φοβέομαι 15, 5
 φοβερός 15, 4
 φόβος 1, 11 ; 10, 4 ; 12, 1, 2 ;
 14, 3 ; 15, 2 (*bis*), 4 (*v.l.*)
 φορέω 1, 4
 φράζω 3, 1 ; 7, 2
 φρέαρ 13, 3
 φρήν 3, 4 ; 7, 9 ; 17, 2 (*bis*), 3 (*bis*)
 φρίσσω 10, 2, 4 ; 17, 3
 φρονέω 1, 3 ; 7, 1, 11 ; 14, 2,
 5 ; 17, 2, 3
 φρόνημα 9, 1
 φρόνησις 7, 4 ; 16, 1, 2 ; 17, 3, 4
 φρόνιμος 16, 3
 φροντίζω 17, 3
 φροντίς 14, 3
 φύομαι 5, 1 ; 13, 3
 φύσις 1, 1 (*bis*) ; 2, 1 (*bis*), 3 ;
 11, 2 ; 13, 3 ; 14, 4 (*bis*), 5 ;
 17, 2 (*bis*) ; 18, 1

X

χαλαρός 13, 4
 χαλάω 10, 3

χαλεπός 11, 1
 χειμών 1, 9 (*bis*) ; 9, 2 ; 10, 5
 χεір 1, 4 (*bis*) ; 7, 1, 6 ; 8, 2 ;
 16, 2
 χοίρειος 1, 4
 χολή 15, 1 (*bis*), 2
 χολώδης 2, 2 (*bis*), 3 (*bis*) ; 5,
 1 ; 15, 4
 χράομαι 1, 12
 χρή 1, 12 (*bis*) ; 5, 3 ; 14, 1 ;
 17, 2 ; 18, 3
 χρόνος 2, 1 ; 7, 11 ; 8, 3 ; 11,
 4 ; 13, 3 ; 14, 5
 χρώς 5, 3
 χωρέω 4, 2

Ψ

ψόη 3, 4
 ψῦξις 10, 2 ; 18, 1 (*v.l.*)
 ψῦχος 5, 2 ; 10, 5 (*bis*) ; 18, 1
 ψυχρός 6, 2 ; 7, 11 (*bis*) ; 9, 2 ;
 13, 3 ; 14, 4 ; 18, 4
 ψύχω 6, 2 ; 15, 3

Ω

ὤδε 1, 1 ; 3, 4 ; 15, 1
 ὥρη 17, 4
 ὤς 1, 3, 4, 5 (*bis*), 6, 8 (*ter*), 9,
 12, 13 (*bis*) ; 2, 2 ; 5, 3 ; 8,
 3 ; 11, 1 ; 12, 1 ; 17, 3
 ὥσπερ 1, 3, 12 ; 2, 2 ; 3, 1, 2,
 5 ; 5, 1 ; 7, 6, 8 ; 15, 5 ; 17, 2,
 3, 4
 ὥστε 1, 5, 7 ; 2, 1 ; 3, 4 ; 4, 2 ;
 6, 2 ; 7, 5 ; 8, 3 ; 9, 1, 2 ; 10,
 3, 6 ; 11, 2 ; 16, 4 ; 17, 2, 3 ;
 18, 1
 ὡτίς 1, 4
 ὠφελέω 1, 4, 6 ; 8, 3
 ὠχρός 1, 3

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE	VII
I. Nature, structure et unité du traité de <i>La Maladie sacrée</i>	X
II. <i>La Maladie sacrée</i> et le sacré	XXII
III. Médecine et raison : une maladie comme les autres	XXXIX
IV. Médecine et science de la nature : l'origine de la pensée	LIII
V. L'auteur et la date du traité : <i>Airs, Eaux, Lieux et Maladie sacrée</i>	LXX
VI. La tradition du texte	LXXIV
CONSPECTVS SIGLORVM	CXXXV
HIPPOCRATE. LA MALADIE SACRÉE	2
NOTES COMPLÉMENTAIRES	35
TRAVAUX CITÉS (dans la Notice et dans les notes) ..	139
INDEX VERBORVM	149

COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE

OUVRAGES PARUS

Série grecque

dirigée par Jacques Jouanna
de l'Institut
professeur à l'Université de Paris Sorbonne

Règles et recommandations pour
les éditions critiques (grec). (1 vol.).

ACHILLE TATIUS.

Le Roman de Leucippé et
Clitophon. (1 vol.).

AELIUS ARISTIDE (Pseudo-)

Arts rhétoriques. (2 vol.).

AELIUS THÉON.

Progymnasmata. (1 vol.).

ALCÉE.

Fragments. (2 vol.).

LES ALCHEMISTES GRECS.

(3 vol. parus).

ALCINOOS.

Les doctrines de Platon. (1 vol.).

ALEXANDRE D'APHRODISE.

Traité du destin. (1 vol.).

ANDOCIDE.

Discours. (1 vol.).

ANTHOLOGIE GRECQUE.

(12 vol. parus).

ANTIGONE DE CARYSTE.

Fragments. (1 vol.).

ANTIPHON.

Discours. (1 vol.).

ANTONINUS LIBERALIS.

Métamorphoses. (1 vol.).

APOLLONIOS DE RHODES.

Argonautiques. (3 vol.).

APPIEN.

Histoire romaine. (4 vol. parus).

APSINÈS.

Art rhétorique. (1 vol.).

ARATOS.

Phénomènes. (2 vol.).

ARCHILOQUE.

Fragments. (1 vol.).

ARCHIMÈDE. (4 vol.).

ARGONAUTIQUES

ORPHIQUES. (1 vol.).

ARISTÉNÈTE. (1 vol.).

ARISTOPHANE. (5 vol.).

ARISTOTE.

De l'âme. (1 vol.).

Catégories. (1 vol.).

Constitution d'Athènes. (1 vol.).

Du ciel. (1 vol.).

Économique. (1 vol.).

Génération des animaux.

(1 vol.).

De la génération et de la corrup-
tion. (1 vol.).

Histoire des animaux. (3 vol.).

Marche des animaux - Mouvement
des animaux. (1 vol.).

- Météorologiques. (2 vol.).
 Parties des animaux. (1 vol.).
 Petits traités d'histoire naturelle. (1 vol.).
 Physique. (2 vol.).
 Poétique. (1 vol.).
 Politique. (5 vol.).
 Problèmes. (3 vol.).
 Rhétorique. (3 vol.).
 Topiques. (1 vol. paru).
- ARISTOTE (Pseudo-).
 Rhétorique à Alexandre. (1 vol.).
- ARRIEN.
 L'Inde. (1 vol.).
 Périple du Pont-Euxin. (1 vol.).
- ASCLÉPIODOTE.
 Traité de tactique. (1 vol.).
- ATHÉNÉE.
 Les Deipnosophistes. (1 vol. paru).
- ATTICUS.
 Fragments. (1 vol.).
- AUTOLYCOS DE PITANE.
 Levers et couchers héliaques. -
 La sphère en mouvement. -
 Testimonia. (1 vol.).
- BACCHYLIDE.
 Dithyrambes. Epinicies. Fragments. (1 vol.).
- BASILE (Saint).
 Aux jeunes gens. Sur la manière de tirer profit des lettres helléniques. (1 vol.).
 Correspondance. (3 vol.).
- BUCOLIQUES GRECS.
 Théocrite. (1 vol.).
 Pseudo-Théocrite, Moschos, Bion. (1 vol.).
- CALLIMAQUE.
 Hymnes. - Épigrammes. -
 Fragments choisis. (1 vol.).
- LES CATOPTRICIENS GRECS.
 Les miroirs ardents (1 vol. paru).
- CHARITON.
 Le roman de Chaireas et Callirhoé. (1 vol.).
- COLLOUTHOS.
 L'enlèvement d'Hélène. (1 vol.).
- DAMASCIUS.
 Traité des premiers principes. (3 vol.).
 Commentaire du Parménide de Platon. (4 vol.).
- DÉMÉTRIOS.
 Du Style. (1 vol.).
- DÉMOSTHÈNE.
 Œuvres complètes. (13 vol.).
- DENYS D'HALICARNASSE.
 Opuscules rhétoriques. (5 vol.).
 Antiquités romaines. (2 vol. parus).
- DINARQUE.
 Discours. (1 vol.).
- DIODORE DE SICILE.
 Bibliothèque historique. (9 vol. parus).
- DION CASSIUS.
 Histoire romaine. (3 vol. parus).
- DIOPHANTE.
 Arithmétique. (2 vol. parus).
- DU SUBLIME. (1 vol.).
- ÉNÉE LE TACTICIEN.
 Poliorcétique. (1 vol.).
- ÉPICTÈTE.
 Entretiens. (4 vol.).
- ESCHINE.
 Discours. (2 vol.).
- ESCHYLE.
 Tragédies. (2 vol.).
- ÉSOPE.
 Fables. (1 vol.).
- EURIPIDE.
 Tragédies (11 vol. parus).
- GALIEN. (1 vol. paru).

GÉOGRAPHES GRECS.

(1 vol. paru).

GÉMINOS.

Introduction aux phénomènes.

(1 vol.).

GRÉGOIRE DE NAZIANZE (le

Théologien) (Saint).

Correspondance. (2 vol.).

HÉLIODORE.

Les Éthiopiens. (3 vol.).

HÉRACLITE.

Allégories d'Homère. (1 vol.).

HERMÈS TRISMÉGISTE. (4 vol.).

HÉRODOTE.

Histoires. (11 vol.).

HÉRONIDAS.

Mimes. (1 vol.).

HÉSIODE.

Théogonie. - Les Travaux et les

Jours. - Bouclier. (1 vol.).

HIPPOCRATE. (11 vol. parus).

HOMÈRE.

L'Iliade. (4 vol.).

L'Odyssée. (3 vol.).

Hymnes. (1 vol.).

HYPÉRIDE.

Discours. (1 vol.).

ISÉE.

Discours. (1 vol.).

ISOCRATE.

Discours. (4 vol.).

JAMBLIQUE.

Les mystères d'Égypte. (1 vol.).

Protreptique. (1 vol.).

JOSÈPHE (Flavius).

Autobiographie. (1 vol.).

Contre Apion. (1 vol.).

Guerre des Juifs. (3 vol. parus).

JULIEN (L'empereur).

Lettres. (2 vol.).

Discours. (2 vol.).

LAPIDAIRES GRECS.

Lapidaire orphique. - Kerygmes

lapidaires d'Orphée. - Socrate et

Denys. - Lapidaire nautique. -

Damigéron. - Evax. (1 vol.).

LIBANIOS.

Discours. (2 vol. parus).

LONGIN. RUFUS.

Fragments. Art rhétorique. (1 vol.).

LONGUS.

Pastorales. (1 vol.).

LUCIEN. (3 vol. parus).

LYCURGUE.

Contre Léocrate. (1 vol.).

LYSIAS.

Discours. (2 vol.).

MARC-AURÈLE.

Écrits pour lui-même. (1 vol. paru).

MARINUS.

Proclus ou sur le bonheur. (1 vol.).

MÉNANDRE. (3 vol. parus).

MUSÉE.

Héro et Léandre. (1 vol.).

NICANDRE.

Œuvres. (1 vol. paru).

NONNOS DE PANOPOLIS.

Les Dionysiaques. (14 vol. parus).

NUMÉNIUS. (1 vol.).

ORACLES CHALDAIQUES.

(1 vol.).

PAUSANIAS.

Description de la Grèce. (5 vol. parus).

PHOCYLIDE (Pseudo-). (1. vol.).

PHOTIUS.

Bibliothèque. (9 vol.).

PINDARE.

Œuvres complètes. (4 vol.).

PLATON.

Œuvres complètes. (26 vol.).

PLOTIN.

Ennéades. (7 vol.).

PLUTARQUE.

Œuvres morales. (19 vol. parus).

Vies parallèles. (16 vol.).

POLYBE.

Histoires. (11 vol. parus).

PORPHYRE.

De l'Abstinence. (3 vol.).

Vie de Pythagore. - Lettre à Marcella.
(1 vol.).

PROCLUS.

Commentaires de Platon. -
Alcibiade. (2 vol.).

Théologie platonicienne. (6 vol.).

Trois études. (3 vol.).

PROLÉGOMÈNES À LA PHILO-
SOPHIE DE PLATON. (1 vol.).

QUINTUS DE SMYRNE.

La Suite d'Homère. (3 vol.).

SALOUSTIOS.

Des Dieux et du Monde. (1. vol.).

SAPHO-ALCÉE.

Fragments. (1 vol.).

SCYMNOS (Pseudo-)

voir GÉOGRAPHES GRECS.

SIMPLICIUS

Commentaire du Manuel
d'Épictète (1 vol. paru).

SOPHOCLE.

Tragédies. (3 vol.).

SORANOS D'ÉPHÈSE.

Maladies des femmes. (4 vol.).

STRABON.

Géographie. (10 vol. parus).

SYNÉSIOS DE CYRÈNE.

Hymnes (1 vol.).

Lettres (2 vol.).

THÉOGNIS.

Poèmes élégiaques. (1 vol.).

THÉOPHRASTE.

Caractères. (1. vol.).

Métaphysique. (1 vol.).

Recherches sur les plantes.
(3 vol. parus).

THUCYDIDE.

Histoire de la guerre du
Péloponnèse. (6 vol.).

TRIPHIODORE.

La Prise de Troie. (1 vol.).

XÉNOPHON.

Anabase. (2 vol.).

L'Art de la Chasse. (1. vol.).

L'Art équestre. (1 vol.).

Banquet. - Apologie de Socrate.
(1 vol.).

Le Commandant de la Cavalerie.
(1. vol.).

Cyropédie. (3 vol.).

Économique. (1. vol.).

Helléniques. (2 vol.).

Mémorables (1 vol. paru).

XÉNOPHON D'ÉPHÈSE.

Ephésiaques ou Le Roman
d'Habrocomès et d'Anthia.
(1 vol.).

ZOSIME.

Histoire nouvelle. (5 vol.).

Tome I. Nlle éd. (1 vol.).

Série latine

dirigée par Jean-Louis Ferrary
directeur d'Études à l'École Pratique des Hautes Études (IV^e section)

Règles et recommandations pour
les éditions critiques (latin).
(1 vol.).

ACCIUS.

Œuvres. Fragments. (1 vol.).

AMBROISE (Saint).

Les devoirs. (2 vol.).

AMMIEN MARCELLIN.

Histoires. (7 vol.).

* L. AMPÉLIUS.

Aide-mémoire. (1 vol.).

L'ANNALISTIQUE ROMAINE.

(2 vol. parus).

APICIUS.

Art culinaire. (1 vol.).

APULÉE.

Apologie. - Florides. (1 vol.).

Métamorphoses. (3 vol.).

Opuscules philosophiques. -

Fragments. (1 vol.).

ARNOBE.

Contre les Gentils. (1 vol.)

AUGUSTIN (Saint).

Confessions. (2 vol.).

AULU-GELLE.

Nuits attiques. (4 vol.).

AURÉLIUS VICTOR.

Livre des Césars. (1 vol.).

Abrégé des Césars. (1 vol.).

AVIANUS.

Fables. (1 vol.).

AVIENUS.

Aratea. (1 vol.).

BOËCE.

Institution arithmétique. (1 vol.).

CALPURNIUS SICULUS.

Bucoliques. CALPURNIUS

SICULUS (Pseudo-). Éloge de

Pison. (1 vol.).

CASSIUS FELIX.

De la médecine. (1 vol.).

CATON.

De l'Agriculture. (1 vol.).

Les origines. (1 vol.).

CATULLE.

Poésies. (1 vol.).

CELSE.

De la médecine. (1 vol. paru).

CÉSAR.

Guerre civile. (2 vol.).

Guerre des Gaules. (2 vol.).

CÉSAR (Pseudo-).

Guerre d'Afrique. (1 vol.).

Guerre d'Alexandrie. (1 vol.).

Guerre d'Espagne. (1 vol.).

CETIUS FAVENTINUS.

Abrégé d'architecture privée.

(1 vol.).

CICÉRON.

L'Amitié. (1 vol.).

Aratea. (1 vol.).

Brutus. (1 vol.).

Caton l'ancien. De la vieillesse.

(1 vol.).

Correspondance. (11 vol.).

De l'invention (1 vol.).

De l'orateur. (3 vol.).

Des termes extrêmes des Biens

et des Maux. (2 vol.).

Discours. (22 vol.).

Divisions de l'Art oratoire. -

Topiques. (1 vol.).

Les Devoirs. (2 vol.).

- L'Orateur. (1 vol.).
 Les Paradoxes des Stoïciens.
 (1 vol.).
 De la République. (2 vol.).
 Traité des Lois (1 vol.).
 Traité du Destin. (1 vol.).
 Tusculanes. (2 vol.).
- CLAUDIEN.
 Œuvres. (3 vol. parus).
- COLUMELLE.
 L'Agriculture, (4 vol. parus).
 Les Arbres. (1 vol.).
- COMEDIA TOGATA.
 Fragments. (1 vol.).
- CORIPPE.
 Éloge de l'Empereur Justin II.
 (1 vol.).
- CORNÉLIUS NÉPOS.
 Œuvres. (1 vol.).
- CYPRIEN (Saint).
 Correspondance. (2 vol.).
- DRACONTIUS.
 Œuvres. (4 vol.).
- ÉLOGE FUNÈBRE D'UNE
 MATRONE ROMAINE. (1 vol.).
- L'ETNA. (1 vol.).
- EUTROPE.
 Abrégé d'Histoire romaine.
 (1 vol.).
- FESTUS.
 Abrégé des hauts faits du peuple
 romain. (1 vol.).
- FIRMICUS MATERNUS.
 L'Erreur des religions paiennes.
 (1 vol.).
 Mathesis. (3 vol.).
- FLORUS.
 Œuvres. (2 vol.).
- FORTUNAT (Venance).
 (3 vol. parus).
- FRONTIN.
 Les aqueducs de la ville de Rome.
 (1 vol.).
- GAIUS.
 Institutes. (1 vol.).
- GARGILIUS MARTIALIS
 Les remèdes tirés des légumes
 et des fruits. (1 vol.)
- GERMANICUS.
 Les phénomènes d'Aratos. (1 vol.).
- HISTOIRE AUGUSTE.
 (5 vol. parus).
- HORACE.
 Epîtres. (1 vol.).
 Odes et Epodes. (1 vol.).
 Satires. (1 vol.).
- HYGIN.
 L'Astronomie. (1 vol.).
- HYGIN (Pseudo-).
 Des Fortifications du camp.
 (1 vol.).
- JÉRÔME (Saint).
 Correspondance. (8 vol.).
- JUVÉNAL.
 Satires. (1 vol.).
- LUCAIN.
 Pharsale. (2 vol.).
- LUCILIUS.
 Satires. (3 vol.).
- LUCRÈCE.
 De la Nature. (2 vol.).
- MACROBE.
 Commentaire au songe de
 Scipion. (1 vol. paru).
- MARTIAL.
 Épigrammes. (3 vol.).
- MINUCIUS FÉLIX.
 Octavius. (1 vol.).
- PREMIER MYTHOGRAPHE
 DU VATICAN. (1 vol.).

NÉMÉSIEEN.

Œuvres. (1 vol.).

OROSE.

Histoires (Contre les Païens).
(3 vol.).

OVIDE.

Les Amours. (1 vol.).
L'Art d'aimer. (1 vol.).
Contre Ibis. (1 vol.).
Les Fastes. (2 vol.).
Halieutiques. (1 vol.).
Héroïdes. (1 vol.).
Métamorphoses. (3 vol.).
Pontiques. (1 vol.).
Les Remèdes à l'Amour. (1 vol.).
Tristes. (1 vol.).

PALLADIUS.

Traité d'agriculture. (1 vol. paru).

PANÉGYRIQUES LATINS.

(3 vol.).

PERSE.

Satires. (1 vol.).

PÉTRONE.

Le Satiricon. (1 vol.).

PHÈDRE.

Fables. (1 vol.).

PHYSIOGNOMONIE (Traité de).

(1 vol.).

PLAUTE.

Théâtre complet. (7 vol.).

PLINE L'ANCIEN.

Histoire naturelle. (36 vol. parus).

PLINE LE JEUNE.

Lettres. (4 vol.).

POMPONIUS MELA.

Chorographie. (1 vol.).

PROPERCE.

Élégies. (1 vol.).

PRUDENCE. (4 vol.).

QUÉROLUS. (1 vol.).

QUINTE-CURCE.

Histoires. (2 vol.).

QUINTILIEN.

Institution oratoire. (7 vol.).

RHÉTORIQUE À HÉRENNIUS.

(1 vol.).

RUTILIUS NAMATIENUS.

Sur son retour. (1 vol.).

SALLUSTE.

Conjuration de Catilina. Guerre
de Jugurtha. Fragments des
Histoires. (1 vol.).

SALLUSTE (Pseudo-).

Lettres à César. Invectives. (1 vol.).

SÉNÈQUE.

Apocoloquintose du divin
Claude. (1 vol.).
Des Bienfaits. (2 vol.).
De la Clémence. (1 vol.).
Dialogues. (4 vol.).
Lettres à Lucilius. (5 vol.).
Questions naturelles. (2 vol.).
Théâtre. Nlle éd. (3 vol.).

SIDOINE APOLLINAIRE. (3 vol.).

SILIUS ITALICUS.

La Guerre punique. (4 vol.).

STACE.

Achilléide. (1 vol.).
Les Silves. (2 vol.).
Thébaïde. (3 vol.).

SUÉTONE.

Vie des douze Césars. (3 vol.).
Grammairiens et rhéteurs. (1 vol.).

SYMMAQUE.

Lettres. (4 vol.).

TACITE.

Annales. (4 vol.).
Dialogue des Orateurs. (1 vol.).
La Germanie. (1 vol.).
Histoires. (3 vol.).
Vie d'Agricola. (1 vol.).

TÉRENCE.

Comédies. (3 vol.).

TERTULLIEN.

Apologétique. (1 vol.).

TIBULLE.

Élégies. (1 vol.).

TITE-LIVE.

Histoire romaine. (28 vol. parus).

VALÈRE MAXIME.

Faits et dits mémorables. (2 vol.).

VALERIUS FLACCUS.

Argonautiques. (2 vol.).

VARRON.

Économie rurale. (3 vol.).

La Langue latine. (1 vol. paru).

LA VEILLÉE DE VÉNUS

(Pervigilium Veneris). (1. vol.).

VELLEIUS PATERCULUS.

Histoire romaine. (2 vol.).

VICTOR DE VITA.

Histoire de la persécution vandale en Afrique. — La passion des sept martyrs. — Registre des provinces et des cités d' Afrique. (1. vol.).

VIRGILE.

Bucoliques. (1 vol.).

Énéide. (3 vol.).

Géorgiques. (1 vol.).

VITRUVÉ.

De l' Architecture. (8 vol. parus).

Catalogue détaillé sur demande

*Ce volume,
le quatre cent vingt-neuvième
de la série grecque
de la Collection des Universités de France,
publié aux Éditions Les Belles Lettres,
a été achevé d'imprimer
en mai 2003
dans les ateliers
de l'imprimerie Peeters s. a.
à Louvain, B-3000*

N° d'édition : 5961.
Dépôt légal : mai 2003.

Imprimé en France

3 5282 00540 9654



✓ 3 5282 00540 9654



ISBN : 2-251-00511-0
ISSN : 0184-7155

46 €



9 782251 005119